This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PROPERTY OF
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LES

SOIRÉES

DE

SAINT-PÉTERSBOURG,

Ou Entretiens

SUR LE GOUVERNEMENT TEMPOREL

DE LA PROVIDENCE;

SUIVIS D'UN

TRAITÉ SUR LES SACRIFICES;

Par M. le comte J. de Maistre,

CHEVALIER DES ORDRES DE S. M. LE ROI DE SARDAIGNE, A LA COUR DE RUSSIE, ETC., ETC.

TOME Ier.

J. B. PÉLAGAUD,

IMPRIMEUR - LIBRAIRE DE S. S. P. LE PAPE.

LYON, place des Mercières, 48.

PARIS, rue de Tournon, 8.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES

SOIRÉES

DE

SAINT-PÉTERSBOURG.

Digitized by Google

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS.

LYON. — Imprimerie de J. B. PÉLAGAUD.

Digitized by Google

LES SOIRÉES

DE

SAINT-PÉTERSBOURG

OU

ENTRETIENS

SUR LE GOUVERNEMENT TEMPOREL DE LA PROVIDENCE

SUIVIS D'UN

TRAITÉ SUR LES SACRIFICES

Par le comte J. de Maistre.

DIXIÈME ÉDITION.

TOME I.

H. PÉLAGAUD FILS ET ROBLOT.

LIBRAIRES DE S. ÉM. LE CARDINAL ARCHEVÊQUE DE LYON,

LYON, GRANDE RUE MERCIÈRE, 48.

PARIS, RUE DE TOURNON, 5.

1870.

Digitized by Google

BT
96
.M25
1877
V.1

Digitized by Google

Ref. Stacks
aux Annat.
1-18-52
77725
2 V.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

La vérité et l'erreur se partagent cette terre où l'homme ne fait que passer ; où le crime, les souffrances et la mort lui sont des signes certains qu'il est une créature déchue ; où la conscience, le repentir et mille autres secours lui ont été donnés par la bonté du Créateur pour le relever de sa chute ; où il ne cesse de marcher vers le terme qui doit décider de sa destinée éternelle, toujours soumis à la volonté de Dieu, qui le conduit selon la profondeur de ses desseins ; toujours libre, par sa volonté propre, de mériter la récompense ou le châtiment. Deux voies lui sont donc ouvertes, l'une pour la perte, l'autre pour le salut ; voies invisibles et mystérieuses dans lesquelles se précipitent les enfants d'Adam, en apparence confondus ensemble, divisés cependant en deux sociétés qui s'é-

Digitized by Google

loignent de plus en plus l'une de l'autre, jusqu'au moment qui doit les séparer à jamais. C'est ainsi que saint Augustin nous montre admirablement les deux *Cités* que le genre humain doit former à la fin des temps, prenant naissance dès le commencement des temps : la *Cité* du monde et la *Cité* de Dieu.

Dieu et la Vérité sont une même chose ; d'où il faut conclure que toute vérité que l'intelligence humaine est capable de recevoir lui vient de Dieu ; que sans lui elle ne connaîtrait aucune vérité, et qu'il a accordé aux hommes, suivant les temps et les circonstances, toutes les vérités qui leur étaient nécessaires. De cette impuissance de l'homme et de cette bonté de Dieu découle encore la nécessité d'une tradition universelle dont on retrouve en effet les vestiges plus ou moins effacés chez tous les peuples du monde, selon que l'orgueil de leur esprit et la corruption de leur cœur les ont plus ou moins écartés de la source de toute lumière : car l'erreur vient de l'homme comme la vérité vient de Dieu ; et s'il ne crie vers Dieu, l'homme *demeure à jamais assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort* (1).

L'erreur a mille formes et deux principaux caractères : la superstition et l'incrédulité. Ou l'homme

(1) *Sedentes in tenebris et umbra mortis.*
Ps. CVI. 10.

Digitized by Google

altère en lui l'image de Dieu pour l'accommoder à ses passions, ou, par une passion plus détestable encore, il pousse la fureur jusqu'à l'en effacer entièrement. Le premier de ces deux crimes fut, dans les anciens temps, celui de tous les peuples du monde, un seul excepté; ils eurent toujours pour le second une invincible horreur, et les malheureux qui s'en rendaient coupables furent longtemps eux-mêmes une exception au milieu de toutes les sociétés. C'est que cette dernière impiété attaquait à la fois Dieu et l'existence même des sociétés; le bon sens des peuples l'avait pressenti : et, en effet, lorsque la secte infâme d'Epicure eut étendu ses ravages au milieu de l'empire romain, on put croire un moment que tout allait rentrer dans le chaos. Tout était perdu sans doute, si la Vérité elle-même n'eût choisi ce moment pour descendre sur la terre et pour y *converser avec les hommes* (1). Les anciennes traditions se ranimèrent aussitôt, purifiées et sanctifiées par des vérités nouvelles; la société, qui déjà n'était plus qu'un cadavre prêt à se dissoudre, reprit le mouvement et la vie, et ce principe de vie, que lui avaient rendu les traditions religieuses, ne put être éteint ni par les révolutions des empires, ni par une longue suite de ces siècles illettrés qu'il est convenu d'appeler barbares. Les symptômes de mort ne reparurent qu'au quinzième siècle, qui est appelé le siècle de la *renaissance :* c'est alors que la

(1) *Et cum hominibus conversatus est.* (Baruch, III, 38.)

Digitized by Google

raison humaine, reprenant son antique orgueil qu'on avait cru pour jamais terrassé par la foi, osa de nouveau scruter et attaquer les traditions. Les superstitions du Paganisme n'étant plus possibles, ce fut l'incrédulité seule qui tenta ce funeste combat : elle démolit peu à peu l'antique et merveilleux édifice élevé par la Vérité même, et ne cessant de nier, les unes après les autres, toutes les croyances religieuses, c'est-à-dire tous les rapports de l'homme avec Dieu, elle continua de marcher ainsi, au milieu d'une corruption toujours croissante de la société, jusqu'à la révolution française, où Dieu lui-même *fut nié par la société*, ce qui ne s'était jamais vu; où le monde a éprouvé des maux plus grands, a été menacé d'une catastrophe plus terrible même que dans les derniers temps de l'empire romain, parce que la Vérité éternelle, ayant opéré pour lui le dernier miracle de la grâce, ne lui doit plus maintenant que la justice, et ne reparaîtra plus au milieu des hommes que pour le jugement.

Et véritablement c'en était fait du monde si, *selon la promesse*, cette grâce qui éclaire et vivifie n'eût trouvé un refuge dans un petit nombre de cœurs humbles, fidèles et généreux. Ils combattirent donc pour la vérité; ils furent ses martyrs; ils sont encore ses apôtres. Autour de la lumière qui leur a été donnée d'en haut, ils ont su réunir, ils rassemblent encore tous les jours, ceux qui savent ouvrir les yeux pour voir, les oreilles

Digitized by Google

pour entendre. L'erreur étant arrivée à son dernier excès et s'étant montrée dans sa dernière expression, la vérité a fait entendre par leur bouche ses arrêts les plus formidables, a dévoilé à la fois tous ses principes à jamais immuables et leurs conséquences non moins absolues : toutes les nuances ont disparu, tous les ménagements de timidité ou de prudence ont cessé; d'une main ferme, ces courageux athlètes ont tracé la digue de séparation; et, ce qui est encore nouveau sous le soleil, les deux *Cités*, celle du monde et celle de Dieu, se sont séparées pour n'être plus désormais confondues jusqu'à la fin; et, dès cette vie, elles sont devenues manifestes à tous les yeux.

Parmi ces interprètes de la vérité, si visiblement choisis et appelés par elle pour rétablir son empire et relever ses autels, nul n'a paru avec plus d'éclat que M. le comte de Maistre : dès les commencements de la grande époque où nous avons le malheur de vivre, il fit entendre sa voix, et ses premières paroles, qui retentirent dans l'Europe entière (1), laissèrent un souvenir que trente années d'événements inouïs ne purent

(1) Dans l'ouvrage fameux intitulé : *Considérations sur la France*, publié en 1796. Quoique rigoureusement défendu par le méprisable pouvoir qui tyrannisait alors la France, il eut, dans la même année, trois éditions, et une quatrième l'année suivante. Dès 1793, époque de sa retraite en Piémont, M. de Maistre avait fait paraître deux Lettres d'un *Royaliste savoisien* à ses compatriotes; et en 1795, il avait publié un autre écrit, sous le titre de *Jean Claude Tête, maire de Montagnole*; brochure, dit-on, aussi piquante qu'ingénieuse sur les

Digitized by Google

effacer. De même que celles des prophètes, ses paroles devoilaient l'avenir, en même temps qu'elles indiquaient aux hommes les moyens de les rendre meilleurs. Ce qu'il a prédit est arrivé; puisse-t-il être un jour suivi dans ce qu'il a conseillé!

Il fallut se taire lorsque la terre entière se taisait devant un seul homme : ce fut dans le silence et dans l'exil que M. de Maistre prépara et acheva en partie les travaux qui devaient compléter cette espèce de mission qu'il avait reçue d'éclairer et de reprendre son siècle, de tous les siècles sans doute le plus aveugle et le plus criminel. Toutefois, dès 1810, il publia à Pétersbourg l'ouvrage intitulé : *Essai sur le principe générateur des constitutions politiques*. Dans ce livre court, mais tout substantiel, l'auteur, remontant à la puissance divine comme à la source unique de toute autorité sur la terre, semble s'arrêter avec une sorte de complaisance sur cette grande idée qui féconde tout en effet dans le monde des intelligences, et de laquelle allaient bientôt émaner toutes ses autres productions. Dans un sujet qui était purement métaphysique, on lui reprocha d'avoir été trop métaphysicien :

---

opinions du moment. Enfin en 1796, ses *Considérations sur la France* furent précédées d'un écrit intitulé : *Adresse de quelques parents des militaires savoisiens à la nation française*, dans lequel il combattait avec beaucoup d'énergie l'application des lois françaises sur l'émigration aux sujets du roi de Sardaigne. Mallet du Pan fut l'éditeur de ce dernier ouvrage.

Digitized by Google

ceux qui lui firent un tel reproche ne savaient pas, et peut-être ne savent point encore que c'est dans la métaphysique qu'il faut aller attaquer les erreurs qui corrompent et désolent aujourd'hui la société; c'est parce que les bases de cette science sont fausses, depuis Aristote jusqu'à nos jours, que je ne sais quoi de faux s'est glissé partout et jusqu'au sein de la vérité même, c'est-à-dire, jusque dans les paroles et dans les écrits d'un grand nombre de ses plus sincères et plus ardents défenseurs. Nous pouvons concevoir quelque espérance de voir bientôt se faire cette grande et utile réformation, et M. de Maistre aura la gloire d'y avoir puissamment contribué.

En 1816, parut sa traduction française du traité de Plutarque, intitulé : *Sur les délais de la justice divine dans la punition des c upables.* Dans les notes savantes et profondes dont il accompagna cette traduction, M. de Maistre fit voir l'esprit du Christianisme exerçant son influence secrète et irrésistible sur un philosophe païen, l'éclairant à son insu, et lui faisant dire des choses que toute la sagesse humaine abandonnée à elle-même n'eût jamais pu dire ni même imaginer. On voit dès lors que ces grands mystères de la Providence occupaient fortement cet esprit dont la vue était si juste et si perçante; qu'il cherchait, autant qu'il est permis à un homme de le faire, à en pénétrer les profondeurs et à en justifier les décrets. C'est en effet à suivre la Providence dans toutes ses voies qu'il

Digitized by Google

s'était appliqué sans relâche dans ses longues et laborieuses études ; et l'on vit bientôt paraître le livre fameux dans lequel, s'élevant d'un vol d'aigle au-dessus de tous les préjugés reçus, attaquant toutes les erreurs accréditées, renversant tous les sophismes de la mauvaise foi et de la fausse érudition, il nous rendit cette Providence visible dans le gouvernement *temporel* des papes, qu'il a présentés hardiment, *sous ce rapport*, comme les bienfaiteurs et les conservateurs de la société européenne, après tant de déclamations ineptes qui, depuis trois siècles, ne cessent de les en déclarer les tyrans et les fléaux. On n'a point répondu aux deux premiers volumes de ce livre, qu'un des plus grands esprits de notre âge a qualifié de SUBLIME (1) ; et, bien que le sujet en soit plutôt politique que religieux, l'impiété, qui se croit justement attaquée dès que l'on parle du chef de l'Eglise autrement que pour l'insulter, ne l'eût point laissé sans réponse, s'il eût été possible d'y répondre. On ne répondra pas davantage au troisième qui vient de paraître, et qui traite spécialement du pape dans ses rapports avec l'*Eglise gallicane*. Il ne convaincra pas sans doute des esprits passionnés et vieillis dans les habitudes d'une doctrine absurde et dangereuse, mais les passions les plus irascibles seront elles-mêmes réduites au silence.

Nous ne dirons point que les SOIRÉES DE SAINT-

(1) M. le vicomte de Bonald.

Digitized by Google

Pétersbourg que nous publions aujourd'hui, dernière production de cet homme illustre, soient un ouvrage supérieur au livre du Pape. Tous les deux sont l'œuvre du génie; tous les deux nous semblent également beaux : cependant quelque admiré qu'ait été celui-ci, nous ne doutons point que les Soirées ne trouvent encore un plus grand nombre d'admirateurs. Dans le livre du Pape, M. de Maistre ne développe qu'une seule vérité : c'est à mettre cette vérité unique dans tout son jour qu'il consacre toutes les ressources de son talent, qu'il prodigue tous les trésors de son savoir; ici le champ est plus vaste, ou, pour mieux dire, sans limites : c'est l'homme qu'il considère dans tous ses rapports avec Dieu; c'est le libre arbitre et la puissance divine qu'il entreprend de concilier; c'est la grande énigme du bien et du mal qu'il veut expliquer; ce sont d'innombrables vérités, ou plutôt ce sont toutes les grandes et utiles vérités, dont il s'empare comme de son propre bien, pour les défendre en possesseur légitime contre l'orgueil et l'impiété qui les ont toutes attaquées. Au milieu d'une route semée de tant d'écueils, il marche d'un pas assuré, le flambeau des traditions à la main; et sa raison en reçoit des lumières qu'elle fait rejaillir sur tous les objets dont elle sonde les profondeurs. Jamais la philosophie abjecte du dix-huitième siècle ne rencontra d'adversaire plus redoutable : ni la science, ni le génie, ni les renommées ne lui imposent; il avance sans cesse, abattant devant lui tous ces colosses aux

Digitized by Google

pieds d'argile ; il a des armes de toute espèce pour les combattre : c'est le cri de l'indignation ; c'est le rire amer du mépris ; c'est le trait acéré du sarcasme ; c'est une dialectique qui atterre ; ce sont des traits d'éloquence qui foudroient. Jamais on ne pénétra avec plus de sagacité dans les replis les plus tortueux d'un sophisme pour le mettre au grand jour et le montrer tel qu'il est, absurde ou ridicule ; jamais une érudition plus étendue et plus variée ne fut employée avec plus d'art et de jugement pour fortifier le raisonnement de toute la puissance du témoignage. Puis ensuite, quand il pénètre jusqu'au fond du cœur de l'homme, quand il visite, pour ainsi parler, les parties les plus secrètes de son intelligence, soit qu'il en explique la force, soit qu'il en dévoile la faiblesse, quelle foule d'aperçus ingénieux, de traits inattendus, de vérités profondes et nouvelles ! Que de sentiments tendres, délicats et généreux ! quelle foi pieuse et inébranlable ! quel esprit que celui qui a pu concevoir des pensées si grandes, si étonnantes sur la GUERRE ! quel cœur que celui d'où il semble s'écouler, comme d'une source pure et vivifiante, des paroles si animées et si touchantes sur la PRIÈRE !

Dans tous les ouvrages qu'il avait publiés jusqu'à celui-ci, la manière d'écrire de M. de Maistre a été jugée claire, nerveuse, animée, abondante en expressions brillantes et en tournures originales : ce sont là ses principaux caractères. Dans les SOIRÉES, où des

Digitized by Google

sujets variés et innombrables semblent en quelque sorte se presser sous sa plume, l'illustre auteur s'abandonne davantage et prend tous les tons. A la force et à l'éclat il sait unir, au besoin, la grâce et la douceur; il sait étendre ou resserrer son style avec autant de charme que de flexibilité, et ce style est toujours vivant de toute la vie de cette âme où il y avait comme une surabondance de vie. Ce n'est point un style académique, à Dieu ne plaise! c'est celui des grands écrivains, qui ne prennent des écrivains classiques que ce qu'il en faut prendre, et qui reçoivent le reste de leurs propres inspirations. Et n'est-ce pas ainsi qu'il convient en effet d'entendre et de mettre en pratique les traditions de notre grand siècle littéraire? Ces traditions ne sont point perdues, ainsi que semblent le craindre quelques amateurs délicats des lettres, trop épris peut-être de certaines beautés de langage, partisans trop exclusifs de certaines manières d'écrire qui ne sont plus de notre âge, et ne prenant pas garde que l'imitation servile, qui fait les rhéteurs, est justement dédaignée de l'écrivain qui sait penser, qui a de la conscience et des entrailles. Les princes de notre littérature, qui sans doute doivent être éternellement nos modèles, comment s'y prenaient-ils eux-mêmes pour enrichir leurs écrits des précieuses dépouilles qu'ils avaient enlevées aux génies sublimes de la Grèce et de Rome? se faisaient-ils Grecs et Romains? non sans doute : ils demeuraient Français, et Français comme on l'était au temps de Louis XIV. Avec un goût exquis

Digitized by Google

et le jugement le plus sûr, ils savaient accommoder l'éloquence des républiques et l'inspiration des muses païennes aux mœurs nobles et douces d'une grande et paisible monarchie, à la morale pure et austère d'une religion descendue du ciel. C'est ainsi que, nous offrant l'exemple, ils nous ont aussi laissé le précepte. Imitons-les donc ainsi qu'eux-mêmes ont imité : méditons sans cesse ces chefs-d'œuvre où ils ont honoré la parole humaine plus peut-être qu'on ne l'avait jamais fait avant eux; mais visitons en même temps, et avec une ardeur non moins studieuse, ces sources antiques et fécondes où ils se sont abreuvés avant nous, où nous trouverons encore à puiser après eux; et ce que nous y aurons amassé, essayons d'en faire un utile et généreux usage, selon les temps où nous vivons et les circonstances où nous pourrons nous trouver. Tout homme qui joindra un grand sens à un talent véritable sentira donc que le dix-neuvième siècle ne peut être littéraire, ainsi que l'a été le dix-septième; qu'on n'écrit point, et qu'en effet on ne doit point écrire au milieu de tous les désordres, de toutes les erreurs, de toutes les passions, de toutes les haines, de la plus effroyable corruption, comme on écrivait au sein de l'ordre, de la paix, de toutes les prospérités, lorsque la société était en quelque sorte pleine de foi, d'espérance et d'amour. Ah! sans doute, si ces grands esprits eussent vécu dans nos temps malheureux, la douceur de Massillon se fût changée en véhémence; une sainte indignation transportant Bourdaloue eût donné à sa puissante dialec-

Digitized by Google

tique des mouvements plus passionnés ; Pascal eût dirigé vers un même but les traits étincelants de sa satire, les traits non moins pénétrants de sa mâle éloquence ; et la voix de Bossuet eût fait entendre des tonnerres encore plus retentissants. Boileau et Racine, tous les deux si pleins de raison, considéreraient aujourd'hui comme de vains amusements les chefs-d'œuvre qui font leur immortalité ; et, abandonnant ces agréables et innocents mensonges, dont ils avaient fait chez les anciens une moisson si riche et peut-être trop abondante, on les verrait consacrer uniquement à louer ou à défendre la céleste vérité tous ces dons célestes du génie et du talent qui leur avaient été si magnifiquement prodigués. Maintenant, c'est donc en imitant ces parfaits modèles, sans toutefois leur ressembler, qu'on peut aspirer à vivre aussi longtemps qu'eux ; c'est pour ne s'être point servilement traîné sur leurs traces, c'est pour avoir marché librement dans la même route, dans cette route devenue plus large depuis deux siècles, et surtout conduisant plus loin, que M. de Maistre et quelques autres rares esprits (1) ont élevé des monuments qui sont destinés, comme ceux du grand siècle, à vivre aussi longtemps que la langue française, et à servir à leur tour de modèles à la postérité. La critique trouvera sans doute à reprendre dans les écrits de cet homme célèbre : et quelle œuvre fut jamais par-

(1) . . . . *Panci quos æquus amavit*
Jupiter. Virg.)

Digitized by Google

faite? Elle pourra remarquer, particulièrement dans l'ouvrage que nous publions, quelques expressions et même quelques plaisanteries que le bon goût de l'auteur aurait dû rejeter; elle lui reprochera de donner quelquefois à la raison les apparences du sophisme, par la manière recherchée et trop subtile dont il présente certaines vérités; mais si cette critique est franche, raisonnable, impartiale, elle reconnaîtra en même temps qu'il serait honteux pour elle de s'arrêter à ces taches rares et légères qui se perdent dans l'éclat de tant de beautés supérieures, et souvent de l'ordre le plus élevé.

A la suite des SOIRÉES, on lira un opuscule intitulé: *Eclaircissement sur les sacrifices;* et nous ne craignons pas de dire que, dans ces deux volumes, il n'est rien peut-être qui soit de nature à produire de plus profondes impressions. L'auteur, avec sa prodigieuse érudition, qui semble ici se surpasser elle-même par de nouveaux prodiges, parcourt le monde entier et en compulse les annales les plus obscures et les plus cachées, pour nous y montrer le *sacrifice*, et le *sacrifice* SANGLANT, établi dans tous les temps, dans tous les lieux, et sur la foi d'une tradition universelle et immémoriale, qui a partout enseigné et persuadé partout: « Que la « chair et le sang sont coupables, et que le ciel est irrité « contre la chair et le sang; que dans l'effusion du sang « il est une vertu *expiatrice;* que le sang coupable « peut être *racheté* par le sang innocent. » Croyance

Digitized by Google

inexplicable que ni la raison ni la folie n'ont pu inventer, encore moins faire adopter généralement ; croyance mystérieuse, qui a sa racine dans les dernières profondeurs du cœur humain, et qui, dans ses ses applications les plus cruelles, les plus révoltantes, les plus erronées, se rattache par d'invisibles liens à la plus grande des vérités. L'auteur poursuit cette vérité aux traces de lumières qu'elle laisse après elle à travers la nuit profonde de l'idolâtrie. Au milieu des erreurs de tant de fausses religions, il retrouve plus ou moins altérés tous les dogmes de la véritable, toutes ses promesses, tous ses mystères, toutes les destinées de l'homme, et vient finir en se prosternant devant le *sacrifice* incompréhensible qui *a tout consommé*, aux pieds de la grande Victime qui a opéré *le salut* du monde entier *par le sang*. Rien de plus frappant que ce morceau : c'est un tableau que, dans toutes ses parties, on peut dire achevé.

Hélas ! il n'en est pas ainsi du livre même des SOIRÉES. Il était arrêté que M. le comte de Maistre ne recevrait point ici-bas la dernière couronne due à ses longs et pieux travaux ; il travaillait encore à ce bel ouvrage, lorsque Dieu a voulu l'appeler à lui pour lui donner, dans un monde meilleur, cette couronne « *que* « *la rouille et les vers n'altèreront point ; cette* « *couronne incorruptible qui ne sera point enlevée* (1). » Ceux qu'il aimait ne se consoleront point

(1) *Thesaurizate autem vobis thesauros in cœlo, ubi neque ærugo neque tinea demolitur, et ubi fures non effodiunt nec furantur.* Matth. VI, 20.

Digitized by Google

de l'avoir perdu ; l'Europe entière a donné des regrets à cette perte vraiment européenne ; et ces regrets se renouvelleront sans cesse pour les cœurs généreux, lorsque, jetant les yeux sur les lignes demi-achevées qui terminent le XIe entretien et les dernières que sa main ait tracées, ils verront que, de cette main déjà défaillante, il s'occupait alors de sonder la plaie la plus profonde de notre malheureux âge (1), d'en montrer le danger toujours croissant, et d'y chercher sans doute des remèdes. C'est ainsi, qu'imitant jusqu'au dernier moment son divin modèle, « il a passé en faisant le « bien. » *Pertransiit benefaciendo* (2).

---

(1) Le Protestantisme.
(2) Act. X, 38.

S. V.*

---

* M. de Saint-Victor.

Digitized by Google

LES SOIRÉES
DE SAINT-PÉTERSBOURG,

Ou Entretiens

SUR LE GOUVERNEMENT TEMPOREL

DE LA PROVIDENCE.

PREMIER ENTRETIEN.

Au mois de juillet 1809, à la fin d'une journée des plus chaudes, je remontais la Néva dans une chaloupe, avec le conseiller privé de T***, membre du sénat de Saint-Pétersbourg, et le chevalier de B***, jeune Français que les orages de la révolution de son pays et une foule d'évènements bizarres avaient poussé dans cette capitale. L'estime réciproque, la conformité de goûts, et quelques relations précieuses de services et d'hospitalité, avaient formé entre nous une liaison intime. L'un et l'autre m'accompagnaient ce jour-là jusqu'à la maison de campagne où je

Digitized by Google

passais l'été. Quoique située dans l'enceinte de la ville, elle est cependant assez éloignée du centre pour qu'il soit permis de l'appeler *campagne* et même *solitude;* car il s'en faut de beaucoup que toute cette enceinte soit occupée par les bâtiments; et quoique les vides qui se trouvent dans la partie habitée se remplissent à vue d'œil, il n'est pas possible de prévoir si les habitations doivent un jour s'avancer jusqu'aux limites tracées par le doigt hardi de Pierre Ier.

Il était à peu près neuf heures du soir; le soleil se couchait par un temps superbe; le faible vent qui nous poussait expira dans la voile que nous vîmes *badiner*. Bientôt le pavillon qui annonce du haut du palais impérial la présence du souverain, tombant immobile le long du mât qui le supporte, proclama le silence des airs. Nos matelots prirent la rame; nous leur ordonnâmes de nous conduire lentement.

Rien n'est plus rare, mais rien n'est plus enchanteur qu'une belle nuit d'été à Saint-Pétersbourg, soit que la longueur de l'hiver et la rareté de ces nuits leur donnent, en les rendant plus désirables, un charme particulier; soit que réellement, comme je le crois,

Digitized by Google

elles soient plus douces et plus calmes que dans les plus beaux climats.

Le soleil qui, dans les zones tempérées, se précipite à l'occident, et ne laisse après lui qu'un crépuscule fugitif, rase ici lentement une terre dont il semble se détacher à regret. Son disque environné de vapeurs rougeâtres roule comme un char enflammé sur les sombres forêts qui couronnent l'horizon, et ses rayons, réfléchis par le vitrage des palais, donnent au spectateur l'idée d'un vaste incendie.

Les grands fleuves ont ordinairement un lit profond et des bords escarpés qui leur donnent un aspect sauvage. La Néva coule à pleins bords au sein d'une cité magnifique : ses eaux limpides touchent le gazon des îles qu'elle embrasse, et dans toute l'étendue de la ville elle est contenue par deux quais de granit, allignés à perte de vue, espèce de magnificence répétée dans les trois grands canaux qui parcourent la capitale, et dont il n'est pas possible de trouver ailleurs le modèle ni l'imitation.

Mille chaloupes se croisent et sillonnent l'eau en tous sens : on voit de loin les vaisseaux étrangers qui plient leurs voiles et jettent l'ancre. Ils apportent sous le pôle les fruits des zones brûlantes et toutes les pro-

Digitized by Google

ductions de l'univers. Les brillants oiseaux d'Amérique voguent sur la Néva avec des bosquets d'orangers : ils retrouvent en arrivant la noix du cocotier, l'ananas, le citron, et tous les fruits de leur terre natale. Bientôt le Russe opulent s'empare des richesses qu'on lui présente, et jette l'or, sans compter, à l'avide marchand.

Nous rencontrions de temps en temps d'élégantes chaloupes dont on avait retiré les rames, et qui se laissaient aller doucement au paisible courant de ces belles eaux. Les rameurs chantaient un air national, tandis que leurs maîtres jouissaient en silence de la beauté du spectacle et du calme de la nuit.

Près de nous une longue barque emportait rapidement une noce de riches négociants Un baldaquin cramoisi, garni de franges d'or, couvrait le jeune couple et les parents. Une musique russe, resserrée entre deux files de rameurs, envoyait au loin le son de ses bruyants cornets. Cette musique n'appartient qu'à la Russie, et c'est peut-être la seule chose particulière à un peuple qui ne soit pas ancienne. Une foule d'hommes vivants ont connu l'inventeur, dont le nom réveille constamment dans sa patrie l'idée de

Digitized by Google

l'antique hospitalité, du luxe élégant et des nobles plaisirs. Singulière mélodie! emblême éclatant fait pour occuper l'esprit bien plus que l'oreille. Qu'importe à l'œuvre que les instruments sachent ce qu'ils font? vingt ou trente automates agissant ensemble produisent une pensée étrange à chacun d'eux; le mécanisme aveugle est dans l'individu : le calcul ingénieux, l'imposante harmonie sont dans le tout.

La statue équestre de Pierre Ier s'élève sur le bord de la Néva, à l'une des extrémités de l'immense place d'*Isaac*. Son visage sévère regarde le fleuve et semble encore animer cette navigation, créée par le génie du fondateur. Tout ce que l'oreille entend, tout ce que l'œil contemple sur ce superbe théâtre n'existe que par une pensée de la tête puissante qui fit sortir d'un marais tant de monuments pompeux. Sur ces rives désolées, d'où la nature semble avoir exilé la vie, Pierre assit sa capitale et se créa des sujets. Son bras terrible est encore étendu sur leur postérité qui se presse autour de l'auguste effigie : on regarde, et l'on ne sait si cette main de bronze protége ou menace.

A mesure que notre chaloupe s'éloignait, le chant des bateliers et le bruit confus de

Digitized by Google

la ville s'éteignaient insensiblement. Le soleil était descendu sous l'horizon; des nuages brillants répandaient une clarté douce, un demi-jour doré qu'on ne saurait peindre, et que je n'ai jamais vu ailleurs. La lumière et les ténèbres semblaient se mêler et comme s'entendre pour former le voile transparent qui couvre alors ces campagnes.

Si le ciel, dans sa bonté, me réservait un de ces moments si rares dans la vie où le cœur est inondé de joie par quelque bonheur extraordinaire et inattendu; si une femme, des enfants, des frères séparés de moi depuis longtemps, et sans espoir de réunion, devaient tout-à-coup tomber dans mes bras, je voudrais, oui, je voudrais que ce fût dans une de ces belles nuits, sur les rives de la Néva, en présence de ces Russes hospitaliers.

Sans nous communiquer nos sensations, nous jouissions avec délices de la beauté du spectacle qui nous entourait, lorsque le chevalier de B*** rompant brusquement le silence, sécria : « Je voudrais bien voir ici, « sur cette même barque où nous sommes, « un de ces hommes pervers, nés pour le « malheur de la société; un de ces monstres « qui fatiguent la terre.. »

Digitized by Google

« Et qu'en feriez-vous, s'il vous plaît (ce fut la question de ses deux amis parlant à la fois) ? » — « Je lui demanderais, reprit « le chevalier, si cette nuit lui paraît aussi « belle qu'à nous. »

L'exclamation du chevalier nous avait tirés de notre rêverie : bientôt son idée originale engagea entre nous la conversation suivante, dont nous étions fort éloignés de prévoir les suites intéressantes.

LE COMTE.

Mon cher chevalier, les cœurs pervers n'ont jamais de belles nuits ni de beaux jours. Ils peuvent s'amuser, ou plutôt s'étourdir; jamais ils n'ont de jouissances réelles. Je ne les crois point susceptibles d'éprouver les mêmes sensations que nous. Au demeurant, Dieu veuille les écarter de notre barque.

LE CHEVALIER.

Vous croyez donc que les méchants ne sont pas heureux? Je voudrais le croire aussi; cependant j'entends dire chaque jour que tout leur réussit. S'il en était ainsi réellement, je serais un peu fâché que la Providence eût réservé entièrement pour un autre monde la

Digitized by Google

punition des méchants et la récompense des justes : il me semble qu'un petit à-compte de part et d'autre dès cette vie même n'aurait rien gâté. C'est ce qui me ferait désirer au moins que les méchants, comme vous le croyez, ne fussent pas susceptibles de certaines sensations qui nous ravissent. Je vous avoue que je ne vois pas trop clair dans cette question. Vous devriez bien me dire ce que vous en pensez, vous, messieurs, qui êtes si forts dans ce genre de philosophie.

Pour moi qui, dans les camps nourri dès mon enfance,
Laissai toujours aux cieux le soin de leur vengeance,

je vous avoue que je ne me suis pas trop informé de quelle manière il plaît à Dieu d'exercer sa justice, quoique, à vous dire vrai, il me semble, en réfléchissant sur ce qui se passe dans le monde, que s'il punit dès cette vie, au moins il ne se presse pas.

LE COMTE.

Pour peu que vous en ayez d'envie, nous pourrions fort bien consacrer la soirée à l'examen de cette question, qui n'est pas difficile en elle-même, mais qui a été embrouillée par les sophismes de l'orgueil et de sa fille aînée l'irréligion. J'ai grand regret à

Digitized by Google

ces *symposiaques*, dont l'antiquité nous a laissé quelques monuments précieux. Les dames sont aimables sans doute; il faut vivre avec elles; pour ne pas devenir sauvages. Les sociétés nombreuses ont leur prix; il faut même savoir s'y prêter de bonne grâce; mais quand on a satisfait à tous les devoirs imposés par l'usage, je trouve fort bon que les hommes s'assemblent quelquefois pour raisonner, même à table. Je ne sais pourquoi nous n'imitons plus les anciens sur ce point. Croyez-vous que l'examen d'une question intéressante n'occupât pas le temps d'un repas d'une manière plus utile et plus agréable même que les discours légers ou répréhensibles qui animent les nôtres ? C'était, à ce qu'il me semble, une assez belle idée que celle de faire asseoir Bacchus et Minerve à la même table, pour défendre à l'un d'être libertin et à l'autre d'être pédante. Nous n'avons plus de Bacchus, et d'ailleurs notre petite *symposie* le rejette expressément; mais nous avons une Minerve bien meilleure que celle des anciens; invitons-la à prendre le thé avec nous : elle est affable et n'aime pas le bruit; j'espère qu'elle viendra.

Vous voyez déjà cette petite terrasse sup-

Digitized by Google

portée par quatre colonnes chinoises au-dessus de l'entrée de ma maison : mon cabinet de livres ouvre immédiatement sur cette espèce de belvédère, que vous nommerez si vous voulez un grand balcon ; c'est là qu'assis dans un fauteuil antique, j'attends paisiblement le moment du sommeil. Frappé deux fois de la foudre, comme vous savez, je n'ai plus de droit à ce qu'on appelle vulgairement *bonheur :* je vous avoue même qu'avant de m'être raffermi par de salutaires réflexions, il m'est arrivé trop souvent de me demander à moi-même : *Que me reste-t-il ?* Mais la conscience, à force de me répondre MOI, m'a fait rougir de ma faiblesse, et depuis longtemps je ne suis pas même tenté de me plaindre. C'est là surtout, c'est dans mon observatoire que je trouve des moments délicieux. Tantôt je m'y livre à de sublimes méditations : l'état où elles me conduisent par degrés tient du ravissement. Tantôt j'évoque, innocent magicien, des ombres vénérables qui furent jadis pour moi des divinités terrestres, et que j'invoque aujourd'hui comme des génies tutélaires. Souvent il me semble qu'elles me font signe ; mais lorsque je m'élance vers elles, de charmants souvenirs me rappellent

Digitized by Google

ce que je possède encore, et la vie me paraît aussi belle que si j'étais encore dans l'âge de l'espérance.

Lorsque mon cœur oppressé me demande du repos, la lecture vient à mon secours. Tous mes livres sont là sous ma main : il m'en faut peu, car je suis depuis longtemps bien convaincu de la parfaite inutilité d'une foule d'ouvrages qui jouissent encore d'une grande réputation...

Les trois amis ayant débarqué et pris place autour de la table à thé, la conversation reprit son cours.

LE SÉNATEUR.

Je suis charmé qu'une saillie de Mr le chevalier nous ait fait naître l'idée d'une *symposie* philosophique. Le sujet que nous traiterons ne saurait être plus intéressant : *le bonheur des méchants, le malheur des justes !* C'est le grand scandale de la raison humaine. Pourrions-nous mieux employer une soirée qu'en la consacrant à l'examen de ce mystère de la métaphysique divine ? Nous serons conduits à sonder, autant du moins qu'il est permis à la faiblesse humaine, *l'ensemble des voies de la Providence dans le gouver-*

Digitized by Google

nement du monde moral. Mais je vous en avertis, M. le Comte, il pourrait bien vous arriver, comme à la sultane *Schéerazade*, de n'en être pas quitte pour une soirée : je ne dis pas que nous allions jusqu'à *mille et une ;* il y aurait de l'indiscrétion; mais nous y reviendrons au moins plus souvent que vous ne l'imaginez.

LE COMTE.

Je prends ce que vous me dites pour une politesse et non pour une menace. Au reste, messieurs, je puis vous renvoyer ou l'une ou l'autre, comme vous me l'adressez. Je ne demande ni n'accepte même de partie principale dans nos entretiens; nous mettrons, si vous le voulez bien, nos pensées en commun : je ne commence même que sous cette condition.

Il y a longtemps, messieurs, qu'on se plaint de la Providence dans la distribution des biens et des maux; mais je vous avoue que jamais ces difficultés n'ont pu faire la moindre impression sur mon esprit. Je vois avec une certitude d'intuition, et j'en remercie humblement cette Providence, que sur ce point l'homme SE TROMPE dans toute la force

Digitized by Google

du terme et dans le sens naturel de l'expression.

Je voudrais pouvoir dire comme Montaigne : *L'homme se pipe*, car c'est le véritable mot. Oui, sans doute l'homme *se pipe;* il est dupe de lui-même; il prend les sophismes de son cœur naturellement rebelle (hélas ! rien n'est plus certain) pour les doutes réels nés dans son entendement. Si quelquefois la superstition *croit de croire*, comme on le lui a reproché, plus souvent encore, soyez-en sûrs, l'orgueil *croit ne pas croire*. C'est toujours l'homme qui *se pipe;* mais, dans le second cas, c'est bien pire.

Enfin, messieurs, il n'y a pas de sujet sur lequel je me sente plus fort que celui du gouvernement temporel de la Providence : c'est donc avec une parfaite conviction, c'est avec une satisfaction délicieuse que j'exposerai à deux hommes que j'aime tendrement quelques pensées utiles que j'ai recueillies sur la route, déjà longue, d'une vie consacrée tout entière à des études sérieuses.

LE CHEVALIER.

Je vous entendrai avec le plus grand plaisir, et je ne doute pas que notre ami com-

Digitized by Google

mun ne vous accorde la même attention; mais permettez-moi, je vous en prie, de commencer par vous chicaner avant que vous ayez commencé, et ne m'accusez point de *répondre à votre silence;* car c'est tout comme si vous aviez déjà parlé, et je sais très bien ce que vous allez me dire. Vous êtes, sans le moindre doute, sur le point de commencer par où les prédicateurs finissent, *par la vie éternelle.* « Les méchants « sont heureux dans ce monde; mais ils « seront tourmentés dans l'autre : les justes, « au contraire, souffrent dans celui-ci; mais « ils seront heureux dans l'autre. » Voilà ce qu'on trouve partout. Et pourquoi vous cacherais-je que cette réponse tranchante ne me satisfait pas pleinement? Vous ne me soupçonnerez pas, j'espère, de vouloir détruire ou affaiblir cette grande preuve; mais il me semble qu'on ne lui nuirait point du tout en l'associant à d'autres.

LE SÉNATEUR.

Si M. le chevalier est indiscret ou trop précipité, j'avoue que j'ai tort comme lui et autant que lui; car j'étais sur le point de vous quereller aussi avant que vous eussiez

Digitized by Google

entamé la question : ou, si vous voulez que je vous parle plus sérieusement, je voulais vous prier de sortir des routes battues. J'ai lu plusieurs de vos écrivains ascétiques du premier ordre, que je vénère infiniment; mais, tout en leur rendant la justice qu'ils méritent, je ne vois pas sans peine que, sur cette grande question des voies de la justice divine dans ce monde, ils semblent presque tous passer condamnation sur le fait, et convenir qu'il n'y a pas moyen de justifier la Providence divine dans cette vie. Si cette proposition n'est pas fausse, elle me paraît au moins extrêmement dangereuse; car il y a beaucoup de danger à laisser croire aux hommes que la vertu ne sera récompensée et le vice puni que dans l'autre vie. Les incrédules, pour qui ce monde est tout, ne demandent pas mieux, et la foule même doit être rangée sur la même ligne : l'homme est si distrait, si dépendant des objets qui le frappent, si dominé par ses passions, que nous voyons tous les jours le croyant le plus soumis braver les tourments de la vie future pour le plus misérable plaisir. Que sera-ce de celui qui ne croit pas ou qui croit faiblement? Appuyons donc tant qu'il vous plaira sur la vie

Digitized by Google

future qui répond à toutes les objections; mais s'il existe dans ce monde un véritable gouvernement moral, et si, dès cette vie même, le crime doit trembler, pourquoi le décharger de cette crainte?

LE COMTE.

Pascal observe quelque part que *la dernière chose qu'on découvre en composant un livre, est de savoir quelle chose on doit placer la première :* je ne fais point un livre, mes bons amis; mais je commence un discours qui peut-être sera long, et j'aurais pu balancer sur le début : heureusement vous me dispensez du travail de la délibération; c'est vous-mêmes qui m'apprenez par où je dois commencer.

L'expression familière qu'on ne peut adresser qu'à un enfant ou à un inférieur, *vous ne savez ce que vous dites*, est néanmoins le compliment qu'un homme sensé aurait droit de faire à la foule qui se mêle de disserter sur les questions épineuses de la philosophie. Avez-vous jamais entendu, messieurs, un militaire se plaindre qu'à la guerre les coups ne tombent que sur les honnêtes gens, et qu'il suffit d'être un scélérat pour être invulnérable ? Je

Digitized by Google

suis sûr que non, parce que en effet chacun sait que les balles ne choisissent personne. J'aurais bien droit d'établir au moins une parité parfaite entre les maux de la guerre par rapport aux militaires, et les maux de la vie en général par rapport à tous les hommes; et cette parité, supposée exacte, suffirait seule pour faire disparaître une difficulté fondée sur une fausseté manifeste; car il est non-seulement faux, mais évidemment FAUX *que le crime soit en général heureux, et la vertu malheureuse en ce monde :* il est, au contraire, de la plus grande évidence que les biens et les maux sont une espèce de loterie où chacun sans distinction peut tirer un billet blanc ou noir. Il faudrait donc changer la question, et demander *pourquoi, dans l'ordre temporel, le juste n'est pas exempt des maux qui peuvent affliger le coupable; et pourquoi le méchant n'est pas privé des biens dont le juste peut jouir?* Mais cette question est tout à fait différente de l'autre, et je suis même fort étonné si le simple énoncé ne vous en démontre pas l'absurdité; car c'est une de mes idées favorites que l'homme droit est assez communément averti, par un sentiment intérieur, de la fausseté ou de la vérité de

Digitized by Google

certaines propositions avant tout examen, souvent même sans avoir fait les études nécessaires pour être en état de les examiner avec une parfaite connaissance de cause.

LE SÉNATEUR.

Je suis si fort de votre avis et si amoureux de cette doctrine, que je l'ai peut-être exagérée en la portant dans les sciences naturelles; cependant je puis, au moins jusqu'à un certain point, invoquer l'expérience à cet égard. Plus d'une fois il m'est arrivé, en matière de physique ou d'histoire naturelle, d'être choqué, sans trop savoir dire pourquoi, par de certaines opinions accréditées, que j'ai eu le plaisir ensuite (car c'en est un) de voir attaquées, et même tournées en ridicule par des hommes profondément versés dans ces mêmes sciences, dont je me pique peu, comme vous savez. Croyez-vous qu'il faille être l'égal de Descartes pour avoir droit de se moquer de ses tourbillons? Si l'on vient me raconter que cette planète que nous habitons n'est qu'une éclaboussure du soleil, enlevée, il y a quelques millions d'années, par une comète extravagante courant dans l'espace; ou que les animaux se font comme des maisons, en

Digitized by Google

mettant ceci à côté de cela; ou que toutes les couches de notre globe ne sont que le résultat fortuit d'une précipitation chimique, et cent autres belles choses de ce genre qu'on a débitées dans notre siècle, faut-il donc avoir beaucoup lu, beaucoup réfléchi; faut-il être de quatre ou cinq académies pour sentir l'extravagance de ces théories? Je vais plus loin; je crois que dans les questions mêmes qui tiennent aux sciences exactes, ou qui paraissent reposer entièrement sur l'expérience, cette règle de la conscience intellectuelle n'est pas à beaucoup près nulle pour ceux qui ne sont point initiés à ces sortes de connaissances; ce qui m'a conduit à douter, je vous l'avoue en baissant la voix, de plusieurs choses qui passent généralement pour certaines. L'explication des marées par l'attraction luni-solaire, la décomposition et la recomposition de l'eau, d'autres théories encore que je pourrais vous citer et qui passent aujourd'hui pour des dogmes, refusent absolument d'entrer dans mon esprit, et je me sens invinciblement porté à croire qu'un savant de bonne foi viendra quelque jour nous apprendre que nous étions dans l'erreur sur ces grands objets, ou qu'on ne s'entendait pas. Vous me

Digitized by Google

direz peut-être (l'amitié en a le droit) : *C'est pure ignorance de votre part*. Je me le suis dit mille fois à moi-même. Mais dites-moi à votre tour pourquoi je ne serais pas également indocile à d'autres vérités ? Je les crois sur la parole des maîtres, et jamais il ne s'élève dans mon esprit une seule idée *contre la foi*.

D'où vient donc ce sentiment intérieur qui se révolte contre certaines théories ? On les appuie sur des arguments que je ne saurais pas renverser, et cependant cette conscience dont nous parlons n'en dit pas moins : *Quodcunque ostendis mihi sic, incredulus odi*.

LE COMTE.

Vous parlez latin, monsieur le sénateur, quoique nous ne vivions point ici dans un pays latin. C'est très bien fait à vous de faire des excursions sur des terres étrangères; mais vous auriez dû ajouter dans les règles de la politesse, *avec la permission de monsieur le chevalier*.

LE CHEVALIER.

Vous me plaisantez, monsieur le comte : sachez, s'il vous plaît, que je ne suis point

Digitized by Google

du tout aussi brouillé que vous pourriez le croire avec la langue de l'ancienne Rome. Il est vrai que j'ai passé la fin de mon bel âge dans les camps, où l'on cite peu Cicéron; mais je l'ai commencé dans un pays où l'éducation elle-même commence presque toujours par le latin. J'ai fort bien compris le passage que je viens d'entendre, sans savoir cependant à qui il appartient. Au reste, je n'ai pas la prétention d'être sur ce point, ni sur tant d'autres, l'égal de monsieur le sénateur dont j'honore infiniment les grandes et solides connaissances. Il a bien le droit de me dire, même avec une certaine emphase :

..... Va dire à ta patrie
Qu'il est quelque *savoir* aux bords de la Scythie.

Mais permettez, je vous prie, messieurs, au plus jeune de vous de vous ramener dans le chemin dont nous nous sommes étrangement écartés. Je ne sais comment nous sommes tombés de la Providence au latin.

LE COMTE.

Quelque sujet qu'on traite, mon aimable ami, on parle toujours d'elle. D'ailleurs une conversation n'est point un livre; peut-être même vaut-elle mieux qu'un livre, précisé-

Digitized by Google

ment parce qu'elle permet de divaguer un peu. Mais pour rentrer dans notre sujet par où nous en sommes sortis, je n'examinerai pas dans ce moment jusqu'à quel point on peut se fier à ce sentiment intérieur que M. le sénateur appelle, avec une si grande justesse, *conscience intellectuelle*.

Je me permettrai encore moins de discuter les exemples particuliers auxquels il l'a appliquée; ces détails nous conduiraient trop loin de notre sujet. Je dirai seulement que la droiture du cœur et la pureté habituelle d'intention peuvent avoir des influences secrètes et des résultats qui s'étendent bien plus loin qu'on ne l'imagine communément. Je suis donc très disposé à croire que chez des hommes tels que ceux qui m'entendent, l'instinct secret dont nous parlions tout à l'heure devinera juste assez souvent, même dans les sciences naturelles; mais je suis porté à le croire à peu près infaillible lorsqu'il s'agit de philosophie rationnelle, de morale, de métaphysique et de théologie naturelle. Il est infiniment digne de la suprême sagesse, qui a tout créé et tout réglé, d'avoir dispensé l'homme de la science dans tout ce qui l'intéresse véritablement. J'ai donc eu raison

Digitized by Google

d'affirmer que la question qui nous occupe étant une fois posée exactement, la détermination intérieure de tout esprit bien fait devait nécessairement précéder la discussion.

LE CHEVALIER.

Il me semble que M. le sénateur approuve, puisqu'il n'objecte rien. Quant à moi, j'ai toujours eu pour maxime de ne jamais contester sur les opinions utiles. Qu'il y ait une conscience pour l'esprit comme il y en a une pour le cœur, qu'un sentiment intérieur conduise l'homme de bien, et le mette en garde contre l'erreur dans les choses mêmes qui semblent exiger un appareil préliminaire d'études et de réflexions, c'est une opinion très digne de la sagesse divine et très honorable pour l'homme : ne jamais nier ce qui est utile, ne jamais soutenir ce qui pourrait nuire, c'est, à mon sens, une règle sacrée qui devrait surtout conduire les hommes que leur profession écarte comme moi des études approfondies. N'attendez donc aucune objection de ma part : cependant, sans nier que le sentiment chez moi ait déjà pris parti, je n'en prierai pas moins M. le comte de vouloir bien encore s'adresser à ma raison.

Digitized by Google

LE COMTE.

Je vous le répète ; je n'ai jamais compris cet argument éternel contre la Providence, tiré du malheur des justes et de la prospérité des méchants. Si l'homme de bien souffrait parce qu'il est homme de bien, et si le méchant prospérait de même parce qu'il est méchant, l'argument serait insoluble ; il tombe à terre si l'on suppose seulement que le bien et le mal sont distribués indifféremment à tous les hommes. Mais les fausses opinions ressemblent à la fausse monnaie qui est frappée d'abord par de grands coupables, et dépensée ensuite par d'honnêtes gens qui perpétuent le crime sans savoir ce qu'ils font. C'est l'impiété qui a d'abord fait grand bruit de cette objection ; la légèreté et la bonhomie l'ont répétée : mais en vérité ce n'est rien. Je reviens à ma première comparaison : un homme de bien est tué à la guerre, est-ce une injustice ? Non, c'est un malheur. S'il a la goutte ou la gravelle ; si son ami le trahit ; s'il est écrasé par la chute d'un édifice, etc., c'est encore un malheur ; mais rien de plus, puisque tous les hommes sans distinction sont sujets à ces sortes de disgrâces. Ne

Digitized by Google

perdez jamais de vue cette grande vérité : *Qu'une loi générale, si elle n'est injuste pour tous, ne saurait l'être pour l'individu.* Vous n'aviez pas une telle maladie, mais vous pouviez l'avoir; vous l'avez, mais vous pouviez en être exempt. Celui qui a péri dans une bataille pouvait échapper; celui qui en revient pouvait y rester. Tous ne sont pas morts; mais tous étaient là pour mourir. Dès lors plus d'injustice : la loi juste n'est point celle qui a son effet sur tous, mais celle qui est faite pour tous; l'effet sur tel ou tel individu n'est plus qu'un accident. Pour trouver des difficultés dans cet ordre de choses, il faut les aimer; malheureusement on les aime et on les cherche : le cœur humain, continuellement révolté contre l'autorité qui le gêne, fait des contes à l'esprit qui les croit; nous accusons la Providence, pour être dispensés de nous accuser nous-mêmes; nous élevons contre elle des difficultés que nous rougirions d'élever contre un souverain ou contre un simple administrateur dont nous estimerions la sagesse. Chose étrange ! il nous est plus aisé d'être justes envers les hommes qu'envers Dieu (1).

(1) *Multos inveni æquos adversùs homines; adversùs Deos, neminem* (Sen. Ep. xcv.)

Digitized by Google

Il me semble, messieurs, que j'abuserais de votre patience si je m'étendais davantage pour vous prouver que la question est ordinairement mal posée, et que réellement *on ne sait ce qu'on dit* lorsqu'on se plaint que le vice est heureux, et la vertu malheureuse dans ce monde; tandis que, en faisant même la supposition la plus favorable aux murmurateurs, il est manifestement prouvé que les maux de toute espèce pleuvent sur tout le genre humain comme les balles sur une armée, sans aucune distinction de personnes. Or, si l'homme de bien ne souffre pas *parce qu'il est homme de bien*, et si le méchant ne prospère pas *parce qu'il est méchant*, l'objection disparaît, et le bon sens a vaincu.

LE CHEVALIER.

J'avoue que si l'on s'en tient à la distribution des maux physiques et extérieurs, il y a évidemment inattention ou mauvaise foi dans l'objection qu'on en tire contre la Providence; mais il me semble qu'on insiste bien plus sur l'impunité des crimes: c'est là le grand scandale, et c'est l'article sur lequel je suis le plus curieux de vous entendre.

Digitized by Google

LE COMTE.

Il n'est pas temps encore, M. le chevalier. Vous m'avez donné gain de cause un peu trop vite sur ces maux que vous appelez *extérieurs*. Si j'ai toujours supposé, comme vous l'avez vu, que ces maux étaient distribués également à tous les hommes, je l'ai fait uniquement pour me donner ensuite plus beau jeu; car, dans le vrai, il n'en est rien. Mais, avant d'aller plus loin, prenons garde, s'il vous plaît, de ne pas sortir de la route; il y a des questions qui se touchent, pour ainsi dire, de manière qu'il est aisé de glisser de l'une à l'autre sans s'en apercevoir : de celle-ci, par exemple : *Pourquoi le juste souffre-t-il?* on se trouve insensiblement à une autre : *Pourquoi l'homme souffre-t-il?* La dernière cependant est toute différente; c'est celle de l'origine du mal. Commençons donc par écarter toute équivoque. *Le mal est sur la terre;* hélas! c'est une vérité qui n'a pas besoin d'être prouvée; mais de plus : *Il y est très-justement, et Dieu ne saurait en être l'auteur?* c'est une autre vérité dont nous ne doutons, j'espère, ni vous ni moi, et que je puis me dispenser de prouver, car je sais à qui je parle.

Digitized by Google

LE SÉNATEUR.

Je professe de tout mon cœur la même vérité, et sans aucune restriction; mais cette profession de foi, précisément à cause de sa latitude, exige une explication. Votre saint Thomas a dit avec ce laconisme logique qui le distingue : *Dieu est l'auteur du mal qui punit, mais non de celui qui souille* (1). Il a certainement raison dans un sens; mais il faut s'entendre : Dieu est l'auteur du mal *qui punit*, c'est-à-dire du mal physique ou de la douleur, comme un souverain est l'auteur des supplices qui sont infligés sous ses lois. Dans un sens reculé et indirect, c'est bien *lui* qui pend et qui roue, puisque toute autorité et toute exécution légale part de lui ; mais, dans le sens direct et immédiat, c'est le voleur, c'est le faussaire, c'est l'assassin, etc., qui sont les véritables auteurs de ce *mal qui les punit;* ce sont eux qui bâtissent les prisons, qui élèvent les gibets et les échafauds. En tout cela le souverain agit, comme la Junon d'Homère, *de son plein gré*, *mais fort*

(1) *Deus est auctor mali quod est pœna, non autem mali quod est culpa.* (S. Thom. S. Theol. p. 1. Quæst. 49, art. 11.)

Digitized by Google

à contre-cœur (1). Il en est de même de Dieu (en excluant toujours toute comparaison rigoureuse qui serait insolente). Non-seulement il ne saurait être, dans aucun sens, l'auteur du mal moral, ou du *péché;* mais l'on ne comprend pas même qu'il puisse être originairement l'auteur du mal physique, qui n'existerait pas si la créature intelligente ne l'avait rendu nécessaire en abusant de sa liberté. Platon l'a dit, et rien n'est plus évident de soi : *L'être bon ne peut vouloir nuire à personne* (2). Mais comme on ne s'avisera jamais de soutenir que l'homme de bien cesse d'être tel parce qu'il châtie justement son fils, ou parce qu'il tue un ennemi sur le champ de bataille, ou parce qu'il envoie un scélérat au supplice, gardons-nous, comme vous le disiez tout à l'heure, M. le comte, d'être moins équitables envers Dieu qu'envers les hommes. Tout esprit droit est convaincu par intuition que le mal ne saurait venir d'un Etre tout-puissant. Ce fut ce sentiment infaillible qui enseigna jadis au bon sens romain de réunir, comme par un lien nécessaire,

(1) Εκὼν ἀέκοντί γε θυμῷ. Iliad. IV, 45.
(2) *Probus invidet neminí.* In Tim.

Digitized by Google

les deux titres augustes de TRÈS-BON et de TRÈS-GRAND. Cette magnifique expression, quoique née dans le sein du paganisme, a paru si juste, qu'elle a passé dans votre langue religieuse, si délicate et si exclusive. Je vous dirai même en passant qu'il m'est arrivé plus d'une fois de songer que l'inscription antique, IOVI OPTIMO MAXIMO, pourrait se placer tout entière sur le fronton de vos temples latins; car qu'est-ce que IOV-I, sinon IOV-AH?

LE COMTE.

Vous sentez bien que je n'ai pas envie de disputer sur tout ce que vous venez de dire. Sans doute, *le mal physique n'a pu entrer dans l'univers que par la faute des créatures libres; il ne peut y être que comme remède ou expiation, et par conséquent il ne peut avoir Dieu pour auteur direct;* ce sont des dogmes incontestables pour nous. Maintenant je reviens à vous, M. le chevalier. Vous conveniez tout à l'heure qu'on chicanait mal à propos la Providence sur la distribution des biens et des maux, mais que le scandale roule surtout sur l'impunité des scélérats. Je doute cependant que vous puissiez renoncer à la première objection sans abandonner la

Digitized by Google

seconde; car s'il n'y a point d'injustice dans la distribution des maux, sur quoi fonderez-vous les plaintes de la vertu? Le monde n'étant gouverné que par des lois générales, vous n'avez pas, je crois, la prétention que, si les fondements de la terrasse où nous parlons étaient mis subitement en l'air par quelque éboulement souterrain, Dieu fût obligé de suspendre en notre faveur les lois de la gravité, parce que cette terrasse porte dans ce moment trois hommes qui n'ont jamais tué ni volé; nous tomberions certainement, et nous serions écrasés. Il en serait de même si nous avions été membres de la loge des illuminés de Bavière, ou du comité du salut public. Voudriez-vous lorsqu'il grêle que le champ du juste fût épargné? voilà donc un miracle. Mais si, par hasard, ce juste venait à commettre un crime après la récolte, il faudrait encore qu'elle pourrît dans ses greniers : voilà un autre miracle. De sorte que chaque instant exigeant un miracle, le miracle deviendrait l'état ordinaire du monde; c'est-à-dire qu'il ne pourrait plus y avoir de miracle; que l'exception serait la règle, et le désordre l'ordre. Exposer de pareilles idées, c'est les réfuter suffisamment.

Digitized by Google

Ce qui nous trompe encore assez souvent sur ce point, c'est que nous ne pouvons nous empêcher de prêter à Dieu, sans nous en apercevoir, les idées que nous avons sur la dignité et l'importance des personnes. Par rapport à nous, ces idées sont très-justes, puisque nous sommes tous soumis à l'ordre établi dans la société; mais lorsque nous les transportons dans l'ordre général, nous ressemblons à cette reine qui disait : *Quand il s'agit de damner les gens de notre espèce, croyez que Dieu y pense plus d'une fois.* Elisabeth de France monte sur l'échafaud : Robespierre y monte un instant après. L'ange et le monstre s'étaient soumis en entrant dans le monde à toutes les lois générales qui le régissent. Aucune expression ne saurait caractériser le crime des scélérats qui firent couler le sang le plus pur comme le plus auguste de l'univers; cependant, par rapport à l'ordre général, il n'y a point d'injustice; c'est toujours un malheur attaché à la condition de l'homme, et rien de plus. *Tout homme, en qualité d'homme, est sujet à tous les malheurs de l'humanité:* la loi est générale; donc elle n'est pas injuste. Prétendre que la dignité ou les dignités d'un homme

Digitized by Google

doivent le soustraire à l'action d'un tribunal inique ou trompé, c'est précisément vouloir qu'elles l'exemptent de l'apoplexie, par exemple, ou même de la mort.

Observez cependant que, malgré ces lois générales et nécessaires, il s'en faut de beaucoup que la prétendue égalité, sur laquelle j'ai insisté jusqu'à présent, ait lieu réellement. Je l'ai supposée, comme je vous l'ai dit, *pour me donner plus beau jeu ;* mais rien n'est plus faux, et vous allez le voir.

Commencez d'abord par ne jamais considérer l'individu : la loi générale, la loi visible et visiblement juste est *que la plus grande masse de bonheur, même temporel, appartient, non pas à l'homme vertueux, mais à la vertu.* S'il en était autrement, il n'y aurait plus ni vice ni vertu, ni mérite, ni démérite, et par conséquent plus d'ordre moral. Supposez que chaque action vertueuse soit *payée*, pour ainsi dire, par quelque avantage temporel, l'acte, n'ayant plus rien de surnaturel, ne pourrait plus mériter une récompense de ce genre. Supposez, d'un autre côté, qu'en vertu d'une loi divine, la main d'un voleur doive tomber au moment où il commet un vol, on s'abstiendra de voler comme

Digitized by Google

on s'abstiendrait de porter la main sous la hache d'un boucher ; l'ordre moral disparaîtrait entièrement. Pour accorder donc cet ordre (le seul possible pour des êtres intelligents, et qui est d'ailleurs prouvé par le fait) avec les lois de la justice, il fallait que la vertu fût récompensée et le vice puni, même temporellement, mais non toujours, ni sur-le-champ ; il fallait que le lot incomparablement plus grand de bonheur temporel fût attribué à la vertu, et le lot proportionnel de malheur, dévolu au vice ; mais que l'individu ne fût jamais sûr de rien : et c'est en effet ce qui est établi. Imaginez toute autre hypothèse ; elle vous mènera directement à la destruction de l'ordre moral, ou à la création d'un autre monde.

Pour en venir maintenant au détail, commençons, je vous prie, par la justice humaine. Dieu ayant voulu faire gouverner les hommes par des hommes, du moins extérieurement, il a remis aux souverains l'éminente prérogative de la punition des crimes, et c'est en cela surtout qu'ils sont ses représentants. J'ai trouvé sur ce sujet un morceau admirable dans les lois de Menu ; permettez-moi de vous le lire dans le troisième volume

Digitized by Google

des *Œuvres du chevalier William Jones*, qui est là sur ma table.

LE CHEVALIER.

Lisez, s'il vous plaît; mais avant, ayez la bonté de me dire ce que c'est que le roi Menu, auquel je n'ai jamais eu l'honneur d'être présenté.

LE COMTE.

Menu, M. le chevalier, est le grand législateur des Indes. Les uns disent qu'il est fils du Soleil, d'autres veulent qu'il soit fils de Brahma, la première personne de la Trinité indienne (1). Entre ces deux opinions, également probables, je demeure suspendu sans espoir de me décider. Malheureusement encore il m'est également impossible de vous dire à quelle époque l'un ou l'autre de ces deux pères engendra Menu. Le chevalier Jones, de docte mémoire, croit que le code de ce législateur est peut-être antérieur au Pentateuque, et *certainement* au moins antérieur à tous les législateurs de la Grèce (2). Mais M. Pinkerton, qui a

(1) Maurice's history of Indostan. London, in-4, tom. I, *pag.* 53-54; et tom. II, *pag.* 57.

(2) Sir William's Jone's works, tom. III, *pag.*...

Digitized by Google

bien aussi quelque droit à notre confiance, a pris la liberté de se moquer des Brahmes, et s'est cru en état de leur prouver que Menu pourrait fort bien n'être qu'un honnête légiste du XIIIe siècle (1). Ma coutume n'est pas de disputer pour d'aussi légères différences; ainsi, messieurs, je vais vous lire le morceau en question, dont nous laisserons la date en blanc : écoutez bien.

« Brahma, au commencement des temps, « créa pour l'usage des rois le génie des pei- « nes, il lui donna un corps de pure lu- « mière : ce génie est son fils; il est la justice « même et le protecteur de toutes les choses « créées. Par la crainte de ce génie tous les « êtres sensibles, mobiles ou immobiles (2), « sont retenus dans l'usage de leurs jouis- « sances naturelles, et ne s'écartent point de « leur devoir. Que le roi donc, lorsqu'il aura « bien et dûment considéré le lieu, le temps, « ses propres forces et la loi divine, inflige « les peines justement à tous ceux qui agis- « sent injustement : le châtiment est un gou- « verneur actif; il est le véritable adminis-

(1) Géogr., tom. VI de la traduction française, pag. 260—261.

(2) *Fixed or locomotives.* Ibid., pag. 223.

Digitized by Google

« trateur des affaires publiques, il est le dis-
« pensateur des lois, et les hommes sages
« l'appellent le *répondant* des quatre ordres
« de l'état, pour l'exact accomplissement de
« leurs devoirs. Le châtiment gouverne l'hu-
« manité entière ; le châtiment la préserve ; le
« châtiment veille pendant que les gardes hu-
« maines dorment. Le sage considère le châti-
« ment comme la perfection de la justice.
« Qu'un monarque indolent cesse de punir,
« et le plus fort finira par faire rôtir le plus
« faible. La race entière des hommes est re-
« tenue dans l'ordre par le châtiment ; car
« l'innocence ne se trouve guère, et c'est
« la crainte des peines qui permet à l'uni-
« vers de jouir du bonheur qui lui est des-
« tiné. Toutes les classes seraient corrom-
« pues, toutes les barrières seraient brisées :
« il n'y aurait que confusion parmi les hom-
« mes si la peine cessait d'être infligée ou
« l'était injustement : mais lorsque la Peine,
« au teint noir, à l'œil enflammé, s'avance
« pour détruire le crime, le peuple est sau-
« vé si le juge a l'œil juste (1). »

---

(1) Sir William's Jone's works, tom. III, *pag.* 223—224.

Digitized by Google

LE SÉNATEUR.

Admirable! magnifique! vous êtes un excellent homme de nous avoir déterré ce morceau de philosophie indienne : en vérité la date n'y fait rien.

LE COMTE.

Il a fait la même impression sur moi. J'y trouve la raison européenne avec une juste mesure de cette emphase orientale qui plaît à tout le monde quand elle n'est pas exagérée : je ne crois pas qu'il soit possible d'exprimer avec plus de noblesse et d'énergie cette divine et terrible prérogative des souverains : *La punition des coupables.*

Mais permettez qu'averti par ces tristes expressions, j'arrête un instant vos regards sur un objet qui choque la pensée sans doute, mais qui est cependant très digne de l'occuper.

De cette prérogative redoutable dont je vous parlais tout à l'heure résulte l'existence nécessaire d'un homme destiné à infliger aux crimes les châtiments décernés par la justice humaine; et cet homme, en effet, se trouve partout, sans qu'il y ait aucun moyen d'ex-

Digitized by Google

pliquer comment; car la raison ne découvre dans la nature de l'homme aucun motif capable de déterminer le choix de cette profession. Je vous crois trop accoutumés à réfléchir, messieurs, pour qu'il ne vous soit pas arrivé souvent de méditer sur le bourreau. Qu'est-ce donc que cet être inexplicable qui a préféré à tous les métiers agréables, lucratifs, honnêtes et même honorables qui se présentent en foule à la force ou à la dextérité humaine, celui de tourmenter et de mettre à mort ses semblables? Cette tête, ce cœur sont-ils faits comme les nôtres? ne contiennent-ils rien de particulier et d'étranger à notre nature? Pour moi, je n'en sais pas douter. Il est fait comme nous extérieurement; il naît comme nous; mais c'est un être extraordinaire, et pour qu'il existe dans la famille humaine il faut un décret particulier, un FIAT de la puissance créatrice. Il est créé comme un monde. Voyez ce qu'il est dans l'opinion des hommes, et comprenez, si vous pouvez, comment il peut ignorer cette opinion ou l'affronter! A peine l'autorité a-t-elle désigné sa demeure, à peine a-t-il pris possession, que les autres habitations reculent jusqu'à ce qu'elles ne voient plus la sienne,

Digitized by Google

C'est au milieu de cette solitude et de cette espèce de vide formé autour de lui qu'il vit seul avec sa femelle et ses petits, qui lui font connaître la voix de l'homme : sans eux il n'en connaîtrait que les gémissements... Un signal lugubre est donné; un ministre abject de la justice vient frapper à sa porte et l'avertir qu'on a besoin de lui : il part; il arrive sur une place publique couverte d'une foule pressée et palpitante. On lui jette un empoisonneur, un parricide, un sacrilége : il le saisit, il l'étend, il le lie sur une croix horizontale, il lève le bras : alors il se fait un silence horrible, et l'on n'entend plus que le cri des os qui éclatent sous la barre, et les hurlements de la victime. Il la détache; il la porte sur une roue : les membres fracassés s'enlacent dans les rayons; la tête pend; les cheveux se hérissent, et la bouche, ouverte comme une fournaise, n'envoie plus par intervalle qu'un petit nombre de paroles sanglantes qui appellent la mort. Il a fini : le cœur lui bat, mais c'est de joie; il s'applaudit, il dit dans son cœur : *Nul ne roue mieux que moi.* Il descend : il tend sa main souillée de sang, et la justice y jette de loin quelques pièces d'or qu'il

Digitized by Google

emporte à travers une double haie d'hommes écartés par l'horreur. Il se met à table, et il mange; au lit ensuite, et il dort. Et le lendemain, en s'éveillant, il songe à tout autre chose qu'à ce qu'il a fait la veille. Est-ce un homme? Oui : Dieu le reçoit dans ses temples et lui permet de prier. Il n'est pas criminel; cependant aucune langue ne consent à dire, par exemple, *qu'il est vertueux*, *qu'il est honnête homme*, *qu'il est estimable*, *etc.* Nul éloge moral ne peut lui convenir; car tous supposent des rapports avec les hommes, et il n'en a point.

Et cependant toute grandeur, toute puissance, toute subordination repose sur l'exécuteur : il est l'horreur et le lien de l'association humaine. Otez du monde cet agent incompréhensible; dans l'instant même l'ordre fait place au chaos, les trônes s'abîment et la société disparaît. Dieu qui est l'auteur de la souveraineté, l'est donc aussi du châtiment : il a jeté notre terre sur ces deux pôles; *car Jéhovah est le maître des deux pôles, et sur eux il fait tourner le monde* (1).

---

(1) *Domini enim sunt cardines terræ, et posuit super eos orbem* (Cant. Annæ, I. Reg. II, 8).

Digitized by Google

Il y a donc dans le cercle temporel une loi divine et visible pour la punition du crime; et cette loi, aussi stable que la société qu'elle fait subsister, est exécutée invariablement depuis l'origine des choses : le mal étant sur la terre, il agit constamment; et par une conséquence nécessaire il doit être constamment réprimé par le châtiment; et en effet, nous voyons sur toute la surface du globe une action constante de tous les gouvernements pour arrêter ou punir les attentats du crime : le glaive de la justice n'a point de fourreau; toujours il doit menacer ou frapper. Qu'est-ce donc qu'on veut dire lorsqu'on se plaint de l'*impunité du crime*? Pour qui sont le knout, les gibets, les roues et les bûchers? Pour le crime apparemment. Les erreurs des tribunaux sont des exceptions qui n'ébranlent point la règle : j'ai d'ailleurs plusieurs réflexions à vous proposer sur ce point. En premier lieu, ces erreurs fatales sont bien moins fréquentes qu'on ne l'imagine : l'opinion étant, pour peu qu'il soit permis de douter, toujours contraire à l'autorité, l'oreille du public accueille avec avidité les moindres bruits qui supposent un meurtre judiciaire; mille passions individuelles peuvent se joindre à cette inclination

Digitized by Google

générale ; mais j'en atteste votre longue expérience, M. le sénateur; c'est une chose excessivement rare qu'un tribunal homicide par passion ou par erreur. Vous riez, M. le chevalier!

LE CHEVALIER.

C'est que dans ce moment j'ai pensé aux *Calas;* et les Calas m'ont fait penser *au cheval et à toute l'écurie* (1). Voilà comment les idées s'enchaînent, et comment l'imagination ne cesse d'interrompre la raison.

LE COMTE.

Ne vous excusez pas, car vous me rendez service en me faisant penser à ce jugement fameux qui me fournit une preuve de ce que je vous disais tout à l'heure. Rien de moins prouvé, messieurs, je vous l'assure, que l'innocence de Calas. Il y a mille raisons d'en douter, et même de croire le contraire; mais rien ne m'a frappé comme une lettre origi-

(1) A l'époque où la mémoire de Calas fut réhabilitée, le duc d'A.... demandait à un habitant de Toulouse *comment il était possible que le tribunal de cette ville se fût trompé aussi cruellement;* à quoi ce dernier répondit par le proverbe trivial : *Il n'y a pas de bon cheval qui ne bronche.* A la bonne heure, répliqua le duc, *mais toute une écurie!*

Digitized by Google

nale de Voltaire au célèbre Tronchin de Genève, que j'ai lue tout à mon aise, il y a quelques années. Au milieu de la discussion publique la plus animée, où Voltaire se montrait et s'intitulait le tuteur de l'innocence et le vengeur de l'humanité, il bouffonnait dans cette lettre comme s'il avait parlé de l'opéra-comique. Je me rappelle surtout cette phrase qui me frappa : *Vous avez trouvé mon mémoire trop chaud, mais je vous en prépare un autre* AU BAIN-MARIE. C'est dans ce style grave et sentimental que le digne homme parlait à l'oreille d'un homme qui avait sa confiance, tandis que l'Europe retentissait de ses *Trénodies* fanatiques.

Mais laissons là *Calas*. Qu'un innocent périsse, c'est un malheur comme un autre, c'est-à-dire commun à tous les hommes. Qu'un coupable échappe, c'est une autre exception du même genre. Mais toujours il demeure vrai, généralement parlant, *qu'il y a sur la terre un ordre universel et visible pour la punition temporelle des crimes;* et je dois encore vous faire observer que les coupables ne trompent pas à beaucoup près l'œil de la justice aussi souvent qu'il serait permis de le croire si l'on n'écoutait que la simple théorie, vu les

Digitized by Google

précautions infinies qu'ils prennent pour se cacher. Il y a souvent dans les circonstances qui décèlent les plus habiles scélérats, quelque chose de si inattendu, de si surprenant, de si *imprévoyable*, que les hommes, appelés par leur état ou par leurs réflexions à suivre ces sortes d'affaires, se sentent inclinés à croire que la justice humaine n'est pas tout-à-fait dénuée, dans la recherche des coupables, d'une certaine assistance extraordinaire.

Permettez-moi d'ajouter encore une considération pour épuiser ce chapitre des peines. Comme il est très possible que nous soyons dans l'erreur lorsque nous accusons la justice humaine d'épargner un coupable, parce que celui que nous regardons comme tel ne l'est réellement pas; il est, d'un autre côté, également possible qu'un homme envoyé au supplice pour un crime qu'il n'a pas commis, l'ait réellement mérité par un autre crime absolument inconnu. Heureusement et malheureusement il y a plusieurs exemples de ce genre prouvés par l'aveu des coupables; et il y en a, je crois, un plus grand nombre que nous ignorons. Cette dernière supposition mérite surtout grande attention; car quoique

Digitized by Google

les juges, dans ce cas, soient grandement coupables ou malheureux, la Providence, pour qui tout est moyen, même l'obstacle, ne s'est pas moins servi du crime ou de l'ignorance pour exécuter cette justice temporelle que nous demandons; et il est sûr que les deux suppositions restreignent notablement le nombre des exceptions. Vous voyez donc combien cette prétendue égalité que j'avais d'abord supposée se trouve déjà dérangée par la seule considération de la justice humaine.

De ces punitions corporelles qu'elle inflige, passons maintenant aux maladies. Déjà vous me prévenez. Si l'on ôtait de l'univers l'intempérance dans tous les genres, on en chasserait la plupart des maladies, et peut-être même il serait permis de dire toutes. C'est ce que tout le monde peut voir en général et d'une manière confuse; mais il est bon d'examiner la chose de près. S'il n'y avait point de mal moral sur la terre, il n'y aurait point de mal physique; et puisqu'une infinité de maladies sont le produit immédiat de certains désordres, n'est-il pas vrai que l'analogie nous conduit à généraliser l'observation? Avez-vous présente par hasard la tirade vigoureuse et quelquefois un peu dégoûtante

Digitized by Google

de Sénèque sur les maladies de son siècle? Il est intéressant de voir l'époque de Néron marquée par une affluence de maux inconnus aux temps qui la précédèrent. Il s'écrie plaisamment : « Seriez-vous par hasard étonné de cette innombrable quantité de maladies? comptez les cuisiniers (1). » Il se fâche surtout contre les femmes : « Hippocrate, dit-il, l'oracle de la médecine, avait dit que les femmes ne sont point sujettes à la goutte. Il avait raison sans doute de son temps, aujourd'hui il aurait tort. Mais puisqu'elles ont dépouillé leur sexe pour revêtir l'autre, qu'elles soient donc condamnées à partager tous les maux de celui dont elles ont adopté tous les vices. *Que le ciel les maudisse pour l'infâme usurpation que ces misérables ont osé faire sur le nôtre* (2)! » Il y a sans doute des maladies qui ne sont, comme on ne l'aura jamais assez dit, que les résultats accidentels d'une loi générale : l'homme le plus moral doit

(1) *Innumerabiles esse morbos miraris? coquos numera.* (Sen. Ep. xcv).

(2) C'est en effet cela, à peu près du moins. Cependant on fera bien de lire le texte. L'épouvantable tableau que présente ici Sénèque mérite également l'attention du médecin et celle du moraliste

Digitized by Google

mourir ; et deux hommes qui font une course forcée, l'un pour sauver son semblable et l'autre pour l'assassiner, peuvent l'un et l'autre mourir de pleurésie ; mais quel nombre effrayant de maladies en général et d'accidents particuliers qui ne sont dus qu'à nos vices ! Je me rappelle que Bossuet, prêchant devant Louis XIV et toute sa cour, appelait la médecine en témoignage sur les suites funestes de la volupté (1). Il avait grandement raison de citer ce qu'il y avait de plus présent et de plus frappant ; mais il aurait été en droit de généraliser l'observation ; et pour moi je ne puis me refuser au sentiment d'un nouvel apologiste qui a soutenu que toutes les maladies ont leur source dans quelque vice proscrit par l'Evangile ; que cette loi sainte contient la véritable médecine du corps autant que celle de l'ame ; de ma-

(1) « Les tyrans ont-ils jamais inventé des tortures plus insupportables que celles que les plaisirs font souffrir à ceux qui s'y abandonnent ? Ils ont amené dans le monde des maux inconnus au genre humain ; et les médecins enseignent d'un commun accord que ces funestes complications de symptômes et de maladies qui déconcertent leur art, confondent leurs expériences, démentent si souvent les anciens aphorismes, ont leur source dans les plaisirs. » (Sermon contre l'amour des plaisirs, I. point.)

Cet homme dit ce qu'il veut ; rien n'est au-dessous ni au-dessus de lui.

Digitized by Google

nière que, dans une société de justes qui en feraient usage, la mort ne serait plus que l'inévitable terme d'une vieillesse saine et robuste; opinion qui fut, je crois, celle d'Origène. Ce qui nous trompe sur ce point, c'est que lorsque l'effet n'est pas immédiat, nous ne l'apercevons plus; mais il n'est pas moins réel. Les maladies, une fois établies, se propagent, se croisent, s'amalgament par une affinité funeste; en sorte que nous pouvons porter aujourd'hui la peine physique d'un excès commis il y a plus d'un siècle. Cependant, malgré la confusion qui résulte de ces affreux mélanges, l'analogie entre les crimes et les maladies est visible pour tout observateur attentif. Il y a des maux comme il y a des crimes *actuels* et *originels*, *accidentels*, *habituels*, *mortels* et *véniels*. Il y a des maladies de paresse, de colère, de gourmandise, d'incontinence, etc. Observez de plus qu'il y a des crimes qui ont des caractères, et par conséquent des noms distinctifs dans toutes les langues, comme le meurtre, le sacrilége, l'inceste, etc.; et d'autres qu'on ne saurait désigner que par des termes généraux, tels que ceux de fraude, d'injustice, de violence, de malversation, etc. Il y a de même des maladies caractérisées,

Digitized by Google

comme l'hydropisie, la phthisie, l'apoplexie, etc.; et d'autres qui ne peuvent être désignées que par les noms généraux de malaises, d'incommodités, de douleurs, de fièvres *innommées*, etc. Or, plus l'homme est vertueux, et plus il est à l'abri des maladies *qui ont des noms*.

Bacon, quoique protestant, n'a pu se dispenser d'arrêter son œil observateur sur ce grand nombre de Saints (moines surtout et solitaires) que Dieu a favorisés d'une longue vie; et l'observation contraire n'est pas moins frappante, puisqu'il n'y a pas un vice, pas un crime, pas une passion désordonnée qui ne produise dans l'ordre physique un effet plus ou moins funeste, plus ou moins éloigné. Une belle analogie entre les maladies et les crimes se tire de ce que le divin Auteur de notre Religion, qui était bien le maître, pour autoriser sa mission aux yeux des hommes, d'allumer des volcans ou de faire tomber la foudre, mais qui ne dérogea jamais aux lois de la nature que pour faire du bien aux hommes; que ce divin Maître, dis-je, avant de guérir les malades qui lui étaient présentés, ne manquait jamais de remettre leurs péchés, ou daignait rendre lui-même un témoignage public à la foi vive qui les avait

Digitized by Google

réconciliés (1) : et qu'y a-t-il encore de plus marquant que ce qu'il dit au lépreux : « Vous « voyez que je vous ai guéri ; prenez garde « maintenant de ne plus pécher, de peur « qu'il ne vous arrive pis ? »

Il semble même qu'on est conduit à pénétrer en quelque manière ce grand secret, si l'on réfléchit sur une vérité dont l'énonciation seule est une démonstration pour tout homme qui sait quelque chose en philosophie, savoir : « Que nulle maladie ne saurait avoir une cause matérielle. » Cependant, quoique la raison, la révélation et l'expérience se réunissent pour nous convaincre de la funeste liaison qui existe entre le mal moral et le mal physique, non-seulement nous refusons d'apercevoir les suites matérielles de ces passions qui ne résident que dans l'ame, mais nous n'examinons point assez, à beaucoup près, les ravages de celles qui ont leurs racines dans les organes physiques, et dont les suites visibles devraient nous épouvanter davantage. Mille fois, par exemple, nous avons répété le vieil adage, *que la table tue plus*

(1) Bourdaloue a fait à peu près la même observation dans son sermon sur la prédestination : VIS SANUS FIERI ? chef-d'œuvre d'une logique saine et consolante.

Digitized by Google

de monde que la guerre ; mais il y a bien peu d'hommes qui réfléchissent assez sur l'immense vérité de cet axiome. Si chacun veut s'examiner sévèrement, il demeurera convaincu qu'il mange peut-être la moitié plus qu'il ne doit. De l'excès sur la quantité, passez aux abus sur la qualité : examinez dans tous ses détails cet art perfide d'exciter un appétit menteur qui nous tue ; songez aux innombrables caprices de l'intempérance, à ces *compositions* séductrices qui sont précisément pour notre corps ce que les mauvais livres sont pour notre esprit, qui en est tout à la fois surchargé et corrompu ; et vous verrez clairement comment la nature, continuellement attaquée par ces vils excès, se débat vainement contre nos attentats de toutes les heures ; et comment il faut, malgré ses merveilleuses ressources, qu'elle succombe enfin, et qu'elle reçoive dans nous les germes de mille maux. La philosophie seule avait deviné depuis longtemps que toute la sagesse de l'homme était renfermée en deux mots : SUSTINE ET ABSTINE (1). Et quoique cette

(1) *Souffre et abstiens-toi.* C'est le fameux ANEXOY KAI ΑΠΕΧΟΥ des Stoïciens.

Digitized by Google

faible législatrice prête au ridicule, même par ses meilleures lois, parce qu'elle manque de puissance pour se faire obéir, cependant il faut être équitable et lui tenir compte des vérités qu'elle a publiées ; elle a fort bien compris que les plus fortes inclinations de l'homme étant vicieuses au point qu'elles tendent évidemment à la destruction de la société, il n'avait pas de plus grand ennemi que lui-même, et que, lorsqu'il avait appris à se vaincre, il savait tout (1). Mais la loi chrétienne, qui n'est que la volonté révélée de celui qui sait tout et qui peut tout, ne se borne pas à de vains conseils : elle fait de l'abstinence en général, ou de la victoire habituelle remportée sur nos désirs, un précepte capital qui doit régler toute la vie de l'homme ; et de plus, elle fait de la privation plus ou moins sévère, plus ou moins fréquente, des plaisirs de la table, même permis, une loi fondamentale qui peut bien être modifiée selon les circonstances, mais qui

(1) Le plus simple, le plus pieux, le plus humble, et par toutes ces raisons le plus pénétrant des écrivains ascétiques, a dit « que notre af-« faire de tous les jours est de nous rendre plus forts que nous-mêmes.» *Hoc deberet esse negotium nostrum... quotidiè se ipso fortiorem fieri* (De Imit., l. I, c. 3, n. 3.), maxime qui serait digne d'Epictète chrétien.

Digitized by Google

demeure toujours invariable dans son essence. Si nous voulions raisonner sur cette privation qu'elle appelle *jeûne*, en la considérant d'une manière spirituelle, il nous suffirait d'écouter et de comprendre l'Eglise lorsqu'elle dit à Dieu, avec l'infaillibilité qu'elle en a reçue : *Tu te sers d'une abstinence corporelle pour élever nos esprits jusqu'à toi, pour réprimer nos vices, pour nous donner des vertus que tu puisses récompenser* (1) ; mais je ne veux point encore sortir du cercle temporel : souvent il m'est arrivé de songer avec admiration et même avec reconnaissance à cette loi salutaire qui oppose des abstinences légales et périodiques à l'action destructive que l'intempérance exerce continuellement sur nos organes, et qui empêche au moins cette force de devenir accélératrice en l'obligeant à recommencer toujours. Jamais on n'imagina rien de plus sage, même sous le rapport de la

---

(1) *Qui corporali jejunio vitia comprimis, mentem elevas, virtutem largiris et præmia* (Préface de la Messe pendant le carême).

Platon a dit que, si la nature n'avait pas des moyens physiques pour prévenir, du moins en partie, les suites de l'intempérance, ce vice brutal suffirait seul pour rendre l'homme inhabile *à tous les dons du génie, des grâces et de la vertu, et pour éteindre en lui l'esprit divin* (In Tim. Opp., tom. X, *pag.* 394).

Digitized by Google

simple hygiène ; jamais on n'accorda mieux l'avantage temporel de l'homme avec ses intérêts et ses besoins d'un ordre supérieur.

LE SÉNATEUR.

Vous venez d'indiquer une des grandes sources du mal physique, et qui seule justifie en grande partie la Providence dans ses voies temporelles, lorsque nous osons la juger sous ce rapport ; mais la passion la plus effrénée et la plus chère à la nature humaine est aussi celle qui doit le plus attirer notre attention, puisqu'elle verse seule plus de maux sur la terre que tous les autres vices ensemble. Nous avons horreur du meurtre ; mais que sont tous les meurtres réunis, et la guerre même, comparés au vice, qui est comme le mauvais principe, *homicide dès le commencement* (1), qui agit sur le possible, tue ce qui n'existe point encore, et ne cesse de veiller sur les sources de la vie pour les appauvrir ou les souiller ? Comme il doit toujours y avoir dans le monde, en vertu de sa constitution actuelle, une conspiration immense pour justifier, pour embellir, j'ai

(1) *Homicida ab initio* (Joan. VIII, 44).

Digitized by Google

presque dit, pour consacrer ce vice, il n'y en a pas sur lequel les saintes pages aient accumulé plus d'anathèmes temporels. Le Sage nous dénonce avec un redoublement de sagesse les suites funestes des *nuits coupables;* et si nous regardons autour de nous avec des yeux purs et bien dirigés, rien ne nous empêche d'observer l'incontestable accomplissement de ces anathèmes. La reproduction de l'homme, qui, d'un côté, le rapproche de la brute; l'élève, de l'autre, jusqu'à la pure intelligence par les lois qui environnent ce grand mystère de la nature, et par la sublime participation accordée à celui qui s'en est rendu digne. Mais que la sanction de ces lois est terrible! Si nous pouvions apercevoir clairement tous les maux qui résultent des générations désordonnées et des innombrables profanations de la première loi du monde, nous reculerions d'horreur. Voilà pourquoi la seule Religion vraie est aussi la seule qui, sans pouvoir tout dire à l'homme, se soit néanmoins emparée du mariage et l'ait soumis à de saintes ordonnances. Je crois même que sa législation sur ce point doit être mise au rang des preuves les plus sensibles de sa divinité. Les sages de l'anti-

Digitized by Google

quité, quoique privés des lumières que nous possédons, étaient cependant plus près de l'origine des choses, et quelques restes des traditions primitives étaient descendus jusqu'à eux ; aussi voyons-nous qu'ils s'étaient fortement occupés de ce sujet important; car non-seulement ils croyaient que les vices moraux et physiques se transmettaient des pères aux enfants ; mais par une suite naturelle de cette croyance, ils avertissaient l'homme d'examiner soigneusement l'état de son âme, lorsqu'il semblait n'obéir qu'à des lois matérielles. Que n'auraient-ils pas dit s'ils avaient su ce que c'est que l'homme et ce que peut sa volonté! Que les hommes donc ne s'en prennent qu'à eux-mêmes de la plupart des maux qui les affligent : ils souffrent justement ce qu'ils feront souffrir à leur tour. Nos enfants porteront la peine de nos fautes; nos pères les ont vengés d'avance.

LE CHEVALIER.

Savez-vous bien, mon respectable ami, que si vous étiez entendu par certains hommes de ma connaissance, ils pourraient fort bien vous accuser d'être illuminé.

Digitized by Google

LE SÉNATEUR.

Si ces hommes dont vous me parlez m'adressaient le compliment au pied de la lettre, je les en remercierais sincèrement; car il n'y aurait rien de plus heureux ni de plus honorable que d'être réellement *illuminé;* mais ce n'est pas ce que vous entendez. En tout cas, si je suis illuminé, je ne suis pas au moins de ceux dont nous parlions tout à l'heure (1); car mes *lumières* ne viennent pas sûrement de chez eux. Au demeurant, si le genre de nos études nous conduit quelquefois à feuilleter les ouvrages de quelques hommes extraordinaires, vous m'avez fourni vous-même une règle sûre pour ne pas nous égarer, règle à laquelle vous nous disiez, il n'y a qu'un moment, M. le chevalier, que vous soumettiez constamment votre conduite. Cette règle est celle de l'utilité générale. Lorsque une opinion ne choque aucune vérité reconnue, et qu'elle tend d'ailleurs à élever l'homme, à le perfectionner, à le rendre maître de ses passions, je ne vois pas pour-

(1) Voyez *pag.* 31

Digitized by Google

quoi nous la repousserions. L'homme peut-il être trop pénétré de sa dignité spirituelle? Il ne saurait certainement se tromper en croyant qu'il est pour lui de la plus haute importance de n'agir jamais dans les choses qui ont été remises en son pouvoir, comme un instrument aveugle de la Providence; mais comme un ministre intelligent, libre et soumis, avec la volonté antérieure et déterminée d'obéir aux plans de celui qui l'envoie. S'il se trompe sur l'étendue des effets qu'il attribue à cette volonté, il faut avouer qu'il se trompe bien innocemment, et j'ose ajouter bien heureusement.

LE COMTE.

J'admets de tout mon cœur cette règle de l'utilité, qui est commune à tous les hommes; mais nous en avons une autre, vous et moi, M. le chevalier, qui nous garde de toute erreur; c'est celle de l'autorité. Qu'on dise, qu'on écrive tout ce qu'on voudra; nos pères ont jeté l'ancre, tenons-nous-y, et ne craignons pas plus les illuminés que les impies. En écartant, au reste, de cette discussion tout ce qu'on pourrait regarder comme hypothétique, je serai toujours en droit de po-

Digitized by Google

ser ce principe incontestable, *que les vices moraux peuvent augmenter le nombre de l'intensité des maladies jusqu'à un point qu'il est impossible d'assigner; et réciproquement, que ce hideux empire du mal physique peut être resserré par la vertu, jusqu'à des bornes qu'il est tout aussi impossible de fixer.* Comme il n'y a pas le moindre doute sur la vérité de cette proposition, il n'en faut pas davantage pour justifier les voies de la Providence même dans l'ordre temporel, si l'on joint surtout cette considération à celle de la justice humaine, puisqu'il est démontré que, sous ce double rapport, le privilége de la vertu est incalculable, indépendamment de tout appel à la raison, et même de toute considération religieuse. Voulez-vous maintenant que nous sortions de l'ordre temporel?

LE CHEVALIER.

Je commence à m'ennuyer si fort sur la terre, que vous ne me fâcheriez pas si vous aviez la bonté de me transporter un peu plus haut. Si donc...

LE SÉNATEUR.

Je m'oppose au voyage pour ce soir. Le

Digitized by Google

plaisir de la conversation nous séduit, et le jour nous trompe; car il est minuit sonné. Allons donc nous coucher sur la foi seule de nos montres, et demain soyons fidèles au rendez-vous.

LE COMTE.

Vous avez raison : les hommes de notre âge doivent, dans cette saison, se prescrire une nuit de convention pour dormir paisiblement, comme ils doivent se faire un jour factice en hiver pour favoriser le travail. Quant à M. le chevalier, rien n'empêche qu'après avoir quitté ses graves amis il n'aille s'amuser dans le beau monde. Il trouvera sans doute plus d'une maison où l'on n'est point encore à table.

LE CHEVALIER.

Je profiterai de votre conseil, à condition cependant que vous me rendrez la justice de croire que je ne suis point sûr, à beaucoup près, de m'amuser *dans ce beau monde* autant qu'ici. Mais dites-moi, avant de nous séparer, si le mal et le bien ne seraient point, par hasard, distribués dans le monde comme le jour et la nuit. Aujourd'hui nous n'allu-

Digitized by Google

mons les bougies que pour la forme : dans six mois nous les éteindrons à peine. A Quito on les allume et les éteint chaque jour à la même heure. Entre ces deux extrémités, le jour et la nuit vont croissant de l'équateur au pôle, et en sens contraire dans un ordre invariable ; mais, à la fin de l'année, chacun a son compte, et tout homme a reçu ses quatre mille trois cent quatre-vingts heures de jour et autant de nuit. Qu'en pensez-vous, M. le comte ?

LE COMTE.

Nous en parlerons demain.

FIN DU PREMIER ENTRETIEN.

Digitized by Google

NOTES DU PREMIER ENTRETIEN.

NOTE I.

(Page 25. La loi juste n'est point celle qui a son effet sur tous, mais celle qui est faite pour tous.)

Nihil miremur eorum ad quæ nati sumus, quæ ideo nulli querenda, quia paria sunt omnibus.... etiam quod effugit aliquis, pati potuit. Æquum autem jus est non quo omnes usi sunt, sed quod omnibus latum est (Senec. epist. CVII). *In eum intravimus mundum in quo his vivitur legibus : Placet? pare : Non placet? exi. Indignare si quid in te iniqui* PROPRIÈ *constitutum est..... ista de quibus quereris, omnibus eadem sunt : nulli dari faciliora possunt* (Id. epist. XCI).

II.

(Page 30. Qu'est-ce que IOV-I, sinon IOV-AH ?)

Il n'y aurait pas du moins de difficulté si le mot était écrit en caractères hébraïques; car si chaque lettre de IOVI est animée par le point-voyelle convenable, il en résulte exactement le nom sacré des Hébreux. En faisant abstraction du mot *Jupiter*, qui est une anomalie, il est certain que l'analogie des autres formations de ce nom donné au Dieu suprême avec le *Tetragrammaton*, est quelque chose d'assez remarquable.

III.

(Page 49. Opinion qui fut, je crois, celle d'Origène.)

Digitized by Google

Je n'ai rencontré nulle part cette observation dans les œuvres d'Origène ; mais dans le livre des Principes il soutient que, *si quelqu'un avait le loisir de chercher dans l'Ecriture sainte tous les passages où il est question des maladies souffertes par des coupables, on trouverait que ces maladies ne sont que des types qui figurent des vices ou des supplices spirituels.* (Περὶ ἀρχῶν, II, II.) Ce qui est obscur probablement par la faute du traducteur latin.

L'apologiste cité par l'interlocuteur paraît être l'auteur espagnol du *Triomphe de l'Evangile.*

IV.

(Page 50. Plus l'homme est vertueux, et plus il est à l'abri des maladies qui ont des noms.)

Mais il y a bien moins qu'on ne le croit communément de ces maladies caractérisées et clairement distinguées de toute autre ; car les médecins du premier ordre avouent qu'on peut à peine compter trois ou quatre maladies entre toutes, qui aient leur signe pathognomonique tellement propre et exclusif, qu'il soit possible de les distinguer de toutes les autres. (Joan. Bap. Morgagni. *De sedibus et causis morborum.* Lib. V, in epist. ad Joan. Fried. Mechel.)

On serait tenté de dire : Pourquoi pas trois précisément, puisque toute la hideuse famille des vices va se terminer à trois désirs? (Saint Jean, I. épître, II, 16.)

V.

(Page 50. Que Dieu a favorisés d'une longue vie.)

Je crois devoir placer ici les paroles de Bacon tirées de *son Histoire de la vie et de la mort.*

« Quoique la vie humaine ne soit qu'un assemblage de misères et une « accumulation continuelle de péchés, et qu'ainsi elle soit bien peu de

Digitized by Google

« chose pour celui qui aspire à l'éternité ; néanmoins le chrétien même « ne doit point la mépriser, puisqu'il dépend de lui d'en faire une suite « d'actions vertueuses. *Nous voyons en effet que le disciple bien-aimé « survécut à tous les autres, et qu'un grand nombre de Pères de « l'Eglise, surtout parmi les saints moines et ermites, parvinrent à « une extrême vieillesse;* de manière que, depuis la venue du Sauveur, « on peut croire qu'il a été dérogé à cette bénédiction de la longue vie, « moins qu'à toutes les autres bénédictions temporelles. (Sir Francis Bacon's works. London, 1803, in-8°, tome VIII, *pag.* 358.

VI.

(Pag. 51. Nulle maladie ne saurait avoir une cause matérielle.)

A l'appui de cette assertion, je puis citer le plus ancien et peut-être le meilleur des observateurs. *Il est impossible*, a dit Hippocrate, de connaître la nature des maladies, si on ne les connaît dans l'INDIVISIBLE *dont elles* émanent. (Ἐν τῷ ΑΜΕΡΕΙ κατὰ τὴν ἀρχὴν ἐξ ἧς διεκρίθη. Hippocr. Opp. Edit. Van der Linden. in-8°, tom. II. *De virginum morbis*, pag. 355.

C'est dommage qu'il n'ait pas donné plus de développement à cette pensée ; mais je la trouve parfaitement commentée dans l'ouvrage d'un physiologiste moderne (Barthez, *Nouveaux éléments de la science de l'homme*. Paris, 1806, 2 vol. in-8°), lequel reconnaît expressément que le principe vital est un être, que ce principe est un, que nulle cause ou loi mécanique n'est recevable dans l'explication des phénomènes des corps vivants, qu'une maladie n'est (hors les cas des lésions organiques) qu'une affection de ce principe vital *qui est indépendant du corps*, selon TOUTES LES VRAISEMBLANCES (il a peur) *, et que cette affection est déterminée par l'influence qu'une cause quelconque peut exercer sur ce même principe.*

Les erreurs qui souillent ce même livre ne sont qu'une offrande au siècle ; elles déparent ses grands aveux sans les affaiblir.

Digitized by Google

VII.

(Page 56. Les suites funestes des nuits coupables.) *Ex iniquis somnis filii qui nascuntur, etc.* (Sap. IV, 6.) Et la sagesse humaine s'écrie dans Athénes :

. . . . . .
Γυναικῶν λέχος πολύπονον, ὅσα δὴ
Βροτοὶς ἔρεξας ἤδη κακὰ ;

Eurip. Med. 1290. 93.

VIII.

(Page 56. La seule Religion vraie est aussi la seule qui se soit emparée du mariage et l'ait soumis à de saintes ordonnances.)

Les époux ne doivent songer qu'à avoir des enfants, et moins à en avoir qu'à en donner à Dieu. (Fénélon, *Œuvres spirituelles*, in-12, tom. III. *Du mariage*, n° XXVI.)

Le reste est des humains!

C'est après avoir cité cette loi qu'il faut citer encore un trait éblouissant de ce même Fénélon. *Ah!* dit-il, *si les hommes avaient fait la Religion, ils l'auraient faite bien autrement.*

IX.

(Pag. 57. Lorsqu'il semblait n'obéir qu'à des lois matérielles.)

Ces idées mystérieuses se sont emparées de plusieurs têtes célèbres. Origène, que je laisserai parler dans sa propre langue, de peur de le gêner, a dit dans son ouvrage sur la prière :

Ἐὰν μὴ καὶ τῶν κατὰ τὸν γάμον συώπαθαι ἄξιον μυρίων τὸ ἔργον σεμνότερον, καὶ βραδύτερον, καὶ ἀπαθέστερον γίνεται.....

(De Orat. Opp. tom. I, p. 198, n° 2, in-fol.)

Digitized by Google

Ailleurs encore il dit, en parlant de l'institution mosaïque :

Οὐδὲ παρὰ Ἰουδαίοις γυναῖκες πιπράσκουσι τὴν ὥραν παντὶ τῷ, καὶ ἐνυβρίζειν τῇ φύσει τῶν ἀνθρωπίνων σπερμάτων.

(Idem. adv. Cels. l. V.)

Milton ne pouvait se former une idée assez haute de ces mystérieuses lois (Parad. lost. IV. 743, VIII, 798), et le *Newton*, qui l'a commenté, avertit que Milton désigne, par ces mots de *mystérieuses lois*, quelque chose qu'il n'était pas bon de divulguer, qu'il fallait couvrir d'un silence religieux et révérer *comme un mystère*.

Mais l'élégant Théosophe, qui a vécu de nos jours, a pris un ton plus haut. « L'ordre, dit-il, permet que les pères et mères soient vierges « dans leurs générations, afin que le désordre y trouve son supplice; « c'est par là que ton œuvre avance, Dieu suprême.... *O profondeur des « connaissances attachées à la génération des êtres !* Φύσις τῶν ἀνθρω- « πίνων σπερμάτων. Je veux vous laisser sans réserve à l'agent su- « prême : c'est assez qu'il ait daigné nous accorder ici-bas une « image inférieure des lois de son émanation. Vertueux époux ! re- « gardez-vous comme des Anges en exil, etc. »

(Saint-Martin. Homme de désir, in-8°, § 81.)

X.

(Page 60. Ce hideux empire du mal physique peut être resserré par la vertu jusqu'à des bornes qu'il est tout aussi impossible de fixer.)

Croyons donc de toutes nos forces, avec cet excellent philosophe hébreu qui avait uni la sagesse d'Athènes et de Memphis à celle de Jérusalem, *que la juste peine de celui qui offense son Créateur est d'être mis sous la main du médecin.* (Eccli. XXXVIII, 15.) Ecoutons-le avec une religieuse attention, lorsqu'il ajoute : *Les médecins prieront eux-mêmes le Seigneur, afin qu'il leur donne un heureux succès* dans le soulagement et la guérison du malade, pour lui conserver la vie. (*Ibid.* 14.) Observons que dans la loi divine qui a tout fait pour l'esprit, il y a cependant un *sacrement*, c'est-à-dire un moyen spirituel directement établi pour la guérison des maladies corporelles, de manière que l'effet spirituel est mis, dans cette circonstance, à la seconde place. (Jac. V, 14-15.)

Digitized by Google

Concevons, si nous pouvons, la force *opératrice* de la prière du juste (Jac. V, 16.), surtout *de cette prière apostolique qui, par une espèce de charme divin, suspend les douleurs* les plus violentes et fait oublier la mort. JE L'AI VU SOUVENT à qui les écoute avec foi. (Bossuet, *Oraison funèbre de la duchesse d'Orléans*)

Et nous comprendrons sans peine l'opinion de ceux qui sont persuadés que la première qualité d'un médecin est la piété. Quant à moi, je déclare préférer infiniment au médecin impie le meurtrier des grands chemins, contre lequel au moins il est permis de se défendre, et qui ne laisse pas d'ailleurs d'être pendu de temps en temps.

Digitized by Google

DEUXIÈME ENTRETIEN.

LE COMTE.

Vous tournez votre tasse, M. le chevalier ; est-ce que vous ne voulez plus de thé ?

LE CHEVALIER.

Non, je vous remercie, je m'en tiendrai pour aujourd'hui à une seule tasse. Elevé, comme vous savez, dans une province méridionale de la France, où le thé n'était regardé que comme un remède contre le rhume, j'ai vécu depuis chez des peuples qui font grand usage de cette boisson : je me suis donc mis à en prendre pour faire comme les autres, mais sans pouvoir jamais y trouver assez de plaisir pour m'en faire un besoin. Je ne suis pas d'ailleurs, par système, grand partisan de ces nouvelles boissons : qui sait si elles ne nous ont pas apporté de nouvelles maladies ?

Digitized by Google

LE SÉNATEUR.

Cela pourrait être, sans que la somme des maux eût augmenté sur la terre; car en supposant que la cause que vous indiquez ait produit quelques maladies ou quelques incommodités nouvelles, ce qui me paraîtrait assez difficile à prouver, il faudrait aussi tenir compte des maladies qui se sont considérablement affaiblies, ou qui même ont disparu presque totalement, comme la lèpre, l'éléphantiasis, le mal des ardents, etc. Au reste, je ne me sens point du tout porté à croire que le thé, le café et le sucre, qui on fait en Europe une fortune si prodigieuse, nous aient été donnés comme des punitions : je pencherais plutôt à les envisager comme des présents : mais, d'une manière ou d'une autre, je ne les regarderai jamais comme indifférents. Il n'y a point de hasard dans le monde, et je soupçonne depuis longtemps que la communication d'aliments et de boissons parmi les hommes, tient de près ou de loin à quelque œuvre secrète qui s'opère dans le monde à notre insu. Pour tout homme qui a l'œil sain et qui veut regarder, il n'y a rien de si visible que le lien des deux mondes; on pour-

Digitized by Google

rait dire même, rigoureusement parlant, qu'il n'y a qu'un monde, car la matière n'est rien. Essayez, s'il vous plaît, d'imaginer la matière existant seule, sans intelligence; jamais vous ne pourrez y parvenir.

LE COMTE.

Je pense aussi que personne ne peut nier les relations mutuelles du monde visible et du monde invisible. Il en résulte une double manière de les envisager; car l'un et l'autre peut être considéré, ou en lui-même, ou dans son rapport avec l'autre. C'est d'après cette division naturelle que j'abordai hier la question qui nous occupe. Je ne considérai d'abord que l'ordre purement temporel; et je vous demandais ensuite la permission de m'élever plus haut, lorsque je fus interrompu fort à propos par M. le sénateur. Aujourd'hui je continue.

Tout mal étant un châtiment, il s'ensuit que nul mal ne saurait être considéré comme nécessaire, et nul mal n'étant nécessaire, il s'ensuit que tout mal peut être prévenu ou par la suppression du crime qui l'avait rendu nécessaire, ou par la prière qui a la force de prévenir le châtiment ou de le mitiger.

Digitized by Google

L'empire du mal physique pouvant donc encore être restreint indéfiniment par ce moyen surnaturel, vous voyez....

LE CHEVALIER.

Permettez-moi de vous interrompre et d'être un peu impoli, s'il le faut, pour vous forcer d'être plus clair. Vous touchez là un sujet qui m'a plus d'une fois agité péniblement; mais pour ce moment je suspends mes questions sur ce point. Je voudrais seulement vous faire observer que vous confondez, si je ne me trompe, les maux dus immédiatement aux fautes de celui qui les souffre, avec ceux que nous transmet un malheureux héritage. Vous disiez *que nous souffrons peut-être aujourd'hui pour des excès commis il y a plus d'un siècle;* or, il me semble que nous ne devons point répondre de ces crimes, comme de celui de nos premiers parents. Je ne crois pas que la foi s'étende jusque là; et si je ne me trompe, c'est bien assez d'un péché originel, puisque ce péché seul nous a soumis à toutes les misères de cette vie. Il me semble donc que les maux physiques qui nous viennent par héritage n'ont rien de commun avec le gouvernement temporel de la Providence.

Digitized by Google

LE COMTE.

Prenez garde, je vous prie, que je n'ai point insisté du tout sur cette triste hérédité, et que je ne vous l'ai point donnée comme une preuve directe de la justice que la Providence exerce dans ce monde. J'en ai parlé en passant comme d'une observation qui se trouvait sur ma route; mais je vous remercie de tout mon cœur, mon cher chevalier, de l'avoir remise sur le tapis, car elle est très digne de nous occuper. Si je n'ai fait aucune distinction entre les maladies, c'est qu'elles sont toutes des châtiments. Le péché originel, qui explique tout, et sans lequel on n'explique rien, se répète malheureusement à chaque instant de la durée, quoique d'une manière secondaire. Je ne crois pas qu'en votre qualité de chrétien, cette idée, lorsqu'elle vous sera développée exactement, ait rien de choquant pour votre intelligence. Le péché originel est un mystère sans doute; cependant si l'homme vient à l'examiner de près, il se trouve que ce mystère a, comme les autres, des côtés plausibles, même pour notre intelligence bornée. Laissons de côté la question théologique de l'*imputation*,

Digitized by Google

qui demeure intacte, et tenons-nous-en à cette observation vulgaire, qui s'accorde si bien avec nos idées les plus naturelles, *que tout être qui a la faculté de se propager ne saurait produire qu'un être semblable à lui.* La règle ne souffre pas d'exception; elle est écrite sur toutes les parties de l'univers. Si donc un être est dégradé, sa postérité ne sera plus semblable à l'état primitif de cet être, mais bien à l'état où il a été ravalé par une cause quelconque. Cela se conçoit très clairement, et la règle a lieu dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral. Mais il faut bien observer qu'il y a entre l'homme *infirme* et l'homme *malade* la même différence qui a lieu entre l'homme *vicieux* et l'homme *coupable*. La maladie aiguë n'est pas transmissible; mais celle qui vicie les humeurs devient *maladie originelle*, et peut gâter toute une race. Il en est de même des maladies morales. Quelques-unes appartiennent à l'état ordinaire de l'imperfection humaine; mais il y a telle prévarication ou telles suites de prévarication qui peuvent dégrader absolument l'homme. C'est un *péché originel* du second ordre, mais qui nous représente, quoique imparfaitement, le premier,

Digitized by Google

De là viennent les sauvages qui ont fait dire tant d'extravagances et qui ont surtout servi de texte éternel à J.-J. Rousseau, l'un des plus dangereux sophistes de son siècle, et cependant le plus dépourvu de véritable science, de sagacité et surtout de profondeur, avec une profondeur apparente qui est toute dans les mots. Il a constamment pris le sauvage pour l'homme primitif, tandis qu'il n'est et ne peut être que le descendant d'un homme détaché du grand arbre de la civilisation par une prévarication quelconque, mais d'un genre qui ne peut plus être répété, autant qu'il m'est permis d'en juger; car je doute qu'il se forme de nouveaux sauvages.

Par une suite de la même erreur on a pris les langues de ces sauvages pour des langues commencées, tandis qu'elles sont et ne peuvent être que des débris de langues antiques, *ruinées*, s'il est permis de s'exprimer ainsi, et dégradées comme les hommes qui les parlent. En effet, toute dégradation individuelle ou nationale est sur-le-champ annoncée par une dégradation rigoureusement proportionnelle dans le langage. Comment l'homme pourrait-il perdre une idée ou seulement la rectitude d'une idée sans perdre la parole ou

Digitized by Google

la justesse de la parole qui l'exprime; et comment au contraire pourrait-il penser ou plus ou mieux sans le manifester sur-le-champ par son langage ?

Il y a donc une *maladie originelle* comme il y a un péché originel, c'est-à-dire qu'en vertu de cette dégradation primitive, nous sommes sujets à toutes sortes de souffrances physiques *en général;* comme en vertu de cette même dégradation nous sommes sujets à toutes sortes de vices *en général*. Cette maladie originelle n'a donc point d'autre nom. Elle n'est que la capacité de souffrir tous les maux, comme le péché originel (abstraction faite de l'imputation) n'est que la capacité de commettre tous les crimes, ce qui achève le parallèle.

Mais il y a de plus des maladies, comme il y a des prévarications *originelles* du second ordre; c'est-à-dire que certaines prévarications commises par certains hommes ont pu les dégrader de nouveau *plus ou moins*, et perpetuer ainsi plus ou moins dans leur descendance les vices comme les maladies; il peu se faire que ces grandes prévarications ne soient plus possibles; mais il n'en est pas moins vrai que le principe général subsiste

Digitized by Google

et que la Religion chrétienne s'est montrée en possession de grands secrets, lorsqu'elle a tourné sa sollicitude principale et toute la force de sa puissance législatrice et institutrice, sur la reproduction légitime de l'homme, pour empêcher toute transmission funeste des pères aux fils. Si j'ai parlé sans distinction des maladies que nous devons immédiatement à nos crimes personnels et de celles que nous tenons des vices de nos pères, le tort est léger; puisque, comme je vous disais tout à l'heure, elles ne sont toutes dans le vrai que les châtiments d'un crime. Il n'y a que cette hérédité qui choque d'abord la raison humaine; mais en attendant que nous puissions en parler plus longuement, contentons-nous de la règle générale que j'ai d'abord rappelée, *que tout être qui se reproduit ne saurait produire que son semblable*. C'est ici, monsieur le sénateur, que j'invoque votre *conscience intellectuelle* : si un homme s'est livré à de tels crimes ou à une telle suite de crimes, qu'ils soient capables d'altérer en lui le principe moral, vous comprenez que cette dégradation est transmissible, comme vous comprenez la transmission du vice scrophuleux ou syphilitique. Au reste, j'ai nul besoin de

Digitized by Google

tes maux héréditaires. Regardez, si vous voulez, tout ce que j'ai dit sur ce sujet comme une parenthèse de conversation; tout le reste demeure inébranlable. En réunissant toutes les considérations que j'ai mises sous vos yeux, il ne vous restera, j'espère, aucun doute *que l'innocent, lorsqu'il souffre, ne souffre jamais qu'en sa qualité d'homme; et que l'immense majorité des maux tombe sur le crime;* ce qui me suffirait déjà. Maintenant....

LE CHEVALIER.

Il serait fort inutile, du moins pour moi, que vous allassiez plus avant; car depuis que vous avez parlé des sauvages, je ne vous écoute plus. Vous avez dit, en passant sur cette espèce d'hommes, un mot qui m'occupe tout entier. Seriez-vous en état de me prouver que les langues des sauvages sont *des restes*, et non des *rudiments* de langues?

LE COMTE.

Si je voulais entreprendre sérieusement cette preuve, monsieur le chevalier, j'essaierais d'abord de vous prouver que ce serait à vous de prouver le contraire; mais je crains de me jeter dans cette dissertation qui nous mène-

Digitized by Google

rait trop loin. Si cependant l'importance du sujet vous paraît mériter au moins que je vous expose *ma foi*, je la livrerai volontiers et sans détails à vos réflexions futures. Voici donc ce que je crois sur les points principaux dont une simple conséquence a fixé votre attention.

L'essence de toute intelligence est de connaître et d'aimer. Les limites de sa science sont celles de sa nature. L'être immortel n'apprend rien : il sait par essence tout ce qu'il doit savoir. D'un autre côté, nul être intelligent ne peut aimer le mal naturellement ou en vertu de son essence; il faudrait pour cela que Dieu l'eût créé mauvais, ce qui est impossible. Si donc l'homme est sujet à l'ignorance et au mal, ce ne peut être qu'en vertu d'une dégradation accidentelle qui ne saurait être que la suite d'un crime. Ce besoin, cette faim de la science, qui agite l'homme, n'est que la tendance naturelle de son être qui le porte vers son état primitif, et l'avertit de ce qu'il est.

Il *gravite*, si je puis m'exprimer ainsi, vers les régions de la lumière. Nul castor, nulle hirondelle, nulle abeille n'en veulent savoir plus que leurs devanciers. Tous les

Digitized by Google

êtres sont tranquilles à la place qu'ils occupent. Tous sont dégradés, mais ils l'ignorent; l'homme seul en a le sentiment, et ce sentiment est tout à la fois la preuve de sa grandeur et de sa misère, de ses droits sublimes et de son incroyable dégradation. Dans l'état où il est réduit, il n'a pas même le triste bonheur de s'ignorer : il faut qu'il se contemple sans cesse, et il ne peut se contempler sans rougir; sa grandeur même l'humilie, puisque ses lumières qui l'élèvent jusqu'à l'ange ne servent qu'à lui montrer dans lui des penchants abominables qui le dégradent jusqu'à la brute. Il cherche dans le fond de son être quelque partie saine sans pouvoir la trouver : le mal a tout souillé, *et l'homme entier n'est qu'une maladie* (1). Assemblage inconcevable de deux puissances différentes et incompatibles, centaure monstrueux, il sent qu'il est le résultat de quelque forfait inconnu, de quelque mélange détestable qui a vicié l'homme jusque dans son essence la plus intime. Toute intelligence est par sa nature même le résultat, à la fois ternaire et unique, d'une

(1) Ὅλος ἄνθρωπος νοῦσος. Hipproc., Lettre à Demagète. (*Inter opp. cit. edit.*, tom. II, *p.* 925) Cela est vrai dans tous les sens.

Digitized by Google

perception qui appréhende, d'une *raison* qui affirme, et d'une *volonté* qui agit. Les deux premières puissances ne sont qu'affaiblies dans l'homme; mais la troisième *est brisée* (1), et semblable au serpent du Tasse, *elle se traîne après soi* (2), toute honteuse de sa douloureuse impuissance. C'est dans cette troisième puissance que l'homme se sent blessé à mort. Il ne sait ce qu'il veut; il veut ce qu'il ne veut pas; il ne veut pas ce qu'il veut; il *voudrait vouloir*. Il voit dans lui quelque chose qui n'est pas lui et qui est plus fort que lui. Le sage résiste et s'écrie : *Qui me délivrera* (3)? L'insensé obéit, et il appelle sa lâcheté *bonheur;* mais il ne peut se défaire de cette autre volonté incorruptible dans son essence, quoiqu'elle ait perdu son empire; et le remords, en lui perçant le cœur, ne cesse de lui crier : *En faisant ce que tu ne veux pas, tu consens à la loi* (4).

---

(1) *Fracta et debilitata.* C'est une expression de Cicéron, si juste, que les Pères du concile de Trente n'en trouvèrent pas de meilleure pour exprimer l'état de la volonté sous l'empire du péché : *Liberum arbitrium fractum atque debilitatum* (Conc. Trid. sess. 6. ad Fam. l. 9).

(2) *E sè dopo sè tira.* Tasso, XV, 48.

(3) Rom. VII, 24.

(4) *Ibid.* 16.

Digitized by Google

Qui pourrait croire qu'un tel être ait pu sortir dans cet état des mains du Créateur ? Cette idée est si révoltante, que la philosophie seule, j'entends la philosophie païenne, a deviné le péché originel. Le vieux Timée de Locres ne disait-il pas déjà, sûrement d'après son maître Pythagore, *que nos vices viennent bien moins de nous-mêmes que de nos pères et des éléments qui nous constituent ?* Platon ne dit-il pas de même *qu'il faut s'en prendre au générateur* plus qu'au *généré ?* Et dans un autre endroit n'a-t-il pas ajouté que *le Seigneur, Dieu des dieux* (1), *voyant que les êtres soumis à la génération avaient perdu* (ou détruit en eux) *le don inestimable, avait déterminé de les soumettre à un traitement propre tout à la fois à les punir et à les régénérer.* Cicéron ne s'éloignait pas du sentiment de ces philosophes et de ces initiés qui avaient pensé *que nous étions dans ce monde pour expier quelque crime commis dans un autre.* Il a cité même et adopté quelque part la comparaison d'Aristote, à qui la contemplation de

(1) DEUS DEORUM. Exod. XVIII, II. Deut. X, 17. Esth. XIV. 12. Ps. XLIX, 1. Dan. II, 47; III, 90.

Digitized by Google

la nature humaine rappelait l'épouvantable supplice d'un malheureux lié à un cadavre et condamné à pourrir avec lui. Ailleurs il dit expressément *que la nature nous a traités en marâtre plutôt qu'en mère; et que l'esprit divin qui est en nous est comme étouffé par le penchant qu'elle nous a donné pour tous les vices* (1); et n'est-ce pas une chose singulière qu'Ovide ait parlé sur l'homme précisément dans les termes de saint Paul? Le poète érotique a dit : *Je vois le bien, je l'aime, et le mal me séduit* (2); et l'Apôtre si élégamment traduit par Racine, a dit :

> Je ne fais pas le bien que j'aime,
> Et je fais le mal que je hais (3),

Au surplus, lorsque les philosophes que je viens de vous citer, nous assurent que les

---

(1) V. S. Aug. lib. IV, *contra Pelag.*; et les fragments de Cicéron, in-4°, Elzevir, 1661, *p.* 1314—1342.

(2) . . . . . *Video meliora, proboque;*
Deteriora sequor.
(Ovid. Met. VII, 17.)

(3) Voltaire a dit beaucoup moins bien :
On fuit le bien qu'on aime; on hait le mal qu'on fait.
(*Loi nat.* II.)

puis il ajoute immédiatement après :

> L'homme, on nous l'a tant dit, est une énigme obscure;
> Mais en quoi l'est-il plus que toute la nature?

Etourdi que vous êtes! vous venez de le dire.

Digitized by Google

vices de la nature humaine appartiennent plus *aux pères qu'aux enfants*, il est clair qu'ils ne parlent d'aucune génération en particulier. Si la proposition demeure dans le vague, elle n'a plus de sens; de manière que la nature même des choses la rapporte à une corruption d'origine, et par conséquent universelle. Platon nous dit *qu'en se contemplant lui-même il ne sait s'il voit un monstre plus double, plus mauvais que Typhon, ou bien plutôt un être moral, doux et bienfaisant, qui participe de la nature divine* (1). Il ajoute que l'homme, ainsi tiraillé en sens contraire, ne peut faire le bien et vivre heureux *sans réduire en servitude cette puissance de l'âme où réside le mal, et sans remettre en liberté celle* qui est le séjour et l'*organe de la vertu*. C'est précisément la doctrine chrétienne, et l'on ne saurait confesser plus clairement le péché originel. Qu'importent les mots? l'homme est mauvais, horriblement mauvais. Dieu l'a-t-il créé tel? Non, sans doute, et Platon lui-même se hâte de répondre *que l'être bon ne veut ni ne fait de mal à personne*. Nous sommes donc dégradés, et comment? Cette

(1) Il voyait l'un et l'autre.

Digitized by Google

corruption que Platon voyait en lui n'était pas apparemment quelque chose de particulier à sa personne, et sûrement il ne se croyait pas plus mauvais que ses semblables. Il disait donc essentiellement comme David : *Ma mère m'a conçu dans l'iniquité ;* et si ces expressions s'étaient présentées à son esprit, il aurait pu les adopter sans difficulté. Or, toute dégradation ne pouvant être qu'une peine, et toute peine supposant un crime, la raison seule se trouve conduite, comme par force, au péché originel : car notre funeste inclination au mal étant une vérité de sentiment et d'expérience proclamée par tous les siècles, et cette inclination toujours plus ou moins victorieuse de la conscience et des lois, n'ayant jamais cessé de produire sur la terre des transgressions de toute espèce, jamais l'homme n'a pu reconnaître et déplorer ce triste état sans confesser par là même le dogme lamentable dont je vous entretiens ; car il ne peut être *méchant* sans être *mauvais*, ni mauvais sans être dégradé, ni dégradé sans être puni, ni puni sans être coupable.

Enfin, messieurs, il n'y a rien de si attesté, rien de si universellement cru sous une forme ou sous une autre, rien enfin de si intrinsè-

Digitized by Google

quement plausible que la théorie du péché originel.

Laissez-moi vous dire encore ceci : Vous n'éprouverez, j'espère, nulle peine à concevoir qu'une intelligence originellement dégradée soit et demeure incapable (à moins d'une régénération substantielle) de cette contemplation ineffable que nos vieux maîtres appelèrent fort à propos *vision béatifique*, puisqu'elle produit, et que même elle est le bonheur éternel; tout comme vous concevrez qu'un œil matériel, substantiellement vicié, peut être incapable, dans cet état, de supporter la lumière du soleil. Or, cette incapacité de jouir du SOLEIL est, si je ne me trompe, l'unique suite du péché originel que nous soyons tenus de regarder comme naturelle et indépendante de toute transgression actuelle (1). La raison peut, ce me semble, s'élever jusque là; et je crois qu'elle a droit de s'en applaudir sans cesser d'être docile.

(1) La perte de la vue de Dieu, supposé qu'ils la connaissent, ne peut manquer de leur causer habituellement (aux enfants morts sans baptême) une douleur sensible qui les empêche d'être heureux. (Bougeant. Exposition de la doctrine chrétienne, in-12, Paris, 1746, tom. II, chap. II, art. 2, p. 150, et tom. III, sect. IV, chap. III, p. 343.)

Digitized by Google

L'homme ainsi étudié en lui-même, passons à son histoire.

Tout le genre humain vient d'un couple. On a nié cette vérité comme toutes les autres: eh! qu'est-ce que cela fait?

Nous savons très peu de choses sur les temps qui précédèrent le déluge, et même, suivant quelques conjectures plausibles, il ne nous conviendrait pas d'en savoir davantage. Une seule considération nous intéresse, et il ne faut jamais la perdre de vue, c'est que les châtiments sont toujours proportionnés aux crimes, et les crimes toujours proportionnés aux connaissances du coupable; de manière que le déluge suppose des crimes inouïs, et que ces crimes supposent des connaissances infiniment au-dessus de celles que nous possédons. Voilà ce qui est certain et ce qu'il faut approfondir. Ces connaissances, dégagées du mal qui les avait rendues si funestes, survécurent dans la famille juste à la destruction du genre humain. Nous sommes aveuglés sur la nature et la marche de la science par un sophisme grossier qui a fasciné tous les yeux: c'est de juger du temps où les hommes voyaient les effets dans les causes, par celui où ils s'élèvent pénible-

Digitized by Google

ment des effets aux causes, où ils ne s'occupent même que des effets, où ils disent qu'il est inutile de s'occuper des causes, où ils ne savent pas même ce que c'est qu'une cause. On ne cesse de répéter : *Jugez du temps qu'il a fallu pour savoir telle ou telle chose!* Quel inconcevable aveuglement! Il n'a fallu qu'un instant. Si l'homme pouvait connaître la cause d'un seul phénomène physique, il comprendrait probablement tous les autres. Nous ne voulons pas voir que les vérités les plus difficiles à découvrir, sont très aisées à comprendre. La solution du problème de la *couronne* fit jadis tressaillir de joie le plus profond géomètre de l'antiquité; mais cette même solution se trouve dans tous les cours de mathématiques élémentaires, et ne passe pas les forces ordinaires d'une intelligence de quinze ans. Platon, parlant quelque part de ce qu'il importe le plus à l'homme de savoir, ajoute tout de suite avec cette simplicité pénétrante qui lui est naturelle : *Ces choses s'apprennent aisément et parfaitement*, SI QUELQU'UN NOUS LES ENSEIGNE (1),

(1) Ἐι διδάσκοι τις. Ce qui suit n'est pas moins précieux; *mais* dit-il, *personne ne nous l'apprendra, à moins que Dieu ne lui*

Digitized by Google

voilà le mot. Il est, de plus, évident pour la simple raison que les premiers hommes qui repeuplèrent le monde après la grande catastrophe, eurent besoin de secours extraordinaires pour vaincre les difficultés de toute espèce qui s'opposaient à eux (1); et voyez, messieurs, le beau caractère de la vérité! S'agit-il de l'établir? les témoins viennent de tout côté et se présentent d'eux-mêmes : jamais ils ne se sont parlé, jamais ils ne se contredisent, tandis que les témoins de l'erreur se contredisent, même lorsqu'ils mentent. Ecoutez la sage antiquité sur le compte des premiers hommes : elle vous dira que ce furent des hommes merveilleux, et que des êtres d'un ordre supérieur daignaient les favoriser des plus précieuses communications. Sur ce point il n'y a pas de dissonance : les initiés, les

---

montre la route. Ἀλλ' οὐδ' ἂν διδάξειεν, εἰ μὴ Θεός ὑφηγοῖτο. *Epin.* Opp. tom. IX, *p.* 259.

(1) *Je ne doute pas,* disait Hippocrate, *que les arts n'aient été primitivement des grâces* (Θεῶν χάριτας) *accordées aux hommes par les dieux.* (Hippocr. Epist. in Opp. ex. edit. Foesii. Francfort, 1621, in-fol. *p.* 1274.) Voltaire n'est pas de cet avis : *Pour forger le fer, ou pour y suppléer, il faut tant de* HASARDS *heureux, tant d'industrie, tant de siècles!* (Essai, etc. introd. *p.* 45.) Ce contraste est piquant; mais je crois qu'un bon esprit qui réfléchira attentivement sur l'origine des arts et des sciences, ne balancera pas longtemps entre la *grâce* et le *hasard.*

Digitized by Google

philosophes, les poètes, l'histoire, la fable, l'Asie et l'Europe n'ont qu'une voix. Un tel accord de la raison, de la révélation, et de toutes les traditions humaines, forme une démonstration que la bouche seule peut contredire. Non-seulement donc les hommes ont commencé par la science, mais par une science différente de la nôtre, et supérieure à la nôtre; parce qu'elle commençait plus haut, ce qui la rendait même très dangereuse; et ceci vous explique pourquoi la science dans son principe fut toujours mystérieuse et renfermée dans les temples, où elle s'éteignit enfin, lorsque cette flamme ne pouvait plus servir qu'à brûler. Personne ne sait à quelle époque remontent, je ne dis pas les premières ébauches de la société, mais les grandes institutions, les connaissances profondes, et les monuments les plus magnifiques de l'industrie et de la puissance humaine. A côté du temple de Saint-Pierre à Rome, je trouve les cloaques de Tarquin et les constructions cyclopéennes. Cette époque touche celle des Etrusques, dont les arts et la puissance vont se perdre dans l'antiquité (1), qu'Hésiode ap-

(1) *Dû ante rem romanam.* Tit. Liv.

Digitized by Google

pelait *grands et illustres*, neuf siècles avant Jésus-Christ (1), qui envoyèrent des colonies en Grèce et dans nombre d'îles, plusieurs siècles avant la guerre de Troie. Pythagore, voyageant en Egypte six siècles avant notre ère, y apprit la cause de tous les phénomènes de Vénus. Il ne tint même qu'à lui d'y apprendre quelque chose de bien plus curieux, puisqu'on y savait de toute antiquité *que Mercure, pour tirer une déesse du plus grand embarras, joua aux échecs avec la lune, et lui gagna la soixante-douzième partie du jour* (2). Je vous avoue même qu'en lisant *le Banquet des sept sages*, dans les œuvres morales de Plutarque, je n'ai pu me défendre de soupçonner que les Egyptiens connaissaient la véritable forme des orbites planétaires. Vous pourrez, quand il vous plaira, vous donner le plaisir de vérifier ce

(1) Théog. v. 114. Consultez, au sujet des Etrusques, *Carli-Rubbi, Lettere americane*, p. III, lett. II, *p.* 94,—104 de l'édit. in-8° de Milan. *Lanzi. Saggio di lingua etrusca, etc.* 3 vol. in-8°, Roma, 1780.

(2) On peut lire cette histoire dans le traité de Plutarque *de Iside et Osiride*, cap. XII. — Il faut remarquer que la soixante-douzième partie du jour multipliée par 360 donne les cinq jours qu'on ajouta, dans l'antiquité, pour former l'année solaire, et que 360 multipliés par ce même nombre donnent celui de 25,920, qui exprime la grande révolution résultant de la précession des équinoxes.

Digitized by Google

texte. Julien, dans l'un de ses fades discours (je ne sais plus lequel), appelle le soleil *le dieu aux sept rayons*. Où avait-il pris cette singulière épithète? Certainement elle ne pouvait lui venir que des anciennes traditions asiatiques qu'il avait recueillies dans ses études théurgiques; et les livres sacrés des Indiens présentent un bon commentaire de ce texte, puisqu'on y lit que sept jeunes vierges s'étant rassemblées pour célébrer la venue de *Crischna*, qui est l'Apollon indien, le dieu apparut tout à coup au milieu d'elles, et leur proposa de danser; mais que ces vierges s'étant excusées sur ce qu'elles manquaient de danseurs, le dieu y pourvut en se divisant lui-même, de manière que chaque fille eut son *Crischna*. Ajoutez que le véritable système du monde fut parfaitement connu dans la plus haute antiquité. Songez que les pyramides d'Egypte, rigoureusement orientées, précèdent toutes les époques certaines de l'histoire; que les arts sont des frères qui ne peuvent vivre et briller qu'ensemble; que la nation qui a pu créer des couleurs capables de résister à l'action libre de l'air pendant trente siècles, soulever à une hauteur de six cents pieds des masses qui braveraient toute notre

Digitized by Google

mécanique (1), sculpter sur le granit des oiseaux dont un voyageur moderne a pu reconnaître toutes les espèces (2); mais que cette nation, dis-je, était *nécessairement* tout aussi éminente dans les autres arts, et savait même *nécessairement* une foule de choses que nous ne savons pas. Si de là je jette les yeux sur l'Asie, je vois les murs de Nemrod élevés sur une terre encore humide des eaux du déluge, et des observations astronomiques aussi anciennes que la ville. Où placerons-nous donc ces prétendus temps de barbarie et d'ignorance? De plaisants philosophes nous ont dit : *Les siècles ne nous manquent pas :* ils vous manquent très fort; car l'époque du déluge est là pour étouffer tous les romans de l'imagination ; et les observations géologiques qui démontrent le fait, en démontrent aussi la date, avec une incertitude limitée, aussi insignifiante, dans le temps, que celle qui reste sur la distance de la lune à nous, peut l'être dans l'espace. Lucrèce même n'a

(1) Voy. les Antiq. égypt., grecq., etc., de Caylus, in-4°, tom. V, préface.

(2) Voyez le voyage de Bruce et celui de Hasselquist, cité par M. Bryant. *New system, or an analysis of ancient Mythology, etc.;* in-4°, tom. III, *p.* 301.

Digitized by Google

pu s'empêcher de rendre un témoignage frappant à la nouveauté de la famille humaine; et la physique, qui pourrait ici se passer de l'histoire, en tire cependant une nouvelle force, puisque nous voyons que la certitude historique finit chez toutes les nations à la même époque, c'est-à-dire vers le VIIIe siècle avant notre ère. Permis à des gens qui croient tout, excepté la Bible, de nous citer les observations chinoises faites il y a quatre ou cinq mille ans, sur une terre qui n'existait pas, par un peuple à qui les jésuites apprirent à faire des almanachs à la fin du XVIe siècle; tout cela ne mérite plus de discussion: laissons-les dire. Je veux seulement vous présenter une observation que peut-être vous n'avez pas faite : c'est que tout le système des antiquités indiennes ayant été renversé de fond en comble par les utiles travaux de l'académie de Calcutta, et la simple inspection d'une carte géographique démontrant que la Chine n'a pu être peuplée qu'après l'Inde, le même coup qui a frappé sur les antiquités indiennes a fait tomber celles de la Chine, dont Voltaire surtout n'a cessé de nous assourdir.

L'Asie, au reste, ayant été le théâtre des

Digitized by Google

plus grandes merveilles, il n'est pas étonnant que ses peuples aient conservé un penchant pour le merveilleux plus fort que celui qui est naturel à l'homme en général, et que chacun peut reconnaître dans lui-même. De là vient qu'ils ont toujours montré si peu de goût et de talent pour nos sciences de *conclusions*. On dirait qu'ils se rapellent encore la science primitive et l'ère de l'*intuition*. L'aigle enchaîné demande-t-il une *montgolfière* pour s'élever dans les airs? Non, il demande seulement que ses liens soient rompus. Et qui sait si ces peuples ne sont pas destinés encore à contempler des spectacles qui seront refusés au génie ergoteur de l'Europe? Quoi qu'il en soit, observez, je vous prie, qu'il est impossible de songer à la science moderne sans la voir constamment environnée de toutes les machines de l'esprit et de toutes les méthodes de l'art. Sous l'habit étriqué du nord, la tête perdue dans les volutes d'une chevelure menteuse, les bras chargés de livres et d'instruments de toute espèce, pâle de veilles et de travaux, elle se traîne souillée d'encre et toute pantelante sur la route de la vérité, baissant toujours vers la terre son front sillonné d'algèbre. Rien de

Digitized by Google

semblable dans la haute antiquité. Autant qu'il nous est possible d'apercevoir la science des temps primitifs à une si énorme distance, on la voit toujours libre et isolée, volant plus qu'elle ne marche, et présentant dans toute sa personne quelque chose d'aérien et de surnaturel. Elle livre aux vents des cheveux qui s'échappent d'une *mitre* orientale; l'*éphod* couvre son sein soulevé par l'inspiration; elle ne regarde que le ciel; et son pied dédaigneux semble ne toucher la terre que pour la quitter. Cependant, quoiqu'elle n'ait jamais rien demandé à personne et qu'on ne lui connaisse aucun appui humain, il n'est pas moins prouvé qu'elle a possédé les plus rares connaissances: c'est une grande preuve, si vous y songez bien, que la science antique avait été dispensée du travail imposé à la nôtre, et que tous les calculs que nous établissons sur l'expérience moderne sont ce qu'il est possible d'imaginer de plus faux.

LE CHEVALIER.

Vous venez de nous prouver, mon bon ami, qu'on parle volontiers de ce qu'on aime. Vous m'aviez promis un symbole sec : mais votre profession de foi est devenue une es-

Digitized by Google

pèce de dissertation. Ce qu'il y a de bon, c'est que vous n'avez pas dit un mot des sauvages qui l'ont amenée.

LE COMTE.

Je vous avoue que sur ce point je suis comme Job, *plein de discours* (1). Je les répands volontiers devant vous; mais que ne puis-je, au prix de ma vie, être entendu de tous les hommes et m'en faire croire! Au reste, je ne sais pourquoi vous me rappelez les sauvages. Il me semble, à moi, que je n'ai pas cessé un moment de vous en parler. Si tous les hommes viennent des trois couples qui repeuplèrent l'univers, et si le genre humain a commencé par la science, le sauvage ne peut plus être, comme je vous le disais, qu'une branche détachée de l'arbre social. Je pourrais encore vous abandonner la science, quoique très incontestable, et ne me réserver que la Religion, qui suffit seule, même à un degré très imparfait, pour exclure l'état de sauvage. Partout où vous verrez un autel, là se trouve la civilisation. *Le pauvre en sa*

(1) *Plenus sum enim sermonibus... loquar, et respirabo paululùm.* Jo.. XXXII, 18 — 20.

Digitized by Google

cabane, où le chaume le couvre, est moins savant que nous, sans doute, mais plus véritablement social, s'il assiste au catéchisme et s'il en profite. Les erreurs les plus honteuses, les plus détestables cruautés ont souillé les annales de Memphis, d'Athènes et de Rome; mais toutes les vertus réunies honorèrent les cabanes du Paraguay. Or, si la Religion de la famille de Noé dut être nécessairement la plus éclairée et la plus réelle qu'il soit possible d'imaginer, et si c'est dans sa réalité même qu'il faut chercher les causes de sa corruption, c'est une seconde démonstration ajoutée à la première, qui pouvait s'en passer. Nous devons donc reconnaître que l'état de civilisation et de science dans un certain sens, est l'état naturel et primitif de l'homme. Ainsi toutes les traditions orientales commencent par un état de perfection et de lumières, je dis encore de *lumières surnaturelles;* et la Grèce, la menteuse Grèce, *qui a tout osé dans l'histoire*, rendit hommage à cette vérité en plaçant son âge d'or à l'origine des choses. Il n'est pas moins remarquable qu'elle n'attribue point aux âges suivants, même à celui de fer, l'état sauvage; en sorte que tout ce qu'elle nous

Digitized by Google

a conté de ces premiers hommes vivant dans les bois, se nourrissant de glands, et passant ensuite à l'état social, la met en contradiction avec elle-même, ou ne peut se rapporter qu'à des cas particuliers, c'est-à-dire à quelques peuplades dégradées et revenues ensuite péniblement *à l'état de nature*, qui est la civilisation. Voltaire, c'est tout dire, n'a-t-il pas avoué que la devise de toutes les nations fut toujours : L'AGE D'OR LE PREMIER SE MONTRA SUR LA TERRE? Eh bien, toutes les nations ont donc protesté de concert contre l'hypothèse d'un état primitif de barbarie, et sûrement c'est quelque chose que cette protestation.

Maintenant, que m'importe l'époque à laquelle telle ou telle branche fut séparée de l'arbre? elle l'est, cela me suffit : nul doute sur la dégradation, et j'ose le dire aussi, nul doute sur la cause de la dégradation, qui ne peut être qu'un crime. Un chef de peuple ayant altéré chez lui le principe moral par quelques-unes de ces prévarications qui, suivant les apparences, ne sont plus possibles dans l'état actuel des choses, parce que nous n'en savons heureusement plus assez pour devenir coupables à ce point ; ce chef de peuple, dis-je, transmit l'anathème à sa pos-

Digitized by Google

térité; et toute force constante étant de sa nature accélératrice, puisqu'elle s'ajoute continuellement à elle-même, cette dégradation pesant sans intervalle sur les descendants, en a fait à la fin ce que nous appelons des *sauvages*. C'est le dernier degré d'abrutissement que Rousseau et ses pareils appellent *l'état de nature*. Deux causes extrêmement différentes ont jeté un nuage trompeur sur l'épouvantable état des sauvages : l'une est ancienne, l'autre appartient à notre siècle. En premier lieu l'immense charité du sacerdoce catholique a mis souvent, en nous parlant de ces hommes, ses désirs à la place de la réalité. Il n'y avait que trop de vérité dans ce premier mouvement des Européens qui refusèrent, au siècle de Colomb, de reconnaître leurs semblables dans les hommes dégradés qui peuplaient le nouveau monde. Les prêtres employèrent toute leur influence à contredire cette opinion qui favorisait trop le despotisme barbare des nouveaux maîtres. Ils criaient aux Espagnols : « Point de violen-
« ces, l'Evangile les réprouve; si vous ne
« savez pas renverser les idoles dans le cœur
« de ces malheureux, à quoi bon renver-
« ser leurs tristes autels? Pour leur faire

Digitized by Google

« connaître et aimer Dieu, il faut une autre « tactique et d'autres armes que les vô« tres (1). » Du sein des déserts arrosés de leur sueur et de leur sang, ils volaient à Madrid et à Rome pour y demander des édits et des bulles contre l'impitoyable avidité qui voulait asservir les indiens. Le prêtre miséricordieux les exaltait pour les rendre précieux; il atténuait le mal, il exagérait le bien, il promettait tout ce qu'il désirait; enfin Robertson, qui n'est pas suspect, nous avertit, dans son histoire d'Amérique, *qu'il faut se défier à ce sujet de tous les écrivains qui ont appartenu au clergé, vu qu'ils sont en général trop favorables aux indigènes.* Une autre source de faux jugements qu'on a portés sur eux se trouve dans la philosophie

(1) Peut-être l'interlocuteur avait-il en vue les belles représentations que le père Barthélemi d'Olmedo adressait à Cortez, et que l'élégant Solis nous a conservées. *Porque se compadecian mal la violencia y el Evangelio; y aquello en la substancia, era derribar los aloares y dexar los ídolos en el corazon, etc., etc.* (Conquesta de la nueva Esp. III, 3.) J'ai lu quelque chose sur l'Amérique : je n'ai pas connaissance d'un seul acte de violence mis à la charge des prêtres, excepté la célèbre aventure de *Valverde*, qui prouverait, si elle était vraie, *qu'il y avait un fou en Espagne dans le seizième siècle;* mais elle porte tous les caractères intrinsèques de la fausseté. Il ne m'a pas été possible d'en découvrir l'origine; un Espagnol infiniment instruit m'a dit : *Je crois que c'est un conte de cet imbécile de Garcilasso.*

Digitized by Google

de notre siècle, qui s'est servie des sauvages pour étayer ses vaines et coupables déclamations contre l'ordre social; mais la moindre attention suffit pour nous tenir en garde contre les erreurs de la charité et contre celles de la mauvaise foi. On ne saurait fixer un instant ses regards sur le sauvage sans lire l'anathème écrit, je ne dis pas seulement dans son âme, mais jusque sur la forme extérieure de son corps. C'est un enfant difforme, robuste et féroce, en qui la flamme de l'intelligence ne jette plus qu'une lueur pâle et intermittente. Une main redoutable appesantie sur ces races dévouées efface en elles les deux caractères distinctifs de notre grandeur, la prévoyance et la perfectibilité. Le sauvage coupe l'arbre pour cueillir le fruit; il dételle le bœuf que les missionnaires viennent de lui confier, et le fait cuire avec le bois de la charrue. Depuis plus de trois siècles il nous contemple sans avoir rien voulu recevoir de nous, excepté la poudre pour tuer ses semblables, et l'eau-de-vie pour se tuer lui-même; encore n'a-t-il jamais imaginé de fabriquer ces choses : il s'en repose sur notre avarice, qui ne lui manquera jamais. Comme les substances les plus abjectes et

Digitized by Google

les plus révoltantes sont cependant encore susceptibles d'une certaine dégénération, de même les vices naturels de l'humanité sont encore viciés dans le sauvage. Il est voleur, il est cruel, il est dissolu, mais il l'est autrement que nous. Pour être criminels, nous surmontons notre nature : le sauvage la suit, il a l'appétit du crime, il n'en a point les remords. Pendant que le fils tue son père pour le soustraire aux ennuis de la vieillesse, sa femme détruit dans son sein le fruit de ses brutales amours pour échapper aux fatigues de l'allaitement. Il arrache la chevelure sanglante de son ennemi vivant; il le déchire, il le rôtit, et le dévore en chantant; s'il tombe sur nos liqueurs fortes, il boit jusqu'à l'ivresse, jusqu'à la fièvre, jusqu'à la mort, également dépourvu de la raison qui commande à l'homme par la crainte, et de l'instinct qui écarte l'animal par le dégoût. Il est visiblement dévoué; il est frappé dans les dernières profondeurs de son essence morale; Il fait trembler l'observateur qui sait voir : mais voulons-nous trembler sur nous-mêmes et d'une manière très salutaire? songeons qu'avec notre intelligence, notre morale, nos sciences et nos arts, nous sommes pré-

Digitized by Google

cisément à l'homme primitif ce que le sauvage est à nous. Je ne puis abandonner ce sujet sans vous suggérer encore une observation importante : le barbare, qui est une espèce de moyenne proportionnelle entre l'homme civilisé et le sauvage, a pu et peut encore être civilisé par une religion quelconque; mais le sauvage proprement dit ne l'a jamais été que par le christianisme. C'est un prodige du premier ordre, une espèce de rédemption, exclusivement réservée au véritable sacerdoce. Eh! comment le criminel condamné à la mort civile pourrait-il rentrer dans ses droits sans lettres de grâce du souverain? et quelles lettres de ce genre ne sont pas contre-signées (1)? plus vous y réfléchirez, et plus vous serez convaincus qu'il n'y a pas moyen d'expliquer ce grand phénomène des peuples sauvages, dont les véritables philosophes ne se sont point assez occupés.

---

(1) J'applaudis de tout mon cœur à ces grandes vérités. Tout peuple sauvage s'appelle LO-HAMMI; et jusqu'à ce qu'il lui ait été dit : *Vous êtes mon peuple*, jamais il ne pourra dire : *Vous êtes mon Dieu!* (Osée II, 24.)

On peut lire un très-bon morceau sur les sauvages dans le journal du Nord. Septembre, 1807, n° XXXV, *p.* 704 *et suiv.* Robertson (Histoire de l'Amér. tom. II, l. 4) a parfaitement décrit l'abrutissement du sauvage. C'est un portrait également vrai et hideux.

Digitized by Google

Au reste, il ne faut pas confondre le *sauvage* avec le *barbare*. Chez l'un le germe de la vie est éteint ou amorti; chez l'autre il a reçu la fécondation et n'a plus besoin que du temps et des circonstances pour se développer. De ce moment la langue qui s'était dégradée avec l'homme, renaît avec lui, se perfectionne et s'enrichit. Si l'on veut appeler cela *langue nouvelle*, j'y consens : l'expression est juste dans un sens; mais ce sens est bien différent de celui qui est adopté par les sophistes modernes, lorsqu'ils parlent de langues *nouvelles* ou *inventées*.

Nulle langue n'a pu être inventée, ni par un homme qui n'aurait pu se faire obéir, ni par plusieurs qui n'auraient pu s'entendre. Ce qu'on peut dire de mieux sur la parole, c'est ce qui a été dit de celui qui s'appelle PAROLE. *Il s'est élancé avant tous les temps du sein de son principe; il est aussi ancien que l'éternité... Qui pourra raconter son origine* (1)? Déjà, malgré les tristes préjugés du siècle, un physicien,... oui, en vérité, un physicien! a pris sur lui de convenir avec une timide

(1) *Egressus ejus ab initio, à diebus æternitatis... Generationem ejus quis enarrabit!* Michée, V, 2. Isaie, LIII, 8.

Digitized by Google

intrépidité, *que l'homme avait parlé d'abord, parce qu'*ON *lui avait parlé*. Dieu bénisse la particule *on*, si utile dans les occasions difficiles. En rendant à ce premier effort toute la justice qu'il mérite, il faut cependant convenir que tous ces philosophes du dernier siècle, sans excepter même les meilleurs, sont des poltrons qui ont peur des esprits.

Rousseau, dans une de ses rapsodies sonores, montre aussi quelque envie de parler raison. Il avoue que les langues lui paraissent une assez belle chose. La parole, cette *main de l'esprit*, comme dit Charron, le frappe d'une certaine admiration; et, tout considéré, il ne comprend pas bien clairement comme elle a été inventée. Mais le grand Condillac a pitié de cette modestie. Il s'étonne *qu'un homme d'esprit comme* Monsieur *Rousseau* ait cherché des difficultés où il n'y en a point; qu'il n'ait pas vu que les langues se sont formées insensiblement, et que chaque homme y a mis du sien. Voilà tout le mystère, messieurs : une génération a dit BA, et l'autre, BE; les Assyriens ont inventé le nominatif, et les Mèdes, le génitif.

. . . . . *Quis inepti*
Tam patiens capitis, tam ferreus ut teneat se

Digitized by Google

Mais je voudrais, avant de finir sur ce sujet, recommander à votre attention une observation qui m'a toujours frappé. D'où vient qu'on trouve dans les langues primitives de tous les anciens peuples des mots qui supposent nécessairement des connaissances étrangères à ces peuples? Où les Grecs avaient-ils pris, par exemple, il y a trois mille ans au moins, l'épithète de *Physizoos* (donnant ou possédant la vie) qu'Homère donne quelquefois à la terre? et celle de *Pheresbios*, à peu près synonyme, que lui attribue Hésiode (1)? Où avaient-ils pris l'épithète encore plus singulière de *Philemate* (*amoureuse* ou *altérée de sang*) donnée à cette même terre dans une tragédie (2)? Qui leur avait ensei-

---

(1) Iliade, III, 243; XXI, 63. Odyssée, XI, 300. Hésiod. Opp. et Dies, v. 694. Cet ouvrage était depuis longtemps entre mes mains, lorsque j'ai rencontré l'observation suivante faite par un homme accoutumé à voir, et né pour bien voir : *Plusieurs idiomes*, dit-il, *qui n'appartiennent aujourd'hui qu'à des peuples barbares, semblent être les débris de langues riches, flexibles et annonçant une culture avancée.* (Monum. des peuples indigènes de l'Amérique, par M. de Humboldt. Paris, in-8°, 1816. Introd., *p.* 29.

(2) Σφάγιον δ'ἅμ' ἀντῷ, γῆς ΦΙΛΑΙΜΑΤΟΥ ῥοαι. (Eurip. Phœn. V, 179.) Eschyle avait dit auparavant :

Des deux frères rivaux, l'un par l'autre égorgés,
La terre BUT le sang, etc.

(*Les Sept Chefs*, acte IV, sc. 1.)

Digitized by Google

gné de nommer le soufre, qui est le chiffre du feu, *le divin* (1)? Je ne suis pas moins frappé du nom de *Cosmos*, donné au monde. Les Grecs le nommèrent *beauté*, parce que *tout ordre est beauté*, comme dit quelque part le bon Eustathe, et que l'ordre suprême est dans le monde. Les Latins rencontrèrent la même idée, et l'exprimèrent par leur mot *Mundus*, que nous avons adopté en lui donnant seulement une terminaison française, excepté cependant que l'un de ces mots exclut le désordre, et que l'autre exclut la souillure; cependant c'est la même idée, et les deux mots sont également justes et également faux. Mais dites-moi encore, je vous prie, comment ces anciens Latins, lorsqu'ils ne connaissaient encore que la guerre et le labourage, imaginèrent d'exprimer par le même mot l'idée de la prière et

---

Ce qui rappelle une expression de l'Ecriture sainte : *La terre a ouvert la bouche et a* BU *le sang* de ton frère (Gen. IV, 11.)

Et Racine, qui avait à un si haut degré le sentiment de l'antique, a transporté cette expression (un peu déparée par une épithète oiseuse dans sa tragédie de Phèdre, II, 1.

Et la terre humectée,
BUT à regret le sang des neveux d'Erecthée.

(1) Τὸ θεῖον.

celle du supplice? qui leur enseigna d'appeler la fièvre, la *purificatrice*, ou l'*expiatrice?* Ne dirait-on pas qu'il y a ici un jugement, une véritable connaissance de cause, en vertu de laquelle un peuple affirme la justesse du nom? Mais croyez-vous que ces sortes de jugements aient pu appartenir au temps où l'on savait à peine écrire, où le dictateur bêchait son jardin, où l'on écrivait des vers que Varron et Cicéron n'entendaient plus? Ces mots et d'autres encore qu'on pourrait citer en grand nombre, et qui tiennent à toute la métaphysique orientale, sont des débris évidents de langues plus anciennes détruites ou oubliées. Les Grecs avaient conservé quelques traditions obscures à cet égard; et qui sait si Homère n'attestait pas la même vérité, peut-être sans le savoir, lorsqu'il nous parle de certains hommes et de certaines choses *que les dieux appellent d'une manière et les hommes d'une autre?*

En lisant les métaphysiciens modernes, vous aurez rencontré des raisonnements à perte de vue sur l'importance des signes et sur les avantages d'une langue philosophique (comme ils disent) qui serait créée *à priori*, ou perfectionnée par des philosophes. Je ne

Digitized by Google

veux point me jeter dans la question de l'origine du langage (la même, pour le dire en passant, que celle des idées innées); ce que je puis vous assurer, car rien n'est plus clair, c'est le prodigieux talent des peuples enfants pour former les mots, et l'incapacité absolue des philosophes pour le même objet. Dans les siècles les plus raffinés, je me rappelle que Platon a fait observer ce talent des peuples dans leur enfance. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'on dirait qu'ils ont procédé par voie de délibération, en vertu d'un système arrêté de concert, quoique la chose soit rigoureusement impossible sous tous les rapports. Chaque langue a son génie, et ce génie est UN, de manière qu'il exclut toute idée de composition, de formation arbitraire et de convention antérieure. Les lois générales qui la constituent sont ce que toutes les langues présentent de plus frappant : dans la grecque, par exemple, c'en est une que les mots puissent se joindre par une espèce de fusion partielle qui les unit pour faire naître une seconde signification, sans les rendre méconnaissables : c'est une règle générale dont la langue ne s'écarte point. Le Latin, plus réfractaire,

Digitized by Google

laisse, pour ainsi dire, *casser* ses mots; et de leurs fragments choisis et réunis par la voie de je ne sais quelle *agglutination* tout-à-fait singulière, naissent de nouveaux mots d'une beauté surprenante, et dont les éléments ne sauraient plus être reconnus que par un œil exercé. De ces trois mots, par exemple, CA*ro*, DA*ta*, VER*mibus*, ils ont fait CADAVER, *chair abandonnée aux vers*. De ces autres mots, MA*gis* et *vo*LO, NON et *vo*LO, ils ont fait MALO et NOLO, deux verbes excellents que toutes les langues et la grecque même peuvent envier à la latine. De CÆC*us* UT IRE (*marcher* ou *tâtonner comme un aveugle*) ils firent leur CÆCUTIRE, autre verbe fort heureux qui nous manque (1). MA*gis* et *au*CTE ont produit MACTE, mot tout-à-fait particulier aux Latins, et dont ils se servent avec beaucoup d'élégance. Le même système produisit leur mot UTERQUE, si heureusement formé de U*nus al*TERQUE (2), mot que je leur envie extrêmement, car nous

(1) Les Chinois ont fait pour l'oreille précisément ce que les Latins firent pour les yeux. (Mém. des miss. de Pékin, in-8°, tom. VIII, *pag.* 121.)

(2) De là vient que la pluralité étant pour ainsi dire cachée dans ce mot, les Latins l'ont construit avec le pluriel des verbes. *Utraque nupserunt.* (Ovid. Fast., VI, 247.)

Digitized by Google

ne pouvons l'exprimer que par une phrase, *l'un et l'autre*. Et que vous dirai-je du mot NEGOTIOR, admirablement formé de NE EGO OTIOR (*je suis occupé, je ne perds pas mon temps*), d'où l'on a tiré *negotium*, *etc.*? Mais il me semble que le génie latin s'est surpassé dans le mot ORATIO, formé de OS et de RATIO, *bouche et raison*, c'est-à-dire, *raison parlée*.

Les Français ne sont point absolument étrangers à ce système. Ceux qui furent nos ancêtres, par exemple, ont très bien su nommer les leurs par l'union partielle du mot ANC*ien* avec celui d'ÊTRE, comme ils firent *beffroi* de BE*l* EFFROI. Voyez comment ils opérèrent jadis sur les deux mots latins DUO et IRE. dont ils firent DUIRE, *aller deux ensemble*, et par une extension très naturelle, *mener*, *conduire*. Du pronom personnel, SE, de l'adverbe relatif de lieu HORS, et d'une terminaison verbale TIR, ils ont fait S-ORTIR, c'est-à-dire, SEHORSTIR, ou *mettre sa propre personne hors de l'endroit où elle était*, ce qui me paraît merveilleux. Etes-vous curieux de savoir comment ils unissaient les mots à la manière des Grecs? Je vous citerai celui de COURAGE, formé de COR et de RAGE, c'est-

Digitized by Google

à-dire, *rage du cœur;* ou, pour mieux dire, *exaltation*, *enthousiasme du cœur* (dans le sens anglais de RAGE). Ce mot fut dans son principe une traduction très heureuse du *thymos* grec, qui n'a plus aujourd'hui de synonyme en français. Faites avec moi l'anatomie du mot INCONTESTABLE, vous y trouverez la négation IN, le signe du moyen et de la simultanéité CUM, la racine antique TEST, commune, si je ne me trompe, aux Latins et aux Celtes, et le signe de la capacité ABLE, du latin HABILIS, si l'un et l'autre ne viennent pas encore d'une racine commune et antérieure. Ainsi le mot *incontestable* signifie exactement *une chose si claire, qu'elle n'admet pas la preuve contraire.*

Admirez, je vous prie, la métaphysique subtile qui, du QUARE latin, *parce detorto*, a fait notre CAR, et qui a su tirer de UNUS cette particule ON, qui joue un si grand rôle dans notre langue. Je ne puis encore m'empêcher de vous citer notre mot RIEN, que les Français ont formé du latin REM, pris pour la chose quelconque ou pour l'être absolu. C'est pourquoi, hors le cas où RIEN, répondant à une interrogation, contient ou suppose une ellipse, nous ne pouvons employer ce mot

Digitized by Google

qu'avec une négation, parce qu'il n'est point négatif (1), à la différence du latin NIHIL, qui est formé de NE et de HIL*um*, comme *nemo* l'est de NE et de *ho*MO (*pas un atome*, *pas un homme*).

C'est un plaisir d'assister, pour ainsi dire, au travail de ce principe caché qui forme les langues. Tantôt vous le verrez lutter contre une difficulté qui l'arrête dans sa marche ; il cherche une forme qui lui manque : ses matériaux lui résistent; alors il se tirera d'embarras par un solécisme heureux, et il dira fort bien : *Rue passante*, *couleur voyante*, *place marchande*, *métal cassant*, *etc.* Tantôt on le verra se tromper évidemment, et faire une bévue formelle, comme dans le mot français *incrédule*, qui nie un défaut au lieu de nier une vertu. Quelquefois il deviendra possible de reconnaître en même temps l'erreur et la cause de l'erreur : l'oreille française ayant, par exemple, exigé mal à propos que la lettre *s* ne se prononçât point dans le mo-

(1) *Rien* s'est formé de *rem*, comme *bien* de *bene*. Joinville, sans recourir à d'autres, nous ramène à la création de ce mot en nous disant assez souvent, *que pour nulle* RIEN *au monde il n'eût voulu, etc.* Dans un canton de la Provence, j'ai entendu, *tu non vales* REM, ce qui est purement latin.

Digitized by Google

nosyllabe EST, troisième personne singulière du verbe substantif, il devenait indispensable, pour éviter des équivoques ridicules, de soustraire la particule conjonctive ET à la loi générale qui ordonne la liaison de toute consonne finale avec la voyelle qui suit (1) : mais rien ne fut plus malheureusement établi; car cette conjonction, unique déjà, et par conséquent insuffisante, en refusant ainsi, *iratis musis*, de s'allier avec les voyelles suivantes, est devenue excessivement embarrassante pour le poète, et même pour le prosateur qui a de l'oreille.

Mais, pour en revenir au talent primordial (c'est à vous en particulier que je m'adresse, M. le sénateur) : contemplez votre nation, et demandez-lui de quels mots elle a enrichi sa langue depuis la grande ère? Hélas! cette nation a fait comme les autres. Depuis qu'elle s'est mêlée de raisonner, elle a emprunté des mots et n'en a plus créé. Aucun peuple ne peut échapper à la loi générale. Partout l'époque de la civilisation et de la philosophie

(1) En effet, si la particule conjonctive suivait la règle générale, ces deux phrases : *un homme* ET *une femme*, *un honnête homme* ET *un fripon*, se prononceraient précisément comme nous prononcerions, *un homme* EST *une femme*, *un honnête homme* EST *un fripon*, etc.

Digitized by Google

est dans ce genre, celui de la stérilité. Je lis sur vos billets de visite : *Minister*, *Général*, *Kammerherr*, *Kammeriunker*, *Fraülen*, *Général*-ANCHEF, *Général*-DEJOURNEI, *Joustizii-Politzii Minister*, *etc.*, *etc.* Le commerce me fait lire sur ses affiches : *magazei*, *fabrica*, *meubel*, *etc.*, *etc.* J'entends à l'exercice : *directii na prava*, *na leva; deployade en échiquier*, *en échelon*, *contre-marche*, *etc.* L'administration militaire prononce : *hauptwacht*, *exercice-hause*, *ordonnance-hause; commissariat*, *cazarma*, *canzellarii*, *etc.;* mais tous ces mots et mille autres que je pourrais citer ne valent pas un seul de ces mots si beaux, si élégants, si expressifs qui abondent dans votre langue primitive, *souproug* (époux), par exemple, qui signifie exactement *celui qui est attaché avec un autre sous le même joug :* rien de plus juste et de plus ingénieux. En vérité, messieurs, il faut avouer que les sauvages ou les barbares, qui *délibérèrent* jadis pour former de pareils noms, ne manquèrent point du tout de tact.

Et que dirons-nous des analogies surprenantes qu'on remarque entre les langues séparées par le temps et l'espace, au point de

Digitized by Google

n'avoir jamais pu se toucher? Je pourrais vous montrer dans l'un de ces volumes manuscrits que vous voyez sur ma table, plusieurs pages chargées de mes pieds de mouche, et que j'ai intitulées *Parallélismes de la langue grecque et de la française*. Je sais que j'ai été précédé sur ce point par un grand maître, *Henri Etienne;* mais je n'ai jamais rencontré son livre, et rien n'est plus amusant que de former soi-même ces sortes de recueils, à mesure qu'on lit et que les exemples se présentent. Prenez bien garde que je n'entends point parler des simples conformités de mots acquis tout simplement par voie de contact et de communication : je ne parle que des conformités d'idées prouvées par des synonymes de sens, différents en tout par la forme; ce qui exclut toute idée d'emprunt. Je vous ferai seulement observer une chose bien singulière : c'est que lorsqu'il est question de rendre quelques-unes de ces idées dont l'expression naturelle offenserait de quelque manière la délicatesse, les Français ont souvent rencontré précisément les mêmes tournures employées jadis par les Grecs pour sauver ces naïvetés choquantes; ce qui doit paraître fort extraordinaire, puisqu'à cet

Digitized by Google

égard nous avons agi de nous-mêmes, sans rien demander à nos intermédiaires, les Latins. Ces exemples suffisent pour nous mettre sur la voie de cette force qui préside à la formation des langues, et pour faire sentir la nullité de toutes les spéculations modernes. Chaque langue, prise à part, répète les phénomènes spirituels qui eurent lieu dans l'origine; et plus la langue est ancienne, plus ces phénomènes sont sensibles. Vous ne trouverez surtout aucune exception à l'observation sur laquelle j'ai tant insisté : c'est qu'à mesure qu'on s'élève vers ces temps d'ignorance et de barbarie qui virent la naissance des langues, vous trouverez toujours plus de logique et de profondeur dans la formation des mots, et que ce talent disparaît par une gradation contraire, à mesure qu'on descend vers les époques de civilisation et de science. Mille ans avant notre ère, Homère exprimait dans un seul mot évident et harmonieux : *Ils répondirent par une acclamation favorable à ce qu'ils venaient d'entendre* (1). En lisant

(1) Il s'agit ici, sans le moindre doute, de l'ΕΠΕΥΦΗΜΗΣΑΝ (*Epeuphemesan*) de l'Iliade. On produirait peut-être en français l'ombre de ce mot sous une forme barbare, en disant *ils lui* SURBIENACCLAMERENT.

Digitized by Google

ce poète, tantôt on entend pétiller autour de soi ce feu générateur qui fait vivre la vie (1), et tantôt on se sent humecté par la rosée qui distille de ses vers enchanteurs sur la couche poétique des immortels (2). Il sait *répandre* la voix divine autour de l'oreille humaine, comme une atmosphère sonore qui résonne encore après que le Dieu a cessé de parler (3). Il peut évoquer Andromaque, et nous la montrer comme son époux la vit pour la dernière fois, frissonnant de tendresse et RIANT DES LARMES (4).

D'où venait donc cette langue qui semble naître comme Minerve, et dont la première production est un chef-d'œuvre désespérant, sans qu'il ait jamais été possible de prouver qu'elle ait balbutié? Nous écrierons-nous niaisement à la suite des docteurs modernes : *Combien il a fallu de siècles pour former une telle langue!* En effet, il en a fal-

---

(1) Ζαφλεγέες τελέθουσιν. Iliad. XXI, 465.

(2) Στιλπναι δ' ἀπέπιπτον ἔερσαι. *Ibid.* XIV. 351.

(3) Θείη δέ μιν ἀμφέχυτ' ὀμφή. *Ibid.* II, 41. *Qui hoc in aliud sermonem convertere volet, is demum, quæ sit horum vocabulorum vis et ἐνέργεια sentiet.* (Clarkius ad Loc.) Il ajoute avec raison : *Domina* Dacier *non male :* « Il lui sembla que la voix répandue autour de lui « retentissait encore à ses oreilles. »

(4) Δακρυόεν γελάσασα. *Ibid.* VI, 484

Digitized by Google

lu beaucoup, si elle s'est formée comme on l'imagine. Du serment de Louis-le-Germanique en 842 jusqu'au *Menteur* de Corneille, et jusqu'aux *Menteuses* de Pascal (1), il s'est écoulé huit siècles : en suivant une règle de proportion, ce n'est pas trop de deux mille ans pour former la langue grecque. Mais Homère vivait dans un siècle barbare; et pour peu qu'on veuille s'élever au-dessus de son époque, on se trouve au milieu des Pélasges vagabonds et des premiers rudiments de la société. Où donc placerons-nous ces siècles dont nous avons besoin pour former cette merveilleuse langue? Si, sur ce point de l'origine du langage, comme sur une foule d'autres, notre siècle a manqué la vérité, c'est qu'il avait une peur mortelle de la rencontrer. Les *langues* ont commencé; mais *la parole* jamais, et pas même avec l'homme. L'un a nécessairement précédé l'autre; car *la parole* n'est possible que par le VERBE. Toute langue particulière naît comme l'animal, par voie d'explosion et de dévelop-

(1) Ces *Menteuses* sont les *Provinciales*. Voyez les notes placées à la fin de cet entretien.

(*Note de l'editeur.*)

Digitized by Google

pement, sans que l'homme ait jamais passé de l'état d'*aphonie* à l'usage de la parole. Toujours il a parlé, et c'est avec une sublime raison que les Hébreux l'ont appelé AME PARLANTE. Lorsqu'une nouvelle langue se forme, elle naît au milieu d'une société qui est en pleine possession du langage; et l'action, ou le principe qui préside à cette formation ne peut inventer arbitrairement aucun mot; il emploie ceux qu'il trouve autour de lui ou qu'il appelle de plus loin; *il s'en nourrit*, il les triture, il les digère; il ne les adopte jamais sans les modifier plus ou moins. On a beaucoup parlé de signes arbitraires dans un siècle où l'on s'est passionné pour toute expression grossière qui excluait l'ordre et l'intelligence; mais il n'y a point de signes arbitraires, tout mot a sa raison. Vous avez vécu quelque temps, M. le chevalier, dans un beau pays au pied des Alpes, et, si je ne me trompe, vous y avez même tué quelques hommes...

LE CHEVALIER.

Sur mon honneur, je n'ai tué personne. Tout au plus je pourrais dire comme le jeune homme de madame de Sévigné : *Je n'y ai pas nui.*

Digitized by Google

LE COMTE.

Quoi qu'il en soit, il vous souvient peut-être que dans ce pays le *son* (furfur) se nomme *Bren*. De l'autre côté des Alpes, une chouette s'appelle *Sava*. Si l'on vous avait demandé pourquoi les deux peuples avaient choisi ces deux arrangements de sons pour exprimer les deux idées, vous auriez été tenté de répondre : *Parce qu'ils l'ont jugé à propos; ces choses là sont arbitraires*. Vous auriez cependant été dans l'erreur : car le premier de ces deux mots est anglais, et le second est esclavon; et de Raguse au Kamschatka, il est en possession de signifier dans la belle langue russe ce qu'il signifie à huit cents lieues d'ici dans un dialecte purement local (1). Vous n'êtes pas tenté, j'espère, de me soutenir que les hommes, délibérant sur la Tamise, sur le Rhône, sur l'Oby ou sur le Pô, rencontrèrent par hasard les mêmes sons pour exprimer les mêmes idées. Les deux mots préexistaient donc dans

(1) Les dialectes, les patois et les noms propres d'hommes et de lieux me semblent des mines presque intactes, et dont il est possible de tirer de grandes richesses historiques et philosophiques.

Digitized by Google

les deux langues qui en firent présent aux deux dialectes. Voulez-vous que les quatre peuples les aient reçus d'un peuple antérieur? je n'en crois rien; mais je l'admets : il en résulte d'abord que les deux immenses familles teutone et esclavone n'inventèrent point arbitrairement ces deux mots, mais qu'elles les avaient reçus. Ensuite la question recommence à l'égard de ces nations antérieures : d'où les tenaient-elles? il faudra répondre de même, *elles les avaient reçus;* et ainsi en remontant jusqu'à l'origine des choses. Les bougies qu'on apporte dans ce moment me rappellent leur nom : les Français faisaient autrefois un grand commerce de cire avec la ville de *Botzia* dans le royaume de Fez; ils en rapportaient une grande quantité de chandelles de cire qu'ils se mirent à nommer des *botzies*. Le génie national façonna bientôt ce mot et en fit *bougies*. L'Anglais a retenu l'ancien mot *wax-candle* (chandelles de cire), et l'Allemand aime mieux dire *wachslicht* (lumière de cire); mais partout vous voyez la raison qui a déterminé le mot. Quand je n'aurais pas rencontré l'étymologie de *bougie* dans la préface du Dictionnaire hébraïque de Thomassin, où je ne la cherchais cer-

Digitized by Google

tainement pas, en aurais-je été moins sûr d'une étymologie quelconque? Pour douter à cet égard il faut avoir éteint le flambeau de l'analogie; c'est-à-dire qu'il faut avoir renoncé au raisonnement. Observez, s'il vous plaît, que ce mot seul d'*étymologie* est déjà une grande preuve du talent prodigieux de l'antiquité pour rencontrer ou adopter les mots les plus parfaits: car celui-là suppose que chaque mot est *vrai*, c'est-à-dire qu'il n'est point imaginé arbitrairement; ce qui est assez pour mener loin un esprit juste. Ce qu'on sait dans ce genre prouve beaucoup, à cause de l'induction qui en résulte pour les autres cas; ce qu'on ignore au contraire ne prouve rien, excepté l'ignorance de celui qui cherche. Jamais un son arbitraire n'a exprimé, ni pu exprimer une idée. Comme la pensée préexiste nécessairement aux mots qui ne sont que les signes physiques de la pensée, les mots, à leur tour, préexistent à l'explosion de toute langue nouvelle qui les reçoit tout faits et les modifie ensuite à son gré (1). Le génie

(1) Sans excepter même les noms propres qui, de leur nature, sembleraient invariables. La nation qui a été le plus ELLE-MÊME dans les lettres, la grecque, est celle qui a le plus altéré ces mots en les transportant chez elle. Les historiens doivent sans doute s'impatienter;

Digitized by Google

de chaque langue se meut comme un animal pour trouver de tout côté ce qui lui convient. Dans la nôtre, par exemple, *maison* est celtique, *palais* est latin, *basilique* est grec, *honnir* est teutonique, *rabot* est esclavon (1), *almanach* est arabe, et *sopha* est hébreu (2). D'où nous est venu tout cela? peu m'importe, du moins pour le moment : il me suffit de vous prouver que les langues ne se forment que d'autres langues qu'elles tuent ordinairement pour s'en nourrir, à la manière des animaux carnassiers. Ne parlons donc jamais de *hasard* ni de signes arbitraires, *Gallis hæc Philodemus ait* (3). On est déjà bien avancé

---

mais telle est la loi. Une nation ne reçoit rien sans le modifier *Shakespeare* est le seul nom propre, peut-être, qui ait pris place dans la langue française avec sa prononciation nationale de *Chekspire* : c'est Voltaire qui le fit passer, mais ce fut parce que le génie qui allait se retirer le laissa faire.

(1) En effet, le mot *rabot* signifie *travailler*, dans la langue russe; ainsi l'instrument le plus actif de la menuiserie fut nommé, lors de l'adoption du mot par le génie français, le *travailleur* par excellence.

(2) SOPHAN, *élever*, de là *Sophetim*, les *Juges*, (c'est le titre de l'un des livres saints), *les hommes élevés, ceux qui siégent plus haut que les autres*. De là encore *suffetes* (ou *soffetes*), les deux grands magistrats de Carthage. Exemple de l'identité des deux langues hébraïque et punique.

(3) Cette citation, pour être juste, doit être datée. Pourquoi ne dirions-nous pas : *Non si malè nunc et* OLIM *sic erit*, et pourquoi n'ajouterions-nous pas encore, en profitant avec complaisance du double sens qui appartient au mot OLIM : *Non si malè nunc et olim sic fuit?*

Digitized by Google

dans ce genre lorsqu'on a suffisament réfléchi sur cette première observation que je vous ai faite; savoir, que la formation des mots les plus parfaits, les plus significatifs, les plus philosophiques, dans toute la force du terme, appartient invariablement aux temps d'ignorance et de simplicité. Il faut ajouter, pour compléter cette grande théorie, que le talent *onomaturge* disparaît de même invariablement à mesure qu'on descend vers les époques de civilisation et de science. On ne cesse, dans tous les écrits du temps sur cette matière intéressante, de désirer *une langue philosophique*, mais sans savoir et sans se douter seulement que la langue la plus philosophique est celle dont la philosophie s'est le moins mêlée. Il manque deux petites choses à la philosophie pour créer des mots : l'intelligence qui les invente, et la puissance qui les fait adopter. Voit-elle un objet nouveau? elle feuillette ses dictionnaires pour trouver un mot antique ou étranger; et presque toujours même elle y réussit mal. Le mot de *montgolfière*, par exemple, qui est national, est *juste*, au moins dans un sens; et je le préfère à celui d'*aérostat*, qui est le terme scientifique et qui ne dit rien : autant vau-

Digitized by Google

drait appeler un navire *hydrostat*. Voyez cette foule de mots nouveaux empruntés du grec, depuis vingt ans, à mesure que le crime ou la folie en avaient besoin : presque tous sont pris ou formés à contre-sens. Celui de *théophilanthrope*, par exemple, est plus sot que la chose, et c'est beaucoup dire : un écolier anglais ou allemand aurait su dire *théanthropophile*. Vous me direz que ce mot fut inventé par des misérables dans un temps misérable; mais la nomenclature chimique, qui fut certainement l'ouvrage d'hommes très-éclairés, débute cependant par un solécisme de basses classes, *oxigène* au lieu d'*oxigone*. J'ai d'ailleurs, quoique je ne sois pas chimiste, d'excellentes raisons de croire que tout ce dictionnaire sera effacé; mais, à ne l'envisager que sous le point de vue philosophique et grammatical, il serait peut-être ce qu'on peut imaginer de plus malheureux, si la nomenclature métrique n'était venue depuis disputer et remporter pour toujours la palme de la barbarie. L'oreille superbe du grand siècle l'aurait rejetée avec un frémissement douloureux. Alors le génie seul avait le droit de persuader l'oreille française, et Corneille lui-même s'en vit plus d'une fois repoussé; mais,

Digitized by Google

de nos jours, elle se livra à tout le monde.

Lorsqu'une langue est faite (comme elle peut être faite), elle est remise aux grands écrivains, qui s'en servent sans penser seulement à créer de nouveaux mots. Y a-t-il dans le songe d'Athalie, dans la description de l'enfer qu'on lit dans le Télémaque, ou dans la péroraison de l'oraison funèbre de Condé, un seul mot qui ne soit pas vulgaire, pris à part? Si cependant le droit de créer de nouvelles expressions appartenait à quelqu'un, ce serait aux grands écrivains et non aux philosophes, qui sont sur ce point d'une rare ineptie : les premiers toutefois n'en usent qu'avec une excessive réserve, jamais dans les morceaux d'inspiration, et seulement pour les substantifs et les adjectifs ; quant aux *paroles*, ils ne songent guère à en proférer de nouvelles. Enfin, il faut s'ôter de l'esprit cette idée de *langues nouvelles*, excepté seulement dans le sens que je viens d'expliquer; ou, si vous voulez que j'emploie une autre tournure, la parole est éternelle, et toute langue est aussi ancienne que le peuple qui la parle. On objecte, faute de réflexion, qu'il n'y a pas de nation qui puisse elle-même entendre son ancien langage : et qu'importe,

Digitized by Google.

je vous prie? Le changement qui ne touche pas le principe exclut-il l'identité? Celui qui me vit dans mon berceau me reconnaîtrait-il aujourd'hui? Je crois cependant que j'ai le droit de m'appeler *le même*. Il n'en est pas autrement d'une langue : elle est la même tant que le peuple est le même. La pauvreté des langues dans leurs commencements est une autre supposition faite *de la pleine puissance et autorité* philosophique. Les mots nouveaux ne prouvent rien, parce qu'à mesure qu'elles en acquièrent, elles en laissent échapper d'autres, on ne sait dans quelle proportion. Ce qu'il y a de sûr, c'est que tout peuple a parlé, et qu'il a parlé précisément autant qu'il pensait et aussi bien qu'il pensait; car c'est une folie égale de croire qu'il y ait un signe pour une pensée qui n'existe pas, ou qu'une pensée manque d'un signe pour se manifester. Le Huron ne dit pas *garde-temps*, par exemple, c'est un mot qui manque sûrement à sa langue; mais *Tomawack* manque par bonheur aux nôtres, et ce mot compte tout comme un autre. Il serait bien à désirer que nous eussions une connaissance approfondie des langues *sauvages*. Le zèle et le travail infatigables des

Digitized by Google

missionnaires avaient préparé sur cet objet un ouvrage immense, qui aurait été infiniment utile à la philologie et à l'histoire de l'homme : le fanatisme destructeur du XVIIIe siècle l'a fait disparaître sans retour (1). Si nous avions, je ne dis pas des monuments, puisqu'il ne peut y en avoir, mais seulement les dictionnaires de ces langues, je ne doute pas que nous n'y trouvassions de ces mots dont je vous parlais il n'y a qu'un instant, restes évidents d'une langue antérieure parlée par un peuple éclairé. Et quand même nous ne les trouverions pas, il en résulterait seulement que la dégradation est arrivée au point d'effacer ces derniers restes : *Etiam periêre ruinæ*. Mais dans l'état quelconque où elles se trouvent, ces langues ainsi *ruinées* demeurent comme des monuments terribles de la justice divine ; et si on les connaissait à fond, on serait probablement plus effrayé par les mots qu'elles possèdent que par ceux qui leur manquent. Parmi les sauvages de la Nouvelle-Hollande il n'y a point de mot pour exprimer

(1) Voyez l'ouvrage italien, curieux quoique mal écrit à dessein, et devenu extrêmement rare, intitulé : *Memorie catoliche*. 3 volumes, in-12.

Digitized by Google

l'idée de Dieu ; mais il y en a un pour exprimer l'opération qui détruit un enfant dans le sein de sa mère, afin de la dispenser des peines de l'allaitement : on l'appelle le MI-BRA (1).

LE CHEVALIER.

Vous m'avez beaucoup intéressé, M. le comte, en traitant avec une certaine étendue une question qui s'est trouvée sur notre route; mais souvent il vous échappe des mots qui me causent des distractions, et dont je me promets toujours de vous demander raison. Vous avez dit, par exemple, tout en courant à un autre sujet, *que la question de l'origine de la parole était la même que celle de l'origine des idées*. Je serais curieux de vous entendre raisonner sur ce point; car souvent j'ai entendu parler de différents écrits sur l'origine des idées, et même j'en ai lu; mais la vie agitée que j'ai menée pendant si longtemps, et peut-être aussi le manque d'un bon *aplanisseur* (ce mot, comme vous voyez, n'appartient point à la langue primitive) m'ont toujours empêché d'y voir clair. Ce problème ne se pré-

(1) Je ne sais de quel voyageur est tirée l'anecdote du *Mi-bra*; mais probablement elle n'aura été citée que sur une autorité sûre.

Digitized by Google

sente à moi qu'à travers une espèce de nuage qu'il ne m'a jamais été possible de dissiper; et souvent j'ai été tenté de croire que la mauvaise foi et le malentendu jouaient ici comme ailleurs un rôle marquant.

LE COMTE.

Votre soupçon est parfaitement fondé, mon cher chevalier, et j'ose croire que j'ai assez réfléchi sur ce sujet pour être en état au moins de vous épargner quelque fatigue.

Mais avant tout je voudrais vous proposer le motif de décision qui doit précéder tous les autres : c'est celui de l'autorité (1). La raison humaine est manifestement convaincue d'impuissance pour conduire les hommes ; car peu sont en état de bien raisonner, et nul ne l'est de bien raisonner sur tout; en sorte qu'en général il est bon, quoi qu'on en dise, de commencer par l'autorité. Pesez donc les voix de part et d'autre, et voyez contre l'origine sensible des idées, Pythagore, Platon, Cicéron, Origène, saint Augustin,

(1) *Naturæ ordo sic se habet, ut quùm aliquid discimus, rationem præcedat auctoritas :* c'est-à-dire, l'ordre naturel exige que, lorsque nous apprenons quelque chose, l'autorité précède la raison. (Saint Augustin, *De mor. Eccles. cath.*, c. II.)

Digitized by Google

Descartes, Cudworth, Lami, Polignac, Pascal, Nicole, Bossuet, Fénélon, Leibnitz, et cet illustre Malebranche qui a bien pu errer quelquefois dans le chemin de la vérité, mais qui n'en est jamais sorti. Je ne vous nommerai pas les champions de l'autre parti; car leurs noms me déchirent la bouche. Quand je ne saurais pas un mot de la question, je me déciderais sans autre motif que mon goût pour la bonne compagnie, et mon aversion pour la mauvaise (1).

Je vous proposerais encore un autre argument préliminaire qui a bien sa force : c'est celui que je tire du résultat détestable de ce système absurde qui voudrait, pour ainsi dire, matérialiser l'origine de nos idées. Il n'en est pas, je crois, de plus avilissant, de plus funeste pour l'esprit humain. Par lui la raison a perdu ses ailes, et se traîne comme un reptile fangeux; par lui fut tarie la source divine de la poésie et de l'éloquence; par lui toutes les sciences morales ont péri (2).

---

(1) C'était l'avis de Cicéron. « Il me semble, dit-il, qu'on pourrait « appeler PLÉBÉIENS tous ces philosophes qui ne sont pas de la société « de Platon, de Socrate et de toute leur famille. » PLEBEII *videntur appellandi omnes philosophi qui à Platone et Socrate et ab eâ familiâ dissident.* (Tusc. Quæst. 1. 23.)

(2) « La théorie *sublime* qui rapporte tout aux sensations n'a été

LE CHEVALIER.

Il ne m'appartient pas peut-être de disputer sur les suites du système; mais quant à ses défenseurs, il me semble, mon cher ami, qu'il est possible de citer des noms respectables à côté de ces autres noms qui vous déchirent la bouche.

LE COMTE.

Beaucoup moins, je puis vous l'assurer, qu'on ne le croit communément; et il faut observer d'abord qu'une foule de grands hommes, créés de la pleine autorité du dernier siècle, cesseront bientôt de l'être ou de

---

« imaginée que pour frayer le chemin au matérialisme. Nous voyons « à présent pourquoi la philosophie de Locke a été si bien accueillie, « et les effets qui en ont résulté. C'est avec raison qu'elle a été censu- « rée (par la Sorbonne), comme fausse, mal raisonnée et conduisant « à des conséquences très pernicieuses. » (*Bergier, Traité hist et dogm. de la Relig.* tom. III, chap. v, art. IV, § 14, *p.* 518.)

Rien de plus juste que cette observation. Par son système grossier, Locke a déchaîné le matérialisme. Condillac a mis depuis ce système à la mode dans le pays de la mode, par sa prétendue clarté qui n'est au fond que la simplicité du rien; et le vice en a tiré des maximes qu'il a su mettre à la portée même de l'extrême futilité. On peut voir dans les lettres de madame du Deffant tout le parti que cette *aveugle* tirait de la maxime ridiculement fausse, *que toutes les idées nous viennent par les sens*, et quel édifice elle élevait sur cette base aérienne. (In-8°, tom. IV, l. XLI, *p.* 339.)

Digitized by Google

le paraître. La grande cabale avait besoin de leur renommée : elle l'a faite comme on fait une boîte ou un soulier; mais cette réputation factice est aux abois, et bientôt l'épouvantable médiocrité de ces *grands hommes* sera l'inépuisable sujet des risées européennes.

Il faut d'ailleurs retrancher de *ces noms respectables*, ceux des philosophes réellement illustres que la secte philosophique enrôla mal à propos parmi les défenseurs de l'origine sensible des idées. Vous n'avez pas oublié peut-être, M. le sénateur, ce jour où nous lisions ensemble le livre de Cabanis *sur les rapports du physique et du moral de l'homme* (1), à l'endroit où il place sans façon au rang des défenseurs du système matériel Hippocrate et Aristote. Je vous fis remarquer à ce sujet le double et invariable caractère du philosophisme moderne, l'ignorance et l'effronterie. Comment des gens entièrement étrangers aux langues savantes, et surtout au grec dont ils n'entendaient pas une ligne, s'avisaient-ils de citer et de juger les philosophes grecs? Si Cabanis en particulier avait ouvert une bonne édition d'Hip-

(1) Paris, 1805, 2 vol. in-8°. Crapelet.

Digitized by Google

pocrate, au lieu de citer sur parole ou de lire avec la dernière négligence quelque mauvaise traduction, il aurait vu que l'ouvrage qu'il cite comme appartenant à Hippocrate est un morceau supposé (1). Il n'en faudrait pas d'autre preuve que le style de l'auteur, aussi mauvais écrivain qu'Hippocrate est clair et élégant. Cet écrivain d'ailleurs, quel qu'il soit, n'a parlé ni pour ni contre la question; c'est ce que je vous fis encore remarquer dans le temps. Il se borne à traiter celle de l'expérience et de la théorie dans la médecine, en sorte que chez lui *æsthèse* est synonyme *d'expérience*, et non de *sensation* (2). Je

---

(1) C'est l'ouvrage des *Avertissements* (Παραγγελίαι.) On peut consulter sur ce point les deux éditions principales d'Hippocrate; celle de Foës, Genève, 1657, 2 vol. in-fol.; et celle de Vander-Linden, Leyde, 1665, 2 vol. in-8°; mais surtout l'ouvrage du célèbre Haller, *Artis medicæ principes*, etc., Lausannæ, 1786, in-8°, tom. IV, *p.* 86. *Præf. in lib. de præcep.* ibi : *Spurius liber, non ineptus tamen.*

(2) Parmi les innombrables traits de mauvaise foi qui distinguent la secte moderne, on peut distinguer celui qui confond l'expérience vulgaire ou mécanique, telle qu'on l'exerce dans nos cabinets de physique, avec l'expérience prise dans un sens plus relevé, pour les impressions que nous recevons des objets extérieurs par le moyen de nos sens; et parce que le Spiritualiste soutient avec raison que nos idées ne peuvent tirer leur origine de cette source tout-à-fait secondaire, ces honnêtes philosophes lui font dire *que dans l'étude des sciences physiques il faut s'attacher aux théories abstraites préférablement à l'expé-*

Digitized by Google

vous fis de plus toucher au doigt qu'Hippocrate devait à bien plus juste titre être rangé parmi les défenseurs des idées innées, puisqu'il fut le maître de Platon, qui emprunta de lui ses principaux dogmes métaphysiques.

A l'égard d'Aristote, quoiqu'il ne me fût pas possible de vous donner sur-le-champ tous les éclaircissements que vous auriez pu désirer, vous eûtes cependant la bonté de vous en fier à moi lorsque, sur la foi seule d'une mémoire qui me trompe peu, je vous citai cette maxime fondamentale du philosophe grec, *que l'homme ne peut rien apprendre qu'en vertu de ce qu'il sait déjà;* ce qui seul suppose nécessairement quelque chose de semblable à la théorie des idées innées.

Et si vous examinez d'ailleurs ce qu'il a écrit avec une force de tête et une finesse d'expressions véritablement admirables, sur l'essence de l'esprit qu'il place dans la pensée même, il ne vous restera pas le moindre

---

rience. Cette imposture grossière est répétée dans je ne sais combien d'ouvrages écrits sur la question dont il s'agit ici; et nombre de gens *sans expérience* s'y sont laissé prendre.

Digitized by Google

doute sur l'erreur qui a prétendu ravaler ce philosophe jusqu'à Locke et Condillac.

Quant aux scolastiques, qu'on a beaucoup trop déprimés de nos jours, ce qui a trompé surtout la foule des hommes superficiels qui se sont avisés de traiter une grande question sans la comprendre, c'est le fameux axiome de l'écolier : *Rien ne peut entrer dans l'esprit que par l'entremise des sens* (1). Par défaut d'intelligence ou de bonne foi, on a cru ou l'on a dit que cet axiome fameux excluait les idées innées : ce qui est très faux. Je sais, M. le sénateur, que vous n'avez pas peur des in-folios. Je veux vous faire lire un jour la doctrine de saint Thomas sur les idées ; vous sentirez à quel point...

LE CHEVALIER.

Vous me forcez, mes bons amis, à faire connaissance avec d'étranges personnages. Je croyais que saint Thomas était cité sur les bancs, quelquefois à l'Eglise ; mais je me doutais peu qu'il pût être question de lui entre nous.

---

(1) *Nihil est in intellectu quod priùs non fuerit sub sensu.*

Digitized by Google

LE COMTE.

Saint Thomas, mon cher chevalier, a fleuri dans le XIIIe siècle. Il ne pouvait s'occuper de sciences qui n'existaient pas de son temps, et dont on ne s'embarrassait nullement alors. Son style admirable sous le rapport de la clarté, de la précision, de la force et du laconisme, ne pouvait être cependant celui de Bembo, de Muret ou de Maffei. Il n'en fut pas moins l'une des plus grandes têtes qui aient existé dans le monde. Le génie poétique même ne lui était pas étranger. L'Eglise en a conservé quelques étincelles qui purent exciter depuis l'admiration et l'envie de Santeuil (1). Puisque vous savez le latin, monsieur le chevalier, je ne voudrais pas répondre qu'à l'âge de cinquante ans et retiré dans votre vieux manoir, si Dieu vous le rend, vous n'empruntiez saint Thomas à votre curé pour juger par vous-même de ce grand homme. Mais je reviens à la question. Puisque saint Thomas fut surnommé *l'ange*

(1) Santeuil disait qu'il préférait à sa plus belle composition l'hymne, ou, comme on dit, la *prose* de saint Thomas, pour la fête du Saint-Sacrement : *Lauda, Sion, Salvatorem*, etc., etc.

Digitized by Google

de l'école c'est lui surtout qu'il faut citer pour absoudre l'école; et en attendant que M. le chevalier ait cinquante ans, c'est à vous, M. le sénateur, que je ferai connaître la doctrine de saint Thomas sur les idées. Vous verrez d'abord qu'il ne marchande point pour décider *que l'intelligence dans notre état de dégradation, ne comprend rien sans image* (1). Mais entendez-le parler ensuite sur l'esprit et sur les idées. Il distinguera soigneusement « *l'intellect passif* ou cette « puissance qui reçoit les impressions de « *l'intellect actif* (qu'il nomme aussi *possi-* « *ble*), de l'intelligence proprement dite « qui raisonne sur les impressions. Le sens « ne connaît que l'individu; l'intelligence « seule s'élève à l'universel. Vos yeux aper- « çoivent un triangle; mais cette appréhen- « sion qui vous est commune avec l'animal « ne vous constitue vous-même que simple « animal; et vous ne serez *homme* ou intel- « ligence qu'en vous élevant du *triangle* à la « *triangulité*. C'est cette puissance de géné- « raliser qui *spécialise* l'homme et le fait ce

(1) *Intellectus noster, secundùm statum præsentem, nihil intelligit sinè phantasmate.* S. Thom. *Adversùs gentes.* Lib. III, cap. 41.

Digitized by Google

« qu'il est ; car les sens n'entrent pour rien dans « cette opération, ils reçoivent les impres- « sions et les transmettent à l'intelligence ; « mais celle-ci peut seule les rendre *intelli-* « *gibles*. Les sens sont étrangers à toute « idée spirituelle, et même ils ignorent leur « propre opération, la vue ne pouvant se « voir ni voir qu'elle voit. »

Je voudrais encore vous faire lire la superbe définition de la vérité, que nous a donnée saint Thomas. *La vérité*, dit-il, *est une équation entre l'affirmation et son objet*. Quelle justesse et quelle profondeur ! c'est un éclair de la vérité qui se définit elle-même, et il a bien eu soin de nous avertir qu'il ne s'agit d'*équation* qu'entre *ce qu'on dit de la chose et ce qui est dans la chose ;* « mais qu'à « l'égard de l'opération spirituelle qui af- « firme, elle n'admet aucune *équation*, » parce qu'elle est au-dessus de tout et ne ressemble à rien, de manière qu'il ne peut y avoir aucun rapport, aucune analogie, aucune *équation* entre la chose comprise et l'opération qui comprend.

Maintenant, que les idées universelles soient innées dans nous, ou que nous les voyions en Dieu, ou comme on voudra, n'im-

Digitized by Google

porte ; c'est ce que je ne veux point examiner dans ce moment : le point négatif de la question est sans contredit ce qu'elle renferme de plus important; établissons d'abord que les plus grands, les plus nobles, les plus vertueux génies de l'univers se sont accordés à rejeter l'origine sensible des idées. C'est la plus sainte, la plus unanime, la plus entraînante protestation de l'esprit humain contre la plus grossière et la plus vile des erreurs : pour le surplus, nous pouvons ajourner la question.

Vous voyez, messieurs, que je suis en état de diminuer un peu le nombre de ces *noms respectables* dont vous me parliez, M. le chevalier. Au reste, je ne refuse point d'en reconnaître quelques-uns parmi les défenseurs *du sensibilisme* (ce mot, ou tout autre qu'on trouvera meilleur, est devenu nécessaire) ; mais dites-moi, ne vous est-il jamais arrivé, ou par malheur ou par faiblesse, de vous trouver en mauvaise compagnie ? Dans ce cas, comme vous savez, il n'y a qu'un mot à dire : SORTEZ ; tant que vous y êtes, on a droit de se moquer de vous, pour ne rien dire de plus.

Après ce petit préliminaire, M. le chevalier, je voudrais d'abord, si vous me faisiez

Digitized by Google

l'honneur de me choisir pour votre introducteur dans ce genre de philosophie, vous faire observer avant tout que toute discussion sur l'origine des idées est un énorme ridicule, tant qu'on n'a pas décidé la question de l'essence de l'ame. Vous permettrait-on dans les tribunaux de demander un héritage comme parent, tant qu'il serait douteux si vous l'êtes? Eh bien, messieurs, il y a de même dans les discussions philosophiques, de ces questions que les gens de loi appellent *préjudicielles*, et qui doivent être absolument décidées avant qu'il soit permis de passer à d'autres. Si l'estimable Thomas a raison dans ce beau vers :

L'homme vit par son ame, et l'ame est la pensée,

tout est dit; car si la pensée est essence, demander l'origine des idées, c'est demander l'origine de l'origine. Voilà Condillac qui nous dit : *Je m'occuperai de l'esprit humain, non pour en connaître la nature, ce qui serait téméraire; mais seulement pour en examiner les opérations.* Ne soyons pas la dupe de cette hypocrite modestie : toutes les fois que vous voyez un philosophe du dernier siècle s'incliner respectueusement

Digitized by Google

devant quelque problème, nous dire *que la question passe les forces de l'esprit humain; qu'il n'entreprendra point de la résoudre, etc.*, tenez pour sûr qu'il redoute au contraire le problème comme trop clair, et qu'il se hâte de passer à côté pour conserver le droit de *troubler l'eau*. Je ne connais pas un de ces messieurs à qui le titre sacré *d'honnête homme* convienne parfaitement. Vous en voyez ici un exemple : pourquoi mentir ? pourquoi dire qu'on ne veut point prononcer sur l'essence de l'ame, tandis qu'on prononce très expressément sur le point capital en soutenant que les idées nous viennent par les sens, ce qui chasse manifestement la pensée de la classe des essences ? Je ne vois pas d'ailleurs ce que la question de l'essence de la pensée a de plus difficile que celle de son origine qu'on aborde si courageusement. *Peut-on concevoir la pensée comme accident d'une substance qui ne pense pas?* ou bien *peut-on concevoir l'accident-pensée se connaissant lui-même, comme pensant et méditant sur l'essence de son sujet qui ne pense pas?* Voilà le problème proposé sous deux formes différentes, et pour moi je vous avoue que je n'y vois rien de déses-

Digitized by Google

pérant; mais enfin on est parfaitement libre de le passer sous silence, à la charge de convenir et d'avertir même, à la tête de tout ouvrage sur l'origine des idées, qu'on ne le donne que pour un simple jeu d'esprit, pour une hypothèse tout-à-fait aérienne, puisque la question n'est pas admissible sérieusement tant que la précédente n'est pas résolue. Mais une telle déclaration faite dans la préface accréditerait peu le livre; et qui connaît cette classe d'écrivains ne s'attendra guère à ce trait de probité.

Je vous faisais observer ensuite, M. le chevalier, une insigne équivoque qui se trouve dans le titre même de tous les livres écrits dans le sens *moderne*, sur l'origine des idées, puisque ce mot *d'origine* peut désigner également la cause seulement occasionnelle et excitatrice, ou la cause productrice des idées. Dans le premier cas, il n'y a plus de dispute, puisque les idées sont supposées préexister; dans le second, autant vaut précisément soutenir que la matière de l'étincelle électrique est produite par l'excitateur.

Nous rechercherions ensuite pourquoi l'on parle toujours de l'origine des *idées*, et jamais de l'origine des *pensées*. Il faut bien

Digitized by Google

qu'il y ait une raison secrète de la préférence constamment donnée à l'une de ces expressions sur l'autre : ce point ne tarderait pas à être éclairci ; alors je vous dirais, en me servant des paroles mêmes de Platon que je cite toujours volontiers : *Entendons-nous, vous et moi, la même chose par ce mot de pensée?* Pour moi, la pensée est LE DISCOURS QUE L'ESPRIT SE TIENT A LUI-MÊME (1).

Et cette définition sublime vous démontrerait seule la vérité de ce que je vous disais tout à l'heure : *que la question de l'origine des idées est la même que celle de l'origine de la parole;* car la pensée et la parole ne sont que deux magnifiques synonymes ; l'intelligence ne pouvant penser sans savoir qu'elle pense, ni savoir qu'elle pense sans parler, puisqu'il faut qu'elle dise : *je sais.*

Que si quelque initié aux doctrines modernes vient vous dire que *vous parlez*, parce

---

(1) Τὸ δὲ διανοεῖσθαι ἄρ ὅπερ ἐγὼ καλεῖ, ;... λόγον ὃν αὐτὲ πρὸς αὐτὴν ἡ ψυχὴ διεξέργεται. (*Plato, in Theæt. Opp., t.* II, *p.* 150—151.

Verbe, parole et *raison*, c'est la même chose (Bossuet, VI Avert. aux Protestants, N° 48), et ce *verbe*, cette *parole*, cette *raison* est un être, une *hypostase* réelle, dans l'image comme dans l'origiual. C'est pourquoi il est écrit *dic verbo*, et non pas *dic verbum*.

Digitized by Google

qu'on vous a parlé ; demandez-lui (mais vous comprendra-t-il ?) si l'*entendement*, à son avis, est la même chose que l'*audition ;* et s'il croit que, pour *entendre* la parole, il suffise d'entendre le bruit qu'elle envoie dans l'oreille ?

Au reste, laissez, si vous voulez, cette question de côté. Si nous voulions approfondir la principale, je me hâterais de vous conduire à un préliminaire bien essentiel, celui de vous convaincre qu'après tant de disputes, on ne s'est point encore entendu sur la définition des *idées innées*. Pourriez-vous croire que jamais Locke n'a pris la peine de nous dire ce qu'il entend par ce mot ? cependant rien n'est plus vrai. Le traducteur français de Bacon déclare, en se moquant des *idées innées*, qu'il avoue ne pas *se souvenir d'avoir eu dans le sein de sa mère connaissance du carré de l'hypothénuse*. Voilà donc un homme d'esprit (car Locke en avait beaucoup) qui prête aux philosophes spiritualistes la croyance qu'un fœtus dans le sein de sa mère sait les mathématiques, ou que nous pouvons savoir sans apprendre ; c'est-à-dire, en d'autres termes, apprendre sans apprendre ; et que c'est là ce que les philosophes nomment *idées innées*.

Digitized by Google

Un écrivain bien différent et d'une toute autre autorité, qui honore aujourd'hui la France par des talents supérieurs ou par le noble usage qu'il en sait faire, a cru argumenter d'une manière décisive contre les *idées innées*, en demandant : *Comment*, si Dieu « avait gravé telle ou telle idée dans nos es- « prits, l'*homme* pourrait parvenir à les effa- « cer? Comment, par exemple, l'enfant « idolâtre, naissant ainsi que le chrétien avec « la *notion distincte* d'un Dieu unique, peut « cependant être ravalé au point de croire « à une multitude de dieux? »

Que j'aurais de choses à vous dire sur cette *notion distincte* et sur l'épouvantable puissance dont l'homme n'est que trop réellement en possession, d'*effacer plus ou moins ses idées innées* et de *transmettre sa dégradation!* Je m'en tiens à vous faire observer ici une confusion évidente de l'*idée* ou de la simple *notion* avec l'*affirmation*, deux choses cependant toutes différentes : c'est la première qui est *innée*, et non la seconde; car, personne, je crois, ne s'est avisé de dire qu'il y avait des raisonnements *innés*. Le déiste dit: *Il n'y a qu'un Dieu*, et il a raison; l'idolâtre dit : *Il y en a plusieurs*, et il a tort; il se

Digitized by Google

trompe, mais comme un homme qui se tromperait dans une opération de calcul. S'en suivrait-il par hasard que celui-ci n'aurait pas l'idée du nombre? Au contraire, c'est une preuve qu'il la possède; car, sans cette idée, il n'aurait pas même l'honneur de se tromper. En effet pour se tromper, il faut affirmer; ce qu'on ne peut faire sans une puissance quelconque du verbe *être*, qui est l'ame de tout verbe (1), et toute affirmation suppose une notion préexistante. Il n'y aurait donc, sans l'idée antérieure d'un Dieu, ni théistes, ni polythéistes, d'autant qu'on ne peut dire ni *oui* ni *non* sur ce qu'on ne connaît pas, et qu'il est impossible de se tromper sur Dieu, sans avoir l'idée de Dieu. C'est donc la *notion* ou la pure *idée* qui est innée et nécessairement étrangère aux sens : que si elle est assujettie à la loi du développement, c'est la loi universelle de la pensée et de la vie dans tous les cercles de la création terrestre. Du reste toute notion est vraie (2).

---

(1) Tant que le verbe ne paraît pas dans la phrase, l'homme ne parle pas, il meurt. (Plutarque, Questions platoniques, chap. IX; traduction d'Amyot.)

(2) Celui qui tenait ce discours, il y a plus de dix ans, se doutait peu alors qu'il était à la veille de devenir le correspondant et bientôt

Digitized by Google

Vous voyez, messieurs, que sur cette grande question (et je pourrais vous citer bien d'autres exemples), on en est encore à savoir précisément *de quoi il s'agit*.

Un dernier préliminaire enfin non moins essentiel serait de vous faire observer cette action secrète, qui, dans toutes les sciences...

LE SÉNATEUR.

Croyez-moi, mon cher ami, ne vous jouez pas davantage sur le bord de cette question; car le pied vous glissera, et nous serons obligés de passer ici la nuit.

LE COMTE.

Dieu vous en préserve, mes bons amis, car vous seriez assez mal logés. Je n'aurais cependant pitié que de vous, mon cher sénateur, et point du tout de cet aimable soldat qui s'arrangerait fort bien sur un canapé.

---

l'ami de l'illustre philosophe dont la France a tant de raison de s'enorgueillir; et qu'en recevant de la main même de M. le vicomte de Bonald la collection précieuse de ses œuvres, il aurait le plaisir d'y trouver la preuve que le célèbre auteur de la *Législation primitive* s'était enfin rangé parmi les plus respectables défenseurs des *idées innées*. Au reste, on n'entend parler ici que de la proposition négative qui nie l'origine immatérielle des idées; le surplus est une question entre nous, une question *de famille*, dont les matérialistes ne doivent pas se mêler.

Digitized by Google

LE CHEVALIER.

Vous me rappelez mes bivouacs; mais, quoique vous ne soyez pas militaire, vous pourriez aussi nous raconter de terribles nuits. Courage, mon cher ami! certains malheurs peuvent avoir une certaine douceur; j'éprouve du moins ce sentiment, et j'aime à croire que je le partage avec vous.

LE COMTE.

Je n'éprouve nulle peine à me résigner; je vous l'avouerai même, si j'étais isolé, et si les coups qui m'ont atteint n'avaient blessé que moi, je ne regarderais tout ce qui s'est passé dans le monde que comme un grand et magnifique spectacle qui me livrerait tout entier à l'admiration; mais que le billet d'entrée m'a coûté cher!... Cependant je ne murmure point contre la puissance adorable qui a si fort rétréci mon appartement. Voyez comme elle commence déjà à m'indemniser, puisque je suis ici, puisqu'elle m'a donné si libéralement des amis tels que vous. Il faut d'ailleurs savoir sortir de soi-même et s'élever assez haut pour voir le monde, au lieu de ne voir qu'un point. Je ne songe jamais sans ad-

Digitized by Google

miration à cette trombe politique qui est venue arracher de leurs places des milliers d'hommes destinés à ne jamais se connaître, pour les faire tournoyer ensemble comme la poussière des champs. Nous sommes trois ici, par exemple, qui étions nés pour ne jamais nous connaître : cependant nous sommes réunis, nous conversons ; et quoique nos berceaux aient été si éloignés, peut-être que nos tombes se toucheront.

Si le mélange des hommes est remarquable, la communication des langues ne l'est pas moins. Je parcourais un jour dans la bibliothèque de l'académie des sciences de cette ville, le *Museum sinicum* de Bayer, livre qui est devenu, je crois, assez rare, et qui appartient plus particulièrement à la Russie, puisque l'auteur, fixé dans cette capitale, y fit imprimer son livre, il y a près de quatre-vingts ans. Je fus frappé d'une réflexion de cet écrivain savant et pieux. « On ne voit « point encore, dit-il, à quoi servent nos « travaux sur les langues ; mais bientôt on « s'en apercevra. Ce n'est pas sans un grand « dessein de la Providence que les langues « absolument ignorées en Europe, il y a « deux siècles, ont été mises de nos jours

Digitized by Google

« à la portée de tout le monde. Il est per-
« mis déjà de soupçonner ce dessein; et c'est
« un devoir sacré pour nous d'y concourir
« de toutes nos forces. » Que dirait Bayer, s'il vivait de nos jours? la marche de la Providence lui paraîtrait bien accélérée. Réfléchissons d'abord sur la *langue universelle*. Jamais ce titre n'a mieux convenu à la langue française; et ce qu'il y a d'étrange, c'est que sa puissance semble augmenter avec sa stérilité. Ses beaux jours sont passés : cependant tout le monde l'entend, tout le monde la parle; et je ne crois pas même qu'il y ait de ville en Europe qui ne renferme quelques hommes en état de l'écrire purement. La juste et honorable confiance accordée en Angleterre au clergé de France exilé, a permis à la langue française d'y jeter de profondes racines : c'est une seconde conquête peut-être, qui n'a point fait de bruit, car Dieu n'en fait point (1), mais qui peut avoir des suites plus heureuses que la première. Singulière destinée de ces deux grands peuples, qui ne peuvent cesser de se chercher ni de se haïr! Dieu les a placés en

(1) *Non in commotione Dominus*. III. Reg. XIX, 11.

Digitized by Google

regard comme deux aimants prodigieux qui s'attirent par un côté et se fuient par l'autre, car ils sont à la fois ennemis et parents (1). Cette même Angleterre a porté nos langues en Asie, elle a fait traduire Newton dans la langue de Mahomet (2), et les jeunes Anglais soutiennent des thèses à Calcutta, en arabe, en persan et en bengali. De son côté, la France qui ne se doutait pas, il y a trente ans, qu'il y eût plus d'une langue vivante en Europe, les a toutes apprises, tandis qu'elle forçait les nations d'apprendre la sienne. Ajoutez que les plus longs voyages ont cessé d'effrayer l'imagination ; que tous

---

(1) « Vous êtes, à ce qui me semble, *gentis incunabula nostræ*, et « toujours la France a exercé sur l'Angleterre une influence morale « plus ou moins forte. Lorsque la source qui est chez vous se trouvera « obstruée ou souillée, les eaux qui en partent seront bientôt taries en « Angleterre, ou bien elles perdront leur limpidité, *et peut-être qu'il en « sera de même pour toutes les autres nations*. De là vient, suivant ma « manière de voir, que l'Europe n'est que trop intéressée à tout ce « qui se fait en France. » *Burke's Reflex. on the Revol. of France*, London. Dodley, 1793, in-8°, *p.* 118—119.) Paris est le centre de l'Europe. (Le même, *Lettres à un membre de la chambre des communes*, 1797, in-8°, *p.* 18.

(2) Le traducteur, qui a écrit presque sous la dictée d'un astronome anglais, se nomme Tuffuzul-Hussein, Khan. Boerhave a reçu le même honneur. (*Sir Will. Jone's works*, in-4°, tom. 5, *p.* 570. Supplément, tom. I, *p.* 278. Tom. II, *p.* 922.)

Digitized by Google

les grands navigateurs sont européens (1); que l'Orient entier cède manifestement à l'ascendant européen; que le Croissant, pressé sur ses deux points, à Constantinople et à Delhi, doit nécessairement éclater par le milieu; que les événements ont donné à l'Angleterre quinze cents lieues de frontières avec le Thibet et la Chine, et vous aurez une idée de ce qui se prépare. L'homme, dans son ignorance, se trompe souvent sur les fins et sur les moyens, sur ses forces et sur la résistance, sur les instruments et sur les obstacles. Tantôt il veut couper un chêne avec un canif, et tantôt il lance une bombe pour briser un roseau; mais la Providence ne tâtonne jamais, et ce n'est pas en vain qu'elle agite le monde. Tout annonce que nous marchons vers une grande unité que nous devons *saluer de loin*, pour me servir d'une tournure religieuse. Nous sommes douloureusement et bien justement broyés; mais si de misérables yeux tels que les miens sont dignes d'entrevoir les secrets

(1) Voyez *Essays by the students of fort William in Bengal*, etc. Calcutta, 1802.

Saint-Martin a remarqué *que tous les grands navigateurs sont chrétiens*. C'est la même chose.

Digitized by Google

divins, nous ne sommes *broyés* que pour être *mêlés*.

LE SÉNATEUR.

O mihi tam longæ maneat pars ultima vitæ!

LE CHEVALIER.

Vous permettrez bien, j'espère, au *soldat* de prendre la parole en français :

Courez, volez, heures trop lentes,
Qui retardez cet heureux jour.

FIN DU SECOND ENTRETIEN.

Digitized by Google

NOTES DU DEUXIÈME ENTRETIEN

N° I.

(Page 75. Jean-Jacques Rousseau, l'un des plus dangereux sophistes de son siècle, et cependant le plus dépourvu de véritable science, de sagacité et surtout de profondeur, avec une profondeur apparente qui est toute dans les mots.)

Le mérite du style ne doit pas être accordé à Rousseau sans restriction. Il faut remarquer qu'il écrit très mal la langue philosophique; qu'il ne définit rien; qu'il emploie mal les termes abstraits; qu'il les prend tantôt dans un sens poétique, et tantôt dans le sens des conversations. Quant à son mérite intrinsèque, La Harpe a dit le mot: *Tout, jusqu'à la vérité, trompe dans ses écrits.*

II.

Page 75. Toute dégradation individuelle et nationale est sur-le-champ annoncée par une dégradation rigoureusement proportionnelle dans le langage.)

Ubicunque videris orationem corruptam placere, ibi mores quoque à recto descivisse non est dubium. (Senec., Epist. mor. CXIV.) On peut retourner cette pensée et dire avec autant de vérité : *Ubicunque mores à recto descivisse videris, ibi quoque orationem corruptam placere non est dubium.* Le siècle qui vient de finir a donné en France une grande et triste preuve de cette vérité. Cependant de très bons esprits ont vu le mal et ont défendu la langue de toutes leurs forces : on ne sait

Digitized by Google

encore ce qui arrivera. *Le style réfugié*, comme on le nomma jadis, tenait à la même théorie. Par un de ces faux aperçus qui ne cessent de s'introduire dans le domaine de la science, on a attribué ce style au contact des nations étrangères; et voilà comment l'esprit humain perd son temps à se jouer sur des surfaces trompeuses où il s'amuse même à se mirer sottement, au lieu de les briser pour arriver à la vérité. Jamais le protestantisme français persécuté, affranchi ou protégé, n'a produit ni ne produira en français aucun monument capable d'honorer la langue et la nation. Rien dans ce moment ne l'empêche de me démentir. *Macte animo!*

III.

(Page 82. Platon ne dit-il pas de même *qu'il faut s'en prendre au générateur* plus qu'au *généré*? et dans un autre endroit n'a-t-il pas ajouté que *le Seigneur, Dieu des Dieux*, voyant que les êtres soumis à la génération avaient perdu (ou détruit en eux) le don inestimable, s'était déterminé de les soumettre à un traitement propre tout à la fois à les punir et à les régénérer?)

En général ces citations sont justes. On peut les vérifier dans l'ouvrage de Timée de Locres, imprimé avec les œuvres de Platon. (Edit. Bip., tom. X, *p.* 26. Voyez encore le Timée de Platon, *ibid.*, p. 426, et le Critias, *ibid.*, 65—66.) J'observe seulement que dans le Critias Platon ne dit pas le *don inestimable*, mais les *plus* belles choses parmi les plus précieuses : Τὰ κάλλιστα ἀπὸ τῶν τιμιώτατων ἀπολλύντες. *(Ibid., in fin.)* L'abbé Le Batteux, dans sa traduction de Timée de Locres, et l'abbé de Feller (Dict. hist., art. *Timée*, et Catéch. philos., tom. III, nº 465,) font parler ce philosophe d'une manière plus explicite; mais comme la seconde partie du passage cité est obscure, et que Marcile Ficin me paraît avoir purement conjecturé, j'imite la réserve de l'interlocuteur qui s'en est tenu à ce qu'il y a de certain.

IV.

(Page 84. Il ajoute (Platon) que l'homme, ainsi tiraillé en sens contraire, ne peut faire le bien et vivre heureux *sans réduire en servitude*

Digitized by Google

cette puissance de l'ame où réside le mal, et sans remettre en liberté celle qui est le séjour et l'organe de la vertu.)

Toutes ces idées se rencontrent en effet dans le *Phèdre* de Platon. (Opp., tom. X, *p.* 286 et 341.) Ce dialogue singulier ressemble beaucoup à *l'homme*. Les vérités les plus respectables y sont fort mal accompagnées ; et *Typhon* s'y montre trop à côté d'*Osiris*.

V.

(Page 87. Tout le genre humain vient d'un couple. On a nié cette vérité comme toutes les autres. Eh ! qu'est-ce que cela fait ?)

Newton, qui peut être appelé à juste titre, pour me servir d'une expression du Dante, MASTRO DI COLOR CHE SANNO, a décidé qu'il n'est pas permis en philosophie d'admettre le *plus* lorsque le *moins* suffit à l'explication des phénomènes, et qu'ainsi un couple suffisant pour expliquer la population de l'univers, on n'a pas droit d'en supposer plusieurs. Linnée, qui n'a point d'égaux dans la science qu'il a cultivée, regarde de même comme un axiome : *que tout être vivant ayant un sexe, vient d'un couple créé de Dieu dans l'origine des choses ;* et le chevalier W. Jones, qui avait tant médité sur les langues et sur les différentes familles humaines, déclare embrasser cette doctrine *sans balancer*. (Asiat. Research. in-4°, tom. III, *page* 480.) Voltaire, fondé sur sa misérable raison de la diversité des espèces, a soutenu chaudement l'opinion contraire, et il serait excusable (n'était la mauvaise intention), vu qu'il parlait de ce qu'il n'entendait pas. Mais que dire d'un physiologiste cité plus haut (*p.* 64, note VI), lequel, après avoir reconnu expressément la toute-puissance du principe intérieur, dans l'économie animale, et son action altérante lorsqu'il est lui-même vicié de quelque manière, n'adopte pas moins le raisonnement grossier de Voltaire, et s'appuie de la stature d'un Patagon, de la laine d'un Nègre, du nez d'un Cosaque, etc., pour nous dire gravement que, *suivant l'opinion la plus vraisemblable*, LA NATURE (qu'est-ce donc que cette femme ?) a été *déterminée par des lois primordiales dont les causes sont inconnues*, A CRÉER *diverses races d'hommes*.

Voilà comment un homme, d'ailleurs très habile, peut se trouver enfin conduit par le fanatisme anti-mosaïque de son siècle à ignorer ce qu'il sait et à nier ce qu'il affirme.

Digitized by Google

VI.

(Page 89. Ecoutez la sage antiquité sur le compte des premiers hommes : elle vous dira que ce furent des hommes merveilleux, et que des êtres d'un ordre supérieur daignaient les favoriser des plus précieuses communications.)

Antiquitas proximè accedit ad deos (Cicero, de Leg. II, 11.) *Non tamen negaverim fuisse primos homines alti spiritûs viros, et, ut ita dicam,* A DIIS RECENTES : *neque enim dubium est quin meliora mundus nondum effatus ediderit.* (Sen. Epist. XC.) Origène disait très-sensément à Celse : « Le monde ayant été créé par la Providence, il faut « nécessairement que le genre humain ait été mis, dans les commen- « cements, sous la tutelle de certains êtres supérieurs, et qu'alors « Dieu déjà se soit manifesté aux hommes. C'est aussi ce que l'Ecriture « sainte atteste, etc. (Gen. XVIII), et il convenait en effet que, dans « l'enfance du monde, l'espèce humaine reçût des secours extraordi- « naires, jusqu'à ce que l'invention des arts l'eût mise en état de se « défendre elle-même et de n'avoir plus besoin de l'intervention di- « vine, etc. » Origène appelle à lui la poésie profane comme une alliée de la raison et de la révélation ; il cite Hésiode dont le passage très connu est fort bien paraphrasé par Milton. (Par. lost. IX, 2, etc.) *Voy.* Orig. contra Cels. IV, cap. 28. Opp. Edit. Rucei, tom. I, *pag.* 562, 199.

VII.

(Page 91. Pythagore voyageant en Egypte, six siècles avant notre ère, y apprit la cause de tous les phénomènes de Vénus.)

Veneris stellæ naturam Pythagoras deprehendit. Olympiad. XLII. *qui fuit annus urbis* CXLII. Plin. Hist. nat., lib. II, cap. 8, tom. I, *pag.* 150. Edit. Hard. in-4°. Macrob. Saturn. l. XII. — Maurice's History of Indostan, in-4° tom. I, *pag.* 167.

Digitized by Google

VIII.

(Page 91. Les Egyptiens connaissaient, à ce que je soupçonne, la véritable forme des orbites planétaires.)

Εἶτα οὐ δίδιας, κ. τ. λ. *Sept. Sap. conv. Edit. Steph. in-fol.*, tom. II, pag. 149. Amyot a traduit : « Les Egyptiens disent que « les astres, en faisant leurs révolutions ordinaires, sont une fois haut « et puis une fois bas, et, selon leur hauteur et leur bassesse, devien- « nent pires ou meilleurs, qu'ils n'étaient, etc. » (*Banq. des sept sages*, c. XI.)

IX.

(Page 92. Julien, dans l'un de ses fades discours (je ne sais plus lequel), appelle le soleil, *le Dieu aux sept rayons.*)

C'est dans le Ve discours qu'il emploie cette expression remarquable; et il en fait honneur en effet aux Chaldéens. Il est vrai que Pétau, à la marge de son édition (in-4o, *pag.* 323), cite un manuscrit qui porte ἑπάκτινα θέον, au lieu de ἑπτάκτινα; mais la première leçon est évidemment l'ouvrage d'un copiste qui, ne comprenant rien à ces *sept rayons*, dut s'applaudir beaucoup d'avoir imaginé cette correction. Elle prouve seulement combien il faut se garder de corriger les manuscrits sans pouvoir s'appuyer d'une autre autorité écrite.

X.

(Page 92. On lit dans les livres sacrés des Indiens, que sept jeunes vierges s'étant rassemblées pour célébrer la venue de *Crischna*, qui est l'Apollon indien, le dieu apparut tout à coup au milieu d'elles, et leur proposa de danser; mais que ces vierges s'étant excusées sur ce qu'elles manquaient de danseurs, le dieu y pourvut en se divisant lui-même, de manière que chaque fille eut son *Crischna*.)

Ce n'est pas précisément cela. La fable indienne ne dit point que ces vierges fussent au nombre de sept, mais dans le monument qui représente la fable, et dont on a envoyé une copie en Europe, on voit en

Digitized by Google

effet sept jeunes filles (*Maurice's hist. of Ind.*, tom. I, *pag.* 108.); ce qui semble néanmoins revenir au même, d'autant plus que les brahmes soutiennent expressément que le soleil a sept rayons primitifs. (*Sir William Jone's works, supplem.* in-4o, tom. II, *pag.* 116.)

(*Note de l'éditeur.*)

Pindare a dit (*Olymp. VII*, 13 — 135. *Edit. Heinii. Gotting.*, 1798, in-8o, tom. I, *pag.* 98.) « qu'après que les dieux se furent divisé la terre, et que le soleil, oublié dans le partage, eût retenu « pour lui l'île de Rhodes qui venait de sortir du sein de la mer, il « eut de la nymphe qui donna son nom à l'île *sept fils d'un esprit mer-* « *veilleux;* » et l'on peut voir de plus dans le grand ouvrage du P. de Montfaucon, que toutes les figures qui représentent Apollon ou le Soleil ont la tête ornée de sept rayons lumineux où d'un diadème à sept pointes, ce qui revient encore au même. D'une manière ou d'une autre, on voit constamment le nombre *sept* attaché au Soleil, et ceci m'a toujours paru remarquable. (*Antiq. expl.* Paris, 1722, in-fol., tom. III, chap. VI, *pag.* 119 et suiv.)

XI.

(Page 92. Ajoutez que le véritable système du monde fut parfaitement connu dans la plus haute antiquité.)

On peut voir sur ce point les nombreux témoignages de l'antiquité recueillis dans la belle préface que Copernic à placée à la tête de son fameux livre *De Orb. cœl. Revol.*, dédié au pape Paul III, grand protecteur des sciences et surtout de l'astronomie. On peut observer, à propos de ce livre, que les souverains Pontifes ont puissamment favorisé la découverte du véritable système du monde par la protection qu'ils accordèrent, à différentes époques, aux défenseurs de ce système. Il est devenu tout-à-fait inutile de parler de l'aventure de Galilée, dont les torts ne sont plus ignorés que de l'ignorance. (*Voy.* les Mém. lus à l'acad. de Mantoue, par l'abbé Tiraboschi. *Storia della letterat. Ital.*, Venezia, 1796, in-8o, tom. 8, *pag.* 313. et seg.)

XII.

(Page 94. Permis à des gens qui croient tout, excepté la Bible, de nous citer les observations chinoises faites il y a quatre ou cinq mille

Digitized by Google

ans sur une terre qui n'existait pas, par un peuple à qui les jésuites apprirent à faire des almanachs à la fin du XVe siècle.

Sénèque a dit : *Philosophi credula gens.* (Quæst. nat. V, 26.) Eh ! comment ne seraient-ils pas crédules, ceux qui croient ce qu'ils veulent? Les exemples ne manquent pas. Ceux-ci sont remarquables. Ne les avons-nous pas vus, pendant plus d'un demi-siècle, nous démontrer l'impossibilité physique du déluge par le défaut d'eau nécessaire à la grande submersion ! Mais du moment que, pour former les montagnes par voie de précipitation, il leur a fallu plus d'eau que n'en suppose le déluge, ils n'ont pas hésité d'en couvrir le globe jusqu'au-dessus des Cordilières. Dites que les blocs gigantesques qui forment certains monuments du Pérou pourraient bien être des pierres factices, vous trouverez sur-le-champ un de ces messieurs, qui vous dira : *Je ne vois rien là que de très probable.* (*Lettres améric.*, tom. I, lettre VI, *pag.* 93 ; *note du traducteur.*) Montrez-leur la pierre de Sibérie, qui est à l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg, et qui pèse 2,000. *C'est un aérolithe*, diront-ils; *elle est tombée des nues et s'est formée en un clin d'œil.* Mais s'agit-il des *couches* terrestres, c'est autre chose. Un Péruvien peut fort bien faire du granit impromptu, comme il s'en forme en l'air très souvent ; mais, pour la roche calcaire, Dieu ne s'en tirera pas en moins de soixante mille ans; il faut qu'il en passe par-là.

XIII.

(Page 94. Tout cela ne mérite plus de discussion : laissons-les dire.

Bailli avait *démontré* que les fameuses tables de Trivalore remontaient à l'époque si célèbre dans l'Inde du *Cali-Yug*, c'est-à-dire à deux mille ans au moins avant notre ère. Mais ne voilà-t-il pas que ces tables se sont trouvées *écrites*, et même par bonheur *datées* vers la fin du XIIIe siècle ! (*De l'antiquité du Surya-Sidhanta, par M. Bentley, dans les Rech. asiat.*, in-4°, tom. VI, *pag.* 538.) Quel malheur pour la science, si les Français avaient dominé dans l'Inde pendant la fièvre irréligieuse qui a travaillé ce grand peuple, et qui ne paraît encore affaiblie que parce qu'elle a affaibli le malade ! Ces détestables lettrés du dernier siècle se seraient coalisés avec les brahmes pour étouffer la vérité, et l'on ne sait plus deviner comment elle se serait fait jour.

Digitized by Google

L'Europe doit des actions de grâce à la société anglaise de Calcutta, dont les honorables travaux ont brisé cette arme dans les mains des malintentionnés.

XIV.

(Pag. 96. Cependant quoiqu'elle (la science de l'antiquité) n'ait jamais rien demandé à personne, et qu'on ne lui connaisse aucun appui humain, il n'est pas moins prouvé qu'elle a possédé les plus rares connaissances.)

L'ouvrage célèbre de M. Bryant, *A new System, or an Analysis of ancient mythology, etc.* London, 1776, in-4°, 3 vol., peut être considéré comme un savant commentaire de cette proposition. Un livre de ce genre contient nécessairement une partie hypothétique ; mais l'ensemble de l'ouvrage, et le IIIe volume surtout, me semblent présenter une véritable démonstration de la science primitive, et même des puissants moyens physiques qui furent mis à la disposition des premiers hommes, puisque leurs ouvrages matériels passent les forces humaines, *qualia nunc hominum producit corpora tellus*. Caylus a défié l'Europe entière avec toute sa mécanique de construire une pyramide d'Egypte. (Rech. d'antiq., etc. in-4°, tom. V, préf.)

XV.

(Page 99. Voltaire même n'a-t-il pas dit que la devise de toutes les nations fut toujours : *L'âge d'or le premier se montra sur la terre ?*)

Il l'a dit en effet sur l'Essai sur les mœurs, etc., *aurea prima sata est ætas*. Chap. IV. Œuvr. de Volt., in-8°, 1785, tom. XVI, *p.* 289.) — Il est bien remarquable que les mêmes traditions se sont retrouvées en Amérique. *Le règne de Queizalcoatl était l'âge d'or des peuples d'Anahnac : alors tous les animaux, les hommes mêmes vivaient en paix ; la terre produisait sans culture ses plus riches moissons.... Mais ce règne... et le bonheur du monde ne furent pas de longue durée, etc.*, (Vues des Cordilières et monum. de l'Amérique, par M. de Humboldt, tom. I, in-8°, Planche VII, *p.* 3.)

Digitized by Google

XVI.

(Page 108. Je ne suis pas moins frappé du nom de *Cosmos* donné au monde.)

Voy. *Eustathe* sur le v. 16e du Ie livre de l'Iliade. Au reste, sans prétendre contester l'observation générale, *qu'il se trouve dans les langues anciennes, aux époques d'une barbarie plus ou moins profonde, des mots qui supposent des connaissances étrangères à cette époque*, j'avoue cependant que le mot de COSMOS ne me semble pas cité heureusement à l'appui de cette proposition, puisqu'il est évidemment nouveau dans le sens de *monde*. Homère ne l'emploie jamais que dans son acception primitive d'*ordre*, de *décence*, d'ornement, etc. Iliade, II, 214; V, 759; VIII, 12; X, 472; XI, 48; XII, 40; XXIV, 622, etc. Odyss, VIII, 179, 364, 489, 492; XIV, 363; etc. Hésiode ne fait presque pas d'usage de ce mot (même dans le sens d'ornement) ni d'aucun de ses dérivés si nombreux et si élégants. Ce qui est fort singulier, on trouve une seule fois COSMOS dans la Théogonie, V, 588, et COSMEO, *ibid.* V, 572. Pindare emploie presque toujours ce mot de COSMOS dans le sens d'*ornement*, quelquefois dans celui de *convenance*, jamais dans celui de *monde*. Euripide de même ne s'en sert jamais dans ce dernier sens, ce qui doit paraître très surprenant. On le trouve à la vérité selon ce même sens dans les hymnes attribués à Orphée. (*A la Terre*, V, 4; *au Soleil*, V, 16, etc.) Mais ce n'est qu'une preuve de plus que ces hymnes ont été fabriqués ou interpolés à une époque très postérieure à celle qu'on leur attribue.

XVII.

(Page 108. Comment ces anciens Latins, lorsqu'ils ne connaissaient encore que la guerre et le labourage, imaginèrent-ils d'exprimer par le même mot l'idée de la *prière* et celle du *supplice?*)

Salluste, qui aimait les archaïsmes, a dit : *Itaque Senatus, ob ea feliciter acta, diis immortalibus* SUPPLICIA *decernere*. De bello Jugurt., L. V..) Et pres d'un siècle plus tard, Apulée, singeant ce même goût, disait encore : *Plena aromatis et* SUPPLICIIS. (Métam. XI.) D'ailleurs

Digitized by Google

supplicatio, *supplicari*, *etc.*, *etc.*, viennent de ce mot, et la même analogie a lieu dans notre langue, où l'on trouve *supplice* et *supplication*, *supplier* et *supplicier*.

XVIII.

(Page 109. Qui leur enseigna d'appeler la fièvre la *purificatrice* et *l'expiatrice* ?)

Il ne paraît pas en effet qu'il y ait le moindre doute sur l'étymologie de *febris*, qui appartient évidemment à l'ancien mot *februare*. De là *Februarius*, le mois des expiations.

Au rang de ces mots singuliers, je place celui de *Rhumb*, qui appartient depuis longtemps à plusieurs langues maritimes de l'Europe. *Rhumbos* en grec signifiant en général la *rotation*, et *rhumbon* une *circonvolution en spirale*, ne pourrait-on pas, sans être un *Mathanasius*, voir dans ce mot de *rhumb* une connaissance ancienne de la *loxodromie* ?

XIX.

(Page 109. Homère.... nous parle de certains hommes et de certaines choses *que les dieux appellent d'une manière et les hommes d'une autre.*)

On peut observer, à propos de cette expression, qu'elle ne se rencontre jamais dans l'Odyssée; et cette observation pourrait être jointe à celles qui permettraient de conjecturer que les deux poèmes de l'Iliade et de l'Odyssée ne sont pas de la même main; car l'auteur de l'Iliade est très constant sur les noms, les surnoms, les épithètes, les tournures, etc.

XX.

(Page 110. Platon a fait observer ce talent des peuples dans leur enfance.)

Il dit en effet *que tout homme intelligent doit de grandes louanges à l'antiquité pour le grand nombre de mots heureux et naturels qu'elle a imposés aux choses :* Ὡς ἴυ καὶ κατὰ φύσιν κείμενα, *De Leg.* VII. Opp. tom. VIII, *pages.* 379.

Digitized by Google

Sénèque admire de même ce talent de l'antiquité pour désigner les objets *efficacissimis notis*. (Sen. Epist. mor. LXXXI.) Lui-même est admirable dans cette expression qui est tout à fait *efficace* pour nous faire comprendre ce qu'il veut dire.

Platon ne s'en tient pas à reconnaître ce talent de l'antiquité, il en tire l'incontestable conséquence : *Pour moi*, dit-il, *je regarde comme une vérité évidente que les mots n'ont pu être imposés primitivement aux choses que par une puissance au-dessus de l'homme;* ET DE LA VIENT QU'ILS SONT SI JUSTES. — Οἶμας μὲν ἐγὼ τον ἀληθέστατον λόγον περι τουτων εἶναιμείζω τινα δύναμιν εἶναι ἢ ἀνθρωπείαν τὴν θεμένην τὰ πρῶτα τὰ ὀνόματα τοῖς πράγμασιν, ὥΣΤΕ ΑΝΑΓΚΑΙΟΝ ΕΙΝΑΙ ΑΥΤΑ ΟΡΘΩΣ ΕΧΙΕΝ. Plat. in Crat. Opp., tom. II. Edit Bip., *pag.* 343.

XXI.

(Page 112. Voyez comment ils (les Français) opérèrent jadis sur les deux mots latins DUO et IRE, dont ils firent DUIRE, *aller deux ensemble*, et par une extension naturelle, *mener*, *conduire.*)

Charron a dit encore : *Celui que je veux* DUIRE *et instruire à la sagesse, etc.* (De la sagesse. liv. II. chap. V, n° 13.) Ce mot naquit à une époque de notre langue où le sens de ces deux mots *duo* et *ire* était généralement connu. Lorrque l'idée de la simultanéité s'effaça des esprits, l'action *onomaturge* y joignit la partieule destinée en français à exprimer cette idée, c'est-à-dire le CUM des Latins, et l'on dit *conduire*. Quand nous disons aujourd'hui en style familier : *Cela ne me* DUIT *pas*, le sens primitif subsiste toujours; car c'est comme si nous disions : *Cela ne peut* aller *avec moi; m'accompagner, subsister à côté de moi*, et c'est encore dans un sens tout semblable que nous disons : *Cela ne vous* VA *pas.*

XXII

(Page 112. Du pronom personnel SE, de l'adverbe relatif de lieu HORS, et d'une terminaison verbale TIR, ils (les Français) ont fait S-OR-TIR, c'est-à-dire, SE-HORS-TIR, ou *mettre sa propre personne hors de l'endroit où elle était.*)

Digitized by Google

Roubaud, cité dans un discours préliminaire du nouveau dictionnaire des synonymes français, voit dans *sortir* HORS et IRE. Il n'a pas compris ce mot parce qu'il avait négligé les consonnes, auxquelles le véritable étymologiste doit faire une attention presque exclusive. Les voyelles représentent les tuyaux d'un orgue : c'est la puissance animale qui ne peut que crier ; mais les consonnes sont les *touches*, c'est-à-dire le signe de l'intelligence qui articule le cri.

XXIII.

(Page 112. COURAGE, formé de COR et de RAGE, c'est-à-dire *rage du cœur*.)

Je disois en mon COURAGE : *Si le roi s'en alloit, etc.* (Joinville, dans la collect. des mémoires, etc., tom. I. Cette phrase est tout-à-fait grecque : Ἐγὼ δὲ ἐν τῷ ΘΥΜΩ μοῦ ἔλεγον, etc.

Au milieu du XVIe siècle, ce mot de COURAGE retenait encore sa signification primitive. *Le vouloir de Dieu tout-puissant lui changea le courage.* (Voy. *Le sauf-conduit donné par le souldan au sujet du roi très chrétien, à la fin du livre intitulé : Promptuaire des Conciles, etc.* Lyon, de Tournes, 1546, in-16, *pag.* 208.) *Cor*, au reste, a fait *cœur*, en vertu de la même analogie qui de *bos* a fait bœuf, de *flos*, fleur, de *cos*, queux, de *votum*, vœu, de *ovum*, œuf, de *nodus*, nœud, *etc.*

XXIV.

(Page 113. Faites l'anatomie du mot *incontestable*, vous y trouverez la négation IN ; le signe du moyen et de la simultanéité CUM ; la racine antique TEST, commune, si je ne me trompe, aux Latins et aux Celtes.)

De là le mot TEST*is* en latin · celui de TÉMOIN (anciennement TESM*oing*) dans notre langue, TEST en anglais, serment du *Test*, *etc.*

XXV.

(Page 113. Et le signe de la capacité ABLE, du latin HABILIS, si l'un et l'autre ne viennent point encore d'une racine commune et antérieure.)

Digitized by Google

CAPUT HABILE, CAPABLE : *tête puissante qui possède une grande capacité*. La première racine s'étant effacée, nous avons attribué à ce mot *capable* le sens unique du second, *habile*. Les Anglais ont conservé celle-ci pure et simple; *an* ABLE *man* (*un homme capable*).

XXVI.

(Page 113. Admirez la métaphysique subtile qui du QUARE latin, *percè detorto*, a fait notre CAR.)

Quare a fait *car*, comme *quasi* a fait *casi*; *quartus*, *cart*; *querela*, *kerelle*; *quicunque*, *kiconque*; *quamquam*, *cancan* (celui-ci est célèbre), et tant d'autres qui ont conservé ou rejeté l'orthographe latine. *Car* l'a conservée assez longtemps : car on lit dans une ordonnance de Philippe-le-Long, du 28 octobre 1318 : QUAR *se nous souffrions, etc.*; Mémoires du sire de Joinville, dans la Collect. générale des mém., in-8°, préf. *pag.* 88; et dans le commencement du XVIe siècle, un poète disait encore :

QUAR mon mari est, je vos di
Bon mire, je le vos affi.

(Vers cités dans l'avertiss de Lebret, sur *le Médecin malgré lui*, de Molière.)

XXVII.

(Page 113. Et qui a su tirer de UNUS cette particule ON qui joue un si grand rôle dans notre langue.)

L'expression numérique UN, convertie en pronom indéfini pour exprimer l'unité vague d'un genre quelconque, est si nécessaire, ou si naturelle, que les Latins l'employèrent quelquefois presque sans s'en apercevoir contre le génie et les règles les plus certaines de leur langue. On a cité souvent le passage de Térence, *fortè* UNAM *vidi adolescentulam*. On pourrait en citer d'autres. *Corn. Nep. in Annib.*, *XII*; *Cic. de Nat. deorum*, *II*, 7; *Ad Fam. XV*, 16. *Phil. II*, 3; *Tac. Ann. II*, 30, *etc.* Ce pronom indéfini étant un des éléments primordiaux de la langue française, nos pères, employant une ellipse tres naturelle et très commode, le séparèrent du substantif *homme*, tenu

Digitized by Google

pour répété toutes les fois qu'il s'agissait d'exprimer ce que l'homme abstrait avait dit ou fait ; et ils dirent UN *a dit*, *c'est* UN *qui passe*, comme on le dit de nos jours dans quelques dialectes voisins de la France. La Fontaine a dit encore :

Vous rappelez en moi la souvenance
D'UN qui s'est vu mon unique souci.

Mais bientôt UN se changea en ON par l'analogie générale qui a changé l'U initial latin en o français, *onde*, *ombre*, *once*, *onction*, *onguent*, *etc.*, au lieu de *unda*, *umbra*, *etc.* Cette analogie est si forte, qu'elle nous fait souvent prononcer l'o dans les mots même où l'orthographe a retenu l'U ; comme dans *nuncupatif*, *fungus*, *duumvir*, *triumvir*, *nundinal*, *etc.*, que nous prononçons *noncupatif*, *fongus*, *etc.* De là vient encore la prononciation latine des Français qui amuse si fort les Italiens, *bonom*, *malom*, *Dominus vobiscom*, *etc.* Je me range donc volontiers à l'avis de l'interlocuteur sur l'origine de nos particules CAR *et* ON. Les gens de Port-Royal ont prétendu cependant que notre *car* vient du grec GAR (Γὰρ), et que ON vient de HOMME ; mais il me paraît certain que, dans ces deux cas, la *grâce* de l'étymologie avait manqué à ces messieurs : Dieu est le maître. (*Voy.* la Gramm. gén., chap. XIX.)

XXVIII.

(Page 116. *Souproug* (époux), qui signifie exactement *celui qui est attaché avec un autre sous le même joug.*)

Qui ne serait frappé de l'analogie parfaite de ce mot *souproug* avec le *conjux* des Latins ; analogie purement intellectuelle, puisqu'elle n'a rien de commun avec les sons ? Ce mot de *conjux*, au reste, est une syncope de CONJUG*atus*, le G et l'S étant cachés dans l'X.

La fraternité du latin et de l'esclavon, laquelle suppose absolument une origine commune, est une chose connue. On connaît moins celle de l'esclavon avec le samscrit, dont je m'aperçus pour la première fois en lisant la dissertation du P. Paulin de Saint-Barthélemi. *De latini sermonis origine et cum orientalibus linguis connexione.* Romæ, 1802, in-4o.

Je recommande surtout à l'attention des philologues les noms de nombre qui sont capitaux dans ces sortes de recherches.

Digitized by Google

XXIX.

(Page 117. Ce qui exclut toute idée d'emprunt.)

Je sais que le recueil indiqué existait; mais je ne sais s'il existe encore, et dans ce cas même j'aurais aujourd'hui peu d'espoir de l'obtenir. Je tâcherai d'y suppléer jusqu'à un certain point par quelques exemples remarquables que j'ai notés moi-même.

Ἀνακεφαλαίωσις, *récapitulation.* Συγκατάβασις, *condescendance.* Διασυρμὸς, *persiflage.* Διασύρειν, *persifler.* Επαρσιπρότης, *gaucherie.* Δήμου ἄνδρα, *homme du peuple.* (Homère, Il., II, 198. Μακρὰ φίλη, *grande amie* (Théocr. II, 42.) Κάλαμας αὐλὸν, *flûte de canne* (*id. ibid.*) Εορτὴν ποιεῖν, *faire une fête.* Ορθώσαι ὕμνον (Pind. Olymp. III, 5.) *dresser un contrat, un plan, etc.* Μυρίαν χάριν, *mille grâces* (Eurip. Alc., 554.) Ἐπ' ἄμφω καθεύδειν, *dormir sur les deux oreilles.* Ὄφρα ἴΔΗ Μενέλαον, (Hom., Il., IV, 203.) voir *un malade* (en parlant d'un médecin). Αἵματος εἰς ἀγαθοῖο, (*Id.* Odyss., IV, 611) *vous êtes d'un bon sang.* Οἰκίας μεγάλης ἦν, (Plat. in Men. Edit. Bip. Rom., *pag.* 278) *il était d'une grande maison.* Θάττον ἢ βάδην, (Xén., hist. Græc., V, 4, 53.) *plus vite que le pas.* Ἦν αὐτοις εἰδέναι, (Démost., De falsâ lege, 20.) *c'était à eux de savoir.* Ποῖ σοῦ πόδα κυκλεῖς, (Eurip., Orest. 631.) *où tournez-vous vos pas, etc., etc., etc.*

De *misère* et de *malheur* nous avons tiré *misérable* et *malheureux* qui appartiennent également à la misère et au vice, l'une ne conduisant que trop souvent à l'autre : les Grecs avaient procédé de même sur leurs deux mots Πόνος et Μόχθος.

Mais toutes les analogies disparaissent devant celle de Νόστιμος (*nostimos*) et de *revenant.* Comme il n'y a rien de si doux que le retour d'une personne chérie longtemps separée de nous, et réciproquement, rien de si doux pour le *revenant*, pour le guerrier surtout, que ce jour fortuné qui le rend sain et sauf à sa patrie et à sa famille (Νόστιμον ἦμαρ); les Grecs exprimèrent par le même mot le *plaisir* et le *revenir.* Or, les Français ont suivi la même idée précisément. Ils ont dit *homme* avenant, *femme* avenante; *figure, physionomie* revenante. *Cet homme me* REVIENT : c'est-à-dire, *il m'est agréable comme un ami qui me* reviendrait.

Je ne vois rien d'aussi surprenant.

Digitized by Google

XXX.

(Page 117. Pour sauver ces naïvetés choquantes.)

Tels sont, par exemple, les mots Εὐμαρία (*Eumaria*). Νῶϊ ἀφροδισίω. — *Théocrite, id.* VI, 26. *Eusth. ad* Il., I, 113.)

Τὰ μόρια, ἐκ τέμνειν (ἵππον). Δρομὰς, etc., etc.

Il est bien essentiel d'observer, et sur ces mots et sur les précédents, que ces merveilleuses coïncidences d'idées ne sont point parvenues par des intermédiaires latins, lors même que nous avons pris d'eux les mots qui représentent ces idées. Nous avons reçu des Latins, par exemple, le mot *advenant* (*adveniens*); mais jamais les Latins n'ont employé ce mot pour exprimer *ce qui est agréable*. Pour ce mot, comme pour tant d'autres, il n'y a entre nous et les Grecs aucun lien, aucune communication visible. Quel sujet de méditations *his quibus datum est!*

XXXI.

(Page 120. Du serment de Louis-le-Germanique, en 842.)

Ce serment, qui passe pour le plus ancien monument de notre langue, a été souvent imprimé; il se trouve à la tête de l'un des volumes du *Monde primitif* de Court de Gebelin; dans le dictionnaire roman, wallon, celtique et tudesque, etc. in-8°, 1777; dans le journal historique et littéraire, juillet, 1777, *p.* 324, etc. La pleine maturité de cette même langue est fixée avec raison au *Menteur* de Corneille, et aux *Lettres provinciales*. Ce dernier ouvrage surtout est grammaticalement irréprochable : on n'y rencontre pas l'ombre de ces sortes de scories qu'on voit encore flotter sur les meilleures pièces de Corneille.

XXXII.

(Page 120. C'est avec une sublime raison que les Hébreux l'ont appelé AME PARLANTE.)

HHAIM-DABER. C'est l'*homme articulateur* d'Homère. Le grave Voltaire nous dit : L'homme a toujours été ce qu'il est. Cela ne veut

Digitized by Google

« pas dire qu'il ait toujours eu de belles villes, du canon de vingt-
« quatre livres de balles, des opéra-comiques et des couvents de reli-
« gieuses (Tacite en personne !). Mais.... le fondement de la so-
« *ciété* existant toujours, il y a donc toujours eu quelque société.. .
« Ne voyons-nous pas que tous les animaux, ainsi que tous les autres
« êtres exécutent invariablement la loi que la *nature* leur a donnée ?
« L'oiseau fait son nid comme les astres fournissent leur course par un
« principe qui ne changea jamais. Comment l'homme aurait-il changé ?
« etc., etc..... » Mais à la page suivante il n'en recherchera pas moins *par quelle loi, par quels liens secrets, par quel instinct l'homme aura* TOUJOURS *vécu en famille, sans avoir encore formé un langage.* (Introduct. à l'Essai sur l'Hist. univ., in-8o, 1785. Œuvre. Tom. VI, *p.* 31, 32 et 33.)

Romani tollant equites peditesque cachinnum.

XXXIII.

(Page 128. Ils n'en usent qu'avec une extrême réserve, jamais dans les morceaux d'inspiration, et seulement pour les substantifs.)

Et même encore ils n'usent de ce droit que très sobrement et avec une timidité marquée. *Je voudrais qu'il me fût permis d'employer le terme* DÉMAGOGUE. (Bossuet, Hist. des Var. V, 18.) SAGACITÉ, *si j'ose employer ce terme.* (Bourdaloue, serm. sur la parf. observ. de la loi, IIe partie.) *Esprit* LUMINEUX, *comme disent nos amis* (de Port-Royal). Madame de Sévigné, 27 septembre 1671. — L'ÉCLAT des pensées. (Nicole, cité par la même, 4 novembre même année.) Elle souligne BAVARDAGE, 11 décembre 1695, et AIMABILITÉ (preuve qu'*amabilité* n'existait pas), 7 octobre 1676. — RIVALITÉ, mot inventé par Molière. (Comment. de Lebret sur le *Dépit amoureux*, act. I. scène IV.) EFFERVESCENCE : *Comment dites-vous cela, ma fille? voilà un mot dont je n'avais jamais ouï parler.* (Madame de Sévigné, 2 août 1689. Elle y revient ailleurs.) — OBSCÉNITÉ : *Comment dites-vous cela, madame?* (Molière, Crit. de l'*Ecole des femmes.*)

En général les grands écrivains craignent le néologisme; un sentiment secret les avertit qu'il n'est pas permis d'entreligner l'écriture *de nos supérieurs.*

Digitized by Google

XXXIV.

(Page 129. Elle est la même tant que le peuple est le même.)

Il est bien remarquable que pendant qu'une langue varie en s'approchant graduellement du point de perfection qui lui appartient, les caractères qui la peignent varient dans la même proportion, et ne se fixent enfin que lorsqu'elle se fixe elle-même. Partout où les vrais principes de la langue seront altérés, on apercevra de même une certaine altération dans l'écriture. Tout cela vient de ce que chaque nation *écrit sa parole*. Il y a une grande exception au fond de l'Asie, où le Chinois semble au contraire *parler son écriture;* mais là je ne doute pas que la moindre altération dans le système de l'écriture n'en produisît subitement une autre dans le langage. Ces considérations achèvent d'effacer jusqu'à la moindre idée de raisonnement antérieur ou d'arbitraire dans les langues. Après avoir vu la vérité, on la touche. Au reste, puisqu'il s'agit d'écrire, je tiens pour le sentiment de Pline, quoi qu'en disent Bryant et d'autres : *apparet æternum litterarum usum* (Hist. nat. VII, 57.)

XXXV.

(Page 137. Il fut le maître de Platon, qui emprunta de lui ses principaux dogmes métaphysiques.)

Gallien semble ne laisser aucun doute sur ce sujet. « Hippocrate, « dit-il, admettait deux sources de nos connaissances : le principe « sensible et l'intelligence. Il croyait que, par la première puissance, « nous connaissions les choses sensibles, et par la seconde les choses « spirituelles. (*In lib. de offic. Med.*, l. IV.) Le premier d'entre les « Grecs, dont nous ayons connaissance, il reconnut que toute erreur « et tout désordre partent de la matière, mais que toute idée d'ordre, « de beauté et d'artifice nous vient d'en haut. (» *Id., De dieb. decret.*) De là vient « que Platon fut le plus grand partisan d'Hippocrate, et « qu'il emprunta de lui ses dogmes principaux. » (Ζηλωτὴς ὢν Ἱπποκράτους Πλάτων ΕΙΠΕΡ ΤΙΣ ΑΛΛΟΣ, καὶ τὰ μέγιστα τῶν δογμάτων παρ' ἐκείνου ἔλαβε. (*Id. De usu part.*, l. VIII.) Ces textes se trouvent cités à la fin des bonnes éditions d'Hippocrate, *inter testimonia veterum*. Le lecteur qui serait tenté de les vérifier dans

Digitized by Google

celle de *Van der Linden* (in-8°, tom, II, *pag.* 1017) doit observer sur le premier texte, dont je ne donne que la substance, que le traducteur latin *Vidus*, *Vidius*, s'est trompé en faisant parler Hippocrate lui-même, au lieu de Gallien qui prend la parole. — Ἅς ἔστε κἀμὲ διὰ πάντος, κ. τ. λ. *Ibid.*

XXXVI.

(Page 137. L'homme ne peut rien apprendre qu'en vertu de ce qu'il fait déjà.)

Cet axiome décisif en faveur des idées innées, se trouve en effet dans la Métaphysique d'Aristote. Πάσα μάθησις διὰ προγιγνοσκομένων. . ἐστὶ. lib. I., cap. VII. — Ailleurs il répète, *que toute doctrine et toute science rationnelle est fondée sur une connaissance antécédente,... que le syllogisme et l'induction n'appuient leur marche que sur ces sortes de connaissances ; partant toujours de principes posés comme connus.* (Analyt. poster., lib. I, cap. I, *De demonst.*)

XXXVII.

(Page 138. Sur l'essence de l'esprit qu'il place dans la pensée même.)

Je trouve au liv. XII, chap. IX de la Métaphysique d'Aristote, quelques idées qui se rapportent infiniment à ce que dit ici l'interlocuteur. « Comme il n'y a rien, dit-il, au-dessus de la pensée, si elle « n'était pas substance, mais acte simple, il s'ensuivrait que l'acte au- « rait la supériorité d'excellence ou de perfection — τὸ εὖ τὸ σεμνον — « sur le principe même qui le produit, ce qui est révoltant. — Ὥστε « φευκτέον τοῦτο. — On s'accoutume trop à envisager la pensée « en tant qu'elle s'applique aux objets extérieurs, comme science, « ou sensation, ou opinion, ou connaissance ; tandis que l'appré- « hension de l'intelligence qui se comprend elle-même, paraît une « espèce de hors-d'œuvre. Αὐτῆς δὲ (ἡ νόησις) ἐν παρεργῷ ; « — Cette connaissance de l'esprit est cependant *lui* ; l'intelligence ne

Digitized by Google

« pouvant être que l'intelligence de l'intelligence — καὶ ἐστιν ἡ νόησις « νόησεως νόησις. — Le comprenant et le compris ne sont qu'un, « — Οὐκ' ἕτερον οἴω ὄντος τοῦ νοουμένου καὶ τοῦ νοῦ, etc. » Je ne serais pas éloigné de croire que ce chapitre de la Métaphysique d'Aristote se présentait au moins d'une manière vague à l'esprit de l'interlocuteur, lorsqu'il réfutait le préjugé vulgaire qui range si injustement Aristote parmi les défenseurs d'un système non moins faux que vil et dangereux.

(Note de l'Editeur.)

XXXVIII.

(Page 141. La vérité, dit-il, est une équation entre l'affirmation et son objet.)

Je trouve en effet cette définition dans saint Thomas, sous une forme un peu moins laconique. *Veritas intellectûs est adæquatio intellectûs rei secundùm quòd intellectus dicit esse quod est, vel non esse quod non est. (Adv. gent.* Lib. I, cap. XLIX, nº 1. — *Illud quod intellectus intelligendo dicit et cognoscit* (car il ne peut connaître et juger sans DIRE) *oportet esse rei æquatum, scilicet ut ita in re sit, sicut intellectus dicit.* Ibid.

XXXIX.

(Page 141. Entre la chose comprise et l'opération qui comprend.)

Illud verum est de eo quod intellectus dicit, non operatione quâ id dicit. Ibid.

XL.

(Page 141. Entre la chose comprise et l'opération qui comprend.

Intellectus possibilis (sive activus) *est aliqua pars hominis, et est dignissimum et formalissimum in ipso. Ergo ab eo speciem sortitur, et non ab intellectu passivo. — Intellectus possibilis probatur non esse actus corporis alicujus, propter hoc quòd est cognoscitivus omnium forma-*

Digitized by Google

rum sensibilium in universali. Nulla igitur virtus cujus operatio se extendere potest ad universalia omnia formarum sensibilium, potest esse actus alicujus corporis. S. Thom., *ibid.*, lib. II, cap. LX, n° 3-4. *Scientia non est in intellectu passivo, sed in intellectu possibili.* Ibid. n° 8. — *Intellectus possibilis... perficitur per species intelligibiles à phantasmatibus abstractas.* Ibid., n° 15. — *Sensus non est cognoscitivus nisi singularium.... per species individuales receptas in organis corporalibus : intellectus autem est cognoscitivus universalium.* Ibid., lib. II, cap. LXVII, n° 2. — *Sensus non cognoscit incorporalia, nec se ipsum, nec suam operationem ; visus enim non videt se ipsum, nec videt se videre.* Ibid., n° 3-4.

Ce petit nombre de citations suffit, je pense, pour justifier les assertions de l'interlocuteur au sujet de S. Thomas. On peut y lire en passant la condamnation de Condillac, si ridicule avec ses *sensations transformées*, si obstinément brouillé avec la vérité, que lorsqu'il la rencontre par hasard, il s'écrie : *Ce n'est pas elle.*

(*Note de l'Editeur.*)

XLI.

(Page 153. C'est un devoir sacré pour nous d'y concourir de toutes nos forces.)

Quoique l'esprit général du passage indiqué soit rendu, il vaut la peine d'être cité en original, vu surtout l'extrême rareté du livre dont il est tiré.

Velim autem ut (unusquisque) ita per se sentiat quem fructum non modò res litteraria, sed etiam res christiana ex his nostris lucubrationibus perceptura sit, ut nostrâ admonitione non indigeat ; et tametsi quid commodi imprimis religioni attulerimus nondum cuique fortassis illico apparebit, tamen veniet tempus quam non ita obscurum erit. Equidem singulare cœlestis Numinis beneficium esse arbitror quòd omnes omnium gentium linguæ quæ ante hos ducentos annos maximâ ignorantiâ tegebantur, aut patefactæ sunt bonorum virorum industriâ aut adhuc producuntur. Nam si destinationem æternæ majestatis et in futurum tempus consilia divinæ mentis ratio investigare non potest, tamen exstant jam

Digitized by Google

multa Providentiæ istius argumenta ex quibus majus aliquid cogitare sentiamus, quod votis expetere pium sanctumque est : pro virili autem manus præbere, et vel minimum materiam comportare unicè gloriosum.

(Theoph. Sigib. Bayeri, Museum sinicum ; in-8°, Petropoli, 1730, tom. II, præf., pag. 143 144.)

Digitized by Google

TROISIÈME ENTRETIEN.

LE SÉNATEUR.

C'est moi, mon cher comte, qui commencerai aujourd'hui la conversation en vous proposant une difficulté, l'Evangile à la main; ceci est sérieux, comme vous voyez. Lorsque les disciples de l'Homme-Dieu lui demandèrent si l'aveugle-né qui se trouvait sur son chemin était dans cet état pour ses propres crimes ou pour ceux de ses parents, le divin Maître leur répondit : *Ce n'est pas qu'il ait péché ni ceux qui l'ont mis au monde* (c'est-à-dire, ce n'est pas que ses parents ou lui aient commis quelque crime, dont son état soit la suite immédiate); *mais c'est afin que la puissance de Dieu éclate en lui.* Le P. de Ligni, dont vous connaissez sans doute l'excellent ouvrage, a vu dans la réponse que je

Digitized by Google

viens de vous citer une preuve que toutes les maladies ne sont pas la suite d'un crime : comment entendez-vous ce texte, s'il vous plaît ?

LE COMTE.

De la manière la plus naturelle. Premièrement, je vous prie d'observer que les disciples se tenaient sûrs de l'une ou l'autre de ces deux propositions : *Que l'aveugle-né portait la peine de ses propres fautes*, ou *de celles de ses pères;* ce qui s'accorde merveilleusement avec les idées que je vous ai exposées sur ce point. J'observe en second lieu que la réponse divine ne présente que l'idée d'une simple exception qui confirme la loi au lieu de l'ébranler. Je comprends à merveille que cette cécité pouvait n'avoir d'autre cause que celle de la manifestation solennelle d'une puissance qui venait changer le monde. Le célèbre Bonnet, de Genève, a tiré du miracle opéré sur l'aveugle-né le sujet d'un chapitre intéressant de son livre sur la *Vérité de la Religion chrétienne*, parce qu'en effet on trouverait difficilement dans toute l'histoire, je dis même dans toute l'histoire sainte, quelque fait où la vérité soit re-

Digitized by Google

vêtue de caractères aussi frappants, aussi propres à forcer la conviction. Enfin, si l'on voulait parler à la rigueur, on pourrait dire que, dans un sens plus éloigné, cette cécité était encore une suite du péché originel, sans lequel la rédemption, comme toutes les œuvres qui l'ont accompagnée et prouvée, n'aurait jamais eu lieu. Je connais très bien le précieux ouvrage du P. de Ligni, et je me souviens même (ce qui vous a peut-être échappé) que, pour confirmer sa pensée, il demande d'où viennent les maux physiques soufferts par des enfants baptisés avant l'âge où ils ont pu pécher ? Mais, sans manquer aux égards dus à un homme de ce mérite, il me semble qu'on ne peut se dispenser de reconnaître ici une de ces distractions auxquelles nous sommes tous plus ou moins sujets en écrivant. L'état physique du monde, qui est le résultat de la chute et de la dégradation de l'homme, ne saurait varier jusqu'à une époque à venir qui doit être aussi générale que celle dont il est la suite. La régénération spirituelle de l'homme individuel n'a et ne peut avoir aucune influence sur ces lois. L'enfant souffre de même qu'il meurt, parce qu'il appartient à une masse qui doit

Digitized by Google

souffrir et mourir parce qu'elle a été dégradée dans son principe, et qu'en vertu de la triste loi qui en a découlé, tout homme, parce qu'il est homme, est sujet à tous les maux qui peuvent affliger l'homme. Tout nous ramène donc à cette grande vérité, que tout mal, ou pour parler plus clairement, toute *douleur* est un supplice imposé pour quelque crime actuel ou originel (1); que si cette hérédité des peines vous embarrasse, oubliez, si vous voulez, tout ce que je vous ai dit sur ce point; car je n'ai nul besoin de cette considération pour établir ma première assertion, qu'on ne s'entend pas soi-même lorsqu'on se plaint *que les méchants sont heureux dans ce monde, et les justes malheureux;* puisqu'il n'y a rien de si vrai que la proposition contraire. Pour justifier les voies de la Providence, même dans l'ordre temporel, il n'est point nécessaire du tout que le crime soit *toujours* puni et sans délai. Encore

(1) On peut ajouter que tout *supplice* est SUPPLICE dans les deux sens du mot latin *supplicium*, d'où vient le nôtre : car TOUT SUPPLICE SUPPLIE. Malheur donc à la nation qui abolirait les supplices! car la dette de chaque coupable ne cessant de retomber sur la nation, celle-ci serait forcée de payer sans miséricorde, et pourrait même à la fin se voir traiter comme *insolvable* selon toute la rigueur des lois.

Digitized by Google

une fois, il est singulier que l'homme ne puisse obtenir de lui d'être aussi juste envers Dieu qu'envers ses semblables : qui jamais s'est avisé de soutenir qu'il n'y a ni ordre ni justice dans un état parce que deux ou trois criminels auront échappé aux tribunaux ? La seule différence qu'il y ait entre les deux justices, c'est que la nôtre laisse échapper des coupables par impuissance ou par corruption, tandis que si l'autre *paraît* quelquefois ne pas apercevoir les crimes, elle ne suspend ses coups que par des motifs adorables qui ne sont pas, à beaucoup près, hors de la portée de notre intelligence.

LE CHEVALIER.

Pour mon compte, je ne veux plus chicaner sur ce point, d'autant plus que je ne suis pas ici dans mon élément, car j'ai très peu lu de livres de métaphysique dans ma vie; mais permettez que je vous fasse observer une contradiction qui n'a cessé de me frapper depuis que je tourne dans ce grand tourbillon du monde qui est aussi un grand livre, comme vous savez. D'un côté, tout le monde célèbre le bonheur, même temporel de la vertu. Les premiers vers qui soient

Digitized by Google

entrés dans ma mémoire sont ceux de Louis Racine, dans son poème de la Religion :

Adorable vertu, que tes divins attraits,

et le reste. Vous connaissez cela : ma mère me les apprit lorsque je ne savais point encore lire; et je me vois toujours sur ses genoux répétant cette belle tirade que je n'oublierai de ma vie. Je ne trouve rien en vérité que de très raisonnable dans les sentiments qu'elle exprime, et quelquefois j'ai été tenté de croire que tout le genre humain était d'accord sur ce point; car, d'un côté, il y a une sorte de concert pour exalter le bonheur de la vertu : les livres en sont pleins ; les théâtres en retentissent ; il n'y a pas de poète qui ne se soit évertué pour exprimer cette vérité d'une manière vive et touchante. Racine a fait retentir dans la conscience des princes ces mots si doux et si encourageants : *Partout on me bénit, on m'aime ;* et il n'y a point d'homme auquel ce bonheur ne puisse appartenir plus ou moins, suivant l'étendue de la sphère dont il occupe le centre. Dans nos conversations familières, on dira communément : *que la fortune d'un tel négotiant*, par exemple, n'a rien d'éton-

Digitized by Google

nant ; *qu'elle est due à sa probité*, *à son exactitude*, *à son économie qui ont appelé l'estime et la confiance universelle*. Qui de nous n'a pas entendu mille fois le bon sens du peuple dire : *Dieu bénit cette famille ; ce sont de braves gens qui ont pitié des pauvres : ce n'est pas merveille que tout leur réussisse ?* Dans le monde, même le plus frivole, il n'y a pas de sujet qu'on traite plus volontiers que celui des avantages de l'honnête homme isolé sur le faquin le plus fortuné ; il n'y a pas d'empire plus universel, plus irrésistible que celui de la vertu. Il faut l'avouer, si le bonheur même temporel ne se trouve pas là, où sera-t-il donc ?

Mais d'un autre côté, un concert non moins général nous montre, d'une extrémité de l'univers à l'autre,

L'innocence à genoux tendant la gorge au crime.

On dirait que la vertu n'est dans ce monde que pour y souffrir, pour y être martyrisée par le vice effronté et toujours impuni. On ne parle que des succès de l'audace, de la fraude, de la mauvaise foi ; on ne tarit pas sur l'éternel désappointement de l'ingénue probité. Tout se donne à l'intrigue, à la ruse, à la

Digitized by Google

corruption, etc. Je ne puis me rappeler sans rire la lettre d'un homme d'esprit qui écrivait à son ami, en lui parlant d'un certain personnage de leur connaissance qui venait d'obtenir un emploi distingué : M*** méritait bien cet emploi à tous égards, CEPENDANT *il l'a obtenu.*

En effet, on est tenté quelquefois, en y regardant de près, de croire que le vice, dans la plupart des affaires, a un avantage décidé sur la probité : expliquez-moi donc cette contradiction, je vous en prie; mille fois elle a frappé mon esprit : l'universalité des hommes semble persuadée de deux propositions contraires. Las de m'occuper de ce problème fatigant, j'ai fini par n'y plus penser.

LE COMTE.

Avant de vous dire mon avis, M. le chevalier, permettez, s'il vous plaît, que je vous félicite d'avoir lu Louis Racine avant Voltaire. Sa muse, héritière (je ne dis pas universelle) d'une autre muse plus illustre, doit être chère à tous les instituteurs; car c'est une *muse de famille*, qui n'a chanté que la raison et la vertu. Si la voix de ce poète n'est pas éclatante, elle est douce au moins et tou-

Digitized by Google

jours juste. Ses *Poésies sacrées* sont pleines de pensées, de sentiment et d'onction. Rousseau marche avant lui dans le monde et dans les académies : mais dans l'Eglise, je tiendrais pour Racine. Je vous ai félicité d'avoir commencé par lui, je dois vous féliciter encore plus de l'avoir appris sur les genoux de votre excellente mère, que j'ai profondément vénérée pendant sa vie, et qu'aujourd'hui je suis quelquefois tenté d'invoquer. C'est à notre sexe sans doute qu'il appartient de former des géomètres, des tacticiens, des chimistes, etc. ; mais ce qu'on appelle l'*homme*, c'est-à-dire l'homme *moral*, est peut-être formé à dix ans; et s'il ne l'a pas été *sur les genoux de sa mère*, ce sera toujours un grand malheur. Rien ne peut remplacer cette éducation. Si la mère surtout s'est fait un devoir d'imprimer profondément sur le front de son fils le caractère divin, on peut être à peu près sûr que la main du vice ne l'effacera jamais. Le jeune homme pourra s'écarter sans doute; mais il décrira, si vous voulez me permettre cette expression, une *courbe rentrante* qui le ramènera au point dont il était parti.

Digitized by Google

LE CHEVALIER (riant).

Croyez-vous, mon bon ami, que la courbe, à mon égard, commence à *rebrousser*?

LE COMTE.

Je n'en doute pas; et je puis même vous en donner une démonstration expéditive: *c'est que vous êtes ici*. Quel charme vous arrache aux sociétés et aux plaisirs pour vous amener chaque soir auprès de deux hommes âgés, dont la conversation ne vous promet rien d'amusant? Pourquoi, dans ce moment, m'entendez-vous avec plaisir? c'est que vous portez sur le front ce signe dont je vous parlais tout à l'heure. Quelquefois lorsque je vous vois arriver de loin, je crois aussi voir à vos côtés madame votre mère, couverte d'un vêtement lumineux, qui vous montre du doigt cette terrasse où nous vous attendons. Votre esprit, je le sais, semble encore se refuser à certaines connaissances; mais c'est uniquement parce que toute vérité a besoin de préparation. Un jour, n'en doutez pas, vous les goûterez; et je dois aujourd'hui même vous féliciter sur la sagacité avec laquelle vous avez aperçu et mis dans

Digitized by Google

tout son jour une grande contradiction humaine, dont je ne m'étais point encore occupé, quoiqu'elle soit réellement frappante. Oui, sans doute, M. le chevalier, vous avez raison : le genre humain ne tarit ni sur le bonheur ni sur les calamités de la vertu. Mais d'abord on pourrait dire aux hommes : *Puisque la perte et le gain semblent se balancer, décidez-vous donc, dans le doute, pour cette vertu qui est si aimable*, d'autant plus que nous n'en sommes pas réduits à cet équilibre. En effet, la contradiction dont vous venez de parler, vous la trouverez partout, puisque l'univers entier obéit à deux forces (1). Je vais à mon tour vous en citer un exemple : vous allez au spectacle plus souvent que nous. Les belles tirades de Lusignan, de Polyeucte, de Mérope, etc., manquent-elles jamais d'exciter le plus vif enthousiasme ? Avez-vous souvenance d'un seul trait sublime de piété filiale, d'amour conjugal, de piété même, qui n'ait pas été profondément senti et couvert d'applaudissements ? Retournez le lendemain, vous en-

(1) *Vim sentit geminam.* Ovid., VIII, 472.

Digitized by Google

tendrez le même bruit (1) pour les couplets de Figaro. C'est la même contradiction que celle dont nous parlions tout à l'heure ; mais dans le fait il n'y a pas de contradiction proprement dite, car l'opposition n'est pas dans le même sujet. Vous avez lu tout comme nous :

Mon Dieu, quelle guerre cruelle !
Je trouve deux hommes en moi.

LE CHEVALIER.

Sans doute, et même je crois que chacun est obligé en conscience de s'écrier comme Louis XIV : *Ah ! que je connais bien ces deux hommes-là !*

LE COMTE.

Eh bien ! voilà la solution de votre problème et de tant d'autres qui réellement ne sont que le même sous différentes formes. C'est *un homme* qui vante très justement les avantages, même temporels de la vertu, et c'est un *autre homme* dans le même homme qui prouvera, un instant après, qu'elle n'est sur la terre que pour y être persécutée, honnie,

(1) *Autant de bruit peut-être ;* ce qui suffit à la justesse de l'observation : mais non pas *le même bruit.* La conscience ne fait rien comme le vice, et ses applaudissements mêmes ont un accent.

Digitized by Google

égorgée par le crime. Qu'avez-vous donc entendu dans le monde? Deux hommes qui ne sont pas du même avis. En vérité, il n'y a rien là d'étonnant; mais il s'en faut de beaucoup que ces deux hommes soient égaux. C'est la droite raison, c'est la conscience qui dit ce qu'elle voit avec évidence : que dans toutes les professions, dans toutes les entreprises, dans toutes les affaires, l'avantage, toutes choses égales d'ailleurs, se trouve toujours du côté de la vertu; que la santé, le premier des biens temporels et sans lequel tous les autres ne sont rien, est en partie son ouvrage; qu'elle nous comble enfin d'un contentement intérieur plus précieux mille fois que tous les trésors de l'univers.

C'est au contraire l'orgueil révolté ou dépité, c'est l'envie, c'est l'avarice, c'est l'impiété qui se plaignent des désavantages temporels de la vertu. Ce n'est donc plus l'*homme*, ou bien c'est un *autre homme*.

Dans ces discours encore plus que dans ses actions, l'homme est trop souvent déterminé par la passion du moment, et surtout par ce qu'on appelle *humeur*. Je veux vous citer à ce propos un auteur ancien et même antique, dont je regrette beaucoup les ou-

Digitized by Google

vrages, à raison de la force et du grand sens qui brillent dans les fragments qui nous en restent. C'est le grave Ennius, qui faisait chanter jadis sur le théâtre de Rome ces étranges maximes :

J'ai dit qu'il est des dieux ; je le dirai sans cesse :
Mais je le dis aussi, leur profonde sagesse
Ne se mêla jamais des choses d'ici-bas.
Si j'étais dans l'erreur, ne les verrions-nous pas
Récompenser le juste et punir le coupable ?
Hélas ! il n'en est rien. . . . . .

Et Cicéron nous apprend, je ne sais plus où, que ce morceau était couvert d'applaudissements.

Mais dans le même siècle et sur le même théâtre, Plaute était sûrement au moins aussi applaudi, lorsqu'il disait :

Du haut de sa sainte demeure,
Un Dieu toujours veillant nous regarde marcher ;
Il nous voit, nous entend, nous observe à toute heure,
Et la plus sombre nuit ne saurait nous cacher.

Voilà, je crois, un assez bel exemple de cette grande contradiction humaine. Ici c'est le sage, c'est le poète philosophe qui déraisonne ; et c'est le farceur aimable qui prêche à merveille.

Mais si vous consentez à me suivre, par-

Digitized by Google

tons de Rome et pour un instant allons à Jérusalem. Un psaume assez court a tout dit sur le sujet qui nous occupe. Prêt à confesser quelques doutes qui s'étaient élevés jadis dans son ame, le Roi-Prophète, auteur de ce beau cantique, se croit obligé de les condamner d'avance en débutant par un élan d'amour; il s'écrie : *Que notre Dieu est bon pour tous les hommes qui ont le cœur droit!*

Après ce beau mouvement, il pourra avouer sans peine d'anciennes inquiétudes : *J'étais scandalisé, et je sentais presque ma foi s'ébranler lorsque je contemplais la tranquillité des méchants. J'entendais dire autour de moi :* Dieu les voit-il ? *et moi je disais : C'est donc en vain que j'ai suivi le sentier de l'innocence! je m'efforçais de pénétrer ce mystère qui fatiguait mon intelligence.*

Voilà bien les doutes qui se sont présentés plus ou moins vivement à tous les esprits; c'est ce qu'on appelle, en style ascétique, *des tentations;* et il se hâte de nous dire que la vérité ne tarda pas de leur imposer silence.

Mais je l'ai compris enfin ce mystère, lorsque je suis entré dans le sanctuaire du Seigneur; lorsque j'ai vu la fin qu'il a pré-

Digitized by Google

paré aux coupables. Je me trompais, ô Dieu ! vous punissez leurs trames secrètes ; vous renversez les méchants ; vous les accablez de malheurs : en un instant ils ont péri ; ils ont péri à cause de leur iniquité, et vous les avez fait disparaître comme le songe d'un homme qui s'éveille.

Ayant ainsi abjuré tous les sophismes de l'esprit, il ne sait plus qu'aimer. Il s'écrie : *Que puis-je désirer dans le ciel ? que puis-je aimer sur la terre excepté vous seul ? ma chair et mon sang se consument d'amour ; vous êtes mon partage pour l'éternité. Qui s'éloigne de vous marche à sa perte, comme une épouse infidèle que la vengeance poursuit ; mais pour moi, point d'autre bonheur que celui de m'attacher à vous, de n'espérer qu'en vous, de célébrer devant les hommes les merveilles de mon Dieu.*

Voilà notre maître et notre modèle ; il ne faut jamais, dans ces sortes de questions, commencer par un orgueil contentieux qui est un crime parce qu'il argumente contre Dieu, ce qui mène droit à l'aveuglement. Il faut s'écrier avant tout : *Que vous êtes bon !* et supposer qu'il y a dans notre esprit quelque erreur qu'il s'agit seulement de dé-

Digitized by Google

mêler. Avec ces dispositions, nous ne tarderons pas de trouver la paix, qui nous dédaignera justement tant que nous ne la demanderons pas à son Auteur. J'accorde à la raison tout ce que je lui dois. L'homme ne l'a reçue que pour s'en servir; et nous avons assez bien prouvé, je pense, qu'elle n'est pas fort embarrassée par les difficultés qu'on lui oppose contre la Providence. Toutefois ne comptons point exclusivement sur une lumière trop sujette à se trouver éclipsée par ces *ténèbres du cœur*, toujours prêtes à s'élever entre la vérité et nous. *Entrons dans le sanctuaire!* c'est là que tous les scrupules, que tous les scandales s'évanouissent. Le doute ressemble à ces mouches importunes qu'on chasse, et qui reviennent toujours. Il s'envole sans doute au premier geste de la raison; mais la Religion le tue, et franchement c'est un peu mieux.

LE SÉNATEUR.

Je vous ai suivi avec un extrême plaisir dans votre excursion à Jérusalem; mais permettez-moi d'ajouter encore à vos idées en vous faisant observer que ce n'est pas toujours à beaucoup près l'impiété, l'ignorance

Digitized by Google

ou la légèreté qui se laissent éblouir par le sophisme que vous attaquez avec de si bonnes raisons. L'injustice est telle à cet égard, et l'erreur si fort enracinée, que les écrivains les plus sages, séduits ou étourdis par des plaintes insensées, finissent par s'exprimer comme la foule, et semblent passer condamnation sur ce point. Vous citiez tout-à-l'heure Louis Racine : rappelez-vous ce vers de la tirade que vous aviez en vue :

La fortune, il est vrai, la richesse te fuit.

Rien n'est plus faux : non-seulement les richesses ne fuient pas la vertu; mais il n'y a, au contraire, de richesses honorables et permanentes que celles qui sont acquises et possédées par la vertu. Les autres sont méprisées et ne font que passer. Voilà cependant un sage, un homme profondément religieux qui vient nous répéter après mille autres : *Que la richesse et la vertu sont brouillées ;* mais sans doute aussi qu'après mille autres il avait répété, bien des fois dans sa vie, l'antique, l'universel, l'infaillible adage : *Bien mal acquis ne profite guère* (1). De manière que nous voilà obligés

(1) *Malè parta malè dilabuntur.* Ce proverbe est de toutes les lan-

Digitized by Google

de croire que les richesses fuient également le vice et la vertu. Où sont-elles donc de grâce ? Si l'on avait des observations morales, comme on a des observations météréologiques ; si des observateurs infatigables portaient un œil pénétrant sur l'histoire des familles, on verrait que les biens mal acquis sont autant d'anathèmes dont l'accomplissement est inévitable sur les individus ou sur les familles.

Mais il y a dans les écrivains du bon parti qui se sont exercés sur ce sujet, une erreur secrète qui me paraît mériter qu'on la mette à découvert ; ils voient dans la prospérité des méchants et dans les souffrances de la vertu une forte preuve de l'immortalité de l'ame, ou, ce qui revient au même, des peines et des récompenses de l'autre vie ; ils sont donc portés, sans qu'ils s'en aperçoivent peut-être, à fermer les yeux sur celles de ce monde, de peur d'affaiblir les preuves d'une vérité du premier ordre sur laquelle repose tout l'édifice de la Religion ; mais j'ose croire qu'en cela ils ont tort. Il n'est pas né-

---

gues et de tous les styles. Platon l'a dit : *C'est la vertu qui produit les richesses, comme elle produit tous les autres biens, tant publics que particuliers.* (In Apol. Soc. opp., tom. I, *pag.* 70.) C'est la vérité même qui s'exprime ainsi.

Digitized by Google

cessaire, ni même, je pense, permis de désarmer, pour ainsi dire, une vérité afin d'en armer une autre; chaque vérité peut se défendre seule : pourquoi faire des aveux qui ne sont pas nécessaires?

Lisez, je vous prie, la première fois que vous en aurez le temps, les réflexions critiques de l'illustre Leibnitz sur les principes de Puffendorf: vous y lirez en propres termes que les châtiments d'une autre vie sont démontrés par cela seul qu'il a plu au souverain Maître de toutes choses de laisser dans cette *vie la plupart des crimes impunis et la plupart des vertus sans récompense.*

Mais ne croyez pas qu'il nous laisse la peine de le réfuter. Il se hâte, dans le même ouvrage, de se réfuter lui-même avec la supériorité qui lui appartient; il reconnaît expressément, *qu'en faisant même abstraction des autres peines que Dieu décerne dans ce monde à la manière des législateurs humains, il ne se montrerait pas moins législateur dès cette vie, puisqu'en vertu des lois seules de la nature qu'il a portées avec tant de sagesse, tout méchant est un* HEAUTONTIMORUMENOS (1).

(1) *Bourreau de lui-même;* c'est le titre fort connu d'une comédie de

On ne saurait mieux dire ; mais dites-moi vous-mêmes comment il est possible que, Dieu *ayant prononcé des peines dès cette vie à la manière* des législateurs, et tout méchant étant d'ailleurs, en vertu des lois naturelles, un BOURREAU DE LUI-MÊME, *la plupart des crimes demeurent impunis* (1) ? L'illusion dont je vous parlais tout à l'heure et la force du préjugé se montrent ici à découvert. Je n'entreprendrai pas inutilement de les mettre dans un plus grand jour, mais je veux vous citer encore un homme supérieur dans son genre, et dont les œuvres ascétiques sont incontestablement un des plus beaux présents que le talent ait faits à la piété ; le P. Berthier. Je me rappelle que sur ces paroles d'un psaume : *Encore un moment, et l'impie n'existera plus, vous chercherez sa place, et vous ne la trouverez pas ;* il observe que si le Prophète n'avait pas en vue

---

Térence. Le vénérable auteur de l'*Evangile expliqué* a dit avec autant d'esprit et plus d'autorité : *Un cœur coupable prend toujours contre lui-même le parti de la justice divine.* (Tom. III, 120e méd., 3e point.)

(1) *Leibnitzii monita quædam ad Puffendorfii principia*, Opp., tom. IV, part. III, *pag.* 277. Les pensées les plus importantes de ce grand homme ont été mises à la portée de tout le monde dans le livre également bien conçu et bien exécuté des *Pensées de Leibnitz*. *Voy.* tom. II, *pag.* 296 et 375.

Digitized by Google

la bienheureuse éternité, sa proposition serait fausse; *car*, dit-il, *les hommes de bien ont péri, et l'on ne connaît pas le lieu qu'ils ont habité sur la terre; ils ne possédaient point de richesses pendant leur vie, et l'on ne voit pas qu'ils y fussent plus tranquilles que les méchants, qui, malgré les excès des passions, semblent avoir le privilége de* LA SANTÉ ET D'UNE VIE TRÈS LONGUE.

On a peine à comprendre qu'un penseur de cette force se soit laissé aveugler par le préjugé vulgaire au point de méconnaître les vérités les plus palpables. *Les hommes de bien*, dit-il *ont péri.* — Mais personne, je pense, n'a soutenu encore que les gens de bien dussent avoir le privilége de ne pas mourir. *On ne connaît pas le lieu qu'ils ont habité sur la terre.* — Premièrement qu'importe? d'ailleurs, le sépulcre des méchants est-il donc plus connu que celui des gens de bien, toutes choses égales entre elles du côté de la naissance, des emplois et du genre de vie? Louis XI ou Pierre-le-Cruel furent-ils plus célèbres ou plus riches que saint Louis et Charlemagne? Suger et Ximénès ne vécurent-ils point plus tranquilles, et sont-ils moins célèbres après leur mort que Séjan ou

Digitized by Google

Pombal? Ce qui suit sur *le privilége de la santé et d'une plus longue vie*, est peut-être une des preuves les plus terribles de la force d'un préjugé général sur les esprits les plus faits pour lui échapper.

Mais il est arrivé au P. Berthier ce qui est arrivé à Leibnitz, et ce qui arrivera à tous les hommes de leur sorte : c'est de se réfuter eux-mêmes avec une force, une clarté digne d'eux ; et de plus, quant au P. Berthier, avec une onction digne d'un maître qui balance Fénélon dans les routes de la science spirituelle. En plusieurs endroits de ses œuvres, il reconnaît que sur la terre même il n'y a de bonheur que dans la vertu; que nos passions sont nos bourreaux ; *que l'abîme du bonheur se trouverait dans l'abîme de la charité;* que s'il existait une ville *évangélique*, ce serait un lieu digne de l'admiration des anges, et qu'il faudrait tout quitter pour aller contempler de près ces heureux mortels. Plein de ces idées, il s'adresse quelque part à Dieu même ; il lui dit : *Est-il donc vrai qu'outre la félicité qui m'attend dans l'autre vie, je puis encore être heureux dans celle-ci ?* Lisez, je vous prie, les œuvres spirituelles de ce docte et saint personnage ; vous

Digitized by Google

trouverez aisément les différents passages que j'ai en vue, et je suis bien sûr que vous me remercierez de vous avoir fait connaître ces livres.

LE CHEVALIER.

Avouez franchement, mon cher sénateur, que vous voulez me séduire et m'embarquer dans vos lectures favorites. Sûrement votre proposition ne s'adresse pas à votre *complice* qui sourit. Au reste, je vous promets, si je commence, de commencer par le P. Berthier.

LE SÉNATEUR.

Je vous exhorte de tout mon cœur à ne pas tarder; en attendant, je suis bien aise de vous avoir montré la science et la sainteté se trompant d'abord, et raisonnant comme la foule, égarées à la vérité par un noble motif, mais se laissant bientôt ramener par l'évidence et se donnant à elles-mêmes le démenti le plus solennel.

Voilà donc, si je ne me trompe, deux erreurs bien éclaircies : erreur de l'orgueil, qui se refuse à l'évidence pour justifier ses coupables objections ; et de plus, erreur de la vertu qui se laisse séduire par l'envie de ren-

Digitized by Google

forcer une vérité, même aux dépens d'une autre. Mais il y a encore une troisième erreur qui ne doit point être passée sous silence ; c'est cette foule d'hommes qui ne cessent de parler des *succès* du crime, sans savoir ce que c'est que bonheur et malheur. Ecoutez le misanthrope, que je ferai parler pour eux :

On sait que ce *pied-plat*, digne qu'on le confonde,
Par de sales emplois s'est poussé dans le monde ;
Et que par eux son sort de splendeur revêtu,
Fait rougir le mérite et gronder la vertu.
Cependant sa grimace est partout bien venue ;
On l'accueille, on lui rit ; partout il s'insinue ;
Et s'il est par la brigue un rang à disputer,
Sur le plus honnête homme on le voit l'emporter.

Le théâtre ne nous plaît tant que parce qu'il est le complice éternel de tous nos vices et de toutes nos erreurs (1). Un honnête homme ne doit point disputer un rang *par la brigue*, et moins encore le disputer à un *pied-plat*. On ne cesse de crier : *Tous les emplois, tous les rangs, toutes les distinctions sont pour les hommes qui ne les méritent pas*. Premièrement rien n'est plus faux :

(1) . . . . . *Paucas poetæ reperiunt fabulas*
Ubi boni meliores fiunt.
(Plaut. capt. in Epil.) On peut le croire, j'espère.

Digitized by Google

d'ailleurs de quel droit appelons-nous toutes ces choses *des biens* ? Vous nous citiez tout à l'heure une charmante épigramme, M. le chevalier : *il méritait cet emploi à tous égards ;* CEPENDANT *il l'a obtenu ;* à merveille s'il ne s'agit que de rire ; mais s'il faut raisonner, c'est autre chose. Je voudrais vous faire part d'une réflexion qui me vint un jour en lisant un sermon de votre admirable Bourdaloue ; mais j'ai peur que vous ne me traitiez encore d'*illuminé*.

LE CHEVALIER.

Comment donc, *encore !* jamais je n'ai dit cela. J'ai dit seulement, ce qui est fort différent, *que si certaines gens vous entendaient, ils pourraient bien vous traiter d'illuminé*. D'ailleurs il n'y a point ici *de certaines gens ;* et quand il y en aurait, quand on devrait même imprimer ce que nous disons, il ne faudrait pas s'en embarrasser. Ce qu'on croit vrai, il faut le dire et le dire hardiment ; *je voudrais, m'en coûtât-il grand' chose*, découvrir une vérité faite pour choquer tout le genre humain : je la lui dirais à brûle-pourpoint.

Digitized by Google

LE SENATEUR.

Si jamais vous êtes enrolé dans une armée que la Providence lève dans ce moment en Europe, vous serez placé parmi les grenadiers; mais voici ce que je voulais vous dire. Je lisais un jour dans je ne sais quel sermon de Bourdaloue un passage où il soutient sans la moindre restriction, *qu'il n'est pas permis de demander des emplois* (1). A vous dire la vérité, je pris d'abord cela pour un simple conseil, ou pour une de ces idées de perfection, inutiles dans la pratique, et je passai; mais bientôt la réflexion me ramena, et je ne tardai pas à trouver dans ce texte le sujet d'une longue et sérieuse méditation. Certainement une grande partie des maux de la société vient des dépositaires de l'autorité, mal choisis par le prince; mais la plu-

(1) Suivant toutes les apparences, l'interlocuteur avait en vue l'endroit où ce grand orateur dit avec une sévérité qui paraît excessive : « Mais quoi! me direz-vous, ne serait-il donc jamais permis à un « homme du monde de désirer d'être plus grand qu'il n'est? Non, « mon cher auditeur, il ne vous sera jamais permis de le désirer : « il vous sera permis de l'être quand Dieu le voudra, quand votre « roi vous y destinera, quand la voix publique vous y appellera, etc..» (Sermon sur l'*Etat de vie*, ou plutôt *contre l'ambition*, 1re part.)

(*Note de l'Editeur.*)

Digitized by Google

part de ces mauvais choix sont l'ouvrage de l'ambition qui l'a trompé. Si tout le monde attendait le choix au lieu de s'efforcer de le déterminer par tous les moyens possibles, je me sens porté à croire que le monde changerait de face. De quel droit ose-t-on dire : *Je vaux mieux que tout autre pour cet emploi ?* car c'est ce qu'on dit lorsqu'on le demande. De quelle énorme responsabilité ne se charge-t-on pas ! il y a un ordre caché qu'on s'expose à troubler. Je vais plus loin ; je dis que chaque homme, s'il examine avec soin et lui-même et les autres, et toutes les circonstances, saura fort bien distinguer les cas où l'on est appelé, de ceux où l'on force le passage. Ceci tient à une idée qui vous paraîtra peut-être paradoxale ; faites-en ce qui vous plaira. Il me semble que l'existence et la marche des gouvernements ne peuvent s'expliquer par des moyens humains, pas plus que le mouvement des corps par des moyens mécaniques. *Mens agitat molem.* Il y a dans chaque empire un *esprit recteur* (laissez-moi voler ce mot à la chimie en le dénaturant) qui l'anime comme l'ame anime le corps, et qui produit la mort lorsqu'il se retire.

Digitized by Google

LE COMTE.

Vous donnez un nom nouveau, assez heureux même, ce me semble, à une chose toute simple qui est l'intervention nécessaire d'une puissance surnaturelle. On l'admet dans le monde physique sans exclure l'action des causes secondes; pourquoi ne l'admettrait-on pas de même dans le monde politique, où elle n'est pas moins indispensable? Sans son intervention immédiate, on ne peut expliquer, comme vous le dites très bien, ni la création ni la durée des gouvernements. Elle est manifeste dans l'unité nationale qui les constitue; elle l'est dans la multiplicité des volontés qui concourent au même but sans savoir ce qu'elles font, ce qui montre qu'elles sont simplement *employées*; elle l'est surtout dans l'action merveilleuse qui se sert de cette foule de circonstances que nous nommons *accidentelles*, de nos folies mêmes et de nos crimes, pour maintenir l'ordre et souvent pour l'établir.

LE SÉNATEUR.

Je ne sais si vous avez parfaitement saisi mon idée; n'importe quant à présent. La puis-

Digitized by Google

sance surnaturelle une fois admise, de quelque manière qu'elle doive être entendue, on peut bien se fier à elle; mais on ne l'aura jamais assez répété, nous nous tromperions bien moins sur ce sujet, si nous avions des idées plus justes de ce que nous appelons *biens* et *bonheur*. Nous parlons des succès du vice, et nous ne savons pas ce que c'est qu'un *succès*. Ce qui nous paraît un bonheur, est souvent une punition terrible.

LE COMTE.

Vous avez grandement raison, monsieur : l'homme ne sait ce qui lui convient; et la philosophie même s'en est aperçue, puisqu'elle a découvert que l'homme de lui-même ne savait pas prier, et qu'il avait besoin de quelque instructeur divin qui vînt lui apprendre ce qu'il doit demander (1). Si quelquefois la vertu paraît avoir moins de talent que le vice pour obtenir les richesses, les emplois, etc., si elle est gauche pour toute espèce d'intrigues, c'est tant mieux pour elle, même temporellement; il n'y a pas d'erreur plus

(1) Il n'est plus nécessaire de citer ce passage de Platon, qui, du livre de ce grand homme, a passé dans mille autres.

Digitized by Google

commune que celle de prendre une bénédiction pour une disgrâce : n'envions jamais rien au crime : laissons-lui ses tristes succès la vertu en a d'autres; elle a tous ceux qu'il lui est permis de désirer; et quand elle en aurait moins, rien ne manquerait encore à l'homme juste, puisqu'il lui resterait la paix, la paix du cœur! trésor inestimable, santé de l'ame, charme de la vie, qui tient lieu de tout, et que rien ne peut remplacer? Par quel inconcevable aveuglement semble-t-on souvent n'y pas faire attention? D'un côté est la paix et même la gloire : une bonne renommée du moins est la compagne inséparable de la vertu, et c'est une des jouissances les plus délicieuses de la vie; de l'autre se trouve le remords et souvent aussi l'infamie. Tout le monde convient de ces vérités; mille écrivains les ont mises dans tout leur jour; et l'on raisonne ensuite comme si on ne les connaissait pas. Cependant peut-on s'empêcher de contempler avec délice le bonheur de l'homme qui peut se dire chaque jour avant de s'endormir : *Je n'ai pas perdu la journée;* qui ne voit dans son cœur aucune passion haineuse, aucun désir coupable; qui s'endort avec la certitude d'avoir fait quelque bien, et

Digitized by Google

qui s'éveille avec de nouvelles forces pour devenir encore meilleur? Dépouillez-le, si vous voulez, de tous les biens que les hommes convoitent si ardemment, et comparez-le à l'heureux, au puissant Tibère écrivant de l'île de Caprée sa fameuse lettre au sénat romain (1); il ne sera pas difficile, je crois, de se décider entre ces deux situations. Autour du méchant je crois voir sans cesse tout l'enfer des poètes, TERRIBILES VISU FORMÆ : *les soucis dévorants*, *les pâles maladies*, *l'ignoble et précoce vieillesse*, *la peur*, *l'indigence* (*triste conseillère*), *les fausses joies de l'esprit*, *la guerre intestine*, *les furies vengeresses*, *la noire mélancolie*, *le sommeil de la conscience et la mort*. Les plus grands écrivains se sont exercés à décrire l'inévitable supplice des remords; mais Perse surtout m'a frappé, lorsque sa plume énergique nous fait entendre, *pendant l'horreur d'une profonde nuit*, la voix d'un coupable troublé par des songes épouvantables,

(1) « Que vous écrirai-je aujourd'hui, Pères conscrits? ou comment « vous écrirai-je, ou que dois-je ne pas vous écrire du tout? Si je le « sais moi-même, que les dieux et les déesses me fassent périr en« core plus horriblement que je ne me sens périr chaque jour! » (Tac. Ann. VI, 6.)

Digitized by Google

traîné par sa conscience sur le bord mouvant d'un précipice sans fond, criant à lui-même : *Je suis perdu ! je suis perdu !* et que, pour achever le tableau, le poète nous montre l'innocence dormant en paix à côté du scélérat bourrelé.

LE CHEVALIER.

En vérité vous faites peur au *grenadier ;* mais voilà encore une de ces contradictions que nous remarquions tout à l'heure. Tout le monde parle du bonheur attaché à la vertu, et tout le monde encore parle de ce terrible supplice des remords ; mais il semble que ces vérités soient de pures théories ; et lorsqu'il s'agit de raisonner sur la Providence, on les oublie comme si elles étaient nulles dans la pratique. Il y a ici tout à la fois erreur et ingratitude. A présent que j'y réfléchis, je vois un grand ridicule à se plaindre des malheurs de l'innocence. C'est précisément comme si l'on se plaignait que Dieu se plaît à rendre le bonheur malheureux.

LE COMTE.

Savez-vous bien, M. le chevalier, que Sénèque n'aurait pas mieux dit ! Dieu, en effet,

Digitized by Google

a tout donné aux hommes qu'il a préservés ou délivrés des vices (1). Ainsi, dire que le crime est heureux dans ce monde, et l'innocence malheureuse, c'est une véritable contradiction dans les termes ; c'est dire précisément que la pauvreté est riche et l'opulence pauvre ; mais l'homme est ainsi fait. Toujours il se plaindra, toujours il argumentera contre son père. Ce n'est point assez que Dieu ait attaché un bonheur ineffable à l'exercice de la vertu ; ce n'est pas assez qu'il lui ait promis le plus grand lot sans comparaison dans le partage général des biens de ce monde ; ces têtes folles *dont le raisonnement a banni la raison* ne seront point satisfaites : il faudra absolument que leur juste imaginaire soit impassible ; qu'il ne lui arrive aucun mal ; que la pluie ne le mouille pas ; que la nielle s'arrête respectueusement aux limites de son champ ; et que s'il oublie par hasard de pousser ses verrous, Dieu soit tenu d'envoyer à sa porte un ange avec une épée flamboyante,

---

(1) *Omnia mala ab illis* (Deus) *removit ; scelera et flagitia, et cogitationes improbas, et avida consilia, et libidinem cœcam, et alieno imminentem avaritiam*. (Sen. *De Prov.* c. VI.)

Digitized by Google

de peur qu'un voleur *heureux* ne vienne enlever l'or et les bijoux du JUSTE (1).

LE CHEVALIER.

Je vous attrape aussi à plaisanter, M. le philosophe, mais je me garde bien de vous quereller, car je crains les représailles; je conviens d'ailleurs bien volontiers que, dans ce cas, la plaisanterie peut se présenter au milieu d'une discussion grave; on ne saurait imaginer rien de plus déraisonnable que cette prétention sourde qui voudrait que chaque juste fût trempé dans le Styx, et rendu inaccessible à tous les coups du sort.

LE COMTE.

Je ne sais pas trop ce que c'est que le *sort*; mais je vous avoue que, pour mon compte, je vois quelque chose encore de bien plus déraisonnable que ce qui vous paraît à vous

(1) *Numquid quoque à Deo aliquis exigit ut boni viri sarcinas serret?* Oui, sans doute, on l'exige tous les jours, sans s'en apercevoir. Que de voleurs détroussent ce qu'on appelle *un honnête homme*, tel qui accordait un rire approbateur à ce passage de Sénèque, dira sur-le-champ : *Pareil malheur ne serait pas arrivé à un riche coquin; ce sont là n'arrivent qu'aux honnêtes gens.*

Digitized by Google

l'excès de la déraison : c'est l'inconcevable folie qui ose fonder des arguments contre la Providence, sur les malheurs de l'innocence *qui n'existe pas*. Où est donc l'innocence, je vous en prie ? Où est le juste ? est-il ici, autour de cette table ? Grand Dieu, eh ! qui pourrait donc croire un tel excès de délire, si nous n'en étions pas les témoins à tous les moments ? Souvent je songe à cet endroit de la Bible où il est dit : « *Je visiterai Jérusalem avec des lampes* (1). » Ayons nous-mêmes le courage de visiter nos cœurs *avec des lampes*, et nous n'oserons plus prononcer qu'en rougissant les mot de *vertu*, de *justice* et d'*innocence*. Commençons par examiner le mal qui est en nous, et pâlissons en plongeant un regard courageux au fond de cet abîme ; car il est impossible de connaître le nombre de nos transgressions, et il ne l'est pas moins de savoir jusqu'à quel point tel ou tel acte coupable a blessé l'ordre général et contrarié les plans du Législateur éternel. Songeons ensuite à cette épouvantable communication de crimes qui existe entre les hommes, *complicité*, *conseil*, *ex-*

(1) *Scrutabor Jerusalem in lucernis*. (Sophon., I, 12.)

Digitized by Google

exemple, *approbation*, mots terribles qu'il faudrait méditer sans cesse ? Quel homme sensé pourra songer sans frémir à l'action désordonnée qu'il a exercée sur ses semblables, et aux suites possibles de cette funeste influence ? Rarement l'homme se rend coupable seul ; rarement un crime n'en produit pas un autre. Où sont les bornes de la responsabilité ? De là ce trait lumineux qui étincelle entre mille autre dans le livre des Psaumes : *Quel homme peut connaître toute l'étendue de ses prévarications ? O Dieu ! purifiez-moi de celles que j'ignore, et pardonnez-moi même celles d'autrui* (1).

Après avoir ainsi médité sur nos crimes, il se présente à nous un autre examen encore plus triste, peut-être, c'est celui de nos vertus : quelle effrayante recherche que celle qui aurait pour objet le petit nombre, la fausseté et l'inconstance de ces vertus ! il faudrait avant tout en sonder les bases : hélas ! elles sont bien plutôt déterminées par le préjugé que par les considérations de l'ordre général fondé sur la volonté divine. Une action

(1) *Delicta quis intelligit ? Ab occultis meis munda me, et ab alienis parce servo tuo.* (Ps. XVIII, 14.)

Digitized by Google

nous révolte bien moins parce qu'elle est *mauvaise*, que parce qu'elle est *honteuse*. Que deux hommes du peuple se battent, armés chacun de son couteau, ce sont deux *coquins* : allongez seulement les armes et attachez au crime une idée de noblesse et d'indépendance, ce sera l'action d'un gentilhomme; et le souverain, vaincu par le préjugé, ne pourra s'empêcher *d'honorer lui-même* le crime commis contre *lui-même* : c'est-à-dire la rebellion ajoutée au meurtre. L'épouse criminelle parle tranquillement de *l'infamie* d'une infortunée que la misère conduisit à une faiblesse visible; et du haut d'un balcon doré, l'adroit dilapidateur du trésor public voit marcher au gibet le malheureux serviteur qui a volé un écu à son maître. Il y a un mot bien profond dans un livre de pur agrément : je l'ai lu, il y a quarante ans précis, et l'impression qu'il me fit alors ne s'est point effacée. C'est dans un conte moral de Marmontel. Un paysan dont la fille a été déshonorée par un grand seigneur, dit à ce brillant corrupteur : *Vous êtes bien heureux, monsieur, de ne pas aimer l'or autant que les femmes : vous auriez été un Cartouche*. Que faisons-nous communément pen-

Digitized by Google

dant toute notre vie ? *ce qui nous plaît*. Si nous daignons nous abstenir de voler et de tuer, c'est que nous n'en avons nulle envie; *car cela ne se fait pas :*

Sed si
Candida vicini subrisit molle puella,
Cor tibi rite salit....? (1)

Ce n'est pas le crime que nous craignons, c'est le déshonneur; et pourvu que l'opinion écarte la honte, ou même y substitue la gloire, comme elle en est bien la maîtresse, nous commettons le crime hardiment, et l'homme ainsi disposé s'appelle sans façon *juste*, ou tout au moins *honnête homme :* et qui sait s'il ne remercie pas Dieu *de n'être pas comme un de ceux-là ?* C'est un délire dont la moindre réflexion doit nous faire rougir. Ce fut sans doute avec une profonde sagesse que les Romains appelèrent du même nom la *force* et la *vertu*. Il n'y a en effet point de vertu proprement dite, sans victoire sur nous-mêmes, et tout ce qui ne nous coûte rien, ne vaut rien. Otons de nos misérables vertus ce que nous devons au tempérament, à l'hon-

(1) Mais si la blanche fille du voisin t'adresse un sourire voluptueux, ton cœur continue-t-il à battre sagement ? (*Pers.*, sat. III, 110—111.)

Digitized by Google

neur, à l'opinion, à l'orgueil, à l'impuissance et aux circonstances; que nous restera-t-il? Hélas! bien peu de chose. Je ne crains pas de vous le confesser; jamais je ne médite cet épouvantable sujet sans être tenté de me jeter à terre comme un coupable qui demande grâce; sans accepter d'avance tous les maux qui pourraient tomber sur ma tête, comme une légère compensation de la dette immense que j'ai contractée envers l'éternelle justice. Cependant vous ne sauriez croire combien de gens, dans ma vie, m'ont dit que j'étais *un fort honnête homme*.

LE CHEVALIER.

Je pense, je vous l'assure, tout comme ces personnes-là, et me voici tout prêt à vous prêter de l'argent sans témoins et sans billet, sans examiner même si vous n'aurez point envie de ne pas me le rendre. Mais, dites-moi, je vous prie, n'auriez-vous point blessé votre cause sans y songer, en nous montrant ce voleur public, qui voit, du haut *d'un balcon doré*, les apprêts d'un supplice bien plus fait pour lui que pour la malheureuse victime qui va périr? Ne nous ramèneriez-

Digitized by Google

vous point sans vous en apercevoir, *au triomphe du vice et aux malheurs de l'innocence ?*

LE COMTE.

Non en vérité, mon cher chevalier, je ne suis point en contradiction avec moi-même : c'est vous, avec votre permission, qui êtes distrait en nous parlant des malheurs de l'innocence. Il ne fallait parler que *du triomphe du vice :* car le domestique qui est pendu pour avoir volé un écu à son maître n'est pas du tout *innocent*. Si la loi du pays prescrit la peine de mort pour tout vol domestique, tout domestique sait que s'il vole son maître, il s'expose à la mort. Que si d'autres crimes beaucoup plus considérables ne sont ni connus ni punis, c'est une autre question : mais, quant à lui, il n'a nul droit de se plaindre. Il est coupable suivant la loi ; il est jugé suivant la loi ; il est envoyé à la mort suivant la loi : on ne lui fait aucun tort. Et quant au voleur public, dont nous parlions tout à l'heure, vous n'avez pas bien saisi ma pensée. Je n'ai point dit qu'il fût heureux ; je n'ai point dit que ses malversations ne seront jamais ni connues ni châtiées ; j'ai dit seulement que le coupable a eu l'art *jus-*

Digitized by Google

qu'à ce moment, de cacher ses crimes, et qu'il passe pour ce qu'on appelle *un honnête homme*. Il ne l'est pas cependant à beaucoup près pour l'œil qui voit tout. Si donc la goutte, ou la pierre, ou quelque autre supplément terrible de la justice humaine, viennent lui faire payer le *balcon doré*, voyez-vous là quelque injustice? Or, la supposition que je fais dans ce moment se réalise à chaque instant sur tous les points du globe. S'il y a des vérités certaines pour nous, c'est que l'homme n'a aucun moyen de juger les cœurs; que la conscience dont nous sommes portés à juger le plus favorablement, peut être horriblement souillée aux yeux de Dieu; qu'il n'y a point d'homme innocent dans ce monde; que tout mal est une peine, et que le juge qui nous y condamne est infiniment juste et bon : c'est assez, ce me semble, pour que nous apprenions au moins à nous taire.

Mais permettez qu'avant de finir je vous fasse part d'une réflexion qui m'a toujours extrêmement frappé : peut-être qu'elle ne fera pas moins d'impression sur vos esprits.

Il n'y a point de juste sur la terre (1).

---

(1) *Non est homo justus in terrâ, qui faciat bonum et non peccet.*

Digitized by Google

Celui qui a prononcé ce mot devint lui-même une grande et triste preuve des étonnantes contradictions de l'homme : mais ce juste imaginaire, je veux bien le réaliser un moment par la pensée, et je l'accable de tous les maux possibles. Je vous le demande, qui a droit de se plaindre dans cette supposition ? C'est le juste apparemment ; c'est le juste souffrant. Mais c'est précisément ce qui n'arrivera jamais. Je ne puis m'empêcher dans ce moment de songer à cette jeune fille devenue célèbre, dans cette grande ville, parmi les personnes bienfaisantes qui se font un devoir sacré de chercher le malheur pour le secourir. Elle a dix-huit ans ; il y en a cinq qu'elle est tourmentée par un horrible cancer qui lui ronge la tête. Déjà les yeux et le nez ont disparu, et le mal s'avance sur ses chairs virginales, comme un incendie qui dévore un palais. En proie aux souffrances les plus aiguës, une piété tendre et presque céleste la détache entièrement de la terre, et semble la rendre inaccessible ou indifférente à la

---

(Eccl., VII, 21.) Il avait été dit depuis longtemps : *Quid est homo ut immaculatus sit, et ut justus appareat de muliere? Ecce inter sanctos nemo immutabilis.* (Job, XV, 14,-15.)

Digitized by Google

douleur. Elle ne dit pas comme le fastueux stoïcien : *O douleur ! tu as beau faire, tu ne me feras jamais convenir que tu sois un mal.* Elle fait bien mieux : elle n'en parle pas. Jamais il n'est sorti de sa bouche que des paroles d'amour, de soumission et de reconnaissance. L'inaltérable résignation de cette fille est devenue une espèce de spectacle; et comme dans les premiers siècles du christianisme, on se rendait au cirque par simple curiosité pour y voir *Blandine*, *Agathe*, *Perpétue*, livrées aux lions ou aux taureaux sauvages, et que plus d'un spectateur s'en retourna tout surpris d'être chrétien; des curieux viennent aussi dans votre bruyante cité contempler la jeune martyre *livrée au cancer*. Comme elle a perdu la vue, ils peuvent s'approcher d'elle sans la troubler, et plusieurs en ont rapporté de meilleures pensées. Un jour qu'on lui témoignait une compassion particulière sur ses longues et cruelles insomnies : *Je ne suis pas*, dit-elle, *aussi malheureuse que vous le croyez ; Dieu me fait la grâce de ne penser qu'à lui.* Et lorsqu'un homme de bien, que vous connaissez, M. le sénateur, lui dit un jour : *Quelle est la première grâce que vous demanderez à Dieu, ma chère en-*

Digitized by Google

tant, lorsque vous serez devant lui ? Elle répondit avec une naïveté évangélique : *Je lui demanderai pour mes bienfaiteurs la grâce de l'aimer autant que je l'aime.*

Certainement, messieurs, si l'innocence existe quelque part dans le monde, elle se trouve sur ce lit de douleur auprès duquel le mouvement de la conversation vient de nous amener un instant; et si l'on pouvait adresser à la Providence des plaintes raisonnables, elles partiraient justement de la bouche de cette victime pure qui ne sait cependant que bénir et aimer. Or, ce que nous voyons ici on l'a toujours vu, et on le verra jusqu'à la fin des siècles. Plus l'homme s'approchera de cet état de justice dont la perfection n'appartient pas à notre faible nature, et plus vous le trouverez aimant et résigné jusque dans les situations les plus cruelles de la vie. Chose étrange! c'est le crime qui se plaint des souffrances de la vertu! c'est toujours le coupable, et souvent le coupable, *heureux* comme il veut l'être, plongé dans les délices et regorgeant des seuls biens qu'il estime, qui ose quereler la Providence lorsqu'elle juge à propos de refuser ces mêmes biens à la vertu! Qui donc a donné à ces té-

Digitized by Google

méraires le droit de prendre la parole au nom de la vertu qui les désavoue avec horreur, et d'interrompre par d'insolents blasphèmes les prières, les offrandes et les sacrifices volontaires de l'amour ?

LE CHEVALIER.

Ah ! mon cher ami, que je vous remercie ! Je ne saurais vous exprimer à quel point je suis touché par cette réflexion qui ne s'était pas présentée à mon esprit. Je l'emporte dans mon cœur, car il faut nous séparer. Il n'est pas nuit, mais il n'est plus jour, et déjà les eaux brunissantes de la Néva annoncent l'heure du repos. Je ne sais, au reste, si je le trouverai. Je crois que je rêverai beaucoup à la jeune fille; et pas plus tard que demain je chercherai sa demeure.

LE SÉNATEUR.

Je me charge de vous y conduire.

FIN DU TROISIÈME ENTRETIEN.

Digitized by Google

NOTES DU TROISIÈME ENTRETIEN.

N° I.

(Page 192. Hélas ! il n'en est rien...)

Ego deûn genus esse semper dixi et dicam cœlitum ;
Sed eos non curare opinor quid agat hominum genus.
Nam si curent, benè bonis sit, malis malè, QUOD NUNC ABEST.
(*Ennius ap. Cicer., de Div. II,* 50.)

Voy. pour l'intégrité du texte, la note d'Olivet sur cet endroit.

II.

(Page 192. Ce morceau était couvert d'applaudissements.)

Magno plausu loquitur assentiente populo. (Cic. ibid.)

III.

(Page 192. Et la plus sombre nuit ne saurait nous cacher.)

EST PROFECTO DEUS *qui quæ nos gerimus auditque et videt.*
Is, uti tu me hic habueris, proinde illum illic curaverit;
Benè merenti benè profuerit; malè merenti par erit.
(Plaut., Capt. II, 11—63—65.)

Voy. dans les œuvres de Racine la traduction des hymnes du bréviaire romain à Laudes : *Lux ecce surgit aurea, etc.* — On ne se douterait guère que dans cet endroit il a traduit Plaute.

Digitized by Google

IV.

(Page 194. Comme le songe d'un homme qui s'éveille.)

Quàm bonus Israel Deus his qui recto sunt corde! (Ps. LXXII, 1.) *Mihi autem penè moti sunt pedes.... pacem peccatorum videns*, (2 —3)... *Et dixerunt : Quomodo sit Deus!* (11)... *Et dixi : Ergo sinè causâ justificavi cor meum, et lavi inter innocentes manus meas!* (13)... *Existimebam ut cognoscerem hoc : labor est ante me.* (16).... *Donec intrem in sanctuarium Dei, et intelligam in novissimis eorum.* (17)... *Verumtamen propter dolos posuisti eis, dejecisti eos.* (18)... *Facti sunt in desolationem ; subitò defecerunt, perierunt propter iniquitatem suam velut somnium surgentium.* (19— 20.)

Diderot, dans les Principes de morale qu'il a composés d'après les Caratéristiques de Shaftesbury, cite ce passage de David : *Penè moti sunt pedes mei*, comme un doute fixé dans l'esprit du prophète, et sans dire un mot de ce qui précède ni de ce qui suit. Jeunesse inconsidérée! quand tu portes la main sur quelque livre de ces hommes pervers, souviens-toi que la première qualité qui leur manque, c'est toujours la probité.

V.

(Page 194. De célébrer devant les hommes les merveilles de mon Dieu.)

Quid enim mihi est in cœlo, et à te quid volui super terram? (Ps. LXXII, 25.) *Defecit caro mea et cor meum, Deus cordis mei et pars mea Deus in æternum.* (26)... *Quia ecce qui elongant se à te peribunt, perdidisti omnes qui fornicantur abs te.* (27).... *Mihi autem adhærere Deo bonum est, ponere in Deo meo spem meam ; ut annuntiem omnes prædicationes tuas in portis filiæ Sion,* (28.)

VI.

(Page 201. Et qu'il faudrait tout quitter pour aller contempler de près ces heureux mortels.)

Voy. *Explications des Psaumes*, tom. II ; Ps. XXXVI, 2 ; *pag.* 77—78—85. *Réflex. spirit.*, tom. II, *pag.* 438, etc. Si je n'avais craint

Digitized by Google

de passer les bornes d'une note, j'aurais cité une foule de passages à l'appui de ce que dit ici l'un des interlocuteurs. Je me bornerai à quelques traits frappants de l'espèce de prière qu'il indique ici d'une manière générale.

« Est-il donc vrai que outre la félicité qui m'attend dans la céleste « patrie, je puis aussi me flatter d'être heureux dans cette vie mor- « telle? Le bonheur ne se trouve dans la possession d'aucun bien de « ce monde... Ceux qui en jouissent se plaignent tous de la situation « où ils sont. Ils désirent tous quelque chose qu'ils n'ont pas, ou « quelque autre que ce qu'ils ont. D'un autre côté, tous les maux qui « inondent la face de la terre *sont l'ouvrage des vices*,..... *qui nous « présentent l'image de l'enfer déchaîné pour rendre l'homme malheu- « reux*..... Fussent-ils au plus haut point de la gloire et dans le sein « même des plaisirs, les hommes qui n'ont pas compris la vraie doc- « trine, seront malheureux; parce que les biens sont incapables de les « satisfaire : ceux, au contraire, qui ont reçu la parole de vie... mar- « chent dans la route du bonheur, *quand ils seraient même livrés à « toutes les calamités temporelles*.... En parcourant les annales de « l'univers.... je ne trouve le bonheur que dans ceux qui ont porté « le joug aimable et léger de l'Evangile.... *Votre loi est droite, et elle « remplit de joie les cœurs*. (Ps. XVIII, 9.).... Elle procure un état de « repos, de contentement, de délices même, qui surpasse tout senti- « ment.... et qui subsiste même au milieu des tribulations.... *Au con- « traire*, dit le Sage, (Eccli., XLI, 11—12.) *malheur aux impies! ils « vivront dans la malédiction*.... Le trouble, la perplexité, le désespoir « même, feront, *dès cette vie*, le tourment des ennemis de votre loi.» Berthier, *Réflex. spirit.*, tom. I, IVe médit., IIIe réflex., *pag.* 438 et suiv. (*Note de l'Editeur.*)

VII.

(Page 210. Autour du méchant je crois voir sans cesse tout l'enfer des poètes, *les soucis dévorants*, *les pâles maladies*, etc., etc.)

Vestibulum ante ipsum, primisque in faucibus Orci
Luctus et ultrices posuêre cubilia curæ;
Pallentesque habitant morbi, tristisque senectus,
Et metus, et malesuada fames, et turpis egestas,
Terribiles visu formæ; lethumque, laborque;

Digitized by Google

Tum consanguineus lethi sopor, ET MALA MENTIS
GAUDIA, mortiferumque adverso in limine bellum,
Ferreique Eumenidum thalami, et discordia demens,
Vipereum crinem vitis innexa cruentis.

(Virg., Æn. VI, 273—280.

Il y a un traité de morale dans ces mots : *Et mala mentis gaudia.*

VIII.

(Page 211. Le poète nous montre l'innocence dormant en paix à côté du scélérat bourrelé.)

An magis auratis pendens laquearibus ensis
Purpureas subter cervices terruit, imus,
Imus præcipites quàm si sibi dicat, et intus
Palleat infelix quòd proxima nesciat uxor.

(A. Pers., Sat. III, 40—44.)

Digitized by Google

QUATRIÈME ENTRETIEN.

LE COMTE.

Je me rappelle un scrupule de M. le chevalier : il a bien fallu pendant longtemps avoir l'air de n'y pas penser; car il y a dans les entretiens tels que les nôtres, de véritables *courants* qui nous font dériver malgré nous : cependant il faut revenir.

LE CHEVALIER.

J'ai bien senti que nous dérivions : mais dès que la mer était parfaitement tranquille et sans écueils, que nous ne manquions d'ailleurs ni de temps ni de vivres, et que nous n'avions de plus (ce qui me paraît le point essentiel) rien à faire chez nous, il ne me restait que le plaisir de voir du pays. Au reste, puisque vous voulez *revenir*, je n'ai point oublié que, dans notre second entre-

Digitized by Google

tien, un mot que vous dites sur la prière me fit éprouver une certaine peine, en réveillant dans mon esprit des idées qui l'avaient obsédé plus d'une fois : rappelez-moi les vôtres, je vous en prie.

LE COMTE.

Voici comment je fus conduit à vous parler de la prière. Tout mal étant un châtiment, il s'ensuit que nul mal ne peut être regardé comme nécessaire, puisqu'il pouvait être prévenu. L'ordre temporel est, sur ce point comme sur tant d'autres, l'image d'un ordre supérieur. Les supplices n'étant rendus nécessaires que par les crimes, et tout crime étant l'acte d'une volonté libre, il en résulte que tout supplice pouvait être prévenu, puisque le crime pouvait n'être pas commis. J'ajoute qu'après même qu'il est commis, le châtiment peut encore être prévenu de deux manières : car d'abord les mérites du coupable ou même ceux de ses ancêtres peuvent faire équilibre à sa faute ; en second lieu, ses ferventes supplications ou celles *de ses amis* peuvent désarmer le souverain.

Une des choses que la philosophie ne cesse

Digitized by Google

de nous répéter, c'est qu'il faut nous garder de faire Dieu semblable à nous. J'accepte l'avis, pourvu qu'elle accepte à son tour celui de la Religion, *de nous rendre semblables à Dieu*. La justice divine peut être contemplée et étudiée dans la nôtre, bien plus que nous ne le croyons. Ne savons-nous pas que nous avons été créés à *l'image de Dieu;* et ne nous a-t-il pas été ordonné de travailler à *nous rendre parfaits comme lui?* J'entends bien que ces mots ne doivent point être pris à la lettre; mais toujours ils nous montrent ce que nous sommes, puisque la moindre ressemblance avec le souverain Etre est un titre de gloire qu'aucun esprit ne peut concevoir. La ressemblance n'ayant rien de commun avec l'égalité, nous ne faisons qu'user de nos droits en nous glorifiant de cette ressemblance. Lui-même s'est déclaré notre père et l'*ami de nos ames* (1). L'homme-Dieu nous a appelés *ses amis*, ses *enfants* et même ses *frères* (2); et ses apôtres n'ont cessé de nous répéter le précepte d'*être semblables à lui*. Il

(1) Sap., XI, 27.

(2) Mais seulement après sa résurrection, quant au titre de *frère* c'est une remarque de Bourdaloue dans un fragment qu'il nous a laissé sur la résurrection.

Digitized by Google

n'y a donc pas le moindre doute sur cette auguste ressemblance ; mais l'homme s'est trompé doublement sur Dieu : tantôt il l'a fait semblable à l'homme en lui prêtant nos passions; tantôt, au contraire, il s'est trompé d'une manière plus humiliante pour sa nature en refusant d'y reconnaître les traits divins de son modèle. Si l'homme sait découvrir et contempler ses traits, il ne se trompera point en jugeant Dieu d'après sa créature chérie. Il suffit d'en juger d'après toutes les vertus, c'est-à-dire d'après toutes les perfections contraires à nos passions; perfections dont tout homme se sent susceptible, et que nous sommes forcés d'admirer au fond de notre cœur, lors même qu'elles nous sont étrangères (1).

Et ne vous laissez point séduire par les théories modernes sur l'immensité de Dieu, sur notre petitesse et sur la folie que nous commettons en voulant le juger d'après nous-mêmes : belles phrases qui ne tendent

(1) Les Psaumes présentent une bonne leçon contre l'erreur contraire, et cette leçon prouve la vérité : « Vous avez fait alliance avec le « voleur et avec l'adultère ; votre bouche regorgeait de malice. Vous « avez parlé contre votre frère, contre le fils de votre mère, *et vous « avez cru ensuite criminellement que je vous ressemblais.* » (Ps. XLIX, 18-22.) Il fallait agir autrement et croire de même.

Digitized by Google

point à exalter Dieu, mais à dégrader l'homme. Les intelligences ne peuvent différer entre elles, qu'en perfections, comme les figures semblables ne peuvent différer qu'en dimensions. La courbe que décrit Uranus dans l'espace, et celle qui enferme sous la coque le germe d'un colibri, diffèrent sans doute immensément. Resserrez encore la seconde jusqu'à l'atome, ouvrez l'autre dans l'infini, ce seront toùjours deux ellipses, et vous les représenterez par la même formule. S'il n'y avait nul rapport et nulle ressemblance réelle entre l'intelligence divine et la nôtre, comment l'une aurait-elle pu s'unir à l'autre, et comment l'homme exercerait-il même après sa dégradation, un empire aussi frappant sur les créatures qui l'environnent? Lorsqu'au commencement des choses Dieu dit : *Faisons l'homme à notre ressemblance*, il ajouta tout de suite : *Et qu'il domine sur tout ce qui respire;* voilà le titre originel de l'investiture divine : car l'homme ne règne sur la terre que parce qu'il est semblable à Dieu. Ne craignons jamais de nous élever trop et d'affaiblir les idées que nous devons avoir de l'immensité divine. Pour mettre l'infini entre deux termes, il n'est pas nécessaire

Digitized by Google

d'en abaisser un ; il suffit d'élever l'autre sans limites. Images de Dieu sur la terre, tout ce que nous avons de bon lui ressemble; et vous ne sauriez croire combien cette sublime ressemblance est propre à éclaircir une foule de questions. Ne soyez donc pas surpris si j'insiste beaucoup sur ce point. N'ayons, par exemple, aucune répugnance à croire et à dire qu'on prie Dieu, comme on prie un souverain, et que la prière a, dans l'ordre supérieur comme dans l'autre, le pouvoir d'obtenir des grâces et de prévenir des maux: ce qui peut encore resserrer l'empire du mal jusqu'à des bornes également inassignables.

LE CHEVALIER.

Il faut que je vous le dise franchement: le point que vous venez de traiter est un de ceux où, sans voir dans mon esprit aucune dénégation formelle (car je me suis fait sur ces sortes de matières une théorie générale qui me garde de toute erreur positive), je ne vois cependant les objets que d'une manière confuse. Jamais je ne me suis moqué de mon curé lorsqu'il menaçait ses paroissiens de la grêle ou de la nielle, parce qu'ils n'avaient

Digitized by Google

pas payé la dîme : cependant j'observe un ordre si invariable dans les phénomènes physiques, que je ne comprends pas trop comment les prières de ces pauvres petits hommes pourraient avoir quelque influence sur ces phénomènes. L'électricité, par exemple, est nécessaire au monde comme le feu ou la lumière : et puisqu'il ne peut se passer d'électricité, comment pourrait-il se passer de tonnerre ? La foudre est un météore comme la rosée; le premier est terrible pour nous; mais qu'importe à la nature qui n'a peur de rien ? Lorsqu'un météorologiste s'est assuré par une suite d'observations exactes, qu'il doit tomber dans un certain pays tant de pouces d'eau par an, il se met à rire en assistant à des prières publiques pour la pluie. Je ne l'approuve point : mais pourquoi vous cacher que les plaisanteries des physiciens me font éprouver un certain malaise intérieur, dont je me défie d'autant moins que je voudrais le chasser ? Encore une fois; je ne veux point argumenter contre les idées reçues; mais cependant faudra-t-il donc prier pour que la foudre se civilise, pour que les tigres s'apprivoisent et que les volcans ne soient plus que des illuminations ? Le Sibérien demandera-

Digitized by Google

t-il au ciel des oliviers, ou le Provençal du klukwa (1) ?

Et que dirons-nous de la guerre, sujet éternel de nos supplications ou de nos actions de grâces ? Partout on demande la victoire, sans pouvoir ébranler la règle générale qui l'adjuge *aux plus gros bataillons*. L'injustice sous les lauriers traînant à sa suite le bon droit vaincu et dépouillé, ne vient-elle pas nous étourdir tous les jours avec ses insupportables *Te Deum* ? Bon Dieu ! qu'a donc de commun la protection céleste avec toutes ces horreurs que j'ai vues de trop près ? Toutes les fois que ces cantiques de la victoire ont frappé mon oreille, toutes les fois même que j'y ai pensé,

Je n'ai cessé de voir tous ces voleurs de nuit
Qui, dans un chemin creux, sans tambour et sans bruit,
Discrètement armés de sabres et d'échelles,
Assassinent d'abord cinq ou six sentinelles ;
Puis, montant lestement aux murs de la cité,
Où les pauvres bourgeois dormaient en sûreté,
Portent dans leur logis le fer avec les flammes,
Poignardent les maris, déshonorent les femmes,
Ecrasent les enfants, et, las de tant d'efforts,
Boivent le vin d'autrui sur des monceaux de morts.
Le lendemain matin on les mène à l'église
Rendre grâce au bon Dieu de leur noble entreprise ;

(1) Petite baie rouge dont on fait en Russie des confitures et une boisson acidule, saine et agréable.

Digitized by Google

Lui chanter en latin qu'il est leur digne appui ;
Que dans la ville en feu l'on n'eût rien fait sans lui ;
Qu'on ne peut ni violer ni massacrer son monde,
Ni brûler les cités si Dieu ne nous seconde.

LE COMTE.

Ah! je vous y attrape, mon cher chevalier, vous citez Voltaire; je ne suis pas assez sévère pour vous priver du plaisir de rappeler en passant quelques mots heureux tombés de cette plume étincelante; mais vous le citez comme autorité, et cela n'est pas permis chez moi.

LE CHEVALIER.

Oh! mon cher ami, vous êtes aussi trop rancuneux envers *François-Marie Arouet;* cependant il n'existe plus : comment peut-on conserver tant de rancune contre les morts?

LE COMTE.

Mais ses œuvres ne sont par mortes; elles vivent, elles nous tuent : il me semble que ma haine est suffisamment justifiée.

LE CHEVALIER.

A la bonne heure; mais permettez-moi de vous le dire, il ne faut pas que ce senti-

Digitized by Google

ment, quoique bien fondé dans son principe, nous rende injustes envers un si beau génie, et ferme nos yeux sur ce talent universel qu'on doit regarder comme une brillante propriété de la France.

LE COMTE.

Beau génie tant qu'il vous plaira, M. le chevalier; il n'en sera pas moins vrai qu'en louant Voltaire, il ne faut le louer qu'avec une certaine retenue, j'ai presque dit, à contre-cœur. L'admiration effrénée dont trop de gens l'entourent est le signe infaillible d'une âme corrompue. Qu'on ne se fasse point illusion : si quelqu'un, en parcourant sa bibliothèque, se sent attiré vers les *Œuvres de Ferney*, Dieu ne l'aime pas. Souvent on s'est moqué de l'autorité ecclésiastique qui condamnait les livres *in odium auctoris;* en vérité rien n'était plus juste : *Refusez les honneurs du génie à celui qui abuse de ses dons.* Si cette loi était sévèrement observée, on verrait bientôt disparaître les livres empoisonnés; mais puisqu'il ne dépend pas de nous de la promulguer, gardons-nous au moins de donner dans l'excès bien plus répréhensible qu'on ne le croit d'exalter sans mesure les

Digitized by Google

écrivains coupables, et celui-là surtout. Il a prononcé contre lui-même, sans s'en apercevoir, un arrêt terrible, car c'est lui qui a dit : *Un esprit corrompu ne fut jamais sublime*. Rien n'est plus vrai, et pourquoi Voltaire, avec ses cent volumes, ne fut jamais que *joli ;* j'excepte la tragédie, où la nature de l'ouvrage le forçait d'exprimer de nobles sentiments étrangers à son caractère ; et même encore sur la scène, qui est son triomphe, il ne trompe pas des yeux exercés. Dans ses meilleures pièces, il ressemble à ses deux grands rivaux, comme le plus habile hypocrite ressemble à un saint. Je n'entends point d'ailleurs contester son mérite dramatique, je m'en tiens à ma première observation : dès que Voltaire parle en son nom, il n'est que *joli ;* rien ne peut l'échauffer, pas même la bataille de Fontenoi. *Il est charmant*, dit-on : je le dis aussi, mais j'entends que ce mot soit une critique. Du reste, je ne puis souffrir l'exagération qui le nomme *universel*. Certes, je vois de belles exceptions à cette universalité. Il est nul dans l'ode : et qui pourrait s'en étonner ? l'impiété réfléchie avait tué chez lui la flamme divine de l'enthousiasme. Il est encore nul et

Digitized by Google

même jusqu'au ridicule dans le drame lyrique, son oreille ayant été absolument fermée aux beautés harmoniques comme ses yeux l'étaient à celles de l'art. Dans les genres qui paraissent les plus analogues à son talent naturel, il se traîne : il est médiocre, froid, et souvent (qui le croirait?) lourd et grossier dans la comédie; car le méchant n'est jamais comique. Par la même raison, il n'a pas su faire une épigramme, la moindre gorgée de son fiel ne pouvant couvrir moins de cent vers. S'il essaie la satire, il glisse dans le libelle; il est insupportable dans l'histoire, en dépit de son art, de son élégance et des grâces de son style; aucune qualité ne pouvant remplacer celles qui lui manquent et qui sont la vie de l'histoire, la gravité, la bonne foi et la dignité. Quant à son poème *épique*, je n'ai pas droit d'en parler : car pour juger un livre, il faut l'avoir lu, et pour le lire il faut être éveillé. Une monotonie assoupissante plane sur la plupart de ses écrits, qui n'ont que deux sujets, la bible et ses ennemis : il blasphème ou il insulte. Sa plaisanterie si vantée est cependant loin d'être irréprochable : le rire qu'elle excite n'est pas légitime; c'est une grimace. N'avez

Digitized by Google

vous jamais remarqué que l'anathème divin fut écrit sur son visage ? Après tant d'années il est temps encore d'en faire l'expérience. Allez contempler sa figure au palais de l'*Ermitage :* jamais je ne la regarde sans me féliciter de ce qu'elle ne nous a point été transmise par quelque ciseau héritier des Grecs, qui aurait su peut-être y répandre un certain beau idéal. Ici tout est naturel. Il y a autant de vérité dans cette tête qu'il y en aurait dans un plâtre pris sur le cadavre. Voyez ce front abject que la pudeur ne colora jamais, ces deux cratères éteints où semblent bouillonner encor la luxure et la haine. Cette bouche. —Je dis mal peut-être, mais ce n'est pas ma faute. — Ce *rictus* épouvantable, courant d'une oreille à l'autre, et ces lèvres pincées par la cruelle malice comme un ressort prêt à se détendre pour lancer le blasphème ou le sarcasme. — Ne me parlez pas de cet homme, je ne puis en soutenir l'idée. Ah ! qu'il nous a fait de mal ! Semblable à cet insecte, le fléau des jardins, qui n'adresse ses morsures qu'à la racine des plantes les plus précieuses, Voltaire, avec son *aiguillon*, ne cesse de piquer les deux racines de la société, les femmes et les jeunes gens; il les

Digitized by Google

imbibe de ses poisons qu'il transmet ainsi d'une génération à l'autre. C'est en vain que, pour voiler d'inexprimables attentats, ses stupides admirateurs nous assourdissent de tirades sonores où il a parlé supérieurement des objets les plus vénérés. Ces aveugles volontaires ne voient pas qu'ils achèvent ainsi la condamnation de ce coupable écrivain. Si Fénélon, avec la même plume qui peignit les joies de l'Elysée, avait écrit le livre *du Prince*, il serait mille fois plus vil et plus coupable que Machiavel. Le grand crime de Voltaire est l'abus du talent et la prostitution réfléchie d'un génie créé pour célébrer Dieu et la vertu. Il ne saurait alléguer, comme tant d'autres, la jeunesse, l'inconsidération, l'entraînement des passions, et pour terminer, enfin, la triste faiblesse de notre nature. Rien ne l'absout : sa corruption est d'un genre qui n'appartient qu'à lui; elle s'enracine dans les dernières fibres de son cœur et se fortifie de toutes les forces de son entendement. Toujours alliée au sacrilége, elle brave Dieu en perdant les hommes. Avec une fureur qui n'a pas d'exemple, cet insolent blasphémateur en vient à se déclarer l'ennemi personnel du Sauveur des hommes; il

Digitized by Google

ose du fond de son néant lui donner un nom ridicule, et cette loi adorable que l'Homme-Dieu apporta sur la terre, il l'appelle L'INFAME. Abandonné de Dieu qui punit en se retirant, il ne connaît plus de frein. D'autres cyniques étonnèrent la vertu, Voltaire étonne le vice. Il se plonge dans la fange, il s'y roule, il s'en abreuve; il livre son imagination à l'enthousiasme de l'enfer qui lui prête toutes ses forces pour le traîner jusqu'aux limites du mal. Il invente des prodiges, des monstres qui font pâlir. Paris le couronna, Sodome l'eût banni. Profanateur effronté de la langue universelle et de ses plus grands noms, le dernier des hommes après ceux qui l'aiment! comment vous peindrais-je ce qu'il me fait éprouver? Quand je vois ce qu'il pouvait faire et ce qu'il a fait, ses inimitables talents ne m'inspirent plus qu'une espèce de rage sainte qui n'a pas de nom. Suspendu entre l'admiration et l'horreur, quelquefois je voudrais lui faire élever une statue.... par la main du bourreau.

LE CHEVALIER.

Citoyen, voyons votre pouls.

Digitized by Google

LE COMTE.

Ah ! vous me citez encore un de mes amis (1); mais je vous répondrai comme lui : *Voyez plutôt l'hiver sur ma tête* (2). Ces cheveux blancs vous déclarent assez que le temps du fanatisme et même des simples exagérations a passé pour moi. Il y a d'ailleurs une certaine *colère rationnelle* qui s'accorde fort bien avec la sagesse ; l'Esprit-Saint lui-même l'a déclaré formellement exempte de péché (3).

LE SÉNATEUR.

Après la *sortie rationnelle* de notre ami, que pourrais-je ajouter sur l'*homme universel ?* Mais croyez, mon très cher chevalier, qu'en vous appuyant malheureusement sur lui, vous venez de nous exposer à la tentation la plus perfide qui puisse se présenter à l'esprit humain : c'est celle de croire aux lois invariables de la nature. Ce système a des apparences séduisantes, et il mène droit à ne plus prier, c'est-à-dire, à perdre la vie spiri-

(1) J.-J. Rousseau.
(2) Voyez la préface de la *Nouvelle Héloïse*.
(3) *Irascimini et nolite peccare*. Ps. IV, 3.

Digitized by Google

turelle; car la prière est la respiration de l'âme, comme l'a dit, je crois, M. de Saint-Martin; et qui ne prie plus, ne vit plus. *Point de religion sans prière*, a dit ce même Voltaire que vous venez de citer (1) : rien de plus évident ; et par une conséquence nécessaire, *point de prière*, *point de religion*. C'est à peu près l'état où nous sommes réduits : car les hommes n'ayant jamais prié qu'en vertu d'une Religion révélée (ou reconnue pour telle), à mesure qu'ils se sont approchés du déisme, qui n'est rien et ne peut rien, ils ont cessé de prier, et maintenant vous les voyez courbés vers la terre, uniquement occupés de lois et d'études physiques, et n'ayant plus le moindre sentiment de leur dignité naturelle. Tel est le malheur de ces hommes qu'ils ne peuvent même plus désirer leur propre régénération, non point seulement par la raison connue qu'*on ne peut désirer ce qu'on ne connaît pas*, mais parce qu'ils trouvent dans leur abrutissement moral je ne sais quel charme affreux qui est un châtiment épouvantable. C'est donc en vain qu'on leur parlerait de ce qu'ils sont et de ce

(1) Il l'a dit dans l'*Essai sur les mœurs et l'esprit*, etc., tom. I, de l'*Alcoran*, œuvres, in-8°, tom. XVI, *p.* 332.

Digitized by Google

qu'ils devraient être. Plongés dans l'atmosphère divine, ils refusent de vivre, *tandis que s'ils voulaient seulement ouvrir la bouche, ils attireraient l'esprit* (1). Tel est l'homme qui ne prie plus ; et si le culte public (il ne faudrait pas d'autre preuve de son indispensable nécessité) ne s'opposait pas un peu à la dégradation universelle, je crois, sur mon honneur, que nous deviendrions enfin de véritables brutes. Aussi rien n'égale l'antipathie des hommes dont je vous parle pour ce culte et pour ses ministres. De tristes confidences m'ont appris qu'il en est pour qui l'air d'une église est une espèce de mofette qui les oppresse au pied de la lettre, et les oblige de sortir ; tandis que les ames saines s'y sentent pénétrées de je ne sais quelle rosée spirituelle qui n'a point de nom, mais qui n'en a point besoin, car personne ne peut la méconnaître. Votre Vincent de Lerins a donné une règle fameuse en fait de religion : il a dit qu'il fallait croire ce qui a été cru TOUJOURS, PARTOUT et PAR TOUS (2). Il n'y a rien de si vrai et de si généralement vrai. L'homme, malgré sa

(1) *Ps.* CXVIII, 131.

(2) QUOD SEMPER, QUOD UBIQUE, QUOD AB OMNIBUS.

Digitized by Google

fatale dégradation, porte toujours des marques évidentes de son origine divine, de manière que toute croyance universelle est toujours plus ou moins vraie; c'est-à-dire que l'homme peut bien avoir couvert et, pour ainsi dire, *encroûté* la vérité par les erreurs dont il l'a surchargée; mais ces erreurs seront locales, et la vérité universelle se montrera toujours. Or, les hommes ont toujours et partout prié. Ils ont pu sans doute prier mal: ils ont pu demander ce qu'il ne fallait pas, ou ne pas demander ce qu'il fallait, et voilà l'homme; mais toujours ils ont prié, et voilà Dieu. Le beau système des lois invariables nous mènerait droit au fatalisme, et ferait de l'homme une statue. Je proteste comme notre ami l'a fait hier, que je n'entends point insulter la raison. Je la respecte infiniment malgré tout le mal qu'elle nous a fait; mais ce qu'il y a de bien sûr, c'est que toutes les fois qu'elle se trouve opposée *au sens commun*, nous devons la repousser comme une empoisonneuse. C'est elle qui a dit: *Rien ne doit arriver que ce qui arrive*, *rien n'arrive que ce qui doit arriver*. Mais le bon sens a dit: *Si vous priez*, *telle chose qui devait arriver*, *n'arrivera pas*; en quoi le sens

Digitized by Google

commun a fort bien raisonné, tandis que la raison n'avait pas le sens commun. Et peu importe, au reste, qu'on puisse opposer à des vérités prouvées certaines subtilités dont le raisonnement ne sait pas se tirer sur-le-champ; car il n'y a pas de moyen plus infaillible de donner dans les erreurs les plus grossières et les plus funestes que de rejeter tel ou tel dogme, uniquement parce qu'il souffre une objection que nous ne savons pas résoudre.

LE COMTE.

Vous avez parfaitement raison, mon cher sénateur : aucune objection ne peut être admise contre la vérité, autrement la vérité ne serait plus elle. Dès que son caractère est reconnu, l'insolubilité de l'objection ne suppose plus que défaut de connaissances de la part de celui qui ne sait pas la résoudre. On a appelé en témoignage contre Moïse l'histoire, la chronologie, l'astronomie, la géologie, etc. Les objections ont disparu devant la véritable science ; mais ceux-là furent grandement sages qui les méprisèrent avant tout examen, ou qui ne les examinèrent que pour trouver la réponse, mais sans douter

Digitized by Google

jamais qu'il y en eût une. L'objection mathématique même doit être méprisée : car elle sera sans doute une vérité démontrée ; mais jamais on ne pourra démontrer qu'elle contredise la vérité antérieurement démontrée. Posons en fait que par un accord suffisant de témoignages historiques (que je suppose seulement), il soit parfaitement prouvé qu'Archimède brûla la flotte de Marcellus avec un miroir ardent : toutes les objections de la géométrie disparaissent. Elle aura beau me dire : Mais ne savez-vous pas que tout miroir ardent réunit les rayons au *quart de son diamètre de sphéricité ; que vous ne pouvez éloigner le foyer sans diminuer la chaleur, à moins que vous n'agrandissiez le miroir en proportion suffisante, et qu'en donnant le moindre éloignement possible à la flotte romaine, le miroir capable de la brûler n'aurait pas été moins grand que la ville de Syracuse ? Qu'avez-vous à répondre à cela ?* — Je lui dirai : *J'ai à vous répondre qu'Archimède brûla la flotte romaine avec un miroir ardent.* Kircher vient ensuite m'expliquer l'énigme : il retrouve le miroir d'Archimède (*tulit alter honores*), et des écrivains ensevelis dans la poussière des bibliothèques

Digitized by Google

en sortent pour rendre témoignage au génie de ce docte moderne : j'admirerai fort Kircher ; je le remercierai même ; cependant je n'avais pas besoin de lui pour croire. On disait jadis au célèbre Copernic : *Si votre système était vrai, Vénus aurait des phases comme la lune : elle n'en a pas cependant ; donc toute la nouvelle théorie s'évanouit :* c'était une objection mathématique dans toute la force du terme. Suivant une ancienne tradition dont je ne sais plus retrouver l'origine dans ma mémoire, il répondit : *J'avoue que je n'ai rien à répondre ; mais Dieu fera la grâce qu'on trouvera une réponse.* En effet, *Dieu fit la grâce* (mais après la mort du grand homme) que Galilée trouvât les lunettes d'approche avec lesquelles il vit les phases ; de manière que l'*objection insoluble* devint le complément de la démonstration (1). Cet exemple fournit un argument qui me

(1) Je n'ai aucune idée de ce fait. Mais l'astronome anglais Keill (*Astron. Lectures*, XV), cité par l'auteur de l'intéressant éloge historique de Copernic (Varsovie in-8°, 1803, note G, *pag.* 35), attribue à ce grand homme la gloire d[illegible] n'on reconnaîtrait à Vénus [illegible]s mêmes phases que nous [illegible] une. Quelque supposition qu'on fasse, l'argument de[illegible] le même. Il suffit qu'on ait pu objecter à Copernic que [illegible] ouvait en contradiction avec une vérité mathématique, [illegible] c, en ce cas, eût été obligé de répondre, ce qui est inco[illegible] si mouve.

paraît de la plus grande force dans les discussions religieuses, et plus d'une fois je m'en suis servi avec avantage sur quelques bons esprits.

LE CHEVALIER.

Vous me rappelez une anecdocte de ma première jeunesse. Il y avait chez moi un vieil abbé *Poulet*, véritable meuble du château, qui avait jadis fouetté mon père et mes oncles, et qui se serait fait pendre pour toute la famille; un peu morose et grondant toujours, au demeurant, le meilleur des humains. J'étais entré un jour dans son cabinet, et la conversation étant tombée, je ne sais comment, sur les flèches des anciens : *Savez-vous bien*, me dit-il, *M. le chevalier, ce que c'était qu'une flèche antique, et quelle en était la vitesse? Elle était telle que la garniture de plomb qui servait, pour ainsi dire, de lest à la flèche, s'échauffait quelquefois par le frottement de l'air au point de se dissoudre!* Je me mis à rire. *Allons donc, mon cher abbé, vous radotez : croyez-vous qu'une flèche antique allât plus vite qu'une balle moderne chassée d'une arquebuse rayée? Vous voyez cependant que cette balle ne fond pas.* Il me regarda avec

Digitized by Google

un certain rire grimacier qui m'aurait montré toutes ses dents, s'il en avait eu, et qui voulait dire assez clairement : Vous n'êtes qu'un *blanc-bec;* puis il alla prendre sur un guéridon vermoulu un vieil Aristote *à mettre des rabats* qu'il apporta sur la table. Il le feuilleta pendant quelques instants ; frappant ensuite du revers de la main sur l'endroit qu'il avait trouvé : *Je ne radote point*, dit-il; *voilà un texte que les plus jolis arquebusiers du monde n'effaceront jamais*, et il fit une marque sur la marge avec l'ongle du pouce. Souvent il m'est arrivé de penser à ce plomb des anciennes flèches, que vous me rappelez encore en ce moment. Si ce qu'en dit Aristote est vrai, voilà encore une vérité qu'il faudra admettre en dépit d'une objection insoluble tirée de la physique.

LE COMTE.

Sans doute, si le fait est prouvé, ce que je ne puis examiner dans ce moment; il me suffit de tirer de la masse de ces faits une théorie générale, une espèce de *formule* qui serve à la résolution de tous les cas particuliers. Je veux dire : « Que toutes les « fois qu'une proposition sera prouvée par

Digitized by Google

« le genre de preuve qui lui appartient, « l'objection quelconque, *même insoluble*, « *ne doit plus être écoutée.* » Il résulte seulement de l'impuissance de répondre, que les deux propositions, tenues pour vraies, ne se trouvent nullement en contradiction; ce qui peut toujours arriver lorsque la contradiction n'est pas, comme on dit, *dans les termes*.

LE CHEVALIER.

Je voudrais comprendre cela mieux.

LE COMTE.

Aucune autorité dans le monde, par exemple, n'a droit de révéler *que trois ne sont qu'un;* car *un* et *trois* me sont connus, et comme le sens attaché aux termes ne change pas dans les deux propositions, vouloir me faire croire que *trois* et *un* sont et ne sont pas la même chose, c'est m'ordonner de croire de la part de Dieu que Dieu n'existe pas. Mais si l'on me dit *que trois personnes ne font qu'une nature ;* pourvu que la révélation, d'accord encore, quoique sans nécessité, avec les spéculations les plus solides de la psychologie, et même avec les traditions

Digitized by Google

plus ou moins obscures de toutes les nations, me fournisse une démonstration suffisante; je suis prêt à croire, et peu m'importe que *trois* ne soient pas *un*, car ce n'est pas de quoi il s'agit, mais de savoir si *trois personnes* ne peuvent être une *seule nature*, ce qui fait une tout autre question.

LE SÉNATEUR.

En effet, la contradiction ne pouvant être affirmée ni des choses, puisqu'on ne les connaît pas, ni des termes, puisqu'ils ont changé, où serait-elle, s'il vous plaît? Permis donc aux Stoïciens de nous dire que cette proposition, *il pleuvra demain*, est aussi certaine et aussi immuable dans l'ordre des destinées que cette autre, *il a plu hier;* et permis à eux encore de nous embarrasser s'ils le pouvaient, par les sophismes les plus éblouissants. Nous les laisserons dire, car l'objection, même insoluble (ce que je suis fort éloigné d'avouer dans ce cas) ne doit point être admise contre la démonstration qui résulte de la croyance innée de tous les hommes. Si vous m'en croyez donc, M. le chevalier, vous continuerez à faire chez vous lorsque vous y serez, les prières des *Roga-*

Digitized by Google

tions. Il sera même bon, en attendant, de prier Dieu de toutes vos forces pour qu'il vous fasse la grâce d'y retourner, en laissant dire de même ceux qui vous objecteraient qu'il est décidé d'avance si vous reverrez ou non votre chère patrie.

LE COMTE.

Quoique je sois, comme vous l'avez vu, intimement persuadé que le sentiment général de tous les hommes forme, pour ainsi dire, des vérités d'intuition devant lesquelles tous les sophismes du raisonnement disparaissent, je crois cependant comme vous, M. le sénateur, que, sur la question présente, nous n'en sommes pas du tout réduits aux sentiments; car, d'abord, si vous y regardez de près vous sentirez le sophisme sans pouvoir bien l'éclaircir. Cette proposition *il a plu hier*, n'est pas plus sûre que l'autre, *il pleuvra demain :* sans doute, *si en effet il doit pleuvoir;* mais c'est précisément de quoi il s'agit, de manière que la question recommence. En second lieu, et c'est ici le principal, je ne vois point ces règles immuables, et cette chaîne inflexible des évènements dont on a tant parlé. Je ne vois, au contraire,

Digitized by Google

dans la nature que des ressorts souples, tels qu'ils doivent être pour se prêter autant qu'il est nécessaire à l'action des êtres libres, qui se combine fréquemment sur la terre avec les lois matérielles de la nature. Voyez en combien de manières et jusqu'à quel point nous influons sur la reproduction des animaux et des plantes. La greffe, par exemple, est ou n'est pas une loi de la nature, suivant que l'homme existe ou n'existe pas. Vous nous parlez, M. le chevalier, d'une certaine quantité d'eau précisément due à chaque pays dans le cours d'une année. Comme je ne me suis jamais occupé de météorologie, je ne sais ce qu'on a dit sur ce point; bien qu'à vous dire la vérité, l'expérience me semble impossible, du moins avec une certitude même approximative. Quoiqu'il en soit, il ne peut s'agir ici que d'une année commune : à quelle distance placerons-nous donc les deux termes de la période? Ils sont peut-être éloignés de dix ans, peut-être de cent. Mais je veux faire beau jeu à ces raisonneurs. J'admets que, dans chaque année, il doive tomber dans chaque pays précisément la même quantité d'eau : ce sera la loi invariable; mais la distribution de cette eau

Digitized by Google

sera, s'il est permis de s'exprimer ainsi, la *partie flexible* de la loi. Ainsi vous voyez qu'avec vos lois *invariables* nous pourrons fort bien encore avoir des inondations et des sécheresses ; des pluies *générales* pour le monde, et des pluies d'*exception* pour ceux qui ont su les demander (1). Nous ne prierons donc point pour que l'olivier croisse en Sibérie, et le *klukwa* en Provence ; mais nous prierons pour que l'olivier ne gèle point dans les campagnes d'Aix, comme il arriva en 1709, et pour que le *klukwa* n'ait point trop chaud pendant votre rapide été. Tous les philosophes de notre siècle ne parlent que de lois invariables; je le crois : il ne s'agit pour eux que d'empêcher l'homme de prier, et c'est le moyen infaillible d'y parvenir. De là vient la colère de ces mécréants lorsque les prédicateurs ou les écrivains moralistes se sont avisés de nous dire que les fléaux matériels de ce monde, tels que les volcans, les tremblements de terre, etc., étaient des châtiments divins. Ils nous soutiennent, eux, qu'il était rigoureusement nécessaire que Lis-

(1) *Pluviam voluntariam segregabis, Deus, hæreditati tuæ.* (Ps. XLVII, 10.) C'est proprement le κεκριμένον οὖρον d'Homère. (*Iliad.* XIV, 19.) Pluie ou vent, n'importe, pourvu qu'ils soient κεκριμένον.

Digitized by Google

bonne fût détruite le 1er novembre 1755 ; comme il était nécessaire que le soleil se levât le même jour : belle théorie en vérité et tout-à-fait propre à perfectionner l'homme. Je me rappelle que je fus indigné un jour en lisant le sermon que *Herder* adresse quelque part à *Voltaire*, au sujet de son poème sur ce désastre de Lisbonne : « Vous osez, « lui dit-il sérieusement, vous plaindre à la « Providence de la destruction de cette « ville : vous n'y pensez pas ! c'est un blas- « phème formel contre l'*éternelle sagesse*. « Ne savez-vous pas que l'homme, ainsi que « ses poutres et ses tuiles, est *débiteur du* « *néant*, et que tout ce qui existe doit payer « sa dette? Les éléments s'assemblent, les « éléments se désunissent ; *c'est une loi* « *nécessaire de la nature :* qu'y a-t-il donc « là d'étonnant ou qui puisse motiver une « plainte ? »

N'est-ce pas, messieurs, que voilà une belle consolation et bien digne de l'honnête comédien qui enseignait l'Evangile en chaire et le panthéisme dans ses écrits? Mais la philosophie n'en sait pas davantage. Depuis Epictète jusqu'à l'*évêque de Weimar*, et jusqu'à la fin des siècles, ce sera sa manière

Digitized by Google

invariable et *sa loi nécessaire*. Elle ne connaît pas l'huile de la consolation. Elle dessèche, elle racornit le cœur, et lorsqu'elle a endurci un homme, elle croit avoir fait un sage (1). Voltaire, au surplus, avait répondu d'avance à son critique dans ce même poème sur le désastre de Lisbonne :

Non, ne présentez plus à mon cœur agité
Ces immuables lois de la nécessité,
Cette chaîne des corps, des esprits et des mondes :
O rêves des savants, ô chimères profondes !
Dieu tient en main la chaîne et n'est point enchaîné :
Par son choix bienfaisant tout est déterminé ;
Il est libre, il est juste, il n'est point implacable.

Jusqu'ici il serait impossible de dire mieux; mais comme s'il se repentait d'avoir parlé raison, il ajoute tout de suite :

---

(1) Il y a autant de différence entre la véritable morale et la leur (celle des philosophes stoïciens et épicuriens) qu'il y en a entre la joie et la patience; car leur tranquillité n'est fondée que sur la nécessité. (Leibnitz, dans le livre de la Théod., tom. II, *p.* 215, n° 251.)

Jean-Jacques a justifié cette observation, lorsqu'à la suite de son vain pathos de morale et de vertu, il a fini par nous dire : « L'homme sage « et supérieur à tous les revers est celui qui ne voit dans tous ses mal- « heurs que les coups de l'aveugle nécessité. » (VIII Prom. Œuvres. Genève, 1782, in-8°, *p.* 25.) Toujours l'homme *endurci* à la place de l'homme *résigné!* Voilà tout ce qu'ont su nous prêcher ces précepteurs du genre humain. Emile, retiens bien cette leçon de ton maître. Ne pense point à Dieu avant vingt ans, et tu seras à cet âge une charmante créature!

Digitized by Google

Pourquoi donc souffrons-nous sous un maître équitable ?
Voilà le nœud fatal qu'il fallait délier.

Ici commencent les questions téméraires : *Pourquoi donc souffrons-nous sous un maître équitable ?* Le catéchisme et le sens commun répondent de concert : PARCE QU'NOUS LE MÉRITONS. *Voilà le nœud fatal sagement délié*, et jamais on ne s'écartera de cette solution sans déraisonner. En vain même Voltaire s'écriera :

Direz-vous en voyant cet amas de victimes :
Dieu s'est vengé ; leur mort est le prix de leurs crimes ?
Quel crime, quelle faute ont commis ces enfants
Sur le sein maternel écrasés et sanglants ?

Mauvais raisonnement ! Défaut d'attention et d'analyse. Sans doute qu'il y avait des enfants à *Lisbonne* comme il y en avait à *Herculanum*, l'an soixante et dix-neuf de notre ère ; comme il y en avait à Lyon quelque temps auparavant (1), ou comme il y en avait, si vous le voulez, au temps du d

(1) *Lugdunum quod monstrabatur in Galliâ, quæritur.... una n fuit inter urbem maximam et nullam.* (Sen. Ep. mor., XCI.) On lis jadis ces deux passages de Sénèque au-dessous des deux grands bleaux qui représentaient cette destruction de Lyon, dans le grand calier de l'hôtel-de-ville. J'ignore si la nouvelle catastrophe les a épargnés.

Digitized by Google

ge. Lorsque Dieu punit une société quelonque pour les crimes qu'elle a commis, fait justice comme nous la faisons nous-mêmes dans ces sortes de cas, sans que ersonne s'avise de s'en plaindre. Une ville e révolte : elle massacre les représentants u souverain ; elle lui ferme ses portes ; elle e défend contre lui ; elle est prise. Le rince la fait démenteler et la dépouille de ous ses priviléges ; personne ne blâmera ce ugement sous le prétexte des innocents renermés dans la ville. Ne traitons jamais eux questions à la fois. *La ville a été puie à cause de son crime, et sans ce crime le n'aurait pas souffert.* Voilà une propotion vraie et indépendante de toute autre. Je demanderez-vous ensuite *pourquoi les nocents ont été enveloppés dans la même eine ?* C'est une autre question à laquelle ne suis nullement obligé de répondre. Je ourrais avouer que je n'y comprends rien, ns altérer l'évidence de la première proosition. Je puis aussi répondre que le souerain est dans l'impossibilité de se conduire utrement, et je ne manquerais pas de bonnes aisons pour l'établir.

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

Digitized by Google

LE CHEVALIER.

Permettez-moi de vous le demander : qui empêcherait ce bon roi de prendre sous sa protection les habitants de cette ville demeurés fidèles, de les transporter dans quelque province plus heureuse, pour les y faire jouir, je ne dis pas des mêmes priviléges, mais de priviléges encore plus grands et plus dignes de leur fidélité ?

LE COMTE.

C'est précisément ce que fait Dieu, lorsque des innocents périssent dans une catastrophe générale : mais revenons. Je me flatte que Voltaire n'avait pas plus sincèrement pitié que moi de ces malheureux *enfants sur le sein maternel écrasés et sanglants ;* mais c'est un délire de les citer pour contredire le prédicateur qui s'écrie : *Dieu s'est vengé; ces maux sont le prix de nos crimes;* car rien n'est plus vrai en général. Il s'agit seulement d'expliquer pourquoi l'innocent est enveloppé dans la peine portée contre les coupables : mais comme je vous le disais tout à l'heure, ce n'est qu'une objection; et si nous faisions plier les vérités devant les dif-

Digitized by Google

ficultés, il n'y a plus de philosophie. Je doute d'ailleurs que Voltaire, qui écrivait si vite, ait fait attention qu'au lieu de traiter une question particulière, relative à l'évènement dont il s'occupait dans cette occasion, il en traitait une générale; et qu'il demandait, sans s'en apercevoir, *pourquoi les enfants qui n'ont pu encore ni mériter ni démériter, sont sujets dans tout l'univers aux mêmes maux qui peuvent affliger les hommes faits?* Car s'il est décidé qu'un certain nombre d'enfants doivent périr, je ne vois pas comment il leur importe de mourir d'une manière plutôt que d'une autre. Qu'un poignard traverse le cœur d'un homme, ou qu'un peu de sang s'accumule dans son cerveau, il tombe mort également; mais dans le premier cas on dit qu'il a fini ces jours *par une mort violente*. Pour Dieu, cependant, il n'y a point de mort violente. Une lame d'acier placée dans le cœur est une maladie, comme un simple durillon que nous appellerions *polype*.

Il faudrait donc s'élever encore plus haut, et demander *en vertu de quelle cause il est devenu nécessaire qu'une foule d'enfants meurent avant de naître; que la moitié franche de ceux qui naissent, meurent avant l'âge*

Digitized by Google

de deux ans; et que d'autres encore en très grand nombre meurent avant l'âge de raison. Toutes ces questions faites dans un esprit d'orgueil et de contention sont tout-à-fait dignes de *Matthieu Garo;* mais si on les propose avec une respectueuse curiosité, elles peuvent exercer notre esprit sans danger. Platon s'en est occupé; car je me rappelle que, dans son traité de la République, il amène sur la scène, je ne sais trop comment, un certain Lévantin (Arménien, si je ne me trompe) (1), qui raconte beaucoup de choses sur les supplices de l'autre vie, éternels ou temporaires; car il les distingue très-exactement. Mais à l'égard des enfants morts avant l'âge de raison, Platon dit qu'*au sujet de leur état dans l'autre vie, cet étranger racontait des choses qui ne devaient pas être répétées* (2).

---

(1) Il paraît que c'est une erreur, et qu'au lieu de *Her l'arménien*, il faut lire *Héri, fils d'Harmonius.* (*Huet, Démonstr. évang.*, in-4°, tom. II, Prop. 9, chap. 142, n° 11.

(*Note de l'éditeur.*)

(2) L'interlocuteur est ici un peu trompé par sa mémoire; Platon dit seulement : « Qu'à l'égard de ces enfants, Her racontait des choses qui « ne valaient pas la peine d'être rappelées. » (Οὐκ ἄξια μνήμης. De Rep. l. X; Opp. t. VII, *p.* 325.) Sans discuter l'expression, il faut avouer que ce Platon avait bien frappé à toutes les portes.

(*Note de l'éditeur.*)

Digitized by Google

Pourquoi ces enfants naissent-ils, ou pourquoi meurent-ils? Qu'arrivera-t-il d'eux un jour? Ce sont des mystères peut-être inabordables; mais il faut avoir perdu le sens pour argumenter de ce qui ne se comprend pas contre ce qui se comprend très bien.

Voulez-vous entendre un autre sophisme sur le même sujet? C'est encore Voltaire qui vous l'offrira; et toujours dans le même ouvrage :

> Lisbonne, qui n'est plus, eut-elle plus de vices
> Que Londres, que Paris plongés dans les délices?
> Lisbonne est abîmée, et l'on danse à Paris.

Grand Dieu! cet homme voulait-il que le Tout-Puissant convertît le sol de toutes les grandes villes en places d'exécution? ou bien voulait-il que Dieu ne punît jamais, parce qu'il ne punit pas toujours, et partout, et dans le même moment?

Voltaire avait-il donc reçu la balance divine pour peser les crimes des rois et des individus, et pour assigner ponctuellement l'époque des supplices? Et qu'aurait-il dit ce téméraire si, dans le moment où il écrivait ces lignes insensées, au milieu de la ville *plongée dans les délices*, il eût pu voir tout-à-coup, dans un avenir si peu reculé, le

Digitized by Google

comité de salut public, le tribunal révolutionnaire, et les longues pages du *Moniteur* toutes rouges de sang humain?

Au reste, la pitié est sans doute un des plus nobles sentiments qui honorent l'homme, et il faut bien se garder de l'éteindre, de l'affaiblir même dans les cœurs; cependant lorsqu'on traite des sujets philosophiques, on doit éviter soigneusement toute espèce de poésie, et ne voir dans les choses que les choses mêmes. Voltaire, par exemple, dans le poème que je vous cite, nous montre *cent mille infortunés que la terre dévore :* mais d'abord, pourquoi *cent mille?* il a d'autant plus tort qu'il pouvait dire la vérité sans briser la mesure, puisqu'il ne périt en effet dans cette horrible catastrophe qu'environ vingt mille hommes; beaucoup moins, par conséquent, que dans un assez grand nombre de batailles que je pourrais vous nommer. Ensuite il faut considérer que, dans ces grands malheurs, une foule de circonstances ne sont que pour les yeux. Qu'un malheureux enfant, par exemple, *soit écrasé sous la pierre*, c'est un spectacle épouvantable pour nous; mais pour lui, il est beaucoup plus heureux que s'il était mort d'une variole confluente

Digitized by Google

ou d'une dentition pénible. Que trois ou quatre mille hommes périssent disséminés sur un grand espace, ou tout à la fois et d'un seul coup, par un tremblement de terre ou une inondation, c'est la même chose sans doute pour la raison; mais pour l'imagination la différence est énorme : de manière qu'il peut très bien se faire qu'un de ces évènements terribles que nous mettons au rang des plus grands fléaux de l'univers, ne soit rien dans le fait, je ne dis pas pour l'humanité en général, mais pour une seule contrée. Vous pouvez voir ici un nouvel exemple de ces lois à la fois souples et invariables qui régissent l'univers : regardons, si vous voulez, comme un point déterminé que, dans un temps donné, il doive mourir tant d'hommes dans un tel pays : voilà qui est invariable; mais la distribution de la vie parmi les individus, de même que le lieu et le temps des morts, forment ce que j'ai nommé la partie flexible de la loi; de sorte qu'une ville entière peut être abîmée sans que la mortalité ait augmenté. Le fléau peut même se trouver doublement juste, à raison des coupables qui ont été punis, et des innocents qui ont acquis par compensation une

Digitized by Google

vie plus longue et plus heureuse. La toute-puissante sagesse qui règle tout, a des moyens si nombreux, si diversifiés, si admirables, que la partie accessible à nos regards devrait bien nous apprendre à révérer l'autre. J'ai eu connaissance, il y a bien des années, de certaines tables mortuaires faites dans une très petite province avec toute l'attention et tous les moyens possibles d'exactitude. Je ne fus pas médiocrement surpris d'apprendre, par le résultat de ces tables, que deux épidémies furieuses de petite-vérole n'avaient point augmenté la mortalité des années où cette maladie avait sévi. Tant il est vrai que cette force cachée que nous appelons *nature*, a des moyens de compensation dont on ne se doute guère.

LE SÉNATEUR.

Un adage sacré dit que *l'orgueil est le commencement de tous nos crimes* (1); je pense qu'on pourrait fort bien ajouter : *Et de toutes nos erreurs*. C'est lui qui nous égare en nous inspirant un malheureux esprit de contention qui nous fait chercher des

(1) *Initium omnis peccati superbia*. (Eccli., X, 15.)

Digitized by Google

difficultés pour avoir le plaisir de contester, au lieu de les soumettre au principe prouvé; mais je suis fort trompé si les disputeurs eux-mêmes ne sentent pas intérieurement qu'elle est tout-à-fait vaine. Combien de disputes finiraient si tout homme était forcé de dire ce qu'il pense!

LE COMTE.

Je le crois tout comme vous; mais avant d'aller plus loin, permettez-moi de vous faire observer un caractère particulier du christianisme, qui se présente à moi, à propos de ces calamités dont nous parlons. Si le christianisme était humain, son enseignement varierait avec les opinions humaines; mais comme il part de l'être immuable, il est immuable comme lui. Certainement cette Religion, qui est la mère de toute la bonne et véritable science qui existe dans le monde, et dont le plus grand intérêt est l'avancement de cette même science, se garde bien de nous l'interdire ou d'en gêner la marche. Elle approuve beaucoup, par exemple, que nous recherchions la nature de tous les agents physiques qui jouent un rôle dans les grandes convulsions de la nature. Quant à

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

Digitized by Google

elle, qui se trouve en relation directe avec le souverain, elle ne s'occupe guère des ministres qui exécutent ses ordres. Elle sait qu'elle est faite pour prier et non pour disserter, puiqu'elle sait certainement tout ce qu'elle doit savoir. Qu'on l'approuve donc ou qu'on la blâme, qu'on l'admire ou qu'on la tourne en ridicule, elle demeure impassible; et sur les ruines d'une ville renversée par un tremblement de terre, elle s'écrie au dix-huitième siècle, comme elle l'aurait fait au douzième:

Nous vous en supplions, Seigneur, daignez nous protéger; raffermissez par votre grâce suprême cette terre ébranlée par nos iniquités, afin que les cœurs de tous les hommes connaissent que c'est votre courroux qui nous envoie ces châtiments, comme c'est votre miséricorde qui nous en délivre.

Il n'y a pas là de lois immuables, comme vous voyez; maintenant c'est au législateur à savoir, en écartant même toute discussion sur la vérité des croyances, si une nation en corps gagne plus à se pénétrer de ces sentiments qu'à se livrer exclusivement à la recherche des causes physiques, à laquelle néanmoins je suis fort éloigné de refuser un très grand mérite du second ordre.

Digitized by Google

LE SÉNATEUR.

J'approuve fort que votre église, qui a la prétention d'enseigner tout le monde, ne se laisse enseigner par personne; et il faut sans doute qu'elle soit douée d'une grande confiance en elle-même, pour que l'opinion ne puisse absolument rien sur elle. En votre qualité de Latin....

LE COMTE.

Qu'appelez-vous donc *Latin* ? Sachez, je vous en prie, qu'en matière de Religion je suis *Grec* tout comme vous.

LE SÉNATEUR.

Allons donc, mon bon ami, ajournons la plaisanterie, si vous le voulez bien.

LE COMTE.

Je ne plaisante point du tout, je vous l'assure : le symbole des Apôtres n'a-t-il pas été écrit en grec avant de l'être en latin ? Les symboles *grecs* de Nicée et de Constantinople, et celui de saint Athanase ne contiennent-ils pas ma foi ? et ne devrais-je pas mourir pour en défendre la vérité ? J'espère que je suis de

Digitized by Google

de la religion de saint Paul et de saint Luc qui étaient *Grecs*. Je suis de la Religion de saint Ignace, de saint Justin, de saint Athanase, de saint Grégoire de Nysse, de saint Cyrille, de saint Basile, de saint Grégoire de Nazianze, de saint Epiphane, de tous les saints, en un mot, qui sont sur vos autels et dont vous portez les noms, et nommément de saint Chrysostôme dont vous avez retenu la liturgie. J'admets tout ce que ces grands et saints personnages ont admis; je regrette tout ce qu'ils ont regretté; je reçois de plus comme évangile tous les conciles œcuméniques convoqués dans la *Grèce d'Asie* ou dans la *Grèce d'Europe*. Je vous demande s'il est possible d'être plus Grec?

LE SÉNATEUR.

Ce que vous dites là me fait naître une idée que je crois juste. Si jamais il était question d'un traité de paix entre nous, on pourrait proposer le *statu quo ante bellum*.

LE COMTE.

Et moi, je signerais sur-le-champ et même sans instruction, *sub spe rati*. Mais qu'est-ce

Digitized by Google

donc que vous vouliez dire sur ma qualité de *Latin* ?

LE SÉNATEUR.

Je voulais dire qu'en votre qualité de *Latin*, vous en revenez toujours à l'autorité. Je m'amuse souvent à vous voir dormir sur cet oreiller. Au surplus, quand même je serais protestant, nous ne disputerions pas aujourd'hui : car c'est, à mon avis, très bien, très justement, et même, si vous voulez, très philosophiquement fait d'établir comme dogme national, *que tout fléau du ciel est un châtiment* · et quelle société humaine n'a pas cru cela? Quelle nation antique ou moderne, civilisée ou barbare, et dans tous les systèmes possibles de religion, n'a pas regardé ces calamités comme l'ouvrage d'une puissance supérieure qu'il était possible d'apaiser? Je loue cependant beaucoup M. le chevalier, s'il ne s'est jamais moqué de son curé, lorsqu'il l'entendait recommander le paiement de la dîme, *sous peine de la grêle ou de la foudre* : car personne n'a droit d'assurer qu'un tel malheur est la suite d'une telle faute (légère surtout); mais l'on peut et l'on doit assurer, en général, que tout mal

Digitized by Google

physique est un châtiment ; et qu'ainsi ceux que nous appelons *les fléaux du ciel*, sont nécessairement la suite d'un grand crime national, ou de l'accumulation des crimes individuels ; de manière que chacun de ces fléaux pouvait être prévenu, d'abord par une vie meilleure, et ensuite par la prière. Ainsi nous laisserons dire les sophistes avec leurs *lois éternelles et immuables*, qui n'existent que dans leur imagination, et qui ne tendent à rien moins qu'à l'extinction de toute moralité, et à l'abrutissement absolu de l'espèce humaine (1). Il faut de l'électricité, disiez-vous, M. le chevalier : donc il nous faut des tonnerres et des foudres, comme il nous faut de la rosée ; vous pourriez ajouter encore : comme il nous faut des loups, des tigres, des serpents à sonnettes, etc., etc. — Je l'ignore en vérité. L'homme étant dans un état de dégradation aussi visible que déplorable, je n'en sais pas assez pour décider

(1) Non-seulement les soins et les travaux, mais encore les prières sont utiles, Dieu ayant eu ces prières en vue avant qu'il eût réglé les choses; et non-seulement ceux qui prétendent, sous le vain prétexte de la nécessité des évènements, qu'on peut négliger les soins que les affaires demandent, mais encore ceux qui raisonnent contre les prières, tombent dans ce que les anciens appelaient déjà le *sophisme paresseux*. (Leibnitz. Theod., tom. II, in-8°, *p.* 416.)

Digitized by Google

quel être et quel phénomène sont dus uniquement à cet état. D'ailleurs, dans celui même où nous sommes, on se passe fort bien de loups en Angleterre : pourquoi, je vous prie, ne s'en passerait-on pas ailleurs? Je ne sais point du tout s'il est nécessaire que le tigre soit ce qu'il est : je ne sais pas même s'il est nécessaire qu'il y ait des tigres, ou, pour vous parler franchement, je me tiens sûr du contraire. Qui peut oublier la sublime prérogative de l'homme : *Que partout où il se trouve établi en nombre suffisant les animaux qui l'entourent doivent le servir, l'amuser ou disparaître?* Mais partons, si l'on veut, de la folle hypothèse de de l'optimisme: supposons que le tigre doive être, et de plus être ce qu'il est, dirons-nous : *Donc il est nécessaire qu'un de ces animaux entre aujourd'hui dans une telle habitation, et qu'il y dévore dix personnes?* Il faut que la terre recèle dans son sein diverses substances qui, dans certaines circonstances données, peuvent s'enflammer ou se vaporiser, et produire un tremblement de terre : fort bien; ajouterons-nous : *Donc il était nécessaire que, le* 1er *novembre* 1755, *Lisbonne entier périt par une de ces catas-*

Digitized by Google

trophes. L'explosion n'aurait pu se faire ailleurs, dans un désert, par exemple, ou sous le bassin des mers, ou à cent pas de la ville. Les habitants ne pouvaient être avertis, par des légères secousses préliminaires, de se mettre à l'abri par la fuite? Toute raison humaine non sophistiquée se révoltera contre de pareilles conséquences.

LE COMTE.

Sans doute, et je crois que le bon sens universel a incontestablement raison lorsqu'il s'en tient à l'étymologie dont lui-même est l'auteur. Les *fléaux* sont destinés à nous *battre;* et nous sommes *battus* parce que nous le méritons. Nous pouvions sans doute ne pas le mériter, et même après l'avoir mérité, nous pouvons obtenir grâce. C'est là, ce me semble, le résultat de tout ce qu'on peut dire de sensé sur ce point; et c'est encore un des cas assez nombreux où la philosophie, après de longs et pénibles détours, vient enfin se délasser dans la croyance universelle. Vous sentez donc assez, M. le chevalier, combien je suis contraire à votre comparaison *des nuits et des jours* (1). Le

(1) *Voy.* pag. 63.

Digitized by Google

ours des astres n'est pas un mal : c'est, au ontraire une règle constante et un bien qui ppartient à tout le genre humain; mais le al qui n'est qu'un châtiment, comment ourrait-il être nécessaire? L'innocence pouit le prévenir; la prière peut l'écarter : ujours j'en reviendrai à ce grand principe. emarquez à ce sujet un étrange sophisme l'impiété, ou, si vous voulez, de l'ignonce; car je ne demande pas mieux que de ir celle-ci à la place de l'autre. Parce que toute-puissante bonté sait employer un mal our en exterminer un autre, on croit que le al est une portion intégrante du tout. Rapelons-nous ce qu'a dit la sage antiquité : *ue Mercure* (qui est la raison) *a la puisnce d'arracher les nerfs de Typhon pour faire les cordes de la lyre divine* (2). Mais *Typhon* n'existait pas, ce tour de force erveilleux serait inutile. Nos prières n'étant nc qu'un effort de l'être intelligent contre ction de *Typhon*, l'utilité et même la néssité s'en trouvent philosophiquement déontrées.

(2) Cette allégorie sublime appartient aux Egyptiens. (*Plut. de Is. Os.*, LIII, LIV.)

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

Digitized by Google

LE SÉNATEUR.

Ce mot de *Typhon* qui fut dans l'antiquité l'emblème de tout mal, et spécialement de tout fléau temporel, me rappelle une idée qui m'a souvent occupé et dont je veux vous faire part. Aujourd'hui cependant je vous fais grâce de ma métaphysique, car il faut que je vous quitte pour aller voir le grand feu d'artifice qu'on tire ce soir sur la route de Péterhoff, et qui doit représenter une explosion du Vésuve. C'est un spectacle *typhonien*, comme vous voyez, mais tout-à-fait innocent.

LE COMTE.

Je n'en voudrais pas répondre pour les moucherons et pour les nombreux oiseaux qui nichent dans les bocages voisins, pas même pour quelque téméraire de l'espèce humaine, qui pourrait fort bien y laisser la vie ou quelques membres, tout en disant *Niebosse* (1)! Je ne sais comment il arrive

(1) *N'ayez pas peur!* Expression familière au Russe, le plus hardi et le plus entreprenant des hommes, et qu'il ne manque surtout jamais de prononcer lorsqu'il affronte les dangers les plus terribles et les plus évidents.

Digitized by Google

que les hommes ne se rassemblent jamais sans s'exposer. Allez cependant, mon cher ami, et ne manquez pas de revenir demain, la tête pleine d'idées *volcaniques*.

FIN DU QUATRIÈME ENTRETIEN.

Digitized by Google

NOTES DU QUATRIÈME ENTRETIEN.

N° I.

(Page 231. De nous rendre semblables à Dieu.)

Il faut même remarquer que la philosophie ancienne avait préludé à ce précepte. Pythagore disait : IMITEZ DIEU. Platon, qui devait tant de choses à cet ancien sage, a dit : *Que l'homme juste est celui qui s'est rendu semblable à Dieu autant que notre nature le permet.* (Polit. X, opp. T.) et réciproquement, *que rien ne ressemble plus à Dieu que l'homme juste.* (In Theæt. opp., tom. II, p. 122.) Plutarque ajoute que l'homme ne peut jouir de Dieu d'une manière plus délicieuse qu'en se rendant, autant qu'il le peut, semblable à lui par l'imitation des perfections divines. (*De serò Num. vind.*, l. IV.)

II.

(Page 231. La ressemblance n'ayant rien de commun avec l'égalité.)

La ressemblance qui existe entre l'homme et son Créateur est celle de l'image au modèle. *Sicut ab exemplari, non secundùm æqualitatem.* (S. Thomas, *Summa Theol.*, I. part., 93, art. I.) Voyez sur cette ressemblance, Noel Alex., (*Hist. eccles.*, *Vet. Test. cet. mund.*, I, art. 7, Prop. II.) Si quelqu'un nous fait dire qu'*un homme ressemble à son portrait*, l'absurdité est toute à lui : car c'est le contraire que nous disons.

III.

(Page 233. L'homme ne règne sur la terre que parce qu'il est semblable à Dieu.)

Digitized by Google

Axiome évident et véritablement divin ! *Car la suprématie de l'homme n'a pas d'autre fondement que sa ressemblance avec Dieu.* (Bacon, *in Dial. de bello sacro*. Works, tom. X, *p.* 311.) Il attribue cette magnifique idée à un théologien espagnol, nommé *François Vittoria*, mort en 1532, et à quelques autres. En effet, Philon et quelques pères et philosophes grecs en avaient tiré parti depuis long-temps, comme on peut le voir dans le bel ouvrage de Pétau. (*De VI dier. opif.*, lib. II, cap. 2-3. *Dogm. theol.*, Paris, 1644, in-fol., tom. III, *pag.* 296, seq.)

IV.

(Page 241. Allez contempler sa figure au palais de l'*Ermitage*.)

La bibliothèque de Voltaire fut, comme on sait, achetée après sa mort par la cour de Russie. Aujourd'hui elle est déposée au palais de l'*Ermitage*, magnifique dépendance du palais d'hiver, bâtie par l'impératrice Catherine II. La statue de Voltaire, exécutée en marbre blanc par le sculpteur François Houdon, est placée au fond de la bibliothèque et semble l'inspecter. Cette bibliothèque donne lieu à des observations importantes qui n'ont point encore été faites, si je ne me trompe. Je me souviens, autant qu'on peut se souvenir de ce qu'on a lu il y a cinquante ans, que Lovelace, dans le roman de Clarisse, écrit à son ami : *Si vous avez intérêt de connaître une jeune personne, commencez par connaître les livres qu'elle lit.* Il n'y a rien de si incontestable ; mais cette vérité est d'un ordre bien plus général qu'elle ne se présentait à l'esprit de Richardson. Elle se rapporte à la science autant qu'au caractère, et il est certain qu'en parcourant les livres rassemblés par un homme, on connaît en peu de temps ce qu'il sait et ce qu'il aime. C'est sous ce point de vue que la bibliothèque de Voltaire est particulièrement curieuse. On ne revient pas de son étonnement en considérant l'extrême médiocrité des ouvrages qui suffirent jadis au *patriarche* de Ferney. On y chercherait en vain ce qu'on appelle les *grands* livres et les éditions recherchées surtout des classiques. Le tout ensemble donne l'idée d'une bibliothèque formée pour amuser les soirées d'un campagnard. Il faut encore y remarquer une armoire remplie de livres dépareillés dont les marges sont chargées de notes écrites de la main de Voltaire, et presque toutes marquées au coin de la médiocrité et du mauvais ton. La collection entière est une démonstration que Voltaire fut étranger à toute espèce de connaissances approfondies, mais surtout

Digitized by Google

à la littérature classique. S'il manquait quelque chose à cette démonstration, elle serait complétée par des traits d'ignorance sans exemple qui échappent à Voltaire en cent endroits de ses œuvres, malgré toutes ses précautions. Un jour peut-être il sera bon d'en présenter un recueil choisi, afin d'en finir avec cet homme.

V.

(Page 246. Car personne ne peut la méconnaître.)

Pythagore disait, il y a près de vingt-cinq siècles, qu'un homme qui met le pied dans un temple sent naître en lui un autre esprit. (*Sen. Ep. mor.* XCIV.) Kant, dans nos temps modernes, fut un exemple du sentiment contraire. La prière publique et les chants religieux le choquaient. *Sautes beten und singen war ihm zuwider*. Voy. la notice sur Kant, tirée du *Freymüthig*, dans le *Correspondant de Hambourg* du 7 mars 1804, n° 38) C'était un signe de réprobation dont les Allemands penseront ce qu'ils voudront.

VI.

(Page 247. Rien n'arrive que ce qui doit arriver.)

Nihil fuerit quod non necesse fuerit, et quidquid fieri possit, id, aut esse jam aut futurum esse.,. nec magis immutabile ex vero in falsum, necatus est Scipio, *quàm* necabitur Scipio, etc., etc. (*Cicer., de fato*, cap. IX.)

VII.

(Page 252. Si ce qu'en dit Aristote est vrai.)

Il n'y a rien de si connu que ce texte d'Aristote qu'on lit dans le livre *De Cœlo*, cap VII, où il dit en effet que cette garniture que nous pourrions appeler la *plombine*, s'échauffait dans les airs *au point de fondre*, ὥστε τήκεσθα. Les auteurs latins attribuent le même phénomène à la balle de plomb échappée de la fronde.

Non secus exarsit quàm quam Balearica plumbum
Funda jacit. Volat illud et incandescit eundo ;
Et quos non habuit sub nubibus invenit ignes. (Ovid. Met.)
Glans etiam (plumbea) *longo cursu volvendo liquescit.* (Lucr.)

Digitized by Google

Liquescit ex-ussa glans fundâ et attritu aeris velut igne distillat.

(Sen. Nat. quæst. II, 57.)

Et media adversi liquefacto tempora plumbo
Diffidit.

Virg., Æn., IX, 86.)

M. Heyne a dit sur ce vers : *Non quasi plumbum fundâ emissum in aere liquefieri putârint, quod portentosum esset ; sed inflictum et illisum duris ossibus, etc.* Il y aurait peu de difficulté si ce texte était unique, ou si Aristote, Sénèque, Lucrèce et Ovide même n'avaient pas parlé en physiciens.

VIII.

(Page 254. Les prières des Rogations.)

J'observe sur ce mot qu'on trouve chez les anciens Romains de véritables Rogations, dont la formule nous a été conservée.

Mars pater, te precor, quæsoque uti tu morbos visos invisosque, viduertatem, vastitudinem, calamitatem, intemperiasque prohibessis ; uti tu fruges, frumenta, vineta, virgultaque grandire, beneque evenire sinas; pastores, pascuaque salva servassis. (Cato, de R. R., c. 41.)

IX.

(Page 258. Qu'y a-t-il donc là d'étonnant ou qui puisse motiver une plainte ?)

On peut trouver un peu de caricature dans cette citation de mémoire; mais le sens est présenté très exactement. Voici les propres paroles de *Herder*.— C'est une plainte bien peu philosophique que celle de Voltaire à propos *du renversement* de Lisbonne, *dont il se plaint à la divinité d'une manière qui est presque un blasphème*. (Voyez le bon chrétien!) *Ne sommes-nous pas, nous et tout ce qui nous appartient, et même notre demeure*, les débiteurs de la terre et des éléments ? *Et si, en vertu* des lois de la nature, *ils nous redemandent* ce qui est à eux... *qu'arrivera-t-il autre chose que ce qui doit arriver* en vertu des lois éternelles *de la sagesse et de l'ordre ?* (Herders Ideen für die Philosophie der Geschichte der Menschheit, tom. I, liv. 1, chap. 3.)

Digitized by Google

X.

(Page 270. Comme c'est votre miséricorde qui nous en délivre.)

Tuere nos, Domine, quæsumus,... et terram quam vidimus nostris iniquitatibus trementem, superno munere firma; ut mortalium corda cognoscant et, te indignante, talia flagella prodire, et, te miserante, cessare. (Voy. le Rituel.)

Digitized by Google

CINQUIÈME ENTRETIEN.

LE CHEVALIER.

Comment vous êtes-vous amusé hier, M. le sénateur ?

LE SENATEUR.

Beaucoup, en vérité, et tout autant qu'il est possible de s'amuser à ces sortes de spectacles. Le feu d'artifice était superbe, et personne n'a péri, du moins personne de notre espèce : quant aux *moucherons* et aux *oiseaux*, je n'en réponds pas mieux que notre ami ; mais j'ai beaucoup pensé à eux pendant le spectacle, et c'est là cette *pensée* dont je me réservai hier de vous faire part. Plus j'y songeais, et plus je me confirmais dans l'idée que les spectacles de la nature sont très probablement pour nous ce que les actes humains sont pour les animaux qui en sont témoins.

Digitized by Google

Nul être vivant ne peut avoir d'autres con
naissances que celles qui constituent son e
sence, et qui sont exclusivement relatives
la place qu'il occupe dans l'univers; et c'e
à mon avis une des nombreuses et invincibl
preuves des idées innées : car s'il n'y ava
pas des idées de ce genre pour tout être q
connaît, chacun d'eux, tenant ses idées d
chances de l'expérience, pourrait sortir d
son cercle, et troubler l'univers; or, c'est c
qui n'arrivera jamais. Le chien, le singe
l'éléphant *demi-raisonnant* (1), s'approcheron
du feu, par exemple, et se chaufferont comm
nous avec plaisir; mais jamais vous ne leu
apprendrez à pousser un tison sur la braise
car le feu ne leur appartient point; autremen
le domaine de l'homme serait détruit. Il
verront bien *un*, mais jamais l'*unité;* le
éléments du nombre, mais jamais le *nombre*
un triangle, deux triangles, mille triangle
ensemble, ou l'un après l'autre, mais jamai
la *triangulité*. L'union perpétuelle de certaine
idées dans notre entendement nous les fai
confondre, quoiqu'elles soient essentiellemen
séparées. Vos deux yeux se peignent dans le

(1) *Alf reasoning.* (Pope.)

Digitized by Google

miens : j'en ai la perception que j'associe sur-le-champ à l'idée de *duité;* dans le fait cependant ces deux connaissances sont d'un ordre totalement divers, et l'une ne mène nullement à l'autre. Je vous dirai plus, puisque je suis en train : jamais je ne comprendrai la moralité des êtres intelligents, ni même l'unité humaine, ou autre unité *cognitive* quelconque, séparée des idées innées : mais revenons aux animaux. Mon chien m'accompagne à quelque spectacle public, une exécution, par exemple : certainement il voit tout ce que je vois : la foule, le triste cortége, les officiers de justice, la force armée, l'échafaud, le patient, l'exécuteur, tout en un mot : mais de tout cela que comprend-il? ce qu'il doit comprendre *en sa qualité de chien :* il saura me démêler dans la foule, et me retrouver si quelque accident l'a séparé de moi; il s'arrangera de manière à n'être pas estropié sous les pieds des spectateurs; lorsque l'exécuteur lèvera le bras, l'animal, s'il est près, pourra s'écarter de crainte que le coup ne soit pour lui; s'il voit du sang, il pourra frémir, mais comme à la boucherie. Là s'arrêtent ses connaissances, et tous les efforts de ses instituteurs intelligents, employés

Digitized by Google

sans relâche pendant les siècles des siècles, ne le porteraient jamais au-delà; les idées de morale, de souveraineté, de crime, de justice, de force publique, etc., attachées à ce triste spectacle, sont nulles pour lui. Tous les signes de ces idées l'environnent, le touchent, le pressent, pour ainsi dire, mais inutilement; car nul signe ne peut exister que l'idée ne soit préexistante. C'est une des lois les plus évidentes du gouvernement temporel de la Providence, que chaque être actif exerce son action dans le cercle qui lui est tracé, sans pouvoir jamais en sortir. Eh! comment le bon sens pourrait-il seulement imaginer le contraire? En partant de ces principes qui sont incontestables, qui vous dira qu'un volcan, une trombe, un tremblement de terre, etc., ne sont pas pour moi précisément ce que l'exécution est pour mon chien? Je comprends de ces phénomènes ce que j'en dois comprendre, c'est-à dire, tout ce qui est en rapport avec mes idées innées qui constituent mon état d'homme. Le reste est lettre close.

LE COMTE.

Il n'y a rien de si plausible que votre idée, mon cher ami, ou, pour mieux dire, je ne

Digitized by Google

vois rien de si évident, de la manière dont vous avez envisagé la chose : cependant quelle différence sous un autre point de vue ! *Votre chien ne sait pas qu'il ne sait pas*, et vous, homme intelligent, vous le savez. Quel privilége sublime que ce doute ! Suivez cette idée, vous en serez ravi. Mais à propos, puisque vous avez touché cette corde, savez-vous bien que je me crois en état de vous procurer un véritable plaisir en vous montrant comment la mauvaise foi s'est tirée de l'invincible argument que fournissent les animaux en faveur des idées innées ? Vous avez parfaitement bien vu que l'identité et l'invariable permanence de chaque classe d'êtres sensibles ou intelligents, supposaient nécessairement les idées innées ; et vous avez fort à propos cité les animaux qui verront éternellement ce que nous voyons, sans jamais pouvoir comprendre ce que nous comprenons. Mais avant d'en venir à une citation extrêmement plaisante, il faut que je vous demande si vous avez jamais réfléchi que ces mêmes animaux fournissent un autre argument direct et décisif en faveur de ce système ? En effet, puisque les idées quelconques qui constituent l'animal, chacun dans son espèce, sont *innées*

Digitized by Google

au pied de la lettre, c'est-à-dire, absolument indépendantes de l'expérience; puisque la poule qui n'a jamais vu l'épervier manifeste néanmoins tous les signes de la terreur, au moment où il se montre à elle pour la première fois, comme un point noir dans la nue; puisqu'elle appelle sur-le-champ ses petits avec un cri extraordinaire qu'elle n'a jamais poussé; puisque les poussins qui sortent de la coque se précipitent à l'instant même sous les atles de leur mère; enfin, puisque cette observation se répète invariablement sur toutes les espèces d'animaux, pourquoi l'expérience serait-elle plus nécessaire à l'homme pour toutes les idées fondamentales qui le font homme? L'objection n'est pas légère, comme vous voyez. Ecoutez maintenant comment les deux héros de l'*Esthétique* (1) s'en sont tirés.

Le traducteur français de Locke, Coste, qui fut à ce qui paraît un homme de sens, bon d'ailleurs et modeste, nous a raconté, dans je ne sais quelle note de sa traduction (2), qu'il fit un jour à Locke cette même objection

(1) Proprement *science du sentiment*, du grec αἰσθησις.
(2) Liv. II, ch. XI, § 5, de l'Essai sur l'entend. hum.

Digitized by Google

saute aux yeux. Le philosophe, qui se tit touché dans un endroit sensible, se ha un peu, et lui répondit brusquement: *n'ai pas écrit mon livre pour expliquer actions des bêtes.* Coste, qui avait bien lroit de s'écrier comme le philosophe grec: *piter, tu te fâches, tu as donc tort!* s'est ntenté cependant de nous dire, d'un ton isamment sérieux : *La réponse était très ne, le titre du livre le démontre clairement.* effet, il n'est point écrit *sur l'entendement bêtes.* Vous voyez, messieurs, à quoi cke se trouva réduit pour se tirer d'embar-. Il s'est bien gardé, au reste, de se pro-ser l'objection dans son livre, car il ne lait point s'exposer à répondre; mais Con-lac, qui ne se laissait point gêner par sa nscience, s'y prend bien autrement pour se r d'affaire. Je ne crois pas que l'aveugle stination d'un orgueil qui ne veut pas re-er ait jamais produit rien d'aussi plaisant. *bête fuira*, dit-il, *parce qu'elle en a vu vorer d'autres;* mais comme il n'y avait pas yen de généraliser cette explication, il ute, « qu'à l'égard des animaux qui n'ont jamais vu dévorer leurs semblables, on peut croire *avec fondement* que leurs mè-

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

Digitized by Google

« res, dès le commencement, les auront « *engagés* à fuir. » *Engagés* est parfait! Je suis fâché cependant qu'il n'ait pas dit, *leur auront conseillé*. Pour terminer cette rare explication, il ajoute le plus sérieusement du monde, *que si on la rejette, il ne voit pas ce qui pourrait porter l'animal à prendre la fuite* (1).

Excellent! Tout à l'heure nous allons voir que si l'on se refuse à ces merveilleux raisonnements, il pourra très bien se faire que l'animal cesse de fuir devant son ennemi, parce que Condillac *ne voit pas* pourquoi cet animal devrait prendre la fuite.

Au reste, de quelque manière qu'il s'exprime, jamais je ne puis être de son avis. *Il ne voit pas*, dit-il : avec sa permission, je crois qu'il *voit* parfaitement, mais qu'il aime mieux mentir que l'avouer.

LE SÉNATEUR.

Mille grâces, mon cher ami, pour votre anecdote philosophique que je trouve en effet extrêmement plaisante. Vous êtes donc parfaitement d'accord avec moi sur ma manière

(1) *Essai sur l'orig. des conn. hum.*, sect. II, chap. IV.

Digitized by Google

'envisager les animaux, et sur la conclusion ue j'en ai tirée par rapport à nous. Ils sont, omme je vous le disais tout à l'heure, *en-ironnés*, *touchés*, *pressés* par tous les signes e l'intelligence, sans jamais pouvoir s'élever usqu'au moindre de ses actes : raffinez tant u'il vous plaira par la pensée cette âme uelconque, ce principe inconnu, cet *instinct*, ette lumière intérieure qui leur a été donnée vec une si prodigieuse variété de direction t d'intensité, jamais vous ne trouverez qu'une *symptote* de la raison, qui pourra s'en ap-rocher tant que vous voudrez, mais sans mais la toucher; autrement une province e la création pourrait être envahie, ce qui st évidemment impossible.

Par une raison toute semblable, nul doute ue nous ne puissions être nous-mêmes *en-ironnés*, *touchés*, *pressés* par des actions t des agents d'un ordre supérieur dont nous 'avons d'autre connaissance que celle qui se apporte à notre situation actuelle. Je sais out ce que vaut le doute sublime dont vous enez de me parler : oui, *je sais que je ne ais pas*, peut-être encore sais-je quelque hose de plus; mais toujours est-il vrai qu'en ertu même de notre intelligence, jamais il

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

Digitized by Google

ne nous sera possible d'atteindre sur ce poin
une connaissance directe. Je fais, au reste, u
très grand usage de ce doute dans toutes me
recherches sur les *causes*. J'ai lu des million
de plaisanteries sur l'ignorance des ancien
qui voyaient des esprits partout : il me sem
ble que nous sommes beaucoup plus sots
nous qui n'en voyons nulle part. On ne cess
de nous parler de *causes physiques*. Qu'est-c
qu'une cause physique ?

LE COMTE.

C'est une *cause naturelle*, si nous voulon
nous borner à traduire le mot; mais, dan
l'acception moderne, c'est une *cause maté
rielle*, c'est-à-dire, une cause qui n'est pa
cause : car *matière* et *cause* s'excluent mu
tuellement, comme *blanc*, *noir*, *cercle* e
carré. La matière n'a d'action que par l
mouvement : or, tout mouvement étant u
effet, il s'ensuit qu'une *cause physique*, s
l'on veut s'exprimer exactement, est un NON
SENS et même une contradiction dans le
termes. Il n'y a donc point et il ne peut
avoir de *causes physiques* proprement dites
parce qu'il n'y a point et qu'il ne peut y avoi
de mouvement sans un moteur primitif, e

Digitized by Google

que tout moteur primitif est immatériel; *partout, ce qui meut précède ce qui est mu, ce qui mène précède ce qui est mené, ce qui commande précède ce qui est commandé :* la matière ne peut rien, et même elle n'est rien que la preuve de l'esprit. Cent billes placées en ligne droite, et recevant toutes de la première un mouvement successivement communiqué, ne supposent-elles pas une main qui a frappé le premier coup en vertu d'une volonté? Et quand la disposition des choses m'empêcherait de voir cette main, en serait-elle moins visible à mon intelligence? L'ame d'un horloger n'est-elle pas renfermée dans le tambour de cette pendule, où le grand ressort est chargé, pour ainsi dire, des commissions d'une intelligence? J'entends Lucrèce qui me dit : *Toucher, être touché, n'appartient qu'aux seuls corps;* mais que nous importent ces mots dépourvus de sens sous un appareil sententieux qui fait peur aux enfants? Ils signifient au fond que *nul corps ne peut être touché sans être touché.* Belle découverte, comme vous voyez! La question est de savoir s'il n'y a que des corps dans l'univers, et si les corps ne peuvent être mus par des substances d'un autre ordre. Or, non-

Digitized by Google

seulement ils peuvent l'être, mais primitiv
ment ils ne peuvent l'avoir été autrement: c
tout choc ne pouvant être conçu que comm
le résultat d'un autre, il faut nécessaireme
admettre une série infinie de chocs, c'est
dire, d'effets sans cause, ou convenir que
principe du mouvement ne peut se trouv
dans la matière; et nous portons en nou
mêmes la preuve que le mouvement co
mence par une volonté. Rien n'empêche,
reste, que, dans un sens vulgaire et ind
pensable, on ne puisse légitimement appel
causes des effets qui en produisent d'autre
c'est ainsi que dans la suite de billes do
je vous parlais tout à l'heure, toutes les forc
sont *causes*, excepté la dernière, comm
toutes sont *effets*, excepté la première. M
si nous voulons nous exprimer avec une pr
cision philosophique, c'est autre chose. O
ne saurait trop répéter que les idées de *m*
tière et de *cause* s'excluent l'une l'autre
goureusement.

Bacon s'était fait, sur les forces qui ag
sent dans l'univers, une idée chimérique q
a égaré à sa suite la foule des dissertateur
il supposait d'abord ces forces matérielle
ensuite il les superposait indéfiniment l'u

Digitized by Google

au-dessus de l'autre ; et souvent je n'ai pu m'empêcher de soupçonner qu'en voyant au barreau ces arbres généalogiques où tout le monde est fils, excepté le premier, et où tout le monde est père, excepté le dernier, il s'était fait sur ce modèle une *idole d'échelle*, et qu'il arrangeait de même les causes dans sa tête ; entendant à sa manière qu'une telle cause était fille de celle qui la précédait, et que les générations, se resserrant toujours en s'élevant, conduisaient enfin le véritable interprête de la nature jusqu'à une aïeule commune. Voilà les idées que ce grand légiste se formait de la nature et de la science qui doit l'expliquer : mais rien n'est plus chimérique. Je ne veux point vous traîner dans une longue discussion. Pour vous et pour moi c'est assez dans ce moment d'une seule observation. C'est que Bacon et ses disciples n'ont jamais pu nous citer et ne nous citeront jamais un seul exemple qui vienne à l'appui de leur théorie. Qu'on nous montre ce prétendu ordre de causes *générales*, *plus générales*, *généralissimes*, comme il leur plaît de s'exprimer. On a beaucoup disserté et beaucoup découvert depuis Bacon : qu'on nous donne un exemple de cette merveilleuse généalogie, qu'on nous indique un

Digitized by Google

seul mystère de la nature, qu'on ait expliqué je ne dis pas par une cause, mais seulement par un effet premier auparavant inconnu, et en s'élevant de l'un à l'autre. Imaginez le phénomène le plus vulgaire, l'élasticité, par exemple, ou tel autre qu'il vous plaira choisir. Maintenant je ne suis pas difficile; je ne demande ni les aïeules ni les trisaïeules du phénomène, je me contente de sa mère; hélas! tout le monde demeure muet; et c'est toujours (j'entends dans l'ordre matériel) *proles sinè matre creata*. Eh! comment peut-on s'aveugler au point de chercher des causes dans la *nature*, quand la nature même est un effet? tant qu'on ne sort point du cercle matériel, nul homme ne peut s'avancer plus qu'un autre dans la recherche des causes. Tous sont arrêtés et doivent l'être au premier pas. Le génie des découvertes dans les sciences naturelles consiste uniquement à découvrir des faits ignorés, ou à rapporter des phénomènes non expliqués aux effets premiers déjà connus, et qne nous prenons pour cause; ainsi, celui qui découvrit la circulation du sang, et celui qui découvrit le sexe des plantes, ont sans doute l'un et l'autre mérité de la science; mais la découverte des faits n'a rien de commun

Digitized by Google

avec celle des causes, Newton, de son côté, s'est immortalisé en rapportant à la pesanteur des phénomènes qu'on ne s'était jamais avisé de lui attribuer; mais le laquais du grand homme en savait, sur la cause de la pesanteur, autant que son maître. Certains disciples, dont il rougirait s'il revenait au monde, ont osé dire que l'attraction était une loi *mécanique*. Jamais Newton n'a proféré un tel blasphème contre le sens commun, et c'est bien en vain qu'ils ont cherché à se donner un complice aussi célèbre. Il a dit, au contraire, (et certes c'est déjà beaucoup), *qu'il abandonnait à ses lecteurs la question de savoir si l'agent qui produit la gravité est matériel ou immatériel.* Lisez, je vous prie, ses lettres théologiques au docteur Bentley : vous en serez également instruits et édifiés.

Vous voyez, M. le sénateur, que j'approuve fort votre manière d'envisager ce monde, et que je l'appuie même, si je ne suis absolument trompé, sur d'assez bons arguments. Du reste, je vous le répète, *je sais que je ne sais pas;* et ce doute me transporte à la fois de joie et de reconnaissance, puisque j'y trouve réunis et le titre ineffaçable de ma grandeur, et le préservatif salutaire contre toute spécu-

Digitized by Google

lation ridicule ou téméraire. En examinant la nature sous ce point de vue, en grand, comme dans la dernière de ses productions, je me rappelle continuellement (et c'est assez pour moi) ce mot d'un Lacédémonien songeant à ce qui empêchait un cadavre raide de se tenir debout de quelque manière qu'on s'y prît : PAR DIEU, dit-il, *il faut qu'il y ait quelque chose là-dedans*. Toujours et partout on doit dire de même : car, sans *quelque chose*, tout est cadavre, et rien ne se tient debout. Le monde, ainsi envisagé comme un simple assemblage d'apparences, dont le moindre phénomène cache une réalité, est un véritable et sage idéalisme. Dans un sens très vrai, je puis dire que les objets matériels ne sont rien de ce que je vois; mais ce que je vois est réel par rapport à moi, et c'est assez pour moi d'être ainsi conduit jusqu'à l'existence d'un autre ordre que je crois fermement sans le voir. Appuyé sur ces principes, je comprends parfaitement, non pas seulement que la prière est utile en général pour écarter le mal physique, mais qu'elle en est le véritable antidote, le spécifique naturel, et que par essence elle tend à le détruire, précisément comme cette puissance invisible qui nous arrive du Pérou

Digitized by Google

cachée dans une écorce légère, va chercher, en vertu de sa propre essence, le principe de la fièvre, le touche et l'attaque avec plus ou moins de succès, suivant les circonstances et le tempérament; à moins qu'on ne veuille soutenir que le bois guérit la fièvre, ce qui serait tout-à-fait drôle.

LE CHEVALIER.

Drôle tant qu'il vous plaira; mais il faut apparemment que je sois un *drôle de corps*, car, de ma vie, je n'ai eu aucun scrupule sur cette proposition.

LE COMTE.

Mais si le bois guérit la fièvre, pourquoi se donner la peine d'en aller chercher au Pérou? Descendons au jardin : ces bouleaux nous en fourniront de reste pour toutes les fièvres tierces de la Russie !

LE CHEVALIER.

Parlons sérieusement, je vous en prie : il ne s'agit pas ici du *bois* en général, mais d'un *certain bois* dont la qualité particulière est de guérir la fièvre.

Digitized by Google

LE COMTE.

Fort bien, mais qu'entendez-vous par *qualité ?* Ce mot exprime-t-il dans votre pensée un simple accident, et croyez-vous, par exemple, que le *quinquina* guérisse, parce qu'il est *figuré*, *pesant*, *coloré*, etc.

LE CHEVALIER.

Vous chicanez, mon cher ami ; il va sans dire que j'entends parler d'une qualité réelle.

LE COMTE.

Comment donc, *qualité réelle !* Que veut dire cela, je vous prie ?

LE CHEVALIER.

Oh ! je vous en prie à mon tour, ne disputons pas sur les mots : savez-vous bien que le bon sens militaire s'offense de ces sortes d'ergoteries ?

LE COMTE.

J'estime le bon sens militaire plus que vous ne le croyez peut-être ; et je vous proteste d'ailleurs que les *ergoteries* ne me sont pas moins odieuses qu'à vous : mais je ne crois

Digitized by Google

point qu'on dispute sur les mots en d· nandant ce qu'ils signifient.

LE CHEVALIER.

J'entends donc par *qualité réelle* quelque chose de réellement subsistant, *un je ne sais quoi* que je ne suis pas obligé de définir apparemment, mais qui existe enfin comme tout ce qui existe.

LE COMTE.

A merveille, mais ce *quelque chose*, cette *inconnue* dont nous recherchons la valeur, est-elle matière ou non ? Si elle n'est pas matière...

LE CHEVALIER.

Ah ! je ne dis pas cela !

LE COMTE.

Mais si elle est matière, certainement vous ne pouvez plus l'appeler *qualité;* ce n'est plus un *accident*, une *modification*, un *mode*, ou comme il vous plaira l'appeler; c'est une substance semblable dans son essence à toute autre substance matérielle, et cette substance qui n'est pas *bois* (autrement tout bois guérirait)

Digitized by Google

existe dans le bois, ou pour mieux dire, *da ce bois*, comme le sucre, qui n'est ni eau thé, est contenu dans cette infusion de t qui le dissout. Nous n'avons donc fait que r monter la question, et toujours elle recom mence. En effet, puisque la substance que conque qui guérit la fièvre est de la matièr je dis de nouveau : Pourquoi aller au Pérou La matière est encore plus aisée à trouv que le bois : il y en a partout, ce me sembl et tout ce que nous voyons est bon pour guéri Alors vous serez forcé de me répéter sur matière en général tout ce que vous m'avi dit sur le bois. Vous me direz : *Il ne s'ag point de la matière prise généralement, ma de cette matière particulière, c'est-à-dire* de la matière, *dans le sens le plus abstrait plus, une qualité qui la distingue et q guérit la fièvre.*

Et moi, je vous attaquerai de nouveau, e vous demandant ce que c'est que cette qualit que vous supposez matérielle, et je vous pou suivrai ainsi avec le même avantage, sans qu votre bon sens puisse jamais trouver un poi d'appui pour me résister; car la matière éta de sa nature inerte et passive, et n'ayant d'a tion que par le mouvement qu'elle ne peu

Digitized by Google

se donner, il s'ensuit qu'elle ne saurait agir que par l'action d'un agent plus ou moins éloigné, voilé par elle, et qui ne saurait être *elle*.

Vous voyez, mon cher chevalier, qu'il ne s'agit pas tout-à-fait d'une question de mots; mais revenons. Cette excursion sur les causes nous conduit à une idée également juste et féconde: c'est d'envisager la prière considérée dans son effet, simplement comme une cause secon le; car sous ce point de vue elle n'est que cela, et ne doit être distinguée d'aucune autre. Si donc un philosophe à la mode s'étonne de me voir employer la prière pour me préserver de la foudre, par exemple, je lui dirai: *Et vous, monsieur, pourquoi employez-vous des paratonnerres?* ou pour m'en tenir à quelque chose de plus commun, *pourquoi employez-vous les pompes dans les incendies, et les remèdes dans les maladies? Ne vous opposez-vous pas ainsi tout comme moi aux lois éternelles?* « Oh! c'est bien diffé-« rent, me dira-t-on; car si c'est une *loi*, » par exemple, que le feu brûle, c'en est » une aussi que l'eau éteigne le feu. » Et moi je répondrai: *C'est précisément ce que je dis de mon côté; car si c'est une* loi *que la fou-*

dre produise tel ou tel ravage, c'en est une aussi que la prière, répandue à temps sur le FEU DU CIEL, *l'éteigne ou le détourne.* Et soyez persuadés, messieurs, qu'on ne me fera aucune objection dans la même supposition, que je ne rétorque avec avantage : il n'y a point de milieu entre le fatalisme rigide, absolu, universel, et la foi commune des hommes sur l'efficacité de la prière.

Vous rappelez-vous, M. le chevalier, ce joli bipède qui se moquait devant nous, il y a peu de temps, de ces deux vers de Boileau :

Pour moi qu'en santé même un autre monde étonne,
Qui crois l'âme immortelle et que c'est Dieu qui tonne.

« Du temps de Boileau, disait-il devant « des caillettes et des jouvenceaux ébahis de « tant de science, on ne savait pas encore « qu'un coup de foudre n'est que l'étincelle « électrique renforcée; et l'on se serait fait » une affaire grave si l'on n'avait pas regardé « le tonnerre comme l'arme divine destinée « à châtier les crimes. Cependant il faut « que vous sachiez que déjà, dans les temps « anciens, certains raisonneurs embarras- « saient un peu les croyants de leur époque, « en leur demandant pourquoi Jupiter s'a-

Digitized by Google

« musait à foudroyer les rochers du Cau-
« case ou les forêts inhabitées de la Ger-
« manie. »

J'embarrassai moi-même un peu ce profond raisonneur en lui disant : » Mais vous « ne faites pas attention, monsieur, que « vous fournissez vous-même un excellent « argument aux dévots de nos jours (car il « y en a toujours, malgré les efforts des « sages) pour continuer à penser comme « le bonhomme Boileau; en effet, ils vous « diront tout simplement : *Le tonnerre*, « *quoiqu'il tue, n'est cependant point établi* « *pour tuer ; et nous demandons précisé-* » *ment à Dieu qu'il daigne, dans sa bonté,* « *envoyer ses foudres sur les rochers et sur* « *les déserts, ce qui suffit sans doute à* « *l'accomplissement des lois physiques.* » Je ne voulais pas, comme vous pensez bien, soutenir thèse devant un tel auditoire; mais voyez, je vous prie, où nous a conduit la science mal entendue, et ce que nous devons attendre d'une jeunesse imbue de tels principes. Quelle ignorance profonde, et même quelle horreur de la vérité! Observez surtout ce sophisme fondamental de l'orgueil moderne qui confond toujours la découverte ou

Digitized by Google

la génération d'un effet avec la révél
d'une cause. Les hommes reconnaissent
une substance inconnue (l'ambre) la
priété, qu'elle acquiert par le frottem
d'attirer les corps légers. Ils nomment
qualité l'*ambréité* (électricité). Ils ne c
gent point ce nom à mesure qu'ils dé
vrent d'autres substances idio-électriq
bientôt de nouvelles observations leur dé
vrent le feu électrique. Ils apprennent à
cumuler, à le conduire, etc. Enfin, il
croient sûrs d'avoir reconnu et démontr
entité de ce feu avec la foudre, de mar
que si les noms étaient imposés par le
sonnement, il faudrait aujourd'hui, en
vant les idées reçues, substituer au
d'*électricité* celui de *céraunisme*. En
cela qu'ont-ils fait? Ils ont aggrandi le
racle, ils l'ont, pour ainsi dire, rappro
d'eux : mais que savent-ils de plus sur
essence? Rien. Il semble même qu'il
montré plus inexplicable à mesure qu'o
considéré de plus près. Or, admirez la be
de ce raisonnement : « Il est prouvé que l'
« tricité, telle que nous l'observons dans
« cabinets, ne diffère qu'en moins de ce
« rible et mystérieux agent que l'on nor

Digitized by Google

foudre, DONC ce n'est pas Dieu qui tonne. »
olière dirait : *Votre* Ergo *n'est qu'un sot !*
ais nous serions bienheureux s'il n'était que
t, voyez les conséquences ultérieures :
Donc ce n'est point Dieu qui agit par les
causes secondes; *donc* la marche en est
invariable; *donc* nos craintes et nos prières
sont également vaines. » Quelle suite d'er-
urs monstrueuses! Je lisais, il n'y a pas
ng-temps, dans un papier français, *que*
tonnerre n'est plus, pour un homme in-
ruit, la foudre lancée du haut des cieux
ur faire trembler les hommes; que c'est
phénomène très naturel et très simple qui
passe à quelques toises au-dessus de nos
tes, et dont les astres les plus voisins n'ont
s la moindre nouvelle. Analysons ce rai-
nnement, nous trouverons : « Que si la fou-
dre partait, par exemple, de la planète de
Saturne, *comme elle serait alors plus près*
de Dieu, il y aurait moyen de croire qu'il
s'en mêle; *mais que, puisqu'elle se forme*
à quelques toises au-dessus de nos têtes,
etc. » On ne cesse de parler de la gros-
ereté de nos aïeux : il n'y a rien de si
ossier que la philosophie de notre siècle;
bon sens du douzième s'en serait juste-

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

Digitized by Google

ment moqué. Le Prophète-Roi ne plaçait sûrement pas le phénomène dont je vous parle dans une région trop élevée, puisqu'il le nomme, avec beaucoup d'élégance orientale, *le cri de la nue* (1); il a pu même se recommander aux chimistes modernes en disant que *Dieu sait extraire l'eau de la foudre* (2), mais il n'en dit pas moins :

La voix de ton tonnerre éclate autour de nous :
La terre en a tremblé (3).

Il accorde fort bien, comme vous voyez, la religion et la physique. C'est nous qui déraisonnons. Ah! que les sciences naturelles ont coûté cher à l'homme! c'est bien sa faute, car Dieu l'avait suffisamment gardé; mais l'orgueil a prêté l'oreille au serpent, et de nouveau l'homme a porté une main criminelle sur l'arbre de la science; il s'est perdu, et par malheur il n'en sait rien. Observez une

---

(1) *Vocem dederunt nubes.* (Ps. LXXVI.)

(2) *Fulgura in pluviam facit.* (Ibid. CXXXIV, 7.) Un autre prophète s'est emparé de cette expression et l'a répétée deux fois. *Jerém.* X, 13; LI, 16.)—Les coups de tonnerre paraissent être la combustion du gaz hydrogène avec l'air vital; et c'est ainsi que nous les voyons suivis de pluies soudaines. (*Fourcroi, Vérités fondamentales de la chimie moderne.* Page 38.)

(3) *Vox tonitrui* TUI *in rotâ... commota est et contremuit terra.* (Ps. LXXVI, 18.)

Digitized by Google

belle loi de la Providence : depuis les temps primitifs, dont je ne parle point dans ce moment, elle n'a donné la physique expérimentale qu'aux chrétiens. Les anciens nous surpassaient certainement en force d'esprit : ce point est prouvé par la supériorité de leurs langues d'une manière qui semble imposer silence à tous les sophismes de notre orgueil; par la même raison, ils nous ont surpassés dans tout ce qu'ils ont pu avoir de commun avec nous. Au contraire, leur physique est à peu près nulle; car, non-seulement ils n'attachaient aucun prix aux expériences physiques, mais ils les méprisaient, et même ils y attachaient je ne sais quelle légère idée d'impiété, et ce sentiment confus venait de bien haut. Lorsque toute l'Europe fut chrétienne, lorsque les prêtres furent les instituteurs universels, lorsque tous les établissements de l'Europe furent christianisés, lorsque la théologie eut pris place à la tête de l'enseignement, et que les autres facultés se furent rangées autour d'elles comme des dames d'honneur autour de leur souveraine, le genre humain étant ainsi préparé, les sciences naturelles lui furent données, *tantæ molis erat* ROMANAM *condere gentem*,

Digitized by Google

L'ignorance de cette grande vérité a fait déraisonner de très fortes têtes, sans excepter Bacon, et même à commencer par lui.

LE SÉNATEUR.

Puisque vous m'y faites penser, je vous avoue que je l'ai trouvé plus d'une fois extrêmement amusant avec ses *desiderata*. Il a l'air d'un homme qui trépigne à côté d'un berceau, en se plaignant de ce que l'enfant qu'on y berce n'est point encore professeur de mathématiques ou général d'armée.

LE COMTE.

C'est fort bien dit, en vérité, et je ne sais même s'il ne serait pas possible de chicaner sur l'exactitude de votre comparaison; car les sciences, au commencement du XVII siècle, n'étaient point du tout un *enfant au berceau*. Sans parler de l'illustre religieux de son nom, qui l'avait précédé de trois siècles en Angleterre, et dont les connaissances pourraient encore mériter à des hommes de notre siècle le titre de *savant*, Bacon était contemporain de Keppler, de Galilée, de Descartes, et Copernic l'avait précédé: ces quatre géans seuls, sans parler de cent

Digitized by Google

autres personnages moins célèbres, lui ôtaient le droit de parler avec tant de mépris de l'état des sciences, qui jetaient déjà de son temps une lumière éclatante, et qui étaient au fond tout ce qu'elles pouvaient être alors. Les sciences ne vont point comme Bacon l'imaginait : elles germent comme tout ce qui germe; elles croissent comme tout ce qui croît; elles se lient avec l'état moral de l'homme. Quoique libre et actif, et capable par conséquent de se livrer aux sciences et de les perfectionner, comme tout ce qui a été mis à sa portée, il est cependant abandonné à lui-même sur ce point moins peut-être que sur tout autre; mais Bacon avait la fantaisie d'injurier les connaissances de son siècle, sans avoir pu jamais se les approprier; et rien n'est plus curieux dans l'histoire de l'esprit humain que l'imperturbable obstination avec laquelle cet homme célèbre ne cessa de nier l'existence de la lumière qui étincelait autour de lui, parce que ses yeux n'étaient pas conformés de manière à la recevoir; car jamais homme ne fut plus étranger aux sciences naturelles et aux lois du monde. On a très justement accusé Bacon d'avoir retardé la marche de la chimie en tâ-

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

Digitized by Google

chant de la rendre mécanique, et je suis charmé que le reproche lui ait été adressé dans sa patrie même par l'un des premiers chimistes du siècle (1). Il a fait plus mal encore en retardant la marche de cette philosophie transcendante ou *générale*, dont il n'a cessé de nous entretenir, sans jamais s'être douté de ce qu'elle devait être; il a même inventé des mots faux et dangereux dans l'acception qu'il leur a donnée, comme celui de *forme*, par exemple, qu'il a substitué à celui de *nature* ou d'*essence*, et dont la grossièreté moderne n'a pas manqué de s'emparer, en nous proposant le plus sérieusement possible de rechercher la *forme* de la chaleur, de l'expansibilité, etc. : et qui sait si l'on n'en viendra pas un jour, marchant sur ses traces, à nous enseigner la *forme de la vertu ?* La puissance qui entraînait Bacon n'était point encore adulte à l'époque où il écrivait; déjà cependant on la voit fermenter dans ses écrits où elle ébauche hardiment les germes que nous avons vu éclore de nos jours. Plein d'une rancune machinale (dont il ne connaissait lui-même ni la nature ni la

(1) Black's lectures on chemistry. London, in-4°, tom. I, p. 264.

Digitized by Google

source), contre toutes les idées spirituelles, Bacon attacha de toutes ses forces l'attention générale sur les sciences matérielles, de manière à dégoûter l'homme de tout le reste. Il repoussait toute la métaphysique, toute la psychologie, toute la théologie naturelle dans la théologie positive, et il enfermait celle-ci sous clef dans l'Église avec défense d'en sortir ; il déprimait sans relâche les causes finales, qu'il appelait des *rémoras* attachés au vaisseau des sciences ; et il osa soutenir sans détour que la recherche de ces causes nuisait à la véritable science : erreur grossière autant que funeste, et cependant, le pourrait-on croire? erreur contagieuse, même pour les esprits heureusement disposés : au point que l'un des disciples les plus fervents et les plus estimables du philosophe anglais n'a point senti trembler sa main, en nous avertissant *de prendre bien garde de ne pas nous laisser séduire par ce que nous apercevons d'ordre dans l'univers.* Bacon n'a rien oublié pour nous dégoûter de la philosophie de Platon, qui est la préface humaine de l'Evangile ; et il a vanté, expliqué, propagé celle de Démocrite, c'est-à-dire, la philosophie corpusculaire, effort

Digitized by Google

désespéré du matérialisme poussé à bout, qui, sentant que la matière lui échappe et n'explique rien, se plonge dans les infiniment petits; cherchant, pour ainsi dire, la matière sans la matière, et toujours content au milieu même des absurdités, partout où il ne trouve pas l'intelligence. Conformément à ce système de philosophie, Bacon engage les hommes à chercher la cause des phénomènes naturels dans la configuration des atomes ou des molécules constituantes, idée la plus fausse et la plus grossière qui ait jamais souillé l'entendement humain. Et voilà pourquoi le XVIIIe siècle, qui n'a jamais aimé et loué les hommes que pour ce qu'ils ont de mauvais, a fait son Dieu de Bacon, tout en refusant néanmoins de lui rendre justice pour ce qu'il a de bon et même d'excellent. C'est une très grande erreur que celle de croire qu'il a influé sur la marche des sciences; car tous les véritables fondateurs de la science le précédèrent ou ne le connurent point. Bacon fut un baromètre qui annonça le beau temps; et parce qu'il l'annonçait, on crut qu'il l'avait fait. Walpole, son contemporain, l'a nommé *le prophète de*

Digitized by Google

la science (1), c'est tout ce qu'on peut lui accorder. J'ai vu le dessein d'une médaille frappée en son honneur, dont le corps est un soleil levant, avec la légende : *Exortus uti æthereus sol.* Rien n'est plus évidemment faux; je passerais plutôt une aurore avec l'inscription : *Nuntia solis;* et même encore on pourrait y trouver de l'exagération ; car lorsque Bacon *se leva*, il était au moins dix heures du matin. L'immense fortune qu'il a faite de nos jours n'est due, comme je vous le disais tout à l'heure, qu'à ses côtés répréhensibles. Observez qu'il n'a été traduit en français qu'à la fin de ce siècle, et par un homme qui nous a déclaré naïvement : *Qu'il avait, contre sa seule expérience, cent mille raisons pour ne pas croire en Dieu !*

LE CHEVALIER.

N'avez-vous point peur, M. le comte, d'être lapidé pour de tels blasphèmes contre l'un des *grands dieux* de notre siècle ?

LE COMTE.

Si mon devoir était de me faire lapider, il

(1) *Voy.* la préface de la petite édition anglaise des Œuvres de Bacon, publiée par le docteur Schaw, Londres, 1802, 12 vol. in-12.

Digitized by Google

faudrait bien prendre patience ; mais je doute qu'on vienne me lapider ici. Quand il s'agirait d'ailleurs d'écrire et de publier ce que je vous dis, je ne balancerais pas un moment ; je craindrais peu les tempêtes, tant je suis persuadé que les véritables intentions d'un écrivain sont toujours senties, et que tout le monde leur rend justice. On me croirait donc, j'en suis sûr, lorsque je protesterais que je me crois inférieur en talents et en connaissance à la plupart des écrivains que vous avez en vue dans ce moment, autant que je les surpasse par la vérité des doctrines que je professe. Je me plais même à confesser cette première supériorité, qui me fournit le sujet d'une méditation délicieuse sur l'inestimable privilége de la vérité, et sur la nullité des talents qui osent se séparer d'elle. Il y a un beau livre à faire, messieurs, *sur le tort fait à toutes les productions du génie, et même au caractère de leurs auteurs, par les erreurs qu'ils ont professées depuis trois siècles*. Quel sujet s'il était bien traité ! L'ouvrage serait d'autant plus utile, qu'il reposerait entièrement sur des faits, de manière qu'il prêterait peu le flanc à la chicane. Je puis sur ce point vous citer un exemple frappant, celui de Newton,

Digitized by Google

qui se présente à mon esprit dans ce moment comme l'un des hommes les plus marquans dans l'empire des sciences. Que lui a-t-il manqué pour justifier pleinement le beau passage d'un poète de sa nation, qui l'a nommé *une pure intelligence prêtée aux hommes par la Providence pour leur expliquer ses ouvrages* (1)? Il lui a manqué de n'avoir pu s'élever au-dessus des préjugés nationaux; car certainement s'il avait eu une vérité de plus dans l'esprit, il aurait écrit un livre de moins. Qu'on l'exalte donc tant qu'on voudra, je souscris à tout, pourvu qu'il se tienne à sa place; mais s'il descend des hautes régions de son génie pour me parler *de la grande tête et de la petite corne*, je ne lui dois plus rien: il n'y a dans tout le cercle de l'erreur, et il ne peut y avoir, ni noms, ni rangs, ni différences, NEWTON est l'égal de *Villiers*.

Après cette profession de foi que je ne cesse de répéter, je vis parfaitement en paix avec moi-même. Je ne puis m'accuser de rien, je vous l'assure, car je sais ce que je dois au

---

(1)..... Pure intelligence whom God
To mortal lent, to trace his boundless works
From law sublimely simple.

(Thomson's Seasons, the Summer.)

Digitized by Google

génie, mais je sais aussi ce que je dois à la vérité. D'ailleurs, messieurs, *les temps sont arrivés*, et toutes les idoles doivent tomber. Revenons, s'il vous plaît.

Trouvez-vous la moindre difficulté dans cette idée, que la prière est une cause seconde, et qu'il est impossible de faire contre elle une seule objection que vous ne puissiez faire de même contre la médecine, par exemple? *Ce malade doit mourir ou ne doit pas mourir; donc il est inutile de prier pour lui*; et moi je dis : *Donc il est inutile de lui administrer des remèdes; donc il n'y a point de médecine.* Où est la différence, je vous prie? Nous ne voulons pas faire attention que les causes secondes se combinent avec l'action supérieure. *Ce malade mourra ou ne mourra pas* : oui, sans doute, il mourra *s'il ne prend pas des remèdes*, et il ne mourra pas *s'il en use* : cette condition, s'il est permis de s'exprimer ainsi, *fait portion* du décret éternel. Dieu, sans doute, est le moteur universel; mais chaque être est mu suivant la nature qu'il en a reçue. Vous-mêmes, messieurs, si vous vouliez amener à vous ce cheval que nous voyons là-bas dans la prairie, comment feriez-vous? vous le monteriez, ou vous l'amèneriez

Digitized by Google

par la bride, et l'animal vous obéirait, *suivant sa nature*, quoiqu'il eût toute la force nécessaire pour vous résister, et même pour vous tuer d'un coup de pied. Que s'il vous plaisait de faire venir à nous l'enfant que nous voyons jouer dans le jardin, vous l'appelleriez, ou, comme vous ignorez son nom, vous lui feriez quelque signe; le plus intelligible pour lui serait sans doute de lui montrer ce biscuit, et l'enfant arriverait, *suivant sa nature*. Si vous aviez besoin enfin d'un livre de ma bibliothèque, vous iriez le chercher, et le livre suivrait votre main d'une manière purement passive, *suivant sa nature*. C'est une image assez naturelle de l'action de Dieu sur les créatures. Il meut les anges, les hommes, les animaux, la matière brute, tous les êtres enfin; mais chacun *suivant sa nature;* et l'homme ayant été créé libre, il est mu librement. Cette loi est véritablement *la loi éternelle*, et c'est à elle qu'il faut croire.

LE SÉNATEUR.

J'y crois de tout mon cœur tout comme vous; cependant il faut avouer que l'accord de l'action divine avec notre liberté et les évènements qui en dépendent, forme une de

Digitized by Google

ces questions où la raison humaine, lors même qu'elle est parfaitement convaincue, n'a pas cependant la force de se défaire d'un certain doute qui tient de la peur, et qui vient toujours l'assaillir malgré elle. C'est un abîme où il vaut mieux ne pas regarder.

LE COMTE.

Il ne dépend nullement de nous, mon bon ami, de n'y pas regarder; il est là devant nous, et pour ne pas le voir, il faudrait être aveugle, ce qui serait bien pire que d'avoir peur. Répétons plutôt qu'il n'y a point de philosophie sans l'art de mépriser les objections, autrement les mathématiques mêmes seraient ébranlées. J'avoue qu'en songeant à certains mystères du monde intellectuel, la tête tourne un peu. Cependant il est possible de se raffermir entièrement; et la nature même sagement interrogée, nous conduit sur le chemin de la vérité. Mille et mille fois sans doute vous avez réfléchi à la combinaison des mouvements. Courez, par exemple, d'orient en occident tandis que la terre tourne d'occident en orient. Que voulez-vous faire, vous qui courez? vous voulez, je le suppose, parcourir à pied une werste en huit minutes d'orient

Digitized by Google

en occident : vous l'avez fait ; vous avez atteint le but ; vous êtes las, couvert de sueur ; vous éprouvez enfin tous les symptômes de la fatigue: mais que voulait ce pouvoir supérieur, ce *premier mobile* qui vous entraîne avec lui ? Il voulait qu'au lieu d'avancer d'orient en occident, vous reculassiez dans l'espace avec une vitesse inconcevable, et c'est ce qui est arrivé. Il a donc fait ainsi que vous ce qu'il voulait. Jouez au volant sur un vaisseau qui cingle : y a-t-il dans le mouvement qui emporte et vous et le volant quelque chose qui gêne votre action ? Vous lancez le volant de proue en poupe avec une vitesse égale à celle du vaisseau (supposition qui peut être d'une vérité rigoureuse) : les deux joueurs font certainement *tout ce qu'ils veulent* ; mais le premier mobile a fait aussi *ce qu'il voulait*. L'un des deux croyait *lancer* le volant, il n'a fait que l'arrêter ; l'autre est allé à lui au lieu de l'attendre, comme il y croyait, et de le recevoir sur sa raquette.

Direz-vous peut-être que puisque vous n'avez pas fait tout ce que vous croyiez, vous n'avez pas fait tout ce que vous vouliez ? Dans ce cas vous ne feriez pas attention que la même objection peut s'adresser au mobile

Digitized by Google

supérieur, auquel on pourrait dire que vo
emporter le volant, celui-ci néanmoin
demeuré immobile. L'argument vaudrait
également contre Dieu. Puisqu'il a,
établir que la puissance divine peut être
par celle de l'homme, précisément a
de force que pour établir la propositio
verse, il s'ensuit qu'il est nul pour l'
l'autre cas, et que les deux puissances
sent ensemble sans se nuire.

On peut tirer un très grand parti de
combinaison des forces motrices qui pe
animer à la fois le même corps, quels
soient leur nombre et leur direction,
ont si bien toutes leur effet, que le m
se trouvera à la fin du mouvement u
qu'elles auront produit, précisément au
point où il s'arrêterait, si toutes avaien
l'une après l'autre. L'unique différence q
trouve entre l'une et l'autre dynamique,
que dans celle des corps, la force qu
anime ne leur appartient jamais, au lieu
dans celle des esprits, les volontés, qu
des actions substantielles, s'unissent, se
sent ou se heurtent d'elles-mêmes, puisqu
ne sont qu'actions. Il peut même se
qu'une volonté créée annule, je ne d

Digitized by Google

'ort, mais le résultat de l'action divine ;
, dans ce sens, *Dieu* lui-même nous a dit
Dieu VEUT des choses qui n'arrivent point,
ce que l'homme NE VEUT PAS (†). Ainsi les
its de l'homme sont immenses, et le plus
nd malheur pour lui est de les ignorer ;
s sa véritable action spirituelle est la prière
moyen de laquelle, en se mettant en rap-
t avec Dieu, il en exerce, pour ainsi dire,
tion toute-puissante, puisqu'il la détermine.
ulez-vous savoir ce que c'est que cette
ssance, et la mesurer, pour ainsi dire ?
gez à ce que peut la volonté de l'homme
s le cercle du mal ; elle peut contrarier
n, vous venez de le voir : que peut donc
e même volonté lorsqu'elle agit avec lui ?
sont les bornes de cette puissance ? sa
ure est de n'en pas avoir. L'énergie de la
onté humaine nous frappe vaguement dans
dre social, et souvent il nous arrive de
que l'*homme peut tout ce qu'il veut* ; mais
s l'ordre spirituel, où les effets ne sont
sensibles, l'ignorance sur ce point n'est

Jérusalem ! Jérusalem ! combien de fois ai-je voulu rassembler tes
s, etc., ET TU N'AS PAS VOULU ! (Luc XIII, 24.)
a dans l'ordre spirituel, comme dans le matériel, *des forces*
des forces mortes ; et cela doit être.

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

Digitized by Google

que trop générale; et dans le cercle même de la matière, nous ne faisons pas, à beaucoup près, les réflexions nécessaires. Vous renverseriez aisément, par exemple, un de ces églantiers; mais vous ne pouvez renverser un chêne : pourquoi, je vous prie? La terre est couverte d'hommes sans tête qui se hâteront de vous répondre : *Parce que vos muscles ne sont pas assez forts*, prenant ainsi de la meilleure foi du monde la *limite* pour le *moyen* de la force. Celle de l'homme est bornée par la nature de ses organes physiques, de la manière nécessaire pour qu'il ne puisse troubler que jusqu'à un certain point l'ordre établi; car vous sentez ce qui arriverait dans ce monde, si l'homme pouvait de son bras seul renverser un édifice ou arracher une forêt. Il est bien vrai que cette même sagesse qui a créé l'homme perfectible, lui a donné la dynamique, c'est-à-dire les moyens artificiels d'augmenter sa force naturelle; mais ce don est accompagné encore d'un signe éclatant de l'infinie prévoyance : car voulant que tout l'accroissement possible fût proportionné, non aux désirs illimités de l'homme qui sont immenses, et presque toujours désordonnés, mais seulement à ses désirs sages, réglés sur ses besoins, elle a voulu que chacune de ses

Digitized by Google

rces fût nécessairement accompagnée d'un
npêchement qui naît d'elle, et qui croît avec
e, de manière que la force doit nécessaire-
ent se tuer elle-même par l'effort seul qu'elle
t pour s'agrandir. On ne saurait, par
emple, augmenter proportionnellement la
issance d'un levier sans augmenter propor-
nnellement les difficultés qui doivent enfin
rendre inutile; on peut dire de plus qu'en
néral et dans les opérations mêmes qui ne
nnent point à la mécanique proprement
te, l'homme ne saurait augmenter ses forces
turelles sans employer proportionnellement
us de temps, plus d'espace et plus de ma-
riaux, ce qui l'embarrasse d'abord d'une
anière toujours croissante, et l'empêche de
us d'agir clandestinement, et ceci doit être
igneusement remarqué. Ainsi, par exemple,
ut homme peut faire sauter une maison au
oyen d'une mine; mais les préparatifs indis-
ensables sont tels que l'autorité publique
ra toujours le temps de venir lui demander
qu'il fait. Les instruments d'optique pré-
ntent encore un exemple frappant de la
ême loi, puisqu'il est impossible de per-
ctionner l'une des qualités dont la réunion
onstitue la perfection de ces instruments,

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

Digitized by Google

sans affaiblir l'autre. On peut faire une c
servation semblable sur les armes à feu.
un mot, il n'y a point d'exception à une
dont la suspension anéantirait la soci
humaine. Ainsi donc, de tous côtés, et da
l'ordre de la nature comme dans celui de l'a
les bornes sont posées. Vous ne feriez p
fléchir l'arbuste dont je vous parlais tout
l'heure, si vous le pressiez avec un rosea
ce ne serait point cependant parce que la fo
vous manquerait, mais parce qu'elle manq
rait au roseau; et cet instrument trop fai
est à l'églantier ce que le bras est au chê
La volonté par son essence transporterait
montagnes; mais les muscles, les nerfs et
os qui lui ont été remis pour agir matériel
ment, plient sur le chêne, comme le rose
pliait sur l'églantier. Otez donc par la pen
la loi qui veut que la volonté humaine ne pui
agir matériellement d'une manière immédia
que sur le corps qu'elle anime (loi pureme
accidentelle et relative à notre état d'ig
rance et de corruption), elle arrachera
chêne comme elle soulève un bras. De qu
que manière qu'on envisage la volonté
l'homme, on trouve que ses droits sont i
menses. Mais comme dans l'ordre spiritu

Digitized by Google

dont le monde matériel n'est qu'une image et une espèce de reflet, la prière est la *dynamique* confiée à l'homme, gardons-nous bien de nous en priver : ce serait vouloir substituer nos bras au cabestan ou à la pompe à feu.

La philosophie du dernier siècle, qui formera aux yeux de la postérité une des plus honteuses époques de l'esprit humain, n'a rien oublié pour nous détourner de la prière par la considération *des lois éternelles et immuables*. Elle avait pour objet favori, j'ai presque dit *unique*, de détacher l'homme de Dieu : et comment pouvait-elle y parvenir plus sûrement qu'en l'empêchant de prier ? Toute cette philosophie ne fut dans le fait qu'un véritable système d'athéisme pratique (1); j'ai donné un nom à cette étrange maladie : je l'appelle la *théophobie ;* regardez bien, vous la verrez dans tous les livres philosophiques du XVIIIe siècle. On ne disait pas franchement : *Il n'y a pas de Dieu*, assertion qui aurait pu amener quelques inconvénients physiques ; mais on disait : « *Dieu n'est pas là*. Il

(1) La théorie qui nie l'utilité de la prière est l'athéisme formel ou n'en diffère que de nom. (*Orig.*, de Orat. opp., tom. I, in-fol., *pag.* 202.)

Digitized by Google

« n'est pas dans vos idées : elles viennent des « sens : il n'est pas dans vos pensées, qui ne « sont que des *sensations transformées :* il « n'est pas dans les fléaux qui vous affligent; « ce sont des phénomènes physiques, comme « d'autres qu'on explique par les lois con- « nues. Il ne pense pas à vous; il n'a rien « fait pour vous en particulier; le monde « est fait pour l'insecte comme pour vous; « il ne se venge pas de vous, car vous êtes « trop petits, etc. » Enfin on ne pouvait nommer Dieu à cette philosophie, sans la faire entrer en convulsion. Des écrivains même de cette époque, infiniment au-dessus de la foule, et remarquables par d'excellentes vues partielles, ont nié franchement la création. Comment parler à ces gens-là de châtiments célestes sans les mettre en fureur? Nul *évènement physique ne peut avoir de cause supérieure relative à l'homme :* voilà son dogme. Quelquefois peut-être elle n'osera pas l'articuler en général; mais venez à l'application, elle niera constamment en détail, ce qui revient au même. Je puis vous en citer un exemple remarquable et qui a quelque chose de divertissant, quoiqu'il attriste sous un autre rapport. Rien ne les cho-

Digitized by Google

quait comme le déluge, qui est le plus grand et le plus terrible jugement que la divinité ait jamais exercé sur l'homme; et cependant rien n'était mieux établi par toutes les espèces de preuves capables d'établir un grand fait. Comment faire donc? ils commencèrent par nous refuser obstinément toute l'eau nécessaire au déluge; et je me rappelle que, dans mes belles années, ma jeune foi était alarmée par leurs raisons; mais la fantaisie leur étant venue depuis de créer un monde par voie de précipitation (1), et l'eau leur étant rigoureusement nécessaire pour cette opération remarquable, le défaut d'eau ne les a plus embarrassés, et ils sont allés jusqu'à nous en accorder libéralement une *enveloppe* de trois lieues de hauteur sur toute la surface du globe; ce qui est fort honnête. Quelques-uns même ont imaginé d'appeler Moïse à leur secours et de le forcer, par les plus étranges tortures, à déposer en faveur de leurs rêves cosmogoniques. Bien entendu, cependant, que l'intervention divine demeure parfaitement étrangère à cette aventure qui n'a rien d'extraordinaire: ainsi, ils

(1) Il ne s'agissait point de *créer un monde*, *mais de former les couches terrestres*, comme l'auteur l'a remarqué dans une de ses notes, qui a prévenu cette remarque. (*Voy.* pag. 162.) (*Not. de l'édit.*)

Digitized by Google

ont admis la submersion totale du globe à l'époque même fixée par ce grand homme, ce qui leur a paru suffire pour se déclarer sérieusement *défenseurs de la révélation;* mais de *Dieu*, de *crime* et de *châtiment*, pas le mot. On nous a même insinué tout doucement *qu'il n'y avait point d'homme sur la terre à l'époque de la grande submersion*, ce qui est tout à fait *mosaïque*, comme vous voyez. Ce mot de *déluge* ayant de plus quelque chose de *théologique* qui déplaît, on l'a supprimé, et l'on dit *catastrophe :* ainsi, ils acceptent le *déluge*, dont ils avaient besoin pour leurs vaines théories, et ils en ôtent *Dieu* qui les fatigue. Voilà, je pense, un assez beau symptôme de la *théophobie*.

J'honore de tout mon cœur les nombreuses exceptions qui consolent l'œil de l'observateur; et parmi les écrivains mêmes qui ont pu attrister la croyance légitime, je fais avec plaisir les distinctions nécessaires; mais le caractère général de cette philosophie n'est pas moins tel que je vous l'ai montré; et c'est elle qui, en travaillant sans relâche à séparer l'homme de la divinité, a produit enfin la déplorable génération qui a fait ou laissé faire tout ce que nous voyons.

Digitized by Google

Pour nous, messieurs, ayons aussi notre *théophobie*, mais que ce soit la bonne; et si quelquefois la justice suprême nous effraie, souvenons-nous de ce mot de saint Augustin, l'un des plus beaux sans doute qui soient sortis d'une bouche humaine : *Avez-vous peur de Dieu? sauvez-vous dans ses bras* (1).

Permettez-moi de croire, M. le chevalier, que vous êtes parfaitement tranquille sur *les lois éternelles et immuables*. Il n'y a rien de nécessaire que Dieu, et rien ne l'est moins que le mal. Tout mal est une peine, et toute peine (excepté la dernière) est infligée par l'amour autant que par la justice.

LE CHEVALIER.

Je suis enchanté que mes petites chicanes nous aient valu des réflexions dont je ferai mon profit : mais que voulez-vous dire, je vous prie, avec ces mots, *excepté la dernière?*

LE COMTE.

Regardez autour de vous, M. le chevalier; voyez les actes de la justice humaine:

(1) Vis fugere a Deo? fuge ad Deum.

Digitized by Google

que fait-elle lorsqu'elle condamne un homme à une peine moindre que la capitale? Elle fait deux choses à l'égard du coupable : elle le châtie ; c'est l'œuvre de la justice : mais de plus, elle veut le corriger, et c'est l'œuvre de l'amour. S'il ne lui était pas permis d'espérer que la peine suffirait pour faire rentrer le coupable en lui-même, presque toujours elle punirait de mort; mais lorsqu'il est parvenu enfin, ou par la répétition, ou par l'université de ses crimes, à la persuader qu'il est incorrigible, l'amour se retire, et la justice prononce une peine éternelle; car toute mort est éternelle : comment un homme mort pourrait-il cesser d'être mort? Oui, sans doute, l'une et l'autre justice ne punissent que pour corriger; et toute peine, *excepté la dernière*, est un remède : mais la dernière *est la mort*. Toutes les traditions déposent en faveur de cette théorie, et la fable même proclame l'épouvantable vérité :

LA THÉSÉE EST ASSIS ET LE SERA TOUJOURS.

Ce fleuve qu'on ne passe qu'une fois; ce tonneau des Danaïdes, *toujours* rempli et *toujours* vide; ce foie de Tityе, *toujours* renaissant sous le bec du vautour qui le dé-

Digitized by Google

vore *toujours;* ce Tantale, *toujours* prêt à boire cette eau, à saisir ces fruits qui le fuient *toujours;* cette pierre de Sisyphe *toujours* remontée ou poursuivie; ce cercle, symbole éternel de l'éternité, écrit sur la roue d'Ixion, sont autant d'hiéroglyphes parlant, sur lesquels il est impossible de se méprendre.

Nous pouvons donc contempler la justice divine dans la nôtre, comme dans un miroir, terne à la vérité, mais fidèle, qui ne saurait nous renvoyer d'autres images que celles qu'il a reçues : nous y verrons que le châtiment ne peut avoir d'autre fin que d'ôter le mal, de manière que plus le mal est grand et profondément enraciné, et plus l'opération est longue et douloureuse; mais si l'homme se rend tout mal, comment l'arracher de lui-même? et quelle prise laisse-t-il à l'amour? Toute instruction vraie, mêlant donc la crainte aux idées consolantes, elle avertit l'être libre de ne pas s'avancer jusqu'au terme où il n'y a plus de terme.

LE SÉNATEUR.

Je voudrais pour mon compte dire encore beaucoup de choses à M. le chevalier, car je n'ai pas perdu de vue un instant son ex-

Digitized by Google

clamation : *Et que dirons-nous de la guerre ?* Or, il me semble que ce fléau mérite d'être examiné à part. Mais je m'aperçois que les tremblements de terre nous ont menés trop loin. Il faut nous séparer. Demain, messieurs, si vous le jugez à propos, je vous communiquerai quelques idées sur la guerre; car c'est un sujet que j'ai beaucoup médité.

LE CHEVALIER.

J'ai peu à me louer d'elle, je vous l'assure; je ne sais cependant comme il arrive que j'aime toujours la faire ou en parler : ainsi je vous entendrai avec le plus grand plaisir.

LE COMTE.

Pour moi, j'accepte l'engagement de notre ami; mais je ne vous promets pas de n'avoir plus rien à dire demain sur la prière.

LE SÉNATEUR.

Je vous cède, dans ce cas, la parole pour demain; mais je ne reprends pas la mienne. Adieu.

FIN DU CINQUIÈME ENTRETIEN.

Digitized by Google

NOTES DU CINQUIÈME ENTRETIEN.

N° I.

. (Page 287. Jamais je ne comprendrai la moralité des êtres intelligents.)

C'était l'avis d'Origène: *Les hommes*, dit-il, *ne seraient pas coupables, s'ils ne portaient dans leur esprit des notions de morale communes et innées écrites en lettres divines* (Γραμμάσι θεοῦ.) Adv. Cels., lib.I, c. IV, *p.* 323, et c. V, *p.* 324. Opp., édit. Ruæi, in-fol., tom. I. Paris, 1723.

Charron pensait de même lorsqu'il adressait à la conscience cette apostrophe si originale et si pénétrante : « Que vas-tu chercher ailleurs « loi ou règle au monde ! Que te peut-on dire ou alléguer que tu n'aies « chez toi ou au-dedans, si tu te voulais tâter et écouter ! Il te faut dire « comme au payeur de mauvaise foi qui demande qu'on lui montre la « cédule qu'il a chez lui : *Quod petis intus habes ;* tu demandes ce que « tu as dans ton sein. Toutes les tables de droit, et les deux de Moïse, « et les douze des Grecs (des Romains), et toutes les bonnes lois du « monde, ne sont que des copies et des extraits produits en jugement « contre toi, qui tiens caché l'original, et feins ne savoir que « c'est ; étouffant tant que tu peux cette lumière qui t'éclaire au- « dedans, mais qui n'ont jamais été au-dehors, et humainement « publiées que pour celle qui était au-dedans toute céleste et divi- « ne, a été par trop méprisée et oubliée. » (*De la Sagesse*, liv. II, chap. III, n° 4.)

Digitized by Google

II.

(Page 295. Ce qui commande précède ce qui est commandé.)

Παντάχῃ τὸ ἄρχον ἀρχομένου πρεσβύτερον, καὶ ἄγον ἀγομένου.

(*Plat. de Leg.*, lib. XIII, in Epin. Opp., tom. IX, *p.* 252.)

On peut observer en passant que le dernier mot de Platon, *ce qui commande précède ce qui est commandé*, efface la maxime si fameuse sur nos théâtres :

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.

L'expression même employée par Voltaire se moque de lui ; *car le premier* SOLDAT *fut* SOLDÉ *par un roi.*

III.

(Page 295. Toucher, etre touché n'appartient qu'aux seuls corps.)

Tangere enim et tangi nisi corpus nulla potest res.

(Lucr. de *R. N.*, I, 305.)

Le docteur Robison, savant éditeur de Black, s'est justement moqué des chimistes-mécaniciens (les plus ridicules des hommes), qui ont voulu transporter dans leur science ces rêves de Lucrèce. *Ainsi*, dit-il, *si la chaleur est produite dans quelques solutions chimiques, c'est, disent les mecaniciens, par l'effet du frottement et du choc des differentes particules qui entrent en solution ; mais si l'on mele de la neige et du sel, ces mêmes choses et ces mêmes frottements produisent un froid aigu, etc.* (Black's lectures on chemistry, in-4°, tom. I, on heat, *p.* 126.)

IV.

(Page 296. Que le mouvement commence par une volonté.)

Digitized by Google

« Μὸν ἀρχή τις ἐστι τῆς κινήσεως ἀπάσης ἄλλη πλὴν « τῆς αὐτῆς αὐτὴν κινησάσης μεταβολή ; le mouvement peut-il « avoir un autre principe que cette force qui se meut elle-même ? » (*Plat. de leg.* Opp., tom. IX, *p.* 86-87.) *Corporeum non movet nisi motum... Quam autem non sit procedere in infinitum in corporibus, oportebit devenire ad primum movens incorporeum.... Omnis motus à principio immobili.* (Saint Thomas, *adv. gent.*, I, 44 ; III, 23.) Platon n'est point ici copié, mais parfaitement rencontré.

V.

(Page 299. Lisez, je vous prie, ses Lettres théologiques au docteur Bentley : vous en serez également instruits et édifiés.)

On peut lire ces lettres dans la Bibliothèque britannique. Février 1797, vol. IV, n° 30. Voyez surtout celle du 3 février 1693. *Ibid.*, pag. 192.

Il avait déjà dit dans son immortel ouvrage : *Lorsque je me sers du mot d'attraction,.... je n'envisage point cette force physiquement, mais seulement mathématiquement ; que le lecteur se garde donc bien d'imaginer que par ce mot... j'entends désigner une cause ou une raison physique, ni que je veuille attribuer aux centres d'attraction des forces réelles et physiques, car je n'envisage dans ce traité que des quantités et des proportions mathématiques, sans m'occuper de la nature des forces et des qualités physiques.* (Philos. natur. princ. mathem. cum comment. P. P. Le Seur et Jacquier, Genevæ, 1739-40, in-4°, tom. I. Def. VIII, *pag.* 11, et Schol. propos. XXXIX, *p.* 464.)

Cotes, dans la préface célèbre de ce même livre, dit que, lorsqu'on est arrivé à la cause la plus simple, il n'est plus permis de s'avancer davantage, *p.* 33 ; en quoi il semble qu'il n'avait pas bien saisi l'esprit de son maître : mais Clarke, de qui Newton a dit : *Clarke seul me comprend*, a fait sur ce point un aveu remarquable. *L'attraction*, dit-il, *peut être l'effet d'une impulsion, mais non certainement matérielle* (*impulsu* NON UTIQUÉ CORPOREO) ; et dans une note il ajoute : L'attraction n'est certainement pas une action matérielle à distance, mais l'action de quelque cause immatérielle (CAUSAE QUAEDAM IMMATERIALIS, etc.

Digitized by Google

Voy. la Physique de Rohault traduite en latin par Clarke, in-8°, t. II, cap. XI, § 15, texte et note.) Le morceau entier est curieux.

Mais n'abandonnons jamais une grande question sans avoir entendu Platon. « *Les modernes*, dit-il, (les modernes !) *se sont imaginé que le « corps pouvait s'agiter lui-même par ses propres qualités; et ils n'ont pas « cru que l'âme pouvait mouvoir elle-même et les corps ; mais pour nous « qui croyons tout le contraire, nous ne balancerons point à regarder « l'âme comme la cause de la pesanteur.* » (Ou si l'on veut une traduction plus servile) : *Il n'y a pour nous aucune raison de douter, sous aucun rapport, que l'âme n'ait le pouvoir de mouvoir les graves.*

Οὐδ' ἡμῖν ἀπιστεῖ ψυχὴ κατὰ λόγον οὐδενὰ ὡς βάρος οὐδὲν περιφέρειν δυναμένη.

(*Plat. de leg.*, lib. XIII, Opp., tom. IX, *p.* 267.)

Il faut remarquer que dans cet endroit περιφέρειν ne signifie point *circumferre*, mais seulement *ferre* ou *ferre secum*. La chose étant claire pour la moindre réflexion, il suffit d'en avertir.

VI.

(Page 300. Par Dieu, dit-il, *il faut qu'il y ait quelque chose là-dedans.*)

Νὴ Δια, εἰπεῖν, ἔνδον τι εἶναι δεῖ. (*Plut. in Lacon.* LXIX.)

VII.

(Page 311. Et même ils y attachaient je ne sais quelle légère idée d'impiété.)

« Il ne faut pas, dit Platon, trop pousser la recherche des causes « car, en vérité, cela n'est pas pieux. » — Οὔτε πολυπραγμονεῖν τὰς αἰτίας, ΟΥ ΓΑΡ ΟΥΔ' ΟΣΙΟΝ ΕΙΝΑΙ. *Plat. de leg.* Opp., édit. Bipont., tom. VIII, *p.* 587.

VIII,

(Page 316. Partout où il ne trouve pas l'intelligence.)

L'indispensable nécessité d'admettre un agent hors de la nature,

Digitized by Google

pressant un peu trop le traducteur français de Bacon, homme tout-à-fait moderne, il s'en est consolé par le passage suivant : « Tous les « philosophes ont admiré la nécessité de je ne sais quel fluide indéfi- « nissable qu'ils ont appelé de différents noms, tels que *matière subtile*, « *agent universel, esprit, chair, véhicule, fluide* électrique, *fluide* magné- « tique, Dieu, etc. » (Cité dans le précis de la philosophie de Bacon, tom. II, *p.* 242.)

IX.

(Page 316. A fait son dieu de Bacon.)

Cependant il y a eu des opposants. On sait que Hume a mis Bacon au-dessous de Galilée, ce qui n'est pas un grand effort de justice. Hant l'a loué avec une économie remarquable. Il ne trouve pas d'épithète plus brillante que celle d'*ingénieux* (*sinnreich*). *Hants Critik der rein. Vern. Leipzig*, 1779, in-8° *Vorr.* S. 12—13), et Condorcet a dit nettement que Bacon n'avait pas le génie des sciences, et que ses méthodes de découvrir la vérité, dont il ne donne point l'exemple, ne changèrent nullement la marche des sciences. (Esquisse, etc., in-8°, *p.* 229.)

X.

(Page 317. Qu'il avait, contre sa seule expérience, cent mille raisons pour ne pas croire en Dieu.)

Précis de la philosophie, etc., vol. cité, *pag.* 177. Au reste, ce même siècle qui décernait à Bacon des honneurs non mérités, n'a pas manqué de lui refuser ceux qui lui étaient dus légitimement, et cela pour le punir de ces restes vénérables de la foi antique qui étaient demeurés *en l'air* dans sa tête, et qui ont fourni la matière d'un très bon livre. C'était la mode, par exemple, et je ne crois pas qu'elle ait passé encore, de préférer les Essais de Montaigne à ceux de Bacon, qui contiennent plus de véritable science solide, pratique et positive, qu'on n'en peut trouver, je crois, dans aucun livre de ce genre.

Digitized by Google

XI.

(Page 319. Il lui a manqué de n'avoir pu s'élever au-dessus des préjugés nationaux.)

Felicior quidem, si ut vim religionis, ita etiam illius castitatem intellexisset. (Christoph. Stay. præf. in Benedicti fratris philos. recent. vers. trad. Romæ, *Palearini*, 1755, in-8°, tom. I, *pag.* 29.)

XII.

(Page 327. Les difficultés qui doivent enfin le rendre inutile.)

En partant du principe connu, que les vitesses sont aux deux extrémités d'un levier réciproquement comme les poids des deux puissances, et les longueurs des bras directement comme ces mêmes vitesses, Ferguson s'est amusé à calculer que si, au moment où Archimède prononça son mot célèbre : *Donnez-moi un point d'appui et j'ébranlerai l'univers*, Dieu l'avait pris au mot en lui fournissant, avec ce point d'appui donné à trois mille lieues du centre de la terre, des matériaux d'une force suffisante, et un contre-poids de deux cents livres, il aurait fallu à ce grand géomètre un levier de douze cents milliards de cent milliards, ou douze *quadrillions* de mille, et une vitesse à l'extrémité du long bras égale à celle d'un boulet de canon, pour élever la terre d'un pouce en vingt-sept centaines de milliards, ou vingt-sept *trillions* d'années. (*Ferguson's astronomy explained.* London, 1803. in-8°, chap. VII, *pag.* 83.)

N. B. L'expression numérique du second de ces nombres exige quatorze chiffres, et celle du premier vingt-sept.

XIII.

(Page. 330. Ont nié franchement la création.)

Les uns ont donné au commencement du monde, tel que nous le décrit Moïse, le nom de *réformation* d'autres ont confessé avec candeur, *qu'ils ne se formaient l'idée d'aucun commencement*, et cette philosophie n'est pas morte à beaucoup près. Cependant ne désespérons de rien, les armoiries d'une ville célèbre ont prophétisé comme Caïphe sans savoir ce qu'elles disaient : POST TENEBRAS LUX.

Digitized by Google

XIV.

(Page 334. Là Thésée est assis et le sera *toujours*.)

. . . . . *Sedet æternumque sedebit*
Infelix Theseus . . . . . .
(Virg., Æn., VI, 617-18.)

XV.

(Page 334. Ce fleuve qu'on ne passe qu'une fois.)

Irremeabilis undæ . . . . . .
(Ibid., 425.)

XVI.

(Page 334. Ce tonneau des Danaïdes *toujours* rempli et *toujours* vide.)

Assiduæ repetunt quas perdant Belides undas.
(Ovid., Met. IV, 462.)

XVII.

(Page 334. *Toujours* renaissant sous le bec du vautour qui le dévore *toujours*.

Immortale jecur tundens, fecundaque pœnis
Viscera ;... nec fibris requies datur ulla renatis.
(Virg., ibid., 598-600.)

XVIII.

(Page 335. Ce Tantale *toujours* prêt à boire cette eau, à saisir ces fruits qui le fuient *toujours*.)

. . . . . *Tibi, Tantale, nullæ*
Deprenduntur aquæ, quæque imminet effugit arbos.
(Ovid., Met., ibid., 458-459.)

Digitized by Google

XIX.

(Page 333. Cette pierre de Sisyphe *toujours* remontée ou poursuivie.)

Aut petis aut urges ruiturum, Sisyphe, saxum.
(Ibid., 459.)

XX.

(Page 335. Ce cercle, symbole éternel de l'éternité, décrit par la roue d'Ixion.)

Volvitur Ixion, et se sequiturque fugitque . . . . .
Perpetuas patitur pœnas . . . . . .
(Ibid., 460, 466.)

Digitized by Google

SIXIÈME ENTRETIEN.

LE SÉNATEUR.

Je vous ai cédé expressément la parole, mon cher ami : ainsi, c'est à vous de commencer.

LE COMTE.

Je ne la saisis point, parce que vous me l'abandonnez, car ce serait une raison pour moi de la refuser ; mais c'est uniquement pour ne pas laisser de lacune dans nos entretiens. Permettez-moi donc d'ajouter quelques réflexions à celles que je vous présentai hier sur un objet bien intéressant: c'est précisément à la guerre que je dois ces idées ; mais que notre cher sénateur ne s'effraie point, il peut être sûr que je n'ai nulle envie de m'avancer sur ses brisées.

Il n'y a rien de si commun que ces discours:

Digitized by Google

Qu'on prie ou qu'on ne prie pas, les évènements vont leur train : on prie, et l'on est battu, etc. ; or, il me paraît très essentiel d'observer qu'il est rigoureusement impossible de prouver cette proposition : *On a prié pour une guerre juste, et la guerre a été malheureuse*. Je passe sur la légitimité de la guerre, qui est déjà un point excessivement équivoque ; je m'en tiens à la prière : comment peut-on prouver *qu'on a prié ?* On dirait que pour cela il suffit qu'on ait sonné les cloches et ouvert les églises. Il n'en va pas ainsi, messieurs ; *Nicole auteur correct de quelques bons écrits*, a dit quelque part *que le fond de la prière est le désir* (1); cela n'est pas vrai, mais ce qu'il y a de sûr...

LE SÉNATEUR.

Avec votre permission, mon cher ami, *cela n'est pas vrai* est un peu fort; et avec votre permission encore, la même proposition se lit mot à mot dans les *Maximes des Saints* de Fénélon, qui copiait ou consultait peu Nicole, si je ne me trompe.

---

(1) Je n'ai pas déterré sans peine cette maxime de Nicole dans ses *Instructions sur le Décalogue*. Tom. II, sect. II, c. I, II, V, art. III.

Digitized by Google

LE COMTE.

Si tous les deux l'avaient dit, je me croirais en droit de penser que tous les deux se sont trompés. Je conviens cependant que le premier aperçu favorise cette maxime, et que plusieurs écrivains ascétiques, anciens et modernes, se sont exprimés dans ce sens, sans se proposer de creuser la question; mais lorsque l'on en vient à sonder le cœur humain et à lui demander un compte exact de ses mouvements, on se trouve étrangement embarrassé, et Fénélon lui-même l'a bien senti; car dans plus d'un endroit de ses Œuvres spirituelles, il rétracte ou restreint expressément sa proposition générale. Il affirme, sans la moindre équivoque, *qu'on peut s'efforcer d'aimer, s'efforcer de désirer, s'efforcer de vouloir aimer; qu'on peut prier même en manquant de la cause efficiente de cette volonté; que le vouloir dépend bien de nous, mais que le sentir n'en dépend pas;* et mille autres choses de ce genre (1); enfin, il s'exprime dans un endroit

(1) *Voyez* les Œuvres spirituelles de Fénélon. Paris, 1802, in-12, tom. I, *pag.* 94; tom. IV, lettre au P. Lami sur la Prière, n. 3, *pag.* 162; tom. IV, lettre CXCV, *pag.* 242; *ibid.*, *pag.* 470, 472, 476, où l'on trouvera en effet tous ces sentiments exprimés.

Digitized by Google

d'une manière si énergique et si originale, que celui qui a lu ce passage ne l'oubliera jamais. C'est dans une de ses lettres spirituelles où il dit : *Si Dieu vous ennuie, dites-lui qu'il vous ennuie; que vous préférez à sa présence les plus vils amusements ; que vous n'êtes à l'aise que loin de lui ; dites-lui :* « Voyez « ma misère et mon ingratitude. O Dieu ! « prenez mon cœur, puisque je ne sais pas « vous le donner; ayez pitié de moi malgré « moi-même. »

Trouvez-vous ici, messieurs, la maxime du désir et de l'amour indispensables à la prière ? Je n'ai point dans ce moment le livre précieux de Fénélon sous la main; mais vous pouvez faire à l'aise les vérifications nécessaires.

Au surplus, s'il a exagéré le bien ici ou là, il en est convenu; n'en parlons plus que pour le louer, et pour exalter le triomphe de son immortelle obéissance. Debout, et le bras étendu pour instruire les hommes, il peut avoir un égal; prosterné pour se condamner lui-même, il n'en a plus.

Mais Nicole est un autre homme, et je fais moins de compliments avec lui; car cette maxime qui me choque dans ses écrits tenait

Digitized by Google

à l'école dangereuse de Port-Royal et à tout ce système funeste qui tend directement à décourager l'homme et le mener insensiblement du découragement à l'endurcissement ou au désespoir, en attendant la grâce et le désir. De la part de ces docteurs rebelles, tout me déplaît, et même ce qu'ils ont écrit de bon ; *je crains les Grecs jusque dans leurs présents.* Qu'est-ce que le désir? Est-ce, comme on l'a dit souvent, l'*amour d'un bien absent* ? Mais s'il en est ainsi, l'amour, du moins l'amour sensible, ne se commandant pas, l'homme ne peut donc prier avant que cet amour arrive de lui-même, autrement il faudrait que le désir précédât le désir, ce qui me paraît un peu difficile. Et comment s'y prendra l'homme, en supposant qu'il n'y ait point de véritable prière sans désir et sans amour; comment s'y prendra-t-il, dis-je, pour demander, ainsi que son devoir l'y oblige souvent, ce que sa nature abhorre ? La proposition de Nicole me semble anéantie par le seul commandement d'*aimer nos ennemis.*

LE SÉNATEUR.

Il me semble que Locke a tranché la question en décidant *que nous pouvions élever*

Digitized by Google

le désir en nous, en proportion exacte de la dignité du bien qui nous est proposé (1).

LE COMTE.

Croyez-moi, ne vous fiez point à Locke qui n'a jamais rien compris à fond. *Le désir*, qu'il n'a pas du tout défini, *n'est qu'un mouvement de l'âme vers un objet qui l'attire*. Ce mouvement est un fait du monde moral, aussi certain, aussi palpable que le magnétisme, et de plus aussi général que la gravitation universelle dans le monde physique. Mais l'homme étant continuellement agité par deux forces contraires, l'examen de cette loi terrible doit être le commencement de toute étude de l'homme. Locke, pour l'avoir négligée, a pu écrire cinquante pages sur la liberté, sans savoir même de quoi il parlait. Cette loi étant posée comme un fait incontestable, faites bien attention que si un objet n'agit pas de sa nature sur l'homme, il ne dépend pas de nous de faire naître le désir,

(1) Il a dit en effet dans l'*Essai sur l'entendement humain*, liv. II, §. 21, 46. By a due considération and examining any good proposed, it is in our power to raise our desires in a due proportion to the value of the good whereby in its turn and place, it may come to woork upon the will and be pursued.

Digitized by Google

puisque nous ne pouvons faire naître dans l'objet la force qu'il n'a pas; et que si, au contraire, cette force existe dans l'objet, il ne dépend pas de nous de le détruire, l'homme n'ayant aucun pouvoir sur l'essence des choses extérieures qui sont ce qu'elles sont, sans lui et indépendamment de lui. A quoi se réduit donc le pouvoir de l'homme? A travailler autour de lui et sur lui, pour affaiblir, pour détruire, ou au contraire pour mettre en liberté ou rendre victorieuse l'action dont il éprouve l'influence. Dans le premier cas, ce qu'il y a de plus simple, c'est de s'éloigner comme on éloignerait un morceau de fer de la sphère active d'un aimant, si on voulait le soustraire à l'action de cette puissance. L'homme peut aussi s'exposer volontairement, et par les moyens donnés, à une attraction contraire; ou se lier à quelque chose d'immobile; ou placer entre lui et l'objet quelque nature capable d'en intercepter l'action, comme le verre refuse de transmettre l'action électrique; ou bien enfin il peut travailler sur lui-même, pour se rendre moins ou nullement attirable : ce qui est, comme vous voyez, beaucoup plus sûr, et certainement possible, mais aussi beaucoup plus

Digitized by Google

difficile. Dans le second cas, il doit agir d'une manière précisément opposée; il doit, suivant ses forces, s'approcher de l'objet, écarter ou anéantir les obstacles, et se ressouvenir surtout que, suivant les relations de certains voyageurs, un froid extrême a pu éteindre dans l'aiguille aimantée l'*amour du pôle*. Que l'homme se garde donc du *froid*.

Mais en raisonnant, même d'après les idées ou fausses ou incomplètes de Locke, il demeurera toujours certain *que nous avons le pouvoir de résister au désir*, pouvoir sans lequel il n'y a point de liberté (1). Or, si l'homme peut résister au désir, et même agir contre le désir, il peut donc prier sans désir et même contre le désir, puisque la prière est un acte de la volonté comme tout autre, et partant, sujet à la loi générale. Le *désir* n'est point la volonté; mais seulement une passion de la volonté; or, puisque l'action qui agit sur elle n'est pas invincible, il s'en-

(1) *Essai on Hum Underst*, liv. II, chap. XXI, 5, 47, *ibid. Ce pouvoir semble être la source de toute liberté.* Pourquoi cette redondance de mots et cette incertitude, au lieu de nous dire simplement si, selon lui, *ce pouvoir est la liberté?* Mais Locke dit bien rarement ce qu'il faut dire : le vague et l'irrésolution règnent nécessairement dans son expression comme dans sa pensée.

Digitized by Google

suit que pour prier réellement, il faut nécessairement vouloir, mais non *désirer*, la prière n'étant par essence *qu'un mouvement de la volonté par l'entendement*. Ce qui nous trompe sur ce point, c'est que nous ne demandons ordinairement que ce que nous désirons, et qu'un grand nombre de ces élus qui ont parlé de la prière depuis que l'homme sait prier, ayant presque éteint en eux la loi fatale, n'éprouvaient plus de combat entre la volonté et le désir : cependant deux forces agissant dans le même sens n'en sont pas moins essentiellement distinguées. Admirez ici comment deux hommes également éclairés peut-être, quoique fort inégaux en talents et en mérites, arrivaient à la même exagération en partant de principes tout différents. Nicole, ne voyant que la grâce dans le désir légitime, ne laissait rien à la volonté, afin de donner tout à cette grâce qui s'éloignait de lui pour le châtier du plus grand crime qu'on puisse commettre contre elle, celui de lui attribuer plus qu'elle ne veut; et Fénélon, qu'elle avait pénétré, prenait la prière pour le désir, parce que dans son cœur céleste le désir n'avait jamais abandonné la prière.

Digitized by Google

LE SÉNATEUR.

Croyez-vous qu'on puisse désirer le désir?

LE COMTE.

Ah! vous me faites-là une grande question. Fénélon qui était certainement un *homme de désir*, semble pencher pour l'affirmative, si, comme je crois l'avoir lu dans ses ouvrages, *on peut désirer d'aimer, s'efforcer de désirer, et s'efforcer de vouloir aimer*. Si quelque métaphysicien digne de ce nom voulait traiter à fond cette question, je lui proposerais pour épigraphe ce passage des Psaumes : *J'ai convoité le désir de tes commandements* (1). En attendant que cette dissertation soit faite, je persiste à dire : *Cela n'est pas vrai;* ou si cette décision vous paraît trop dure, je consens à dire : *Cela n'est pas assez vrai*. Mais ce que vous ne me contesterez certainement pas (et c'est ce que j'étais sur le point de vous dire lorsque vous m'avez interrompu), *c'est que le fonds de la prière est la foi;* et cette vérité vous la voyez encore dans l'ordre temporel. Croyez-

(1) *Concupivi desiderare justificationes tuas*. Ps. CXVIII, 20.

Digitized by Google

vous qu'un prince fût bien disposé à verser ses faveurs sur des hommes qui douteraient de sa souveraineté ou qui blasphèmeraient sa bonté? Mais s'il ne peut y avoir de *prière* sans foi, il ne peut y avoir de *prière efficace* sans pureté. Vous comprenez assez que je n'entends pas donner à ce mot de *pureté* une signification rigoureuse : que deviendrions-nous, hélas! si les coupables ne pouvaient prier? Mais vous comprenez aussi, en suivant toujours la même comparaison, qu'outrager un prince serait une assez mauvaise manière de solliciter ses faveurs. Le coupable n'a proprement d'autre droit que celui de prier pour lui-même. Jamais je n'ai assisté à une de ces cérémonies saintes, destinées à écarter les fléaux du ciel ou à solliciter ses faveurs, sans me demander à moi-même avec une véritable terreur : *Au milieu de ces chants pompeux et de ces rits augustes, parmi cette foule d'hommes rassemblés, combien y en a-t-il qui, par leur foi et par leurs œuvres, aient le droit de prier, et l'espérance fondée de prier avec efficacité? Combien y en a-t-il qui prient réellement? L'un pense à ses affaires, l'autre à ses plaisirs; un troisième s'occupe de la musique; le moins coupable*

Digitized by Google

peut-être est celui qui bâille sans savoir où il est. Encore une fois, combien y en a-t-il qui prient, et combien y en a-t-il qui méritent d'être exaucés ?

LE CHEVALIER.

Pour moi, je suis déjà sûr que, dans ces solennelles et pieuses réunions, il y avait au moins très certainement un homme qui ne priait pas... c'était vous, M. le comte, qui vous occupiez de ces réflexions philosophiques au lieu de prier.

LE COMTE.

Vous me glacez quelquefois avec vos *gallicismes :* quel talent prodigieux pour la plaisanterie ! jamais elle ne vous manque, au milieu même des discussions les plus graves; mais voilà comment vous êtes, vous autres Français !

LE CHEVALIER.

Croyez, mon cher ami, que nous en valons bien d'autres, quand nous n'avons pas la fièvre; croyez même qu'on a besoin de notre plaisanterie dans le monde. La raison est peu pénétrante de sa nature, et ne se fait pas

Digitized by Google

jour aisément ; il faut souvent qu'elle soit, pour ainsi dire, *armée* par la redoutable épigramme. La pointe française pique comme l'aiguille, pour faire passer le fil.— Qu'avez-vous à répondre, par exemple, à mon *coup d'aiguille* ?

LE COMTE.

Je ne veux pas vous demander compte de tous les *fils* que votre nation a fait passer ; mais je vous assure que, pour cette fois, je vous pardonne bien volontiers votre lazzi, d'autant plus que je puis sur-le-champ le tourner en argument. Si la crainte seule de mal prier, peut empêcher de prier, que penser de ceux qui ne savent pas prier, qui se souviennent à peine d'avoir prié, qui ne croient pas même à l'efficacité de la prière ? Plus vous examinerez la chose, et plus vous serez convaincu qu'il n'y a rien de si difficile que d'émettre une véritable prière.

LE SÉNATEUR.

Une conséquence nécessaire de ce que vous dites, c'est qu'il n'y a pas de composition plus difficile que celle d'une véritable prière écrite, qui n'est et ne peut être que l'expres-

Digitized by Google

sion fidèle de la prière intérieure; c'est à quoi, ce me semble, on ne fait pas assez d'attention.

LE COMTE.

Comment donc, M. le sénateur! vous touchez là un des points les plus essentiels de la véritable doctrine. Il n' y a rien de si vrai que ce que vous dites; et quoique la prière écrite ne soit qu'une image, elle nous sert cependant à juger l'original qui est invisible. Ce n'est pas un petit trésor, même pour la philosophie seule, que les monuments matériels de la prière, tels que les hommes de tous les temps nous les ont laissés; car nous pouvons appuyer sur cette base seule trois belles observations.

En premier lieu, toutes les nations du monde ont prié, mais toujours en vertu d'une révélation véritable ou supposée; c'est-à-dire, en vertu des anciennes traditions. Dès que l'homme ne s'appuie que sur sa raison, il cesse de prier, en quoi il a toujours confessé, sans s'en apercevoir, que, de lui-même, il ne sait ni ce qu'il doit demander, ni comment il doit prier, ni même bien précisément à qui il doit s'adresser (1). En vain donc

(1) Platon ayant avoué expressément, dans la page la plus extraor-

Digitized by Google

le déiste nous étalera les plus belles théories sur l'existence et les attributs de Dieu; sans lui objecter (ce qui est cependant incontestable) qu'il ne les tient que de son catéchisme, nous serons toujours en droit de lui dire comme *Joas :* VOUS NE LE PRIEZ PAS (1).

Ma seconde observation est que toutes les religions sont plus ou moins fécondes en prières; mais la troisième est sans comparaison la plus importante, et la voici :

Ordonnez à vos cœurs d'être attentifs, et lisez toutes ces prières : vous verrez la véritable Religion comme vous voyez le soleil.

LE SÉNATEUR.

J'ai fait mille fois cette dernière observation en assistant à notre belle liturgie. De pareilles prières ne peuvent avoir été produites que par la vérité, et dans le sein de la vérité.

LE COMTE.

C'est bien mon avis. D'une manière ou d'une autre, Dieu a parlé à tous les hommes;

---

dinaire qui ait été écrite humainement dans le monde, *que l'homme réduit à lui-même ne sait pas prier;* et ayant de plus appelé par ses vœux *quelque envoyé céleste qui vînt enfin apprendre aux hommes cette grande science*, on peut bien dire qu'il a parlé au nom du genre humain.

(1) Athalie, II, 7.

Digitized by Google

mais il en est de privilégiés à qui il est permis de dire : *Il n'a point traité ainsi les autres nations* (1); car Dieu seul, suivant l'incomparable expression de l'incomparable Apôtre, *peut créer dans le cœur de l'homme un esprit capable de crier :* MON PÈRE (2) ! et David avait préludé à cette vérité en s'écriant : *C'est lui qui a mis dans ma bouche un cantique nouveau, un hymne digne de notre Dieu* (3). Or, si cet esprit n'est pas dans le cœur de l'homme, comment celui-ci priera-t-il ? ou comment sa plume impuissante pourra-t-elle écrire ce qui n'est pas dicté à celui qui la tient ? Lisez les hymnes de Santeuil, un peu légèrement adoptées peut-être par l'église de Paris : elles font un certain bruit dans l'oreille ; mais jamais elles ne *prient*, parce qu'il *était seul* lorsqu'il les composa. La beauté de la prière n'a rien de commun avec celle de l'expression : car la prière est semblable à la mystérieuse fille du grand roi, *toute sa beauté naît de l'intérieur* (4). C'est quelque

(1) *Non fecit taliter omni nationi.* (Ps., CXLVII, 20.)

(2) Ad Gal. IV, 6.

(3) *Et immisit in os meum canticum novum, carmen Deo Jacob.* (Ps. XXXIX, 4.)

(4) *Omnis gloria filiæ regis ab intus.* (Ps. XLIV, 14.)

Digitized by Google

chose qui n'a point de nom, mais qu'on sent parfaitement et que le talent seul ne peut imiter.

Mais puisque rien n'est plus difficile que de *prier*, c'est tout à la fois le comble de l'aveuglement et de la témérité d'oser dire qu'on a prié et qu'on n'a pas été exaucé. Je veux surtout vous parler des nations, car c'est un objet principal dans ces sortes de questions. Pour écarter un mal, pour obtenir un bien national, il est bien juste, sans doute, que la nation *prie*. Or, qu'est-ce qu'une nation? et quelles conditions sont nécessaires pour qu'une nation *prie*? Y a-t-il dans chaque pays des hommes qui aient droit de *prier* pour elle, et ce droit, le tiennent-ils de leurs dispositions intérieures, ou de leur rang au milieu de cette nation, ou des deux circonstances réunies? Nous connaissons bien peu les secrets du monde spirituel; et comment les connaîtrions-nous, puisque personne ne s'en soucie? Sans vouloir m'enfoncer dans ces profondeurs, je m'arrête à la proposition générale: *que jamais il ne sera possible de prouver qu'une nation* a prié *sans être exaucée;* et je me crois tout aussi sûr de la proposition affirmative, c'est-à-dire: *que toute nation qui*

Digitized by Google

prie *est exaucée*. Les exceptions ne prouveraient rien, quand même elles pourraient être vérifiées; et toutes disparaîtraient devant la seule observation : *que nul homme ne peut savoir, même lorsqu'il prie parfaitement, s'il ne demande pas une chose nuisible à lui ou à l'ordre général*. Prions donc sans relâche, prions de toutes nos forces, et avec toutes les dispositions qui peuvent légitimer ce grand acte de la créature intelligente : surtout n'oublions jamais que toute prière véritable est efficace de quelque manière. Toutes les suppliques présentées au souverain ne sont pas décrétées favorablement, et même ne peuvent l'être, car toutes ne sont pas raisonnables : toutes cependant contiennent une profession de foi expresse de la puissance, de la bonté et de la justice du souverain, qui ne peut que se complaire à les voir affluer de toutes les parties de son empire; et comme il est impossible de supplier le prince sans faire, par là même, un acte de sujet fidèle, il est de même impossible de prier Dieu sans se mettre avec lui dans un rapport de soumission, de confiance et d'amour; de manière qu'il y a dans la prière, considérée seulement en elle-même, une vertu puri-

Digitized by Google

fiante dont l'effet vaut presque toujours infiniment mieux pour nous que ce que nous demandons trop souvent dans notre ignorance (1). Toute prière légitime, lors même qu'elle ne doit pas être exaucée, ne s'élève pas moins jusque dans les régions supérieures, d'où elle retombe sur nous, après avoir subi certaines préparations, comme une rosée bienfaisante qui nous prépare pour une autre patrie. Mais lorsque nous demandons seulement à Dieu *que sa volonté soit faite;* c'est-à-dire que le mal disparaisse de l'univers, alors seulement nous sommes sûrs de n'avoir pas prié en vain. Aveugles et insensés que nous sommes! au lieu de nous plaindre de n'être pas exaucés, tremblons plutôt d'avoir mal demandé, ou d'avoir demandé le mal. La même puissance qui nous ordonne de prier, nous enseigne aussi comment et dans quelles dispositions il faut prier. Manquer au premier commandement, c'est nous ravaler jusqu'à la brute et même jusqu'à l'athée : manquer au

(1) Le seul acte de la prière perfectionne l'homme, parce qu'il nous rend Dieu présent. Combien cet exercice inspire de bonnes actions! combien il empêche de crimes! l'expérience seule l'apprend..... Le Sage *ne se plaît* pas seulement dans la prière; *il s'y délecte.* Οὐ φιλεῖ προσεύχεσθαι, ἀλλὰ ἀγαπᾷ. (*Orig.* ubi sup., n° 8, *p.* 210, n° 20, *pag.* 229.)

Digitized by Google

second, c'est nous exposer encore à un grand anathème, celui *de voir notre prière se changer en crime* (1).

N'allons donc plus, par de folles ferveurs,
Prescrire au Ciel ses dons et ses faveurs.
Demandons-lui la prudence équitable,
La piété sincère, charitable;
Demandons-lui sa grâce, son amour;
Et s'il devait nous arriver un jour
De fatiguer sa facile indulgence
Par d'autres vœux, pourvoyons-nous d'avance
D'assez de zèle et d'assez de vertus
Pour devenir dignes de ses refus (2).

LE CHEVALIER.

Je ne me repens pas, mon bon ami, de vous avoir *glacé*. J'y ai gagné d'abord le plaisir d'être grondé par vous, ce qui me fait toujours un bien infini; et j'y ai gagné encore quelque chose de mieux. J'ai peur, en vérité, de devenir chicaneur avec vous; car l'homme ne se dispense guère de faire ce qui lui apporte plaisir et profit. Mais ne me refusez pas, je vous en conjure, une très grande satisfaction : vous m'avez *glacé* à votre tour lorsque je vous ai entendu parler de Locke avec tant

(1) *Oratio ejus fiat in peccatum.* (Ps. CVIII, 7.)
(2) J.-B. Rousseau; Epître à Rollin, II, 4.

Digitized by Google

d'irrévérence. Il nous reste du temps, comme vous voyez; je vous sacrifie de grand cœur un *boston* qui m'attend en bonne et charmante compagnie, si vous avez la complaisance de me dire votre avis détaillé sur ce fameux auteur dont je ne vous ai jamais entendu parler sans remarquer en vous une certaine irritation qu'il m'est impossible de comprendre.

LE COMTE.

Mon Dieu! je n'ai rien à vous refuser; mais je prévois que vous m'entraînerez dans une longue et triste dissertation dont je ne sais pas trop, à vous dire la vérité, comment je me tirerai, sans tromper votre attente ou sans vous ennuyer, deux inconvénients que je voudrais éviter également, ce qui ne me paraît pas aisé. Je crains d'ailleurs d'être mené trop loin.

LE CHEVALIER.

Je vous avoue que ce malheur me paraît léger et même nul. Faut-il donc écrire un poème épique pour avoir le privilége des épisodes?

Digitized by Google

LE COMTE.

Oh! vous n'êtes jamais embarrassé de rien, vous : quant à moi, j'ai mes raisons pour craindre de me lancer dans cette discussion. Mais si vous voulez m'encourager, commencez, je vous prie, par vous asseoir. Vous avez une inquiétude qui m'inquiète. Je ne sais par quel lutin vous êtes picoté sans relâche : ce qu'il y a de sûr, c'est que vous ne pouvez tenir en place dix minutes ; il faut le plus souvent que mes paroles vous poursuivent comme le plomb qui va chercher un oiseau au vol. Ce que j'ai à vous dire pourra fort bien ressembler un peu à un sermon ; ainsi vous devez m'entendre assis.—Fort bien ! Maintenant, mon cher chevalier, commençons, s'il vous plaît, par un acte de franchise. Parlez-moi en toute conscience : avez-vous lu Locke ?

LE CHEVALIER.

Non, jamais. Je n'ai aucune raison de vous le cacher. Seulement, je me rappelle l'avoir ouvert un jour à la campagne, un jour de pluie; mais ce ne fut qu'une attitude.

Digitized by Google

LE COMTE.

Je ne veux pas toujours vous gronder : vous avez quelquefois des expressions tout-à-fait heureuses : en effet, le livre de Locke n'est presque jamais saisi et ouvert que *par attitude*. Parmi les livres sérieux, il n'y en a pas de moins lu. Une de mes grandes curiosités, mais qui ne peut être satisfaite, serait de savoir combien il y d'hommes à Paris qui ont lu, d'un bout à l'autre, l'*Essai sur l'entendement humain*. On en parle et on le cite beaucoup, mais toujours sur parole ; moi-même j'en ai parlé intrépidement comme tant d'autres, sans l'avoir lu. A la fin cependant, voulant acquérir le droit d'en parler en conscience, c'est-à-dire avec pleine et entière connaissance de cause, je l'ai lu tranquillement du premier mot au dernier, et la plume à la main ;

Mais j'avais cinquante ans quand cela m'arriva,

et je ne crois pas avoir dévoré de ma vie un tel ennui. Vous connaissez ma vaillance dans ce genre.

LE CHEVALIER.

Si je la connais ! ne vous ai-je pas vu lire, l'année dernière, un mortel in-octavo alle-

Digitized by Google

mand sur l'Apocalypse? je me souviens qu'en vous voyant à la fin de cette lecture, plein de vie et de santé, je vous dis qu'après une telle épreuve *on pouvait vous comparer à un canon qui a supporté double charge.*

LE COMTE.

Et cependant je puis vous assurer que l'œuvre germanique, comparée à l'*Essai sur l'entendement humain*, est un pamphlet léger, un livre d'agrément, au pied de la lettre; on y lit au moins des choses très intéressantes. On y apprend, par exemple: *que la pourpre dont l'abominable Babylone pourvoyait jadis les nations étrangères, signifie évidemment l'habit rouge des cardinaux; qu'à Rome les statues antiques des faux dieux sont exposées dans les églises*, et mille autres choses de ce genre également utiles et récréatives (1). Mais dans l'*Essai*, rien ne vous console; il faut traverser ce livre, com-

(1) Il paraît que ce trait est dirigé de côté sur le livre allemand intitulé : *Die Siegsgeschichte der christlichen Religion, in einer gemeinnützigen Erklarung der Offenbarung Joannis*, in-8°; *Nüremberg*, 1799.

Ce livre se trouve dans les bibliothèques d'une classe d'hommes assez nombreuse; mais comme il ne s'agit ici que d'une citation sans conséquence, j'ai cru inutile de perdre du temps à la vérifier.

(*Note de l'Éditeur.*)

Digitized by Google

me les sables de Libye, et sans rencontrer même le moindre *oasis*, le plus petit point verdoyant où l'on puisse respirer. Il est des livres dont on dit : Montrez-moi le défaut qui s'y trouve. Quant à l'*Essai* je puis bien vous dire : *Montrez-moi celui qui ne s'y trouve pas*. Nommez-moi celui que vous voudrez, parmi ceux que vous jugerez les plus capables de déprécier un livre, et je me charge de vous en citer sur-le-champ un exemple, *sans le chercher :* la préface même est choquante au-delà de toute expression. *J'espère*, y dit Locke, *que le lecteur qui achètera mon livre ne regrettera pas son argent*(1). Quelle odeur de magasin! Poursuivez, et vous verrez : *Que son livre est le fruit de quelques heures pesantes dont il ne savait que faire*(2); *qu'il s'est fort amusé à composer cet ouvrage, par la raison qu'on trouve autant de plaisir à chasser aux allouettes ou aux moineaux qu'à forcer des renards ou des cerfs* (3); *que son*

(1) Thou wilt as little think thy money, as i do my pains ill bestowed. (Londres, Becroft, Straham et comp. 1775, 1 vol. in-8°.) Epistle to the reader.

(2) The diversion of some of my idle and heavy hours. (*Ibid.*)

(3) He that hawks at larks and sparows has no less sport thoug a muss less considerable quarry than he that flies at nobler games.

Digitized by Google

livre enfin a été commencé par hasard, continué par complaisance, écrit par morceaux incohérents, abandonné souvent et repris de même, suivant les ordres du caprice ou de l'occasion (1). Voilà, il faut l'avouer, un singulier ton de la part d'un auteur qui va nous parler de l'entendement humain, de la spiritualité de l'âme, de la liberté et de Dieu enfin. Quelles clameurs de la part de nos lourds *idéologues*, si ces impertinentes platitudes se trouvaient dans une préface de Mallebranche!

Mais vous ne sauriez croire, messieurs, avant de passer à quelque chose de plus essentiel, à quel point le livre de Locke prête d'abord au ridicule proprement dit, par les expressions grossières qu'il aimait beaucoup et qui accouraient sous sa plume avec une merveilleuse complaisance. Tantôt Locke vous dira, dans une seconde et troisième édition, et après y avoir pensé de toutes ses forces : *qu'une idée claire est un objet que l'esprit humain a devant ses yeux* (2). — *Devant ses yeux?* Imaginez, si vous pouvez, quelque chose de plus massif.

(1) As my humour or occasions permitted. (*Ibid.*)

(2) As the mind has before its wiew. (*Ibid.*)

Digitized by Google

Tantôt il vous parlera de la mémoire comme d'une boîte où l'on serre des idées pour le besoin, et qui est séparée de l'esprit, comme s'il pouvait y avoir dans lui autre chose que lui (1). Ailleurs il fait de la mémoire un *secrétaire qui tient des registres* (2). Ici il nous présente l'intelligence humaine comme une chambre obscure percée de quelques fenêtres par où la lumière pénètre (3), et là il se plaint *d'une certaine espèce de gens qui font* avaler *aux hommes des principes innés sur lesquels il n'est plus permis de disputer* (4). Forcé de passer à tire d'aile sur tant d'objets différents, je vous prie de supposer toujours qu'à chaque exemple que ma mémoire est en état de vous présenter, je pourrais en ajouter cent, si j'écrivais une dissertation. Le chapitre seul des découvertes de Locke pourrait vous amuser pendant deux jours.

---

(1) Liv. XI, chap. IV, § 20.

(2) Before the memory begins to keep a register of time and order, etc. *Ibid.*, chap. I, § 6.

(3) The windows by which light is let into this dark room. (*Ibid.*, chap. XI, § 17.) Sur cela Herder a demandé à Locke *si l'intelligence divine était aussi une chambre obscure?* Excellente question faite dans un très mauvais livre. Voyez Herders Gott, einige Gespräche über Spinoza's System. Gotha, 1800, in-12, § 168.

(4) Liv. I, ch. IV, § 24.

Digitized by Google

C'est lui qui a découvert : *Que pour qu'il y ait confusion dans les idées, il faut au moins qu'il y en ait deux*. De manière qu'en mille ans entiers, une idée, tant qu'elle sera seule, ne pourra se confondre avec une autre (1).

C'est lui qui a découvert que si les hommes ne se sont pas avisés de transporter à l'espèce animale les noms de parenté reçus parmi eux ; que si, par exemple, l'on ne dit pas SOUVENT : *Ce taureau est aïeul de ce veau ; ces deux pigeons sont cousins germains* (2), c'est que ces noms nous sont inutiles à l'égard des animaux, au lieu qu'ils sont nécessaires d'hommes à hommes, pour régler les successions dans les tribunaux, ou pour d'autres raisons (3).

C'est lui qui a découvert que si l'on ne trouve pas dans les langues modernes des noms nationaux pour exprimer, par exemple, *ostracisme* ou *proscription*, c'est qu'il n'y a, parmi les peuples qui parlent ces langues, ni

---

(1) Confusion... concerns always two ideas. (II, XXIX, § 11.)

(2) But yet it is seldom said (*très rarement en effet*) this bull is the grand-father of such a calf ; ore these two pigeons are cousins germans. (II, XXVIII, § 2.)

(3) *Ibid.*

Digitized by Google

ostracisme ni *proscription* (1), et cette considération le conduit à un théorème général qui répand le plus grand jour sur toute la métaphysique du langage : *C'est que les hommes ne parlent que rarement à eux-mêmes et jamais aux autres des choses qui n'ont point reçu de nom :* de sorte (remarquez bien ceci, je vous en prie, car c'est un principe) que *ce qui n'a point de nom ne sera jamais nommé en conversation.*

C'est lui qui a découvert : *Que les relations peuvent changer sans que le sujet change.* Vous êtes père, par exemple : votre fils meurt ; Locke trouve que vous cessez d'être père à l'instant, quand même votre fils serait mort en Amérique ; *Cependant aucun changement ne s'est opéré en vous : et de quelque côté qu'on vous regarde, toujours on vous trouvera le même* (2).

LE CHEVALIER.

Ah ! il est charmant ! savez-vous bien que

(1) *Ibid.*, § 6.

(2) *Caius, verbi gratiâ.* (Toujours le collége!) Whom I consider to day as a father ceases to be so to morrow. ONLY (ceci est prodigieux!) by the death of his son, without any alteration made in himself. (II, xxv, § 5.) Il est assez singulier que ce *Caius* ait choqué l'oreille réfugiée de Coste, traducteur français de Locke. Avec un goût merveilleux il a substitué *Titius*.

Digitized by Google

s'il était encore en vie, je m'en irais à Londres tout exprès pour l'embrasser.

LE COMTE.

Je ne vous laisserais cependant point partir, mon cher chevalier, avant de vous avoir expliqué la doctrine des idées négatives. Locke vous apprendrait d'abord : *Qu'il y a des expressions négatives qui ne produisent pas directement des idées positives* (1), ce que vous croirez volontiers. Vous apprendriez ensuite qu'une idée négative n'est autre chose qu'une idée positive, PLUS, celle de l'absence de la chose; ce qui est évident, comme il vous le démontre sur-le-champ par l'idée du silence. En effet, *qu'est-ce que le silence? — C'est le bruit*, PLUS, *l'absence du bruit.*

Est qu'est-ce que le RIEN? (ceci est important; car c'est l'expression la plus générale des idées négatives.) Locke répond avec une profondeur qu'on ne saurait assez exalter: *C'est l'idée de l'être*, à laquelle seulement on

(1) Indeed, we have negative names which stand not directly for positive ideas (II, VIII, § 5.) Il a été conduit à cette grande vérité par la considération de l'ombre qu'il trouve tout aussi réelle que le soleil. En confondant la lumière avec les rayons directs, et l'absence des uns avec l'absence de l'autre, il fait pâmer de rire.

Digitized by Google

ajoute, pour plus de sûreté, celle de *l'absence de l'être* (1).

Mais le *rien* même n'est rien comparé à toutes les belles choses que j'aurais à vous dire sur le talent de Locke pour les définitions en général. Je vous recommande ce point comme très essentiel, puisque c'est l'un des plus amusants. Vous savez peut-être que Voltaire, avec cette légèreté qui ne l'abandonna jamais, nous a dit : *Que Locke est le prepremier philosophe qui ait appris aux hommes à définir les mots dont ils se servent* (2), *et qu'avec son grand sens il ne cesse de dire :* DÉFINISSEZ ! Or, ceci est exquis ; car il se trouve précisément que Locke est le premier philosophe qui ait dit *ne définissez pas* (3) ! et qui

(1) *Negative names... such as* insipide, silence, NIHIL.... *denotes positive ideas*, verbi gratiâ, Taste, Sound, Being, *with a signification of their absence.* (Ibid.)

(2) Voilà, comme on voit, un puissant érudit ! car personne n'a *plus* et *mieux* défini que les anciens ; Aristote surtout est merveilleux dans ce genre, et sa métaphysique entière n'est qu'un dictionnaire.

(3) *Voy.* son liv. III, ch. IV, si bien commenté par Condillac. (Essai sur l'orig. des conn. hum., sect. III, § 9, et suiv.) On y lit, entre autres choses curieuses : *Que les Cartésiens, n'ignorant pas qu'il y a des idées plus claires que toutes les définitions qu'on en peut donner, n'en savaient cependant pas la raison,* quelque facile qu'elle paraisse à apercevoir. (§ 10.) Si Descartes, Mallebranche, Lami, le cardinal de Polignac, etc., revenaient au monde, *O qui cachinnat!*

Digitized by Google

cependant n'ait cessé de définir, et d'une manière qui passe toutes les bornes du ridicule.

Seriez-vous curieux, par exemple, de savoir ce que c'est que la *puissance?* Locke aura la bonté de vous apprendre : *Que c'est la succession des idées simples dont les unes naissent et les autres périssent* (1). Vous êtes éblouis, sans doute, par cette clarté; mais je puis vous citer de bien plus belles choses. En vain tous les métaphysiciens nous avertissent d'une commune voix de ne point chercher à définir ces notions élevées qui servent elles-mêmes à définir les autres. Le génie de Locke domine ces hauteurs; et il est en état, par exemple, de nous donner une définition de l'*existence* bien autrement claire que l'idée

(1) Je ne sache pas que Locke ait donné positivement une définition de la puissance; il explique plutôt comment cette idée se forme dans notre esprit; mais l'interlocuteur est fort éloigné de se rappeler le verbiage de Locke. *L'esprit,* dit-il, *étant informe chaque jour par les sens de l'altération de ces idées simples qu'il observe dans les choses extérieures,* (des idées dans les choses!!!) *venant de plus à connaître comment l'une arrive à sa fin et cesse d'exister, il considère dans une chose la possibilité de souffrir un changement dans ses idées simples* (Encore!!!) *et dans l'autre la possibilité d'opérer ce changement,* et de cette manière, *il arrive à cette idée que nous appelons* puissance.

(Note de l'Editeur.)

And so, *Comes by that idea which we call* Power. (Liv. II, ch. XXI, § 1.)

Digitized by Google

réveillée dans notre esprit par la simple énonciation de ce mot. Il vous enseigne que l'existence est l'idée qui est dans notre esprit, et *que nous considérons comme étant actuellement* LA, *ou l'objet que nous considérons comme étant actuellement hors de nous* (1).

On ne croirait pas qu'il fût possible de s'élever plus haut, si l'on ne rencontrait pas tout de suite la définition de l'unité. Vous savez peut-être comment le précepteur d'Alexandre la définit jadis dans son acception la plus génerale. *L'unité*, dit-il, *est l'être;* et l'unité chimérique, en particulier, *est le commencement et la mesure de toute quantité* (2). Pas tant mal, comme vous voyez! mais c'est ici cependant où le progrès des lumières est frappant. *L'unité*, dit Locke, *est tout ce qui peut être considéré comme une chose, soit être réel, soit idée.* A cette défi-

---

(1) *When ideas are in our minds, we consider them, as being actually* THERE, *as well as we consider things to be actually without us; which is that they exist, or have existence.* (L. II, ch. VII, § 7.)

Ce philosophe n'oublie rien, comme on voit : après avoir dit : *Voilà ce qui nous autorise à dire que les choses existent*, il ajoute, *ou qu'elles ont l'existence.* Après cela, si on ne le comprend pas, ce n'est pas sa faute.

(2) Τὸ ὄν καὶ τὸ ἕν, ταυτόν. (Arist., III, I.)

Τὸ ἕν ἀριθμοῦ ἀρχή..., καὶ μέτρον. (*Ibid.*, X, I.)

Digitized by Google

nition qui eût donné un accès de jalousie à feu *M. de la Palice*, Locke ajoute le plus sérieusement du monde : *C'est ainsi que l'entendement acquiert l'idée de l'unité* (1). Nous voilà, certes, bien avancés sur l'origine des idées.

La définition de la solidité a bien son mérite aussi. *C'est ce qui empêche deux corps qui se meuvent l'un vers l'autre de pouvoir se toucher* (2). Celui qui a toujours jugé Locke sur sa réputation en croit à peine ses yeux ou ses oreilles, lorsqu'enfin il juge par lui-même; mais je puis encore étonner l'étonnement même en vous citant la définition de l'atome : *C'est un corps continu*, dit Locke, *sous une forme immuable* (3).

Seriez-vous curieux maintenant d'apprendre ce que Locke savait dans les sciences naturelles? Ecoutez bien ceci, je vous en prie. Vous savez que, lorsqu'on estime les vitesses dans la conversation ordinaire, on a rarement des espaces à comparer, vu que

(1) *Whatever we can consider as one thing whether a real Being or idea, suggest to the understanding the idea of unity.* (Ibid., liv. II, chap. VII, § 7.)

(2) Liv. II, ch. IV, § 1.

(3) *A continued body under one immutable superficies.* (Liv. II, chap. XXXII, § 3, *pag.* 281.)

Digitized by Google

l'on rapporte assez communément ces vitesses au même espace parcouru. Pour estimer, par exemple, les vitesses de deux chevaux, je ne vous dirai pas que l'un s'est rendu d'ici à *Strelna* en quarante minutes, et l'autre à *Kamini-Ostroff* en dix minutes, vous obligeant ainsi à tirer votre crayon, et à faire une opération d'arithmétique pour savoir ce que cela veut dire; mais je vous dirai que les deux chevaux sont allés, je le suppose, de *Saint-Pétersbourg à Strelna*, l'un dans quarante minutes, et l'autre dans cinquante : or, il est visible que, dans ces sortes de cas, les vitesses étant simplement proportionnelles au temps, on n'a point d'espaces à comparer. Eh bien! messieurs, cette profonde mathématique n'était pas à la portée de Locke. Il croyait que ses frères les humains ne s'étaient point aperçus jusqu'à lui que, dans l'estimation des vitesses, l'espace doit être pris en considération : il se plaint gravement : *Que les hommes, après avoir mesuré le temps par le mouvement des corps célestes, se soient encore avisés de mesurer le mouvement par le temps : tandis qu'il est clair, pour peu qu'on y réfléchisse, que l'espace doit être pris en considération aussi*

Digitized by Google

bien que le temps (1). En vérité voilà une belle découverte! mille grâces à MASTER JOHN qui a daigné nous en faire part; mais vous n'êtes pas au bout. Locke a découvert encore que *Pour un homme plus pénétrant* (tel que lui par exemple), *il demeurera certain qu'une estimation exacte du mouvement exige qu'on ait égard de plus à la masse du corps qui est en mouvement* (2). Locke veut-il dire que pour *estimer* la quantité du mouvement, *tout homme* pénétrant *s'apercevra que la masse doit être prise en considération*? C'est une niaiserie du premier ordre. Veut-il dire,

---

(1) *Wereas it is obvious to every one who reflects over so little on it, that to measure* motion, *space is as necessary to be considered as time.*

Il est bien essentiel d'observer ici que, par le mot *mouvement* (motion), Locke entend ici la *vitesse*. C'est de quoi il n'est pas permis de douter lorsqu'on a lu le morceau tout entier.

(2) *And those who look a little farther will find also the* bulk *of the think moved necessary to be taken into the computation by any one who will estimate or measure motion* so as to judge right of it. (Ibid. liv. II, ch. XIV; § 22.)

Il faut remarquer ici que l'interlocuteur, qui traduit Locke de mémoire, lui fait beaucoup d'honneur en lui prêtant généreusement le mot de *masse*. Ces sortes d'expressions consacrées et circonscrites par la science n'étaient point à l'usage de Locke, qui employait toujours les mots vulgaires tels qu'ils se présentaient à lui sur le pavé de Londres. Il a dit en anglais *bulk*, mot équivoque qui se rapporte également à la masse et au volume, et que le traducteur français, *Coste*, a fort bien traduit par celui de *grosseur*, précisément aussi vague et aussi vulgaire.

(*Note de l'Éditeur*.)

Digitized by Google

au contraire (ce qui est infiniment probable), *Que, pour l'estimation de la vitesse, un homme*, qui a du génie, *comprend qu'il faut avoir égard à* l'espace parcouru, *et que s'il* a encore plus de génie, *il s'apercevra qu'on doit aussi faire attention à la masse?* Alors il me semble qu'aucune langue ne fournit un mot capable de qualifier cette proposition.

Vous voyez, messieurs, ce que Locke savait sur les éléments des sciences naturelles. Vous plairait-il connaître son érudition ? en voici un échantillon merveilleux. Rien n'est plus célèbre dans l'histoire des opinions humaines que la dispute des anciens philosophes sur les véritables sources de bonheur, ou sur le *summum bonum*. Or, savez-vous comment Locke avait compris la question ? Il croyait que les anciens philosophes disputaient, non sur le droit, mais sur le fait; il change une question de morale et de haute philosophie en une simple question de goût ou de caprice, et sur ce bel aperçu il décide, avec une rare profondeur: *Qu'autant vaudrait disputer pour savoir si le plus grand plaisir du goût se trouve dans les pommes, dans les prunes ou dans les noix* (1). Il est savant comme

(1) *And they* (the philosophers of old) *might have as reasonably*

Digitized by Google

vous voyez, autant que moral et magnifique.

Voudriez-vous savoir maintenant combien Locke était dominé par les préjugés de secte les plus grossiers, et jusqu'à quel point le protestantisme avait aplati cette tête? Il a voulu, dans je ne sais quel endroit de son livre, parler de la *présence réelle*. Sur cela, je n'ai rien à dire : il était réformé, il pouvait fort bien se donner ce passe-temps; mais il était tenu de parler au moins comme un homme qui a une tête sur les épaules, au lieu de nous dire, comme il l'a fait : *Que les partisans de ce dogme le croient, parce qu'ils ont associé dans leur esprit l'idée de la présence simultanée d'un corps en plusieurs lieux, avec celle de l'infaillibilité d'une certaine personne* (1). Que dire d'un homme qui était

---

disputed wheter the best relish were to be found in apples, plumbs, or nuts; and have divided themselves into sects upon it. (II, 21, § 55.)

Coste trouvant ces *noix* ignobles, se permet encore ici un changement non moins important que celui qu'on a vu ci-devant (*p.* 383), de *Caius* en *Titius*. Au lieu des *noix*, il a mis des *abricots*, ce qui est très heureux.

(1) *Let the idea of infaillibility be inseparably joined to any person; and these two constantly together possess the mind; and the one body in two places at once shall* unexamined *be* swaloved *for a certain Truth*

Digitized by Google

bien le maître de lire Bellarmin ; d'un homme qui fut le contemporain de Petau et de Bossuet ; qui pouvait de Douvres entendre les cloches de Calais ; qui avait voyagé d'ailleurs, et même résidé en France ; qui avait passé sa vie au milieu du fracas des controverses ; et qui imprime sérieusement que l'Eglise catholique croit la présence réelle *sur la foi* d'une certaine personne *qui en donne sa parole d'honneur ?* Ce n'est point là une de ces distractions, une de ces erreurs purement humaines que nous sommes intéressés à nous pardonner mutuellement, c'est un trait d'ignorance unique, inconcevable, qui eût fait honte à un garçon de boutique du comté de Mansfeld dans le XVIe siècle ; et ce qu'il y a d'impayable, c'est que Locke, avec ce ton de scurrilité qui n'abandonne jamais, lors-

---

by an implicit faith whenever that imagined infallible person dictates and demands assent without inquiry. (II. 23, § 17.)

L'interlocuteur paraît avoir oublié que Coste, quoique bon protestant, craignant, suivant les apparences, les rieurs français, qui ne laissent pas que de maintenir un certain ordre dans le monde, a supprimé ce passage dans sa traduction, comme *trop* et *trop évidemment* ridicule. — *Sed manet semel editus.*

(*Note de l'Editeur.*)

Digitized by Google

qu'il s'agit des dogmes contestés, les plumes protestantes les plus sages d'ailleurs et les plus élégantes, nous charge sans façon d'AVALER *ce dogme sans examen*.—Sans examen! Il est plaisant! et pour qui nous prend-il donc? Est-ce que, par hasard, nous n'aurions pas autant d'esprit que lui? Je vous avoue que si je venais à l'apprendre tout à coup par révélation, je serais bien surpris.

Au reste, messieurs, vous sentez assez que l'examen approfondi d'un ouvrage aussi épais que *l'Essai sur l'entendement humain* passe les bornes d'une conversation. Elle permet tout au plus de relever l'esprit général du livre et les côtés plus particulièrement dangereux ou ridicules. Si jamais vous êtes appelés à un examen rigoureux de l'*Essai*, je vous recommande le chapitre sur la liberté. *La Harpe*, oubliant ce qu'il avait dit plus d'une fois, *qu'il n'entendait que la littérature* (1), s'est extasié sur la définition de la liberté donnée par Locke. *En voilà*, dit-il majestueusement, *en voilà de la philosophie* (2)! Il

(1) *Voy.* le Lycée, tom. XXII, art. *d'Alembert*, et ailleurs.

(2) Il en a donné plusieurs, car il les changeait à mesure que sa conscience ou ses amis lui disaient : *Qu'est-ce donc que tu veux dire?*

Digitized by Google

fallait dire : *en voilà de l'incapacité démontrée!* puisque Locke fait consister la liberté dans le pouvoir d'agir, tandisque ce mot, purement négatif, ne signifie qu'*absence d'obstacle*, de manière que la liberté n'est et ne peut être que la *volonté non empêchée*, c'est-à-dire *la volonté*. Condillac, ajoutant le ton décisif à la médiocrité de son maître, a dit à son tour : *Que la liberté n'est que le pouvoir de faire ce qu'on ne fait pas, ou de ne pas faire ce qu'on fait*. Cette jolie antithèse peut éblouir sans doute un esprit étranger à ces sortes de discussions; mais pour tout homme instruit ou averti, il est évident que Condillac prend ici le résultat ou le signe extérieur de la liberté, qui est l'action physique, pour la liberté même, qui est toute morale. *La liberté est le pouvoir de faire!* Comment donc? Est-ce que l'homme emprisonné et chargé de chaînes n'a pas le pouvoir de se rendre, sans agir, coupable de tous

---

Mais celle qui nous a valu l'exclamation comique de La Harpe est la suivante : *La liberté est la puissance qu'a un agent de faire une action ou de ne pas la faire, conformément à la détermination de son esprit en vertu de laquelle il préfère l'une à l'autre*. Lycée, tom. XXIII, Philos. du 18e siècle: art. *Helvétius*.) Leçon terrible pour ne parler que de ce qu'on sait; car je ne crois pas qu'on ait jamais écrit rien d'aussi misérable que cette définition.

Digitized by Google

les crimes ? Il n'a qu'à vouloir. Ovide, sur ce point, parle comme l'Evangile : *Qui, quia non licuit, non facit, ille facit.* Si donc la liberté n'est pas le *pouvoir de faire*, elle ne saurait être que *celui de vouloir;* mais le pouvoir de vouloir est la volonté même ; et demander si la *volonté peut vouloir*, c'est demander *si la perception a le pouvoir de percevoir; si la raison a le pouvoir de raisonner;* c'est-à-dire, si le cercle est un cercle, le triangle un triangle, etc. ; en un mot, *si l'essence est l'essence.* Maintenant si vous considérez que Dieu même ne saurait forcer la volonté, puisqu'une *volonté forcée* est une *contradiction dans les termes*, vous sentirez que la volonté ne peut être agitée et conduite que par l'*attrait* (mot admirable que tous les philosophes ensemble n'auraient su inventer). Or, l'attrait ne peut avoir d'autre effet sur la volonté que celui d'en augmenter l'énergie en la faisant vouloir davantage, de manière que l'attrait ne saurait pas plus nuire à la liberté ou à la volonté que l'enseignement, de quelque ordre qu'on le suppose, ne saurait nuire à l'entendement. L'anathème qui pèse sur la malheureuse nature humaine, c'est le double attrait:

Digitized by Google

Vim sentit geminam paruique incerta duobus (1).

Le philosophe qui réfléchira sur cette enigme terrible rendra justice aux stoïciens, qui devinèrent jadis un dogme fondamental du christianisme, en décidant que le *sage seul est libre*. Aujourd'hui ce n'est plus un paradoxe, c'est une vérité incontestable et du premier ordre. *Où est l'esprit de Dieu, là se trouve la liberté*. Tout homme qui a manqué ces idées tournera éternellement autour du principe, comme la courbe de Bernouilli, sans jamais le toucher. Or, voulez-vous comprendre à quel point Locke, sur ce sujet comme sur tant d'autres, était loin de la vérité ? Ecoutez bien, je vous en prie, car ceci est ineffable. Il a soutenu *que la liberté, qui est une faculté, n'a rien de commun avec la volonté, qui est une autre faculté; et qu'il n'est pas moins absurde de demander si la volonté de l'homme est libre, qu'il ne le serait de demander si son sommeil est rapide, ou* si sa vertu est carrée. Qu'en dites-vous ?

(1) Ovide, *Métam.*, VIII, 472.

Digitized by Google

LE SÉNATEUR.

Cela, par exemple, est un peu fort ! mais votre mémoire serait-elle encore assez complaisante pour vous rappeler la démonstration de ce beau théorême? car sans doute il en a donné une.

LE COMTE.

Elle est d'un genre qui ne saurait être oublié, et vous allez en juger vous-même. Ecoutez bien.

Vous traversez un pont; il s'écroule : au moment où vous le sentez s'abîmer sous vos pieds, l'effort de votre volonté, si elle était libre, *vous porterait, sans doute, sur le bord opposé; mais son élan est inutile : les lois sacrées de la gravitation doivent être exécutées dans l'univers; il faut tomber et périr :* DONC *la liberté n'a rien de commun avec la volonté* (1). J'espère que vous êtes convaincus; cependant l'inépuisable génie de

(1) A man falling into the water (a bridge breaking under him) has not herein liberty; is not a free agent : for though he has volition, though he prefers his not falling to falling (*ah! pour cela, je le crois*), yet the forbearance of this motion not being in his power, etc. (II, 21, 9.)

Digitized by Google

Locke peut vous présenter la démonstration sous une face encore plus lumineuse.

Un homme endormi est transporté chez sa maîtresse, ou, comme dit Locke avec l'élégante précision qui le distingue, *dans une chambre où il y a une personne qu'il meurt d'envie de voir et d'entretenir*. Au moment où il s'éveille, sa volonté est aussi contente que la vôtre l'était peu tout à l'heure lorsqu'elle tombait sous le pont. Or, il se trouve que cet homme, ainsi transporté, ne peut sortir *de cette chambre où il y a une personne, etc., parce qu'on a fermé la porte à clef*, à ce que dit Locke : DONC *la liberté n'a rien de commun avec la volonté* (1).

Pour le coup, je me flatte que vous n'avez plus rien à désirer; mais pour parler sérieusement, que dites-vous d'un philosophe capable d'écrire de telles absurdités?

Mais tout ce que je vous ai cité n'est que

(1) Again, suppose a man be carried whilst fast asleep, into a room were is a person he longs to see and speak with; and be there LOCKED FAST IN, beyond his power to get out; he awakes and is glad to find himself in so desirable company wich he stays willingly in : IN EST, prefers his stay to going away (*autre explication de la plus haute importance*)... yet being locked fast in it is, evident... he has not freedom to be gone.... so that liberty is not an idea belonging to volition (*Ibid.* § 10)

CE QU'IL FALLAIT DÉMONTRER.

Digitized by Google

faux ou ridicule, ou l'un et l'autre; et Locke a bien mérité d'autres reproches. Quelle planche dans le naufrage n'a-t-il pas offerte au matérialisme (qui s'est hâté de la saisir), en soutenant *que la pensée peut appartenir à la matière!* Je crois à la vérité que, dans le principe, cette assertion ne fut qu'une simple légèreté échappée à Locke *dans un de ces moments d'ennui dont il ne savait que faire;* et je ne doute pas qu'il ne l'eût effacée si quelque ami l'eût averti doucement, comme il changea dans une nouvelle édition tout le chapitre de la liberté, qui avait été trouvé par trop mauvais (1) : malheureusement les ecclésiastiques s'en mêlèrent, et Locke ne pouvait les souffrir; il s'obstina donc et ne revint plus sur ses pas. Lisez sa réponse à l'évêque de Worcester; vous y sentirez je ne sais quel ton de hauteur mal étouffée, je ne sais quelle acrimonie mal déguisée, tout-à-fait naturelle à l'homme qui appelait, comme

(1) Locke en eut honte, à ce qu'il paraît, et en bouleversant ce chapitre, il nous a laissé l'heureux problème de savoir si la première manière pouvait être plus mauvaise que la seconde. (*Of Power*, lib. II, chap. VII, § 71.)

Ces variations prouvent que Locke écrivait réellement comme il l'a dit, *pour tuer le temps*, comme il aurait joué aux cartes; excepté cependant que, pour jouer, il faut savoir le jeu.

Digitized by Google

vous savez, le corps épiscopal d'Angleterre, le *caput mortuum* de la chambre des pairs (1). Ce n'est pas qu'il ne sentît confusément les principes; mais l'orgueil et l'engagement étaient chez lui plus forts que la conscience. Il confessera tant que vous voudrez *que la matière est, en elle-même, incapable de penser; que la perception lui est par nature étrangère, et qu'il est impossible d'imaginer le contraire* (2). Il ajoutera encore *qu'en vertu de ces principes, il a prouvé et même démontré l'immatérialité de l'Etre suprême pensant; et que les mêmes raisons qui fondent cette démonstration portent au plus haut degré de probabilité la supposition que le principe qui pense dans l'homme est immatériel* (3). Là-

(1) Ce même sentiment, qui s'appelle, suivant son intensité accidentelle, *éloignement*, *antipathie*, *haine*, *aversion*, *etc.*, est général dans les pays qui ont embrassé la réforme. Ce n'est pas qu'il n'y ait, parmi les ministres du culte séparé, des hommes très-justement estimables et estimés; mais il est bien essentiel qu'ils ne s'y trompent pas: jamais ils ne sont ni ne peuvent être estimés *à cause* de leur caractère; mais lorsqu'ils le sont, c'est *indépendamment* et souvent même *en dépit* de leur caractère.

(2) I never say nor suppose, etc. (*Voy.* la réponse à l'évêque de Worcester. *Essai*, liv. IV, chap. III, dans les notes), Matter is EVIDENTLY in its own nature, void of sense and though. (*Ibid.*)

(3) This thinking eternal substance I have proved to be immaterial. (*Ibid.*).... I presum for what I have said about the supposition of a system of matter thinking (wich there *demonstrates* that God is im-

Digitized by Google

dessus, vous pourriez croire que la probabilité élevée à sa plus haute puissance devant toujours être prise pour la certitude, la question est décidée ; mais Locke ne recule point. Il conviendra, si vous voulez, que la toute-puissance ne pouvant opérer sur elle-même, il faut bien qu'elle permette à son essence d'être ce qu'elle est; mais il ne veut pas qu'il en soit de même des essences crées, qu'elle pétrit comme il lui plaît. *En effet*, dit-il avec une sagesse étincelante, *c'est une absurde insolence de disputer à Dieu le pouvoir de* surajouter (1) *une certaine* excellence (2) à une certaine portion *de matière en lui communiquant la végétation, la vie, le sentiment, et enfin la pensée*. C'est, en propres termes, lui refuser le pouvoir de créer (3) ; *car si*

---

material) will prove it in the highest degree probable, etc. (*Voyez les* pages 141, 144, 145, 150, 167, de l'édit. citée.)

(1) *Supperad :* c'est un mot dont Locke fait un usage fréquent dans cette longue note.

(2) All *the excellencies* of vegetation, life, etc. (*ibid., pag.* 144.) Excellencies and operations. (*ibid.*, pag. 145 (*Passim.*)

(3) What it would be less than an *insolent absurdity* to deny his power, etc. (*Ibid.*, pag. 146.)... than to deny his power of creation. (*Ibid.*, pag 148.)

Ce beau raisonnement s'applique également à toutes les essences ; ainsi, par exemple, on ne pourrait, sans une *absurde insolence*, contester à Dieu le *pouvoir de créer* un triangle carré, ou telle autre curiosité de ce genre.

Digitized by Google

Dieu a *celui de surajouter à une certaine masse de matière une certaine* excellence *qui en fait un cheval*, *pourquoi ne saurait-il* surajouter *à cette même masse une autre* excellence *qui en fait un être pensant* (1)? Je plie, je vous confesse, sous le poids de cet argument; mais, comme il faut être juste même envers les gens qu'on n'aime pas, je conviendrai volontiers qu'on peut excuser Locke jusqu'à un certain point, en observant, ce qui est incontestable, qu'il ne s'est pas entendu lui-même.

LE CHEVALIER.

Toute surprise qui ne fait point de mal est un plaisir. Je ne puis vous dire à quel point vous me divertissez en me disant que Locke *ne s'entendait pas lui-même ;* si par hasard vous avez raison, vous m'aurez fait revenir de loin.

---

(1) An horse is a material animal, or an extended solid substance with sense and spontaneous motion.... to some part of matter he (God) superadd motion... that are to be found in an elephant... but if one ventures to go one step farther, and says God may give to matter thought, reason and volition... there are men ready presently to limite the power of the omnipotent creator, etc, (*Ibid.*, pag. 144.) Il faut l'avouer, c'est se donner un grand tort envers Dieu.

Digitized by Google

LE COMTE.

Il n'y aura rien de moins étonnant que votre surprise, mon aimable ami. Vous jugez d'après le préjugé reçu qui s'obstine à regarder Locke comme un penseur : je consens aussi de tout mon cœur à le regarder comme tel, pourvu qu'on m'accorde (ce qui ne peut, je crois, être nié) que ses pensées ne le mènent pas loin. Il aura beaucoup *regardé*, si l'on veut, mais peu *vu*. Toujours il s'arrête au premier aperçu ; et dès qu'il s'agit d'examiner des idées abstraites, sa vue se trouble. Je puis encore vous en donner un exemple singulier qui se présente à moi dans ce moment.

Locke avait dit que les corps ne peuvent agir les uns sur les autres que par voie de contact : *Tangere enim et tangi nisi corpus nulla potest res* (1). Mais lorsque Newton publia son fameux livre des *Principes*, Locke avec cette faiblesse et cette précipitation de

(1) *Toucher, être touché n'appartient qu'aux seuls corps* (Lucr.) Cet axiome, que l'école de Lucrèce a beaucoup fait retentir, signifie néanmoins précisément : *que nul corps ne peut être touché sans être touché.* — Pas davantage ; réglons notre admiration sur l'importance de la découverte.

Digitized by Google

jugement qui sont, quoi qu'on en puisse dire, le caractère distinctif de son esprit, se hâta de déclarer : *qu'il avait appris dans l'incomparable livre du judicieux M. Newton* (1) *que Dieu était bien le maître de faire ce qu'il voulait de la matière, et par conséquent de lui communiquer le pouvoir d'agir à distance ; qu'il ne manquerait pas en conséquence, lui Locke, de se rétracter et de faire* sa profession de foi dans une nouvelle édition de l'*Essai* (2).

Malheureusement le *judicieux Newton* déclara rondement dans une de ses lettres théologiques au docteur Bentley, *qu'une telle opinion ne pouvait se loger que dans la tête d'un sot* (3). Je suis parfaitement en sûreté

---

(1) Il est visible que ces deux épithètes se battent ; car si Newton n'était que *judicieux*, son livre ne pouvait être *incomparable* ; et si le livre étoit *incomparable*, l'auteur devait plus être que *judicieux*. — *Le judicieux Newton* rappelle trop le *joli Corneille*, né du *joli Turenne*.

(2) Liv. 14, ch. III, § 6, *p.* 149, note.

(3) Newton n'est pas si laconique ; voilà ce qu'il dit, à la vérité dans le même sens : « La supposition d'une gravité innée, inhérente et essentielle à la matière, tellement qu'un corps puisse agir sur un autre à distance, est pour moi *une si grande absurdité*, que je ne crois « pas qu'un homme qui jouit *d'une faculté ordinaire* de méditer sur les « objets physiques puisse jamais l'admettre. » (*Lettres de Newton au docteur Bentley*. 3me lettre du 11 février 1693, *dans la Bibliothèque britann.*, février 1797, vol. IV, n° 30, *p.* 192.)

(*Note de l'éditeur.*)

Digitized by Google

de conscience pour ce soufflet appliqué sur la joue de Locke avec la main de Newton. Appuyé sur cette grande autorité, je vous répète avec un surcroît d'assurance que, dans la question dont je vous parlais tout-à-l'heure, Locke ne s'entendait pas lui-même, pas plus que sur celle de la gravitation; et rien n'est plus évident. La question avait commencé entre l'évêque et lui pour savoir *si un être purement matériel pouvait penser ou non* (1). Locke conclut que : *Sans le secours de la révélation, on ne pourra jamais savoir si Dieu n'a pas jugé à propos de joindre et de fixer à une matière dûment disposée une substance immatérielle pensante* (2). Vous voyez, messieurs, que tout ceci n'est que la comédie anglaise *Much ado about nothing* (3). Qu'est-ce que veut dire cet homme? et qui a jamais douté que Dieu ne puisse unir le principe pensant à la matière organisée? Voilà ce qui

(1) That possibly we shall never be able to know whether mere material Beings thinks, or no, etc. Y.VI, *pag.* 144. Voilà qui est clair.

(2) It being impossible for us... without revelation to discover whether omnipotence has not given to some system of matter fitly disposed, a power to perceive and think, or else joined and fixed to matter fitly disposed a thinking immaterial substance. Liv. IV, ch. III, § 6.)

(3) *Beaucoup de bruit pour rien.* C'est le titre d'une comédie de Shakespeare.

Digitized by Google

arrive aux matérialistes de toutes les classes : en croyant soutenir que la matière pense, ils soutiennent, sans y prendre garde, qu'elle peut être unie à la substance pensante ; ce que personne n'est tenté de leur disputer. Mais Locke, si ma mémoire ne me trompe absolument, a soutenu l'identité de ces deux suppositions (1); en quoi il faut convenir que, s'il est plus coupable, il est aussi moins ridicule.

J'aurais envie aussi, et même j'aurais droit de demander à ce philosophe, qui a tant parlé des sens et qui leur accorde tant, de quel droit il lui a plu de décider : *Que la vue est le plus instructif des sens* (2). La langue française, qui est une assez belle œuvre spirituelle, n'est pas de cet avis, elle qui possède le mot sublime d'*entendement* où toute la théorie de la parole est écrite (3). Mais qu'at-

(1) Il n'y a rien de si vrai, comme on vient de le voir dans le passage où il accorde libéralement au Créateur le pouvoir de donner à la matière la faculté de penser ; *ou, en d'autres termes* (OR ELSE), de *coller* ensemble les deux substances.

C'était un subtil logicien que celui qui confondait ces deux choses.

(2) Thath most instructive of our senses, seeing. II, 23, 12.

(3) Je ne veux point repousser ce compliment adressé à la langue française ; mais il est vrai cependant que Locke, dans cet endroit, semble avoir traduit Descartes, qui a dit : *Visus sensuum nobilissimus* (Dioptr. I.) On ne se tromperait peut-être pas en disant que l'ouïe est à la vue ce que la parole est à l'écriture.

(*Note de l'Editeur.*)

Digitized by Google

tendre d'un philosophe qui nous dit sérieusement : *Aujourd'hui que les langues sont faites* (1)! — Il aurait bien dû nous dire *quand elles ont été faites*, et *quand elles n'étaient pas faites*.

Que n'ai-je le temps de m'enfoncer dans toute sa théorie des idées *simples*, *complexes*, *réelles*, *imaginaires*, *adéquates*, *etc.*; les unes provenant des sens, et les autres de la réflexion! Que ne puis-je surtout vous parler à mon aise de ses idées *archétypes*, mot sacré pour les platoniciens qui l'avaient placé dans le ciel, et que cet imprudent Breton en tira sans savoir ce qu'il faisait! Bientôt son venimeux disciple le saisit à son tour pour le plonger dans les boues de sa grossière *esthétique*. « Les mé-« taphysiciens modernes, nous dit ce dernier, « ont assez mis en usage ce terme d'*idées* « *archétypes* (2). » Sans doute, comme les moralistes ont fort employé celui de *chasteté* mais, que je sache, jamais comme synonyme de *prostitution*.

(1) Now that languages are made. (*Ibid.*, XXII, § 2.)

(1) *Essai sur l'origine des connaissances humaines.* (Sect. III, § 5.) Pourquoi *modernes*, puisque le mot archétype est ancien et même antique? et pourquoi *assez en usage*, puisque l'académie, au mot *archétype*, nous dit que ce mot n'est *guère* en usage que dans l'expression, *monde archétype*?

Digitized by Google

Locke est peut-être le seul auteur connu qui ait pris la peine de réfuter son livre entier ou de le déclarer inutile, dès le début, en nous disant *que toutes nos idées nous viennent par les sens ou par la réflexion*. Mais qui jamais a nié que certaines idées nous viennent par les sens, et qu'est-ce que Locke veut nous apprendre? Le nombre des perceptions simples étant nul, comparé aux innombrables combinaisons de la pensée, il demeure démontré, dès le premier chapitre du second livre, que l'immense majorité de nos idées ne vient pas des sens. Mais d'où vient-elle donc? la question est embarrassante, et de là vient que ses disciples, craignant les conséquences, ne parlent plus de la réflexion, ce qui est très prudent (1).

Locke ayant commencé son livre, sans réflexion et sans aucune connaissance approfondie de son sujet, il n'est pas étonnant qu'il ait constamment battu la campagne. Il avait d'abord mis en thèse que toutes nos idées nous viennent des sens ou de la réflexion. *Talonné* ensuite par son évêque qui le serrait de près, et peut-être aussi par sa con-

(1) *Condillac, Art de penser*. Chap. I. *Logique*, chap. VII.

Digitized by Google

science, il en vint à convenir *que les idées générales*) qui seules constituent l'être intelligent) ne venaient ni des sens ni de la réflexion, mais qu'elles étaient *des inventions* et des CRÉATURES *de l'esprit humain* (1). Car, suivant la doctrine de ce grand philosophe, l'homme *fait* les idées genérales *avec* des idées simples, comme il *fait* un bateau *avec* des planches; de manière que les idées générales les plus relevées ne sont que des *collections*, ou, comme dit Locke, qui cherche toujours les expressions grossières, *des* compagnies *d'idées simples* (2).

Si vous voulez ramener ces hautes conceptions à la pratique, considérez, par exemple, l'église de Saint-Pierre à Rome. C'est une idée générale passable. Au fond cependant tout se réduit à des pierres qui sont des idées simples. Ce n'est pas grand'chose, comme vous voyez: et toutefois le privilége des idées simples est immense, puisque Locke a dé-

(1) General ideas come not into the mind by sensation or reflection; but are the Creatures, or inventions of understanding (liv. II, ch. XXII, § 3.) consisting of a company of simple ideas combined. (*Ibid.*, liv. II, ch. XXII, § 3.)

(2) Nor that they are ALL of them the images or the representations of what does exist; the contrary whereoff in ALL, BUT the primary qualities of bodies, has been already shewed. (Liv. II, ch. XXX. § 2.)

Digitized by Google

couvert encore qu'elles sont *toutes réelles*, EXCEPTÉ TOUTES. Il *n'excepte* de cette petite *exception* que les qualités premières des corps (1).

Mais admirez ici, je vous prie, la marche lumineuse de Locke: il établit d'abord que toutes nos idées nous viennent des sens ou de la réflexion, et il saisit cette occasion de nous dire : Qu'*il entend par* réflexion *la connaissance que l'âme prend de ses différentes opérations* (2). Appliqué ensuite à la torture de la vérité, il confesse : *Que les idées générales ne viennent ni des sens ni de la réflexion, mais qu'elles sont créées, ou*, comme il le dit ridiculement, INVENTÉES *par l'esprit humain*. Or la réflexion venant d'être expressément exclue par Locke, il s'ensuit que l'esprit humain *invente* les idées générales *sans réflexion*, c'est-à-dire *sans aucune connaissance ou examen de ses propres opérations*. Mais toute idée qui ne provient ni du com-

(1) On peut s'étonner, avec grande raison, de cette étrange expression : *Toutes les idées simples, excepté les qualités premières des corps ;* mais telle est cette philosophie aveugle, matérielle, grossière au point qu'elle en vient à confondre les choses avec les idées des choses ; et Locke dira également : *Toutes les idées, excepté telle qualité ;* ou *toutes les qualités, excepté telle idée.*

(2) Liv. II, ch. I, § 4.

Digitized by Google

merce de l'esprit avec les objets extérieurs, ni du travail de l'esprit sur lui-même, appartient nécessairement à la substance de l'esprit. Il y a donc des idées innées ou antérieures à toute expérience : je ne vois pas de conséquence plus inévitable; mais ceci ne doit pas étonner. Tous les écrivains qui se sont exercés contre les idées innées se sont trouvés conduits par la seule force de la vérité à faire des aveux plus ou moins favorables à ce système. Je n'excepte pas même Condillac, quoiqu'il ait été peut-être le philosophe du XVIII siècle le plus en garde contre sa conscience. Au reste, je ne veux pas comparer ces deux hommes dont le caractère est bien différent : l'un manque de tête et l'autre de front. Quels reproches cependant n'est-on pas en droit de faire à Locke, et comment pourrait-on le disculper d'avoir ébranlé la morale pour renverser les idées innées sans savoir ce qu'il attaquait? Lui-même, dans le fond de son cœur, sentait qu'il se rendait coupable; *mais*, dit-il pour s'excuser en se trompant lui-même, *la vérité est avant tout* (1). Ce qui signifie

(1) But, after all, the greatest reverence (révérence!) is due to Truth. (Liv. I, ch. IV, § 23.)

Digitized by Google

que la vérité est avant la vérité. Le plus dangereux peut-être et le plus coupable de ces funestes écrivains qui ne cesseront d'accuser le dernier siècle auprès de la postérité, celui qui a employé le plus de talent avec le plus de sang froid pour faire le plus de mal, Hume, nous a dit aussi dans l'un de ses terribles *Essais : Que la vérité est avant tout; que la critique montre peu de candeur à l'égard de certains philosophes en leur reprochant les coups que leurs opinions peuvent porter à la morale et à la religion, et que cette injustice ne sert qu'à retarder la découverte de la vérité*. Mais nul homme, à moins qu'il ne veuille se tromper lui-même, ne sera la dupe de ce sophisme perfide. Nulle erreur ne peut être utile, comme nulle vérité ne peut nuire. Ce qui trompe sur ce point, c'est que, dans le premier cas, on confond l'erreur avec quelque élément vrai qui s'y trouve mêlé et qui agit en bien suivant sa nature, malgré le mélange; et que, dans le second cas, on confond encore la vérité *annoncée* avec la vérité *reçue*. On peut sans doute l'exposer imprudemment, mais jamais elle ne nuit que parce qu'on la repousse; au lieu que l'erreur, dont la connaissance ne

Digitized by Google

peut être utile que comme celle des poisons, commence à nuire du moment où elle a pu se faire recevoir sous le masque de sa divine ennemie. Elle nuit donc *parce qu'on la reçoit*, et la vérité ne peut nuire que *parce qu'on la combat :* ainsi tout ce qui est nuisible en soi est faux, comme tout ce qui est utile en soi est vrai. Il n'y a rien de si clair pour celui qui a compris.

Aveuglé néanmoins par son prétendu *respect pour la vérité*, qui n'est cependant, dans ces sortes de cas, qu'un délit public déguisé sous un beau nom, Locke, dans le premier livre de son triste *Essai*, écume l'histoire et les voyages pour faire rougir l'humanité. Il cite les dogmes et les usages les plus honteux; il s'oublie au point d'exhumer d'un livre inconnu une histoire qui fait vomir; et il a soin de nous dire que le livre étant rare, il a jugé, à propos de nous réciter l'anecdote dans les propres termes de l'auteur (1), et tout cela pour établir *qu'il n'y a point de morale innée.* C'est dom-

(1) A remarquable passage to this purpose out of the voyage of Baumgarten, wich is a book not every day to be met with, I shall set down at large in the language it is published in. (Liv. I, ch. III, § 9.)

Digitized by Google

mage qu'il ait oublié de produire une *nosologie* pour démontrer qu'il n'y a point de santé.

En vain Locke, toujours agité intérieurement, cherche à se faire illusion d'une autre manière par la déclaration expresse qu'il nous fait : « Qu'en niant une *loi innée*, il « n'entend point du tout nier une *loi natu-* « *relle*, c'est-à-dire une *loi antérieure à* « *toute loi positive* (1). » Ceci est, comme vous voyez, un nouveau combat entre la conscience et l'engagement. Qu'est-ce en effet que cette loi naturelle? Et si elle n'est ni positive ni innée, où est sa base? Qu'il nous indique un seul argument valable contre la loi innée qui n'ait pas la même force contre la loi naturelle. *Celle-ci*, nous dit-il, *peut être reconnue par la seule lumière de la raison, sans le secours d'une révélation positive* (2). Mais qu'est-ce donc que la *lumière de la*

---

(1) I would not here be mistaken, as if, because I deny an innate law, I thought there were none but positive law, etc. (Liv. II, ch. III, § 13.)

(2) I think they equally forsake the truth, who, running into contrary extremes, either affirm an innate law, or deny that there is a law knowable by the light of nature, i, e, without the help of positive revelation. (*Ibid.*)

Digitized by Google

raison? Vient-elle des hommes? elle est positive; vient-elle de Dieu? elle est innée.

Si Locke avait eu plus de pénétration, ou plus d'attention, ou plus de bonne foi, au lieu de dire : *Une telle idée n'est point dans l'esprit d'un tel peuple, donc elle n'est pas innée*, il aurait dit au contraire : *donc elle est innée pour tout homme qui la possède;* car c'est une preuve que si elle ne préexiste pas, jamais les sens ne lui donneront naissance, puisque la nation qui en est privée a bien cinq sens comme les autres; et il aurait recherché comment et pourquoi telle ou telle idée a pu être détruite ou dénaturée dans l'esprit d'une telle famille humaine. Mais il était bien loin d'une pensée aussi féconde, lui qui s'oublie de nouveau jusqu'à soutenir *qu'un seul athée* dans l'univers lui suffirait pour nier légitimement *que l'idée de Dieu soit innée dans l'homme* (1); c'est-à-dire encore qu'un seul enfant monstrueux, né sans yeux, par exemple, prouverait que la vue n'est pas naturelle à l'homme; mais

(1) Whatsoever is innate must be universal in the strictest sense (erreur énorme!) one exception is a sufficient proof against it. (Liv. I, ch. IV, § 8, note 2.)

Digitized by Google

rien n'arrêtait Locke. Ne nous a-t-il pas dit intrépidement que la voix de la conscience ne prouve rien en faveur des principes innés, *vu que chacun peut avoir la sienne* (1).

C'est une chose bien étrange qu'il n'ait jamais été possible de faire comprendre, ni à ce grand patriarche, ni à sa triste postérité, la différence qui se trouve entre l'ignorance d'une loi et les erreurs admises dans l'application de cette loi (2). Une femme indienne sacrifie son enfant nouveau-né à la déesse *Gonza*, ils disent : *Donc il n'y a point de morale innée;* au contraire, il faut dire encore : *Donc elle est innée;* puisque l'idée du devoir est assez forte chez cette malheureuse mère, pour la déterminer à sacrifier à ce devoir le sentiment le plus tendre et le plus

---

(1) Some men with the same bent of conscience prosecutes what others avoid. (*Ibid.*, ch. 3, § 8.) Accordez cette belle théorie, qui permet à chacun d'avoir sa conscience, avec *la loi naturelle antérieure à toute loi positive !*

(2) Avec la permission encore de l'interlocuteur, je crois qu'il se trompe. Les hommes qu'il a en vue *comprennent* très bien; mais ils refusent d'en convenir. Ils mentent au monde après avoir menti à eux-mêmes · c'est la probité qui leur manque bien plus que le talent. *Voy.* les œuvres de Condillac ; la conscience qui les parcourt n'y sent qu'une mauvaise foi *obligée*.

(*Note de l'éditeur.*)

Digitized by Google

puissant sur le cœur humain. Abraham se donna jadis un mérite immense en se déterminant à ce même sacrifice qu'il croyait avec raison réellement ordonné ; il disait précisément comme la femme indienne : *La divinité a parlé ; il faut fermer les yeux et obéir.* L'un, pliant sous l'autorité divine qui ne voulait que l'éprouver, obéissait à un ordre sacré et direct ; l'autre, aveuglée par une superstition déplorable, obéit à un ordre imaginaire ; mais, de part et d'autre, l'idée primitive est la même : c'est celle du devoir, portée au plus haut dégré d'élévation. *Je le dois !* voilà l'idée innée dont l'essence est indépendante de toute erreur dans l'application. Celles que les hommes commettent tous les jours dans leurs calculs prouveraient-elles, par hasard, qu'ils n'ont pas l'idée du nombre ? Or, si cette idée n'était innée, jamais il ne pourraient l'acquérir ; jamais ils ne pourraient même se tromper : car se *tromper*, c'est s'écarter d'une règle antérieure et connue. Il en est de même des autres idées ; et j'ajoute, ce qui me paraît clair de soi-même, que, hors de cette supposition, il devient impossible de concevoir *l'homme*, c'est-à-dire, *l'unité* ou *l'espèce humaine ;* ni, par conséquent, au-

Digitized by Google

cun ordre relatif à une classe donnée d'êtres intelligents (1).

Il faut convenir aussi que les critiques de Locke l'attaquaient mal en distinguant les idées et ne donnant pour idées *innées* que les idées morales du premier ordre, ce qui semblait faire dépendre la solution du problème de la rectitude de ces idées. Je ne dis pas qu'on ne leur doive une attention particulière, et ce peut être l'objet d'un second examen; mais pour le philosophe qui envisage la question dans toute sa généralité, il n'y a pas de distinction à faire sur ce point, parce qu'il n'y a point d'idée qui ne soit innée, ou étrangère aux sens par l'universalité dont elle tient sa forme, et par l'acte intellectuel qui la *pense*.

Toute doctrine rationnelle est fondée sur une connaissance antécédente, car l'homme ne peut rien apprendre que parce qu'il sait. Le syllogisme et l'induction partant donc toujours

---

(1) *Nos âmes sont créées en vertu d'un décret général, par lequel nous avons toutes les notions qui nous sont nécessaires.* (De la Rech. de la vér., liv. I, chap. III, n. 2).

Ce passage de Malebranche semble se placer ici fort à propos. En effet, tout être *cognitif* ne peut être ce qu'il est, ne peut appartenir à une telle classe et ne peut différer d'une autre que par les idées innées.

Digitized by Google

de principes posés comme déjà connus, il faut avouer qu'avant de parvenir à une vérité particulière nous la connaissons déjà en partie. Observez, par exemple, un triangle actuel ou sensible : certainement vous l'ignoriez avant de le voir; cependant vous connaissiez déjà non pas ce triangle, mais *le* triangle ou la *triangulité;* et voilà comment on peut connaître et ignorer la même chose sous différents rapports. Si l'on se refuse à cette théorie, on tombe inévitablement dans le dilemme insoluble du Ménon de Platon et l'on est forcé de convenir, ou que l'homme ne peut rien apprendre, ou que tout ce qu'il apprend n'est qu'une réminiscence. Que si l'on refuse d'admettre ces idées premières, il n'y a plus de démonstration possible, parce qu'il n'y a plus de principes dont elle puisse être dérivée. En effet, l'essence des principes est qu'ils soient antérieurs, évidents, non dérivés, indémontrables, et *causes* par rapport à la conclusion, autrement ils auraient besoin eux-mêmes d'être démontrés; c'est-à-dire qu'ils cesseraient d'être principes, et il faudrait admettre ce que l'école appelle *le progrès à l'infini* qui est impossible. Observez de plus que ces principes, qui fondent les démonstrations, doi-

Digitized by Google

vent être non-seulement *connus* naturellement, mais *plus connus* que les vérités découvertes par leur moyen : car *tout ce qui communique une chose la possède nécessairement en plus, par rapport au sujet qui la reçoit :* et comme, par exemple, l'homme que nous aimons pour l'amour d'un autre est toujours moins aimé que celui-ci, de même toute vérité acquise est moins claire pour nous que le principe qui nous l'a rendue visible; *l'illuminant* étant par nature plus lumineux que *l'illuminé*, il ne suffit donc pas de croire à la science, il faut croire de plus au principe de la science, dont le caractère est d'être à la fois et nécessaire et nécessairement cru : car la démonstration n'a rien de commun avec la parole extérieure et sensible *qui nie ce qu'elle veut ;* elle tient à cette parole plus profonde qui est prononcée dans l'intérieur de l'homme (1) et qui n'a pas le pouvoir de

(1) *Cette parole, conçue dans Dieu même et par laquelle Dieu se parle à lui-même, est le Verbe incree.* (Bourdaloue, Serm. sur la parole de Dieu. *Exorde.*)

Sans doute, et la raison seule pourrait s'élever jusque-là; mais, par une conséquence nécessaire : *Cette parole, conçue dans l'homme même, et par laquelle l'homme se parle à lui-même, est* le verbe créé *à la ressemblance de son modèle.* Car la pensée (ou le verbe humain) *n'est que la parole de l'esprit qui se parle à lui-même.* (Platon, *sup.* pag. 98).

Digitized by Google

contredire la vérité. Toutes les sciences communiquent ensemble par ces principes communs ; et prenez bien garde, je vous en prie, que, par ce mot *commun*, j'entends exprimer non ce que ces différentes sciences démontrent, mais ce dont elles se servent pour démontrer ; c'est-à-dire *l'universel*, qui est la racine de toute démonstration, qui préexiste à toute impression ou opération sensible, et qui est si peu le résultat de l'expérience que, sans lui, l'expérience sera *toujours* solitaire, et pourra se répéter à l'infini, en laissant toujours un abîme entre elle et l'universel. Ce jeune chien, qui joue avec vous dans ce moment, a joué de même hier et avant hier. Il a donc joué, il a joué et il a joué, mais point du tout, quant à lui, *trois fois*, comme vous ; car si vous supprimez l'idée-principe, et par conséquent préexistante, du *nombre*, à laquelle l'expérience puisse se rapporter, *un* et *un* ne sont jamais que *ceci* et *cela*, mais jamais *deux*.

Vous voyez, messieurs, que Locke est pitoyable avec son expérience, puisque la vérité n'est *qu'une équation entre la pensée de l'homme et l'objet connu* (1), de manière que si le premier membre n'est pas naturel, pré-

(1) S. Thomas, *Voyez* pag. 155.

Digitized by Google

existant et immuable, l'autre flotte nécessairement; et il n'y a plus de vérité.

Toute idée étant donc innée par rapport à l'universel dont elle tient sa forme, elle est de plus totalement étrangére aux sens par l'acte intellectuel qui affirme ; car la pensée ou la parole (c'est la même chose) n'appartenant qu'à l'esprit; ou, pour mieux dire, étant l'esprit (1), nulle distinction ne doit être faite à cet égard entre les différents ordres d'idées. Dès que l'homme dit : CELA EST, il parle nécessairement en vertu d'une connaissance intérieure et antérieure, car les sens n'ont rien de commun avec la vérité, que l'entendement seul peut atteindre ; et comme ce qui n'appartient point aux sens est étranger à la matière, il s'ensuit qu'il y a dans l'homme un principe immatériel en qui réside la science (2); et les sens ne pouvant recevoir et transmettre à l'esprit que des impressions (3),

(1) Un être qui ne sait que penser et qui n'a point d'autre action que sa pensée. (Lami, *de la Conn. de soi-même*, 2e part., 4e réfl.)

Le fond de l'âme n'est point distingué de ses facultés. (Fénélon, *Max. des Saints*, art. XXVIII.)

(2) *Aliquid incorporeum per se in quo insit scientia*. (D. Just. quæst. ad orthod. de incorp., et de Deo, et de resurr. mort., quæst. II.)

(3) *Spectris autem etiamsi oculi possent feriri, animus qui possit non video*, etc. (Cicer. Epist. ad Cons. et alios. XV, 16.)

Digitized by Google

non-seulement la fonction, dont l'essence est de juger, n'est pas aidée par ces impressions, mais elle en est plutôt empêchée et troublée (1). Nous devons donc supposer avec les plus grands hommes que nous avons naturellement des idées intellectuelles qui n'ont point passé par les sens, et l'opinion contraire afflige le bon sens autant que la religion (2). J'ai lu que le célèbre *Cudworth*, disputant un jour avec un de ses amis sur l'origine des idées, lui dit : *Prenez, je vous prie, un livre dans ma bibliothèque, le premier qui se présentera sous votre main, et ouvrez-le au hasard;* l'ami tomba sur les offices de Cicéron au commencement du premier livre : QUOIQUE *depuis un an, etc.—C'est assez*, reprit *Cudworth; dites-moi de grâce comment vous avez pu acquérir par les sens l'idée de* QUOIQUE (3). L'argument était excel-

---

(1) *Functio intellectûs potissimùm consistit in judicando; atqui ad judicandum phantasia et simulacrum illud corporale nullo modo juvat, sed potiùs impedit.* (Lessius, de Immort. animæ; inter opusc. lib. III, n° 53.)

(2) Arnaud et Nicole, dans la logique de Port-Royal, ou *l'Art de penser*. Ire part., ch. I.

(3) Cette anecdote, qui m'est inconnue, est probablement racontée quelque part dans le grand ouvrage de Cudworth : *Systema intellec-*

Digitized by Google

lent sous une forme très simple : l'homme ne peut parler; il ne peut articuler le moindre élément de sa pensée; il ne peut dire ET, sans réfuter Locke.

LE CHEVALIER.

Vous m'avez dit en commençant : *Parlez-moi en toute conscience*. Permettez que je vous adresse les mêmes paroles : *Parlez-moi en toute conscience;* n'avez-vous point choisi les passages de Locke qui prêtaient le plus à la critique? La tentation est séduisante, quand on parle d'un homme qu'on n'aime point.

LE COMTE.

Je puis vous assurer le contraire; et je puis vous assurer de plus qu'un examen détaillé du livre me fournirait une moisson bien plus abondante; mais pour réfuter un *in-quarto*, il en faut un autre; et par qui le dernier serait-il lu, je vous prie? Quand

---

tuale, publié d'abord en anglais, et ensuite en latin, avec les notes de Laurent Mosheim. Jena, 2 vol. in-fol. Leyde, 4 vol. in-4°.
(*Note de l'éditeur.*)

Digitized by Google

un mauvais livre s'est une fois emparé des esprits, il n'y a plus, pour les désabuser, d'autre moyen que celui de montrer l'esprit général qui l'a dicté; d'en classer les défauts, d'indiquer seulement les plus saillants et de s'en fier du reste à la conscience de chaque lecteur. Pour rendre celui de Locke de tous points irréprochable, il suffirait à mon avis d'y changer deux mots. Il est intitulé : *Essai sur l'entendement humain;* écrivons seulement : *Essai sur l'entendement de Locke :* jamais livre n'aura mieux rempli son titre. L'ouvrage est le portrait entier de l'auteur, et rien n'y manque (1). On y reconnaît aisément un honnête homme et même un homme de sens, mais *pipé* par l'esprit de secte qui le mène sans qu'il s'en aperçoive ou sans qu'il veuille s'en apercevoir; manquant d'ailleurs de l'érudition philosophique la plus indispensable et de toute profondeur dans l'esprit. Il est véritablement comique lorsqu'il nous dit sérieusement qu'il a pris la plume *pour*

(1) Jean Le Clerc écrivit jadis sous le portrait de Locke :

Lockius humanæ pingens penetralia mentis
Ingenium solus pinxerit *ipse suum.*

Il a raison.

Digitized by Google

donner à l'homme des règles par lesquelles une créature raisonnable puisse diriger sagement ses actions; ajoutant que pour arriver à ce but *il s'était mis en tête que ce qu'il y aurait de plus utile serait de fixer avant tout les bornes de l'esprit humain* (1). Jamais on ne *se mit en tête* rien d'aussi fou; car d'abord, pour ce qui est de la morale, je m'en fierais plus volontiers au *sermon sur la montagne* qu'à toutes les billevesées scolastisques dont Locke a rempli son livre, et qui sont bien ce qu'on peut imaginer de plus étranger à la morale. Quant aux bornes de l'entendement humain, tenez pour sûr que l'excès de la témérité est de vouloir les poser, et que l'expression même n'a point de sens précis; mais nous en parlerons une autre fois, d'autant qu'il y a bien des choses intéressantes à dire sur ce point. Dans ce moment, c'est assez d'observer que Locke en impose ici d'abord à lui-même et ensuite à nous. Il n'a voulu réellement rien dire de ce qu'il dit. Il a voulu *contredire*, et rien de plus. Vous rappelez-vous ce Boindin du temple du goût,

(1) Avant-propos, §. 7.

Digitized by Google

Criant : Messieurs, je suis ce juge intègre
Qui toujours juge, argue et contredit.

Voilà l'esprit qui animait Locke. Ennemi de toute autorité morale, il en voulait aux idées reçues, qui sont une grande autorité. Il en voulait par-dessus tout à son Église, que j'aurais plus que lui le droit de haïr, et que je vénère cependant dans un certain sens, comme la plus raisonnable parmi celles qui n'ont pas raison. Locke ne prit donc la plume que pour *arguer et contredire*, et son livre, purement négatif, est une des productions nombreuses enfantées par ce même esprit qui a gâté tant de talents bien supérieurs à celui de Locke. L'autre caractère frappant, distinctif, invariable de ce philosophe, c'est la *superficialité* (permettez-moi de faire ce mot pour lui); il ne comprend rien à fond, il n'approfondit rien; mais ce que je voudrais surtout vous faire remarquer chez lui comme le signe le plus décisif de la médiocrité, c'est le défaut qu'il a de passer à côté des plus grandes questions sans s'en apercevoir. Je puis vous en donner un exemple frappant qui se présente dans ce moment à ma mémoire. Il dit quelque part avec un ton magis-

Digitized by Google

tral véritablement impayable : *J'avoue qu'il m'est tombé en partage une de ces âmes lourdes, qui ont le malheur de ne pas comprendre qu'il soit plus nécessaire à l'âme de penser toujours qu'au corps d'être toujours en mouvement; la pensée, ce me semble, étant à l'âme ce que le mouvement est au corps* (1). Ma foi ! j'en demande bien pardon à Locke, mais je ne trouve dans ce beau passage rien à retrancher que la plaisanterie. Où donc avait-il vu de la matière en repos? Vous voyez qu'il passe, comme je vous le disais tout à l'heure, à côté d'un abîme sans le voir. Je ne prétends point soutenir que le mouvement soit essentiel à la matière, et je la crois surtout indifférente à toute direction; mais enfin il faut savoir ce qu'on dit, et lorsqu'on n'est pas en état de distinguer le mouvement relatif et le mouvement absolu, on pourrait fort bien se dispenser d'écrire sur la philosophie.

Mais voyez, en suivant cette même comparaison qu'il a si mal saisie, tout le parti qu'il était possible d'en tirer en y apportant d'autres yeux. *Le mouvement est au corps*

(1) Liv. II, ch. II, §. 10.

Digitized by Google

ce que la pensée est à l'esprit; soit, pourquoi donc n'y aurait-il pas une pensée relative et une pensée absolue? *relative*, lorsque l'homme se trouve en relation avec les objets sensibles et avec ses semblables, et qu'il peut se comparer à eux; *absolue*, lorsque cette communication étant suspendue par le sommeil ou par d'autres causes non régulières, la pensée n'est plus *emportée* que par le mobile supérieur qui emporte tout. Pendant que nous reposons ici tranquillement sur nos siéges dans un repos parfait pour nos sens, nous volons réellement dans l'espace avec une vitesse qui effraie l'imagination, puisqu'elle est au moins de trente werstes par secondes, c'est-à-dire qu'elle excède près de cinquante fois celle d'un boulet de canon; et ce mouvement se complique encore avec celui de rotation qui est à peu près égal sous l'équateur, sans que nous ayons néanmoins la moindre connaissance sensible de ces deux mouvements : or comment prouvera-t-on qu'il est impossible à l'homme de penser comme de se mouvoir, avec le mobile supérieur, sans le savoir? il sera fort aisé de s'écrier : *Oh! c'est bien différent!* mais pas tout-à-fait si aisé, peut-être, de le

Digitized by Google

prouver. Chaque homme au reste a son orgueil dont il est difficile de se séparer absolument; je vous confesserai donc naïvement *qu'il m'est tombé en partage une âme assez lourde* pour croire que ma comparaison n'est pas plus *lourde* que celle de Locke.

Prenez encore ceci pour un de ces exemples auxquels il en faut rapporter d'autres. Il n'y a pas moyen de tout dire; mais vous êtes bien les maîtres d'ouvrir au hazard le livre de Locke : je prends sans balancer l'engagement de vous montrer qu'il ne lui est pas arrivé de renconter une seule question importante qu'il n'ait traitée avec la même médiocrité; et puisqu'un homme médiocre peut ainsi le convaincre de médiocrité, jugez de ce qui arriverait si quelque homme supérieur se donnait la peine de le *dépecer*.

LE SÉNATEUR.

Je ne sais si vous prenez garde au problème que vous faites naître sans vous en apercevoir, car plus vous accumulez de reproches contre le livre de Locke, et plus vous rendez inexplicable l'immense réputation dont il jouit.

Digitized by Google

LE COMTE.

Je ne suis point fâché de faire naître un problème qu'il n'est pas extrêmement difficile de résoudre, et puisque notre jeune ami m'a jeté dans cette discussion, je la terminerai volontiers au profit de la vérité.

Qui mieux que moi connaît toute l'étendue de l'autorité si malheureusement accordée à Locke, et qui jamais en a gémi de meilleure foi? Ah! que j'en veux à cette génération futile qui en a fait son oracle, et que nous voyons encore *emprisonnée* (1), pour ainsi dire, dans l'erreur par l'autorité d'un vain nom qu'elle-même a créé dans sa folie! que j'en veux surtout à ces Français qui ont abandonné, oublié, outragé même le Platon chrétien né parmi eux, et dont Locke n'était pas digne de tailler les plumes, pour céder le sceptre de la philosophie rationnelle à cette idole *ouvrage de leurs mains*, à ce faux dieu du XVIIIe siècle, qui ne sait rien, qui ne dit rien, qui ne peut rien, et dont ils ont élevé le piédestal *devant la face du Seigneur*,

(1) Locked fast in.

Digitized by Google

sur la foi de quelques fanatiques encore plus mauvais citoyens que mauvais philosophes! Les Francais ainsi dégradés par de vils instituteurs, qui leur apprenaient à ne plus croire à la France, donnaient l'idée d'un millionnaire assis sur un coffre-fort qu'il refuse d'ouvrir, et de là tendant une main ignoble à l'étranger qui sourit.

Mais que cette idolâtrie ne vous surprenne point. La fortune des livres serait le sujet d'un bon livre. Ce que Sénèque a dit des hommes est encore plus vrai peut-être des monuments de leur esprit. *Les uns ont la renommée et les autres la méritent* (1). Si les livres paraissent dans des circonstances favorables, s'ils caressent de grandes passions, s'ils ont pour eux le fanatisme prosélytique d'une secte nombreuse et active, ou, ce qui passe tout, la faveur d'une nation puissante, leur fortune est faite; la réputation des livres, si l'on excepte peut-être ceux des mathématiciens, dépend bien moins de leur mérite intrinsèque que de ces circonstances étrangères à

(1) Sénèque est assez riche en maximes pour qu'il ne soit pas nécessaire que ses amis lui en prêtent. Celle dont il s'agit ici, appartient à Juste Lipse : *Quidam merentur famam, quidam habent.* (Just. Lips. Epist. cent. I, Epist. I. (*Note de l'éditeur.*)

Digitized by Google

la tête desquelles je place, comme je viens de vous le dire, la puissance de la nation qui a produit l'auteur. Si un homme tel que le P. Kircher, par exemple, était né à Paris ou à Londres, son buste serait sur toutes les cheminées, et il passerait pour démontré qu'il a tout vu ou entrevu. Tant qu'un livre n'est pas, s'il est permis de s'exprimer ainsi, *poussé* par une nation influente, il n'obtiendra jamais qu'un succès médiocre; je pourrais vous en citer cent exemples. Raisonnez d'après ces considérations qui me paraissent d'une vérité palpable, et vous verrez que Locke a réuni en sa faveur toutes les chances possibles. Parlons d'abord de sa patrie. Il était Anglais : l'Angleterre est faite sans doute pour briller à toutes les époques; mais ne considérons dans ce moment que le commencement du XVIII' siècle. Alors elle possédait Newton, et faisait reculer Louis XIV. Quel moment pour ses écrivains! Locke en profita. Cependant son infériorité est telle qu'il n'aurait pas réussi, du moins à ce point, si d'autres circonstances ne l'avaient favorisé. L'esprit humain, suffisamment préparé par le protestantisme, commençait à s'indigner de sa propre timidité, et se préparait à

Digitized by Google

tirer hardiment toutes les conséquences des principes posés au XVIe siècle. Une secte épouvantable commençait de son côté à s'organiser; c'était une bonne fortune pour elle qu'un livre composé par un très honnête homme et même par un Chrétien *raisonnable*, où tous les germes de la philosophie la plus abjecte et la plus détestable se trouvaient couverts par une réputation méritée, enveloppés de formes sages et flanqués même au besoin de quelques textes de l'Ecriture sainte; le génie du mal ne pouvait donc recevoir ce présent que de l'une des tribus séparées, car le perfide amalgame eût été, dans Jérusalem, ou prévenu ou flétri par une religion vigilante et inexorable. Le livre naquit donc où il devait naître, et partit d'une main faite exprès pour satisfaire les plus dangereuses vues. Locke jouissait à juste titre de l'estime universelle. Il s'intitulait Chrétien, même il avait écrit en faveur du Christianisme suivant ses forces et ses préjugés, et la mort la plus édifiante venait de terminer pour lui une vie sainte et laborieuse (1). Combien les conjurés devaient

(1) On peut en lire la relation dans la petite histoire des philosophes de Saverien.

Digitized by Google

se réjouir de voir un tel homme poser tous les principes dont ils avaient besoin, et favoriser surtout le matérialisme *par délicatesse de conscience!* Ils se précipitèrent donc sur le malheureux *Essai*, et le firent valoir avec une ardeur dont on ne peut avoir d'idée, si l'on n'y a fait une attention particulière. Il me souvient d'avoir frémi jadis en voyant l'un des athées les plus endurcis peut-être qui aient jamais existé, recommander à d'infortunés jeunes gens la lecture de Locke abrégé, et pour ainsi dire *concentré* par une plume italienne qui aurait pu s'exercer d'une manière plus conforme à sa vocation. *Lisez-le*, leur disait-il avec enthousiasme, *relisez-le : apprenez-le par cœur :* il aurait voulu, comme disait Mme de Sévigné, *le leur donner en bouillons.* Il y a une règle sûre pour juger les livres comme les hommes, même sans les connaître : il suffit de savoir *par qui ils sont aimés*, *et par qui ils sont haïs.* Cette règle ne trompe jamais, et déjà je vous l'ai proposée à l'égard de Bacon. Dès que vous le voyez mis à la mode par les encyclopédistes, traduit par un athée et loué sans mesure par le torrent des philosophes du dernier siècle, tenez pour sûr, sans autre examen, que sa philosophie est, du moins dans ses bases

Digitized by Google

générales, fausse et dangereuse. Par la raison contraire, si vous voyez ces mêmes philosophes embarrassés souvent par cet écrivain, et dépités contre quelques-unes de ces idées, chercher à les repousser dans l'ombre et se permettre même de le mutiler hardiment ou d'altérer ses écrits, soyez sûr encore, et toujours sans autre examen, que les œuvres de Bacon présentent de nombreuses et magnifiques exceptions aux reproches généraux qu'on est en droit de leur adresser. Ne croyez pas cependant que je veuille établir aucune comparaison entre ces deux hommes. Bacon, comme philosophe moraliste, et même comme écrivain en un certain sens, aura toujours des droits à l'admiration des connaisseurs; tandis que *l'Essai sur l'entendement humain* est très certainement, et soit qu'on le nie ou qu'on en convienne, tout ce que le défaut absolu de génie et de style peut enfanter de plus assommant.

Si Locke, qui était un très honnête homme, revenait au monde, il pleurerait amèrement en voyant ses erreurs, aiguisées par la méthode française, devenir la honte et le malheur d'une génération entière. Ne voyez-vous pas que Dieu a proscrit cette vile philosophie, et qu'il lui a plu même de rendre l'ana-

Digitized by Google

thème visible ? Parcourez tous les livres de ses adeptes, vous n'y trouverez pas une ligne dont le goût et la vertu daignent se souvenir. Elle est la mort de toute religion, de tout sentiment exquis, de tout élan sublime : chaque père de famille surtout doit être bien averti qu'en la recevant sous son toit, il fait réellement tout ce qu'il peut pour en chasser la vie, aucune chaleur ne pouvant tenir devant ce souffle glacial.

Mais pour en revenir à la fortune des livres, vous l'expliquerez précisément comme celle des hommes : pour les uns comme pour les autres, il y a une fortune qui est une véritable malédiction, et n'a rien de commun avec le mérite. Ainsi, messieurs, le succès seul ne prouve rien. Défiez-vous surtout d'un préjugé très commun, très naturel et cependant tout-à-fait faux : celui de croire que la grande réputation d'un livre suppose une connaissance très répandue et très raisonnée du même livre. Il n'en est rien, je vous l'assure. L'immense majorité ne jugeant et ne pouvant juger que sur parole, un assez petit nombre d'hommes fixent d'abord l'opinion. Ils meurent et cette opinion leur survit. De nouveaux livres qui arrivent ne laissent plus

Digitized by Google

de temps de lire les autres; et bientôt ceux-ci ne sont jugés que sur une réputation vague, fondée sur quelques caractères généraux, ou sur quelques analogies superficielles et quelquefois même parfaitement fausses. Il n'y a pas long-temps qu'un excellent juge, mais qui ne peut cependant juger que ce qu'il connaît, a dit à Paris que le talent ancien le plus ressemblant au talent de Bossuet était celui de Démosthènes : or il se trouve que ces deux orateurs diffèrent autant que deux belles choses du même genre (deux belles fleurs, par exemple,) peuvent différer l'une de l'autre; mais toute sa vie on a entendu dire que Démosthène *tonnait*, et Bossuet *tonnait* aussi : or, comme rien ne ressemble à un tonnerre autant qu'un tonnerre, donc; etc. Voilà comment se forment les jugements. La Harpe n'a-t-il pas dit formellement *que l'objet du livre entier de l'*Essai sur l'entendement humain *est de démontrer en rigueur que l'entendement est esprit et d'une nature essentiellement distincte de la matière* (1)? n'a-t-il pas dit ailleurs : *Locke*, *Clarke*, *Leibnitz*,

(1) Lycée, tom. XXIV. Philos. du 18e siècle, tom. III, art. *Diderot*.

Digitized by Google

Fénélon, etc., ont reconnu cette vérité (de la distinction des deux substances)? Pouvez-vous désirer une preuve plus claire que ce littérateur célèbre n'avait pas lu Locke? et pouvez-vous seulement imaginer qu'il se fût donné le tort (un peu comique) de l'inscrire en si bonne compagnie, s'il l'avait vu épuiser toutes les ressources de la plus chicaneuse dialectique pour attribuer de quelque manière la pensée à la matière? Vous avez entendu Voltaire nous dire : *Locke, avec son grand sens, ne cesse de nous répéter : Définissez !* Mais, je vous le demande encore, Voltaire aurait-il adressé cet éloge au philosophe anglais, s'il avait su que Locke est surtout éminemment ridicule par ses définitions, qui ne sont toutes qu'une tautologie délayée? Ce même Voltaire nous dit encore, dans un ouvrage qui est un sacrilége, *que Locke est le Pascal de l'Angleterre*. Vous ne m'accusez pas, j'espère, d'une aveugle tendresse pour *François Arouet* : je le supposerai aussi léger, aussi mal intentionné, et surtout aussi mauvais français que vous le voudrez; cependant je ne croirai jamais qu'un homme qui avait tant de goût et de tact se fût permis cette extravagante comparaison, s'il avait jugé

Digitized by Google

d'après lui-même. Quoi donc? le fastidieux auteur de l'*Essai sur l'entendement humain*, dont le mérite se réduit dans la philosophie rationnelle, à nous débiter, avec l'éloquence d'un almanach, ce que tout le monde sait ou ce que personne n'a besoin de savoir, et qui serait d'ailleurs totalement inconnu dans les sciences s'il n'avait pas découvert *que la vitesse se mesure par la masse;* un tel homme, dis-je, est comparé à Pascal— à Pascal! grand homme, avant trente ans; physicien, mathématicien distingué, apologiste sublime, polémique supérieur, au point de rendre la calomnie divertissante; philosophe profond, homme rare en un mot, et dont tous les torts imaginables ne sauraient éclipser les qualités extraordinaires. Un tel parallèle ne permet pas seulement de supposer que Voltaire eût pris connaissance par lui-même de l'*Essai sur l'entendement humain*. Ajoutez que les gens de lettres français lisaient très peu dans le dernier siècle, d'abord parce qu'ils menaient une vie fort dissipée, ensuite parce qu'ils écrivaient trop, enfin parce que l'orgueil ne leur permettait guère de supposer quils eussent besoin des pensées d'autrui. De tels hommes ont bien d'autres

Digitized by Google

choses à faire que de lire Locke. j'ai
bonnes raisons de soupçonner qu'en génér
il n'a pas été lu par ceux qui le vanten
qui le citent, et qui ont même l'air de l'expl
quer. C'est une grande erreur de croire qu
pour citer un livre, avec une assez forte ap
parence d'en parler avec connaissance
cause, il faille l'avoir lu, du moins compl
tement et avec attention. On lit le passag
ou la ligne dont on a besoin; on lit quelqu
lignes de l'*index* sur la foi d'un *index*;
démêle le passage dont on a besoin pou
appuyer ses propres idées; et c'est au fon
tout ce qu'on veut : qu'importe le reste (1)
Il y a aussi un art de faire parler ceux q
ont lu; et voilà comment il est très possib
que le livre dont on parle le plus soit
effet le moins connu par la lecture. En voi
assez sur cette réputation si grande et si pe
méritée : un jour viendra, et peut-être il n'e
pas loin, où Locke sera placé unanimeme
au nombre des écrivains qui ont fait le plu
de mal aux hommes. Malgré tous les r

(1) Je ne voudrais pas pour mon compte gager que Condil
n'avait jamais lu Locke entièrement et attentivement; mais s'il fall
absolument gager pour l'affirmative ou pour la négative, je me
terminerais pour le second parti.

Digitized by Google

proches que je lui ai faits, je n'ai touché cependant qu'une partie de ces torts, et peut-être la moindre. Après avoir posé les fondements d'une philophie aussi fausse que dangereuse, son fatal esprit se dirigea sur la politique avec un succès non moins déplorable. Il a parlé sur l'origine des lois aussi mal que sur celle des idées ; et sur ce point encore il a posé les principes dont nous voyons les conséquences. Ces germes terribles eussent peut-être avorté en silence sous les glaces de son style; animés dans les boues chaudes de Paris, ils ont produit le monstre révolutionnaire qui a dévoré l'Europe.

Au reste, messieurs, je n'aurai jamais assez répété que le jugement, que je ne puis me dispenser de porter sur les ouvrages de Locke, ne m'empêche point de rendre à sa personne ou à sa mémoire toute la justice qui lui est due : il avait des vertus, même de grandes vertus ; et quoiqu'elles me rappellent un peu ce maître à danser, cité, je crois, par le docteur Swift, *qui avait toutes* les bonnes qualités imaginables, *hormis qu'il était boiteux* (1), je ne fais pas

(1) On peut lire un morceau curieux sur Locke dans l'ouvrage déjà

Digitized by Google

moins professions de vénérer le car
moral de Locke; mais c'est pour dé
de nouveau l'influence du *mauvais pr*
sur les meilleurs esprits. C'est lui qui
malheureusement en Europe depuis
siècles; c'est lui qui nie tout, qui él
tout, qui *proteste* contre tout: sur son
d'airain, il est écrit NON! et c'est le vé
titre du livre de Locke, lequel à so
peut être considéré comme la préfa
toute la philosophie du XVIIIe siècl
est toute négative et par conséquent
Lisez l'*Essai*, vous sentirez à chaque
qu'il ne fut écrit que pour contredi
idées reçues, et surtout pour humilie
autorité qui choquait Locke au-delà de
expression. Lui-même nous a dit son
sans détour. *Il en veut à une certai*
pèce de gens qui font les maîtres et les

---

cité du docteur James Beattie. (*On the nature and immut*
truth. London, 1772, in-8°, pag. 16, 17.) Après un magnifi
du caractère moral de ce philosophe, le docteur est obligé
condamnation sur une doctrine absolument inexcusable, qu'
cependant, comme il peut, par une assez mauvaise raison,
entendre Boileau sur le compte de Chapelain :

Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité,
Qu'on prise sa candeur et sa civilité, etc., etc.
Il est vrai, s'il m'eût cru, qu'il n'eût point fait de vers.

Digitized by Google

teurs, et qui espèrent avoir meilleur marché des hommes, lorsqu'à l'aide d'une aveugle crédulité ils pourront leur faire AVALER des principes innés sur lesquels il ne sera pas permis de disputer. Dans un autre endroit de son livre, il examine comment leshommes arrivent *à ce qu'ils appellent leurs principes;* et il débute par une observation remarquable : *Il peut paraître étrange*, dit-il, *et cependant rien n'est moins extraordinaire ni mieux prouvé, par une expérience de tous les jours, que des doctrines* (il aurait bien dû les nommer) *qui n'ont pas une origine plus noble que la superstition d'une nourrice ou l'autorité d'une vieille femme*, grandissent *enfin, tant dans la religion que dans la morale, jusqu'à la dignité* de principes, *par l'opération du temps et par la complaisance des auditeurs* (1). Il ne s'agit ici ni du Japon ni du Canada, encore moins de faits rares et extraordinaires : il s'agit de *ce que tout homme peut voir tous les jours de sa vie.* Rien n'est moins équivoque, comme vous voyez; mais Locke me paraît avoir posé les bornes du ridicule; lorsqu'il écrit à la marge de ce beau chapitre : *D'où nous est*

(1) Locke s'exprime en effet dans ce sens, liv. I, ch. III, § 22.

Digitized by Google

venue l'opinion des principes innés? I
être *possédé* de la maladie du XVIIIe s
fils du XVIe, pour attribuer au sace
l'invention d'un système, malheureuse
peut-être aussi rare, mais certainemen
core aussi ancien que le bon sens.

Encore un mot sur cette réputatio
Locke qui vous embarrassait. La croyez
générale? avez-vous compté les voix, o
qui est bien plus important, les avez
pesées? Si vous pouviez démêler la vo
la sagesse au milieu des clameurs de l'
rance et de l'esprit de parti, vous pou
déjà savoir *que Locke est très peu e*
comme métaphysicien dans sa propre
trie (1); que sur le point fondamental
philosophie, *livré, comme sur beaucoup*
tres, à l'ambiguité et au verbiage, il est
convaincu de ne s'être pas entendu
même (2); *que son premier livre* (*bas*
tous les autres) *est le plus mauvais de tou*

(1) *Spectateur français au 19e siècle*, tom. I, n° 35, pag. 1

(2) Hume's essays into hum. underst., sect. III. London,
in-4°, pag. 292.

(3) The first book which, with sudmission (ne vous gênez
vous plaît) I think the worst. Beattie, loc. cit., II, 2, 1.) C'est
que *tous* les livres sont mauvais, mais que le premier est le pir

Digitized by Google

que dans le second, il ne traite que superficiellement des opérations de l'âme (1); *que l'ouvrage entier est décousu et fait par occasion* (2); *que sa philosophie de l'âme et très mince, et ne vaut pas la peine d'être réfutée sérieusement* (3); *qu'elle renferme des opinions aussi absurdes que funestes dans les conséquences* (4); *que lorsqu'elles ne sont ni fausses ni dangereuses, elles ne sont bonnes que pour les jeunes gens et même encore jusqu'à un certain point* (5); *que si Locke avait vécu assez pour voir les conséquences qu'on tirait de ses principes, il aurait arraché lui-même avec indignation les pages coupables* (6).

Au reste, messieurs, nous aurons beau dire, l'autorité de Locke sera difficilement renversée tant qu'elle sera soutenue par les grandes puissances. Dans vingt écrits français

---

(1) Condillac, *Essai sur l'orig. des conn. hum.*; Paris, 1798, in-8°, introd., pag. 15.

(2) Condillac, *ibid.*, p. 13. Locke lui-même, avant-propos, loc. cit.

(3) Leibnitz, opp. tom. V, in-4°, pag. 394. Epist. ad Kort, loc cit. To this philosophical conundrum (*la table rase*) I confess I can give no serious answer. (Docteur Beattie, *ibid.*)

(4) *Idem*, *ibid.*

(5) *Idem*. Tom. V, loc. cit.

(6) Beattie, ubi sup., pag. 16, 17.

Digitized by Google

du dernier siècle j'ai lu : *Locke* et *New*
Tel est le privilége des grandes nations :
plût aux Français de dire : *Corneille* et *V*
ou même *Vadé* et *Corneille!* si l'eupho
qui décide de bien des choses, avait la b
d'y consentir, je suis prêt à croire qu'ils
forceraient à répéter avec eux : *Vadé* et
neille!

LE CHEVALIER.

Vous nous accordez une grande puissa
mon cher ami; je vous dois des rem
ments au nom de ma nation.

LE COMTE.

Je *n'accorde* point cette puissance,
cher chevalier, je la *reconnais* seulem
ainsi vous ne me devez point de rem
ments. Je voudrais d'ailleurs n'avoir que
compliments à vous adresser sur ce po
mais vous êtes une terrible puissance! jam
sans doute, il n'exista de nation plus a
à tromper ni plus difficile à détromper
plus puissante pour tromper les autres. D
caractères particuliers vous distinguent
tous les peuples du monde : l'esprit d'a
ciation et celui de prosélytisme. Les i

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

Digitized by Google

chez vous sont toutes nationales et toutes passionnées. Il me semble qu'un prophète, d'un seul trait de son fier pinceau, vous a peints d'après nature, il y a vingt-cinq siècles, lorsqu'il a dit : *Chaque parole de ce peuple est une conjuration* (1); l'étincelle électrique, parcourant, comme la foudre dont elle dérive, une masse d'hommes en communication représente faiblement l'invasion instantanée, j'ai presque dit fulminante, d'un goût, d'un système, d'une passion parmi les Français qui ne peuvent vivre *isolés*. Au moins, si vous n'agissiez que sur vous-mêmes, on vous laisserait faire; mais le penchant, le besoin, la fureur d'agir sur les autres, est le trait le plus saillant de votre caractère. On pourrait dire que ce trait est *vous-mêmes*. Chaque peuple a sa mission : telle est la vôtre. La moindre opinion que vous lancez sur l'Europe est un bélier poussé par trente millions d'hommes. Toujours affamés de succès et d'influence, on dirait que vous ne vivez que pour contenter ce besoin; et comme une nation ne peut avoir reçu une destination séparée du moyen de l'accomplir, vous

(1) *Omnia quæ loquitur populus iste, conjuratio est.* (Isaie, VIII, 12.)

Digitized by Google

avez reçu ce moyen dans votre langue, par par laquelle vous régnez bien plus que par vos armes, quoiqu'elles aient ébranlé l'univers. L'empire de cette langue ne tient point à ses formes actuelles : il est aussi ancien que la langue même; et déjà, dans le XIII siècle, un Italien écrivait en français l'histoire de sa patrie, *parce que la langue française courait parmi le monde, et était la plus dilettable à lire et à oïr que nulle autre* (1). Il y a mille traits de ce genre. Je me souviens d'avoir lu jadis une lettre du fameux architecte *Christophe Wren*, où il examine les dimensions qu'on doit donner à une église. Il les déterminait uniquement par l'étendue de la voix humaine; ce qui devait être ainsi la prédication étant devenue la partie principale du culte, et presque tout le culte dans les temples qui ont vu cesser le sacrifice. Il fixe donc ses bornes, au-delà desquelles la voix, pour toute oreille anglaise, n'est plus que du bruit; *mais*, dit-il encore: *Un orateur français se ferait entendre de plus loin, sa prononciation étant plus distincte et plus*

(1) Le frère *Martin de Canal*. Voy. *Tiraboschi, Stor. della letter. ital.*, in-8°, Venise, 1795, tom. IV, l. III, ch. 1, pag. 321, n° 4.

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

Digitized by Google

ferme. Ce que Wren a dit de la parole orale me semble encore bien plus vrai de cette parole bien autrement pénétrante qui retentit dans les livres. Toujours celle des français est entendue de plus loin : car le style est un accent. Puisse cette force mystérieuse, mal expliquée jusqu'ici, et non moins puissante pour le bien que pour le mal, devenir bientôt l'organe d'un prosélytisme salutaire, capable de consoler l'humanité de tous les maux que vous lui avez faits !

En attendant, monsieur le chevalier, tant que votre inconcevable nation demeurera engouée de Locke, je n'ai pour le voir enfin mis à sa place d'espoir que dans l'Angleterre. Ses rivaux étant les distributeurs de la renommée en Europe, l'anglomanie qui les a travaillés et ensuite perdus dans le siècle dernier, était extrêmement utile et honorable aux Anglais qui surent en profiter habilement. Nombre d'auteurs de cette nation, tels que Young, Richardson, etc., n'ont été connus et goûtés en Europe que par les traductions et les recommandations françaises. On lit dans les mémoires de Gibbon une lettre où il disait, en parlant du roman de Clarisse : *C'est bien mauvais*. Horace Walpole, depuis

Digitized by Google

comte d'Oxford, n'en pensait guère plus avantageusement, comme je crois l'avoir lu quelque part dans ses œuvres (1). Mais l'énergumène Diderot, prodiguant en France à ce même Richardson des éloges qu'il n'eût pas accordés peut-être à Fénélon, les Anglais laissaient dire, et ils avaient raison. L'engouement des Français sur certains points dont les Anglais eux-mêmes, quoique partie intéressée, jugeaient très-différemment, sera remarqué un jour. Cependant, comme dans l'étude de la philosophie, le mépris de Locke est le *commencement de la sagesse*, les Anglais se conduiraient d'une manière digne d'eux, et rendraient un véritable service au monde, s'ils avaient la sagesse de briser eux-mêmes une réputation dont ils n'ont nul besoin. Un cèdre du Liban ne s'appauvrit point, il s'embellit en secouant une feuille morte.

Que s'ils entreprennent de défendre cette réputation artificielle comme ils défendraient Gibraltar, ma foi! je me retire. Il faudrait être un peu plus fort que je ne le suis pour faire la guerre à la Grande-Bretagne, ayant

(1) Je ne suis pas à même de feuilleter ses œuvres; mais les lettres de madame Du Deffant peuvent y suppléer jusqu'à certain point. (In-8°, tom. II, lettre cxxxii°, 20 mars 1772.)

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

Digitized by Google

déjà la France sur les bras. Plutôt que d'être mené en triomphe, convenons, s'il le faut, que le piédestal de Locke est inébranlable....

E PUR SI MUOVE.

Mais je ne sais pourquoi, monsieur le chevalier, c'est toujours moi que vous entreprenez, ni pourquoi je me laisse toujours entraîner où vous voulez. Vous m'avez essoufflé au pied de la lettre avec votre malheureux Locke. Pourquoi ne promenez-vous pas de même notre ami le sénateur ?

LE CHEVALIER.

Laissez, laissez-moi faire; son tour viendra. Il est plus tranquille d'ailleurs, plus flegmatique que vous. Il a besoin de plus de temps pour respirer librement; et sa raison, sans que je sache bien pourquoi, m'en impose plus que la vôtre. S'il me prend donc fantaisie de fatiguer l'un ou l'autre, je me détermine plus volontiers en votre faveur. Je crois aussi que vous devez cette distinction flatteuse à la communauté de langage. Vingt fois par jour j'imagine que vous êtes Français.

LE SÉNATEUR.

Comment donc, mon cher chevalier,

Digitized by Google

croyez-vous que tout Français ait le droit d'en fatiguer un autre ?

LE CHEVALIER.

Ni plus ni moins qu'un Russe a droit d'en fatiguer un autre. Mais sauvons-nous vite, je vous en prie ; car je vois, en jetant les yeux sur la pendule, que dans un instant *il sera demain*.

FIN DU SIXIÈME ENTRETIEN.

Digitized by Google

NOTES DU SIXIÈME ENTRETIEN.

N° I.

(Page 346. La même proposition se lit dans les maximes des Saints de Fénélon.)

Elle y est en effet mot pour mot. *On ne prie*, dit-il, *qu'autant qu'on désire, et l'on ne désire qu'autant qu'on aime, au moins d'un amour intéressé.* (Max. des Saints. Bruxelles, 1698, in-12, art. XIX, pag. 128.) Ailleurs il a dit : *Prier, c'est désirer.... Celui qui ne désire pas fait une prière trompeuse. Quand il passerait des journées entières à réciter des prières, ou à s'exciter à des sentiments pieux, il ne prie point véritablement, s'il ne désire pas ce qu'il demande.* (Œuvres spirit., tom. III, in-12, n° 111, pag. 48.)

On lit dans les discours chrétiens et spirituels de madame Guyon le passage suivant : *La prière n'est autre chose que l'amour de Dieu.... Le cœur ne demande que par ses désirs : prier est donc désirer. Celui qui ne désire pas du fond de son cœur fait une prière trompeuse. Quand il passerait des journées entières à réciter des prières, ou à méditer, ou à s'exciter à des sentiments pieux, il ne prie point véritablement, s'il ne désire pas ce qu'il demande.* (Tom. II, in-8°, disc. VII.)

On voit ici comment les portefeuilles s'étaient mêlés en s'approchant.

II.

(Page 348. Ayez pitié de moi malgré moi-même.)

« Mais que direz-vous dans la sécheresse, dans le dégoût, dans le refroidissement? Vous lui direz toujours ce que vous avez dans le

Digitized by Google

cœur; vous direz à Dieu.... qu'il vous ennuie...., qu'il vous tarde de le quitter pour les plus vils amusements...Vous lui direz : O mon Dieu! voilà mon ingratitude, etc., etc. » (Tom. IV, Lettre CLXXV.)

Un autre maître de la vie spirituelle avait tenu le même langage, un siècle avant Fénélon. « *On peut*, dit-il, *faire, sans confiance, des actes de confiance...; bien que nous les fassions sans goût, il ne faut pas s'en mettre en peine.... et ne dites pas que vous le dites mais que ce n'est que de bouche; car si le cœur ne le voulait, la bouche n'en dirait pas un mot. Ayant fait cela, demeurez en paix sans faire attention à votre trouble....* (Saint François de Sales, 11e Entretien.) *Il y a des personnes fort parfaites auxquelles notre Seigneur ne donne jamais de douceurs ni de quiétude, qui font tout* avec la partie supérieure de leur âme, *et font mourir leur volonté dans la volonté de Dieu*, à vive force et à la pointe de la raison. » (Saint François de Sales, 11e Entretien.)— Où est ici le désir ?

III.

(Page 373. Ce qui n'a point de nom ne pourra être nommé en conversation.)

Ideas us ranked under names, being those that FOR THE MOST PART men reason of within themselves and ALWAYS those which they commune about with the Other. (II, 29, § 2.)—Ce passage, considéré sérieusement, présente trois erreurs énormes : 1° Locke reconnaît expressément la *parole intérieure*, et cependant il la fait dépendre de la *pensée extérieure*. C'est l'extravagance du XVIIIe siècle ; 2° il croit que l'homme (indépendamment de tout vice organique) peut quelquefois exprimer à lui-même ce qu'il ne peut exprimer à d'autres ; 3° il croit que l'homme ne peut exprimer une idée qui ne porte point de nom distinct. — Mais tout ceci ne peut qu'être indiqué.

IV.

(Page 381. Rien n'est plus célèbre dans l'histoire des opinions humaines que la dispute des anciens philosophes sur les véritables sources du bonheur, ou sur le *summum bonum*.)

« Qu'y a-t-il de plus important pour l'homme que la recherche de

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

Digitized by Google

cette fin, de ce but, de ce centre unique vers lequel doivent se diriger toutes ses pensées, tous ses conseils, tous ses projets de conduite dans les routes de la sagesse? Qu'est-ce que la nature nous montre comme le bien suprême auquel nous ne devons rien préférer? Qu'est-ce que qu'elle rejette au contraire comme l'excès du malheur? Les plus grands génies s'étant divisés sur cette question, etc. » (*Cicer. de Fin.* 1, 5.)

V.

(Page 381. Il est savant, comme vous voyez, autant que moral et magnifique.)

« Des hommes qui se nomment *philosophes*, mais qui dans le fond ne sont que des ergoteurs de profession, viennent nous dire *que les hommes sont heureux lorsqu'ils vivent au gré de leurs désirs*. Rien n'est plus faux : car le comble de la misère pour l'homme c'est de vouloir ce qui ne convient pas; et le malheur de ne pouvoir atteindre ce qu'on désire est bien moindre que celui de poursuivre ce qu'il n'est pas permis de désirer. » (Le même Cicéron, *Apud D. August. de Trin.*, *XIII*, 5. *Inter fragm. Cicer. Op. Elzevir*, 1661, in-4°, *p.* 1321.)

VI.

(Page 385. La liberté n'est que le pouvoir de faire ce qu'on ne fait pas ou de ne pas faire ce qu'on fait.)

Dissert. sur la liberté, § 12, Œuvres de Condillac, in-8°, tom. III, pag. 429. Voltaire a dit : *La liberté est le pouvoir de faire ce que la volonté exige ;* mais il ajoute d'une manière digne de lui, *d'une nécessité absolue*. « C'est à cette opinion que Voltaire vieux en était venu « dans sa prose, après avoir défendu poétiquement la liberté dans sa « jeunesse. » (*Merc. de France*, 21 *janvier* 1809, n° 392.) Mais en faisant même abstraction du fatalisme, on retrouve encore, dans la définition de Voltaire, l'erreur de Locke et de tous ceux qui n'ont pas compris la question. Au surplus, s'il y a mille manières de se tromper, il n'y en a qu'une d'avoir raison : *La volonté, dans le style de saint Augustin, n'est que la liberté.* (Bergier, Dict. théol., art. *Grâce*.)

Digitized by Google

VII.

(Page 387. Où est l'esprit de Dieu, là se trouve la liberté.)

Ubi spiritus Domini, ibi libertas. (II. Cor. III, 17.) Il faut rend justice aux Stoïciens. Cette secte seule a mérité qu'on la nommât *fo tissimam et sanctissimam sectam.* (Sen. Epist. LXXXIII.) Elle seule a p dire (hors du Christianisme) *qu'il faut aimer Dieu;* (ibid. XLVII.) qu toute la philosophie se réduit à deux mots : *souffrir et s'abstenir;* qu faut aimer celui qui nous bat et pendant qu'il nous bat. (Justi Lip Manud. ad Stoïc. phil. I, 13.) Elle a produit l'hymne de Cléanthe, inventé le mot de *Providence.* Elle a fait dire à Cicéron : *Je crai qu'ils ne méritent seuls le nom de philosophes;* et aux Pères de l'Eglise *que les Stoïciens s'accordent sur plusieurs points avec le Christianism* (Cic., Tusc. IV; Hier. in Is. C. X; Aug., de Civ. Dei. v. 8. 9.)

VIII.

(Page 387. ..... Si sa vertu est carrée.)

II, 21, 14. Cependant, suivant Locke, dans le même endroit où débite cette belle doctrine, *la volonté n'est que la puissance de produi un acte ou de ne pas le produire; de manière qu'on ne saurait refuser un agent la puissance de vouloir, lorsqu'il a celle de préférer l'exécution l'omission, ou l'omission à l'exécution.* (Ibid.) D'où il suit que LA PU SANCE QUI EST LE PRINCIPE DE L'ACTION N'A RIEN DE COMMUN AVEC L'ACTIO ce qui est très beau; et voilà Locke!

Ailleurs il vous dira que la liberté suppose la volonté. (*Ibid.* § 9 De sorte encore que *la liberté n'a rien de commun avec cette faculté sans laquelle il n'y aurait point de liberté;* ce qui est aussi tout-à-fa curieux. Mais tout cela est bon pour le XVIIIe siècle.

XI.

(Page 389. Que dites-vous d'un philosophe capable d'écrire de telle absurdités ?)

« La liberté est une propriété si essentielle à tout être spirituel, qu « Dieu même ne saurait l'en dépouiller... Oter la liberté à un esp

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

Digitized by Google

« serait la même chose que l'anéantir ; ce qui ne doit s'entendre que de « l'esprit et non des actions du corps que l'esprit détermine confor- « mément à sa volonté....; car il faut bien distinguer la volonté ou « l'acte de vouloir d'avec l'exécution qui se fait par le ministère du « corps. L'acte de vouloir ne saurait être empêché par aucune force « extérieure, pas même par celle de Dieu.... Mais il y a des moyens « d'agir sur les esprits qui tendent, non à contraindre, mais à persua- « der. En liant un homme pour l'empêcher d'agir, on ne change ni « sa volonté ni son intention ; mais on pourrait lui exposer des mo- « tifs, etc., etc. » (*Euler, lettres à une princ. d'All.*, t. II, liv. XCI.)

Peut-être, et même *probablement*, ce grand homme en veut ici à Locke, dont la philosophie ne sait point sortir des idées matérielles. Toujours il nous parle de *ponts brisés*, de *portes fermées à clef*, (§ 9, 10, ibid.) de *paralysies*, de *danse de saint Vit*, (§ 11.) de *tortures* (§ 12.)

X.

(Page 403. Cette injustice ne sert qu'à retarder la découverte de la vérité.)

Hume a dit en effet « Qu'il n'y a pas de manière de raisonner plus « commune, *et cependant plus blâmable*, que celle d'attaquer une hy- « pothèse philosophique par le tort qu'elle peut faire aux mœurs et à « la religion : lorsqu'une opinion mène à l'absurde, elle est certaine- « ment fausse ; mais il n'est *pas certain* qu'elle le soit parce qu'elle « entraîne des conséquences dangereuses. » (*Essays, sect. VIII, of the liberty and necessity*, in-8°, *p.* 105.)

On peut admirer ici la morale de ces philosophes! *Il n'est pas certain*, nous dit Hume (car sa conscience l'empêche d'en dire davantage), et néanmoins il va en avant, et s'expose avec pleine délibération à tromper les hommes et à leur nuire. Il faut avouer que le probabilisme des philosophes est un peu plus dangereux que celui des théologiens.

Digitized by Google

XI.

(Page 406. Mais il était bien loin d'une pensée aussi féconde.)

Avec la permission de l'interlocuteur, cette pensée s'est fort bi présentée à l'esprit de Locke; mais il l'a repoussée par un nouveau c lit contre le bon sens et la morale en soutenant : Que nul homme le droit, en se prenant lui-même pour règle, d'en regarder un au comme corrompu dans ses principes; *car*, dit-il, *cette jolie mani d'argumenter taille un chemin expéditif vers l'infaillibilité.* (Liv. chap. III, § 20.)

Certes, il faut avoir bien peur de l'infaillibilité pour se laisser co duire à de telles extrémités. Mais pour consoler le lecteur de tant sophismes, je vais lui citer un véritable oracle prononcé par l'illus Mallebranche. *L'infaillibilité est renfermée dans l'idée de toute soci divine.* (Rech. de la vér. Liv. III, chap. I, Paris, 1721, in-4°, p. 19 Quel mot! c'est un trait de lumière invincible; c'est un rayon du so qui pénètre la paupière même abaissée pour le repousser. Locke reste était conduit par son préjugé dominant : fidèle au principe rejette toute autorité, il ne pouvait pardonner *à ces hommes toujo empressés de former les enfants* (COMME ILS DISENT!) *et qui ne m quent jamais d'un* assortiment *de* dogmes *auxquels ils croient e mêmes, et qu'ils* versent *dans ces intelligences inexpérimentées com on écrit sur du papier blanc.* (Liv. I, chap. III, § 22.) On voit à et à quoi il en veut ici, et comment il est devenu l'idole des enne de toute espèce *d'assortissement.*

(*Note de l'Editeur.*)

XII.

(Page 409. Toute doctrine rationnelle est fondée sur une conn sance antécédente.)

Πᾶσα διδασκαλία καὶ πᾶσα μάθησις διανοητικὴ ἐκ προϋπαρχοῦ γίνεται γνώσεως.

(Arist. Analyt. post., lib. I, de Demonstr.)

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

Digitized by Google

XIII.

(Page 409. Le syllogisme et l'induction partant donc toujours de principes posés comme déjà connus.)

Ο συλλόγισμος καὶ ἡ ἐπαγωγὴ,.. διὰ προγινοσκομένων ποιοῦνται τὴν διδασκαλίαν... λαμβάνοντες ὡς παρὰ ξυνιέντων.

(*Ibid.*)

XIV.

(Page 410. Avant de parvenir à une vérité particulière, nous la connaissons déjà en partie.)

Πρὶν δ' ἐπαχθῆναι ἢ λαβεῖν συλλογισμὸν... τρόπον μὲν τίνα ἴσως φατέον ἐπίστασθαι, τρόπον δ' ἄλλον, οὔ...

(*Ibid.*)

XV.

(Page 410. Observez par exemple un triangle actuel ou sensible.)

Αἰσθητὸν τρίγωνον.

(*Id.*, Analyt. prior., lib. II, 21.)

XVI.

(Page 410. L'homme ne peut rien apprendre, ou que tout ce qu'il apprend n'est qu'une réminiscence.)

Εἰ δὲ μὴ τὸ ἐν τῷ Μενώνι ἀπόρημα συμβήσεται: ἢ γὰρ οὐδὲν μαθήσεται ἢ ἃ οἶδεν.

(*Idem*, Analyt. post., lib. I.)

Digitized by Google

XVII.

(Page 410. Il n'y a plus de principe dont elle puisse être dérivé

Συλλογισμὸς μὲν γὰρ ἔσται καὶ ἄνευ τούτων, ἀπόδειξις δὲ οὐκ ἔσ

(*Ibid.*)

XVIII.

(Page 410. L'essence des principes est qu'ils soient antérieu évidents, non dérivés, indémontrables et causes, par rapport à conclusion.)

Ἀληθῶν καὶ πρώτων καὶ ἀμέσων καὶ γνωριμωτέρων καὶ προτέρων αἰτίων τοῦ συμπεράσματος.

(*Ibid.*)

All reasonings terminates in first principles : all evidence ultimately intuitive. (*Dr. Beattie's Essay on the nature and immutability Truth.* 8. chap. 2.)

XIX.

(Page 410. Le progrès à l'infini qui est impossible.)

Ἀδύνατον γὰρ τὰ ἄπειρα διελθεῖν.

(*Ibid.*, Anal. post., lib. III.)

XX.

(Page 411. Toute vérité acquise est moins claire pour nous que principe qui nous l'a rendu visible.)

Ἀναγκὴ μὴ μόνον προγινώσκειν τα πρώτα...: ἀλλὰ καὶ μᾶλλον· μὲν γὰρ δι' ὁ ὑπάρχει ἐκεῖνο μᾶλλον ὑπάρχει· οἷον δι' ὃν φιλῶμεν ἐ μάλλον φίλον.

(*Ibid.*)

O langue désespérante !

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

Digitized by Google

XXI.

(Page 411. Il faut croire de plus au principe de la science.)

Οὐ μόνον ἐπιστήμη, ἀλλὰ καὶ ἀρχὴν ἐπιστήμης εἶναι τίνα φαμεν.
(*Ibid.* Analyt. post., lib. III.)

XXII.

(Page 411. Qui n'a pas le pouvoir de contredire la vérité.)

Ο ἀνάγκη (ἐστι) δι' αὐτὸ καὶ δοκεῖν ἀνάγκη, οὐ γὰρ πρὸς τὸν ἔξω λόγον ἡ ἀπόδειξις, ἀλλὰ πρὸς τὸν ἐν τῇ ψυχῇ... ἀεὶ γαρ ἔστιν ἐνστῆναι πρὸς τὸν ἔξω λόγον, ἀλλὰ πρὸς τον ἔσω λόγον, οὐκ ἀεί.

(*Ibid.* Lib. I, cap. VIII.)

XXIII.

(Page 412. Mais ce dont elles se servent pour démontrer.)

Ἐπικοινωνοῦσι δὲ πᾶσαι αἱ ἐπίστημαι ἀλλήλαις κατὰ τὰ κοινά· κοινὰ δὲ λέγω οἷς χρῶνται ὡς ἐκ τούτων ἀποδεικνύντες, ἀλλ' οὐδ... ὁ δεικνύουσι.
(*Ibid.*)

XXIV.

(Page 413. Dès que l'homme dit : CELA EST.)

Περὶ ἁπάντων οἷς ἐπιφραγιζόμεθα : τοῦτο Ὁ ΕΣΤΙ... κ. τ. λ. (Plat. in Phæd., Opp., tom. I, Edit. Bip., *pag.* 171.)

XXV.

(Page 413. Il parle nécessairement en vertu d'une connaissance intérieure et antérieure.)

Ἐπιστήμη ἔνουσα. (*Ibid.*, p. 165.)

Digitized by Google

XXVI.

(Page 414. Nous avons naturellement des idées intellectuelles qui n'ont point passé par les sens.)

Non est judicium veritatis in sensibus. (S. Aug.) Fénélon, qui cite ce passage, (*Max. des Saints, art.* XXVIII.) a dit ailleurs en parlant de ce père. « Si un homme éclairé rassemblait dans les livres de saint Au« gustin toutes les vérités sublimes qu'il a répandues comme par ha« sard, cet extrait fait avec choix serait très supérieur aux méditations « de Descartes, quoique ces méditations soient le plus grand effort « des réflexions de ce philosophe.... pour lequel je suis prévenu d'une « grande estime. » (*OEuvres Spirit.*, in-12, tom. I, p. 234—235.

XXVII.

(Page 423. La réputation des livres, si l'on excepte peut-être ceux des mathématiciens.)

J'adopte le *peut-être* de l'interlocuteur. La réputation d'un mathématicien est sans doute la plus indépendante du rang que tient sa patrie parmi les nations; je ne l'en crois pas néanmoins absolument indépendante. J'entends bien, par exemple, que Keppler et Newton sont partout ce qu'ils sont; mais que ce dernier brillât des mêmes rayons s'il était né dans un coin de l'Allemagne, et que le premier ne jouit pas d'une renommée plus éclatante s'il avait été *Sir John Keppler*, et s'il reposait à côté des rois sous les marbres de Westminster, c'est ce que je ne croirai jamais.

Il faudrait aussi, s'il s'agissait de quelqu'autre livre, tenir compte de la puissance du style, qui est une véritable magie. Je voudrais bien savoir quel eût été le succès de l'*Esprit des lois* écrit dans le latin de Suarez, et quel serait celui du livre de Suarez, *De legibus et legislatore*, écrit avec la plume de Montesquieu.

(*Note de l'éditeur.*)

Digitized by Google

XXVIII.

(Page 430. De la distinction des deux substances.)

Lycée, tom. XXIII, art. *Helvétius.* — On regrette qu'un homme aussi estimable que La Harpe se fût engoué de Locke, on ne sait ni pourquoi ni comment, au point de nous déclarer *ex cathedrâ* que *ce philosophe raisonne comme Racine versifie ;* que l'un et l'autre rappellent la perfection.... ; *que Locke est le plus puissant logicien qui ait existé, et que ses arguments sont des corollaires de mathématiques.* (Pourquoi pas théorèmes?) — Lycée, tom. XXIII, art. *Helvétius*, tom. XXIV, art. *Diderot.* — Leibnitz est un peu moins chaud. *Il est fort peu content* de Locke ; *il ne le trouve passable que pour les jeunes gens*, et encore jusqu'à un certain point ; *car il pénètre rarement jusqu'au fond de sa matière.* (Opp., tom. V, in-4°, Epist. ad Kortoltum, p. 304.

Je ne veux point appuyer sur cette opposition ; la mémoire de La Harpe mérite des égards. Ce qu'il faut observer, c'est que Locke est précisément le philosophe qui a le moins *raisonné*, à prendre ce dernier mot dans le sens le plus rigoureux. Sa philosophie est toute négative ou descriptive, et certainement la moins *rationnelle* de toutes.

XXIX.

(Page 430. Que Locke est le Pascal de l'Angleterre.)

« *Locke, le Pascal des Anglais, n'avait pu lire Pascal....* » (Pourquoi donc? Est-ce que Locke ne savait pas lire en 1688? (« *Cependant « Locke, aide de son grand sens, dit toujours :* Définissez les termes. » (Notes de Voltaire sur les pensées de Pascal. Paris, Renouard ; in-8°, p. 289.)

Voyez dans la Logique de Port-Royal un morceau sur les définitions, bien supérieur à tout ce que Locke a pu écrire sur le même sujet. (1re partie, chap. XII, XIII)... *Mais Voltaire n'avait pu lire la Logique de Port-Royal ;* et d'ailleurs il ne pouvait déroger à la règle générale, adoptée par lui et par toute sa phalange, de ne louer jamais que la

Digitized by Google

science étrangère. Il payait bien vraiment la folle idolâtrie dont sa n
tion l'honorait !

XXX.

(Page 434. Pour humilier une autorité qui choquait Locke au de
de toute expression.

Cette autorité, qui semble avoir suffisamment réfléchi, dans
moment, sur toutes les questions qui touchent son origine et ses po
voirs, doit se demander bien sérieusement à elle-même la cause
cette prodigieuse défaveur qui l'environne enfin entièrement, et do
l'Europe a vu de si frappants témoignages dans le fameux procès ag
en l'année 1813 au parlement d'Angleterre, au sujet de l'émancip
tion des Catholiques. Elle verra que l'homme qui connaît parfaitemen
dans le fond de sa conscience, et lui-même et ses œuvres, a droit
mépriser, de haïr tout ce qui ne vient que de l'homme. Qu'elle se r
tache donc plus haut, et tout de suite elle reprendra la place qui l
appartient. En attendant, c'est à nous de la consoler par une atten
pleine d'estime et d'amour, des dégoûts dont on l'abreuve chez el
Ceci semble un paradoxe, et cependant rien n'est plus vrai. *Elle
peut plus se passer de nous.*

XXXI.

(page 434. des principes innés sur lesquels il ne sera pas perm
de disputer.)

Locke s'exprime ainsi à l'endroit indiqué. *Ce n'était pas un p
avantage, pour ceux qui se donnaient pour maîtres et pour instituteu
d'établir comme le principe des principes, que les principes* ne doiv
point être mis en question ; *car ayant une fois établi le dogme*, q
y a des principes innés, (quel renversement de toute logique ! que
horrible confusion d'idées !) *tous leurs partisans se trouvent obli
de les recevoir comme tels, ce qui revient à les priver de l'usage de l
raison et de leur jugement* (Chanson protestante dont bientôt les P
testants eux-mêmes se moqueront).... *Dans cet état d'aveugle crédul
ils étaient plus aisément gouvernés et rendus utiles à une certaine s*

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

Digitized by Google

d'hommes qui avaient l'habileté et la charge de les mener... et de leur faire AVALER *comme principes innés tout ce qui pouvait remplir les vues des instituteurs*, etc. (Liv. I, chap. IV, § 24.)

On a vu plus haut (pag. 393) que cette expression AVALER plaisait beaucoup à l'oreille fine de Locke.

XXXII.

(Page 435. Il écrit à la marge de ce beau chapitre : *D'où nous est venue l'opinion des principes innés ?*

Il ne s'agit point là de *chapitre ;* ce sont des mots que Locke a écrits à côté de la XXIVe division de son chapitre IIIe du livre premier, où nous lisons en effet : *Whence the opinion of innate principles ?* Il semble, en mettant tous ses verbes au passé, vouloir diriger plus particulièrement ses attaques sur l'enseignement catholique, et sur-le-champ il est abandonné à l'ordinaire par le bon sens et par la bonne foi ; mais en y regardant de plus près et en considérant l'ensemble de son raisonnement, on voit qu'il en voulait en général à toute autorité spirituelle. C'est ce qui engagea surtout l'évêque de Worcester à *boxer* en public avec Locke, mais sans exciter aucun intérêt ; car dans le fond de son cœur :

> Qui pourrait tolérer un Gracque
> Se plaignant d'un séditieux.

(Note de l'Editeur.)

XXXIII.

(Page 440. Un orateur français se ferait entendre de plus loin, sa prononciation étant plus distincte et plus ferme.)

On peut lire cette lettre de Wren dans l'*european Magazine*, août 1790, tom. XVIII, p. 91. Elle fut rappelée, il y a peu de temps, dans un journal anglais où nous lisons qu'au jugement de cet architecte célèbre : It is not practicable to make a simple room so capacious with pews and galleries as to hold 2,000 persons and both to hear distinctly and to see the preacher. (*The Times*, 30 *nov.* 1812, *n°* 8771.)

Digitized by Google

Wren décide que la voix d'un orateur en Angleterre ne peut faire entendre plus loin de cinquante pieds en face, de trente pieds s les côtés et de vingt derrière lui ; et *même* dit-il, *c'est à condition q le prédicateur prononcera distinctement, et qu'il appuiera sur les finale* (Europ. Magaz., ibid.)

FIN DES NOTES DU SIXIÈME ENTRETIEN ET D PREMIER VOLUME.

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

ONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

DES ÉDITEURS. . . . . *Pag.*
entretien. 1
u premier entretien. 63
ne entretien. 69
u deuxième entretien. 157
ne entretien. 179
u troisième entretien. 223
ne entretien. 229
n quatrième entretien. 280
me entretien. 285
u cinquième entretien. 337
entretien. 343
n sixième entretien. 443

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

Digitized by Google

TABLE ANALYTIQUE

ES SOIRÉES DE SAINT-PÉTERSBOURG.

TOME PREMIER.

PREMIER ENTRETIEN.

venger la Providence, il suffirait de prouver que le bien
mal tombent également sur les bons et sur les méchants. 44
ieu ne peut pas suspendre les lois générales qui gouvernent
monde, en faveur des bons, sans un miracle continuel. 51
n peut aller plus loin, et affirmer que la plus grande masse
bonheur, même temporel, appartient, non pas à l'homme
tueux, mais à la vertu; 53
Par la justice humaine Dieu punit le crime. 54
Portrait du Bourreau. 59
Par les maladies Dieu punit le vice, le péché. 46
Sagesse de la loi de l'Eglise sur *l'abstinence*. 55

DEUXIÈME ENTRETIEN.

s les maladies sont des châtiments. 73
hé originel se répète à chaque instant de la durée. 73
viennent *les sauvages!* 78
langues sont des *restes* et non des *rudiments* de langues. 78
le la science dans l'homme. — Il se sent dégradé. 79
luge suppose des crimes et des connaissances ignorés de nos
rs. 87
ommes ont commencé par une science supérieure à la nôtre. 90
uvage est une branche détachée de l'arbre social par quelque
nd crime. 99
ait du Sauvage. — Il diffère du *barbare*. 102
role n'a pu être inventée : elle vient de l'éternité. 105
des langues. 110
gies entre des langues qui n'ont jamais pu se toucher. 116
angues ont commencé, mais non pas *la parole*. 120
rands écrivains ne font pas leur langue, ils s'en servent. 128
estion de l'origine de la parole est la même que celle de
rigine des idées. 134

Digitized by Google

Autorités contre l'origine sensible des idées.
Saint Thomas-d'Aquin sur les idées.
Langue française. — *Langue universelle.*

TROISIÈME ENTRETIEN.

Toute *douleur* est un supplice imposé par quelque crime actuel ou originel.
(Rien ne peut remplacer l'éducation faite par *une mère.*)
Le genre humain ne tarit ni sur le bonheur, ni sur les calamités de la vertu.
Cette contradiction se trouve partout. Deux hommes dans le même homme.
Est-il vrai que la richesse et la vertu soient brouillées?
On parle des *succès* du crime sans savoir ce que c'est que *bonheur et malheur.*
Malheur des gouvernements où les emplois sont mal distribués.
Intervention d'une puissance surnaturelle dans le monde politique.
Paix du juste; troubles du méchant.
Nul n'est *innocent.*
Celui qu'on appelle le juste opprimé ne se plaint jamais.

QUATRIÈME ENTRETIEN.

Tout mal étant un châtiment peut être prévenu par *la prière.*
Dieu peut être prié; *Dieu semblable à nous; ami de nos âmes.*
Portrait de VOLTAIRE.
Croire aux lois invariables de la nature, c'est être amené à ne plus prier.
La prière est la respiration de l'âme.
Le déisme ne prie point, tout occupé d'études physiques.
Les hommes ont toujours et partout prié.
Aucune objection, même insoluble, ne peut être admise contre la vérité démontrée.
Au lieu des règles prétendues immuables on voit dans la nature des ressorts souples pour se prêter à l'action des êtres libres.
Philosophie désespérante qui ne voit dans les fléaux matériels de ce monde qu'une inflexible nécessité.
Pourquoi des enfants et des innocents enveloppés dans les fléaux publics?
Dieu ne punit pas toujours, et partout, et dans le même moment.
Ses admirables moyens.

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

Digitized by Google

ligion, mère de la bonne science, ne demande qu'à la voir développer. 269
urs et partout on a cru que tout fléau du ciel est un châtiment qui peut être prévenu. 275

CINQUIÈME ENTRETIEN.

ne comprenons, dans les spectacles de la nature, que ce est en rapport avec nos idées innées. 285
ent que fournissent les animaux en faveur des idées innées. 289
uses. Y en a-t-il *de physiques?* 294
de Bacon à cet égard. 296
peut chercher des causes dans la nature, qui est elle-même *effet*. 298
ère tend non seulement à écarter, mais à détruire le mal sique. 300
t une cause seconde, ou bien il faut admettre le fatalisme olu. 303
de la Religion et de la physique. 310
'a donné la physique expérimentale qu'aux chrétiens. 311
s de Bacon sur les sciences naturelles. 312
de l'action divine avec notre liberté. 320
ophie du dix-huitième siècle à cet égard. 329
mal est une peine, et toute peine est un remède, *excepté la nière*. 333
mort est *éternelle*. Eternité malheureuse crue partout. 334

SIXIÈME ENTRETIEN.

d de la prière est la foi, et non pas le désir. 346
pable n'a le droit de prier que pour lui-même. 355
ien il est difficile de composer une véritable prière écrite. 357
nnaît la véritable religion à ses prières. 359
ymnes de Santeuil *ne prient point*. 360
nation qui prie est exaucée. 361
ne de Locke. Il est peu lu, et plein d'idées fausses. 367
e erreur ne peut être utile; nulle vérité ne peut nuire.) 403
ent expliquer la réputation dont jouit le livre de Locke. 421
i fait la fortune d'un livre. 423
vre célèbre n'est pas toujours un livre bien connu. 428
nce et mission de la nation française. 438

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

Digitized by Google

LES

SOIRÉES

DE

AINT-PÉTERSBOURG,

Ou Entretiens

SUR LE GOUVERNEMENT TEMPOREL

DE LA PROVIDENCE ;

SUIVIES D'UN

TRAITÉ SUR LES SACRIFICES;

Par M. le comte J. de Maistre,

UN MINISTRE DE S. M. LE ROI DE SARDAIGNE A LA COUR DE RUSSIE, etc., etc.

TOME II.

J. B. PÉLAGAUD, IMPRIMEUR-LIBRAIRE

DE N. S. P. LE PAPE.

LYON, GRANDE RUE MERCIÈRE, 48. | PARIS, RUE DE TOURNON, 5.

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

Digitized by Google

LES SOIRÉES DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS.

LYON. — Imprimerie de J. B. PÉLAGAUD.

Digitized by Google

LES SOIRÉES

DE

AINT-PÉTERSBOURG

OU

ENTRETIENS

R LE GOUVERNEMENT TEMPOREL DE LA PROVIDENCE

SUIVIES D'UN

TRAITÉ SUR LES SACRIFICES

Par le comte J. de Maistre.

DIXIÈME ÉDITION.

TOME II.

H. PÉLAGAUD FILS ET ROBLOT.

IRES DE S. ÉM. LE CARDINAL ARCHEVÊQUE DE LYON.

LYON, ANDE RUE MERCIÈRE, 48.

PARIS, RUE DE TOURNON, 5.

1870.

Digitized by Google

ET
96
.M23
1870

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

Digitized by Google

Ref. Stacks
Auxiamat.
1-18-52
77725

LES SOIRÉES
DE SAINT-PÉTERSBOURG,

Ou Entretiens

SUR LE GOUVERNEMENT TEMPOREL

DE LA PROVIDENCE.

SEPTIÈME ENTRETIEN.

LE CHEVALIER.

Pour cette fois, monsieur le sénateur, j'espère que vous dégagerez votre parole, et que vous nous lirez quelque chose sur la guerre.

LE SÉNATEUR.

Je suis tout prêt : car c'est un sujet que j'ai beaucoup médité. Depuis que je pense, je pense à la guerre, ce terrible sujet s'empare de toute mon attention, et jamais je ne l'ai assez approfondi.

Le premier mal que je vous en dirai vous

Digitized by Google

étonnera sans doute; mais pour moi une vérité incontestable : « *L'homme donné avec sa raison, ses sentiments e affections, il n'y a pas moyen d'expli comment la guerre est possible huma ment.* » C'est mon avis très réfléchi Bruyère décrit quelque part cette gr extravagance humaine avec l'énergie que lui connaissez. Il y a bien des années qu lu ce morceau; cependant je me le rap parfaitement : il insiste beaucoup sur la de la guerre; mais plus elle est folle, n elle est explicable.

LE CHEVALIER.

Il me semble cependant qu'on pou dire, avant d'aller plus loin : *que les vous commandent et qu'il faut marcher*

LE SÉNATEUR.

Oh! pas du tout, mon cher chevalie vous en assure. Toutes les fois qu'un hom qui n'est pas absolument un sot, vous sente une question comme très probléma après y avoir suffisamment songé, de vous de ces solutions subites qui s'offre l'esprit de celui qui s'en est ou légèrem

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

Digitized by Google

ou point du tout occupé : ce sont ordinairement de simples aperçus sans consistance, qui n'expliquent rien et ne tiennent pas devant la réflexion. Les souverains ne commandent efficacement et d'une manière durable que dans le cercle des choses avouées par l'opinion; et ce cercle, ce n'est pas eux qui le tracent. Il y a dans tous les pays des choses bien moins révoltantes que la guerre, et qu'un souverain ne se permettrait jamais d'ordonner. Souvenez-vous d'une plaisanterie que vous me fîtes un jour sur une nation *qui a une académie des sciences, un observatoire astronomique et un calendrier faux.* Vous m'ajoutiez, en prenant votre sérieux, ce que vous aviez entendu dire à un homme d'état de ce pays : *Qu'il ne serait pas sûr du tout de vouloir innover sur ce point; et que sous le dernier gouvernement, si distingué par ses idées libérales* (comme on dit aujourd'hui), *on n'avait jamais osé entreprendre ce changement.* Vous me demandâtes même ce que j'en pensais. Quoi qu'il en soit, vous voyez qu'il y a des sujets bien moins essentiels que la guerre, sur lesquels l'autorité sent qu'elle ne doit point se compromettre; et prenez garde, je vous prie, qu'il ne s'agit

Digitized by Google

pas d'expliquer la *possibilité*, mais la *fac*
de la guerre. Pour couper des barbes, p
raccourcir des habits, Pierre Ier eut be
de toute la force de son invincible caract
pour amener d'innombrables légions su
champ de bataille, même à l'époque o
était battu pour apprendre à battre, il n
besoin, comme tous les autres souvera
que de parler. Il y a cependant dans l'hom
malgré son immense dégradation, un
ment d'amour qui le porte vers ses semblab
la compassion lui est aussi naturelle qu
respiration. Par quelle magie inconcev
est-il toujours prêt, au premier coup de t
bour, à se dépouiller de ce caractère s
pour s'en aller sans résistance, souvent m
avec une certaine allégresse, qui a aussi
caractère particulier, mettre en pièces,
le champ de bataille, son frère qui n
jamais offensé, et qui s'avance de son
pour lui faire subir le même sort, s'il le p
Je concevrais encore une guerre nation
mais combien y a-t-il de guerres de ce ge
une en mille ans, peut-être : pour les autr
surtout entre nations civilisées, qui raison
et qui savent ce qu'elles font, je déclare
rien comprendre. On pourra dire: *La gl*

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

Digitized by Google

explique tout ; mais, d'abord, la gloire n'est que pour les chefs ; en second lieu, c'est reculer la difficulté : car je demande précisément d'où vient cette gloire extraordinaire attachée à la guerre. J'ai souvent eu une vision dont je veux vous faire part. J'imagine qu'une intelligence, étrangère à notre globe, y vient pour quelque raison *suffisante* et s'entretient avec quelqu'un de nous sur l'ordre qui règne dans ce monde. Parmi les choses curieuses qu'on lui raconte, on lui dit que la corruption et les vices dont on l'a parfaitement instruite, exigent que l'homme, dans de certaines circonstances, meure par la main de l'homme ; que ce droit de tuer sans crime n'est confié, parmi nous, qu'au bourreau et au soldat. « L'un, ajoutera-t-on, donne la mort « aux coupables, convaincus et condamnés ; « et ses exécutions sont heureusement si « rares, qu'un de ces ministres de mort suffit « dans une province. Quant aux soldats, il « n'y en a jamais assez : car ils doivent tuer « sans mesure, et toujours d'honnêtes gens. « De ces deux *tueurs* de profession, le soldat » et l'exécuteur, l'un est fort honoré, et l'a « toujours été parmi toutes les nations qui « qui ont habité jusqu'à présent ce globe

Digitized by Google

« où vous êtes arrivé ; l'autre, au contr
« est tout aussi généralement déclaré infâ
« devinez, je vous prie, sur qui tombe
« nathème ? »

Certainement le génie voyageur ne ba
cerait pas un instant ; il ferait du bour
tous les éloges que vous n'avez pu lui ref
l'autre jour, monsieur le comte, malgré
nos préjugés, lorsque vous nous parlie
ce *gentilhomme*, comme disait Volt
« C'est un être sublime, nous dirait-il;
« la pierre angulaire de la société : pui
« le crime est venu habiter votre terre
« qu'il ne peut être arrêté que par le c
« ment, ôtez du monde l'exécuteur, et
« ordre disparaît avec lui. Qu'elle gran
« d'âme, d'ailleurs ! quel noble désint
« sement ne doit-on pas nécessairem
« supposer dans l'homme qui se dévo
« des fonctions si respectables sans do
« mais si pénibles et si contraires à
« nature ! car je m'aperçois, depuis qu
« suis parmi vous, que, lorsque vous
« de sang froid, il vous en coûte pour
« une poule. Je suis donc persuadé
« l'opinion l'environne de tout l'honneur
« il a besoin, et qui lui est dû à si

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

Digitized by Google

titre. Quant au soldat, c'est, à tout prendre, un ministre de cruautés et d'injustices. Combien y a-t-il de guerres évidemment justes? Combien n'y en a-t-il pas d'évidemment injustes! Combien d'injustices particulières, d'horreurs et d'atrocités inutiles! J'imagine donc que l'opinion a très justement versé parmi vous autant de honte sur la tête du soldat, qu'elle a jeté de gloire sur celle de l'exécuteur impassible des arrêts de la justice souveraine. »

Vous savez ce qui en est, messieurs, et ombien le génie se serait trompé! Le milire et le bourreau occupent en effet les deux xtrémités de l'échelle sociale; mais c'est ans le sens inverse de cette belle théorie. n'y a rien de si noble que le premier, rien e si abject que le second : car je ne ferai oint un jeu de mots en disant que leurs onctions ne se rapprochent qu'en s'éloignant; les se touchent comme le premier degré ans le cercle touche le 360°, précisément orce qu'il n'y en a pas de plus éloigné (1).

(1) Il me semble, sans pouvoir l'assurer, que cette comparaison ureuse appartient au marquis de Mirabeau, qui l'emploie quelque rt dans l'*Ami des hommes*.

Digitized by Google

Le militaire est si noble, qu'il ennoblit mê
ce qu'il y a de plus ignoble dans l'opin
générale, puisqu'il peut exercer les fonctio
de l'exécuteur sans s'avilir, pourvu cepend
qu'il n'exécute que ses pareils, et que, p
leur donner la mort, il ne se serve que
ses armes.

LE CHEVALIER.

Ah! que vous dites là une chose imp
tante, mon cher ami! Dans tout pays c
par quelque considération que l'on pui
imaginer, on s'aviserait de faire exécuter
le soldat des coupables qui n'appartiendrai
pas à cet état, en un clin d'œil, et sa
savoir pourquoi, on verrait s'éteindre to
ces rayons qui environnent la tête du m
taire : on le craindrait, sans doute; car to
homme qui a, pour contenance ordinaire,
bon fusil muni d'une bonne platine, mér
grande attention : mais ce charme indéfinis
ble de l'honneur aurait disparu sans reto
L'officier ne serait plus rien comme officie
s'il avait de la naissance et des vertus, il po
rait être considéré, *malgré* son grade, au l
de l'être *par* son grade; il l'ennoblirait,
lieu d'en être ennobli; et, si ce grade donn

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

Digitized by Google

e grands revenus, il aurait le prix de la ichesse, jamais celui de la noblesse; mais ous avez dit, monsieur le sénateur: « *Pourvu cependant que le soldat n'exécute que ses compagnons, et que, pour les faire mourir, il n'emploie que les armes de son état.* » l faudrait ajouter : *et pourvu qu'il s'agisse l'un crime militaire :* dès qu'il est question l'un crime *vilain*, c'est l'affaire du bourreau.

LE COMTE.

En effet, c'est l'usage. Les tribunaux ordinaires ayant la connaissance des crimes civils, n leur remet les soldats coupables de ces ortes de crimes. Cependant, s'il plaisait au ouverain d'en ordonner autrement, je suis ort éloigné de regarder comme certain que a caractère du soldat en serait blessé; mais ous sommes tous les trois bien d'accord ur les deux autres conditions; et nous ne loutons pas que ce caractère ne fût irrémisiblement flétri si l'on forçait le soldat à usiller le simple citoyen, ou à faire mourir son camarade par le feu ou par la corde. 'our maintenir l'honneur et la discipline l'un corps, d'une association quelconque, es récompenses privilégiées ont moins de

Digitized by Google

force que les châtiments privilégiés :
Romains, le peuple de l'antiquité à la
le plus sensé et le plus guerrier, avai
conçu une singulière idée au sujet des ch
ments militaires de simple correction. Croy
qu'il ne pouvait y avoir de discipline s
bâton, et ne voulant cependant avilir
celui qui frappait, ni celui qui était frap
ils avaient imaginé de consacrer, en qu
que manière, la bastonnade militaire : p
cela ils choisirent un bois, le plus inu
de tous aux usages de la vie, *la vigne*
ils le destinèrent uniquement à châtier
soldat. La vigne, dans la main du centuri
était le signe de son autorité et l'instrum
des punitions corporelles non capitales.
bastonnade, en général, était, chez les
mains, une peine avouée par la loi (1); n
nul homme non militaire ne pouvait
frappé avec la vigne, et nul autre bois
celui de la vigne ne pouvait servir p
frapper un militaire. Je ne sais comm

(1) Elle lui donnait même un nom assez doux, puisqu'elle l'ap
simplement l'*avertissement du bâton ;* tandis qu'elle nommait *châ*
la peine du fouet, qui avait quelque chose de déshonorant. *Fu*
admonitio, flagellorum castigatio. (Callistratus, in lege VII,
de Pœnis.)

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

Digitized by Google

quelque idée semblable ne s'est présentée à l'esprit d'aucun souverain moderne. Si j'étais consulté sur ce point, ma pensée ne ramènerait pas la vigne; car les imitations serviles ne valent rien : je proposerais le laurier.

LE CHEVALIER.

Votre idée m'enchante, et d'autant plus que je la crois très susceptible d'être mise à exécution. Je présenterais bien volontiers, je vous l'assure, à S. M. I. le plan d'une vaste serre qui serait établie dans la capitale, et destinée exclusivement à produire le laurier nécessaire pour fournir des baguettes de discipline à tous les bas officiers de l'armée russe. Cette serre serait sous l'inspection d'un officier général, chevalier de Saint-Georges, au moins de la seconde classe, qui porterait le titre de *haut inspecteur de la serre aux lauriers :* les plantes ne pourraient être soignées, coupées et travaillées que par de vieux invalides d'une réputation sans tache. Le modèle des baguettes, qui devraient être toutes rigoureusement semblables, reposerait à l'office des guerres dans un étui de vermeil; chaque baguette serait suspendue à la bou-

Digitized by Google

tonnière du bas officier par un ruban de Saint-Georges, et sur le fronton de la serre on lirait : *C'est mon bois qui produit mes feuilles*. En vérité, cette niaiserie ne serait point bête. La seule chose qui m'embarrasse un peu, c'est que les caporaux...

LE SÉNATEUR.

Mon jeune ami, quelque génie qu'on ait et de quelque pays qu'on soit, il est impossible d'mproviser un *Code* sans respirer et sans commettre une seule faute, quand il ne s'agirait même que du *Code de la baguette;* ainsi, pendant que vous y songerez un peu plus mûrement, permettez que je continue.

Quoique le militaire soit en lui-même dangereux pour le bien-être et les libertés de toute nation, car la devise de cet état sera toujours plus ou moins celle d'Achille : *Jura, nego mihi nata;* néanmoins les nations les plus jalouses de leurs libertés n'ont jamais pensé autrement que le reste des hommes sur la prééminence de l'état militaire (1);

(1) *Partout*, dit Xénophon, *où les hommes sont religieux, guerriers et obéissants, comment ne serait-on pas à juste droit plein de bonnes espérances?* (Hist. græc. III. 4. 8.) En effet, ces trois points renferment tout.

Digitized by Google

t l'antiquité sur ce point n'a pas pensé autre-
nent que nous : c'est un de ceux où les
nommes ont été constamment d'accord et le
eront toujours. Voici donc le problème que
e vous propose : *Expliquez pourquoi ce qu'il
a de plus honorable dans le monde, au
ugement de tout le genre humain sans excep-
ion, est le droit de verser innocemment le
ang innocent ?* Regardez-y de près, et
ous verrez qu'il y a quelque chose de mys-
érieux et d'inexplicable dans le prix extra-
rdinaire que les hommes ont toujours atta-
hé à la gloire militaire; d'autant que, si
nous n'écoutions que la théorie et les raison-
nements humains, nous serions conduits à
les idées directement opposées. Il ne s'agit
donc point d'expliquer la possibilité de la
guerre par la gloire qui l'environne : il s'agit
vant tout d'expliquer cette gloire même,
e qui n'est pas aisé. Je veux encore vous
faire part d'une autre idée sur le même
ujet. Mille et mille fois on nous a dit que
es nations, étant les unes à l'égard des autres
dans l'état de nature, elles ne peuvent ter-
miner leurs différends que par la guerre.
Mais, puisque aujourd'hui j'ai l'humeur inter-
rogante, je demanderai encore : *Pourquoi*

Digitized by Google

toutes les nations sont demeurées respectivement dans l'état de nature, sans avoir fait jamais un seul essai, une seule tentative pour en sortir? Suivant les folles doctrines dont on a bercé notre jeunesse, il fut un temps où les hommes ne vivaient point en société et cet état imaginaire, on l'a nommé ridiculement *l'état de nature*. On ajoute que les hommes, ayant balancé doctement les avantages des deux états, se déterminèrent pour celui que nous voyons...

LE COMTE.

Voulez-vous me permettre de vous interrompre un instant pour vous faire part d'une réflexion qui se présente à mon esprit contre cette doctrine, que vous appelez si justement *folle*? Le Sauvage tient si fort à ses habitudes les plus brutales que rien ne peut l'en dégoûter. Vous avez vu sans doute, à la tête du *Discours sur l'inégalité des conditions*, l'estampe gravée d'après l'historiette, vraie ou fausse, du Hottentot qui retourne chez ses égaux. Rousseau se doutait peu que ce frontispice était un puissant argument contre le livre. Le Sauvage voit nos arts, nos lois, nos sciences, notre luxe, notre dé

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

Digitized by Google

catesse, nos jouissances de toute espèce, et notre supériorité surtout qu'il ne peut se cacher, et qui pourrait cependant exciter quelques désirs dans des cœurs qui en seraient susceptibles; mais tout cela ne le tente seulement pas, et constamment *il retourne chez ses égaux*. Si donc le Sauvage de nos jours, ayant connaissance des deux états, et pouvant les comparer journellement en certains pays, demeure inébranlable dans le sien, comment veut-on que le Sauvage primitif en soit sorti, par voie de délibération, pour passer dans un autre état dont il n'avait nulle connaissance? Donc la société est aussi ancienne que l'homme, donc le sauvage n'est et ne peut être qu'un homme dégradé et puni. En vérité, je ne vois rien d'aussi clair pour le bon sens qui ne veut pas sophistiquer.

LE SÉNATEUR.

Vous prêchez un converti, comme dit le proverbe; je vous remercie cependant de votre réflexion: on n'a jamais trop d'armes contre l'erreur. Mais pour en revenir à ce que que je disais tout à l'heure, si l'homme a passé *de l'état de nature*, dans le sens vulgaire de ce mot, à l'état de civilisation,

Digitized by Google

ou par délibération ou *par hasard* (je p
encore la langue des insensés), pour
les nations n'ont-elles pas eu autant d'e
ou autant de bonheur que les individus
comment n'ont-elles jamais convenu d
société générale pour terminer les quer
des nations, comme elles sont conve
d'une souveraineté nationale pour term
celles des particuliers? On aura beau tou
en ridicule *l'impraticable paix de l'abb*
Saint-Pierre (car je conviens qu'elle est
praticable), mais je demande pourquoi
demande pourquoi les nations n'ont pu
lever à l'état social comme les particuli
comment la raisonnante Europe surtout
t-elle jamais rien tenté dans ce genre? J'adr
en particulier cette même question
croyants avec encore plus de confiance: c
ment Dieu, qui est l'auteur de la société
individus, n'a-t-il pas permis que l'hom
sa créature chérie, qui a reçu le cara
divin de la perfectibilité, n'ait pas seule
essayé de s'élever jusqu'à la société des
tions? Toutes les raisons imaginables,
établir que cette société est impossible,
literont de même contre la société des
vidus. L'argument qu'on tirerait prin

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

Digitized by Google

ıent de l'impraticable universalité qu'il ılrait donner à la grande souveraineté, ırait point de force : car il est faux qu'elle embrasser l'univers. Les nations sont ísamment classées et divisées par les fleu-, par les mers, par les montagnes, par religions, et par les langues surtout qui plus ou moins d'affinité. Et quand un tain nombre de nations conviendraient les de passer à *l'état de civilisation*, ce ait déjà un grand pas de fait en faveur de ımanité. Les autres nations, dira-t-on, ıberaient sur elles : eh ! qu'importe ? elles ıient toujours plus tranquilles entre elles ılus fortes à l'égard des autres, ce qui est ísant. La perfection n'est pas du tout né-saire sur ce point : ce serait déjà beau-p d'en approcher, et je ne puis me per-der qu'on n'eût jamais rien tenté dans ce re, sans une loi occulte et terrible qui a oin du sang humain.

LE COMTE.

Vous regardez comme un fait incontesta-que jamais on n'a tenté cette *civilisation nations :* il est cependant vrai qu'on l'a tée souvent, et même avec obstination;

Digitized by Google

à la vérité sans savoir ce qu'on faisait, c
était une circonstance très favorable au
cès, et l'on était en effet bien près de ré
autant du moins que le permet l'imp
tion de notre nature. Mais les homm
trompèrent : ils prirent une chose pour
tre, et tout manqua, en vertu, suivant
tes les apparences, de cette loi occulte e
rible dont vous nous parlez.

LE SÉNATEUR.

Je vous adresserais quelques questio
je ne craignais de perdre le fil de mes i
Observez donc, je vous prie, un phéno
bien digne de votre attention : c'est q
métier de la guerre, comme on pourr
croire ou le craindre, si l'expérienc
nous instruisait pas, ne tend nullem
dégrader, à rendre féroce ou dur, au r
celui qui l'exerce : au contraire, il ten
perfectionner. L'homme le plus honnê
ordinairement le militaire honnête, et,
mon compte, j'ai toujours fait un cas
culier, comme je vous le disais dernièren
du bon sens militaire. Je le préfère i
ment aux longs détours des gens d'aff
Dans le commerce ordinaire de la vie

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

Digitized by Google

militaires sont plus aimables, plus faciles, et souvent même, à ce qu'il m'a paru, plus obligeants que les autres hommes. Au milieu des orages politiques, ils se montrent généralement défenseurs intrépides des maximes antiques; et les sophismes les plus éblouissants échouent presque toujours devant leur droiture : ils s'occupent volontiers des choses et des connaissances utiles, de l'économie politique, par exemple : le seul ouvrage peut-être que l'antiquité nous ait laissé sur ce sujet est d'un militaire, Xénophon; et le premier ouvrage du même genre qui ait marqué en France est aussi d'un militaire, le maréchal de Vauban. La religion chez eux se marie à l'honneur d'une manière remarquable; et lors même qu'elle aurait à leur faire de graves reproches de conduite, ils ne lui refuseront point leur épée, si elle en a besoin. On parle beaucoup de la *licence des camps* : elle est grande sans doute, mais le soldat communément ne trouve pas ces vices dans les camps; il les y porte. Un peuple moral et austère fournit toujours d'excellents soldats, terribles seulement sur le champ de bataille. La vertu, la piété même, s'allient très bien avec le courage militaire; loin d'affaiblir le

Digitized by Google

guerrier, elles l'exaltent. Le cilice de
Louis ne le gênait point sous la cuir
Voltaire même est convenu de bonn
qu'une armée prête à périr pour obéir à
serait invincible (1). Les lettres de R
vous ont sans doute appris que lorsqu'i
vait l'armée de Louis XIV en 1691, en
lité d'historiographe de France, jam
n'assistait à la messe dans le camp s
voir quelque mousquetaire communier
la plus grande édification.

Cherchez dans les œuvres spirituelles d
nélon la lettre qu'il écrivait à un officier d
amis. Désespéré de n'avoir pas été em
à l'armée, comme il s'en était flatté
homme avait été conduit, probablemen
Fénélon même, dans les voies de la
haute perfection : il en était à *l'amour p*
à *la mort des Mystiques*. Or, croyez
peut-être que l'âme tendre et aimant
Cygne de Cambrai trouvera des comp
tions pour son ami dans les scènes de
nage auxquelles il ne devra prendre au
part ; qu'il lui dira : *Après tout, vous*

(1) C'est à propos du vaillant et pieux marquis de Fénélon
la bataille de Rocoux, que Voltaire a fait cet aveu. (*Histoire de L*
tom. 1er, chap. XVIII.)

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

Digitized by Google

heureux; vous ne verrez point les horreurs de la guerre et le spectacle épouvantable de tous les crimes qu'elle entraîne? Il se garde bien de lui tenir ces propos de femmelette; il le console, au contraire, et s'afflige avec lui. Il voit dans cette privation un malheur accablant, une croix amère, toute propre à le détacher du monde.

Et que dirons-nous de cet autre officier, à qui madame Guyon écrivait qu'il ne devait point s'inquiéter, s'il lui arrivait quelquefois de perdre la messe les jours ouvriers, *surtout à l'armée?* Les écrivains de qui nous tenons ces anecdotes vivaient cependant dans un siècle passablement guerrier, ce me semble : mais c'est que rien ne s'accorde dans ce monde comme l'esprit religieux et l'esprit militaire.

LE CHEVALIER.

Je suis fort éloigné de contredire cette vérité; cependant il faut convenir que si la vertu ne gâte point le courage militaire, il peut du moins se passer d'elle : car l'on a vu, à certaines époques, des légions d'athées obtenir des succès prodigieux.

Digitized by Google

LE SÉNATEUR.

Pourquoi pas, je vous prie, si ces ath
combattaient d'autres? Mais permettez
continue. Non-seulement l'état militair
lie fort bien en général avec la moral
l'homme, mais, ce qui est tout-à-fait ex
dinaire, c'est qu'il n'affaiblit nulleme
vertus douces qui semblent le plus op
au métier des armes. Les caractères l
doux aiment la guerre, la désirent et l
avec passion. Au premier signal, ce
homme aimable, élevé dans l'horreu
violence et du sang, s'élance du foy
ternel, et court les armes à la main
cher sur le champ de bataille ce qu
pelle *l'ennemi*, sans savoir encore c
c'est qu'un *ennemi*. Hier il se serait
mal s'il avait écrasé par hasard le ca
sa sœur: demain vous le verrez mon
un monceau de cadavres, *pour voir d*
loin, comme disait Charron. Le sa
ruisselle de toutes parts ne fait que l'
à répandre le sien et celui des autr
s'enflamme par degrés, et il en viend
qu'à *l'enthousiasme du carnage*.

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

Digitized by Google

LE CHEVALIER.

Vous ne dites rien de trop : avant ma vingt-quatrième année révolue, j'avais vu trois fois *l'enthousiasme du carnage :* je l'ai éprouvé moi-même, et je me rappelle surtout un moment terrible ou j'aurais passé au fil de l'épée une armée entière, si j'en avais eu le pouvoir.

LE SÉNATEUR.

Mais si, dans le moment où nous parlons, on vous proposait de saisir la blanche colombe avec le sang froid d'un cuisinier, puis...

LE CHEVALIER.

Fi donc! vous me faites mal au cœur!

LE SÉNATEUR.

Voilà précisément le phénomène dont je vous parlais tout à l'heure. Le spectacle épouvantable du carnage n'endurcit point le véritable guerrier. Au milieu du sang qu'il fait couler, il est humain comme l'épouse est chaste dans les transports de l'amour. Dès qu'il a remis l'épée dans le fourreau, la sainte humanité reprend ses droits, et peut-être que les sentiments les plus exaltés et les plus généreux se trouvent chez les militaires. Rappe-

Digitized by Google

lez-vous, M. le chevalier, le grand siècl
la France. Alors la religion, la valeur
science s'étant mises pour ainsi dire en é
libre, il en résulta ce beau caractère
tous les peuples saluèrent par une accla
tion unanime comme le modèle du carac
européen. Séparez-en le premier élém
l'ensemble, c'est-à-dire toute la beauté,
paraît. On ne remarque point assez combie
élément est nécessaire à tout, et le rôle
joue là même où les observateurs légers p
raient le croire étranger. L'esprit divin
s'était particulièrement reposé sur l'Eu
adoucissait jusqu'aux fléaux de la justice
nelle, et la *guerre européenne* marquera
jours dans les annales de l'univers. On
tuait, sans doute, on brûlait, on ravage
on commettait même si vous voulez mil
mille crimes inutiles, mais cependant
commençait la guerre au mois de mai
la terminait au mois de décembre; on
mait sous la toile; le soldat seul comba
le soldat. Jamais les nations n'étaien
guerre, et tout ce qui est faible était sa
travers les scènes lugubres de ce fléau de
tateur.

C'était cependant un magnifique spec

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

Digitized by Google

que celui de voir tous les souverains d'Europe, retenus par je ne sais quelle modération impérieuse, ne demander jamais à leurs peuples, même dans le moment d'un grand péril, tout ce qu'il était possible d'en obtenir : ils se servaient doucement de l'homme, et tous, conduits par une force invisible, évitaient de frapper sur la souveraineté ennemie aucun de ces coups *qui peuvent rejaillir :* gloire, honneur, louange éternelle à la loi d'amour proclamée sans cesse au centre de l'Europe ! Aucune nation ne triomphait de l'autre : la guerre antique n'existait plus que dans les livres ou chez les peuples *assis à l'ombre de la mort;* une province, une ville, souvent même quelques villages, terminaient, en changeant de maître, des guerres acharnées. Les égards mutuels, la politesse la plus recherchée, savaient se montrer au milieu du fracas des armes. La bombe, dans les airs, évitait le palais des rois; des danses, des spectacles, servaient plus d'une fois d'intermèdes aux combats. L'officier ennemi invité à ces fêtes venait y parler en riant de la bataille qu'on devait donner le lendemain; et, dans les horreurs mêmes de la plus sanglante mêlée, l'oreille du mourant pou-

Digitized by Google

vait entendre l'accent de la pitié et les for
mules de la courtoisie. Au premier signal de
combats, de vastes hôpitaux s'élevaient de
toutes parts : la médecine, la chirurgie, la
pharmacie, amenaient leurs nombreux adep
tes; au milieu d'eux s'élevait le génie de *saint
Jean de Dieu*, de *saint Vincent de Paul*
plus grand, plus fort que l'homme, con
stant comme la foi, actif comme l'espérance
habile comme l'amour. Toutes les victime
vivantes étaient recueillies, traitées, conso
lées : toute plaie était touchée par la main de
la science et par celle de la charité !... Vous
parliez tout à l'heure, M. le chevalier, de
légions d'*athées* qui ont obtenu des succès
prodigieux : je crois que si l'on pouvait en
régimenter des tigres, nous verrions encore
de plus grandes merveilles : jamais le Chris
tianisme, si vous y regardez de près, ne
vous paraîtra plus sublime, plus digne de
Dieu, et plus fait pour l'homme qu'à la
guerre. Quand vous dites, au reste, *légions
d'athées*, vous n'entendez pas cela à la lettre
mais supposez ces légions aussi mauvaises
qu'elles peuvent l'être, savez-vous commen
on pourrait les combattre avec le plus d'a
vantage? ce serait en leur opposant le prin

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

Digitized by Google

cipe diamétralement contraire à celui qui les aurait constituées. Soyez bien sûr que des *légions d'athées* ne tiendraient pas contre des *légions fulminantes*.

Enfin, messieurs, les fonctions du soldat sont terribles; mais il faut qu'elles tiennent à une grande loi du monde spirituel, et l'on ne doit pas s'étonner que toutes les nations de l'univers se soient accordées à voir dans ce fléau quelque chose encore de plus particulièrement divin que dans les autres; croyez que ce n'est pas sans une grande et profonde raison que le titre de DIEU DES ARMÉES brille à toutes les pages de l'Ecriture sainte. Coupables mortels, et malheureux, parce que nous sommes coupables! c'est nous qui rendons nécessaires tous les maux physiques, mais surtout la guerre : les hommes s'en prennent ordinairement aux souverains, et rien n'est plus naturel : Horace disait en se jouant :

« Du délire des rois les peuples sont punis. »

Mais J.-B. Rousseau a dit avec plus de gravité et de véritable philosophie :

« C'est le courroux des rois qui fait armer la terre,
« C'est le courroux du Ciel qui fait armer les rois. »

Observez de plus que cette loi déjà si terrible de la guerre n'est cependant qu'un cha-

Digitized by Google

pitre de la loi générale qui pèse sur l'univers.

Dans le vaste domaine de la nature vivante, il règne une violence manifeste, une espèce de rage prescrite qui arme tous les êtres *in mutua funera :* dès que vous sortez du règne insensible, vous trouvez le décret de la mort violente écrit sur les frontières mêmes de la vie. Déjà, dans le règne végétal, on commence à sentir la loi : depuis l'immense catalpa jusqu'au plus humble graminée, combien de plantes *meurent*, et combien sont *tuées !* mais, dès que vous entrez dans le règne animal, la loi prend tout à coup une épouvantable évidence. Une force, à la fois cachée et palpable, se montre continuellement occupée à mettre à découvert le principe de la vie par des moyens violents. Dans chaque grande division de l'espèce animale, elle a choisi un certain nombre d'animaux qu'elle a chargés de dévorer les autres : ainsi, il y a des insectes de proie, des reptiles de proie, des oiseaux de proie, des poissons de proie, et des quadrupèdes de proie. Il n'y a pas un instant de la durée où l'être vivant ne soit dévoré par un autre. Au-dessus de ces nombreuses races d'animaux est placé l'homme, dont la

Digitized by Google

main destructice n'épargne rien de ce qui vit; l tue pour se nourrir, il tue pour se vêtir, l tue pour se parer, il tue pour attaquer, l tue pour se défendre, il tue pour s'instruire, il tue pour s'amuser, il tue pour tuer: roi superbe et terrible, il a besoin de tout, et rien ne lui résiste. Il sait combien la tête du requin ou du cachalot lui fournira de barriques d'huile; son épingle déliée pique sur le carton des musées l'élégant papillon qu'il a saisi au vol sur le sommet du Mont-Blanc ou du Chimboraço; il empaille le crocodile, il embaume le colibri; à son ordre, le serpent à sonnettes vient mourir dans la liqueur conservatrice qui doit le montrer intact aux yeux d'une longue suite d'observateurs. Le cheval qui porte son maître à la chasse du tigre se pavane sous la peau de ce même animal; l'homme demande tout à la fois, à l'agneau ses entrailles pour faire résonner une harpe, à la baleine ses fanons pour soutenir le corset de la jeune vierge, au loup sa dent la plus meurtrière pour polir les ouvrages légers de l'art, à l'éléphant ses défenses pour façonner le jouet d'un enfant : ses tables sont couvertes de cadavres. Le philosophe peut même découvrir comment

Digitized by Google

le carnage permanent est prévu et ordo
dans le grand tout. Mais cette loi s'arrêt
t-elle à l'homme? non sans doute. Cep
dant quel être exterminera celui qui les
terminera tous? Lui. C'est l'homme qui
chargé d'égorger l'homme. Mais comm
pourra-t-il accomplir la loi, lui qui est
être moral et miséricordieux; lui qui est
pour aimer; lui qui pleure sur les au
comme sur lui-même, qui trouve du pla
à pleurer, et qui finit par inventer des
tions pour se faire pleurer; lui enfin à qu
a été déclaré *qu'on redemandera jusqu'à*
dernière goutte du sang qu'il aura versé
justement (1)? c'est la guerre qui accomp
le *décret*. N'entendez-vous pas la *terre*
crie et demande du sang? Le sang des a
maux ne lui suffit pas, ni même celui
coupables versé par le glaive des lois. S
justice humaine les frappait tous, il
aurait point de guerre; mais elle ne sau
en atteindre qu'un petit nombre, et souv
même elle les épargne, sans se douter
sa féroce humanité contribue à nécessiter
guerre, si, dans le même temps surtout,

(1) Gen. IX, 5.

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

Digitized by Google

autre aveuglement, non moins stupide et non moins funeste, travaillait à éteindre l'expiation dans le monde. La *terre* n'a pas crié en vain : la guerre s'allume. L'homme, saisi tout à coup d'une fureur *divine*, étrangère à la haine et à la colère, s'avance sur le champ de bataille sans savoir ce qu'il veut ni même ce qu'il fait. Qu'est-ce donc que cette horrible énigme? Rien n'est plus contraire à sa nature, et rien ne lui répugne moins : il fait avec enthousiasme ce qu'il a en horreur. N'avez-vous jamais remarqué que, sur le champ de mort, l'homme ne désobéit jamais? il pourra bien massacrer Nerva ou Henri IV; mais le plus abominable tyran, le plus insolent boucher de chair humaine n'entendra jamais là : *Nous ne voulons plus vous servir*. Une révolte sur le champ de bataille, un accord pour s'embrasser en reniant un tyran, est un phénomène qui ne se présente pas à ma mémoire. Rien ne résiste, rien ne peut résister à la force qui traîne l'homme au combat; innocent meurtrier, instrument passif d'une main redoutable, *il se plonge tête baissée dans l'abîme qu'il a creusé lui-même; il donne, il reçoit la mort sans se douter que c'est lui qui a fait la mort*(1).

(1) *Infixæ sunt gentes in interitu, quem fecerunt.* (Ps. IX, 16.)

Digitized by Google

Ainsi s'accomplit sans cesse, depuis le ciron jusqu'à l'homme, la grande loi de la destruction violente des êtres vivants. La terre entière, continuellement imbibée de sang, n'est qu'un autel immense où tout ce qui vit doit être immolé sans fin, sans mesure, sans relâche, jusqu'à la consommation des choses, jusqu'à l'extinction du mal, jusqu'à la mort de la mort (1).

Mais l'anathème doit frapper plus directement et plus visiblement sur l'homme : l'ange exterminateur tourne comme le soleil autour de ce malheureux globe, et ne laisse respirer une nation que pour en frapper d'autres. Mais lorsque les crimes, et surtout les crimes d'un certain genre, se sont accumulés jusqu'à un point marqué, l'ange presse sans mesure son vol infatigable. Pareil à la torche ardente tournée rapidement, l'immense vitesse de son mouvement le rend présent à la fois sur tous les points de sa redoutable orbite. Il frappe au même instant tous les peuples de la terre ; d'autre fois, ministre d'une vengeance précise et infaillible,

(1) *Car le dernier ennemi qui doit être détruit, c'est la mort.* (S. Paul aux Cor. I, 15, 26.)

Digitized by Google

il s'acharne sur certaines nations et les baigne dans le sang. N'attendez pas qu'elles fassent aucun effort pour échapper à leur jugement ou pour l'abréger. On croit voir ces grands coupables, éclairés par leur conscience, qui demandent le supplice et l'acceptent pour y trouver l'expiation. Tant qu'il leur restera du sang, elles viendront l'offrir; et bientôt une *rare jeunesse* se fera raconter ces guerres désolatrices produites par les crimes de ses pères.

La guerre est donc divine en elle-même, puisque c'est une loi du monde.

La guerre est divine par ses conséquences d'un ordre surnaturel tant générales que particulières; conséquences peu connues parce qu'elles sont peu recherchées, mais qui n'en sont pas moins incontestables. Qui pourrait douter que la mort trouvée dans les combats n'ait de grands priviléges ? et qui pourrait croire que les victimes de cet épouvantable jugement aient versé leur sang en vain ? Mais il n'est pas temps d'insister sur ces sortes de matières; notre siècle n'est pas mûr encore pour s'en occuper : laissons-lui sa physique, et tenons cependant toujours nos yeux fixés sur ce monde invisible qui expliquera tout.

Digitized by Google

La guerre est divine dans la gloire m
rieuse qui l'environne, et dans l'attrait
moins inexplicable qui nous y porte.

La guerre est divine dans la prote
accordée aux grands capitaines, même
plus hasardeux, qui sont rarement fra
dans les combats, et seulement lorsque
renommée ne peut plus s'accroître et
leur mission est remplie.

La guerre est divine par la manière
elle se déclare. Je ne veux excuser pers
mal à propos; mais combien ceux q
regarde comme les auteurs immédiats
guerres sont entraînés eux-mêmes pa
circonstances ! Au moment précis amen
les hommes et prescrit par la justice,
s'avance pour venger l'iniquité que les
tants du monde ont commise contre lui
terre avide de sang, comme nous l'avon
tendu il y a quelques jours (1), *ouv*
bouche pour le recevoir et le retenir
son sein jusqu'au moment où elle devr
rendre. Applaudissons donc autant q
voudra au poète estimable qui s'écrie :

« Au moindre intérêt qui divise
« Ces foudroyantes majestés,

(1) *Voy.* tom. i.

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

Digitized by Google

« Bellonne porte la réponse,
« Et toujours le salpêtre annonce
« Leurs meurtrières volontés. »

Mais que ces considérations très inférieures nous empêchent point de porter nos re-rds plus haut.

La guerre est divine dans ses résultats qui nappent absolument aux spéculations de raison humaine : car ils peuvent être tout férents entre deux nations, quoique l'action la guerre se soit montrée égale de part et utre. Il y a des guerres qui avilissent les ions, et les avilissent pour des siècles; utres les exaltent, les perfectionnent de ites manières, et remplacent même bien-, ce qui est fort extraordinaire, les pertes omentanées, par un surcroît visible de pulation. L'histoire nous montre souvent spectacle d'une population riche et crois-nte au milieu des combats les plus meur-ers; mais il y a des guerres vicieuses, des erres de malédictions, que la conscience onnaît bien mieux que le raisonnement : nations en sont blessées à mort, et dans r puissance, et dans leur caractère; alors us pouvez voir le vainqueur même dégra-, appauvri, et gémissant au milieu de ses

Digitized by Google

tristes lauriers, tandis que sur les ter
vaincu, vous ne trouverez, après qu
moments, pas un atelier, pas une cl
qui demande un homme.

La guerre est divine par l'indéfini
force qui en détermine les succès.
sûrement sans y réfléchir, mon cher
lier, que vous répétiez l'autre jour la c
maxime, que *Dieu est toujours po*
gros bataillons. Je ne croirai jamais
appartienne réellement au grand ho
qui on l'attribue (1); il peut se faire
qu'il ait avancé cette maxime en se joua
sérieusement dans un sens limité et trè
car Dieu, dans le gouvernement ter
de sa providence, ne déroge point (
de miracle excepté) aux lois générales
établies pour toujours. Ainsi, comm
hommes sont plus forts qu'un, cent
hommes doivent avoir plus de force e
tion que cinquante mille. Lorsque no
mandons à Dieu la victoire, nous
demandons pas de déroger aux lois gé
de l'univers ; cela serait trop extrava
mais ces lois se combinent de mille ma

(1) Turenne.

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

Digitized by Google

se laissent vaincre jusqu'à un point qu'on
e peut assigner. Trois hommes sont plus
rts qu'un seul sans doute : la proposition
énérale est incontestable; mais un homme
abile peut profiter de certaines circonstan-
es, et un seul Horace tuera les trois Curiaces.
*In corps qui a plus de masse qu'un autre
plus de mouvement :* sans doute, si les
tesses sont égales; mais il est égal d'avoir
ois de masse et deux de vitesse, ou trois
e vitesse et deux de masse. De même une
rmée de 40,000 hommes est inférieure
hysiquement à une autre armée de 60,000 :
ais si la première a plus de courage, d'ex-
érience et de discipline, elle pourra battre
seconde ; car elle a plus d'action avec
oins de masse, et c'est ce que nous voyons
chaque page de l'histoire. Les guerres
ailleurs supposent toujours une certaine
galité; autrement il n'y a point de guerre.
mais je n'ai lu que la république de Raguse
t déclaré la guerre aux sultans, ni celle de
enève aux rois de France. Toujours il y a
n certain équilibre dans l'univers politique,
même il ne dépend pas de l'homme de
rompre (si l'on excepte certains cas rares,
récis et limités); voilà pourquoi les coali-

Digitized by Google

tions sont si difficiles : si elles ne l'étaient pas, la politique étant si peu gouvernée par la justice, tous les jours on s'assemblerait pour détruire une puissance ; mais ces projets réussissent peu, et le faible même leur échappe avec une facilité qui étonne dans l'histoire. Lorsqu'une puissance trop prépondérante épouvante l'univers, on s'irrite de ne trouver aucun moyen pour l'arrêter ; on se répand en reproches amers contre l'égoïsme et l'immoralité des cabinets qui les empêchent de se réunir pour conjurer le danger commun : c'est le cri qu'on entendit aux beaux jours de Louis XIV ; mais, dans le fond, ces plaintes ne sont pas fondées. Une coalition entre plusieurs souverains, faite sur les principes d'une morale pure et désintéressée, serait un miracle. Dieu, qui ne le doit à personne, et qui n'en fait point d'inutiles, emploie, pour rétablir l'équilibre, deux moyens plus simples : tantôt le géant s'égorge lui-même, tantôt une puissance bien inférieure jette sur son chemin un obstacle imperceptible, mais qui grandit ensuite on ne sait comment, et devient insurmontable ; comme un faible rameau, arrêté dans le courant d'un fleuve, produit enfin un attérissement qui le détourne.

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

Digitized by Google

En partant donc de l'hypothèse de l'équilibre, du moins approximatif, qui a toujours lieu, ou parce que les puissances belligérantes sont égales, ou parce que les plus faibles ont des alliés, combien de circonstances imprévues peuvent déranger l'équilibre et faire avorter ou réussir les plus grands projets, en dépit de tous les calculs de la prudence humaine! Quatre siècles avant notre ère, des oies sauvèrent le Capitole; neuf siècles après la même époque, sous l'empereur Arnoulf, Rome fut prise par un lièvre. Je doute que, de part ni d'autre, on comptât sur de pareils alliés ou qu'on redoutât de pareils ennemis. L'histoire est pleine de ces événements inconcevables qui déconcertent les plus belles spéculations. Si vous jetez d'ailleurs un coup d'œil plus général sur le rôle que joue à la guerre la puissance morale, vous conviendrez que nulle part la main divine ne se fait sentir plus vivement à l'homme : on dirait que c'est un *département*, passez-moi ce terme, dont la Providence s'est réservée la direction, et dans lequel elle ne laisse agir l'homme que d'une manière à peu près mécanique, puisque les succès y dépendent presque entièrement de ce qui dépend le

Digitized by Google

moins de lui. Jamais il n'est averti plus s
vent et plus vivement qu'à la guerre de
propre nullité et de l'inévitable puissa
qui règle tout. C'est l'opinion qui perd
batailles, et c'est l'opinion qui les gag
L'intrépide Spartiate sacrifiait à la p
(Rousseau s'en étonne quelque part,
ne sais pourquoi); Alexandre sacrifia a
à la peur avant la bataille d'Arbelles. Cer
ces gens-là avaient grandement raison,
pour rectifier cette dévotion pleine de se
il suffit de prier *Dieu qu'il daigne ne*
nous envoyer la peur. La peur! Charle
se moqua plaisamment de cette épitaphe c
lut en passant : *Ci-gît qui n'eut jamais p*
Et quel homme n'a jamais eu peur dans
vie? qui n'a point eu l'occasion d'admir
et dans lui, et autour de lui, et dans l'
toire, la toute-puissante faiblesse de c
passion, qui semble souvent avoir plus d'
pire sur nous à mesure qu'elle a moins de
tifs raisonnables? *Prions donc*, mons
le chevalier, car *c'est à vous, s'il vous p*
que ce discours s'adresse, puisque c'est v
qui avez appelé ces réflexions; prions I
de toutes nos forces, qu'il écarte de n
et de nos amis la peur qui est à ses ord

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

Digitized by Google

t qui peut ruiner en un instant les plus elles spéculations militaires.

Et ne soyez pas effarouché de ce mot de *eur;* car si vous le preniez dans son sens e plus strict, vous pourriez dire que la chose u'il exprime est rare, et qu'il est honteux le la craindre. Il y a une peur de femme ui s'enfuit en criant; et celle-là, il est permis, ordonné même de ne pas la regarder omme possible, quoiqu'elle ne soit pas tout fait un phénomène inconnu. Mais il y a ne autre peur bien plus terrible, qui desend dans le cœur le plus mâle, le glace, t lui persuade qu'il est vaincu. Voilà le fléau pouvantable toujours suspendu sur les arnées. Je faisais un jour cette question à un nilitaire du premier rang, que vous conaissez l'un et l'autre. *Dites-moi, M. le Général, qu'est-ce qu'une bataille perdue? e n'ai jamais bien compris cela.* Il me réondit après un moment de silence : *Je n'en ais rien.* Et après un second silence il ajouta : *C'est une bataille qu'on croit avoir perdue.* Rien n'est plus vrai. Un homme qui se bat vec un autre est vaincu lorsqu'il est tué ou errassé, et que l'autre est debout; il n'en est pas ainsi de deux armées : l'une ne peut

Digitized by Google

être tuée, tandis que l'autre reste en pi
Les forces se balancent ainsi que les mor
et depuis surtout que l'invention de la pou
a mis plus d'égalité dans les moyens de d
truction, une bataille ne se perd plus ma
riellement; c'est-à-dire parce qu'il y a p
de morts d'un côté que de l'autre : au
Frédéric II, qui s'y entendait un peu, disa
Vaincre, c'est avancer. Mais quel est ce
qui avance ? c'est celui dont la conscien
et la contenance font reculer l'autre. R
pelez-vous, M. le comte, ce jeune milita
de votre connaissance particulière, qui v
peignait un jour dans une de ses lettre
ce moment solennel où, sans savoir pourqu
une armée se sent portée en avant, comme
elle glissait sur un plan incliné. Je me s
viens que vous fûtes frappé de cette phras
qui exprime en effet à merveille le mome
décisif; mais ce moment échappe tout à f
à la réflexion, et prenez garde surtout q
ne s'agit nullement du nombre dans ce
affaire. Le soldat *qui glisse en avant* a-
compté les morts ? L'opinion est si puissa
à la guerre qu'il dépend d'elle de changer
nature d'un même évènement, et de
donner deux noms différents, sans au

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

Digitized by Google

raison que son bon plaisir. Un général se jette entre deux corps ennemis, et il écrit à sa cour : *Je l'ai coupé, il est perdu.* Celui-ci écrit à la sienne : *Il s'est mis entre deux feux, il est perdu.* Lequel des deux s'est trompé? celui qui se laissera saisir par la *froide déesse*. En supposant toutes les circonstances et celle du nombre surtout, égales de part et d'autre au moins d'une manière approximative, montrez-moi entre les deux positions une différence qui ne soit pas purement morale. Le terme de *tourner* est aussi une de ces expressions que l'opinion *tourne* à la guerre comme elle l'entend. Il n'y a rien de si connu que la réponse de cette femme de Sparte à son fils qui se plaignait d'avoir une épée trop courte : *Avance d'un pas;* mais si le jeune homme avait pu se faire entendre du champ de bataille, et crier à sa mère : *Je suis tourné*, la noble Lacédémonienne n'aurait pas manqué de lui répondre : *Tourne-toi.* C'est l'imagination qui perd les batailles (1).

Ce n'est pas même toujours à beaucoup près le jour où elles se donnent qu'on sait

(1) *Et qui primi omnium vincuntur, oculi.* (Tac.)

Digitized by Google

si elles sont perdues ou gagnées : c'e
lendemain, c'est souvent deux ou trois j
après. On parle beaucoup de batailles
le monde sans savoir ce que c'est ; on est
tout assez sujet à les considérer comme
points, tandis qu'elles couvrent deux ou
lieues de pays : on vous dit gravement : C
ment ne savez-vous pas ce qui s'est passé
ce combat puisque vous y étiez ? tandis
c'est précisément le contraire qu'on pou
dire assez souvent. Celui qui est à la d
sait-il ce qui se passe à la gauche ? sa
seulement ce qui se passe à deux pas de
Je me représente aisément une de ces sc
épouvantables : sur un vaste terrain cou
de tous les apprêts du carnage, et qui se
s'ébranler sous les pas des hommes et
chevaux; au milieu du feu et des tourbil
de fumée ; étourdi, transporté par le re
assement des armes à feu et des instrum
militaires, par des voix qui command
qui hurlent ou qui s'éteignent; environn
morts, de mourants, de cadavres mut
possédé tour à tour par la crainte, par l'
rance, par la rage, par cinq ou six ivr
différentes, que devient l'homme? que
il? que sait-il au bout de quelques heu

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

Digitized by Google

que peut-il sur lui et sur les autres ? Parmi cette foule de guerriers qui ont combattu tout le jour, il n'y en a souvent pas un seul, et pas même le général, qui sache où est le vainqueur. Il ne tiendrait qu'à moi de vous citer des batailles modernes, des batailles fameuses dont la mémoire ne périra jamais; des batailles qui ont changé la face des affaires en Europe, et qui n'ont été perdues que parce que tel ou tel homme a cru qu'elles l'étaient; de manière qu'en supposant toutes les circonstances égales, et pas une goutte de sang de plus versée de part et d'autre, un autre général aurait fait chanter le *Te Deum* chez lui, et forcé l'histoire de dire tout le contraire de ce qu'elle dira. Mais, de grâce, à quelle époque a-t-on vu la puissance morale jouer à la guerre un rôle plus étonnant que de nos jours ? n'est-ce pas une véritable magie que tout ce que nous avons vu depuis vingt ans? C'est sans doute aux hommes de cette époque qu'il appartient de s'écrier :

Et quel temps fut jamais plus fertile en miracles?

Mais, sans sortir du sujet qui nous occupe maintenant, y a-t-il, dans ce genre, un seul événement contraire aux plus évidents calculs

Digitized by Google

de la probabilité que nous n'ayons vu s'accomplir en dépit de tous les efforts de la prudence humaine? N'avons-nous pas fini même par voir perdre des batailles gagnées? au reste, messieurs, je ne veux rien exagérer, car vous savez que j'ai une haine particulière pour l'exagération, qui est le mensonge des honnêtes gens. Pour peu que vous en trouviez dans ce que je viens de dire, je passe condamnation sans disputer, d'autant plus volontiers que je n'ai nul besoin d'avoir raison dans toute la rigueur de ce terme. Je crois en général que les batailles ne se gagnent ni ne se perdent point physiquement. Cette proposition n'ayant rien de rigide, elle se prête à toutes les restrictions que vous jugerez convenables, pourvu que vous m'accordiez à votre tour (ce que nul homme sensé ne peut me contester) que la puissance morale a une action immense à la guerre, ce qui me suffit. Ne parlons donc plus de *gros bataillons*, M. le Chevalier; car il n'y a pas d'idée plus fausse et plus grossière, si on ne la restreint dans le sens que je crois avoir expliqué assez clairement.

Digitized by Google

LE COMTE.

Votre patrie, M. le sénateur, ne fut pas sauvée par de *gros bataillons*, lorsqu'au commencement du XVIIe siècle, le prince Pajarski et un marchand de bestiaux, nommé Mignin, la délivrèrent d'un joug insupportable. L'honnête négociant promit ses biens et ceux de ses amis, en montrant le ciel à Pajarski, qui promit son bras et son sang : ils commencèrent avec mille hommes, et ils réussirent.

LE SÉNATEUR.

Je suis charmé que ce trait se soit présenté à votre mémoire ; mais l'histoire de toutes les nations est remplie de faits semblables qui montrent comment la puissance du nombre peut être produite, excitée, affaiblie ou annulée par une foule de circonstances qui ne dépendent pas de nous. Quant à nos *Te Deum*, si multipliés et souvent si déplacés, je vous les abandonne de tout mon cœur, M. le chevalier. Si Dieu nous ressemblait, ils attireraient la foudre ; mais il sait ce que nous sommes, et nous traite selon notre ignorance. Au surplus, quoiqu'il y ait des abus sur ce point comme il y en

Digitized by Google

a dans toutes les choses humaines, la coutume générale n'en est pas moins sainte et louable.

Toujours il faut demander à Dieu des succès, et toujours il faut l'en remercier; or comme rien dans ce monde ne dépend plus immédiatement de Dieu que la guerre; qu'il a restreint sur cet article le pouvoir naturel de l'homme, et qu'il aime à s'appeler *le Dieu de la guerre*, il y a toutes sortes de raisons pour nous de redoubler nos vœux lorsque nous sommes frappés de ce fléau terrible; et c'est encore avec grande raison que les nations chrétiennes sont convenues tacitement, lorsque leurs armes ont été heureuses, d'exprimer leur reconnaissance envers le *Dieu des armées* par un *Te Deum*; car je ne crois pas que, pour le remercier des victoires qu'on ne tient que de lui, il soit possible d'employer une plus belle prière: elle appartient à votre église, monsieur le comte.

LE COMTE.

Oui, elle est née en Italie, à ce qui paraît; et le titre d'*Hymne ambroisienne* pourrait faire croire qu'elle appartient exclusivement à saint Ambroise: cependant on croit assez

Digitized by Google

généralement, à la vérité sur la foi d'une simple tradition, que le *Te Deum* fut, s'il est permis de s'exprimer ainsi, *improvisé* à Milan par les deux grands et saints docteurs saint Ambroise et saint Augustin, dans un transport de ferveur religieuse; opinion qui n'a rien que de très probable. En effet, ce cantique inimitable, conservé, traduit par votre église et par les communions protestantes, ne présente pas la plus légère trace du travail et de la méditation, n'est point une *composition:* c'est une *effusion;* c'est une poésie brûlante, affranchie de tout mètre; c'est un dithyrambe divin où l'enthousiasme, volant de ses propres ailes, méprise toutes les ressources de l'art. Je doute que la foi, l'amour, la reconnaissance, aient parlé jamais de langage plus vrai et plus pénétrant.

LE CHEVALIER.

Vous me rappelez ce que vous nous dîtes dans notre dernier entretien sur le caractère intrinsèque des différentes prières. C'est un sujet que je ne n'avais jamais médité; et vous me donnez envie de faire *un cours de prières :* ce sera un objet d'érudition, car toutes les nations ont prié.

Digitized by Google

LE COMTE.

Ce sera un cours très intéressant et qui ne sera pas de pure érudition. Vous trouverez sur votre route une foule d'observations intéressantes ; car la prière de chaque nation est une espèce d'indicateur qui nous montre evec une précision mathématique la position morale de cette nation. Les Hébreux, par exemple, ont donné quelquefois à Dieu le nom de *père :* les Païens mêmes ont fait grand usage de ce titre ; mais lorsqu'on en vient à la prière, c'est autre chose : vous ne trouverez pas dans toute l'antiquité profane, ni même dans l'ancien Testament, un seul exemple que l'homme ait donné à Dieu le le titre de *père* en lui parlant dans la prière. Pourquoi encore les hommes de l'antiquité, étrangers à la révélation de Moïse, n'ont-ils jamais su exprimer le repentir dans leurs prières ? Ils avaient des remords comme nous puisqu'ils avaient une conscience : leurs grands criminels parcouraient la terre et les mers pour trouver des expiations et des expiateurs ; ils sacrifiaient à tous les dieux irrités ; ils se parfumaient, ils s'inondaient d'eau et de sang ; mais le *cœur contrit* ne se voit point

Digitized by Google

jamais ils ne savent demander pardon dans leurs prières. Ovide, après mille autres, a pu mettre ces mots dans la bouche de l'homme outragé qui pardonne au coupable : *Non quia tu dignus, sed quia mitis ego ;* mais nul ancien n'a pu transporter ces mêmes mots dans la bouche du coupable parlant à Dieu. Nous avons l'air de traduire Ovide dans la liturgie de la messe lorsque nous disons : *Non æstimator meriti, sed veniæ largitor admitte ;* et cependant nous disons alors ce que le genre humain entier n'a jamais pu dire sans révélation ; car l'homme savait bien qu'il pouvait *irriter* Dieu ou *un Dieu*, mais non qu'il pouvait *l'offenser*. Les mots de *crime* et de *criminel* appartiennent à toutes les langues : ceux de *péché* et de *pécheur* n'appartiennent qu'à la langue chrétienne. Par une raison du même genre, toujours l'homme a pu appeler Dieu *père*, ce qui n'exprime qu'une relation de création et de puissance ; mais nul homme, par ses propres forces, n'a pu dire *mon père !* car ceci est une relation d'amour, étrangère même au mont Sinaï, et qui n'appartient qu'au Calvaire.

Encore une observation : la barbarie du peuple hébreu est une des thèses favorites

Digitized by Google

du XVIIIe siècle ; il n'est permis d'accorder à ce peuple aucune science quelconque : il ne connaissait pas la moindre vérité physique ni astronomique : pour lui, la terre n'était qu'une *platitude* et le ciel qu'un *baldaquin;* sa langue dérive d'une autre, et aucune ne dérive d'elle ; il n'avait ni philosophie, ni arts, ni littérature ; jamais, avant une époque très retardée, les nations étrangères n'ont eu la moindre connaissance des livres de Moïse ; et il est très faux que les vérités d'un ordre supérieur qu'on trouve disséminées chez les anciens écrivains du Paganisme dérivent de cette source. Accordons tout par complaisance : comment se fait-il que cette même nation soit constamment raisonnable, intéressante, pathétique, très souvent même sublime et ravissante dans ses prières ? La Bible, en général, renferme une foule de prières dont on a fait un livre dans notre langue; mais elle renferme de plus, dans ce genre, le livre des livres, le livre par excellence et qui n'a point de rival, celui des Psaumes.

LE SÉNATEUR.

Nous avons eu déjà une longue conversation avec monsieur le chevalier sur le livre

Digitized by Google

des Psaumes ; je l'ai plaint à ce sujet, comme je vous plains vous-même, de ne pas entendre l'esclavon : car la traduction des Psaumes que nous possédons dans cette langue est un chef-d'œuvre.

LE COMTE.

Je n'en doute pas : tout le monde est d'accord à cet égard, et d'ailleurs votre suffrage me suffirait; mais il faut que, sur ce point, vous me pardonniez des préjugés ou des systèmes invincibles. Trois langues furent consacrées jadis sur le calvaire : l'hébreu, le grec et le latin; je voudrais qu'on s'en tînt là. Deux langues religieuses dans le cabinet et une dans l'église, c'est assez. Au reste, j'honore tous les efforts qui se sont faits dans ce genre chez les différentes nations : vous savez bien qu'il ne nous arrive guère de disputer ensemble.

LE CHEVALIER.

Je vous répète aujourd'hui ce que je disais l'autre jour à notre cher sénateur en traitant le même sujet : j'admire un peu David comme Pindare, je veux dire sur parole.

Digitized by Google

LE COMTE.

Que dites-vous, mon cher chevalier? Pindare n'a rien de commun avec David: le premier a pris soin lui même de nous apprendre *qu'il ne parlait qu'aux savants, et qu'il se souciait fort peu d'être entendu de la foule de ses contemporains, auprès desquels il n'était pas fâché d'avoir besoin d'interprètes* (1). Pour entendre parfaitement ce poète, il ne vous suffirait pas de le *prononcer*, de le *chanter* même; il faudrait encore le *danser*. Je vous parlerai un jour de ce *soulier dorique* tout étonné des nouveaux mouvements que lui prescrivait la muse impétueuse de Pindare (2). Mais quand vous parviendriez à le comprendre aussi parfaitement qu'on le peut de nos jours, vous seriez peu intéressé. Les odes de Pindare sont des espèces de cadavres dont l'esprit s'est retiré pour toujours. Que vous importent *les chevaux de Hiéron* ou *les mules d'Agésias?* quel intérêt prenez-vous à la noblesse des villes et de leurs fondateurs, aux miracles des dieux, aux exploits

(1) Olymp. II, 149.

(2) Δωρίω φωνὰν ἐναρμόξαι ΠΕΔΙΛΩ. Olymp. III, 9.

Digitized by Google

des héros, aux amours des nymphes ? Le charme tenait aux temps et aux lieux ; aucun effet de notre imagination ne peut le faire renaître. Il n'y a plus d'Olympie, plus d'Elide, plus d'Alphée; celui qui se flatterait de trouver le Péloponèse au Pérou serait moins ridicule que celui qui le chercherait dans la Morée. David, au contraire, brave le temps et l'espace, parce qu'il n'a rien accordé aux lieux ni aux circonstances : il n'a chanté que Dieu et la vérité immortelle comme lui. Jérusalem n'a point disparu pour nous : *elle est toute où nous sommes ;* et c'est David surtout qui nous la rend présente. Lisez donc et relisez sans cesse les Psaumes, non, si vous m'en croyez, dans nos traductions modernes qui sont trop loin de la source, mais dans la version latine adoptée dans notre église. Je sais que l'hébraïsme, toujours plus ou moins visible à travers la Vulgate, étonne d'abord le premier coup d'œil ; car les Psaumes, tels que nous les lisons aujourd'hui, quoiqu'ils n'aient pas été traduits sur le texte, l'ont cependant été sur une version qui s'était tenue elle-même très près de l'hébreu; en sorte que la difficulté est la même : mais cette difficulté cède aux premiers efforts. *Faites choix*

Digitized by Google

d'un ami qui, sans être hébraïsant, ait pu néanmoins, par des lectures attentives et reposées, se pénétrer de l'esprit d'une langue la plus antique sans comparaison de toutes celles dont il nous reste des monuments, de son laconisme logique, plus embarrassant pour nous que le plus hardi laconisme grammatical, et qui se soit accoutumé surtout à saisir la liaison des idées presque invisible chez les Orientaux, dont le génie bondissant n'entend rien aux nuances européennes : vous verrez que le mérite essentiel de cette traduction est d'avoir su précisément passer assez près et assez loin de l'hébreu; vous verrez comment une syllabe, un mot, et je ne sais quelle aide légère donnée à la phrase, feront jaillir sous vos yeux des beautés du premier ordre. Les Psaumes sont une véritable *préparation évangélique ;* car nulle part l'esprit de la prière, qui est celui de Dieu, n'est plus visible, et de toutes parts on y lit les promesses de tout ce que nous possédons. Le premier caractère de ces hymnes, c'est qu'elles prient toujours. Lors même que le sujet d'un psaume paraît absolument accidentel, et relatif seulement à quelque événement de la vie du Roi-Prophète, toujours

Digitized by Google

son génie échappe à ce cercle rétréci; toujours il généralise : comme il voit tout dans l'immense unité de la puissance qui l'inspire, toutes ses pensées et tous ses sentiments se tournent en prières : il n'a pas une ligne qui n'appartienne à tous les temps et à tous les hommes. Jamais il n'a besoin de l'indulgence qui permet l'obscurité à l'enthousiasme; et cependant, lorsque l'Aigle du Cédron prend son vol vers les nues, votre œil pourra mesurer au-dessous de lui *plus d'air* qu'Horace n'en voyait jadis sous le Cygne de Dircé (1). Tantôt il se laisse pénétrer par l'idée de la présence de Dieu, et les expressions les plus magnifiques se présentent en foule à son esprit : *Où me cacher, où fuir tes regards pénétrants? Si j'emprunte les ailes de l'aurore et que je m'envole jusqu'aux bornes de l'Océan, c'est ta main même qui m'y conduit et j'y rencontrerai ton pouvoir. Si je m'élance dans les cieux, t'y voilà; si je m'enfonce dans l'abîme, te voilà encore* (2). Tantôt il jette les yeux sur la nature, et ses transports nous apprennent de quelle manière

(1) Multa *dircæum levat* aura *Cycnum*, etc. (Hor.)
(2) Ps. CXXXVIII, 7, 9, 10, 8.

Digitized by Google

Nous devons la contempler. — *Seigneur*, dit-il, *vous m'avez inondé de joie par le spectacle de vos ouvrages, je serai ravi en chantant les œuvres de vos mains. Que vos ouvrages sont grands, ô Seigneur ! vos desseins sont des abîmes ; mais l'aveugle ne voit pas ces merveilles et l'insensé ne les comprend pas* (1).

S'il descend aux phénomènes particuliers, quelle abondance d'images ! quelle richesse d'expressions ! Voyez avec quelle vigueur et quelle grâce il exprime les *noces* de la terre et de l'élément humide : *Tu visites la terre dans ton amour et tu la combles de richesses ! Fleuve du Seigneur, surmonte tes rivages ! prépare la nourriture de l'homme, c'est l'ordre que tu as reçu* (2) ; *inonde les sillons, va chercher les germes des plantes, et la terre, pénétrée de gouttes génératrices, tressaillera de fécondité* (3). *Seigneur, tu ceindras l'année d'une couronne de bénédictions ; tes nuées distilleront l'abondance* (4) ; *des îles de verdure embelliront le désert* (5) ; *les collines*

(1) Ps. XCI, 5, 6, 7.

(2) *Quoniam ita est præparatio ejus.* (LXIV, 10.)

(3) *In stillicidiis ejus lætabitur germinans.* Je n'ai pas l'idée d'une plus belle expression.

(4) *Nubes tuæ stillabunt pinguedinem.* (12. Hebr.)

(5) *Pinguescent speciosa deserti.* (13.)

Digitized by Google

seront environnées d'allégresse; les épis se presseront dans les vallées; les troupeaux se couvriront de riches toisons; tous les êtres pousseront un cri de joie. Oui, tous diront une hymne à ta gloire (1).

Mais c'est dans un ordre plus relevé qu'il faut l'entendre expliquer les merveilles de ce culte intérieur qui ne pouvait de son temps être aperçu que par l'inspiration. L'amour divin qui l'embrase prend chez lui un caractère prophétique; il devance les siècles? et déjà il appartient à la loi de grâce. Comme François de Sales ou Fénélon, il découvre dans le cœur de l'homme *ces degrés mystérieux* (2) *qui, de vertus en vertus, nous mènent jusqu'au Dieu de tous les dieux* (3). Il est inépuisable lorsqu'il exalte la douceur et l'excellence de la loi divine. Cette loi est *une lampe pour son pied mal assuré, une lumière, un astre, qui l'éclaire dans les sentiers ténébreux de la vertu* (4); *elle est vraie, elle est la vérité même : elle porte sa justification en elle-même; elle est plus*

(1) *Clamabunt, etenim hymnum dicent.* (14.)

(2) *Ascensiones in corde suo disposuit.* (LXXXIII, 6.)

(3) *Ibunt de virtute in virtutem, videbitur Deus deorum in Sion.* (8).

(4) CXVIII, 105.

Digitized by Google

douce que le miel, plus désirable que l'or et les pierres précieuses; et ceux qui lui sont fidèles y trouveront une récompense sans bornes (1); *il la méditera jour et nuit* (2); *il cachera les oracles de Dieu dans son cœur afin de ne le point offenser* (3); il s'écrie : *Si tu dilates mon cœur, je courrai dans la voie de tes commandements* (4).

Quelquefois le sentiment qui l'oppresse intercepte sa respiration. Un verbe, qui s'avançait pour exprimer la pensée du prophète, s'arrête sur ses lèvres et retombe sur son cœur; mais la piété le comprend lorsqu'il s'écrie : TES AUTELS, Ô DIEU DES ESPRITS (5) !

D'autres fois on l'entend deviner en quelques mots tout le Christianisme. *Apprends-moi*, dit-il, *à faire ta volonté, parce que tu es mon Dieu* (6). Quel philosophe de l'antiquité a jamais su que la vertu n'est que l'obéissance à Dieu, *parce qu'il est Dieu*, et que le mérite dépend exclusivement de cette direction soumise de la pensée?

---

(1) XVIII, 10, 11.
(2) CXVIII, 97.
(3) *Ibid.*, 11.
(4) *Ibid.*, 32.
(5) *Altaria tua, Domine virtutum!* (LXXXIII, 4.)
(6) CXLII, 11.

Digitized by Google

Il connaissait bien la loi terrible de notre nature viciée : il savait que l'homme *est conçu dans l'iniquité, et révolté dès le sein de sa mère contre la loi divine* (1). Aussi-bien que le grand Apôtre, il savait que *l'homme est un esclave vendu à l'iniquité qui le tient sous son joug, de manière qu'il ne peut y avoir de liberté que là où se trouve l'esprit de Dieu* (2). Il s'écrie donc avec une justesse véritablement chrétienne : *C'est par toi que je serai arraché à la tentation ; appuyé sur son bras je franchirai le mur* (3) : ce mur de séparation élevé dès l'origine entre l'homme et le Créateur, ce mur qu'il faut absolument *franchir*, puisqu'il ne peut être *renversé*. Et lorsqu'il dit à Dieu : *Agis avec moi* (4), ne confesse-t-il pas, n'enseigne-t-il pas toute la vérité ? D'une part *rien sans nous*, et de l'autre *rien sans toi*. Que si l'homme ose témérairement ne s'appuyer que sur lui-même, la vengeance est toute prête : *Il sera livré*

---

(1) *In iniquitatibus conceptus sum, et in peccatis concepit me mater mea.* (L, 7.) *Alienati sunt peccatores à vulvâ : erraverunt ab utero.* (LVII, 4.)

(2) Rom. XII, 14. II, Cor. III, 19.

(3) *In Deo meo transgrediar murum.* (Ps. XVII, 30.)

(4) *Fac mecum.* (LXXXV, 17.)

Digitized by Google

aux penchants de son cœur et aux rêves de son esprit (1).

Certain que l'homme est de lui-même incapable de prier, David demande à Dieu de le pénétrer *de cette huile mystérieuse*, *de cette onction divine qui ouvrira ses lèvres*, *et leur permettra de prononcer des paroles de louange et d'allégresse* (2); et comme il ne nous racontait que sa propre expérience, il nous laisse voir dans lui le travail de l'inspiration. *J'ai senti*, dit-il, *mon cœur s'échauffer au-dedans de moi; les flammes ont jailli de ma pensée intérieure; alors ma langue s'est déliée*, *et j'ai parlé* (3). A ces flammes chastes de l'amour divin, à ces élans sublimes d'un esprit ravi dans le ciel, comparez la chaleur putride de Sapho ou l'enthousiasme soldé de Pindare : le goût, pour se décider, n'a pas besoin de la vertu.

Voyez comment le Prophète déchiffre l'incrédule d'un seul mot : *il a refusé de croire*, *de peur de bien agir* (4); et comment en un seul mot encore il donne une leçon terrible

(1) *Ibunt in adinventionibus suis.* (LXXX, 13.)
(2) LXII, 6.
(3) XXXVIII, 4.
(4) XXXV, 4.

Digitized by Google

aux croyants lorsqu'il leur dit : *Vous qui faites profession d'aimer le Seigneur, haïssez donc le mal* (1).

Cet homme extraordinaire, enrichi de dons si précieux, s'était néanmoins rendu énormément coupable ; mais l'expiation enrichit ses hymnes de nouvelles beautés : jamais le repentir ne parla un langage plus vrai, plus pathétique, plus pénétrant. Prêt à recevoir avec résignation tous les fléaux du Seigneur (2), *il veut lui-même publier ses iniquités* (3). *Son crime est constamment devant ses yeux* (4), *et la douleur qui le ronge ne lui laisse aucun repos* (5). Au milieu de Jérusalem, au sein de cette pompeuse capitale, destinée à devenir bientôt *la plus superbe ville de la superbe Asie* (6), sur ce trône où la main de Dieu l'avait conduit, *il est seul comme le pélican du désert, comme l'effraie cachée dans les ruines, comme le passereau solitaire qui gémit sur le faîte aérien des*

---

(1) *Qui diligitis Dominum, odite malum.* (XCVI, 10.) Berthier a divinement parlé sur ce texte. *Voy.* sa traduction.)

(2) XXXVII, 18.

(3) *Ibid.*, 19.

(4) L, 5.

(5) XXXVII, 11, 18.

(6) *Longè clarissima urbium Orientis.* (Plin. Hist. nat. V, 14.)

Digitized by Google

palais (1). *Il consume ses nuits dans les gémissements, et sa triste couche est inondée de ses larmes* (2). *Les flèches du Seigneur l'ont percé* (3). *Dès-lors il n'y a plus rien de sain en lui; ses os sont ébranlés* (4); *ses chairs se détachent; il se courbe vers la terre; son cœur se trouble; toute sa force l'abandonne; la lumière même ne brille plus pour lui* (5); *il n'entend plus; il a perdu la voix : il ne lui reste que l'espérance* (6). Aucune idée ne saurait le distraire de sa douleur, et cette douleur se tournant toujours en prière comme tous ses autres sentiments, elle a quelque chose de vivant qu'on ne rencontre point ailleurs. Il se rappelle sans cesse un oracle qu'il a prononcé lui-même : *Dieu a dit au coupable : Pourquoi te mêles-tu d'annoncer mes préceptes avec ta bouche impure* (7)? *je ne veux être célébré que par le juste* (8). La ter-

(1) Ps. CI, 7-8.
(2) VI, 7.
(3) XXXVII, 3.
(4) VI, 3.
(5) XXXVII, 4, 6, 7.
(6) *Ibid.* 16.
(7) *Peccatori dixit Deus: Quare tu enarras justitias meas, et assumis testamentum meum per os tuum?* (XLIX, 16.)
(8) *Rectos decet collaudatio.* (XXXII, 1.)

Digitized by Google

reur chez lui se mêle donc constamment à la confiance; et jusque dans les transports de l'amour, dans l'extase de l'admiration, dans les plus touchantes effusions d'une reconnaissance sans bornes, la pointe acérée du remords se fait sentir comme l'épine à travers les touffes vermeilles du rosier.

Enfin, rien ne me frappe dans ces magnifiques psaumes comme les vastes idées du Prophète en matière de religion ; celle qu'il professait, quoique resserrée sur un point du globe, se distinguait néanmoins par un penchant marqué vers l'universalité. Le temple de Jérusalem était ouvert à toutes les nations, et le disciple de Moïse ne refusait de prier son Dieu avec aucun homme, ni pour aucun homme : plein de ces idées grandes et généreuses, et poussé d'ailleurs par l'esprit prophétique qui lui montrait d'avance *la célérité de la parole et la puissance évangélique* (1), David ne cesse de s'adresser au genre humain et de l'appeler tout entier à la vérité. Cet appel à la lumière, ce vœu de son cœur, revient à chaque instant dans ses sublimes

(1) *Velociter currit sermo ejus.* (CXLVII, 15.) *Dominus dat verbum evangelizantibus.* (LXVII. 12.)

Digitized by Google

compositions. Pour l'exprimer en mille manières, il épuise la langue sans pouvoir se contenter. *Nations de l'univers, louez toutes le Seigneur ; écoutez-moi, vous tous qui habitez le temps* (1). *Le Seigneur est bon pour tous les hommes, et sa miséricorde se répand sur tous ses ouvrages* (2). *Son royaume embrasse tous les siècles et toutes les générations* (3). *Peuples de la terre, poussez vers Dieu des cris d'allégresse; chantez des hymnes à la gloire de son nom; célébrez sa grandeur par vos cantiques; dites à Dieu : La terre entière vous adorera; elle célébrera par ses cantiques la sainteté de votre nom. Peuples, bénissez votre Dieu et faites retentir partout ses louanges* (4); *que vos oracles, Seigneur, soient connus de toute la terre, et que le salut que nous tenons de vous parvienne à toutes les nations* (5). *Pour moi, je suis l'ami, le frère de tous ceux*

---

(1) *Omnes qui habitatis tempus.* (XLVIII, 2.) Cette belle expression appartient à l'hébreu. La Vulgate dit : *Qui habitatis orbem.* Hélas ! les deux expressions sont synonymes.

(2) CXLIV, 9.

(3) *Ibid.*, 13.

(4) LXVI, 1, 4, 8.

(5) LXVI, 3.

Digitized by Google

qui vous craignent, de tous ceux qui observent vos commandements (1). *Rois, princes, grands de la terre, peuples qui la couvrez, louez le nom du Seigneur, car il n'y a de grand que ce nom* (2). *Que tous les peuples réunis à leurs maîtres ne fassent plus qu'une famille pour adorer le Seigneur* (3)! *Nations de la terre, applaudissez, chantez, chantez notre roi! chantez, car le Seigneur est le roi de l'univers.* CHANTEZ AVEC INTELLIGENCE (4). *Que tout esprit loue le Seigneur* (5).

Dieu n'avait pas dédaigné de contenter ce grand désir. Le regard prophétique du saint Roi, en se plongeant dans le profond avenir, voyait déjà l'immense explosion du *cénacle* et la face de la terre renouvelée par l'effusion de l'esprit divin. Que ses expressions sont belles et surtout justes! *De tous les points de la terre les hommes se* RESSOUVIENDRONT *du Seigneur et se convertiront à lui; il se*

---

(1) *Particeps ego sum omnium timentium te et custodientium mandata tua.* (CXVIII, 63.)

(2) CXLVII, 11, 12.

(3) CI, 22.

(4) *Psallite sapienter.* (XLVI, 8.

(5) *Omnis spiritus laudet Dominum.* (CL, 5.) C'est le dernier mot du dernier psaume.

Digitized by Google

montrera, *et toutes les familles humaines s'inclineront* (1).

Sages amis, observez ici en passant comment l'infinie bonté a pu *dissimuler quarante siècles* (2) : elle attendait le *souvenir* de l'homme (3). Je finirai par vous rappeler un autre vœu du Prophète-Roi : *Que ces pages*, dit-il, *soient écrites pour les générations futures*, *et les peuples qui n'existent point encore béniront le Seigneur* (4).

Il est exaucé, parce qu'il n'a chanté que l'Eternel ; ses chants participent de l'éternité : les accents enflammés, confiés aux cordes de sa lyre divine, retentissent encore après trente siècles dans toutes les parties de l'univers. La synagogue conserva les psaumes ; l'Eglise se hâta de les adopter ; la poésie de toutes les nations chrétiennes s'en est emparée ; et, depuis plus de trois siècles, le soleil ne cesse d'éclairer quelques temples dont les voûtes

---

(1) Reminiscentur *et convertentur ad Dominum universi fines terræ, et adorabunt in conspectu ejus omnes familiæ gentium.* (XXI, 28.)

(2) Act. XVII, 30.

(3) *Oui, Platon, tu dis vrai !* Toutes les vérités sont dans nous; elles sont NOUS, et lorsque l'homme croit les découvrir, il ne fait que regarder dans lui et dire oui !

(4) *Scribantur hæc in generatione alterâ, et populus qui creabitur, laudabit Dominum.* (Ps. CI, 19.)

Digitized by Google

retentissent de ces hymnes sacrées. On les chante à Rome, à Genève, à Madrid, à Londres, à Québec, à Quito, à Moscou, à Pékin, à Botany-Bay; on les murmure au Japon.

LE CHEVALIER.

Sauriez-vous me dire pourquoi je ne me ressouviens pas d'avoir lu dans les psaumes rien de ce que vous venez de me dire?

LE COMTE.

Sans doute, mon jeune ami, *je saurai vous le dire :* ce phénomène tient à la théorie des idées innées; quoiqu'il y ait des notions originelles communes à tous les hommes, sans lesquelles ils ne seraient pas hommes, et qui sont en conséquence accessibles, ou plutôt naturelles à tous les esprits, il s'en faut néanmoins qu'elles le soient toutes au même point. Il en est au contraire qui sont plus ou moins *assoupies*, et d'autres plus ou moins dominantes dans chaque esprit; et celles-ci forment ce qu'on appelle le *caractère* ou le *talent :* or il arrive que lorsque nous recevons par la lecture une sorte de pâture spirituelle, chaque esprit s'approprie ce qui convient plus particulièrement à ce que je pourrais appeler *son*

Digitized by Google

tempérament intellectuel, et laisse échapper le reste. De là vient que nous ne lisons pas du tout les mêmes choses dans les mêmes livres ; ce qui arrive surtout à l'autre sexe comparé au nôtre, car les femmes ne lisent point comme nous. Cette différence étant générale et par là même plus sensible, je vous invite à vous en occuper.

LE SÉNATEUR.

La nuit qui nous surprend me rappelle, M. le comte, que vous auriez bien pu, puisque vous étiez si fort en train, nous rappeler quelque chose de ce que David a dit sur la nuit : comme il s'en occupait beaucoup, il en a beaucoup parlé, et toujours je m'attendais que, parmi les textes saillants qui se sont présentés à vous, il y en aurait quelques-uns sur la nuit : car c'est un grand chapitre sur lequel David est revenu souvent : et qui pourrait s'en étonner ? Vous le savez, mes bons amis, la nuit est dangereuse pour l'homme, et sans nous en apercevoir nous l'aimons tous un peu parce qu'elle nous met à l'aise. La nuit est une complice naturelle constamment à l'ordre de tous les vices, et cette complaisance séduisante fait qu'en général nous valons tous

Digitized by Google

moins la nuit que le jour. La lumière intimide le vice ; la nuit lui rend toutes ses forces, et c'est la vertu qui a peur. Encore une fois, la nuit ne vaut rien pour l'homme, et cependant, ou peut-être à cause de cela même, ne sommes-nous pas tous un peu idolâtres de cette facile divinité? Qui peut se vanter de ne l'avoir jamais invoquée pour le mal? Depuis le brigand des grands chemins jusqu'à celui des salons, quel homme n'a jamais dit: *Flecte, precor, vultus ad mea furta tuos?* Et quel homme encore n'a jamais dit: *Nox conscia novit?* La société, la famille la mieux réglée, est celle où l'on veille le moins, et toujours l'extrême corruption des mœurs s'annonce par l'extrême abus dans ce genre. La nuit étant donc, de sa nature, *malè suada*, mauvaise conseillère, de là vient que les fausses religions l'avaient consacrée souvent à des rits coupables, *nota bonæ secreta deæ* (1).

LE COMTE.

Avec votre permission, mon cher ami, je dirai plutôt que la *corruption antique* avait consacré la nuit à de coupables orgies, mais

(1) Juven., Sat. VI, 314.

Digitized by Google

que la *religion antique* n'avait point de tort, ou n'en avait d'autres que celui de son impuissance; car rien, je crois, ne commence par le mal. Elle avait mis, par exemple, les mystères que vous nommez sous la garde de la plus sévère pudeur; elle chassait du temple jusqu'au plus petit animal mâle, et jusqu'à la peinture même de l'homme; le poète que vous avez cité rappelle lui-même cette loi avec sa gaîté enragée, pour faire ressortir davantage un effroyable contraste. Vous voyez que les intentions primitives ne sauraient être plus claires : j'ajoute qu'au sein même de l'erreur, la prière nocturne de la Vestale semblait avoir été imaginée pour faire équilibre, un jour, aux mystères de la bonne déesse : mais le culte vrai devait se distinguer sur ce point, et il n'y a pas manqué. Si la nuit donne de mauvais conseils, comme vous le disiez tout à l'heure, il faut lui rendre justice, elle en donne aussi d'excellents : c'est l'époque des profondes méditations et des sublimes ravissements : pour mettre à profit ces élans divins et pour contredire aussi l'influence funeste dont vous parliez, le Christianisme s'est emparé à son tour de la nuit, et l'a consacrée à de saintes cérémonies qu'il anime par une musique austère et de puissants can-

Digitized by Google

tiques. La religion même, dans tout ce qui ne tient point au dogme, est sujette à certains changements que notre pauvre nature rend inévitables; cependant, jusque dans les choses de pure discipline, il y en aura toujours d'invariables; par exemple, il y aura toujours des fêtes qui nous appelleront tous à l'office de la nuit, et *toujours* il y aura des hommes choisis dont les pieuses voix se feront entendre dans les ténèbres, car le cantique légitime ne doit jamais se taire sur la terre :

Le jour au jour le rappelle,
La nuit l'annonce à la nuit.

LE SÉNATEUR.

Hélas ! qui sait si vous n'exprimez pas, dans ce moment du moins, un vœu plutôt qu'une vérité ! Combien le régne de la prière est affaibli, et quels moyens n'a-t-on pas employés pour éteindre sa voix! Notre siècle n'a-t-il pas demandé *à quoi servent les gens qui prient* ? Comment la prière percera-t-elle les ténèbres, lorsqu'à peine il lui est permis de se faire entendre de jour ? Mais je ne veux pas m'égarer dans ces tristes pressentiments. Vous avez dit tout ce qui a pu m'échapper sur la nuit, sans avoir dit cependant ce que David en a dit; et c'est à quoi je

Digitized by Google

voudrais suppléer. Je vous demande à mon tour la permission de m'en tenir à mon idée principale. Plein d'idées qu'il ne tenait d'aucun homme, David ne cesse d'exhorter l'homme *à suspendre son sommeil pour prier* (1) : il croyait que le silence auguste de la nuit prêtait une force particulière aux saints désirs. *J'ai cherché Dieu*, dit-il, *pendant la nuit, et je n'ai point été trompé* (2). Ailleurs il dit : *J'ai conversé avec mon cœur pendant la nuit. Je m'exerçais dans cette méditation, et j'interrogeais mon esprit* (3). En songeant d'autres fois à certains dangers qui, dans les temps antiques, devaient être plus forts que de nos jours, il disait dans sa conscience victorieuse : *Seigneur, je me suis souvenu de ton nom*, pendant la nuit, *et j'ai gardé ta loi* (4). Et sans doute il croyait bien que l'influence de la nuit était l'épreuve des cœurs, puisqu'il ajoute : *Tu as éprouvé mon cœur en le visitant* la nuit (5).

---

(1) *In noctibus extollite manus vestras in sancta, etc.* (Ps. CXXXIII, 2.) *passim.*

(2) *Deum exquisivi manibus nocte, et non sum deceptus.* (LXXVI, 3.)

(3) *Meditatus sum nocte cum corde meo, et exercitabar et scopebam spiritum meum.* (LXXVI, 7.)

(4) *Memor fui, nocte, nominis tui, Domine, et custodivi legem tuam.* (CXVIII, 52.)

(5) *Probasti cor meum, et visitasti nocte.* (XVI, 3.)

Digitized by Google

L'air de la nuit ne vaut rien pour l'homme matériel; les animaux nous l'apprennent en s'abritant tous pour dormir. Nos maladies nous l'apprennent en sévissant toutes pendant la nuit. Pourquoi envoyez-vous le matin chez votre ami malade demander *comment il a passé la nuit*, plutôt que vous n'envoyez demander le soir *comment il a passé la journée ?* Il faut bien que la nuit ait quelque chose de mauvais. De là vient la nécessité du sommeil qui n'est point fait pour le jour, et qui n'est pas moins nécessaire à l'esprit qu'au corps, car s'ils étaient l'un et l'autre continuellement exposés à l'action de certaines puissances qui les attaquent sans cesse, ni l'un ni l'autre ne pourraient *vivre ;* il faut donc que les actions nuisibles soient suspendues périodiquement, et que tous les deux soient mis pendant ces intervalles sous une influence protectrice. Et comme le corps pendant le sommeil continue ses fonctions vitales, sans que le principe sensible en ait la conscience, les fonctions *vitales* de l'esprit continuent de même, comme vous pouvez vous en convaincre indépendamment de toute théorie, par une expérience vulgaire, puisque l'homme peut apprendre pendant le sommeil,

Digitized by Google

et savoir, par exemple, à son réveil, des vers ou l'air d'une chanson qu'il ne savait pas en s'endormant (1). Mais pour que l'analogie fût parfaite, il fallait encore que le principe intelligent n'eût de même aucune conscience de ce qui se passe en lui pendant ce temps ; ou du moins il fallait qu'il ne lui en restât aucune mémoire, ce qui revient au même pour l'ordre établi. De la croyance universelle que l'homme se trouve alors sous une influence bonne et préservatrice naquit l'autre croyance, pareillement universelle, *que le temps du sommeil est favorable aux communications divines*. Cette opinion, de quelque manière qu'elle doive être entendue, s'appuie incontestablement sur l'Ecriture sainte qui présente un grand nombre d'exemples dans ce genre. Nous voyons de plus que les fausses religions ont toujours professé la même croyance : car l'erreur, en tournant le dos à sa rivale, ne cesse néanmoins d'en répéter

(1) L'interlocuteur aurait pu ajouter que l'homme possède de plus le pouvoir de s'éveiller à peu près sûrement à l'heure qu'il s'est prescrite à lui-même avant de s'endormir; phénomène aussi constant qu'inexplicable. Le sommeil est un des grands mystères de l'homme. Celui qui le comprendrait aurait, suivant les apparences, pénétré tous les autres.

(*Note de l'éditeur.*)

Digitized by Google

tous les actes et toutes les doctrines qu'elle altère suivant ses forces, c'est-à-dire de manière que le type ne peut jamais être méconnu, ni l'image prise pour lui. Middleton, et d'autres écrivains du même ordre, ont fait une grande dépense d'érudition pour prouver que votre Eglise *imite* une foule de cérémonies païennes, reproches qu'ils auraient aussi adressés à la nôtre, s'ils avaient pensé à nous. Trompés par une religion négative et par un culte décharné, ils ont méconnu les formes éternelles d'une religion positive qui se retrouveront partout. Les voyageurs modernes ont trouvé en Amérique les vestales, le feu nouveau, la circoncision, le baptême, la confession, et enfin la *présence réelle* sous les *espèces* du *pain* et du *vin*.

Dirons-nous que nous tenons ces mêmes cérémonies des Mexicains ou des Péruviens? Il faut bien se garder de conclure toujours de la conformité à la dérivation subordonnée: pour que le raisonnement soit légitime, il faut avoir exclu précédemment la dérivation commune. Or, pour en revenir à la nuit et aux songes, nous voyons que les plus grands génies de l'antiquité, sans distinction, ne doutaient nullement de l'importance des songes,

Digitized by Google

et qu'ils venaient même s'endormir dans les temples pour y recevoir des oracles (1). Job n'a-t-il pas dit que *Dieu se sert des songes pour avertir l'homme* (2) : AVIS QU'IL NE RÉPÈTE JAMAIS ? et David ne disait-il pas, comme je vous le rappelais tout à l'heure, *que Dieu visite les cœurs pendant la nuit?* Platon ne veut-il pas *qu'on se prépare aux songes par une grande pureté d'âme et de corps* (3)? Hippocrate n'a-t-il pas composé un traité exprès sur les songes, où il s'avance jusqu'à refuser de reconnaître pour un véritable médecin celui qui ne sait pas interpréter les songes? Il me semble qu'un poète latin, Lucrèce, si je ne me trompe (4), est allé plus loin peut-être en disant *que les dieux, durant le sommeil, parlent à l'âme et à l'esprit.*

Enfin Marc-Aurèle (je ne vous cite pas ici un esprit faible) non-seulement a regardé ces

---

(1) . . . . . *fruiturque deorum*
Colloquio.
(Virg., Æn. VII, 90, 91.)

(2) *Semel loquitur Deus (et secundò id ipsum non repetit) per somnium in visione nocturnâ,.... ut avertat hominem ab his quæ facit.* (Job, XXXIII, 14, 15, 17.)

(3) *Cicer. de Divin.* I, 30.

(4) Non : le vers est de Juvénal.
En animam et mentem *cum quâ Di nocte loquantur!*
(Juv. VI, 530.)
(*Note de l'éditeur.*)

Digitized by Google

communications nocturnes comme un fait incontestable, mais il déclare de plus, en propres termes, en avoir été l'objet. Que dites-vous sur cela, messieurs ? Auriez-vous par hasard quelque envie de soutenir que toute l'antiquité sacrée et profane a radoté ? que l'homme n'a jamais pu voir que ce qu'il voit, éprouver que ce qu'il éprouve ? que les grands hommes que je vous cite étaient des esprits faibles ? que.....

LE CHEVALIER.

Pour moi, je ne crois point encore avoir acquis le droit d'être impertinent.

LE SÉNATEUR.

Et moi, je crois de plus que personne ne peut acquérir ce droit, qui, Dieu merci, n'existe pas.

LE COMTE.

Dites-moi, mon cher ami, pourquoi vous ne rassembleriez pas une foule de pensées, d'un genre très élevé et très peu commun, qui vous arrivent constamment lorsque nous parlons métaphysique ou religion ? Vous pourriez intituler ce recueil : *Elans philosophi-*

Digitized by Google

ques. Il existe bien un ouvrage écrit en latin sous le même titre; *mais ce sont des élans à se casser le cou :* les vôtres, ce me semble, pourraient soulever l'homme sans danger.

LE CHEVALIER.

Je vous y exhorte aussi, mon cher sénateur; en attendant, messieurs, il va m'arriver, par votre grâce, une chose qui certainement ne m'est arrivée de ma vie : c'est de m'endormir en pensant au *Prophète-Roi*. A vous l'honneur !

FIN DU SEPTIÈME ENTRETIEN.

Digitized by Google

NOTES DU SEPTIÈME ENTRETIEN.

N° I.

(Page 2. Cette grande extravagance humaine avec l'énergie que vous lui connaissez.)

« Si l'on vous disait que tous les chats d'un grand pays se sont assemblés par milliers dans une plaine, et qu'après avoir miaulé tout leur saoul, ils se sont jetés avec fureur les uns sur les autres, et ont joué ensemble de la dent et de la griffe; que de cette mêlée il est demeuré de part et d'autre neuf à dix mille chats sur la place, qui ont intecté l'air à dix lieues de là par leur puanteur, ne diriez-vous pas : « Voilà le plus « abominable sabbat dont on ait jamais entendu parler ? » et si les loups en faisaient de même, quels hurlements ! quelle boucherie ! et si les uns et les autres vous disaient qu'ils aiment la gloire, ne ririez-vous pas de tout votre cœur de l'ingénuité de ces pauvres bêtes ? » (*La Bruyère.*)

II.

(Page 13. C'est un de ces points où les hommes ont été constamment d'accord et le seront toujours.)

Lycurgue prit des Egyptiens son idée de séparer les gens de guerre du reste des citoyens, et de mettre à part les marchands, artisans et gens de métier ; au moyen de quoi il établit une chose publique véritablement noble, nette et gentille. (*Plut. in Lyc., cap. VI de la traduction d'Amyot.*)

Et parmi nous encore, une famille qui n'a jamais porté les armes, quelque mérite qu'elle ait acquis d'ailleurs dans toutes les fonctions

Digitized by Google

civiles les plus honorables, ne sera jamais *véritablement noble, ne sera gentille*. Toujours il lui manquera quelque chose.

III.

(Page 15. Je ne vois rien d'aussi clair pour le bon sens qui ne veut pas sophistiquer.)

L'erreur, pendant tout le dernier siècle, fut une espèce de religion que les philosophes professèrent et prêchèrent hautement comme les apôtres avaient professé et prêché la vérité. Ce n'est pas que ces philosophes aient jamais été de bonne foi : c'est au contraire ce qui leur a toujours et visiblement manqué. Cependant ils étaient convenus, comme les anciens augures, de ne jamais rire en se regardant, et ils mettaient, aussi-bien que la chose est possible, l'audace à la place de la persuasion. Voici un passage de Montesquieu bien propre à faire sentir la force de cet esprit général qui commandait à tous les écrivains.

Les lois de la nature, dit-il, *sont celles qui dérivent uniquement de la constitution de notre être ; pour les connaître bien, il faut considérer un homme avant l'établissement des sociétés : les lois de la nature seraient celles qu'il recevrait dans un état pareil.* (Espr. des lois, liv. II.)

Ainsi *les lois naturelles, pour l'animal politique et religieux* (comme a dit Aristote), dérivent d'un état antérieur à toute association civile et religieuse ! Je suis, toutes les fois qu'il ne s'agit pas de style, admirateur assez tranquille de Montesquieu ; cependant, jamais je ne me persuaderai qu'il ait écrit sérieusement ce qu'on vient de lire. Je crois tout simplement qu'il récitait son *Credo*, comme tant d'autres, du bout des lèvres, pour être fêté par les frères, et peut-être aussi pour ne pas se brouiller avec les inquisiteurs, car ceux de l'erreur ne badinaient pas de son temps.

IV.

(Page 20. Jamais il n'assistait à la messe dans le camp, sans y voir quelque mousquetaire communier avec la plus grande édification.)

« Je vous ai parlé du lieutenant de la compagnie des grenadiers « qui fut tué. Vous ne serez peut-être pas fâché de savoir qu'on lui « trouva un cilice sur le corps. Il était d'une piété singulière, et avait

Digitized by Google

« même fait ses dévotions le jour d'auparavant. On dit que, dans cette « compagnie, il y a des gens fort réglés. Pour moi je n'entends guère « de messes dans le camp qui ne soit servie par quelque mousque- « taire, et où il n'y en ait quelqu'un qui communie de la manière du « monde la plus édifiante.» (*Racine à Boileau, au camp devant Namur*, 1692. *OEuvres*, *édit. de Geoffroi*, Paris, 1808, tom. VII, pag. 275, lettre XXII.)

V.

(Page 21. Une croix amère, toute propre à le détacher du monde.)

« J'ai été affligé de ce que vous ne serviez pas; mais c'est un dessein « de pure miséricorde pour vous détacher du monde et pour vous ra- « mener à une vie de pure foi, qui est une mort sans relâche.» (*OEuvres spirit. de Fénelon*, in-12, tom. IV, Lettre CLXIX, pag. 171, 172.)

VI.

(Page 21. Et que dirons-nous de cet officier à qui madame Guyon, etc.)

« Il ne faut pas vous rendre singulier; ainsi ne vous faites pas une « affaire de perdre quelquefois la messe les jours ouvriers, *surtout à* « *l'armée*. Tout ce qui est de votre état est ordre de Dieu pour vous.» (*OEuvres de madame Guyon*, tom. XXXIV; tom. XI *des Lettres chrétiennes et spirit.*, lettre XVIe, pag. 54, Londres, 1768, in-12.)

VII.

(Page 27. Le titre de DIEU DES ARMÉES brille à toutes les pages de l'Ecriture-Sainte.)

Mascaron a dit dans l'oraison funèbre de Turenne, au commencement de la première partie : « Presque tous les peuples de la terre, « quelque différents d'humeur et d'inclination qu'ils aient pu être, « sont convenus en ce point d'attacher le premier degré de la gloire à « la profession des armes. Cependant si ce sentiment n'était appuyé « que sur l'opinion des hommes, on pourrait le regarder comme une « erreur qui a fasciné tous les esprits. Mais quelque chose de plus réel « et de plus solide me détermine là-dessus; et si nous sommes trom-

Digitized by Google

« pés dans la noble idée que nous nous formons de la gloire des con-
« quérants, grand Dieu ! j'ose presque dire que c'est vous qui nous
« avez trompés. Le plus auguste des titres que Dieu se donne à lui-
« même, n'est-ce pas celui de DIEU DES ARMÉES? etc., etc. »

Mais qui n'admirerait la sagesse d'Homère, qui faisait dire à son Jupiter, il y a près de trois mille ans : *Ah ! que les hommes accusent les dieux injustement ! Ils disent que les maux leur viennent de nous, tandis que c'est uniquement par leurs crimes qu'ils se rendent malheureux plus qu'ils ne devraient l'être.* — Disons-nous mieux ? Je prie qu'on fasse attention à l'ὑπὲρ μόρον (*Odyss.* 1, 32.)

VIII.

(Page 34. La terre, avide de sang, ouvre la bouche pour le recevoir et le retenir dans son sein jusqu'au moment où elle devra le rendre.)

Isaïe, XXVI, 21. Gen. IV, 11. Dans la tragédie grecque d'Oreste, Apollon déclare : « Qu'il ne faut point s'en prendre à Hélène de la « guerre de Troie, qui a coûté si cher aux Grecs; que la beauté de « cette femme ne fut que le moyen dont les dieux se servirent pour « allumer la guerre entre deux peuples, *et faire couler le sang qui « devait purifier la terre, souillée par le débordement de tous les crimes.* » (Mot à mot, *pour* POMPER *les souillures.*) Eurip., Orest. V, 1677-80.

Peu d'auteurs anciens se montrent plus versés qu'Euripide dans tous les dogmes de la théologie antique. Il a parlé comme Isaïe, et Mahomet a parlé comme l'un et l'autre : *Si Dieu*, dit-il, *n'élevait pas nation contre nation, la terre serait entièrement corrompue.* (Alcoran, cité par le chev. Will. Jones ; hist. de Thomas-Kouli-Khan. *Works*, in-4°, tom. V, pag. 8.) *Fas est et ab hoste doceri.*

IX.

(Page 38. C'est le cri qu'on entendit aux beaux jours de Louis XIV.)

Voici ce qu'écrivait Bolingbroke au sujet de la guerre terminée par la paix de Nimègue, en 1679 : « La misérable conduite de l'Autriche, « la pauvreté de quelques princes de l'empire, la désunion et, pour « parler clair, la politique mercenaire de tous ces princes ; en un mot

Digitized by Google

« les vues étroites, les fausses notions, et, pour m'exprimer encore « aussi franchement sur ma nation que sur les autres, la scélératesse du « cabinet anglais, n'empêchèrent pas seulement qu'on ne mît des bor- « nes à cette puissance, mais l'élevèrent à une force presqu'insurmon- « table à toute coalition future. » (*Bolingbroke's Letters on the study and use of history*, Bâle, 1788, in-8°, Lettre VIII, pag. 184.)

En écrivant ces lignes, Bolingbroke se doutait peu qu'en un clin d'œil les Hollandais fouleraient aux pieds Louis XIV à Gertruidenberg, et qu'ils seraient le nœud d'une coalition formidable qui serait brisée à son tour par une puissance du second ordre : *Un gant et un verre d'eau.*

X

(Page 39. Sous l'empereur Arnoulf, Rome fut prise par un lièvre.

L'empereur Arnoulf faisait le siége de Rome : un lièvre qui s'était jeté dans le camp de ce prince s'échappe en courant du côté de la ville ; les soldats le poursuivant avec de grands cris, les assiégés, qui se crurent au moment d'un assaut général, perdirent la tête et prirent la fuite, ou se précipitèrent du haut des remparts. Arnoulf, profitant de cette terreur panique, s'empara de la ville. (*Luitpr., hist., liv I, chap.* 8.) Muratori ne croit pas trop à ce fait, quoiqu'il nous ait été raconté par un auteur contemporain. (*Muratori Ann. d'Italia d ann. DCCCXCVI*, in-4°, tom. V, *pag.* 215.) Je le crois cependant aussi certain que celui des oies.

XI.

(Page 72. Le poëte que vous avez cité rappelle lui-même cette loi, etc., etc.)

Illue testiculi tibi conscius unde fugit mus
. . . . . ubi velari pictura jubeti -
Quæcumque alterius sexûs imitata figuram est.

(Juven., sat. VI, 338, 341.)

Digitized by Google

XII.

(Page 72. Le Christianisme s'est emparé à son tour de la nuit. etc.)

Pour chanter ici tes louanges,
Notre zèle, Seigneur, a devancé le jour ;
Fais qu'ainsi nous chantions un jour avec les anges
Le bien qu'à tes élus réserve ton amour.

Lève-toi, soleil adorable,
Qui de l'éternité ne fais qu'un heureux jour ;
Fais briller à nos yeux ta clarté secourable,
Et répands dans nos cœurs le feu de ton amour.

Fuyez, songes, troupe menteuse,
Dangereux ennemis par la nuit enfantés ;
Et que faite avec vous la mémoire honteuse
Des objets qu'à nos sens vous aviez présentés.

Que ce jour se passe sans crime,
Que nos langues, nos mains, nos yeux soient innocents ;
Que tout soit chaste en nous, et qu'un frein légitime
Au joug de la raison asservisse nos sens.....

Chantons l'auteur de la lumière
Jusqu'au jour où son ordre a marqué notre fin ;
Et qu'en le bénissant notre aurore dernière
Se perde en un midi sans soir et sans matin, etc., etc.

(Voyez les hymnes du Bréviaire romain, traduites par Racine, dans les œuvres mêlées de ce grand poète.) Celui qui voudra sans vocation essayer quelque chose dans ce genre, en apparence si simple et si facile, apprendra deux choses en jetant la plume : ce que c'est que la prière, et ce que c'est que le talent de Racine.

XIII.

(Page 77. Les voyageurs modernes ont trouvé en Amérique les vestales, le feu nouveau, la circoncision, le baptême, la confession, et enfin la *présence réelle* sous les *espèces* du *pain* et du *vin*.)

Rien n'est plus vrai que cette assertion. *Voy.* les Lettres américaines de Carli-Rubbi, in-8°, tom. I, lettres, 4, 5, 6, 9.

Digitized by Google

Au Pérou, le sacrifice consistait dans le *Cancu* ou pain consacré, et dans l'*Aca* ou liqueur sacrée, dont les prêtres et les Incas buvaient une portion après la cérémonie. (*Ibid.*, I. 9.)

« Les Mexicains formaient une image de leur idole en pâte de maïs « qu'ils faisaient cuire comme un pain. Après l'avoir portée en pro- « cession et rapportée dans le temple, le prêtre la rompait et la distri- « buait aux assistants. *Chacun mangeait son morceau, et se croyait « sanctifié après avoir mangé son Dieu.* » (Raynal, Hist. phil. et pol., etc., liv. VI.) Carli a tort de citer ce trait sans le moindre signe de désapprobation. (*Ibid.*, I. 9.) On peut observer ici en passant que les mécréants du dernier siècle, Voltaire, Hume, Frédéric II, Raynal, etc., se sont extrêmement amusés à nous faire dire : *Que nous mangeons notre Dieu après l'avoir fait; qu'une oublie devient Dieu, etc.* Ils ont trouvé un moyen infaillible de nous rendre ridicules, c'est de nous prêter leurs propres pensées ; mais cette proposition, *le pain est Dieu*, tombe d'elle-même *par sa propre absurdité.* (Bossuet, Hist. des Variat., II, 3.) Ainsi tous les bouffons possibles sont bien les maîtres de battre l'air tant qu'ils voudront.

XIV.

(Page 78. Hippocrate n'a-t-il pas composé un traité exprès sur les songes, etc. etc.)

Hippocrate dit dans ce traité : *Que tout homme qui juge bien des signes donnés par les songes en sentira l'extrême importance;* et il décide ensuite d'une manière plus générale que la mémoire de l'interlocuteur ne lui rappelait : *Que l'intelligence des songes est une grande partie de la sagesse.* Ὅστις οὖν ἐπίσταται κρίνειν ταυτα ὀρθῶς, μέγα μέρον ἐπίσταται σοφίης. (Hipp. de Somn. pp. Edit Van der Linden. Tom. I, cap. 2, in fin. p. 635.) Je ne connais aucun autre texte d'Hippocrate qui se rapporte plus directement au sujet.

(*Note de l'Editeur.*)

XV.

(Page 78. Enfin, Marc-Aurèle a regardé ces communications nocturnes comme un fait incontestable ; mais, etc.

On lit en effet ceci dans les tablettes de ce grand personnage : *Les*

Digitized by Google

dieux ont la bonté de donner aux hommes, par les songes et par les oracles, les secours dont ils ont besoin. Une grande marque du soin des dieux pour moi, c'est que, dans mes songes, ils m'ont enseigné des remèdes pour mes maux, particulièrement pour mes vertiges et mon crachement de sang, comme il m'arriva à Gaëte et à Chryse. (Pensées de Marc-Aurèle, liv. I, in fin.; liv. IX, § 27.)

Digitized by Google

HUITIÈME ENTRETIEN.

LE CHEVALIER.

Trouvez bon, messieurs, qu'avant de poursuivre nos entretiens je vous présente le procès-verbal des séances précédentes.

LE SÉNATEUR.

Qu'est-ce donc que vous voulez dire, monsieur le chevalier?

LE CHEVALIER.

Le plaisir que je prends à nos conversations m'a fait naître l'idée de les écrire. Tout ce que nous disons ici se grave profondément dans ma mémoire. Vous savez que cette faculté est très forte chez moi : c'est un mérite assez léger pour qu'il me soit permis de m'en parer; d'ailleurs je ne donne point aux idées le temps de s'échapper. Cha-

Digitized by Google

que soir avant de me coucher, et dans le moment où elles me sont encore très présentes, j'arrête sur le papier les traits principaux, et pour ainsi dire la *trame* de la conversation ; le lendemain je me mets au travail de bonne heure et j'achève le tissu, m'appliquant surtout à suivre le fil du discours et la filiation des idées. Vous savez d'ailleurs que je ne manque pas de temps, car il s'en faut que nous puissions nous réunir exactement tous les jours; je regarde même comme une chose impossible que trois personnes indépendantes puissent, pendant deux ou trois semaines seulement, faire chaque jour la même chose, à la même heure. Elles auront beau s'accorder, se promettre, se donner parole expressément, et toute affaire cessante, toujours il y aura de temps à autre quelque empêchement insurmontable, et souvent ce ne sera qu'une bagatelle. Les hommes ne peuvent être réunis pour un but quelconque sans une loi ou une régle qui les prive de leur volonté : il faut être religieux ou soldat. J'ai donc eu plus de temps qu'il ne fallait, et je crois que peu d'idées essentielles me sont échappées. Vous ne me refuserez pas d'ailleurs le plaisir d'entendre la lecture de mon ouvrage : et vous com-

Digitized by Google

prendrez, à la largeur des marges, que j'ai compté sur de nombreuses corrections. Je me suis promis une véritable jouissance dans ce travail commun; mais je vous avoue qu'en m'imposant cette tâche pénible, j'ai pensé aux autres plus qu'à moi. Je connais beaucoup d'hommes dans le monde, beaucoup de jeunes gens surtout, extrêmement dégoûtés des doctrines modernes. D'autres flottent et ne demandent qu'à se fixer. Je voudrais leur communiquer ces mêmes idées qui ont occupé nos soirées, persuadé que je serais utile à quelques-uns et agréable au moins à beaucoup d'autres. Tout homme est une espèce de roi pour un autre, et rien ne l'enchante, lorsqu'il est pénétré d'une croyance et à mesure qu'il en est pénétré, comme de la trouver chez l'homme qu'il estime. S'il vous semblait même que ma plume, aidée par une mémoire heureuse et par une révision sévère, eût rendu fidèlement nos conversations, en vérité je pourrais fort bien faire la folie de les porter chez l'imprimeur.

LE COMTE.

Je puis me tromper, mais je ne crois pas qu'un tel ouvrage réussit.

Digitized by Google

LE CHEVALIER.

Pourquoi donc, je vous en prie? Vous me disiez cependant, il y a peu de temps : *qu'une conversation valait mieux qu'un livre.*

LE COMTE.

Elle vaut mieux sans doute pour s'instruire, puisqu'elle admet l'interruption, l'interrogation et l'explication ; mais il ne s'ensuit pas qu'elle soit faite pour être imprimée.

LE CHEVALIER.

Ne confondons pas les termes : ceux de *conversation*, de *dialogue* et d'*entretien* ne sont pas synonymes. La *conversation* divague de sa nature : elle n'a jamais de but antérieur; elle dépend des circonstances ; elle admet un nombre illimité d'interlocuteurs. Je conviendrai donc si vous voulez qu'elle ne serait pas faite pour être imprimée, quand même la chose serait possible, à cause d'un certain *pêle-mêle* de pensées, fruit des transitions les plus bizarres, qui nous mènent souvent à parler, dans le même quart d'heure, de l'existence de Dieu et de l'opéra-comique.

Digitized by Google

Mais l'*entretien* est beaucoup plus sage; il suppose un sujet, et si ce sujet est grave, il me semble que l'entretien est subordonné aux régles de l'art dramatique, qui n'admettent point un quatrième interlocuteur (1). Cette régle est dans la nature. Si nous avions ici un quatrième, il nous gênerait fort.

Quant au *dialogue*, ce mot ne représente qu'une fiction; car il suppose une conversation qui n'a jamais existé. C'est une œuvre purement artificielle: ainsi on peut en écrire autant qu'on voudra; c'est une composition comme une autre, qui part toute formée, comme Minerve, du cerveau de l'écrivain; et les dialogues des *morts*, qui ont illustré plus d'une plume, sont aussi réels, et même aussi probables, que ceux des vivants publiés par d'autres auteurs. Ce genre nous est donc absolument étranger.

Depuis que vous m'avez jeté l'un et l'autre dans les lectures sérieuses, j'ai lu les Tusculanes de Cicéron, traduites en français par le président Bouhier et par l'abbé d'Olivet. Voilà encore une œuvre de pure imagination, et qui ne donne pas seulement l'idée d'un

(1) *Nec quarta loqui persona laboret.* (Hor.)

Digitized by Google

entretien réel. Cicéron introduit un auditeur qu'il désigne tout simplement par la lettre A: il se fait faire une question par cet auditeur imaginaire, et lui répond tout d'une haleine par une dissertation régulière : ce genre ne peut être le nôtre. Nous ne sommes point des lettres majuscules ; nous sommes des êtres très réels, très palpables: nous parlons pour nous instruire et pour nous consoler. Il n'y a entre nous aucune subordination; et, malgré la supériorité d'âge et de lumières, vous m'accordez une égalité que je ne demande point. Je persiste donc à croire que si nos entretiens étaient publiés fidèlement, c'est-à-dire avec toute cette exactitude qui est possible.... Vous riez, M. le sénateur?

LE SÉNATEUR.

Je ris en effet, parce qu'il me semble que, sans vous en apercevoir vous argumentez puissamment contre votre projet. Comment pourriez-vous convenir plus clairement des inconvénients qu'il entraînerait qu'en nous entraînant nous-mêmes dans une conversation sur les conversations? Ne voudriez-vous pas aussi l'écrire, par hasard?

Digitized by Google

LE CHEVALIER.

Je n'y manquerais pas, je vous assure, si je publiais le livre; et je suis persuadé que personne ne s'en fâcherait. Quant aux autres digressions inévitables dans tout entretien réel, j'y vois plus d'avantages que d'inconvénients, pourvu qu'elles naissent du sujet et sans aucune violence. Il me semble que toutes les vérités ne peuvent se tenir debout par leurs propres forces : il en est qui ont besoin d'être, pour ainsi dire, *flanquées* par d'autres vérités, et de là vient cette maxime très vraie que j'ai lue je ne sais où : *Que pour savoir bien une chose, il fallait en savoir un peu mille.* Je crois donc que cette facilité que donne la conversation, d'assurer sa route en étayant une proposition par d'autres lorsqu'elle en a besoin; que cette facilité, dis-je, transportée dans un livre, pourrait avoir son prix et mettre de l'art dans la négligence.

LE SÉNATEUR.

Ecoutez, M. le chevalier, je le mets sur votre conscience, et je crois que notre ami en fait autant. Je crains peu, au reste, que la responsabilité puisse jamais vous ôter le

Digitized by Google

sommeil, le livre ne pouvant faire beaucoup de mal, ce me semble. Tout ce que nous vous demandons en commun, c'est de vous garder sur toutes choses, quand même vous ne publieriez l'ouvrage qu'après notre mort, de lire dans la préface : *J'espère que le lecteur ne regrettera pas son argent* (1), autrement vous nous verriez apparaître comme deux ombres furieuses, et malheur à vous!

LE CHEVALIER.

N'ayez pas peur : je ne crois pas qu'on me surprenne jamais à piller Locke, après la peur que vous m'en avez faite.

Quoi qu'il en puisse arriver dans l'avenir, voyons, je vous en prie, où nous en sommes aujourd'hui. Nos entretiens ont commencé par l'examen de la grande et éternelle plainte qu'on ne cesse d'élever sur le succès du crime et les malheurs de la vertu; et nous avons acquis l'entière conviction qu'il n'y a rien au monde de moins fondé que cette plainte, et que pour celui même qui ne croirait pas à une autre vie, le parti de la vertu serait toujours le plus sûr pour obtenir la plus

(1) *Voy.* tom. I, *p.* 569.

Digitized by Google

haute chance de bonheur temporel. Ce qui a été dit sur les supplices, sur les maladies et sur les remords ne laisse pas subsister le moindre doute sur ce point. J'ai surtout fait une attention particulière à ces deux axiomes fondamentaux : savoir, en premier lieu, *que nul homme n'est puni comme juste, mais toujours comme homme*, en sorte qu'il est faux que la vertu souffre dans ce monde : c'est la nature humaine qui souffre, et toujours elle le mérite; et secondement, *que le plus grand bonheur temporel n'est nullement promis, et ne saurait l'être, à l'homme vertueux mais à la vertu.* Il suffit en effet, pour que l'ordre soit visible et irréprochable, même dans ce monde, que la plus grande masse de bonheur soit dévolue à la plus grande masse de vertus en général; et l'homme étant donné tel qu'il est, il n'est pas même possible à notre raison d'imaginer un autre ordre de choses qui ait seulement une apparence de raison et de justice. Mais comme il n'y a point d'homme juste, il n'y en a point qui ait droit de se refuser à porter de bonne grâce sa part des misères humaines, puisqu'il est nécessairement criminel ou de sang criminel; ce qui nous a conduits à examiner à

Digitized by Google

fond toute la théorie du *péché originel*, qui est malheureusement celle de la nature humaine. Nous avons vu dans les nations sauvages une image affaiblie du crime primitif; et l'homme n'étant qu'une parole animée, la dégradation de la parole s'est présentée à nous, non comme le signe de la dégradation humaine, mais comme cette dégradation même; ce qui nous a valu plusieurs réflexions sur les langues et sur l'origine de la parole et des idées. Ces points éclaircis, la prière se présentait naturellement à nous comme un supplément à tout ce qui avait été dit, puisqu'elle est un remède accordé à l'homme pour restreindre l'empire du mal en se perfectionnant lui-même, et qu'il ne doit s'en prendre qu'à ses propres vices, s'il refuse d'employer ce remède. A ce mot de *prière* nous avons vu s'élever la grande objection d'une philosophie aveugle ou coupable, qui, ne voyant dans le mal physique qu'un résultat inévitable des lois éternelles de la nature, s'obstine à soutenir que par là même il échappe entièrement à l'action de la prière. Ce sophisme mortel a été discuté et combattu dans le plus grand détail. Les fléaux dont nous sommes frappés, et qu'on

Digitized by Google

nomme très justement *fléaux du ciel*, nous ont paru *les lois de la nature* précisément comme les supplices sont *des lois de la société*, et par conséquent d'une nécessité purement secondaire qui doit enflammer notre prière, loin de la décourager. Nous pouvions sans doute nous contenter à cet égard des idées générales, et n'envisager toutes ces sortes de calamités qu'en masse : cependant nous avons permis à la conversation de serpenter un peu dans ce triste champ, et la guerre surtout nous a beaucoup occupés. C'est, je vous l'assure, celle de toutes nos excursions qui m'a le plus attaché ; car vous m'avez fait envisager ce fléau de la guerre sous un point de vue tout nouveau pour moi, et je compte y réfléchir encore de toutes mes forces.

LE SÉNATEUR.

Pardon si je vous interromps, M. le chevalier ; mais avant d'abandonner tout à fait l'intéressante discussion sur les souffrances du juste, je veux encore soumettre à votre examen quelques pensées que je crois fondées et qui peuvent, à mon avis, faire considérer les peines temporelles de cette vie comme

Digitized by Google

l'une des plus grandes et des plus naturelles solutions de toutes les objections élevées sur ce point contre la justice divine. Le juste, en sa qualité d'homme, serait néanmoins sujet à tous les maux qui menacent l'humanité; et comme il n'y serait soumis précisément qu'en cette qualité d'homme, il n'aurait nul droit de se plaindre; vous l'avez remarqué, et rien n'est plus clair; mais vous avez remarqué de plus, ce qui malheureusement n'a pas besoin de preuve, qu'il n'y a point de *juste* dans la rigueur du terme : d'où il suit que tout homme a quelque chose à expier. Or, si le juste (tel qu'il peut exister) accepte les souffrances dues à sa qualité d'homme, et si la justice divine à son tour accepte cette acceptation, je ne vois rien de si heureux pour lui, ni de si évidemment juste.

Je crois de plus en mon âme et conscience que si l'homme pouvait vivre dans ce monde exempt de toute espèce de malheurs, il finirait par s'abrutir au point d'oublier complétement toutes les choses célestes et Dieu même. Comment pourrait-il, dans cette supposition, s'occuper d'un ordre supérieur, puisque dans celui même où nous vivons, les misères qui nous accablent ne peuvent

Digitized by Google

nous désenchanter des charmes trompeurs de cette malheureuse vie ?

LE CHEVALIER.

Je ne sais si je suis dans l'erreur, mais il me semble qu'il n'y aurait rien de si infortuné qu'un homme qui n'aurait jamais éprouvé l'infortune : car jamais un tel homme ne pourrait être sûr de lui-même, ni savoir ce qu'il vaut. Les souffrances sont pour l'homme vertueux ce que les combats sont pour le militaire : elles le perfectionnent et accumulent ses mérites. Le brave s'est-il jamais plaint à l'armée d'être toujours choisi pour les expéditions les plus hasardeuses ? Il les recherche au contraire et s'en fait gloire : pour lui, les souffrances sont une occupation, et la mort une aventure. Que le poltron s'amuse à vivre tant qu'il voudra, c'est son métier ; mais qu'il ne vienne point nous étourdir de ses impertinences sur le malheur de ceux qui ne lui ressemblent pas. La comparaison me semble tout à fait juste : si le brave remercie le général qui l'envoie à l'assaut, pourquoi ne remercierait-il pas de même Dieu qui le fait souffrir ? Je ne sais comment cela se fait, mais il est cependant sûr que l'homme gagne à souffrir

Digitized by Google

volontairement, et que l'opinion même l'en estime davantage. J'ai souvent observé, à l'égard des austérités religieuses, que le vice même qui s'en moque ne peut s'empêcher de leur rendre hommage. Quel libertin a jamais trouvé l'opulente courtisane, qui dort à minuit sur l'édredon plus heureuse que l'austère carmélite, qui veille et qui prie pour nous à la même heure? Mais j'en reviens toujours à ce que vous avez observé avec tant de raison : *qu'il n'y a point de juste*. C'est donc par un trait particulier de bonté que Dieu châtie dans ce monde, au lieu de châtier beaucoup plus sévèrement dans l'autre. Vous saurez, messieurs, qu'il n'y a rien que je croie plus fermement que le purgatoire. Comment les peines ne seraient-elles pas toujours proportionnées aux crimes? Je trouve surtout que les nouveaux raisonneurs qui ont nié les peines éternelles sont d'une sottise étrange, s'ils n'admettent pas expressément le purgatoire : car, je vous prie, à qui ces gens-là feront-ils croire que l'âme de Robespierre s'élança de l'échafaud dans le sein de Dieu comme celle de Louis XVI? Cette opinion n'est cependant pas aussi rare qu'on pourrait l'imaginer : j'ai passé quelques an-

Digitized by Google

nées, depuis mon *hégire*, dans certaines contrées de l'Allemagne où les docteurs de la loi ne veulent plus ni enfer ni purgatoire : il n'y a rien de si extravagant. Qui jamais a imaginé de faire fusiller un soldat pour une pipe de faïence volée dans la chambrée? cependant il ne faut pas que cette pipe soit volée impunément; il faut que le voleur soit *purgé* de ce vol avant de pouvoir se placer en ligne avec les braves gens.

LE SÉNATEUR.

Il faut avouer, M. le chevalier, que si jamais nous avons une *Somme théologique* écrite de ce style, elle ne manquera pas de réussir beaucoup dans le monde.

LE CHEVALIER.

Il ne s'agit nullement de style ; chacun a le sien : il s'agit des choses. Or, je dis que le purgatoire est le dogme du bon sens; et puisque tout péché doit être expié dans ce monde ou dans l'autre, il s'ensuit que les afflictions envoyées aux hommes par la justice divine sont un véritable bienfait, puisque ces peines, lorsque nous avons la sagesse de les accepter, nous sont, pour ainsi dire, *décomptées* sur

Digitized by Google

celles de l'avenir. J'ajoute qu'elles sont un gage manifeste d'amour, puisque cette anticipation ou cette commutation de peine exclut évidemment la peine éternelle. Celui qui n'a jamais souffert dans ce monde ne saurait être sûr de rien; et moins il a souffert moins il est sûr : mais je ne vois pas ce que peut craindre, ou pour m'exprimer plus exactement, ce que peut *laisser craindre* celui qui a souffert avec acceptation.

LE COMTE.

Vous avez parfaitement raisonné, M. le chevalier, et même je dois vous féliciter de vous être rencontré avec Sénèque; car vous avez dit des carmélites précisément ce qu'il a dit des vestales (1) : j'ignore si vous savez que ces vierges fameuses se levaient la nuit, et qu'elles avaient leurs *matines*, au pied de la lettre, comme nos religieuses de la stricte observance : en tout cas comptez sur ce point de l'histoire. La seule observation critique que je me permettrai sur votre théologie peut être aussi, ce me semble, adressée

(1) *Non est iniquum nobilissimas virgines ad sacra facienda noctibus excitari, altissimo somno inquinatas frui ?* (Senec., de Prov., cap. V.)

Digitized by Google

à ce même Sénèque : « Aimeriez-vous mieux, disait-il, être Sylla que Régulus, etc. (1)? » Mais prenez garde, je vous prie, qu'il n'y ait ici une petite confusion d'idées. Il ne s'agit point du tout de la gloire attachée à la vertu qui supporte tranquillement les dangers, les privations et les souffrances; car sur ce point tout le monde est d'accord : il s'agit de savoir pourquoi il a plu à Dieu de rendre ce mérite nécessaire? Vous trouverez des blasphémateurs et même des hommes simplement légers, disposés à vous dire : *Que Dieu aurait bien pu dispenser la vertu de cette sorte de gloire.* Sénèque, ne pouvant répondre aussi-bien que vous, parce qu'il n'en savait pas autant que vous (ce que je vous prie de bien observer), s'est jeté sur cette gloire qui prête beaucoup à la rhétorique; et c'est ce qui donne à son traité de la Providence, d'ailleurs si beau et si estimable, une légère couleur de déclamation. Quant à vous, M. le sénateur, en mettant même cette considération à l'écart, vous avez rappelé avec beaucoup de raison que

(1) *Idem, ibid.*, tom. III. Ce ne sont pas les propres mots, mais le sens est rendu.

Digitized by Google

tout homme souffre parce qu'il est homme, parce qu'il serait Dieu s'il ne souffrait pas, et parce que ceux qui demandent un homme impassible, demandent un autre monde; et vous avez ajouté une chose non moins incontestable en remarquant que nul homme n'étant juste, c'est-à-dire exempt de crimes actuels (si l'on excepte la sainteté proprement dite, qui est très rare), Dieu fait réellement miséricorde aux coupables en les châtiant dans ce monde. Je crois que je vous aurais parlé de ces peines temporaires futures que nous nommons *purgatoire*, si M. le chevalier ne m'avait interdit de chercher mes preuves dans l'autre monde (1).

LE CHEVALIER.

Vous ne m'aviez pas compris parfaitement: je n'avais exclu de nos entretiens que les peines dont l'homme pervers est ménacé dans l'autre monde; mais quant aux peines temporaires imposées au prédestiné, c'est autre chose....

(1) *Voy*, tom. I, *p*. 14.

Digitized by Google

LE COMTE.

Comme il vous plaira. Il est certain que ces peines futures et temporaires fournissent, pour tous ceux qui les croient, une réponse directe et péremptoire à toutes les objections fondées sur les souffrances du prétendu juste, et il est vrai encore que ce dogme est si plausible, qu'il s'empare, pour ainsi dire, du bon sens, et n'attend pas la révélation. Je ne sais, au reste, si vous n'êtes pas dans l'erreur en croyant que dans ce pays où vous *avez dépensé* sans fruit, mais non pas sans mérite, tant de zèle et tant de valeur, vous avez entendu *les docteurs de la loi* nier tout à la fois l'enfer et le purgatoire. Vous pourriez fort bien avoir pris la dénégation d'un mot pour celle d'une chose. C'est une énorme puissance que celle des mots! Tel ministre, que celui de purgatoire mettrait en colère, nous accordera sans peine un *lieu d'expiation* ou un *état intermédiaire*, ou peut-être même des *stations;* qui sait...? sans se croire le moins du monde ridicule.—Vous ne dites rien, mon cher sénateur? Je continue.—Un des grands motifs de la brouillerie du XVIe siècle fut précisément le *purgatoire*. Les in-

Digitized by Google

surgés ne voulaient rien rabattre de l'enfer pur et simple. Cependant, lorsqu'ils sont devenus philosophes ils se sont mis à nier l'éternité des peines, laissant néanmoins subsister un *enfer à temps*, uniquement pour la bonne police, et de peur de faire monter au ciel, tout d'un trait, Néron et Messaline à côté de saint Louis et de sainte Thérèse. Mais un enfer temporaire n'est autre chose que le purgatoire; en sorte qu'après s'être brouillés avec nous parce qu'ils ne voulaient point de purgatoire, ils se brouillent de nouveau parce qu'ils ne veulent que le purgatoire : c'est cela qui est extravagant, comme vous disiez tout à l'heure. Mais en voilà assez sur ce sujet. Je me hâte d'arriver à l'une des considérations les plus dignes d'exercer toute l'intelligence de l'homme, quoique, dans le fait, le commun des hommes s'en occupe fort peu.

Le juste, en souffrant volontairement, ne satisfait pas seulement pour lui, mais pour le coupable par voie de réversibilité.

C'est une des plus grandes et des plus importantes vérités de l'ordre spirituel; mais il me faudrait pour la traiter à fond plus de temps qu'il ne m'en reste aujourd'hui. Remettons-en donc la discussion à demain, et lais-

Digitized by Google

sez-moi consacrer les derniers moments de la soirée au développement de quelques réflexions qui se sont présentées à mon esprit sur le même sujet.

On ne saurait expliquer, dit-on, *par les seules lumières de la raison, les succès du méchant et les souffrances du juste dans ce monde*. Ce qui signifie sans doute *qu'il y a dans l'ordre que nous voyons une injustice qui ne s'accorde pas avec la justice de Dieu;* autrement l'objection n'aurait point de sens. Or, cette objection pouvant partir de la bouche d'un athée ou de celle d'un théiste, je ferai d'abord la première supposition pour écarter toute espèce de confusion. Voyez donc ce que tout cela veut dire de la part d'un de ces athées de persuasion et de profession.

Je ne sais en vérité si ce malheureux Hume s'est compris lui-même, lorsqu'il a dit si criminellement, et même si sottement avec tout son génie : *Qu'il était impossible de justifier le caractère de la Divinité* (1). Justifier le caractère d'un être qui n'existe pas !

(1) Il a dit en effet en propres termes : « Qu'il est impossible à la « raison naturelle de justifier le caractère de la Divinité. » (Essays on liberty and necessity. vers. fin.) Il ajoute avec une froide et révoltante audace : « Montrer que Dieu n'est pas l'auteur du péché, c'est

Digitized by Google

Encore une fois, qu'est-ce qu'on veut dire? Il me semble que tout se réduit à ce raisonnement : Dieu EST injuste, donc il n'existe pas. Ceci est curieux! Autant vaut le Spinosa de Voltaire qui dit à Dieu : *Je crois bien entre nous que vous n'existez pas* (1). Il faudra donc que le mécréant se retourne et dise : *Que l'existence du mal est un argument contre celle de Dieu ; parceque si Dieu existait, ce mal, qui est une injustice, n'existerait pas.* Ah! ces messieurs savent donc que Dieu qui n'existe pas *est juste par essence!* Ils connaissent les attributs d'un être chimérique ; et ils sont en état de nous dire à point nommé comment Dieu serait fait si par hasard il y en avait un : en vérité il n'y a pas de folie mieux conditionnée. S'il était permis de rire en un sujet aussi triste, qui ne rirait d'entendre des hommes qui ont fort bien une tête sur les épaules comme nous, argumenter contre Dieu de cette même idée qu'il leur a donnée de lui-même, sans faire attention que cette seule idée prouve Dieu, puisqu'on ne saurait avoir l'idée de ce

« ce qui a passé jusqu'à présent toutes les forces de la philosophie. » (*Ibid.* Essays, tom. III, sect. VIII. v. Beatty. on Truth. part. II, ch. II.)

(3) Voyez la pièce très connue intitulée *les Systèmes*.

Digitized by Google

qui n'existe pas? En effet, l'homme peut-il se représenter à lui-même, et la peinture peut-elle représenter à ses yeux autre chose que ce qui existe? L'inépuisable imagination de Raphael a pu couvrir sa fameuse galerie d'assemblages fantastiques; mais chaque pièce existe dans la nature. Il en est de même du monde moral : l'homme ne peut concevoir que ce qui est; ainsi l'athée, pour nier Dieu, le suppose.

Au surplus, messieurs, tout ceci n'est qu'une espèce de préface à l'idée favorite que je voulais vous communiquer. J'admets la supposition folle d'un dieu hypothétique, et j'admets encore que les lois de l'univers puissent être injustes ou cruelles à notre égard sans qu'elles aient d'auteur intelligent; ce qui est cependant le comble de l'extravagance : qu'en résultera-t-il contre l'existence de Dieu? Rien du tout. L'intelligence ne se prouve à l'intelligence que par le *nombre*. Toutes les autres considérations ne peuvent se rapporter qu'à certaines propriétés ou qualités du sujet intelligent, ce qui n'a rien de commun avec la question primitive de l'existence.

Le *nombre*, messieurs, le *nombre!* ou l'or-

Digitized by Google

dre et la *symétrie;* car l'ordre n'est que le *nombre ordonné*, et la symétrie n'est que *l'ordre aperçu* et *comparé*.

Dites-moi, je vous prie, si, lorsque Néron illuminait jadis ses jardins avec des torches dont chacune renfermait et brûlait un homme vivant, l'alignement de ces horribles flambeaux ne prouvait pas au spectateur une intelligence ordonnatrice aussi-bien que la paisible illumination faite hier pour la fête de S. M. l'impératrice-mère (1)? Si le mois de juillet ramenait chaque année la peste, ce joli cycle serait tout aussi régulier que celui des moissons. Commençons donc à voir si le *nombre* est dans l'univers ; de savoir ensuite *si* et *pourquoi* l'homme est traité bien ou mal dans ce même monde : c'est une autre question qu'on peut examiner une autre fois, et qui n'a rien de commun avec la première.

Le *nombre* est la barrière évidente entre la brute et nous; dans l'ordre immatériel, comme dans l'ordre physique, l'usage du feu nous distingue d'elle d'une manière tranchante et ineffaçable. Dieu nous a donné le nombre, et

(1) Cette circonstance fixe la date du dialogue au 23 juillet.
(*Note de l'éditeur.*)

Digitized by Google

c'est par le nombre qu'il se prouve à nous, comme c'est par le nombre que l'homme se prouve à son semblable. Otez le nombre, vous ôtez les arts, les sciences, la parole et par conséquent l'intelligence. Ramenez-le : avec lui reparaissent ses deux filles célestes, l'harmonie et la beauté ; le *cri* devient *chant*, le bruit reçoit le *rhythme*, le saut est *danse*, la force s'appelle *dynamique*, et les traces sont des *figures*. Une preuve sensible de cette vérité, c'est que dans les langues (du moins dans celles que je sais, et je crois qu'il en est de même de celles que j'ignore) les mêmes mots expriment le nombre et la pensée : on dit, par exemple, que la *raison* d'un grand homme a découvert la *raison* d'une telle progression : on dit *raison sage* et *raison inverse*, *mécomptes* dans la politique, et *mécomptes* dans les calculs ; ce mot de *calcul* même qui se présente à moi reçoit la double signification, et l'on dit : *Je me suis trompé dans tous mes calculs*, quoiqu'il ne s'agisse du tout point de calculs. Enfin nous disons également : *Il compte ses écus*, et *il compte aller vous voir*; ce que l'habitude seule nous empêche de trouver extraordinaire. Les mots relatifs aux poids, à la mesure, à l'équilibre,

Digitized by Google

ramènent à tout moment, dans le discours, le *nombre* comme synonyme de la pensée ou de ses procédés; et ce mot de *pensée* même ne vient-il pas d'un mot latin qui a rapport au nombre?

L'intelligence comme la beauté se plaît à se contempler : or, le miroir de l'intelligence, c'est le nombre. De là vient le goût que nous avons tous pour la symétrie; car tout être intelligent aime à placer et à reconnaître de tout côté son signe qui est *l'ordre*. Pourquoi des soldats en uniforme sont-ils plus agréables à la vue que sous l'habit commun? pourquoi aimons-nous mieux les voir marcher en ligne qu'à la débandade? pourquoi les arbres dans nos jardins, les plats sur nos tables, les meubles dans nos appartements, etc., doivent-ils être placés symétriquement pour nous plaire? Pourquoi la rime, les pieds, les ritournelles, la mesure, le rhythme, nous plaisent-ils dans la musique et dans la poésie? Pouvez-vous seulement imaginer qu'il y ait, par exemple, dans nos rimes *plates* (si heureusement nommées), quelque beauté intrinsèque? Cette forme et tant d'autres ne peuvent nous plaire que parce que l'intelligence se plaît dans tout ce qui prouve l'intel-

Digitized by Google

ligence, et que son signe principal est le nombre. Elle jouit donc partout où elle se reconnaît, et le plaisir que nous cause la symétrie ne saurait avoir d'autre racine; mais faisons abstraction de ce plaisir et n'examinons que la chose en elle-même. Comme ces mots que je prononce dans ce moment vous prouvent l'existence de celui qui les prononce, et que s'ils étaient écrits, ils la prouveraient de même à tous ceux qui liraient ces mots arrangés suivant les lois de la syntaxe, de même tous les êtres créés prouvent par leur *syntaxe* l'existence d'un suprême écrivain qui nous parle par ces signes; en effet, tous ces êtres sont des lettres dont la réunion forme un discours qui prouve Dieu, c'est-à-dire l'intelligence qui le prononce: car il ne peut y avoir de discours sans *âme parlante*, ni d'écriture sans écrivain; à moins qu'on ne veuille soutenir que la courbe que je trace grossièrement sur le papier avec un anneau de fil et un compas prouve bien une intelligence qui l'a tracée, mais que cette même courbe décrite par une planète ne prouve rien; ou qu'une lunette achromatique prouve bien l'existence de *Dollond* de *Ramsden*, etc.; mais que l'œil, dont le mer-

Digitized by Google

veilleux instrument que je viens de nommer n'est qu'une grossière imitation, ne prouve point du tout l'existence d'un artiste suprême ni l'intention de prévenir l'aberration! Jadis un navigateur, jeté par le naufrage sur une île qu'il croyait déserte, aperçut en parcourant le rivage une figure de géométrie tracée sur le sable : il reconnut l'homme et rendit grâces aux dieux. Une figure de la même espèce aurait-elle donc moins de force pour être écrite dans le ciel, et le nombre n'est-il pas toujours le même, de quelque manière qu'il nous soit présenté? Regardez bien : il est écrit sur toutes les parties de l'univers et surtout sur le corps humain. *Deux* est frappant dans l'équilibre merveilleux des deux sexes qu'aucune science n'a pu déranger; il se montre dans nos yeux, dans nos oreilles, etc. *Trente-deux* est écrit dans notre bouche; et *vingt* divisé par *quatre* porte son invariable *quotient* à l'extrémité de nos quatre membres. Le nombre se déploie dans le régne végétal, avec une richesse qui étourdit par son invariable constance dans les variétés infinies. Souvenez-vous, M. le sénateur, de ce que vous me dîtes un jour, d'après vos amples recueils sur le nombre *trois* en parti-

Digitized by Google

culier : il est écrit dans les astres, sur la terre; dans l'intelligence de l'homme, dans son corps; dans la vérité, dans la fable; dans l'Evangile, dans le Talmud; dans les Védas; dans toutes les cérémonies religieuses, antiques ou modernes, légitimes ou illégitimes, aspersions, ablutions, invocations, exorcismes, charmes, sortiléges, magie noire ou blanche; dans les mystères de la cabale, de la théurgie, de l'alchimie, de toutes les sociétés secrètes; dans la théologie, dans la géométrie, dans la politique, dans la grammaire, dans une infinité de formules oratoires ou poétiques qui échappent à l'attention *inavertie;* en un mot dans tout ce qui existe. On dira peut-être, *c'est le hasard :* allons donc! — Des fous désespérés s'y prennent d'une autre manière : ils disent (je l'ai entendu) *que c'est une loi de la nature.* Mais qu'est-ce qu'une loi? est-ce la volonté d'un législateur? Dans ce cas ils disent ce que nous disons. Est-ce le résultat purement mécanique de certains éléments mis en action d'une certaine manière? Alors, comme il faut que ces éléments, pour produire un ordre général et invariable, soient arrangés et agissent eux-mêmes d'une certaine manière in-

Digitized by Google

variable, la question recommence, et il se trouve qu'au lieu d'une preuve de l'ordre et de l'intelligence qui l'a produit, il y en a deux; comme si plusieurs dés jetés un grand nombre de fois amènent toujours *rafle de six*, l'intelligence sera prouvée par l'invariabilité du nombre qui est l'effet, et par le travail intérieur de l'artiste qui est la cause.

Dans une ville tout échauffée par le ferment philosophique, j'ai eu lieu de faire une singulière observation : c'est que l'aspect de l'ordre, de la symétrie, et par conséquent du nombre et de l'intelligence, pressant trop vivement certains hommes que je me rappelle fort bien, pour échapper à cette torture de la conscience, ils ont inventé un subterfuge *ingénieux* et dont ils tirent le plus grand parti. Ils se sont mis à soutenir qu'il est impossible de reconnaître *l'intention* à moins de connaître l'*objet de l'intention* : vous ne sauriez croire combien ils tiennent à cette idée qui les enchante, parce qu'elle les dispense du sens commun qui les tourmente. Ils ont fait de la recherche des intentions une affaire majeure, une espèce d'*arcane* qui compose, suivant eux, une profonde science et d'immenses travaux. Je les

Digitized by Google

si entendus dire, en parlant d'un grand physicien qui avait prononcé quelque chose dans ce genre : *Il ose s'élever jusqu'aux causes finales* (c'est ainsi qu'ils appellent les intentions). Voyez le grand effort! Une autre fois ils avertissaient de *se donner bien garde de prendre un effet pour une intention;* ce qui serait fort dangereux, comme vous sentez : car si l'on venait à croire que Dieu se mêle d'une chose qui va toute seule, ou qu'il a eu une telle intention tandis qu'il en avait une autre, quelles suites funestes n'aurait pas une telle erreur! Pour donner à l'idée dont je vous parle toute la force qu'elle peut avoir, j'ai toujours remarqué qu'ils affectent de resserrer autant qu'ils le peuvent la recherche des intentions dans le cercle du troisième règne. Ils se retranchent pour ainsi dire dans la minéralogie et dans ce qu'ils appellent la *géologie*, où les intentions sont moins visibles, du moins pour eux, et qui leur présentent d'ailleurs le plus vaste champ pour disputer et pour nier (c'est le paradis de l'orgueil); mais quant *au règne de la vie*, dont il part une voix un peu trop claire *qui se fait entendre aux yeux*, ils n'aiment pas trop en discourir. Souvent je leur parlais de l'animal

Digitized by Google

par pure malice, toujours ils me ramenaient aux molécules, aux atomes, à la gravité, aux couches terrestres, etc. *Que savons-nous*, me disaient-ils toujours avec la plus comique modestie, *que savons-nous sur les animaux? le germinaliste sait-il ce que c'est qu'un germe? entendons-nous quelque chose à l'essence de l'organisation? a-t-on fait un seul pas dans la connaissance de la génération? la production des êtres organisés est lettre close pour nous*. Or, le résultat de ce grand mystère, le voici : c'est que l'animal étant *lettre close*, on ne peut y lire aucune intention.

Vous croirez difficilement peut-être qu'il soit possible de raisonner aussi mal; mais vous leur ferez trop d'honneur. C'est ce qu'ils pensent; ou du moins c'est ce qu'ils veulent faire entendre (ce qui n'est pas à beaucoup près la même chose). Sur des points où il n'est pas possible de bien raisonner, l'esprit de secte fait ce qu'il peut; il divague, il donne le change, et surtout il s'étudie à laisser les choses dans un certain demi-jour favorable à l'erreur. Je vous répète que lorsque ces philosophes dissertent sur les intentions, ou, comme ils disent, sur les *causes finales*

Digitized by Google

(mais je n'aime pas ce mot), toujours ils parlent de la nature morte quand ils sont les maîtres du discours, évitant avec soin d'être conduits dans le champ des deux premiers régnes où ils sentent fort bien que le terrein résiste à leur tactique; mais, de près ou de loin, tout tient à leur grande maxime, que l'*intention* ne saurait être prouvée tant qu'on n'a pas prouvé *l'objet de l'intention;* or je n'imagine pas de sophisme plus grossier : comment ne voit-on pas (1) qu'il ne peut y avoir de symétrie sans fin, puisque la symétrie seule est une *fin* du *symétriseur*? Un *garde-temps*, perdu dans les forêts d'Amérique et trouvé par un Sauvage, lui démontre la main et l'intelligence d'un ouvrier aussi certainement qu'il les démontre à M. Schubbert (2). N'ayant donc besoin que *d'une fin*

(1) On voit très bien; mais l'on est fâché de voir, et l'on voudrait ne pas voir. On a honte d'ailleurs de ne voir que ce que les autres voient, et de recevoir une démonstration *ex ore infantium et lactentium*. L'orgueil se révolte contre la vérité, *qui laisse approcher les enfants*. Bientôt *les ténèbres du cœur* s'élèvent jusqu'à l'esprit, et la cataracte est formée. Quant à ceux qui nient par pur orgueil et sans conviction (le nombre en est immense), ils sont peut-être plus coupables que les premiers.

(2) Savant astronome de l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg, distingué par une foule de connaissances que sa politesse tient constamment aux ordres de tout amateur qui veut en profiter.

Digitized by Google

pour tirer notre conclusion, nous ne sommes point obligés de répondre au sophiste qui nous demande, *quelle fin?* Je fais creuser un canal autour de mon château : l'un dit, *c'est pour conserver du poisson;* l'autre, *c'est pour se mettre à l'abri des voleurs:* un troisième enfin, *c'est pour dessécher et rassainir le terrein.* Tous peuvent se tromper; mais celui qui serait bien sûr d'avoir raison, c'est celui qui se bornerait à dire : *Il l'a fait creuser pour des fins à lui connues.* Quant au philosophe qui viendrait nous dire : « Tant « que vous n'êtes pas tous d'accord sur l'in- « tention, j'ai droit de n'en voir aucune. Le « lit du canal n'est qu'un affaissement natu- « rel des terres; le revêtement est une con- » crétion; la balustrade n'est que l'ouvrage « d'un volcan, pas plus extraordinaire par « sa régularité que ces assemblages d'aiguilles « basaltiques qu'on voit en Irlande et ail- « leurs, etc... »

LE CHEVALIER.

Croyez-vous, messieurs, qu'il y eût un peu trop de brutalité à lui dire : *Mon bon ami, le canal est destiné à baigner les fous,* ce qu'on lui prouverait sur-le-champ?

Digitized by Google

LE SÉNATEUR.

Je m'opposerais pour mon compte à cette manière de raisonner, par la raison toute simple qu'en sortant de l'eau, le philosophe aurait eu droit de dire : *Cela ne prouve rien.*

LE COMTE.

Ah! quelle erreur est la vôtre, mon cher sénateur! Jamais l'orgueil n'a dit: *J'ai tort;* et celui de ces gens-là moins que tous les autres. Quand vous lui auriez donc adressé l'argument le plus démonstratif, il vous dirait toujours : *Cela ne prouve rien.* Ainsi la réponse devant toujours être la même, pourquoi ne pas adopter l'argument qui fait justice? Mais comme ni le philosophe, ni le canal, ni surtout le château ne sont là, je continuerai, si vous le permettez.

Ils parlent de *désordre* dans l'univers; mais qu'est-ce que le *désordre?* c'est une dérogation à l'*ordre* apparemment; donc on ne peut objecter le *désordre* sans confesser un *ordre* antérieur, et par conséquent l'intelligence. On peut se former une idée parfaitement juste de l'univers en le voyant sous

Digitized by Google

l'aspect d'un vaste cabinet d'histoire naturelle ébranlé par un tremblement de terre. La porte est ouverte et brisée; il n'y a plus de fenêtres; des armoires entières sont tombées; d'autres pendent encore à des fiches prêtes à se détacher. Des coquillages ont roulé dans la salle des minéraux, et le nid d'un colibri repose sur la tête d'un crocodile. — Cependant quel insensé pourrait douter de l'intention primitive, ou croire que l'édifice fut construit dans cet état? Toutes les grandes masses sont ensemble : dans le moindre éclat d'une vitre on la voit tout entière; le vide d'une layette la replace : l'ordre est aussi visible que le désordre; et l'œil, en se promenant dans ce vaste temple de la nature, rétablit sans peine tout ce qu'un agent funeste a brisé, ou faussé, ou souillé, ou déplacé. Il y a plus : regardez de près, et déjà vous reconnaîtrez une main réparatrice. Quelques poutres sont étayées; on a pratiqué des routes au milieu des décombres; et, dans la confusion générale, une foule d'*analogues* ont déjà repris leur place et se touchent. Il y a donc deux intentions visibles au lieu d'une, c'est-à-dire l'ordre et la restauration; mais en nous bornant à la première idée, le

Digitized by Google

désordre supposant nécessairement *l'ordre*, celui qui argumente du désordre contre l'existence de Dieu la suppose pour la combattre.

Vous voyez à quoi se réduit ce fameux argument : *Ou Dieu a pu empêcher le mal que nous voyons, et il a manqué de bonté; ou voulant l'empêcher il ne l'a pu, et il a manqué de puissance.* — MON DIEU ! qu'est-ce que cela signifie ? Il ne s'agit ni de toute-puissance ni de toute-bonté; il s'agit seulement *d'existence* et de *puissance*. Je sais bien que Dieu ne peut changer les essences des choses; mais je ne connais qu'une infiniment petite partie de ces essences, de manière que j'ignore une infiniment grande quantité de choses que Dieu ne peut faire, sans cesser pour cela d'être tout-puissant. Je ne sais ce qui est possible, je ne sais ce qui est impossible ; de ma vie je n'ai étudié que le nombre; je ne crois qu'au nombre ; c'est le signe, c'est la voix, c'est la parole de l'intelligence ; et comme il est partout, je la vois partout.

Mais laissons là les athées, qui heureusement sont très peu nombreux dans le mon-

Digitized by Google

de (1), et reprenons la question avec le théisme. Je veux me montrer tout aussi complaisant à son égard que je l'ai été avec l'athée; cependant il ne trouvera pas mauvais que je commence par lui demander ce que c'est qu'une injustice? S'il ne m'accorde pas que *c'est un acte qui viole une loi*, le mot n'aura plus de sens; et s'il ne m'accorde pas que *la loi est la volonté d'un législateur, manifestée à ses sujets pour être la régle de leur conduite*, je ne comprendrai pas mieux le mot de *loi* que celui d'*injustice*. Or je comprends fort bien comment une loi humaine peut être *injuste*, lorsqu'elle viole une loi divine ou révélée, ou innée; mais le législateur de l'univers est Dieu. Qu'est-ce donc qu'une injustice de Dieu à l'égard de l'homme? Y aurait-il par hasard quelque législateur commun au-dessus de Dieu qui lui ait prescrit la manière dont il doit agir envers l'homme? Et quel sera le juge entre lui et nous? Si le théiste croit que l'idée de Dieu n'emporte

(1) Je ne sais s'il y a peu d'athées dans le monde, mais je sais bien que la philosophie entière du dernier siècle est tout-à-fait *athéistique*. Je trouve même que l'athéisme a sur elle l'avantage de la franchise. Il dit : *Je ne le vois pas*; l'autre dit : *Je ne le vois pas là*; mais jamais elle ne dit autrement : je la trouve moins *honnête*.

Digitized by Google

point celle d'une justice semblable à la nôtre, de quoi se plaint-il? il ne sait ce qu'il dit. Que si, au contraire, il croit Dieu juste suivant nos idées, tout en se plaignant des injustices qu'il remarque dans l'état où nous sommes, il admet, sans y faire attention, une contradiction monstrueuse, c'est-à-dire *l'injustice d'un Dieu juste. — Un tel ordre de choses est injuste; donc il ne peut avoir lieu sous l'empire d'un Dieu juste :* cet argument n'est qu'une erreur dans la bouche d'un athée, mais dans celle du théiste c'est une absurdité : Dieu étant une fois admis, et sa justice l'étant aussi comme un attribut nécessaire de la divinité, le théiste ne peut plus revenir sur ses pas sans déraisonner, et il doit dire au contraire : *Un tel ordre de choses a lieu sous l'empire d'un Dieu essentiellement juste : donc cet ordre de choses est juste par des raisons que nous ignorons;* expliquant l'ordre des choses par les attributs, au lieu d'accuser follement les attributs par l'ordre des choses.

Mais j'accorde même à ce théiste supposé la coupable et non moins folle proposition, *qu'il n'y a pas moyen de justifier le caractère de la Divinité.*

Digitized by Google

Quelle conclusion pratique en tirerons-nous ? car c'est surtout cela dont il s'agit. Laissez-moi, je vous prie, *monter* ce bel argument : *Dieu est injuste, cruel, impitoyable; Dieu se plaît au malheur de ses créatures; donc....* c'est ici où j'attends les murmurateurs ! — *Donc* apparemment *il ne faut pas le prier.* — Au contraire, messieurs; et rien n'est plus évident : *donc il faut le prier et le servir avec beaucoup plus de zèle et d'anxiété* que si sa miséricorde était sans bornes comme nous l'imaginons. Je voudrais vous faire une question : si vous aviez vécu sous les lois d'un prince, je ne dis pas méchant, prenez bien garde, mais seulement sévère et ombrageux, jamais tranquille sur son autorité, et ne sachant pas fermer l'œil sur la moindre démarche de ses sujets, je serais curieux de savoir si vous auriez cru pouvoir vous donner les mêmes libertés que sous l'empire d'un autre prince d'un caractère tout opposé, heureux de la liberté générale, se rangeant toujours pour laisser passer l'homme, et ne cessant de redouter son pouvoir, afin que personne ne le redoute ? Certainement non. Eh bien ! la comparaison saute aux yeux et ne souffre pas de réplique

Digitized by Google

Plus Dieu nous semblera terrible, plus nous devrons redoubler de crainte religieuse envers lui, plus nos prières devront être ardentes et infatigables : car rien ne nous dit que sa bonté y suppléera. La preuve de l'existence de Dieu précédant celle de ses attributs, nous savons *qu'il est* avant de savoir *ce qu'il est;* même nous ne saurons jamais pleinement *ce qu'il est.* Nous voici donc placés dans un empire dont le souverain a publié une fois pour toutes les lois qui régissent tout. Ces lois sont, en général, marquées au coin d'une sagesse et même d'une bonté frappante : quelques-unes néanmoins (je le suppose dans ce moment) paraissent dures, *injustes* même si l'on veut : là-dessus, je le demande à tous les mécontents, que faut-il faire? sortir de l'empire, peut-être? impossible: il est partout, et rien n'est hors de lui. Se plaindre, se dépiter, écrire contre le souverain? c'est pour être fustigé ou mis à mort. Il n'y a pas de meilleur parti à prendre que celui de la résignation et du respect, je dirai même de *l'amour;* car, puisque nous partons de la supposition que le maître existe, et qu'il faut absolument *servir*, ne vaut-il pas mieux (quel qu'il soit) le servir par amour que sans amour?

Digitized by Google

Je ne reviendrai point sur les arguments avec lesquels nous avons réfuté, dans nos précédents entretiens, les plaintes qu'on ose élever contre la providence, mais je crois devoir ajouter qu'il y a dans ces plaintes quelque chose d'intrinsèquement faux et même de niais, ou comme disent les Anglais, un certain *non sens* qui saute aux yeux. Que signifient en effet des plaintes ou stériles ou coupables, qui ne fournissent à l'homme aucune conséquence pratique, aucune lumière capable de l'éclairer et de le perfectionner ? des plaintes au contraire qui ne peuvent que lui nuire, qui sont inutiles même à l'athée, puisqu'elles n'effleurent pas la première des vérités et qu'elles prouvent même contre lui ? qui sont enfin à la fois ridicules et funestes dans la bouche du théiste, puisqu'elles ne sauraient aboutir qu'à lui ôter l'amour en lui laissant la crainte ? Pour moi je ne sais rien de si contraire aux plus simples leçons du sens commun. Mais savez-vous, messieurs, d'où vient ce débordement de doctrines insolentes qui jugent Dieu sans façon et lui demandent compte de ses décrets ? Elles nous viennent de cette phalange nombreuse qu'on appelle *les sa-*

Digitized by Google

vants, et que nous n'avons pas su tenir dans ce siècle à leur place, qui est la seconde. Autrefois il y avait très peu de savants, et un très petit nombre de ce très petit nombre était impie; aujourd'hui on ne voit que *savants* : c'est un métier, c'est une foule, c'est un peuple; et parmi eux l'exception, déjà si triste, est devenue régle. De toutes parts ils ont usurpé une influence sans bornes; et cependant, s'il y a une chose sûre dans le monde, c'est, à mon avis, que ce n'est point à la science qu'il appartient de conduire les hommes. Rien de ce qui est nécessaire ne lui est confié : il faudrait avoir perdu l'esprit pour croire que Dieu ait chargé les académies de nous apprendre ce qu'il est et ce que nous lui devons. Il appartient aux prélats, aux nobles, aux grands officiers de l'état d'être les dépositaires et les gardiens des vérités conservatrices; d'apprendre aux nations ce qui est mal et ce qui est bien; ce qui est vrai et ce qui est faux dans l'ordre moral et spirituel : les autres n'ont pas droit de raisonner sur ces sortes de matières. Ils ont les sciences naturelles pour s'amuser : de quoi pourraient-ils se plaindre? Quant à celui qui parle ou écrit pour ôter un dogme na-

Digitized by Google

tional au peuple, il doit être pendu comme voleur domestique. Rousseau même en est convenu, sans songer à ce qu'il demandait pour lui (1). Pourquoi a-t-on commis l'imprudence d'accorder la parole à tout le monde? C'est ce qui nous a perdus. Les philosophes (ou ceux qu'on a nommés de la sorte) ont tous un certain orgueil féroce et rebelle qui ne s'accommode de rien : ils détestent sans exception toutes les distinctions dont ils ne jouissent pas; il n'y a point d'autorité qui ne leur déplaise : il n'y a rien au-dessus d'eux qu'ils ne haïssent. Laissez-les faire, ils attaqueront tout, même Dieu, parce qu'il est maître. Voyez si ce ne sont pas les mêmes hommes qui ont écrit contre les rois et contre celui qui les a établis! Ah! si lorsque enfin la terre sera raffermie.....

LE SÉNATEUR.

Singulière bizarrerie du climat! après une journée des plus chaudes, voilà le vent qui fraîchit au point que la place n'est plus tenable. Je ne voudrais pas qu'un homme

(1) *Contrat social.*

Digitized by Google

échauffé se trouvât sur cette terrasse; je ne voudrais même pas y tenir un discours trop animé. Il y aurait de quoi gagner une extinction de voix. A demain donc, mes bons amis.

FIN DU HUITIÈME ENTRETIEN.

Digitized by Google

NOTES DU HUITIÈME ENTRETIEN.

N° I.

(Page 108. Ce dogme est si plausible qu'il s'empare pour ainsi dire du bon sens et n'attend pas la révélation.)

Les livres mêmes des protestants présentent plusieurs témoignages favorables à ce dogme. Je ne me refuserai point le plaisir d'en citer un des plus frappants, et que je n'irai point exhumer d'un *in-fol.* Dans les *Mélanges extraits des papiers de madame Necker*, l'éditeur, M. Necker, rappelle au sujet de la mort de son *incomparable* épouse ce mot d'une femme de campagne : « Si celle-là n'est pas reçue en paradis, « nous sommes tous perdus. » Et il ajoute : *Ah ! sans doute elle y est dans ce séjour céleste ;* ELLE Y EST OU ELLE Y SERA, *et son crédit y servira ses amis !* (Observations de l'éditeur, tom. I, *p.* 13.)

On conviendra que ce texte exhale une assez forte odeur de Catholicisme, tant sur le purgatoire que sur le culte des saints ; et l'on ne saurait, je crois, citer une protestation plus naturelle et plus spontanée du bon sens contre les préjugés de sectes et d'éducation.

II.

(Page 108. Ils se brouillent de nouveau parce qu'ils ne veulent que le purgatoire.)

Le docteur Beattie, en parlant du VIe livre de l'Enéide, dit *qu'on y trouve une théorie sublime des récompenses et des châtiments de l'autre vie, théorie prise probablement des Pythagoriciens et des Platoniciens, qui la devaient eux-mêmes à une ancienne tradition.* Il ajoute *que ce système, quoique imparfait, s'accorde avec les espérances et les craintes de l'homme, et avec leurs notions naturelles du vice et de la vertu,* ASSEZ

Digitized by Google

pour rendre le récit du poète intéressant et pathétique à l'excès. (Ou Thruth., part. III, ch. II, in-8°, *p.* 221, 223.)

Le docteur, en sa qualité de protestant, ne se permet pas de parler plus clair; on voit cependant combien sa raison s'accommodait d'un système qui renfermait surtout LUCENTES CAMPOS. Le Protestantisme, qui s'est trompé sur tout, comme il le reconnaîtra bientôt, ne s'est jamais trompé d'une manière plus *anti-logique* et plus *anti-divine* que sur l'article du purgatoire.

Les Grecs appelaient les morts *les souffrants.* (Οἱ κεκμηκότες, οἱ καμόντες.) Clarke, sur le 278e vers du IIIe livre de l'Iliade, et Ernesti dans son Lexique, (*in* ΚΑΜΝΩ) prétendent que cette expression est exactement synonyme du latin *vitâ functus;* ce qui ne peut être vrai, ce me semble, surtout à l'égard de la seconde forme καμόντες, le vers d'Homère où se trouve cette expression remarquable indiquant, sans le moindre doute, la vie et la souffrance *actuelles.*

Καὶ ποταμοὶ, καὶ γαῖα, καὶ οἱ ὑπένερθε ΚΑΜΟΝΤΑΣ
Ἀνθρώπους τίνυσθον.

(Hom. *Iliad.*, III. 278.)

III.

(Page 110. Puisqu'on ne saurait avoir l'idée de ce qui n'existe pas.)

Mallebranche, après avoir exposé cette belle démonstration de l'existence de Dieu par l'idée que nous en avons, avec toute la force, toute la clarté, toute l'élégance imaginable, ajoute ces mots bien dignes de lui et bien dignes de nos plus sages méditations : *Mais*, dit-il, *il est assez inutile de proposer au commun des hommes de ces démonstrations que l'on peut appeler* personnelles (*Mallebr.*, *Rech. de la Vér.*, liv. II, chap. XI.) Que toute personne donc pour qui cette démonstration est faite s'écrie de tout son cœur : *Je vous remercie de n'être pas comme un de ceux-là.* Ici la prière du pharisien est permise et même ordonnée, pourvu qu'en la prononçant, la *personne* ne pense pas du tout à ses talents, et n'éprouve pas le plus léger mouvement de haine contre *ceux-là.*

Digitized by Google

IV.

(Page 118. Ils ont fait de la recherche des intentions une affaire majeure, une espèce d'*arcane*.)

Un de ces fous désespérés, remarquable par je ne sais quel orgueil aigre, immodéré, repoussant, qui donnerait à tout lecteur l'envie d'aller battre l'auteur s'il était vivant, s'est particulièrement distingué par le parti qu'il a tiré de ce grand sophisme. Il nous a présenté une théorie des fins *qui embrasserait les ouvrages de l'art et ceux de la nature* (un soulier, par exemple, et une planète), *et qui proposerait des règles d'analyse pour découvrir les vues d'un agent par l'inspection de son ouvrage*. On vient, par exemple, d'inventer le métier à bas : vous êtes tenu de *découvrir par voie d'analyse les vues de l'artiste*, et tant que vous n'avez pas deviné qu'il s'agit du *bas de soie*, il n'y a point de *fin*, et, par conséquent, point d'artiste. *Cette théorie est destinée à remplacer les ouvrages où elle est faiblement traitée ; car la plupart des ouvrages écrits jusqu'à présent sur les causes finales, renferment des principes si hasardés, si vagues, des observations si puériles et si décousues, des réflexions si triviales et si déclamatoires, qu'on ne doit pas être surpris qu'ils aient dégoûté tant de personnes de ces sortes de lectures*. Il se garde bien, au reste, de nommer les auteurs de ces ouvrages si *puérils*, si *déclamatoires*, etc.; car il aurait fallu nommer tout ce qu'on a jamais vu de plus grand, de plus religieux et de plus aimable dans le monde, c'est-à-dire, tout ce qui lui ressemblait le moins.

Digitized by Google

NEUVIÈME ENTRETIEN.

LE SÉNATEUR.

Eh bien, M. le comte, êtes-vous prêt sur cette question dont vous nous parliez hier (1) ?

LE COMTE.

Je n'oublierai rien, messieurs, pour vous satisfaire, selon mes forces; mais permettez-moi d'abord de vous faire observer que toutes les sciences ont des mystères, et qu'elles présentent certains points où la théorie en apparence la plus évidente se trouve en contradiction avec l'expérience. La politique, par exemple, offre plusieurs preuves de cette vérité. Qu'y a-t-il de plus extravagant en théorie que la monarchie hérédi-

(1) *Voy.* pag. 108

Digitized by Google

taire? Nous en jugeons par l'expérience; mais si l'on n'avait jamais ouï parler de gouvernement, et qu'il fallût en choisir un, on prendrait pour un fou celui qui délibérerait entre la monarchie héréditaire et l'élective. Cependant nous savons, dis-je, par l'expérience, que la première est, à tout prendre, ce que l'on peut imaginer de mieux, et la seconde de plus mauvais. Quel argument ne peut-on pas accumuler pour établir que la souveraineté vient du peuple! Cependant il n'en est rien. La souveraineté est toujours *prise*, jamais *donnée;* et une seconde théorie plus profonde découvre ensuite qu'il en doit être ainsi. Qui ne dirait que la meilleure constitution politique est celle qui a été délibérée et écrite par des hommes d'état parfaitement au fait du caractère de la nation, et qui ont prévu tous les cas? néanmoins rien n'est plus faux. Le peuple le mieux constitué est celui qui a le moins écrit de lois constitutionnelles; et toute constitution écrite est NULLE. Vous n'avez pas oublié ce jour où le professeur P.... se déchaîna si fort ici contre la vénalité des charges établies en France. Je ne crois pas en effet qu'il y ait rien de plus révoltant au premier coup d'œil,

Digitized by Google

et cependant il ne fut pas difficile de faire sentir, même au professeur, le paralogisme qui considérait la vénalité *en elle-même*, au lieu de la considérer seulement comme moyen *d'hérédité;* et j'eus le plaisir de vous convaincre qu'une magistrature héréditaire était ce qu'on pouvait imaginer de mieux en France.

Ne soyons donc pas étonnés si, dans d'autres branches de nos connaissances, en métaphysique surtout et en histoire naturelle, nous rencontrons des propositions qui scandalisent tout à fait notre raison, et qui cependant se trouvent ensuite démontrées par les raisonnements les plus solides.

Au nombre de ces propositions, il faut sans doute ranger comme une des plus importantes celles que je me contentai d'énoncer hier: *que le juste, souffrant volontairement, ne satisfait pas seulement pour lui-même, mais pour le coupable, qui, de lui-même, ne pourrait s'acquitter.*

Au lieu de vous parler moi-même, ou si vous voulez, avant de vous parler moi-même sur ce grand sujet, permettez, messieurs, que je vous cite deux écrivains qui l'ont traité chacun à leur manière, et qui, sans jamais

Digitized by Google

s'être lus ni connus mutuellement, se sont rencontrés avec un accord surprenant.

Le premier est un gentilhomme anglais, nommé Jennyngs, mort en 1787, homme distingué sous tous les rapports, et qui s'est fait beaucoup d'honneur par un ouvrage très court, mais tout à fait substantiel, intitulé : *Examen de l'évidence intrinsèque du Christianisme*. Je ne connais pas d'ouvrage plus original et plus profondément pensé. Le second est l'auteur anonyme des *Considérations sur la France* (1), publiées pour la première fois en 1794. Il a été longtemps le contemporain de Jennyngs, mais sans avoir jamais entendu parler de lui ni de son livre avant l'année 1803 ; c'est de quoi vous pouvez être parfaitement sûrs. Je ne doute pas que vous n'entendiez avec plaisir la lecture de deux morceaux aussi singuliers par leur accord.

LE COMTE.

Avez-vous ces deux ouvrages ? Je les lirais avec plaisir, le premier surtout, qui a tout ce qu'il faut pour me convenir, puisqu'il est très bon sans être long.

(1) Le comte de Maistre lui-même.

(*Note de l'éditeur.*)

Digitized by Google

LE COMTE.

Je ne possède ni l'un ni l'autre de ces deux ouvrages, mais vous voyez d'ici ces volumes immenses couchés sur mon bureau. C'est là que depuis plus de trente ans j'écris tout ce que mes lectures me présentent de plus frappant. Quelquefois je me borne à de simples indications; d'autres fois je transcris mot à mot des morceaux essentiels; souvent je les accompagne de quelques notes, et souvent aussi j'y place ces pensées du moment, ces *illuminations soudaines* qui s'éteignent sans fruit si l'éclair n'est fixé par l'écriture. Porté par le tourbillon révolutionnaire en diverses contrées de l'Europe, jamais ces recueils ne m'ont abandonné; et maintenant vous ne sauriez croire avec quel plaisir je parcours cette immense collection. Chaque passage réveille dans moi une foule d'idées intéressantes et de souvenirs mélancoliques mille fois plus doux que tout ce qu'on est convenu d'appeler *plaisirs*. Je vois des pages datées de Genève, de Rome, de Venise, de Lausanne. Je ne puis rencontrer les noms de ces villes sans me rappeler ceux des excellents amis que j'y ai laissés, et qui jadis consolèrent

Digitized by Google

mon exil. Quelques-uns n'existent plus, mais leur mémoire m'est sacrée. Souvent je tombe sur des feuilles écrites sous ma dictée par un enfant bien-aimé que la tempête a séparé de moi. Seul dans ce cabinet solitaire, je lui tends les bras, et je crois l'entendre qui m'appelle à son tour. Une certaine date me rappelle ce moment où, sur les bords d'un fleuve étonné de se voir pris par les glaces, je mangeai avec un évêque français un dîner que nous avions préparé nous-mêmes. Ce jour-là j'étais gai, j'avais la force de rire doucement avec l'excellent homme qui m'attend aujourd'hui dans un meilleur monde; mais la nuit précédente, je l'avais passée à l'ancre sur une barque découverte, au milieu d'une nuit profonde, sans feu ni lumière, assis sur des coffres avec toute ma famille, sans pouvoir nous coucher ni même nous appuyer un instant, n'entendant que les cris sinistres de quelques bateliers qui ne cessaient de nous menacer, et ne pouvant étendre sur des têtes chéries qu'une misérable natte pour les préserver d'une neige fondue qui tombait sans relâche.....

Mais, bon Dieu! qu'est-ce donc que je dis, et où vais-je m'égarer? M. le chevalier,

Digitized by Google

vous êtes plus près; voulez-vous bien prendre le volume B de mes recueils, et sans me répondre surtout, lisez d'abord le passage de Jennyngs, comme étant le premier en date : vous le trouverez à la page 525. J'ai posé le signet ce matin.

—En effet, le voici tout de suite.

Vue de l'évidence de la religion chrétienne considérée en elle-même, par M. Jennyngs, traduite par M. Le Tourneur. Paris, 1769. in-12. Conclusion, n° 4, p. 517.

« Notre raison ne peut nous assurer que « quelques souffrances des individus ne soient « pas nécessaires au bonheur du tout; elle « ne peut nous démontrer que ce ne soit « pas de nécessité que viennent le crime et « le châtiment; qu'ils ne puissent pas pour « cette raison être imposés sur nous et levés « comme une taxe sur le bien général, ou « que cette taxe ne puisse pas être payée « par un être aussi-bien que par un autre, « et que, par conséquent, si elle est volon- « tairement offerte, elle ne puisse pas être « justement acceptée de l'innocent à la place « du coupable..... Dès que nous ne con- « naissons pas la source du mal, nous ne « pouvons pas juger ce qui est ou n'est pas

Digitized by Google

« le remède efficace et convenable. Il est à
« remarquer que, malgré l'espèce d'absur-
« dité apparente que présente cette doctrine,
« elle a cependant été universellement adoptée
« dans tous les âges. Aussi loin que l'histoire
« peut faire rétrograder nos recherches dans
« les temps les plus reculés, nous voyons
« toutes les nations, tant civilisées que bar-
« bares, malgré la vaste différence qui les
« sépare dans toutes leurs opinions religieu-
« ses, se réunir dans ce point et croire
« à l'avantage du moyen d'apaiser leurs dieux
« offensés par des sacrifices, c'est-à-dire
« par la substitution des souffrances des
« autres hommes et des autres animaux. Ja-
« mais cette notion n'a pu dériver de la rai-
« son, puisqu'elle la contredit; ni de l'i-
« gnorance, qui n'a jamais pu inventer un
« expédient aussi inexplicable;.... ni de l'ar-
« tifice des rois et des prêtres, dans la
« vue de dominer sur le peuple. Cette doc-
« trine n'a aucun rapport avec cette fin.
« Nous la trouvons plantée dans l'esprit des
« Sauvages les plus éloignés qu'on découvre
« de nos jours, et qui n'ont ni rois ni prê-
« tres. Elle doit donc dériver d'un instinct
« naturel ou d'une révélation surnaturelle;

Digitized by Google

« et l'une ou l'autre sont également des opé-
« rations de la puissance divine.... Le Chris-
« tianisme nous a dévoilé plusieurs vérités
« importantes dont nous n'avions précédem-
« ment aucune connaissance, et parmi ces
« vérités celle-ci,.... *que Dieu veut bien*
« *accepter les souffrances du Christ comme*
« *une expiation des péchés du genre hu-*
« *main*..... Cette vérité n'est pas moins in-
« telligible que celle-ci..... *Un homme ac-*
« *quitte les dettes d'un autre homme* (1).
« Mais.... pourquoi Dieu accepte ces puni-
« tions, ou à quelles fins elles peuvent servir,
« c'est sur quoi le christianisme garde le
« silence; et ce silence est sage. Mille in-
« structions n'auraient pu nous mettre en état
« de comprendre ces mystères, et consé-
« quemment il n'exige point que nous sa-

(1) Il est difficile dans ces sortes de matières d'apercevoir quelque chose qui ait échappé à Bellarmin. *Satisfactio*, dit-il, *est compensatio pœnæ vel solutio debiti : potest autem unus ita pro alio pœnam compensare vel debitum solvere, ut ille satisfacere meritò dici possit.* C'est-à-dire :

La compensation d'une peine ou le paiement d'une dette est ce qu'on nomme *satisfaction*. Or, un homme peut, ou compenser une peine ou payer une dette pour un autre homme, de manière qu'on puisse dire avec vérité que celui-là *a satisfait*. (Rob. Bellarmini *controv. christ. fidei de indulgentiis*. Lib. I, cap. II, Ingolst., 1601, in-fol., tom. 3, col. 1493.)

Digitized by Google

« chions ou que nous croyions rien sur la forme de ces mystères. »

Je vais lire maintenant l'autre passage tiré des *Considérations sur la France*, 2e édition, Londres, 1797, in-8o, chap. 3, pag. 53.

« Je sens bien que, dans toutes ces con-
« sidérations, nous sommes continuellement
« assaillis par le tableau si fatigant des in-
« nocents qui périssent avec les coupables ;
« mais sans nous enfoncer dans cette ques-
« tion qui tient à tout ce qu'il y a de plus
« profond, on peut la considérer seulement
« dans son rapport avec le dogme universel
« et aussi ancien que le monde, *de la rév-*
« *sibilité des douleurs de l'innocence au*
« *profit des coupables.*

« Ce fut de ce dogme, ce me semble,
« que les anciens firent dériver l'usage des
« sacrifices qu'ils pratiquèrent dans tout l'u-
» nivers, et qu'ils jugeaient utiles, non-
« seulement aux vivants, mais encore aux
« morts (1); usage typique que l'habitude

(1) Ils sacrifiaient, au pied de la lettre, *pour le repos des âmes.* — *Mais*, dit Platon, *on dira que nous serons punis dans l'enfer, ou dans notre personne, ou dans celle de nos descendants, pour les crimes que nous avons commis dans le monde. A cela on peut répondre qu'il y a*

Digitized by Google

« nous fait envisager sans étonnement, mais « dont il n'est pas moins difficile d'atteindre « la racine.

« Les *dévouements*, si fameux dans l'an- « tiquité, tenaient encore au même dogme. « Décius avait la *foi* que le sacrifice de sa « vie serait accepté par la divinité, et qu'il « pouvait faire équilibre à tous les maux « qui menaçaient sa patrie (1).

« Le Christianisme est venu consacrer ce « dogme qui est infiniment naturel à l'homme, « quoiqu'il paraisse difficile d'y arriver par « le raisonnement.

« Ainsi, il peut y avoir eu dans le cœur « de Louis XVI, dans celui de la céleste « Elisabeth, tel mouvement, telle acceptation, capable de sauver la France.

« On demande quelquefois à quoi servent « ces austérités terribles exercées par cer- « tains ordres religieux, et qui sont aussi « des *dévouements* : autant vaudrait préci- « sément demander à quoi sert le Christia-

---

des sacrifices très-puissants pour l'expiation des péchés, et que les dieux se laissent fléchir, comme l'assurent de très-grandes villes, et les poètes enfants des dieux, et les prophètes envoyés des dieux. (Plat., de Rep. opp., tom. VI, édit. Bipont., *p.* 225. Litt. P. *p.* 226. Litt. A.)

(1) *Piaculum omni deorum irae. . . . . omnes minas periculaque ab diis superis inferisque in se unum vertit.* (Tit. Liv. VIII, 10.)

Digitized by Google

« nisme, puisqu'il repose tout entier sur « ce même dogme agrandi, de *l'innocence* « *payant pour le crime.*

« L'autorité qui approuve ces ordres choi- « sit quelques hommes et les isole du monde « pour en faire des *conducteurs.*

« Il n'y a que violence dans l'univers ; « mais nous sommes gâtés par la philoso- « phie moderne, qui nous a dit que *tout* « *est bien*, tandis que le mal a tout souillé, « et que dans un sens très vrai, *tout est* « *mal*, puisque rien n'est à sa place. La note « tonique du système de notre création ayant « baissé, toutes les autres ont baissé propor- « tionnellement, suivant les règles de l'har- « monie. *Tous les êtres gémissent* (1) et « tendent avec effort et douleur vers un au- « tre ordre de choses. »

Je suis persuadé, messieurs, que vous

---

(1) Saint Paul aux Romains, VIII, 19 et suiv.

Le système de la palingénésie de Charles Bonnet a quelques points de contact avec le texte de saint Paul ; mais cette idée ne l'a pas conduit à celle d'une dégradation antérieure. Elles s'accordent cependant fort bien. Le coup terrible frappé sur l'homme par la main divine produisit nécessairement un contre-coup sur toutes les parties de la nature.

EARTH FELT THE WOUND.

(Miltons's Par. lost IX, 783.)

Voilà pourquoi tous les êtres gemissent.

Digitized by Google

ne verrez pas sans étonnement deux écrivains parfaitement inconnus l'un à l'autre se rencontrer à ce point, et vous serez sans doute disposés à croire que deux instruments qui ne pouvaient s'entendre n'ont pu se trouver rigoureusement d'accord, que parce qu'ils l'étaient, l'un et l'autre pris à part, avec un instrument supérieur qui leur donne le ton.

Les hommes n'ont jamais douté que l'innocence ne pût satisfaire pour le crime; et ils ont cru de plus qu'il y avait dans le sang une force expiatrice; de manière que la *vie*, qui est le sang, pouvait racheter une autre *vie*.

Examinez bien cette croyance, et vous verrez que si Dieu lui-même ne l'avait mise dans l'esprit de l'homme, jamais elle n'aurait pu commencer. Les grands mots de *superstition* et de *préjugé* n'expliquent rien; car jamais il n'a pu exister d'erreur universelle et constante. Si une opinion fausse règne sur un peuple, vous ne la trouverez pas chez son voisin; ou si quelquefois elle paraît s'étendre, je ne dis pas sur tout le globe, mais sur un grand nombre de peuples, le temps l'efface en passant.

Mais la croyance dont je vous parle ne

Digitized by Google

souffre aucune exception de temps ni de lieu. Nations antiques et modernes, nations civilisées ou barbares, époques de science ou de simplicité, vraies ou fausses religions, il n'y a pas une seule dissonnance dans l'univers.

Enfin l'idée du *peché* et celle du *sacrifice pour le péché*, s'étaient si bien amalgamées dans l'esprit des hommes de l'antiquité, que la langue sainte exprimait l'un et l'autre par le même mot. De là cet hébraïsme si connu, employé par saint Paul, *que le Sauveur a été fait péché pour nous* (1).

A cette théorie des sacrifices, se rattache encore l'inexplicable usage de la circoncision pratiquée chez tant de nations de l'antiquité; que les descendants d'Isaac et d'Ismael perpétuent sous nos yeux avec une constance non moins inexplicable, et que les navigateurs de ces derniers siècles ont retrouvé dans l'archipel de la mer Pacifique (nommément à Taïti), au Mexique, à la Dominique, et dans l'Amérique septentrionale, jusqu'au 30e degré de latitude (1).

---

(1) II, Cor. V, 21.

(2) Voy. *les Lettres américaines*, traduites de l'italien de M. le comte

Quelques nations ont pu varier dans la manière; mais toujours on retrouve *une opération douloureuse et sanglante faite sur les organes de la reproduction*. C'est-à-dire : *Anathème sur les générations humaines*, et SALUT PAR LE SANG.

Le genre humain professait ces dogmes depuis sa chute, lorsque la grande victime, *élevée pour attirer tout à elle*, cria sur le Calvaire :

TOUT EST CONSOMMÉ !

Alors le voile du temple étant déchiré, le grand secret du sanctuaire fut connu, autant qu'il pouvait l'être dans cet ordre de choses dont nous faisons partie. Nous comprîmes pourquoi l'homme avait toujours cru qu'une âme pouvait être sauvée par une autre, et pourquoi il avait toujours cherché sa régénération dans le sang.

Sans le Christianisme, l'homme ne sait ce qu'il est, parce qu'il se trouve isolé dans l'univers et qu'il ne peut se comparer à rien; le premier service que lui rend la reli-

---

Gian-Rinaldo Carli-Rubi. Paris, 1788, 2 vol. in-8° Lettre IX, pag. 149, 152.

Digitized by Google

gion est de lui montrer ce qu'il vaut, en lui montrant ce qu'il a coûté.

REGARDEZ-MOI; C'EST DIEU QUI FAIT MOURIR UN DIEU (1).

Oui ! regardons-le attendivement, amis qui m'écoutez ! et nous verrons tout dans ce sacrifice : énormité du crime qui a exigé une telle expiation; inconcevable grandeur de l'être qui a pu le commettre; prix infini de la victime qui a dit : *Me voici* (2) !

Maintenant, si l'on considère d'une part que toute cette doctrine de l'antiquité n'était que le cri prophétique du genre humain, annonçant le salut par le sang, et que, de l'autre, le Christianisme est venu justifier cette prophétie, en mettant la réalité à la place du type, de manière que le dogme inné et radical n'a cessé d'annoncer le grand sacrifice qui est la base de la nouvelle révélation, et que cette révélation, étincelante de tous les rayons de la vérité, prouve à son tour l'origine

---

(1) ΙΔΕΣΘΕ Μ'ΟΙΑ ΠΡΟΣ ΘΕΟΥ ΠΑΣΧΩ ΘΕΟΣ.

Videte quanta patior à Deo Deus !

(Æschyl. in Prom., v. 92.)

(2) *Corpus aptasti mihi. . . . . tunc dixi :* ecce venio. (Psalm. XXXIX, 7; Hebr. X, 5.)

Digitized by Google

divine du dogme que nous apercevons constamment comme un point lumineux au milieu des ténèbres du Paganisme, il résulte de cet accord une des preuves les plus entraînantes qu'il soit possible d'imaginer.

Mais ses vérités ne se prouvent point par le calcul ni par les lois du mouvement. Celui qui a passé sa vie sans avoir jamais goûté les choses divines; celui qui a rétréci son esprit et desséché son cœur par de stériles spéculations qui ne peuvent, ni le rendre meilleur dans cette vie, ni le préparer pour l'autre; celui-là, dis-je, repoussera ces sortes de preuves, et même il n'y comprendra rien. Il est des vérités que l'homme ne peut saisir qu'avec *l'esprit de son cœur* (1). Plus d'une fois l'homme de bien est ébranlé, en voyant des personnes dont il estime les lumières se refuser à des preuves qui lui paraissent claires : c'est une pure illusion. Ces personnes manquent d'un sens, et voilà tout. Lorsque l'homme le plus habile n'a pas le sens religieux, non-seulement nous ne pouvons pas le vaincre, mais nous n'avons même aucun moyen de nous faire entendre de lui, ce qui

(1) Mente cordis sui. (Luc I, 51.)

Digitized by Google

ne prouve rien que son malheur. Tout le monde sait l'histoire de cet aveugle-né qui avait découvert, à force de réflexion, *que le cramoisi ressemblait infiniment au son de la trompette :* or, que cet aveugle fût un sot ou qu'il fût un *Saunderson*, qu'importe à celui qui sait ce que c'est que le cramoisi ?

Il faudrait de plus grands détails pour approfondir le sujet intéressant des sacrifices ; mais je pourrais abuser de votre patience, et moi-même je craindrais de m'égarer. Il est des points qui exigent, pour être traité à fond, tout le calme d'une discussion écrite (1). Je crois au moins, mes bons amis, que nous en savons assez sur les souffrances du juste. Ce monde est une milice, un combat éternel. Tous ceux qui ont combattu courageusement dans une bataille sont dignes de louanges sans doute ; mais sans doute aussi la plus grande gloire appartient à celui qui en revient blessé. Vous n'avez pas oublié, j'en suis sûr, ce que nous disait l'autre jour un homme d'esprit que j'aime de tout mon cœur. *Je ne suis pas du tout*, disait-il, *de l'avis de Sénèque, qui ne s'étonnait point si Dieu se*

(1) *Voyez* à la fin de ce volume le morceau intitulé : *Eclaircissements sur les sacrifices.*

Digitized by Google

donnait de temps en temps le plaisir de contempler un grand homme aux prises avec l'adversité (1). *Pour moi, je vous l'avoue, je ne comprends point comment Dieu peut s'amuser à tourmenter les honnêtes gens.* Peut-être qu'avec ce badinage philosophique il aurait embarrassé Sénèque ; mais pour nous il ne nous embarrasserait guère. Il n'y a point de *juste*, comme nous l'avons tant dit; mais s'il est un homme *assez juste* pour mériter les complaisances de son Créateur, qui pourrait s'étonner que Dieu, ATTENTIF SUR SON PROPRE OUVRAGE, prenne plaisir à le perfectionner ? Le père de famille peut rire d'un serviteur grossier qui jure ou qui ment ; mais sa main tendrement sévère punit rigoureusement ces mêmes fautes sur le fils unique dont il rachetterait volontiers la vie par la sienne. Si la tendresse ne pardonne rien, c'est pour n'avoir plus rien à pardonner. En mettant l'homme de bien aux prises avec l'infortune, Dieu le purifie de ses fautes pas-

---

(1) *Ego verò non miror si quando impetum capit (Deus) spectandi magnos viros colluctantes cum aliquâ calamitate..... Ecce spectaculum dignum ad quod respiciat* INTENTUS OPERI SUO DEUS ! *Ecce par Deo dignum ! vir fortis cum malâ fortunâ compositus !* (SEN., de PROV., cap. II.)

Digitized by Google

sées, le met en garde contre les fautes futures, et le mûrit pour le ciel. Sans doute *il prend plaisir* à le voir échapper à l'inévitable justice qui l'attendait dans un autre monde. Y a-t-il une plus grande joie pour l'amour que la résignation qui le désarme ? Et quand on songe de plus que ses souffrances ne sont pas seulement utiles pour le juste, mais qu'elles peuvent, par une sainte acceptation, tourner au profit des coupables, et qu'en souffrant ainsi il *sacrifie* réellement pour tous les hommes, on conviendra qu'il est en effet impossible d'imaginer un spectacle plus digne de la divinité.

Encore un mot sur ces souffrances du *juste*. Croyez-vous par hasard que la vipère ne soit un animal venimeux qu'au moment où elle mord, et que l'homme affligé du mal caduc ne soit véritablement épileptique que dans le moment de l'accès ?

LE SÉNATEUR.

Où voulez-vous donc en venir, mon digne ami ?

LE COMTE.

Je ne ferai pas un long circuit, comme

Digitized by Google

vous allez voir. L'homme qui ne connaît l'homme que par ses actions ne le déclare *méchant* que lorsqu'il le voit commettre un crime. Autant vaudrait cependant croire que le venin de la vipère s'engendre au moment de la morsure. L'occasion ne fait point le méchant, elle le manifeste (1). Mais Dieu qui voit tout, Dieu qui connaît nos inclinations et nos pensées les plus intimes bien mieux que les hommes ne se connaissent matériellement les uns les autres, emploie le châtiment par manière de remède, et frappe cet homme qui nous paraît sain pour extirper le mal avant le paroxisme. Il nous arrive souvent, dans notre aveugle impatience, de nous plaindre des lenteurs de la providence dans la punition des crimes; et, par une singulière contradiction, nous l'accusons encore, lorsque sa bienfaisante célérité réprime les inclinations vicieuses avant qu'elles aient produit des crimes. Quelquefois Dieu épargne un coupable connu, parce que la punition serait inutile, tandis qu'il châtie le coupable caché, parce que ce châtiment doit sauver

(1) Tout homme instruit reconnaîtra ici quelques idées de Plutarque. (*De serd. Num. vind.*)

Digitized by Google

un homme. C'est ainsi que le sage médecin évite de fatiguer par des remèdes et des opérations inutiles un malade sans espérance. « *Laissez-le*, dit-il en se retirant, *amusez-le, donnez-lui tout ce qu'il demandera :* » mais si la constitution des choses lui permettait de voir distinctement dans le corps d'un homme, parfaitement sain en apparence, le germe du mal qui doit le tuer demain ou dans dix ans, ne lui conseillerait-il pas de se soumettre, pour échapper à la mort, aux remèdes les plus dégoûtants, et aux opérations les plus douloureuses ; et si le lâche préférait la mort à la douleur, le médecin dont nous supposons l'œil et la main également infaillibles, ne conseillerait-il pas à ses amis de le lier et de le conserver malgré lui à sa famille ? Ces instruments de la chirurgie, dont la vue nous fait pâlir, la scie, le trépan, le forceps, le lithotome, est., n'ont pas sans doute été inventés par un génie ennemi de l'espèce humaine : eh bien ! ces instruments sont dans la main de l'homme, pour la guérison du mal physique, ce que le mal physique est, dans celle de Dieu, pour l'extirpation du véritable mal (1). Un membre luxé

(1) On peut dire des souffrances précisément ce que le prince des

Digitized by Google

ou fracturé peut-il être rétabli sans douleur? une plaie, une maladie interne peuvent-elles être guéries sans abstinence, sans privation de tout genre, sans régime plus ou moins fatigant? Combien y a-t-il dans toute la pharmacopée de remèdes qui ne révoltent pas nos sens? Les souffrances, même immédiatement causées par les maladies, sont-elles autre chose que l'effort de la vie qui se défend? Dans l'ordre sensible comme dans l'ordre supérieur, la loi est la même et aussi ancienne que le mal : LE REMÈDE DU DÉSORDRE SERA LA DOULEUR.

LE CHEVALIER.

Dès que j'aurai rédigé cet entretien, je veux le faire lire à cet ami commun dont vous me parliez il y a peu de temps; je suis persuadé qu'il trouvera vos raisons bonnes,

---

orateurs chrétiens a dit du travail : « Nous sommes pécheurs, et comme « dit l'Ecriture : *Nous avons tous été conçus dans l'iniquité*.... Dieu « donc envoie la douleur à l'homme comme une peine de sa désobéis- « sance et de sa rébellion, et cette peine est, en même temps, par « rapport à nous, satisfactoire et préservatrice. Satisfactoire, pour « expier le péché commis, et préservatrice, pour nous empêcher de « le commettre; satisfactoire, parce que nous avons été prévaricateurs, « et préservatrice afin, que nous cessions de l'être.» Bourdaloue, Sermon sur l'oisiveté.)

ce qui vous fera grand plaisir, puisque vous l'aimez tant. Si je ne me trompe, il croira même que vous avez ajouté aux raisons de Sénèque, qui devait être cependant un très grand génie, car il est cité de tout côté. Je me rappelle que mes premières versions étaient puisées dans un petit livre intitulé *Sénèque chrétien*, qui ne contenait que les propres paroles de ce philosophe. Il fallait que cet homme fût d'une belle force pour qu'on lui ait fait cet honneur. J'avais donc une assez grande vénération pour lui, lorsque La Harpe est venu déranger toutes mes idées avec un volume entier de son Lycée, tout rempli d'oracles tranchants rendus contre Sénèque. Je vous avoue cependant que je penche toujours pour l'avis du valet de la comédie :

Ce Sénèque, monsieur, était un bien grand homme !

LE COMTE.

Vous faites fort bien, M. le chevalier, de ne point changer d'avis. Je sais par cœur tout ce qu'on a dit contre Sénèque; mais il y a bien des choses aussi à dire en sa faveur. Prenez garde seulement que le plus grand défaut qu'on reproche à lui ou à son style tourne au profit de ses lecteurs; sans doute

Digitized by Google

il est trop recherché, trop sentencieux; sans doute il vise trop à ne rien dire comme les autres : mais avec ses tournures originales, avec ses traits inattendus, il pénètre profondément les esprits,

Et de tout ce qu'il dit laisse un long souvenir.

Je ne connais pas d'auteur (Tacite peut-être excepté) qu'on se rappelle davantage. A ne considérer que le fond des choses, il a des morceaux inestimables; ses épîtres sont un trésor de morale et de bonne philosophie. Il y a telle de ces épîtres que Bourdaloue ou Massillon auraient pu réciter en chaire avec quelques légers changements : *ses questions naturelles* sont sans contredit le morceau le plus précieux que l'antiquité nous ait laissé dans ce genre : il a fait un beau traité sur la *Providence* qui n'avait point encore de nom à Rome du temps de Cicéron. Il ne tiendrait qu'à moi de le citer sur une foule de questions qui n'avaient pas été traitées ni même pressenties par ses devanciers. Cependant, malgré son mérite, qui est très grand, il me serait permis de convenir sans orgueil que j'ai pu ajouter à ses raisons. Car je n'ai en cela d'autre mérite que d'avoir profité de plus grands secours; et je crois aussi, à vous par-

Digitized by Google

ler vrai, qu'il n'est supérieur à ceux qui l'ont précédé que par la même raison, et que s'il n'avait été retenu par les préjugés de siècle, de patrie et d'état, il eût pu nous dire à peu près tout ce que je vous ai dit; car tout me porte à juger qu'il avait une connaissance assez approfondie de nos dogmes.

LE SÉNATEUR.

Croiriez-vous peut-être au Christianisme de Sénèque ou à sa correspondance épistolaire avec saint Paul?

LE COMTE.

Je suis fort éloigné de soutenir ni l'un ni l'autre de ces deux faits; mais je crois qu'ils ont une racine vraie, et je me tiens sûr que Sénèque a entendu saint Paul, comme je le suis que vous m'écoutez dans ce moment. Nés et vivants dans la lumière, nous ignorons ses effets sur l'homme qui ne l'aurait jamais vue. Lorsque les Portugais portèrent le Christianisme aux Indes, les Japonais, qui sont le peuple le plus intelligent de l'Asie, furent si frappés de cette nouvelle doctrine dont la renommée les avait cependant très imparfaitement informés, qu'ils députèrent à Goa

Digitized by Google

deux membres de leurs deux principales académies pour s'informer de cette nouvelle religion; et bientôt des ambassadeurs japonais vinrent demander des prédicateurs chrétiens au vice-roi des Indes; de manière que, pour le dire en passant, il n'y eut jamais rien de plus paisible, de plus légal et de plus libre que l'introduction du Christianisme au Japon: ce qui est profondément ignoré par beaucoup de gens qui se mêlent d'en parler. Mais les Romains et les Grecs du siècle d'Auguste étaient bien d'autres hommes que les Japonais du XVIe (1). Nous ne réfléchissons pas assez à l'effet que le Christianisme dut opérer sur une foule de bons esprits de cette époque. Le gouverneur romain de Césarée, *qui savait très bien ce que c'était que cette doctrine*, disant tout effrayé à saint Paul : « *C'est assez pour cette heure, retirez-vous* (2), » et les aréopagites qui lui disaient : « *Nous vous*

(1) Pour la science, peut-être, mais pour le caractère, le bon sens et l'esprit naturel, je n'en sais rien. Saint François Xavier, l'Européen qui a le mieux connu les Japonais, en avait la plus haute idée. *C'est*, dit-il, *une nation prudente, ingénieuse, docile à la raison, et très avide d'instruction.* (*S. Francisci Xaverii, Ind. Ap. Epist. Wratisl.* 1734. in-12, *p.* 166.) Il en avait souvent parlé sur ce ton.

(*Note de l'Editeur.*)

(2) Act. XXIV, 22, 25.

Digitized by Google

entendrons une autre fois sur ces choses (1), » faisaient, sans le savoir, un bel éloge de sa prédication. Lorsqu'Agrippa, après avoir entendu saint Paul, lui dit : *Il s'en faut de peu que vous ne me persuadiez d'être chrétien;* l'Apôtre lui répondit : « *Plût à Dieu qu'il ne s'en fallût rien du tout, et que vous devinssiez, vous et tous ceux qui m'entendent, semblables à moi,* A LA RÉSERVE DE CES LIENS, » et il montra ses chaînes (2). Après que dix-huit siècles ont passé sur ces pages saintes; après cent lectures de cette belle réponse, *je crois la lire encore pour la première fois*, tant elle me paraît noble, douce, ingénieuse, pénétrante! Je ne puis vous exprimer enfin à quel point j'en suis touché. Le cœur de d'Alembert, quoique raccorni par l'orgueil et par une philosophie glaciale, ne tenait pas contre ce discours (3) : jugez de l'effet qu'il dut produire sur les auditeurs.

---

(1) *Ibid.*, XVII, 32.

(2) *Ibid.*, XXVI, 29.

(3) Il pourrait bien y avoir ici une petite erreur de mémoire, car je ne sache pas que d'Alembert ait parlé de ce discours. Il a vanté seulement, si je ne me trompe, celui que le même apôtre tint à l'aréopage, et qui est en effet admirable.

(*Note de l'éditeur.*)

Digitized by Google

Rappelons-nous que les hommes d'autrefois étaient faits comme nous. Ce roi Agrippa, cette reine Bérénice, ces proconsuls Serge et Gallion (dont le premier se fit chrétien), ces gouverneurs Félix et Faustus, ce tribun Lysias et toute leur suite, avaient des parents, des amis, des correspondants. Ils parlaient, ils écrivaient. Mille bouches répétaient ce que nous lisons aujourd'hui, et ces nouvelles faisaient d'autant plus d'impression qu'elles annonçaient comme preuve de la doctrine des miracles incontestables, même de nos jours, pour tout homme qui juge sans passion. Saint Paul prêcha une année et demie à Corinthe et deux ans à Ephèse (1); tout ce qui se passait dans ces grandes villes retentissait en un clin d'œil jusqu'à Rome. Mais enfin le grand apôtre arriva à Rome même *où il demeura deux ans entiers, recevant tous ceux qui venaient le voir, et prêchant en toute liberté sans que personne le gênât* (2). Pensez-vous qu'une telle prédication ait pu échapper à Sénèque qui avait alors soixante ans? et lorsque depuis, traduit au moins deux fois devant les

(1) Act. XVII, 11; XIX, 10.
(2) Act. XXVIII, 30, 31.

Digitized by Google

tribunaux pour la doctrine qu'il enseignait, Paul se défendit publiquement et fut absous (1), pensez-vous que ces événements n'aient pas rendu sa prédication et plus célèbre et plus puissante? Tous ceux qui ont la moindre connaissance de l'antiquité savent que le Christianisme, dans son berceau, était pour les Chrétiens une *initiation*, et pour les autres un *système*, une *secte* philosophique ou théurgique. Tout le monde sait combien on était alors avide d'opinions nouvelles : il n'est pas même permis d'imaginer que Sénèque n'ait point eu connaissance de l'enseignement de saint Paul; et la démonstration est achevée par la lecture de ses ouvrages, où il parle de Dieu et de l'homme d'une manière toute nouvelle. A côté du passage de ses épîtres où il dit que *Dieu doit être honoré et* AIMÉ, une main inconnue écrivit jadis sur la marge de l'exemplaire dont je me sers : *Deum amari vix alii auctores dixerunt* (2). L'expression est au moins très rare et très remarquable.

---

(1) II. Tim. IV, 16.

(2) *On ne lira guère ailleurs que Dieu est aimé.* S'il existe quelque trait de ce genre, on le trouvera dans Platon. Saint Augustin lui en fait honneur. (*De civit. Dei*, VIII, 5, 6. Vid. *Sen. epist.* 47.)

Digitized by Google

Pascal a fort bien observé *qu'aucune autre religion que la nôtre n'a demandé à Dieu de l'aimer;* sur quoi je me rappelle que Voltaire, dans le honteux commentaire qu'il a ajouté aux pensées de cet homme fameux, objecte que *Marc-Aurèle et Epictète parlent* CONTINUELLEMENT *d'aimer Dieu.* Pourquoi ce joli érudit n'a-t-il pas daigné nous citer les passages? Rien n'était plus aisé, puisque, suivant lui, ils se touchent. Mais revenons à Sénèque. Ailleurs il a dit : *Mes Dieux* (1), et même *notre Dieu et notre Père* (2); il a dit formellement : *Que la volonté de Dieu soit faite* (3). On passe sur ces expressions; mais cherchez-en de semblables chez les philosophes qui l'ont précédé, et cherchez-les surtout dans Cicéron qui a traité précisément les mêmes sujets. Vous n'exigez pas, j'espère, de ma mémoire d'autres citations dans ce moment; mais lisez les ouvrages de Sénèque, et vous sentirez la vérité de ce que j'ai l'honneur de vous dire. Je me flatte que lorsque vous tomberez sur certains passages dont je n'ai plus qu'un souvenir vague, où il

(1) *Deos meos.* (Epist. 95.)
(2) *Deus et parens noster.* (Epist. 110.)
(3) *Placeat homini, quidquid Deo placuerit.* (Epist. 74.)

Digitized by Google

parle de l'incroyable héroïsme de certains hommes qui ont bravé les tourments les plus horribles avec une intrépidité qui paraît surpasser les forces de l'humanité, vous ne douterez guère qu'il n'ait eu les Chrétiens en vue.

D'ailleurs, la tradition sur le Christianisme de Sénèque et sur ses rapports avec saint Paul, sans être décisive, est cependant quelque chose de plus que rien, si on la joint surtout aux autres présomptions.

Enfin le Christianisme à peine né avait pris racine dans la capitale du monde. Les apôtres avaient prêché à Rome vingt-cinq ans avant le règne de Néron. Saint Pierre s'y entretint avec Philon: de pareilles conférences produisirent nécessairement de grands effets. Lorsque nous entendons parler de Judaïsme à Rome sous les premiers empereurs, et surtout parmi les Romains mêmes, très souvent il s'agit de Chrétiens: rien n'est si aisé que de s'y tromper. On sait que les Chrétiens, du moins un assez grand nombre d'entre eux, se crurent longtemps tenus à l'observation de certains points de la loi mosaïque; par exemple, à celui de l'abstinence du sang. Fort avant dans le quatrième siècle, on voit encore des Chrétiens martyrisés en Perse

Digitized by Google

pour avoir refusé de violer les observances légales. Il n'est donc pas étonnant qu'on les ait souvent confondus, et vous verrez en effet les Chrétiens enveloppés comme Juifs dans la persécution que ces derniers s'attirèrent par leur révolte contre l'empereur Adrien. Il faut avoir la vue bien fine et le coup d'œil très juste; il faut de plus regarder de très près, pour discerner les deux religions chez les auteurs des deux premiers siècles. Plutarque, par exemple, de qui veut-il parler, lorsque, dans son Traité de la Superstition, il s'écrie: *O Grecs! qu'est-ce donc que les Barbares ont fait de vous?* et que tout de suite il parle de *sabbatismes*, de *prosternations*, de honteux accroupissements, etc. Lisez le passage entier, et vous ne saurez s'il s'agit de dimanche ou de sabbat, si vous contemplez un deuil judaïque ou les premiers rudiments de la pénitence canonique. Longtemps je n'y ai vu que le Judaïsme pur et simple; aujourd'hui je penche pour l'opinion contraire. Je vous citerais encore à ce propos les vers de Rutilius, *si je m'en souvenais*, comme dit madame de Sévigné. Je vous renvoie à son voyage: vous y lirez les plaintes amères qu'il fait *de cette superstition judaïque qui s'em-*

Digitized by Google

parait du monde entier. Il en veut à Pompée et à Titus pour avoir conquis cette malheureuse Judée qui empoisonnait le monde : or, qui pourrait croire qu'il s'agit ici de Judaïsme? N'est-ce pas, au contraire, le Christianisme qui s'emparait du monde et qui repoussait également le Judaïsme et le Paganisme? Ici les faits parlent; il n'y a pas moyen de disputer.

Au reste, messieurs, je supposerai volontiers que vous pourriez bien être de l'avis de Montaigne, et qu'un moyen sûr de vous faire haïr les choses vraisemblables serait de vous les *planter* pour démontrées. Croyez donc ce qu'il vous plaira sur cette question particulière; mais dites-moi, je vous prie, pensez-vous que le Judaïsme seul ne fût pas suffisant pour influer sur le système moral et religieux d'un homme aussi pénétrant que Sénèque, et qui connaissait parfaitement cette religion? Laissons dire les poètes qui ne voient que la superficie des choses, et qui croient avoir tout dit quand ils ont appelé les Juifs *verpos* et *recutitos*, et tout ce qui vous plaira. Sans doute que le grand anathème pesait déjà sur eux. Mais ne pouvait-on pas alors, comme à présent, admirer les écrits en méprisant les

Digitized by Google

personnes? Au moyen de la version des Septante, Sénèque pouvait lire la Bible aussi commodément que nous. Que devait-il penser lorsqu'il comparait les théogonies poétiques au premier verset de la Genèse, ou qu'il rapprochait le déluge d'Ovide de celui de Moïse? Quelle source immense de réflexions! Toute la philosophie antique pâlit devant le seul livre de la *Sagesse*. Nul homme intelligent et libre de préjugés ne lira les Psaumes sans être frappé d'admiration et transporté dans un nouveau monde. A l'égard des personnes mêmes, il y avait de grandes distinctions à faire. Philon et Josèphe étaient bien apparemment des hommes de bonne compagnie, et l'on pouvait sans doute s'instruire avec eux. En général, il y avait dans cette nation, même dans les temps les plus anciens, et longtemps avant son mélange avec les Grecs, beaucoup plus d'instruction qu'on ne le croit communément, par des raisons qu'il ne serait pas difficile d'assigner. Où avaient-ils pris, par exemple, leur calendrier, l'un des plus justes, et peut-être le plus juste de l'antiquité? Newton, dans sa chronologie, n'a pas dédaigné de lui rendre pleine justice, et il ne tient qu'à nous de l'admirer encore

Digitized by Google

de nos jours, puisque nous le voyons marcher de front avec celui des nations modernes, sans erreurs ni embarras d'aucune espèce. On peut voir, par l'exemple de Daniel, combien les hommes habiles de cette nation étaient considérés à Babylone, qui renfermait certainement de grandes connaissances. Le fameux rabbin *Moïse Maimonide*, dont j'ai parcouru quelques ouvrages traduits, nous apprend qu'à la fin de la grande captivité, un très grand nombre de Juifs ne voulurent point retourner chez eux; qu'ils se fixèrent à Babylone; qu'ils y jouirent de la plus grande liberté, de la plus grande considération, et que la garde des archives les plus secrètes à Ecbatane était confiée à des hommes choisis dans cette nation.

En feuilletant l'autre jour mes petits *Elzévirs* que vous voyez là rangés en cercle sur ce plateau tournant, je tombai par hasard sur la république hébraïque de *Pierre Cunæus*. Il me rappela cette anecdote si curieuse d'Aristote, qui s'entretint en Asie avec un Juif auprès duquel les savants les plus distingués de la Grèce lui parurent des espèces de barbares.

La traduction des livres sacrés dans une

Digitized by Google

langue devenue celle de l'univers, la dispersion des Juifs dans les différentes parties du monde, et la curiosité naturelle à l'homme pour tout ce qu'il y a de nouveau et d'extraordinaire, avaient fait connaître de tout côté la loi mosaïque, qui devenait ainsi une introduction au Christianisme. Depuis longtemps, les Juifs servaient dans les armées de plusieurs princes qui les employaient volontiers à cause de leur valeur reconnue et de leur fidélité sans égale. Alexandre surtout en tira grand parti et leur montra des égards recherchés. Ses successeurs au trône d'Egypte l'imitèrent sur ce point, et donnèrent constamment aux Juifs de très-grandes marques de confiance. Lagus mit sous leur garde les plus fortes places de l'Egypte, et, pour conserver les villes qu'il avait conquises dans la Libye, il ne trouva rien de mieux que d'y envoyer des colonies juives. L'un des Ptolomées, ses successeurs, voulut se procurer une traduction solennelle des livres sacrés. Evergètes, après avoir conquis la Syrie, vint rendre ses actions de grâces à Jérusalem : il offrit à Dieu un grand nombre de victimes et fit de riches présents au temple. Philométor et Cléopâtre confièrent à deux hommes de cette nation le

Digitized by Google

gouvernement du royaume et le commandement de l'armée (1). Tout en un mot justifiait le discours de Tobie à ses frères : *Dieu vous a dispersés parmi les nations qui ne le connaissent pas, afin que vous leur fassiez connaître ses merveilles; afin que vous leur apreniez qu'il est le seul Dieu et le seul tout-puissant* (2).

Suivant les idées anciennes, qui admettaient une foule de divinités et surtout de dieux nationaux, le Dieu d'Israël n'était, pour les Grecs, pour les Romains et même pour toutes les autres nations, qu'une nouvelle divinité ajoutée aux autres; ce qui n'avait rien de choquant. Mais comme il y a toujours dans la vérité une action secrète plus forte que tous les préjugés, le nouveau Dieu, partout où il se montrait, devait nécessairement faire une grande impression sur une foule d'esprits. Je vous en ai cité rapidement quelques exemples, et je puis encore vous en citer d'autres. La cour des empereurs romains avait un grand respect pour le temple de Jérusalem.

---

(1) Josèphe contre Appion. Liv. II, chap. II.

(2) *Ideo dispersit vos inter gentes quæ ignorant eum, ut vos enarretis omnia mirabilia ejus, et faciatis scire eos quia non est alius Deus omnipotens præter illum.* (Tob. XIII, 4.)

Digitized by Google

Caïus Agrippa ayant traversé la Judée *sans y faire ses dévotions*, (voulez-vous me pardonner cette expression?) son aïeul, l'empereur Auguste, en fut extrêmement irrité; et ce qu'il y a de bien singulier, c'est qu'une disette terrible qui affligea Rome à cette époque fut regardée par l'opinion publique comme un châtiment de cette faute. Par une espèce de réparation, ou par un mouvement spontané encore plus honorable pour lui, Auguste, quoiqu'il fût en général grand et constant ennemi des religions étrangères, ordonna qu'on sacrifierait chaque jour à ses frais sur l'autel de Jérusalem. Livie, sa femme, y fit présenter des dons considérables. C'était la mode à la cour, et la chose en était venue au point que toutes les nations, même les moins amies de la juive, craignaient de l'offenser, de peur de déplaire au maître; et que tout homme qui aurait osé toucher au livre sacré des Juifs, ou à l'argent qu'ils envoyaient à Jérusalem, aurait été considéré et puni comme un sacrilége. Le bon sens d'Auguste devait sans doute être frappé de la manière dont les Juifs concevaient la Divinité. Tacite, par un aveuglement singulier, a porté cette doctrine aux nues en croyant la blâmer dans

Digitized by Google

un texte célèbre; mais rien ne m'a fait autant d'impression que l'étonnante sagacité de Tibère au sujet des Juifs. Séjan, qui les détestait, avait voulu jeter sur eux le soupçon d'une conjuration qui devait les perdre : Tibère n'y fit nulle attention, *car*, disait ce prince pénétrant, *cette nation*, *par principe*, *ne portera jamais la main sur un souverain.* Ces Juifs, qu'on se représente comme un peuple farouche et intolérant, étaient cependant, à certains égards, le plus tolérant de tous, au point qu'on a peine quelquefois à comprendre comment les professeurs exclusifs de la vérité se montraient si accommodants avec les religions étrangères. On connaît la manière tout à fait *libérale* dont Elisée résolut le cas de conscience proposé par un capitaine de la garde syrienne (1). Si le prophète avait été jésuite, nul doute que Pascal, pour cette décision, ne l'eût mis, quoiqu'à tort, dans ses Lettres provinciales. Philon, si je ne me trompe, observe quelque part que le grand-prêtre des Juifs, seul dans l'univers, priait pour les nations et les puissances étrangères (2). En effet, je ne crois pas qu'il y

(1) Reg. IV, 5, 19.

(1) Baruch, liv. XI. — Ils obéissaient en cela à un précepte divin. (Jerem. XXIV, 7.)

Digitized by Google

en ait d'autre exemple dans l'antiquité. Le temple de Jérusalem était environné d'un portique destiné aux étrangers qui venaient y prier librement. Une foule de ces *Gentils* avaient confiance en ce Dieu (*quel qu'il fût*) qu'on adorait sur le mont de Sion. Personne ne les gênait ni ne leur demandait compte de leurs croyances nationales, et nous les voyons encore, dans l'Evangile, venir, au jour solennel de Pâque, adorer à Jérusalem, sans la moindre marque de désapprobation ni de surprise de la part de l'historien sacré.

L'esprit humain ayant été suffisamment préparé ou averti par ce noble culte, le Christianisme parut; et, presque au moment de sa naissance, il fut connu et prêché à Rome. C'en est assez pour que je sois en droit d'affirmer que la supériorité de Sénèque sur ses devanciers, par parenthèse j'en dirais autant de Plutarque, dans toutes les questions qui intéressent réellement l'homme, ne peut être attribuée qu'à la connaissance plus ou moins parfaite qu'il avait des dogmes mosaïques et chrétiens. La vérité est faite pour notre intelligence comme la lumière pour notre œil; l'une et l'autre s'insinuent sans effort de leur part et sans instruction de la nôtre, toutes

Digitized by Google

les fois qu'elles sont à portée d'agir. Du moment où le Christianisme parut dans le monde, il se fit un changement sensible dans les écrits des philosophes, ennemis même ou indifférents. Tous ces écrits ont, si je puis m'exprimer ainsi, *une couleur* que n'avaient pas les ouvrages antérieurs à cette grande époque. Si donc la raison humaine veut nous montrer ses forces, qu'elle cherche ses preuves avant notre ère; qu'elle ne vienne point *battre sa nourrice;* et, comme elle l'a fait si souvent, nous citer ce qu'elle tient de la révélation, pour nous prouver qu'elle n'en a pas besoin. Laissez-moi, de grâce, vous rappeler un trait ineffable de ce *fou du grand genre* (comme l'appelle Buffon), qui a tant influé sur un siècle bien digne de l'écouter. Rousseau nous dit fièrement dans son Émile : *Qu'on lui soutient vainement la nécessité d'une révélation, puisque Dieu a tout dit à nos yeux, à notre conscience et à notre jugement : que Dieu veut être adoré* EN ESPRIT ET EN VÉRITÉ, *et que tout le reste n'est qu'une affaire de police* (1). Voilà, messieurs, ce qui s'appelle raisonner! *Adorer Dieu en esprit et en vérité!* C'est

(1) *Emile*. La Haie, 1762, in-8°, tom. III, *p.* 155.

Digitized by Google

une bagatelle sans doute ! il n'a fallu que Dieu pour nous l'enseigner.

Lorsqu'une *bonne* nous demandait jadis : *Pourquoi Dieu nous a-t-il mis au monde ?* Nous répondions : *Pour le connaître, l'aimer, le servir dans cette vie, et mériter ainsi ses récompenses dans l'autre.* Voyez comment cette réponse, qui est à la portée de la première enfance, est cependant si admirable, si étourdissante, si incontestablement au-dessus de tout ce que la science humaine réunie a jamais pu imaginer ; que le sceau divin est aussi visible sur cette ligne du Catéchisme élémentaire que sur le Cantique de Marie, ou sur les oracles les plus pénétrants du SERMON DE LA MONTAGNE.

Ne soyons donc nullement surpris si cette doctrine divine, plus ou moins connue de Sénèque, a produit dans ses écrits une foule de traits qu'on ne saurait trop remarquer. J'espère que cette petite discussion, que nous avons pour ainsi dire trouvée sur notre route, ne vous aura point ennuyés.

Quant à La Harpe, que j'avais tout à fait perdu de vue, que voulez-vous que je vous dise ? En faveur de ses talents, de sa noble résolution, de son repentir sincère, de son

Digitized by Google

invariable persévérance, faisons grâce à tout ce qu'il a dit sur des choses qu'il n'entendait pas, ou qui réveillaient dans lui quelque passion mal assoupie. *Qu'il repose en paix!* Et nous aussi, messieurs, allons *reposer en paix;* nous avons fait un excès aujourd'hui, car il est deux heures : cependant il ne faut pas nous en repentir. Toutes les soirées de cette grande ville n'auront pas été aussi innocentes, ni par conséquent aussi heureuses que la nôtre. *Reposons donc en paix!* et puisse ce sommeil tranquille, précédé et produit par des travaux utiles et d'innocents plaisirs, être l'image et le gage de ce repos sans fin qui n'est accordé de même qu'à une suite de jours passés comme les heures qui viennent de s'écouler pour nous!

FIN DU NEUVIÈME ENTRETIEN.

Digitized by Google

NOTES DU NEUVIÈME ENTRETIEN.

N° I.

(Page 140. *Examen de l'évidence intrinsèque du Christianisme.*)

Ce livre fut traduit en français sous ce titre : *Vue de l'évidence de la Religion chrétienne, considérée en elle-même, par M. Jennings.* Paris, 1764, in-12. Le traducteur, M. Le Tourneur, se permit de mutiler et d'altérer l'ouvrage sans en avertir, ce qu'il ne faut, je crois, jamais faire. On lira avec plus de fruit la traduction de l'abbé de Feller avec des notes. Liége, 1779, in-12. Elle est inférieure du côté du style, mais ce n'est pas de quoi il s'agit. Celle de Le Tourneur est remarquable par cette épigraphe, faite pour le siècle : *Vous me persuaderiez presque d'être Chrétien.* (Act. XXVI, 29.)

II.

(Page 163. Il n'y eut jamais rien de plus légal et de plus libre que l'introduction du Christianisme au Japon.)

Rien n'est si vrai : il suffit de citer les lettres de saint François Xavier. Il écrivait de Malaca, le 20 juin 1549 : « Je pars (pour le « Japon) moi troisième, avec Cosme, Turiani et Jean Fernand : nous « sommes accompagnés de trois Chrétiens japonais, sujets d'une rare « probité.... Les Japonnais viennent fort à propos d'envoyer des am- « bassadeurs au vice-roi des Indes, pour en obtenir des prêtres qui « puissent les instruire dans la religion chrétienne. » Et le 3 novembre de la même année, il écrivait de Congoximo au Japon, où il était arrivé le 5 août : « Deux bonzes et d'autres Japonnais, en grand nombre, « s'en vont à Goa pour s'y instruire dans la foi. » (*S. Francisci Xaverii, Ind. ap. Epistolæ.* Wratislaviæ, 1734, in-12, page 160 et 208.)

Digitized by Google

III.

(Page 167. Voltaire..... objecte que *Marc-Aurèle et Epictète parlent* CONTINUELLEMENT *d'aimer Dieu.*)

Voy. les Pensées de Pascal. Paris, Reynouard, 1803, 2 vol. in-8°, tom. II, pag. 328. — Il y a dans ce passage de Voltaire autant de bévues que de mots. Car sans parler du *continuellement*, qui est tout à fait ridicule, *parler d'aimer Dieu* n'est point du tout *demander à Dieu la grâce de l'aimer*; et c'est ce que Pascal a dit. Ensuite Marc-Aurèle et Epictète n'étaient pas des *religions*. Pascal n'a point dit (ce qu'il aurait pu dire cependant) : *Aucun homme hors de* notre religion n'a demandé, etc. Il a dit, ce qui est fort différent : *Aucune autre religion que la nôtre*, etc. Qu'importe que tel ou tel homme ait pu dire quelques mots mal prononcés sur l'*amour de Dieu?* Il ne s'agit pas d'en *parler*, il s'agit de l'*avoir*; il s'agit même de l'inspirer aux autres, et de l'inspirer en vertu d'une institution générale, à portée de tous les esprits. Or, voilà ce qu'a fait le Christianisme, et voilà ce que jamais la philosophie n'a fait, ne fera ni ne peut faire. On ne saurait assez le répéter : elle ne peut rien sur le cœur de l'homme. — *Circùm præcordia ludit.* Elle se joue autour du cœur; jamais elle n'entre.

IV.

(Page 168.... Vous ne douterez guère qu'il (Sénèque) n'ait eu les Chrétiens en vue.)

« Que sont, dit-il, dans son épître LXXVIII, que sont les maladies « les plus cruelles comparées aux flammes, aux chevalets, aux lames « rougies, à ces plaies faites par un raffinement de cruauté sur des « membres déjà enflammés par des plaies précédentes? Et cependant, « au milieu de ces supplices, un homme a pu ne pas laisser échapper « un soupir; il a pu ne pas supplier : ce n'est pas assez, il a pu ne pas « répondre : ce n'est point assez encore; il a pu rire, et même de bon « cœur. » Et ailleurs : « Quoi donc, si le fer, après avoir menacé la « tête de l'homme intrépide, creuse, découpe l'une après l'autre « toutes les parties de son corps; si on lui fait contempler ses entrailles « dans son propre sein; si, pour aiguiser la douleur, on interrompt « son supplice pour le reprendre bientôt après; *si l'on déchire ses*

Digitized by Google

« *plaies cicatrisées pour en faire jaillir de nouveau sang*, n'éprouvera-t-il ni la crainte ni la douleur? il souffrira sans doute, car nul degré de courage ne peut éteindre le sentiment; mais il n'a peur de rien : il « regarde *d'en haut* ses propres souffrances. » (Epit. LXXXV.)

De qui donc voulait parler Sénèque? Y a-t-il avant les martyrs des exemples de tant d'atrocité d'une part et de tant d'intrépidité de l'autre? Sénèque avait vu les martyrs de Néron; Lactance, qui voyait seul Dioclétien, a décrit leurs souffrances, et l'on a les plus fortes raisons de croire qu'en écrivant, il avait en vue les passages de Sénèque qu'on vient de lire. Ces deux phrases surtout sont remarquables par leur rapprochement.

Si ex intervallo, quò magis tormenta sentiat, repetitur et per sicsata viscera recens dimittitur sanguis. (Sen. Ep. LXXXV.)

Nihil aliud devitant quàm ut ne torti moriantur.... curam tortis diligenter adhibent ut ad alios cruciatus membra renoventur, et reparetur novus sanguis ad pœnam. (Lact., div. Instit., lib. V, cap. II, de Justitiâ.)

V.

(Pag. 169.... Et tout de suite il (Plutarque) parle de *sabbatismes*, de prosternations, de honteux accroupissements, etc.)

Chez les Hébreux, et sans doute aussi chez d'autres nations orientales, l'homme qui déplorait la perte d'un objet chéri ou quelque autre grand malheur, se tenait assis; et voilà pourquoi *siéger* et *pleurer* sont si souvent synonymes dans l'Écriture-Sainte. Ce passage des Psaumes, par exemple (totalement dénaturé dans nos malheureuses traductions) : *Surgite postquàm sederitis, qui manducatis panem doloris.* (Ps. CXXVI, 2.) signifie : « Consolez-vous, après avoir pleuré, ô « vous qui mangez le pain de la douleur! » Une foule d'autres textes attestent la même coutume, qui n'était point étrangère aux Romains. Mais lorsque Ovide dit, en parlant de Lucrèce :

. . . . . Passis SEDET illa capillis,
Ut solet ad nati mater itura rogum.
(*Fast.* II, 813—814.)

Il n'entend sûrement pas décrire l'attitude ordinaire d'une femme assise; et lorsque les enfants d'Israel venaient s'asseoir dans le temple pour y pleurer leurs crimes ou leurs malheurs, (Jud. XX, 26, etc.,)

Digitized by Google

ils n'étaient pas sûrement assis commodément sur des siéges. Il paraît certain que, dans ces circonstances, on était assis à terre et accroupi ; et c'est à cette attitude d'un homme assis sur ses jambes que Plutarque fait allusion par l'expression qu'il emploie et qui ne peut être rendue facilement dans notre langue. *Assise ignoble* serait l'expression propre, si le mot d'*assise* n'avait pas perdu, comme celui de *session*, sa signification primitive.

Il faut cependant observer, pour l'exactitude, qu'une différence de ponctuation peut altérer la phrase de Plutarque, de manière que l'épithète d'ignoble tomberait sur le mot de *prosternation*, au lieu d'affecter celui d'accroupissement. Le traducteur latin s'est déterminé pour le sens adopté de mémoire par l'interlocuteur. L'observation principale demeure au reste dans toute sa force.

(Note de l'Editeur.)

VI.

(Page 170. Il (Rutilius) en veut à Pompée et à Titus pour avoir conquis cette malheureuse Judée qui empoisonnait le monde.)

Je crois qu'on ne sera pas fâché de lire ici les vers de Rutilius :

> Atque utinam nunquam Judæa subacta fuisset
> Pompeii bellis imperioque Titi !
> Latiùs excisæ pestis contagia serpunt,
> Victoresque suos natio victa premit.

C'est-à-dire : « Plût aux dieux que la Judée n'eût jamais succombé « sous les armes de Pompée et de Titus ! Les venins qu'elle communi- « que s'étendent plus au loin par la conquête, et la nation vaincue avi- « lit ses vainqueurs. » Il semble en effet que ces paroles, dites surtout dans le Ve siécle, ne sauraient désigner que les chrétiens, et c'est ainsi que les a entendues le docte Huet dans sa *Démonstration évangélique*. (Prop. III, § 21.) Cependant un très habile interprète de l'Écriture-Sainte, et qui nous l'a expliquée avec un luxe d'érudition qui s'approche quelquefois de l'ostentation, embrasse le sentiment contraire, et croit que, dans le passage de Rutilius, il s'agit uniquement des Juifs. (Dissertazioni e lezioni di S. Scrittura del P. Nicolaï di della Compagnia di Gesù. Firenze, 1756, in-4°, tom. I. Dissert. prim. *Voy.* pag. 138.) Tant il est difficile de voir clair sur ce point, et de discerner exactement les deux religions dans les écrits des auteurs païens !

Digitized by Google

VII.

(Page 170... Sénèque, qui connaissait parfaitement cette religion.)

Il la connaissait si bien, qu'il en a marqué le principal caractère dans un ouvrage que nous n'avons plus, mais dont saint Augustin nous a conservé ce fragment. « Il y a, dit Sénèque, parmi les Juifs, des « hommes qui savent les raisons de leurs mystères; mais la foule ignore pourquoi elle fait ce qu'elle fait. » *(Sen. apud S. Aug. Civ. Dei*, VII, II.*)* Et saint Augustin n'a-t-il pas dit lui-même : *Que peu de gens comprenaient ces mystères, quoique plusieurs les célébrassent! (ibid.* X, 16.*)* Origène est plus détaillé et plus exprès. *Y a-t-il rien de plus beau*, dit-il, *que de voir les Juifs instruits dès le berceau de l'immortalité de l'âme et des peines et des récompenses de l'autre vie? Les choses n'étaient cependant représentées que sous une enveloppe mythologique aux enfants et aux* HOMMES-ENFANTS. *Mais pour ceux qui cherchaient la parole et qui voulaient en pénétrer les mystères, cette mythologie était, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi*, métamorphosée *en vérité.* (Orig. adv. Cels. lib. V, n° 42, pag. 610, col. 2, Litt. D.) Ce qu'il dit ailleurs n'est pas moins remarquable : *La doctrine des Chrétiens sur la résurrection des morts, sur le jugement de Dieu, sur les peines et les récompenses de l'autre vie, n'est point nouvelle : ce sont les anciens dogmes du Judaïsme. (Id. ibid.*, lib. II, n°s 1, 4.*)*

Eusèbe, cité par le célèbre Huet, tient absolument le même langage. Il dit en propres termes : « Que la multitude avait été assujettie « chez les Hébreux à la lettre de la loi et aux pratiques minutieuses, « dépourvues de toute explication; mais que les esprits élevés, affran- « chis de cette servitude, avaient été dirigés vers l'étude d'une certaine « philosophie divine, fort au-dessus du vulgaire, et vers l'interpréta- « tion des sens allégoriques. » *(Huet, Demonstr. évangel.*, tom. II, Prop. IX, chap. 171, n° 8.)

Cette tradition (ou *réception*) est la véritable et respectable Cabale, dont la moderne n'est qu'une fille illégitime et contrefaite.

VIII.

(Pag. 171. Newton, dans sa chronologie, n a pas dédaigné de lui rendre pleine justice.)

Digitized by Google

Je ne sache pas que Newton ait parlé du calendrier des Hébreux dans sa chronologie ; mais il en dit un mot en passant dans ce livre, dont on peut dire à bon droit : *Beaucoup en ont parlé, mais peu l'ont bien connu ;* c'est dans le Commentaire de l'Apocalypse, où il dit laconiquement (mais c'est un oracle) : *Judæi usi non sunt vitioso cyclo.* (Isaaci Newtoni ad Dan. proph. vatic. nec non, etc., opus posthumum. (Trad. lat. de Suderman, Amst. 1737, in-4°, cap. II, pag. 113.) Scaliger, excellent juge dans ce genre, décide *qu'il n'y a rien de plus exact, rien de plus parfait* que le calcul de l'année Judaïque ; il renvoie même les calculateurs modernes à l'école des Juifs, et leur conseille sans façon *de s'instruire à cette école ou de se taire.* (Scaliger, de Emend. temp., lib. VIII. Genève, 1629, in-fol., pag. 656.) Ailleurs il nous dit : *Hæc sunt ingeniosissima, etc.... methodum hujus computi lunaris argutissimam et elegantissimam esse nemo harum rerum paulò peritus inficiabitur.* (*Ibid.*, lib. VII, pag. 640.)

(Note de l'Editeur.)

IX.

(Page 172... La garde des archives les plus secrètes à Ecbatane était confiée à des hommes choisis dans cette nation.)

Quelque estime qu'on doive à ce rabbin justement célèbre (*Moïse Maimonide*), je voudrais cependant, sur le fait particulier des archives d'Ecbatane, rechercher les autorités sur lesquelles il s'est appuyé ; ce que je ne suis point à même de faire dans ce moment. Quant à l'immense établissement des Juifs au-delà de l'Euphrate, où ils formaient réellement une puissance, il n'y a pas le moindre doute sur ce fait. (*Voy.* l'Ambassade de Philon, *Inter opera græc. et lat.* Genève, 1613, in-fol., pag. 792, litt. B.)

X.

(Page 172. Il (Aristote) s'entretint en Asie avec un Juif auprès duquel les savants les plus distingués de la Grèce lui parurent des espèces de barbares.)

Cunæus dit en effet (Lib. I, c. IV, pag. 26. Elz. 1632) : « Tantâ « eruditione ac sciencià *hominem, uti præ illo omnes Græci qui ade-* « *rant trunci et stipites esse viderentur.* » Mais cet auteur, quoique

Digitized by Google

d'ailleurs savant et exact, s'est permis ici une légère hyperbole, s'il n'a pas été trompé par sa mémoire. Aristote vante ce Juif comme un homme aimable, hospitalier, vertueux, *chaste surtout*, savant et éloquent. Il ajoute, *qu'il y avait beaucoup à apprendre en sa conversation;* mais il ne fait aucune comparaison humiliante pour les Grecs. Je ne sais donc où Cunæus a pris ses *trunci* et ses *stipites*. L'interlocuteur au reste paraît ignorer que ce n'est point Aristote qui parle ici, mais bien Cléarque, son disciple, qui fait parler Aristote dans un dialogue de la composition du premier. (*Voy.* le fragment de Cléarque dans le livre de Josèphe contre Appion. Liv. I, chap. VIII, trad. d'Arnault d'Andilly.)

(*Note de l'Editeur.*)

XI.

(Page 172. La traduction des livres sacrés dans une langue devenue celle de l'univers.)

Il y avait longtemps, avant les Septante, une traduction grecque d'une partie de la Bible. (*Voy.* la préface qui est à la tête de la Bible de Beyerling. Anvers, 3 vol. in-fol.—Fréret, *Défense de la Chronologie*, pag. 264; *Leçons de l'histoire*, tom. I, pag. 616. Baltus, *Défense des Pères*, *etc.* Chap. XX, Paris, in-4°, 1711, pag. 614 et suiv.

On pourrait même à cet égard se dispenser de preuves; car la traduction *officielle* ordonnée par Ptolomée suppose nécessairement que le livre était alors, je ne dis pas *connu*, mais *célèbre*. En effet, *on ne peut désirer ce qu'on ne connaît pas*. Quel prince a jamais pu ordonner la traduction d'un livre, et d'un tel livre, sans y être déterminé par un désir universel, fondé à son tour sur un grand intérêt excité par ce livre?

XII.

(Page 175. Tacite, par un aveuglement singulier, a porté cette doctrine aux nues en croyant la blâmer dans un texte célèbre.)

« *Judæi mente solâ unumque numen intelligunt, summum illud et* « *æternum, neque mutabile, neque interiturum.* » C'est ce même homme qui nous dira du *même* culte et dans le *même* chapitre : *mos absurdus sordidusque.* (Ann. v. 3.) Rendre justice à ce qu'on hait est un tour de force presque toujours au-dessus des plus grands esprits.

On sera bien aise peut-être de lire, d'après Philon, le détail de certaines circonstances extrêmement intéressantes, touchées rapidement

Digitized by Google

dans un dialogue dont la mémoire fait tous les frais. Philon parlant à un prince tel que Caligula, et lui citant les actes et les opinions de la famille impériale, n'était sûrement pas tenté de mentir ni même d'exagérer.

« Agrippa, dit-il, votre aïeul maternel, étant allé à Jérusalem, « sous le règne d'Hérode, fut enchanté de la religion des Juifs, et ne « pouvait plus s'en taire.... L'empereur Auguste ordonna que, de ses « propres revenus et selon les formes légitimes, on offrirait chaque jour « AU DIEU TRÈS-HAUT, sur l'autel de Jérusalem, un taureau et deux « agneaux en holocauste, quoiqu'il sût très bien que le temple ne « renfermait aucun simulacre, ni public, ni caché; mais ce grand « prince, que personne ne surpassait en esprit philosophique, sentait « bien la nécessité qu'il existât dans ce monde un autel dédié au Dieu « invisible, et qu'à ce Dieu tous les hommes pussent adresser leurs « vœux pour en obtenir la communication d'un heureux espoir et la « jouissance des biens parfaits.....

« Julie, votre bisaïeule, fit de magnifiques présents au temple en « vases et en coupes d'or, et quoique l'esprit de la femme se détache « difficilement des images, et ne puisse concevoir des choses absolu- « ment étrangères aux sens, Julie, cependant, aussi supérieure à son « sexe par l'instruction que par les autres avantages de la nature, ar- « riva au point de contempler les choses intelligibles préférablement « aux sensibles, et de savoir que celles-ci ne sont que les ombres des « premières. » N. B. Par ce nom de *Julie*, il faut entendre *Livie*, femme « d'Auguste, qui avait passé, par adoption, dans la famille des Jules, « et qui était en effet bisaïeule de Caligula.

Ailleurs, et dans le même discours à ce terrible Caligula, Philon lui dit expressément : *Que l'empereur Auguste* n'admirait *pas seulement, mais qu'il* ADORAIT *cette coutume de n'employer aucune image pour représenter matériellement une nature invisible.*

Εθαύμαζε καὶ προσέκυνει. κ. τ. λ.

(Philonis leg. ad Caium, inter Opp. Colon. Allobrog., 1617, in-fol., pag. 799 et 803.)

Digitized by Google

DIXIÈME ENTRETIEN.

LE SÉNATEUR.

Dites-nous, M. le chevalier, si vous n'avez point rêvé aux sacrifices la nuit dernière?

LE CHEVALIER.

Oui, sans doute, j'y ai rêvé; et comme c'est un pays absolument nouveau pour moi, je ne vois encore les objets que d'une manière confuse. Il me semble cependant que le sujet serait très digne d'être approfondi, et si j'en crois ce sentiment intérieur dont nous parlions un jour, notre ami commun aurait réellement ouvert dans le dernier entretien une riche mine qu'il ne s'agit plus que d'exploiter.

LE SÉNATEUR.

C'est précisément sur quoi je voulais vous entretenir aujourd'hui. Il me paraît, M. le

Digitized by Google

comte, que vous avez mis le principe des sacrifices au-dessus de toute attaque, et que vous en avez tiré une foule de conséquences utiles. Je crois de plus que la théorie de la *réversibilité* est si naturelle à l'homme, qu'on peut la regarder comme une vérité *innée* dans toute la force du terme, puisqu'il est absolument impossible que nous l'ayons apprise. Mais croyez-vous qu'il le fût également de *découvrir* ou *d'entrevoir* au moins la raison de ce dogme universel ?

Plus on examine l'univers, et plus on se sent porté à croire que le mal vient d'une certaine division qu'on ne sait expliquer, et que le retour au bien dépend d'une force contraire qui nous pousse sans cesse vers une certaine unité tout aussi inconcevable (1). Cette communauté de mérites, cette réversibilité que vous avez si bien prouvées, ne peuvent venir que de cette unité que nous ne comprenons pas. En réfléchissant sur la

(1) Le genre humain en corps pourrait, dans cette supposition, adresser à Dieu ces mêmes paroles employées par saint Augustin parlant de lui-même : « Je fus coupé en pièces au moment où je me séparai de « ton unité pour me perdre dans une foule d'objets : tu daignas ras- « sembler les morceaux de moi-même. » *Colligens me à dispersione in quâ frustratim discissus sum, dum ab uno te aversus in multa evanui.* (D. August. Confess. II, 1, 2.)

Digitized by Google

croyance générale et sur l'instinct naturel des hommes, on est frappé de cette tendance qu'ils ont à unir des choses que la nature semble avoir totalement séparées : ils sont très disposés, par exemple, à regarder un peuple, une ville, une corporation, mais surtout une famille, comme un être moral et unique, ayant ses bonnes et ses mauvaises qualités, capable de mériter ou démériter, et susceptible par conséquent de peines et de récompenses. De là vient le *préjugé*, ou pour parler plus exactement, le *dogme* de la noblesse, si universel et si enraciné parmi les hommes. Si vous le soumettez à l'examen de la raison, il ne soutient pas l'épreuve ; car il n'y a pas, si nous ne consultons que le raisonnement, de distinction qui nous soit plus étrangère que celle que nous tenons de nos aïeux : cependant il n'en est pas de plus estimée, ni même de plus volontiers reconnue, hors le temps des factions, et alors même les attaques qu'on lui porte sont encore un hommage indirect et une reconnaissance formelle de cette grandeur qu'on voudrait anéantir.

Si la gloire est héréditaire dans l'opinion de tous les hommes, le blâme l'est de même,

Digitized by Google

et par la même raison. On demande quelquefois, sans trop y songer, pourquoi la honte d'un crime ou d'un supplice doit retomber sur la postérité du coupable; et ceux qui font cette question se vantent ensuite du mérite de leurs aïeux : c'est une contradiction manifeste.

LE CHEVALIER.

Je n'avais jamais remarqué cette analogie.

LE SÉNATEUR.

Elle est cependant frappante. Un de vos aïeux, M. le chevalier (j'éprouve un très grand plaisir à vous le rappeler), fut tué en Egypte à la suite de saint Louis : un autre périt à la bataille de Marignan en *disputant* un drapeau ennemi : enfin votre dernier aïeul perdit un bras à Fontenoi. Vous n'entendez pas sans doute que cette illustration vous soit étrangère, et vous ne me désavouerez pas, si j'affirme que vous renonceriez plutôt à la vie qu'à la gloire qui vous revient de ces belles actions. Mais songez donc que si votre ancêtre du XIIIe siècle avait livré saint Louis aux Sarrasins au lieu de mourir à ses côtés, cette infamie vous serait commune par la

Digitized by Google

même raison et avec la même justice qui vous a transmis une illustration tout aussi personnelle que le crime, si l'on n'en croyait que notre petite raison. Il n'y a pas de milieu, M. le chevalier; il faut ou recevoir la honte de bonne grâce, si elle vous échoit, ou renoncer à la gloire. Aussi l'opinion sur ce point n'est pas douteuse. Il n'y a sur le déshonneur héréditaire d'autre incrédule que celui qui en souffre : or ce jugement est évidemment nul. A ceux qui, pour le seul plaisir de montrer de l'esprit et de contredire les idées reçues, parlent, ou même font des livres contre ce qu'ils appellent le *hasard* ou le *préjugé* de la naissance, proposez, s'ils ont un nom ou seulement de l'honneur, de s'associer par le mariage une famille flétrie dans les temps anciens, et vous verrez ce qu'ils vous répondront.

Quant à ceux qui n'auraient ni l'un ni l'autre, comme ils parleraient aussi pour eux, il faudrait les laisser dire.

Cette même théorie ne pourrait-elle point jeter quelque jour sur cet inconcevable mystère de la punition des fils pour les crimes de leurs pères ? Rien ne choque au premier coup d'œil comme une malédiction hérédi-

Digitized by Google

taire : cependant, pourquoi pas, puisque la bénédiction l'est de même? Et prenez garde que ces idées n'appartiennent pas seulement à la Bible, comme on l'imagine souvent. Cette hérédité heureuse ou malheureuse est aussi de tous les temps et de tous les pays : elle appartient au Paganisme comme au Judaïsme ou au Christianisme; à l'enfance du monde, comme aux vieilles nations; on la trouve chez les théologiens, chez les philosophes, chez les poètes, au théâtre et à l'Église.

Les arguments que la raison fournit contre cette théorie ressemblent à celui de Zénon contre la possibilité du mouvement. On ne sait que répondre, mais on marche. La famille est sans doute composée d'individus qui n'ont rien de commun suivant la raison; mais, suivant l'instinct et la persuasion universelle, toute famille est *une*.

C'est surtout dans les familles souveraines que brille cette unité : le souverain change de nom et de visage; mais il est toujours, comme dit l'Espagne, MOI LE ROI. Vos Français, M. le chevalier, ont deux belles maximes plus vraies peut-être qu'ils ne pensent : l'une de droit civil, *le mort saisit le vif;*

Digitized by Google

et l'autre de droit public, *le roi ne meurt pas*. Il ne faut donc jamais le diviser par la pensée lorsqu'il s'agit de le juger.

On s'étonne quelquefois de voir un monarque innocent périr misérablement dans l'une de ces catastrophes politiques si fréquentes dans le monde. Vous ne croyez pas sans doute que je veuille étouffer la compassion dans les cœurs; et vous savez ce que les crimes récents ont fait souffrir au mien: néanmoins, à s'en tenir à la rigoureuse raison, que veut-on dire? tout coupable peut être *innocent* et même *saint* le jour de son supplice. Il est des crimes qui ne sont consommés et caractérisés qu'au bout d'un assez long espace de temps: il en est d'autres qui se composent d'une foule d'actes plus ou moins excusables, pris à part, mais dont la répétition devient à la fin très criminelle. Dans ces sortes de cas, il est évident que la peine ne saurait précéder le complément du crime.

Et même dans les crimes instantanés, les supplices sont toujours suspendus et doivent l'être. C'est encore une de ces occasions si fréquentes où la justice humaine sert d'interprète à celle dont la nôtre n'est qu'une image et une dérivation.

Digitized by Google

Une étourderie, une légèreté, une contravention à quelque réglement de police, peuvent être réprimées sur-le-champ ; mais dès qu'il s'agit d'un crime proprement dit, jamais le coupable n'est puni au moment où il le devient. Sous l'empire de la loi mahométane, l'autorité punit et même de mort l'homme qu'elle en juge digne au moment et sur le lieu même où elle le saisit ; et ces exécutions brusques, qui n'ont pas manqué d'aveugles admirateurs, sont néanmoins une des nombreuses preuves de l'abrutissement et de la réprobation de ces peuples. Parmi nous, l'ordre est tout différent : il faut que le coupable soit arrêté ; il faut qu'il soit accusé ; il faut qu'il se défende ; il faut surtout qu'il pense à sa conscience et à ses affaires ; il faut des préparatifs matériels pour son supplice ; il faut enfin, pour tenir compte de tout, un certain temps pour le conduire au lieu du châtiment, qui est fixe. L'échafaud est un *autel :* il ne peut donc être placé ni déplacé que par l'autorité ; et ces retards, respectables jusque dans leurs excès, et qui de même ne manquent pas d'aveugles détracteurs, ne sont pas moins une preuve de notre supériorité.

Digitized by Google

Si donc il arrive que, pendant la suspension indispensable qui doit avoir lieu entre le crime et le châtiment, la souveraineté vienne à changer de nom, qu'importe à la justice? il faut qu'elle ait son cours ordinaire. En faisant même abstraction de cette unité que je contemple dans ce moment, rien n'est plus juste humainement; car nulle part l'héritier naturel ne peut se dispenser de payer les dettes de la succession, à moins qu'il ne *s'abstienne*. La souveraineté répond de tous les actes de la souveraineté. Toutes les dettes, tous les traités, tous les crimes l'obligent. Si, par quelque acte désordonné, elle organise aujourd'hui un germe mauvais dont le développement naturel doit opérer une catastrophe dans cent ans, ce coup frappera justement la couronne *dans cent ans*. Pour s'y soustraire il fallait la refuser. Ce n'est jamais CE roi, c'est LE roi qui est innocent ou coupable. Platon, je ne sais plus où, dans le *Gorgias* peut-être, a dit une chose épouvantable à laquelle j'ose à peine penser (1); mais si l'on entend sa proposi-

(1) Προστάτης, πόλεως οὐδ' εἰς ποτε ἀδίκως ἀπόλοιτο ὑπ' αὐτῆς τῆς πόλεως ἧς προστατεῖ. (Plat. Gorgias. Opp., t. VI, édit. Bipont., pag. 156.)

Digitized by Google

tion dans le sens que je vous présente maintenant, il pourrait bien avoir raison. Des siècles peuvent s'écouler justement entre l'acte méritoire et la récompense, comme entre le crime et le châtiment. Le roi ne peut naître, il ne peut mourir qu'une fois : il dure autant que la royauté. S'il devient coupable, il est traité avec poids et mesure : il est, suivant les circonstances, averti, menacé, humilié, suspendu, emprisonné, jugé ou sacrifié.

Après avoir examiné l'homme, examinons ce qu'il y a de plus merveilleux en lui, la parole; nous trouverons encore le même mystère, c'est-à-dire, division inexplicable et tendance vers une certaine unité tout aussi inexplicable. Les deux plus grandes époques du monde spirituel sont sans doute celle de *Babel*, où les langues se divisèrent, et celle de la *Pentecôte*, où elles firent un merveilleux effort pour se réunir : on peut même observer là-dessus, en passant, que les deux prodiges les plus extraordinaires dont il soit fait mention dans l'histoire de l'homme sont, en même temps, les faits les plus certains dont nous ayons connaissance. Pour les contester il faut manquer à la fois de raison et de probité.

Digitized by Google

Voilà comment tout ayant été divisé, tout désire la réunion. Les hommes, conduits par ce sentiment, ne cessent de l'attester de mille manières. Ils ont voulu, par exemple, que le mot *union* signifiât la *tendresse*, et ce mot de *tendresse* même ne signifie que la disposition à l'union. Tous leurs signes *d'attachement* (autre mot créé par le même sentiment) sont des unions matérielles. Ils se touchent la main, ils s'embrassent. La bouche étant l'organe de la parole, qui est elle-même l'organe et l'expression de l'intelligence, tous les hommes ont cru qu'il y avait dans le rapprochement de deux bouches humaines quelque chose de sacré qui annonçait le mélange de deux âmes. Le vice s'empare de tout et se sert de tout, mais je n'examine que le principe.

La religion a porté à l'autel le *baiser de paix* avec grande connaissance de cause : je me rappelle même avoir rencontré, en feuilletant les saints pères, des passages où ils se plaignent que le crime ose faire servir à ses excès un signe saint et mystérieux. Mais soit qu'il assouvisse l'effronterie, soit qu'il effraie la pudeur, ou qu'il rie sur les lèvres pures de l'épouse et de la mère, d'où vient sa généralité et sa puissance ?

Digitized by Google

Notre unité mutuelle résulte de notre unité en Dieu tant célébrée par la philosophie même. Le système de Mallebranche de *la vision en Dieu* n'est qu'un superbe commentaire de ces mots si connus de saint Paul: *C'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être*. Le panthéisme des stoïciens et celui de Spinosa sont une corruption de cette grande idée; mais c'est toujours le même principe, c'est toujours cette tendance vers l'unité. La première fois que je lus dans le grand ouvrage de cet admirable Mallebranche, si négligé par son injuste et aveugle patrie: *Que Dieu est le lieu des esprits comme l'espace est le lieu des corps*, je fus ébloui par cet éclair de génie et prêt à me prosterner. Les hommes ont peu dit de choses aussi belles.

J'eus la fantaisie jadis de feuilleter les œuvres de madame Guyon, uniquement parce qu'elle m'avait été recommandée par le meilleur de mes amis, *François de Cambrai*. Je tombai sur un passage du commentaire sur le *Cantique des Cantiques*, où cette femme célèbre compare les intelligences humaines aux eaux courantes qui sont toutes parties de l'Océan, et qui ne s'agitent sans cesse

Digitized by Google

que pour y retourner. La comparaison est suivie avec beaucoup de justesse; mais vous savez que les morceaux de prose ne séjournent pas dans la mémoire. Heureusement je puis y suppléer en vous récitant des vers inexprimablement beaux de Métastase (1), qui a traduit madame Guyon, à moins qu'il ne l'ait rencontrée comme par miracle.

L'onda dal mar divisa
Bagna la valle e il monte :
Va passagiera in fiume;
Va prigioniera in fonte :
Mormora sempre e geme
Finche non torni al mar;

Al mar dove ella nacque,
Dove acquistò gli umori,
Dove d'a lunghi errori
Spera di riposar (2)

---

(1) . . . Musarum comitem, cui carmine semper
Et citharæ cordi, numerosque intendere nervis.

(*Virg.*, *Æn.*, IX, 775-776.)

(2) Metast. Artas. III, 1. — Voici le passage de Mad. Guyon, indiqué dans le dialogue : — « Dieu étant notre dernière fin, l'âme peut « sans cesse s'écouler dans lui comme dans son terme et son centre, et « y être mêlée et transformée sans en ressortir jamais. Ainsi qu'un « fleuve, qui est une eau sortie de la mer et très distincte de la mer, « se trouvant hors de son origine, tâche par diverses agitations de se « rapprocher de la mer, jusqu'à ce qu'y étant enfin retombé, il se « perde et se mélange avec elle, ainsi qu'il y était perdu et mêlé avant « que d'en sortir; et il ne peut plus en être distingué. » (*Comment. sur le Cantique des Cantiques*; in-12, 1687, chap. I, v. I.)

L'illustre ami de madame Guyon exprime encore la même idée dans

Digitized by Google

Mais toutes ces eaux ne peuvent se mêler à l'Océan sans se mêler ensemble, du moins d'une certaine manière que je ne comprends pas du tout. Quelquefois je voudrais m'élancer hors des limites étroites de ce monde; je voudrais anticiper sur le jour des révélations et me plonger dans l'infini. Lorsque la double loi de l'homme sera effacée, et que ces deux centres seront confondus, il sera UN : car n'y ayant plus de combat dans lui, où prendrait-il l'idée de la duité? Mais, si nous considérons les hommes les uns à l'égard des autres, qu'en sera-t-il d'eux lorsque le mal étant anéanti, il n'y aura plus de passion ni d'intérêt personnel? Que deviendra le MOI, lorsque toutes les pensées seront communes comme les désirs, lorsque tous les esprits se verront comme ils sont vus? Qui peut comprendre, qui peut se représenter cette Jérusalem céleste où tous les habitants, pénétrés par le même esprit, se pénétreront mutuellement et se réfléchiront

---

son Télémaque. *La raison*, dit-il, *est comme un grand océan de lumières : nos esprits sont comme de petits ruisseaux qui en sortent et qui y retournent pour s'y perdre.* (Liv. IV.) On sent dans ces deux morceaux deux âmes *mêlées*.

Digitized by Google

le bonheur (1)? Une infinité de spectres lumineux de même dimension, s'ils viennent à coïncider exactement dans le même lieu, ne sont plus une infinité de spectres lumineux; c'est un seul spectre infiniment lumineux. Je me garde bien cependant de vouloir toucher à la *personnalité*, sans laquelle l'immortalité n'est rien; mais je ne puis m'empêcher d'être frappé en voyant comment tout l'univers nous ramène à cette mystérieuse unité.

Saint Paul a inventé un mot qui a passé dans toutes les langues chrétiennes; c'est celui d'*édifier*, qui est fort étonnant au premier coup d'œil : car qu'y a-t-il donc de commun entre la construction d'un édifice et le bon exemple qu'on donne à son prochain?

Mais on découvre bientôt la racine de cette expression. Le vice écarte les hommes, comme la vertu les unit. Il n'y a pas un acte contre l'ordre qui n'enfante un intérêt particulier contraire à l'ordre général; il n'y a pas un acte pur qui ne sacrifie un intérêt particulier à l'intérêt général, c'est-à-dire qui ne tende

(1) *Jerusalem quæ ædificatur ut civitas cujus participatio ejus in idipsum.*

Digitized by Google

à créer une volonté une et régulière à la place de ces myriades de volontés divergentes et coupables. Saint Paul partait donc de cette idée fondamentale, que nous sommes tous *l'édifice de Dieu; et que cet édifice que nous devons élever est le corps du Sauveur* (1). Il tourne cette idée de plusieurs manières. Il veut qu'on *s'édifie* les uns les autres; c'est-à-dire que chaque homme prenne place volontairement comme une pierre de cet édifice spirituel, et qu'il tâche de toutes ses forces d'y appeler les autres, afin que tout homme *édifie et soit édifié*. Il prononce surtout ce mot célèbre : *La science enfle*, *mais la charité édifie* (2): mot admirable, et d'une vérité frappante: car la science réduite à elle-même divise au lieu d'unir, et toutes ses constructions ne sont que des apparences: au lieu que la vertu *édifie* réellement, et ne peut même agir sans *édifier*. Saint Paul avait lu dans le sublime testament de son maître que les hommes sont un et plusieurs comme Dieu (3); de manière que tous *sont*

(1) Cor. III, 9.

(2) 1. Cor. VIII, 10.

(3) « Qu'ils soient UN comme nous (*Jean*, XVII, 11.), afin qu'ils soient un tous ensemble, comme vous êtes en moi et moi en vous,

Digitized by Google

terminés et consommés dans l'unité (1), car jusque-là l'œuvre n'est pas finie. Et comment n'y aurait-il point entre nous une certaine unité (elle sera ce qu'on voudra: on l'appellera comme on voudra), puisqu'*un seul homme nous a perdus par un seul acte* ? Je ne fais point ici ce qu'on appelle *un cercle* en prouvant l'unité par l'origine du mal, et l'origine du mal par l'unité : point du tout; le mal n'est que trop prouvé par lui-même; il est partout et surtout dans nous. Or, de toutes les suppositions qu'on peut imaginer pour en expliquer l'origine, aucune ne satisfait le bon sens ennemi de l'ergotage autant que cette croyance, qui le présente comme le résultat héréditaire d'une prévarication fondamentale, et qui a pour elle le torrent de toutes les traditions humaines.

La dégradation de l'homme peut donc être mise au nombre des preuves de l'unité humaine, et nous aider à comprendre comment par la loi d'analogie, qui régit toutes les

---

« qu'ils soient de même UN en vous. (*Ibid.*, XXI.) Je leur ai donné la « gloire que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient UN comme nous « sommes UN. (*Ibid.*, XXII.) »

(1) « Je suis en eux et vous en moi, afin qu'ils soient consommés en UN. (*Ibid.*, XXIII.) »

Digitized by Google

choses divines, *le salut de même est venu* par un seul (1).

Vous disiez l'autre jour, M. le comte, qu'il n'y avait pas de dogme chrétien qui ne fût appuyé sur quelque tradition universelle et aussi ancienne que l'homme, ou sur quelque sentiment inné qui nous appartient comme notre propre existence. Rien n'est plus vrai. N'avez-vous jamais réfléchi à l'importance que les hommes ont toujours attachée aux repas pris en commun? *La table*, dit un ancien proverbe grec, *est l'entremetteuse de l'amitié*. Point de traités, point d'accords, point de fêtes, point de cérémonies d'aucune espèce, même lugubres, sans repas. Pourquoi l'invitation adressée à un homme qui dînera tout aussi bien chez lui, est-elle une politesse? pourquoi est-il plus honorable d'être assis à la table d'un prince que d'être assis ailleurs à ses côtés? Descendez depuis le palais du monarque européen jusqu'à la hutte du cacique; passez de la plus haute civilisation aux rudiments de la société; examinez tous les rangs, toutes les conditions, tous les caractères, partout vous trouverez les repas

(1) Rom. V, 17, seq.

Digitized by Google

placés comme une espèce de religion, comme une théorie d'égards, de bienveillance, d'étiquette, souvent de politique ; théorie qui a ses lois, ses observances, ses délicatesses très remarquables. Les hommes n'ont pas trouvé de signe d'union plus expressif que celui de se rassembler pour prendre, ainsi rapprochés, une nourriture commune. Ce signe a paru exalter l'union jusqu'à l'unité. Ce sentiment étant donc universel, la religion l'a choisi pour en faire la base de son principal mystère ; et comme tout repas, suivant l'instinct universel, était une *communion* à la même coupe (1), elle a voulu à son tour que sa *communion* fût un *repas*. Pour la vie spirituelle comme pour la vie corporelle, une nourriture est nécessaire. Le même organe matériel sert à l'une et à l'autre. A ce banquet, tous les hommes deviennent UN en se rassasiant d'une nourriture qui est une, et qui est toute dans tous. Les anciens pères, pour rendre sensible jusqu'à un certain point cette transformation dans l'unité, tirent volontiers

(1) *In segno della comunione e participazione a' sagrifizj essendo la mensa in se stessa sacra, e non essendo altro i conviti che sagrifizj.* (Antichità di Ercolano. Napoli, 1779, in-fol., tom. VII, tav. IX pag. 42.)

Digitized by Google

leurs comparaisons de *l'épi* et de la *grappe*, qui sont les matériaux du mystère. Car tout ainsi que plusieurs grains de blé ou de raisin ne font qu'un pain et une boisson, de même ce pain et ce vin mystiques qui nous sont présentés à la table sainte, brisent le moi, et nous absorbent dans leur inconcevable unité.

Il y a une foule d'exemples de ce sentiment naturel, légitimé et consacré par la religion, et qu'on pourrait regarder comme des traces presque effacées d'un état primitif. En suivant cette route, croyez-vous, M. le comte, qu'il fût absolument impossible de se former une certaine idée de cette solidarité qui existe entre les hommes (vous me permettrez bien ce terme de jurisprudence), d'où résulte la réversibilité des mérites qui explique tout ?

LE COMTE.

Il me serait impossible, mon respectable ami, de vous exprimer, même d'une manière bien imparfaite, le plaisir que m'a causé votre discours; mais, je vous l'avoue avec une franchise dont vous êtes bien digne, ce plaisir est mêlé d'un certain effroi. Le vol

Digitized by Google

que vous prenez peut trop aisément vous égarer, d'autant plus que vous n'avez pas, comme moi, un fanal que vous puissiez regarder par tous les temps et de toutes les distances. N'y a-t-il pas de la témérité à vouloir comprendre des choses si fort au-dessus de nous? Les hommes ont toujours été tentés par les idées singulières qui flattent l'orgueil: il est si doux de marcher par des routes extraordinaires que nul pied humain n'a foulées! Mais qu'y gagne-t-on? l'homme en devient-il meilleur? car c'est là le grand point. Je dis de plus : en devient-il plus savant? Pourquoi accorderions-nous notre confiance à ces belles théories, si elles ne peuvent nous mener ni loin ni droit? Je ne refuse point de voir de fort beaux aperçus dans tout ce que vous venez de nous dire; mais, encore une fois, ne courons-nous pas deux grands dangers, celui de nous égarer d'une manière funeste, et celui de perdre à de vaines spéculations un temps précieux que nous pourrions employer en études, et peut-être même en découvertes utiles?

LE SÉNATEUR.

C'est précisément le contraire, mon cher

Digitized by Google

comte : il n'y a rien de si utile que ces études qui ont pour objet le monde intellectuel, et c'est précisément la grande route des découvertes. Tout ce qu'on peut savoir dans la philosophie rationnelle se trouve dans un passage de saint Paul, et ce passage, le voici:

CE MONDE EST UN SYSTÈME DE CHOSES INVISIBLES MANIFESTÉES VISIBLEMENT.

L'univers, a dit quelque part Charles Bonnet, *ne serait donc qu'un assemblage d'apparences* (1) !

Sans doute, du moins dans un certain sens; car il y a un genre d'idéalisme qui est très raisonnable. Difficilement peut-être trouvera-t-on un systême de quelque célébrité qui ne renferme rien de vrai.

Si vous considérez que tout a été fait *par* et *pour* l'intelligence ; que tout mouvement est un effet, de manière que la *cause* proprement dite d'un mouvement ne peut être un mouvement (2); que ces mots de *cause* et

(1) Toute la nature ne serait donc pour nous qu'un grand et magnifique spectacle d'apparences. (Bonnet, *Paling.*, part. XIII, chap. II.)

(2) Saint Thomas a dit : *Omne mobile à principio immobili.* (Adv. gentes I, XLIV, n° 2, et XLVII, n° 6.) Mallebranche l'a répétée. *Dieu seul*, dit-il, *est tout à la fois moteur et immobile.* (Rech. de la vérité,

Digitized by Google

de *matière* s'excluent mutuellement comme ceux de *cercle* et de *triangle*, et que tout se rapporte dans ce monde que nous voyons à un autre monde que nous ne voyons pas (1), vous sentirez aisément que nous vivons en effet *au milieu d'un système de choses invisibles manifestées visiblement.*

Parcourez le cercle des sciences, vous verrez qu'elles commencent toutes par un mystère. Le mathématicien tâtonne sur les bases du calcul des quantités imaginaires, quoique ses opérarations soient très justes. Il comprend encore moins le principe du calcul infinitésimal, l'un des instruments les plus puissants que Dieu ait confiés à l'homme. Il s'étonne de tirer des conséquences infaillibles d'un principe qui choque le bon sens, et nous avons vu des académies demander au monde savant l'explication de ces contradictions apparentes. L'astronome attractionnaire dit *qu'il ne s'embarrasse nullement de*

---

in-4°, Append. pag. 520.) Mais l'axiome appartient à la philosophie antique.

(2) Tout ce monde visible n'est fait que pour le siècle à venir : tout ce qui passe a ses rapports secrets avec ce siècle éternel où rien ne passera plus : tout ce que nous voyons n'est que la figure et l'attente des choses invisibles.... Dieu n'agit dans le temps que pour l'éternité. (*Massillon, Serm. sur les afflictions*, IIIe partie.)

Digitized by Google

savoir ce que c'est que l'attraction, *pourvu qu'il soit démontré que cette force existe;* mais, dans sa conscience, il s'en embarrasse beaucoup. Le *germinaliste*, qui vient de pulvériser les romans de l'*épigénégiste*, s'arrête tout pensif devant l'oreille du mulet: toute sa science branle et sa vue se trouble. Le physicien, qui a fait l'expérience de Hales, se demande à lui-même ce que c'est qu'une plante, ce que c'est que le bois, enfin ce que c'est que la matière, et n'ose plus se moquer des alchimistes. Mais rien n'est plus intéressant que ce qui se passe de nos jours dans l'empire de la chimie. Soyez bien attentifs à la marche des expériences, et vous verrez où les adeptes se trouveront conduits. J'honore sincèrement leurs travaux; mais je crains beaucoup que la postérité n'en profite sans reconnaissance, et ne les regarde eux-mêmes comme des aveugles qui sont arrivés sans le savoir dans un pays dont ils niaient l'existence.

Il n'y a donc aucune loi sensible qui n'ait *derrière elle* (passez-moi cette expression ridicule) une loi spirituelle dont la première n'est que l'expression visible; et voilà pourquoi toute explication de cause par la matière

Digitized by Google

ne contentera jamais un bon esprit. Dès qu'on sort du domaine de l'expérience matérielle et palpable pour entrer dans celui de la philosophie rationnelle, il faut sortir de la matière et tout expliquer par la métaphysique. J'entends la vraie métaphysique, et non celle qui a été cultivée avec tant d'ardeur durant le dernier siècle par des hommes qu'on appelait sérieusement *métaphysiciens*. Plaisants métaphysiciens ! qui ont passé leur vie à prouver qu'il n'y a point de métaphysique ; brutes illustres en qui le génie était *animalisé !*

Il est donc très certain, mon digne ami, qu'on ne peut arriver que par *ces routes extraordinaires* que vous craignez tant. Que si je n'arrive pas, ou parce que je manque de forces, ou parce que l'autorité aura élevé des barrières sur mon chemin, n'est-ce pas déjà un point capital de savoir que je suis dans la bonne route ? Tous les inventeurs, tous les hommes originaux ont été des hommes religieux et même exaités. L'esprit humain, dénaturé par le scepticisme irréligieux, ressemble à une friche qui ne produit rien, ou qui se couvre de plantes spontanées, inutiles à l'homme. Alors même sa fécondité natu-

Digitized by Google

relle est un mal : car ces plantes, en mêlant et entrelaçant leurs racines, durcissent le sol, et forment une barrière de plus entre le ciel et la terre. Brisez, brisez cette croûte maudite; détruisez ces plantes mortellement vivaces; appelez toutes les forces de l'homme; enfoncez le soc; cherchez profondément les puissances de la terre pour les mettre en contact avec les puissances du ciel.

Voilà, messieurs, l'image naturelle de l'intelligence humaine ouverte ou fermée aux connaissances divines.

Les sciences naturelles mêmes sont soumises à la loi générale. Le génie ne se traîne guère appuyé sur des syllogismes. Son allure est libre; sa manière tient de l'inspiration : on le voit arriver, et personne ne l'a vu marcher (1). Y a-t-il, par exemple, un homme qu'on puisse comparer à Keppler dans l'astronomie? Newton lui-même est-il autre chose que le sublime commentateur de ce grand homme, qui seul a pu écrire son nom dans

(1) *Divina cognitio non est inquisitiva... non per ratiocinationem causata, sed immaterialis cognitio rerum absque discursu.* (S. Thomas advers. gentes, I, 92.) En effet, la science en Dieu étant une intuition, plus elle a ce caractère dans l'homme, et plus elle s'approche de son modèle.

Digitized by Google

les cieux? car les lois du monde sont les *lois de Keppler*. Il y a surtout dans la troisième quelque chose de si extraordinaire, de si indépendant de toute autre connaissance préliminaire, qu'on ne peut se dispenser d'y reconnaître une véritable inspiration : or, il ne parvint à cette immortelle découverte qu'en suivant je ne sais qu'elles idées mystiques de nombres et d'harmonie céleste, qui s'accordaient fort bien avec son caractère profondément religieux, mais qui ne sont, pour la froide raison, que de purs rêves. Si l'on avait soumis ces idées à l'examen de certains philosophes en garde contre toute espèce de superstition, à celui de Bacon, par exemple, qui aimait l'astronomie et la physique comme les *premiers hommes* d'Italie aiment les femmes, il n'aurait pas manqué d'y voir des *idoles de cavernes* ou des *idoles de tribus*, etc. (1).

Mais ce Bacon, qui *avait substitué la méthode d'induction à celle du syllogisme*, comme on l'a dit dans un siècle où l'on a épuisé tous les genres de délire, non-seulement était demeuré étranger à la découverte

(1) Ceux qui connaissent la philosophie de Bacon entendent cet argot : il serait trop long de l'expliquer aux autres.

Digitized by Google

de son immortel contemporain, mais il tenait obstinément au système de Ptolomée, malgré les travaux de Copernic, et il appelait cette obstination *une noble constance* (1).

Et dans la patrie de Roger Bacon on croyait, même après les découvertes de Galilée, que les verres caustiques devaient être concaves, et que le mouvement de tâtonnement, qu'on fait en haussant et baissant une lentille pour trouver le vrai point du foyer, augmentait la chaleur des rayons solaires.

Il est impossible que vous ne vous soyez pas quelquefois divertis des explications mécaniques du magnétisme, et surtout des atomes de Descartes formés en *tire-bouchons* (2); mais vous n'avez sûrement pas lu ce qu'en a dit Gilbert : car ces vieux livres ne se lisent plus. Je ne prétends point dire qu'il ait raison; mais j'engagerais sans balancer ma vie, et même mon honneur, que jamais on ne découvrira rien dans ce profond mystère de la nature qu'en suivant les idées de Gilbert,

---

(1) *Itaque tenebimus, quemadmodum cœlestia sonent*, NOBILEM CONSTANTIAM. (The works of Fr. Bacon. London, 1803, in-8°. *Thema cœli*, tom. IX, p. 252.)

(2) *Cartesii principia philosophica*, Pars IV, n° 133, p. 186, Amst., Blaen, 1685, in-4°.

Digitized by Google

ou d'autres du même genre, comme le mouvement général des eaux dans le monde ne s'expliquera jamais d'une maniere satisfaisante (supposé qu'il s'explique) qu'à la manière de Sénèque (1), c'est-à-dire par des méthodes totalement étrangères à nos expériences matérielles et aux lois de la mécanique.

Plus les sciences se rapportent à l'homme, comme la médecine, par exemple, moins elles peuvent se passer de religion : lisez, si vous voulez, les médecins irréligieux, comme savants ou comme écrivains, s'ils ont le mérite du style; mais ne les appelez jamais auprès de votre lit. Laissons de côté, si vous le voulez, la raison métaphysique, qui est cependant bien importante; mais n'oublions jamais le précepte de Celse, qui nous recommande quelque part de chercher autant que nous le pouvons *le médecin ami* (2); cherchons donc avant tout celui qui a juré d'aimer tous les hommes, et fuyons par-dessus tout celui qui, par système, ne doit l'amour à personne.

---

(1) *Sen. Quæst. nat.* III, 10, 12, 15. Elzevir, 1639, 4 vol. in-12, tom. II, pag. 578, seqq.

(2) *Quàm par scientia sit, utiliorem tamen medicum esse (scias) amicum quàm extraneum.* (Aur. Corn. Celsi de Remed. Præf. lib. I.)

Digitized by Google

Les mathématiques mêmes sont soumises à cette loi, quoiqu'elles soient un instrument plutôt qu'une science, puisqu'elles n'ont de valeur qu'en nous conduisant à des connaissances d'un autre ordre : comparez les mathématiciens du grand siècle et ceux du suivant. Les nôtres furent de *puissants chiffreurs*: ils manièrent avec une dextérité merveilleuse et qu'on ne saurait trop admirer les instruments remis entre leurs mains; mais ces instruments furent inventés dans le siècle de la foi et même des factions religieuses, qui ont une vertu admirable pour créer les grands caractères et les grands talents. Ce n'est point la même chose d'avancer dans une route ou de la découvrir.

Le plus original des mathématiciens du XVIIIe siècle, autant qu'il m'est permis d'en juger, le plus fécond, et celui surtout dont les travaux tournèrent le plus au profit de l'homme (ce point ne doit jamais être oublié) par l'application qu'il en fit à l'optique et à l'art nautique, fut Léonard Euler, dont la tendre piété fut connue de tout le monde, de moi surtout, qui ai pu si longtemps l'admirer de près.

Qu'on ne vienne donc point crier à l'*illu-*

Digitized by Google

minisme, à la *mysticité*. Des mots ne sont rien ; et cependant c'est avec ce rien qu'on intimide le génie et qu'on barre la route des découvertes. Certains philosophes se sont avisés dans ce siècle de parler de *causes :* mais quand voudra-t-on donc comprendre qu'il ne peut y avoir de *causes* dans l'ordre matériel, et qu'elles doivent toutes être cherchées dans un autre cercle ?

Or, si cette régle a lieu, même dans les sciences naturelles, pourquoi, dans les sciences d'un ordre surnaturel, ne nous livrerions-nous pas, sans le moindre scrupule, à des recherches que nous pourrions aussi nommer *surnaturelles* ? Je suis étonné, M. le comte, de trouver en vous les préjugés auxquels l'indépendance de votre esprit aurait pu échapper aisément.

LE COMTE.

Je vous assure, mon cher ami, qu'il pourrait bien y avoir du mal entendu entre nous, comme il arrive dans la plupart des discussions. Jamais je n'ai prétendu nier, Dieu m'en préserve, que la religion ne soit la mère de la science : la théorie et l'expérience se réunissent pour proclamer cette

Digitized by Google

vérité. Le sceptre de la science n'appartient à l'Europe que parce qu'elle est chrétienne. Elle n'est parvenue à ce haut point de civilisation et de connaissances que parce qu'elle a commencé par la théologie; parce que les universités ne furent d'abord que des écoles de théologie, et parce que toutes les sciences, greffées sur ce *sujet* divin, ont manifesté la sève divine par une immense végétation. L'indispensable nécessité de cette longue préparation du genie européen est une vérité capitale qui a totalement échappé aux discoureurs modernes. Bacon même, que vous avez justement pincé, s'y est trompé comme des gens bien au-dessous de lui. Il est tout à fait amusant lorsqu'il traite ce sujet, et surtout lorsqu'il se fâche contre la scolastique et la théologie. Il faut en convenir, cet homme célèbre a paru méconnaître entièrement les préparations indispensables pour que la science ne soit pas un grand mal. Apprenez aux jeunes gens la physique et la chimie avant de les avoir imprégnés de religion et de morale; envoyez à une nation neuve des académiciens avant de lui avoir envoyé des missionnaires, et vous verrez le résultat.

On peut même, je crois, prouver jusqu'à

Digitized by Google

la démonstration qu'il y a dans la science, si elle n'est pas entièrement subordonnée aux dogmes nationaux, quelque chose de caché qui tend à ravaler l'homme, et à le rendre surtout inutile ou mauvais citoyen : ce principe bien développé fournirait une solution claire et péremptoire du grand problême de l'utilité des sciences, problême que Rousseau a fort embrouillé dans le milieu du dernier siècle avec son esprit faux et ses demi-connaissances (1).

Pourquoi les savants sont-ils presque tou-

---

(1) L'étude des sciences naturelles a son excès comme tout le reste, et nous y sommes arrivés. Elles ne sont point, elles ne doivent point être le but principal de l'intelligence, et la plus haute folie qu'on pût commettre serait celle de s'exposer à manquer *d'hommes* pour avoir plus de *physiciens*. *Philosophe*, disait très bien Sénèque, *commence par t'étudier toi-même avant d'étudier le monde*. (Ep. LXV.) Mais les paroles de Bossuet frappent bien plus fortement, parce qu'elles tombent de plus haut.

« L'homme est vain de plus d'une sorte : ceux-là pensent être les plus « raisonnables qui sont vains des dons de l'intelligence... : à la vérité, « ils sont dignes d'être distingués des autres, et ils font un des plus « beaux ornements du monde ; mais qui les pourrait supporter, lorsque « aussitôt qu'ils se sentent un peu de talent.... ils fatiguent toutes les « oreilles.... et pensent avoir droit de se faire écouter sans fin, et de « décider de tout souverainement ? *O justesse dans la vie ! ô égalité « dans les mœurs ! ô mesure dans les passions ! riches et véritables or- « nements de la nature raisonnable, quand est ce que nous apprendrons « à vous estimer !* » (Sermon sur l'honneur.)

Digitized by Google

jours de mauvais hommes d'états, et en général inhabiles aux affaires ?

D'où vient au contraire que les prêtres (je dis les PRÊTRES) sont naturellement hommes d'état ? c'est-à-dire, pourquoi l'ordre sacerdotal en produit-il davantage, proportion gardée, que tous les autres ordres de la société ? surtout de ces hommes d'état *naturels*, si je puis m'exprimer ainsi, qui s'élancent dans les affaires et réussissent sans préparation, tel par exemple que Charles V et son fils en employèrent beaucoup, et qui nous étonnent dans l'histoire ?

Pourquoi la plus noble, la plus forte, la plus puissante des monarchies a-t-elle été *faite*, au pied de la lettre, par des ÉVÊQUES (c'est un aveu de Gibbon) *comme une ruche est faite par des abeilles* ?

Je ne finirais pas sur ce grand sujet ; mais, mon cher sénateur, pour l'intérêt même de cette religion et pour l'honneur qui lui est dû, souvenons-nous qu'elle ne nous recommande rien tant que la simplicité et l'obéissance. De qui notre argile est-elle mieux connue que de Dieu ? J'ose dire que ce que nous devons ignorer est plus important pour nous que ce que nous devons savoir. S'il a placé

Digitized by Google

certains objets au-delà des bornes de notre vision, c'est sans doute parce qu'il serait dangereux pour nous de les apercevoir distinctement. J'adopte de tout mon cœur et j'admire votre comparaison tirée de la terre ouverte ou fermée aux influences du ciel : prenez garde cependant de ne pas tirer une conséquence fausse d'un principe évident. Que la religion, et même la piété, soit la meilleure préparation pour l'esprit humain; qu'elle le dispose, autant que la capacité individuelle le permet, à toute espèce de connaissances, et qu'elle le place sur la route des découvertes, c'est une vérité incontestable pour tout homme qui a seulement mouillé ses lèvres à la coupe de la vraie philosophie. Mais quelle conclusion tirerons-nous de cette vérité? *qu'il faut donc faire tous nos efforts pour pénétrer les mystères de cette religion?* Nullement : permettez-moi de vous le dire, c'est un sophisme évident. La conclusion légitime est qu'il faut subordonner toutes nos connaissances à la religion, croire fermement qu'on étudie en priant; et surtout, lorsque nous nous occupons de philosophie rationnelle, ne jamais oublier que toute proposition de métaphysique, qui ne sort pas

Digitized by Google

comme d'elle-même d'un dogme chrétien, n'est et ne peut être qu'une coupable extravagance. Voilà qui nous suffit pour la pratique : qu'importe tout le reste ? Je vous ai suivi avec un extrême intérêt dans tout ce que vous nous avez dit sur cette incompréhensible unité, base nécessaire de la *réversibilité* qui expliquerait tout, si on pouvait l'expliquer. J'applaudis à vos connaissances et à la manière dont vous savez les faire converger : cependant quel avantage vous donnent-elles sur moi ? Cette réversibilité, je la crois tout comme vous, comme je crois à l'existence de la ville de Pékin aussi bien que ce missionnaire qui en revient, avec qui nous dînâmes l'autre jour. Quand vous pénétreriez la raison de ce dogme, vous perdriez le mérite de la foi, non-seulement sans aucun profit, mais de plus avec un très grand danger pour vous ; car vous ne pourriez, dans ce cas, répondre de votre tête. Vous rappelez-vous ce que nous lisions ensemble, il y a quelque temps, dans un livre de saint Martin ? *Que le chimiste imprudent court risque d'adorer son ouvrage.* Ce mot n'est point écrit en l'air : Mallebranche n'a-t-il pas dit qu'une *fausse croyance sur l'efficacité des*

Digitized by Google

causes secondes pouvait mener à l'idolâtrie? c'est la même idée. Nous avons perdu, il n'y a pas bien longtemps, un ami commun éminent en science et en sainteté : vous savez bien que lorsqu'il faisait, toujours pour lui seul, certaines expériences de chimie, il croyait devoir s'environner de saintes précautions. On dit que la chimie pneumatique date de nos jours : mais il y a eu, il y a, et sans doute il y aura toujours une chimie trop *pneumatique*. Les ignorants rient de ces sortes de choses, parce qu'il n'y comprennent rien, et c'est tant mieux pour eux. Plus l'intelligence connaît, et plus elle peut être coupable. Nous parlons souvent avec un étonnement niais de l'absurdité de l'idolâtrie; mais je puis bien vous assurer que si nous avions les connaissances qui égarèrent les premiers idolâtres, nous le serions tous, ou que du moins Dieu pourrait à peine marquer pour lui *douze mille hommes dans chaque tribu*. Nous partons toujours de l'hypothèse banale que l'homme s'est élevé graduellement de la barbarie à la science et à la civilisation. C'est le rêve favori, c'est l'erreur-mère, et, comme dit l'école, le *protopseudès* de notre siècle. Mais si les philosophes de ce malheu-

Digitized by Google

reux siècle, avec l'horrible perversité que nous leur avons connue, et qui s'obstinent encore malgré les avertissements qu'ils ont reçus, avaient possédé de plus quelques-unes de ces connaissances qui ont dû nécessairement appartenir aux premiers hommes, malheur à l'univers! ils auraient amené sur le genre humain quelque calamité d'un ordre surnaturel. Voyez ce qu'ils ont fait et ce qu'ils nous ont attiré, malgré leur profonde stupidité dans les sciences spirituelles.

Je m'oppose donc, autant qu'il est en moi, à toute recherche curieuse qui sort de la sphère temporelle de l'homme. *La religion est l'aromate qui empêche la science de se corrompre :* c'est un excellent mot de Bacon, et, pour cette fois, je n'ai pas envie de le critiquer. Je serais seulement un peu tenté de croire qu'il n'a pas lui-même assez réfléchi sur sa propre maxime, puisqu'il a travaillé formellement à séparer l'*aromate* de la science.

Observez encore que la religion est le plus grand véhicule de la science. Elle ne peut, sans doute, créer le talent qui n'existe pas: mais elle l'exalte sans mesure partout où elle le trouve, surtout le talent des décou-

Digitized by Google

vertes, tandis que l'irréligion le comprime toujours et l'étouffe souvent. Que voulons-nous de plus? Il n'est pas permis de pénétrer l'instrument qui nous a été donné pour pénétrer. Il est trop aisé de le briser, ou, ce qui est pire peut-être, de le fausser. Je remercie Dieu de mon ignorance encore plus que de ma science; car ma science est moi, du moins en partie, et par conséquent je ne puis être sûr qu'elle est bonne : mon ignorance au contraire, du moins celle dont je parle, est de lui; partant, j'ai toute la confiance possible en elle. Je n'irai point tenter follement d'escalader l'enceinte salutaire dont la sagesse divine nous a environnés; je suis sûr d'être de ce côté sur les terres de la vérité : qui m'assure qu'au delà (pour ne point faire de supposition plus triste) je ne me trouverai pas sur les domaines de la superstition?

LE CHEVALIER.

Entre deux puissances supérieures qui se battent, une troisième, quoique très faible, peut bien se proposer pour médiatrice, pourvu qu'elle leur soit agréable et qu'elle ait de la bonne foi.

Digitized by Google

Il me semble d'abord, M. le sénateur, que vous avez donné un peu trop de latitude à vos idées religieuses. Vous dites que l'explication des causes doit toujours être cherchée hors du monde matériel, et vous citez Keppler, qui arriva à ses fameuses découvertes par je ne sais quel système d'harmonie céleste à laquelle je ne comprends rien ; mais dans tout cela je ne vois pas l'ombre de religion. On peut bien être musicien et calculer des accords sans avoir de la piété. Il me semble que Keppler aurait fort bien pu découvrir ses lois sans croire en Dieu.

LE SÉNATEUR.

Vous vous êtes répondu à vous-même, M. le chevalier, en prononçant ces mots *hors du monde matériel*. Je n'ai point dit que chaque découverte doive sortir immédiatement d'un dogme comme le poulet sort de l'œuf : j'ai dit qu'il n'y a point de causes dans la matière, et que par conséquent elles ne doivent point être cherchées dans la matière. Or, mon cher ami, il n'y a que les hommes religieux qui puissent et qui veuillent en sortir. Les autres ne croient qu'à la matière, et se courroucent même lorsqu'on leur

Digitized by Google

parle d'un autre ordre de choses. Il faut à notre siècle une astronomie mécanique, une chimie mécanique, une pesanteur mécanique, une morale mécanique, une parole mécanique, des remèdes mécaniques pour guérir des maladies mécaniques : que sais-je enfin? tout n'est-il pas mécanique ? Or, il n'y a que l'esprit religieux qui puisse guérir cette maladie. Nous parlions de Keppler ; mais jamais Keppler n'aurait pris la route qui le conduisit si bien, s'il n'avait pas été éminemment religieux. Je ne voudrais pas d'autre preuve de son caractère que le titre qu'il donna à son ouvrage sur la véritable époque de la naissance de J. C. (1). Je doute que de nos jours un astronome de Londres ou de Paris en choisît un pareil.

Ainsi vous voyez, mon cher chevalier, que je n'ai pas confondu les objets, comme vous l'avez cru d'abord.

LE CHEVALIER.

Soit : je ne suis point assez fort pour dis-

(1) On connaît un ouvrage de ce fameux astronome intitulé : *De vero anno quo Dei Filius humanam naturam assumpsit Joh. Kepplerii commentatiuncula*, in-4°. Peut-être qu'en effet un érudit protestant ne s'exprimerait point ainsi de nos jours.

Digitized by Google

puter avec vous ; mais voici un point sur lequel j'aurais encore envie de vous quereller : notre ami avait dit que votre goût pour les explications d'un genre extraordinaire pouvait vous conduire et en conduire d'autres peut-être à de très grands dangers, et qu'elles avaient de plus l'extrême inconvénient de nuire aux études utiles. A cela vous avez répondu que c'était précisément le contraire, et que rien ne favorisait l'avancement des sciences et des découvertes en tout genre, comme cette tournure d'esprit qui nous porte toujours hors du monde matériel. C'est encore un point sur lequel je ne me crois pas assez fort pour disputer avec vous; mais ce qui me paraît évident, c'est que vous avez passé l'autre objection sous silence, et cependant elle est grave. J'accorde que les idées mystiques et extraordinaires puissent quelquefois mener à d'importantes découvertes : il faut aussi mettre dans l'autre bassin de la balance les inconvénients qui peuvent en résulter. Accordons, par exemple, qu'elles puissent illuminer un Keppler : si elles doivent encore produire dix mille fous qui troublent le monde et le corrompent même, je me sens très disposé à sacrifier le grand homme.

Digitized by Google

Je crois donc, si vous voulez bien excuser mon impertinence, que vous êtes allé un peu trop loin, et que vous ne feriez pas mal de vous défier un peu plus de vos *élans spirituels :* du moins, je ne l'aurai jamais assez dit, autant que j'en puis juger. Mais comme le devoir d'un médiateur est d'ôter et d'accorder quelque chose aux deux parties, il faut aussi vous dire, M. le comte, que vous me paraissez pousser la timidité à l'excès. Je vous fais mon compliment sur votre soumission religieuse. J'ai beaucoup couru le monde : en vérité, je n'ai rien trouvé de meilleur ; mais je ne sais pas trop comprendre comment la foi vous mène à craindre la superstition. C'est tout le contraire, ce me semble, qui devrait arriver ; je suis de plus surpris que vous en vouliez autant à cette superstition, qui n'est pas, ce me semble, une si mauvaise chose. Au fond qu'est-ce que la superstition ? L'abbé Gérard, dans un excellent livre dont le titre est cependant en opposition directe avec l'ouvrage, m'enseigne qu'il n'y a point de synonymes dans les langues. La superstion n'est donc ni l'*erreur*, ni le *fanatisme*, ni aucun autre monstre de ce genre portant un autre nom. Je le répète,

Digitized by Google

qu'est-ce donc que la superstition? *Super* ne veut-il pas dire *par delà*? Ce sera donc quelque chose qui est *par delà* la croyance légitime. En vérité, il n'y a pas de quoi crier *haro*. J'ai souvent observé dans ce monde que *ce qui suffit ne suffit pas;* n'allez pas prendre ceci pour un jeu de mots : celui qui veut faire précisément tout ce qui est permis fera bientôt ce qui ne l'est pas. Jamais nous ne sommes sûrs de nos qualités morales que lorsque nous avons su leur donner un peu d'exaltation. Dans le monde politique, les pouvoirs constitutionnels établis parmi les nations libres ne subsitent guère qu'en se heurtant. Si quelqu'un vient à vous pour vous renverser, il ne suffit pas de vous roidir à votre place : il faut le frapper lui-même, et le faire reculer si vous pouvez. Pour franchir un fossé, il faut toujours fixer son point de vue fort au delà du bord, sous peine de tomber dedans. Enfin c'est une régle générale; il serait bien singulier que la religion en fût une exception. Je ne crois pas qu'un homme, et moins encore une nation, puisse croire précisément ce qu'il faut. Toujours il y aura du plus ou du moins. J'imagine, mes bons amis, que l'honneur ne vous déplaît pas? cependant qu'est-ce que l'hon-

Digitized by Google

neur ? C'est la *superstition de la vertu*, ou ce n'est rien. En amour, en amitié, en fidélité, en bonne foi, etc., la superstition est aimable, précieuse même et souvent nécessaire ; pourquoi n'en serait-il de même de la piété ? je suis porté à croire que les clameurs contre *les excès de la chose* partent des ennemis de *la chose*. La raison est bonne sans doute, mais il s'en faut que tout doive se régler par la raison. — Ecoutez ce petit conte, je vous en prie : peut-être c'est une histoire.

Deux sœurs ont leur père à la guerre : elles couchent dans la même chambre ; il fait froid, et le temps est mauvais : elles s'entretiennent des peines et des dangers qui environnent leur père. *Peut-être*, dit l'une, *il bivaque dans ce moment : peut-être il est couché sur la terre, sans feu ni couverture : qui sait si ce n'est pas le moment que l'ennemi a choisi.... ah!....*

Elle s'élance hors de son lit, court en chemise à son bureau, en tire le portrait de son père, vient le placer sous son chevet, et jette sa tête sur le bijou chéri.—*Bon papa! je te garderai.* — *Mais, ma pauvre sœur*, dit l'autre, *je crois que la tête vous tourne.*

Digitized by Google

Croyez-vous donc qu'en vous enrhumant vous sauverez notre père, et qu'il soit beaucoup plus en sûreté parce que votre tête appuie sur son portrait? prenez garde de de le casser, et, croyez moi, dormez.

Certainement celle-ci a raison, et tout ce qu'elle dit est vrai; mais si vous deviez épouser l'une ou l'autre de ces deux sœurs, dites-moi, graves philosophes, choisiriez-vous la logicienne ou la *superstitieuse* ?

Pour revenir, je crois que la superstition est *un ouvrage avancé* de la religion qu'il ne faut pas détruire, car il n'est pas bon qu'on puisse venir sans obstacle jusqu'au pied du mur, en mesurer la hauteur et planter les échelles. Vous m'opposerez les abus; mais d'abord, croyez-vous que les abus d'une chose divine n'aient pas dans la chose même certaines limites naturelles, et que les inconvénients de ces abus puissent jamais égaler le danger d'ébranler la croyance? Je vous dirai d'ailleurs, en suivant ma comparaison: si un ouvrage avancé est trop avancé, ce sera aussi un grand *abus;* car il ne sera utile qu'à l'ennemi qui s'en servira pour se mettre à couvert et battre la place: faut-il donc ne point faire d'ouvrages avancés ? Avec cette

Digitized by Google

belle crainte des *abus*, on finirait par ne plus oser remuer.

Mais il y a des abus ridicules et des abus criminels; voilà ce qui m'intrigue. C'est un point que je n'ai pas su débrouiller dans ma tête. J'ai vu des hommes livrés à ces idées singulières dont vous parliez tout à l'heure, qui étaient bien, je vous l'assure, les plus honnêtes et les plus aimables qu'il fût possible de connaître. Je veux vous faire à ce propos une petite histoire qui ne manquera pas de vous amuser. Vous savez dans quelle retraite et avec quelles personnes j'ai passé l'hiver de 1806. Parmi les personnes qui se trouvaient là, un de vos anciens amis, M. le comte, faisait les délices de notre société; c'était le vieux commandeur de M...., que vous avez beaucoup vu jadis à Lyon, et qui vient de terminer sa longue et vertueuse carrière. Il avait soixante et dix ans révolus lorsque nous le vîmes se mettre en colère pour la première fois de sa vie. Parmi les livres qu'on nous envoyait de la ville voisine pour occuper nos longues soirées, nous trouvâmes un jour l'ouvrage posthume de je ne sais quel échappé des petites-maisons de Genève, qui avait passé une grande partie de sa vie à

Digitized by Google

chercher la cause mécanique de la pesanteur, et qui, se flattant de l'avoir trouvée, chantait modestement EUREKA, tout en s'étonnant néanmoins de *l'accueil glacé qu'on faisait à son système* (1). En mourant, il avait chargé ses exécuteurs testamentaires de publier, pour le bien de l'univers, cette rare découverte accompagnée de plusieurs morceaux d'une métaphysique pestilentielle. Vous sentez bien qu'il fut obéi ponctuellement; et ce livre qui était échu au bon commandeur le mit dans une colère tout à fait divertissante.

« Le *sage* auteur de ce livre, nous disait-
« il, a découvert que la cause de la pesanteur
« doit se trouver hors du monde, vu qu'il n'y
« a dans l'univers aucune machine capable
« d'exécuter ce que nous voyons. Vous me
« demanderez peut-être ce que c'est qu'une
« région *hors du monde?* L'auteur ne le dit
« pas, mais ce doit être bien loin. Quoi qu'il
« en soit, *dans ce pays hors du monde, il*
« *y avait une fois* (on ne sait ni comment
« ni pourquoi, car ni lui ni ses amis ne se
« forment l'idée d'aucun commencement),
« *il y avait*, dis-je, *une quantité suffisante*

(1) *Voy.* la pag. 307 du livre en question. Genève, 1805, in-8°.

Digitized by Google

« *d'atomes en réserve. Ces atomes étaient*
« *faits comme des cages, dont les barreaux*
« *sont plusieurs millions de fois plus longs*
« *qu'ils ne sont épais. Il appelle ces atomes*
« ultra-mondains, *à cause de leur pays natal,*
« *ou* gravifiques, *à cause de leurs fonctions.*

« *Or, il advint qu'un jour Dieu prit de ces*
« *atomes autant qu'il en put tenir dans ses*
« *deux mains, et les lança de toutes ses*
« *forces dans notre sphère, et voilà pourquoi*
« *le monde tourne.*

« *Mais il faut bien observer que cette pro-*
« *jection d'atomes eut lieu* une fois pour
« toutes (1), *car dès lors il n'y a pas d'exem-*
« *ple que Dieu se soit mêlé de la gravité.*

« Voilà où nous en sommes! voilà ce
« qu'on a pu nous dire; car on ose tout dire
« à ceux qui peuvent tout entendre. Nous
« ressemblons aujourd'hui dans nos lectures
« à ces insectes impurs qui ne sauraient vivre
« que dans la fange; nous dédaignons tout
« ce qui instruisait, tout ce qui charmait nos
« ancêtres; et, pour nous, un livre est tou-
« jours assez bon, pourvu qu'il soit mauvais. »

Jusque-là tout le monde pouvait être de

(1) C'est l'expression de l'auteur.

Digitized by Google

l'avis de l'excellent vieillard; mais nous tombâmes des nues lorsqu'il ajouta :

« N'avez-vous jamais remarqué que, parmi les innombrables choses qu'on a dites, « surtout à l'époque des ballons, sur le vol « des oiseaux et sur les efforts que notre pesante espèce a faits à diverses époques pour « imiter ce mécanisme merveilleux, il n'est « venu dans la tête d'aucun philosophe de « se demander si les oiseaux ne pourraient « point donner lieu à quelques réflexions « particulières sur la pesanteur? Cependant, « si les hommes s'étaient rappelé que toute « l'antiquité s'est accordée à reconnaître dans « les oiseaux quelque chose de divin; que « toujours elle les a interrogés sur l'avenir; « que suivant une tradition bizarre, elle les « avait déclarés *antérieurs aux dieux;* qu'elle « avait consacré certains oiseaux à ses divinités principales; que les prêtres égyptiens, « au rapport de Clément d'Alexandrie, ne « mangeaient, pendant le temps de leurs purifications légales, que des chairs de volatile, *parce que les oiseaux étaient les « plus légers de tous les animaux* (1), et

(1) Si la citation est exacte, ce que je ne puis vérifier en ce moment,

Digitized by Google

« que, suivant Platon dans son livre des Lois,
« *l'offrande la plus agréable qu'il soit pos-*
« *sible de faire aux dieux, c'est un oiseau*(1);
« s'ils avaient considéré de plus cette foule
« de faits surnaturels où les oiseaux sont in-
« tervenus, et surtout l'honneur insigne fait
« à la colombe, je ne doute pas qu'ils n'eus-
« sent été conduits à mettre en question
« si la loi commune de la pesanteur affecte
« les oiseaux vivants au même degré que le
« reste de la matière brute ou organisée.

« Mais pour nous élever plus haut, si l'or-
« gueilleux aveugle que je vous citais tout
« à l'heure, au lieu de lire Lucrèce, qu'il
« reçut à treize ans des mains d'un père as-
« sassin, avait lu les vies des saints, il aurait
« pu concevoir quelques idées justes sur la

---

il est superflu d'observer que cette expression doit être prise dans le sens vulgaire de *viande légère*. (*Note de l'Editeur.*)

(1) Les citations de mémoire sont rarement parfaitement exactes. Platon, dans cet endroit de ses œuvres, ne dit point que *l'oiseau* (seul) *est l'offrande la plus agréable*. Il dit que « les offrandes les plus divines « (θειότατα δῶρα) sont les oiseaux *et les figures qu'un peintre « peut exécuter en un jour.* » (Opp., tom. IX, de Leg. lib. XII, pag. 206.) Il faut mettre le second article au nombre de ceux où le bon plaisir du plus grand philosophe de l'antiquité fut d'être énigmatique ou même bizarre, sans qu'on sache pourquoi.

(*Note de l'Editeur.*)

Digitized by Google

« route qu'il faudrait tenir pour découvrir « la cause de la pesanteur; il aurait vu que « parmi les miracles incontestables opérés « par ces élus, ou qui s'opéraient sur leurs « personnes, et dont le plus hardi scepticisme « ne peut ébranler la certitude, il n'en est « pas de plus incontestable ni de plus fré- « quent que celui du ravissement matériel. « Lisez, par exemple, les vies et les procès « de canonisation de saint François Xavier, « de saint Philippe de Néri, de sainte Thé- « rèse, etc., etc., et vous verrez s'il est pos- « sible de douter. Contesterez-vous les faits « racontés par cette sainte elle-même, dont « le génie et la candeur égalaient la sainte- « té! On croit entendre saint Paul racontant « les dons de la primitive église, et prescri- « vant des régles pour les manifester utile- « ment, avec un naturel, un calme, un sang- « froid mille fois plus persuasifs que les « serments les plus solennels.

« Les jeunes gens, surtout les jeunes gens « studieux, et surtout encore ceux qui ont « eu le bonheur d'échapper à certains dan- « gers, sont fort sujets à songer durant le « sommeil qu'ils s'élèvent dans les airs et « qu'ils s'y meuvent à volonté; un homme de

Digitized by Google

« beaucoup d'esprit et d'un excellent carac-
« tère, que j'ai beaucoup vu jadis, mais que
« je ne dois plus revoir, me disait un jour
« qu'il avait été si souvent visité dans sa jeu-
« nesse par ces sortes de rêves, qu'il s'était
« mis à soupçonner que la pesanteur n'était
« pas naturelle à l'homme. Pour mon compte,
« je puis vous assurer que l'illusion chez
« moi était quelquefois si forte, que j'étais
« éveillé depuis quelques secondes avant
« d'être bien détrompé.

« Mais il y a quelque chose de plus grand
« que tout cela. Lorsque le divin auteur de
« notre religion eut accompli tout ce qu'il
« devait encore faire sur la terre après sa
« mort, lorsqu'il eut donné à ses disciples
« les trois dons qu'il ne leur retirera jamais,
« l'intelligence (1), la mission (2), et l'indé-
« fectibilité (3); alors, *tout étant consommé*
« dans un nouveau sens, en présence de ses
« disciples qui venaient de le toucher et de
« manger avec lui, l'Homme-Dieu *cessa de*
« *peser* et se perdit dans les nues.

« Il y a loin de là aux *atomes gravifiques;*

(1) Luc, XXIV, 45.
(2) Marc, XVI, 15, 16.
(3) Matth., XXVIII, 20.

Digitized by Google

« cependant il n'y a pas d'autre moyen de « savoir ou de se douter au moins de ce que « c'est que la pesanteur. »

A ces mots, un éclat de rire, parti d'un coin du salon, nous déconcerta tous. Vous croirez peut-être que le commandeur se fâcha : pas du tout, il se tut; mais nous vîmes sur son visage une profonde expression de tristesse mêlée de terreur. Je ne saurais vous dire combien je le trouvai intéressant. Le rieur, dont vous croirez sans doute deviner le nom, se crut obligé de lui adresser des excuses qui furent faites et reçues de fort bonne grâce. La soirée se termina très paisiblement.

La nuit, lorsque mes quatre rideaux m'eurent séparé, par un *double contour*, des hommes, de la lumière et des affaires, tout ce discours me revint dans l'esprit. *Quel mal y a-t-il donc*, me disais-je, *que ce digne homme croie que l'état de sainteté et les élans d'une piété ardente aient la puissance de suspendre, à l'égard de l'homme, les lois de la pesanteur, et qu'on peut en tirer des conclusions légitimes sur la nature de cette loi ? Certainement il n'y a rien de plus innocent.*

Mais ensuite, je me rappelais certains per-

Digitized by Google

sonnages de ma connaissance qui me paraissent être arrivés par le même chemin à un résultat bien différent. C'est pour eux qu'a été fait le mot d'*illuminé*, qui est toujours pris en mauvaise part. Il y a bien quelque chose de vrai dans ce mouvement de la conscience universelle qui condamne ces hommes et leurs doctrines: et, en effet, j'en ai connu plusieurs d'un caractère très équivoque, d'une probité assez problématique; et remarquables surtout par une haine plus ou moins visible pour l'ordre et la hiérarchie sacerdotales. Que faut-il donc penser? Je m'endormis avec ce doute, et je le retrouve aujourd'hui auprès de vous. Je balance entre les deux systèmes que vous m'avez exposés. L'un me paraît priver l'homme des plus grands avantages, mais au moins on peut dormir tranquille; l'autre échauffe le cœur et dispose l'esprit aux plus nobles et aux plus heureux efforts; mais aussi il y a de quoi trembler pour le bon sens et pour quelque chose de mieux encore. Ne pourrait-on pas trouver une régle qui pût me tranquilliser, et me permettre d'avoir un avis?

Digitized by Google

LE COMTE.

Mon très cher chevalier, vous ressemblez à un homme plongé dans l'eau qui demanderait à boire. Cette régle que vous demandez existe : elle vous touche, elle vous environne, elle est universelle. Je vais vous prouver en peu de mots que, sans elle, il est impossible à l'homme de marcher ferme, à égale distance de l'illuminisme et du scepticisme; et pour cela.....

LE SÉNATEUR.

Nous vous entendrons un autre jour.

LE COMTE.

Ah! ah! vous êtes de l'aréopage. Eh bien! n'en parlons plus pour aujourd'hui; mais je vous dois des remercîments et des félicitations, M. le chevalier, pour votre charmante apologie de la superstition. A mesure que vous parliez, je voyais disparaître ces traits hideux et ces longues oreilles dont la peinture ne manque jamais de la décorer ; et quand vous avez fini, elle me semblait presque une jolie femme. Lorsque vous aurez notre âge, hélas! nous ne vous entendrons

Digitized by Google

plus ; mais d'autres vous entendront, et vous leur rendrez la culture que vous tenez de nous. Car c'est bien nous, s'il vous plaît, qui avons donné le premier coup de bèche à cette bonne terre. Au surplus, messieurs, nous ne sommes pas réunis pour disputer, mais pour discuter. Cette table, quoiqu'elle ne porte que du thé et quelques livres, est aussi une *entremetteuse de l'amitié*, comme dit le proverbe que notre ami citait tout à l'heure : ainsi nous ne contesterons plus. Je voudrais seulement vous proposer une idée qui pourrait bien, ce me semble, passer pour un traité de paix entre nous. Il m'a toujours paru que, dans la haute métaphysique, il y a des régles de *fausse position* comme il y en avait jadis dans l'arithmétique. C'est ainsi que j'envisage toutes les opinions qui s'éloignent de la révélation expresse, et qu'on emploie pour expliquer d'une manière plus ou moins plausible tel ou tel point de cette même révélation. Prenons, si vous voulez, pour exemple, l'opinion de la préexistence des âmes, dont on s'est servi pour expliquer le péché originel. Vous voyez d'un coup d'œil tout ce qu'on peut dire contre la création successive des âmes, et le parti qu'on peut tirer de la

Digitized by Google

préexistence pour une foule d'explications intéressantes : je vous déclare néanmoins expressément que je ne prétends point adopter ce système comme une vérité; mais je dis, et voici ma régle de *fausse position* : Si j'ai pu, moi chétif mortel, trouver une solution nullement absurde qui rend assez bien raison d'un problème embarrassant, comment puis-je douter que, si ce système n'est pas vrai, il y a une autre solution que j'ignore, et que Dieu a jugé à propos de refuser à notre curiosité? J'en dis autant de l'hypothèse ingénieuse de l'illustre Leibnitz, qu'il a établie sur le crime de Sextus Tarquin, et qu'il a développée avec tant de sagacité dans sa Théodicée; j'en dis autant de cent autres systèmes, et des vôtres en particulier, mon digne ami. Pourvu qu'on ne les regarde point comme des démonstrations, qu'on les propose modestement, et qu'on ne les propose que pour se tranquilliser l'esprit, comme je viens de vous le dire, et qu'ils ne mènent surtout ni à l'orgueil ni au mépris de l'autorité, il me semble que la critique doit se taire devant ces précautions. On tâtonne dans toutes les sciences : pourquoi la métaphysique, la plus obscure de toutes, serait-elle exceptée? J'en re-

Digitized by Google

viens cependant toujours à dire que, pour peu qu'on se livre trop à ces sortes de recherches transcendantes, on fait preuve au moins d'une certaine inquiétude qui expose fort le mérite de la foi et de la docilité. Ne trouvez-vous pas qu'il y a déjà bien longtemps que nous sommes dans les nues? En sommes-nous devenus meilleurs? J'en doute un peu. Il serait temps de redescendre sur terre. J'aime beaucoup, je vous l'avoue, les idées pratiques, et surtout ces analogies frappantes qui se trouvent entre les dogmes du Christianisme et ces doctrines universelles que le genre humain a toujours professées, sans qu'il soit possible de leur assigner aucune racine humaine. Après le voyage que nous venons d'exécuter à tire-d'aile dans les plus hautes régions de la métaphysique, je voudrais vous proposer quelque chose de moins sublime : parlons par exemple des *indulgences*.

LE SÉNATEUR.

La transition est un peu brusque.

LE COMTE.

Qu'appelez-vous *brusque*, mon cher ami? Elle n'est ni brusque ni insensible, car il n'y

Digitized by Google

en a point. Jamais nous ne nous sommes égarés un instant, et maintenant encore nous ne changeons point de discours. N'avons-nous pas examiné en général la grande question des souffrances du juste dans ce monde, et n'avons-nous pas reconnu clairement que toutes les objections fondées sur cette prétendue injustice étaient des sophismes évidents? Cette première considération nous a conduits à celle de la *réversibilité*, qui est le grand mystère de l'univers. Je n'ai point refusé, M. le sénateur, de m'arrêter un instant avec vous sur le bord de cet abîme où vous avez jeté un regard bien perçant. Si vous n'avez pas *vu*, on ne vous accusera pas au moins de n'avoir pas bien regardé. Mais en nous essayant sur ce grand sujet, nous nous sommes bien gardés de croire que ce mystère qui explique tout eût besoin lui-même d'être expliqué. C'est un fait, c'est une croyance aussi naturelle à l'homme que la vue ou la respiration; et cette croyance jette le plus grand jour sur les voies de la providence dans le gouvernement du monde moral. Maintenant, je vous fais apercevoir ce dogme universel dans la doctrine de l'Eglise sur un point qui excita tant de rumeur dans le XVIe siècle, et qui fut le pre-

Digitized by Google

mier prétexte de l'un des plus grands crimes que les hommes aient commis contre Dieu. Il n'y a cependant pas de père de famille protestant qui n'ait accordé des indulgences chez lui, qui n'ait pardonné à un enfant punissable *par l'intercession* et *par les mérites* d'un autre enfant dont il a lieu d'être content. Il n'y a pas de souverain protestant qui n'ait signé cinquante *indulgences* pendant son règne, en accordant un emploi, en remettant ou commuant une peine, etc., *par les mérites* des pères, des frères, des fils, des parents, ou des ancêtres. Ce principe est si général et si naturel qu'il se montre à tout moment dans les moindres actes de la justice humaine. Vous avez ri mille fois de la sotte balance qu'Homère a mise dans les mains de son Jupiter, apparemment pour le rendre ridicule. Le Christianisme nous montre bien une autre balance. D'un côté tous les crimes, de l'autre toutes les satisfactions ; de ce côté, les bonnes œuvres de tous les hommes, le sang des martyrs, les sacrifices et les larmes de l'innocence s'accumulant sans relâche pour faire équilibre au mal qui, depuis l'origine des choses, verse dans l'autre bassin ses flots empoisonnés. Il faut qu'à la fin

Digitized by Google

le côté du salut l'emporte, et pour accélérer cette œuvre universelle, dont l'attente *fait gémir tous les êtres* (1), il suffit que l'homme veuille. Non-seulement il jouit de ses propres mérites, mais les satisfactions étrangères lui sont imputées par la justice éternelle, pourvu qu'il l'ait voulu et qu'il se soit rendu digne de cette *réversibilité*. Nos frères séparés nous ont contesté ce principe, comme si la *rédemption* qu'ils adorent avec nous était autre chose qu'*une grande indulgence, accordée au genre humain par les mérites infinis de l'innocence par excellence, volontairement immolée pour lui!* Faites sur ce point une observation bien importante : l'homme qui est fils de la vérité est si bien fait pour la vérité, qu'il ne peut être trompé que par la vérité corrompue ou mal interprétée. Ils ont dit : *L'Homme-Dieu a payé pour nous; donc nous n'avons pas besoin d'autres mérites;* il fallait dire : *Donc les mérites de l'innocent peuvent servir au coupable*. Comme la rédemption n'est qu'une *grande indulgence*, l'indulgence, à son tour, n'est qu'une *rédemption diminuée*. La disproportion est immense sans doute; mais le

(1) Rom. VIII, 22.

Digitized by Google

principe est le même, et l'analogie incontestable. *L'indulgence générale* n'est-elle pas vaine pour celui qui ne veut pas en profiter et qui l'annulle, quant à lui, par le mauvais usage qu'il fait de sa liberté? Il en est de même de la *rédemption particulière*. Et l'on dirait que l'erreur s'était mise en garde d'avance contre cette analogie évidente, en contestant le mérite des bonnes œuvres personnelles ; mais l'épouvantable grandeur de l'homme est telle, qu'il a le pouvoir de résister à Dieu et de repousser sa grâce : elle est telle, que le dominateur souverain, et *le roi des vertus*, ne le traite qu'AVEC RESPECT (1). Il n'agit pour lui, qu'avec lui; il ne force point sa volonté (cette expression n'a même point de sens); il faut qu'elle acquiesce; il faut que, par une humble et courageuse coopération, l'homme s'approprie cette satisfaction, autrement elle lui demeurera étrangère. *Il doit prier sans doute comme s'il ne pouvait rien; mais il doit agir aussi comme s'il pouvait tout* (2). Rien n'est accordé qu'à ses efforts, soit qu'il mérite par lui-même, soit qu'il s'approprie les œuvres d'un autre.

---

(1) *Cum magnâ reverentiâ*. (Sap. XII, 18.)

(2) Louis Racine, préface du poème de la Grâce.

Digitized by Google

Vous voyez comment chaque dogme du Christianisme se rattache aux lois fondamentales du monde spirituel : il est tout aussi important d'observer qu'il n'en est pas un qui ne tende à purifier l'homme et à l'exalter.

Quel superbe tableau que celui de cette immense cité des esprits avec ses trois ordres toujours en rapport ! le monde qui *combat* présente une main au monde qui *souffre* et saisit de l'autre celle du monde qui *triomphe*. L'action de grâce, la prière, les satisfactions, les secours, les inspirations, la foi, l'espérance et l'amour, circulent de l'un à l'autre comme des fleuves bienfaisants. Rien n'est isolé, et les eprits, comme les lames d'un faisceau aimanté, jouissent de leurs propres forces et de celles de tous les autres.

Et quelle belle loi encore que celle qui a mis deux conditions indispensables à toute *indulgence* ou *rédemption secondaire :* mérite surabondant d'un côté, bonnes œuvres prescrites et pureté de conscience de l'autre ! Sans l'œuvre méritoire, sans *l'état de grâce*, point de rémission par les mérites de l'innocence. Quelle noble émulation pour la vertu ! quel avertissement et quel encouragement pour le coupable !

Digitized by Google

« Vous pensez, disait jadis l'apôtre des « Indes à ses néophytes, vous pensez à vos « frères qui souffrent dans un autre monde : « vous avez la religieuse ambition de les sou- « lager ; mais pensez d'abord à vous-mêmes : « Dieu n'écoute point celui qui se présente à « lui avec une conscience souillée ; *avant « d'entreprendre de soustraire des âmes aux « peines du purgatoire, commencez par dé- « livrer les vôtres de l'enfer* (1). »

Il n'y a pas de croyance plus noble et plus utile, et tout législateur devrait tâcher de l'établir chez lui, sans même s'informer si elle est fondée ; mais je ne crois pas qu'il soit possible de montrer une seule opinion universellement utile qui ne soit pas vraie.

Les aveugles ou les rebelles peuvent donc contester tant qu'ils voudront le principe des *indulgences :* nous les laisserons dire, c'est celui de la *réversibilité ;* c'est la foi de l'univers.

J'espère, messieurs, que nous avons beaucoup ajouté, dans ces deux derniers entretiens, à la masse des idées que nous avions

---

(1) *Et sanè æquum est ut alienam à purgatorio animam liberaturus, priùs ab inferno liberet suam.* Lettre de saint François Xavier à saint Ignace. Goa, 21 octobre 1542. (*Inter epist. sancti Francisci Xaverii à Tursellino et Possevino latinè versus.* Wratislaviæ, 1754, in-12, p. 16.)

Digitized by Google

rassemblées dans les premiers sur la grande question qui nous occupe. La pure raison nous a fourni des solutions capables seules de faire triompher la providence, *si l'on ose la juger* (1). Mais le Christianisme est venu nous en présenter une nouvelle d'autant plus puissante qu'elle repose sus une idée universelle aussi ancienne qne le monde, et qui n'avait besoin que d'être rectifiée et sanctionnée par la révélation. Lors donc que le coupable nous demandera *pourquoi l'innocence souffre dans ce monde*, nous ne manquerons pas de réponses, comme vous l'avez vu; mais nous pouvons en choisir une plus directe et plus touchante peut-être que toutes les autres. — Nous pouvons répondre : *Elle souffre pour vous, si vous le voulez.*

---

(1) *Ut vincas cum judicaris.* (Ps. L, 6.)

FIN DU DIXIÈME ENTRETIEN.

Digitized by Google

NOTES DU DIXIÈME ENTRETIEN.

N° I.

(Page 199. Ils (les saints Pères) se plaignent que le crime ose faire servir à ses excès un signe saint et mystérieux.)

Il est impossible de savoir quels textes l'interlocuteur avait eu en vue, ni même s'il s'en rappelait quelques-uns bien distinctement. Je ne puis citer sur ce point que deux passages ; l'un de Clément d'Alexandrie, l'autre de saint Jean-Chrysostôme. Le premier dit (Pedag., lib. III, ch. XI.) : *Qu'il n'y a rien de plus criminel que de faire servir au vice un signe mystique de sa nature.*

Le second est moins laconique. « Il a été donné, dit-il, pour allumer « dans nous le feu de la charité, afin que de cette manière nous nous « aimions comme des frères, comme des pères et des enfants s'aiment « entre eux... Ainsi les âmes s'avancent l'une vers l'autre pour s'unir... « Mais je ne puis ajouter d'autres choses sur ce sujet... *Vous m'entendez,* « *vous qui êtes admis aux mystères....* Et vous, qui osez prononcer des « paroles outrageantes ou obscènes, songez quelle bouche vous profanez, « et tremblez.... Quand l'apôtre disait aux fidèles : *Saluez-vous par le* « *saint baiser....* c'était pour unir et confondre leurs âmes. » *Per osculа inter se copulavit.* (D. Joan. Chrysost. in II, ad Cor. epist. comm. hom. XXX., inter opp. curâ Bern. de Montfaucon. Paris, MDCCXXXII, tom. X, pag. 650-651.)

On peut encore citer Pline le naturaliste. « Il y a, dit-il, je ne sais « quelle religion attachée à certaines parties du corps. Le revers de la « main, par exemple, se présente au baiser....; mais si nous appliquons « le baiser aux yeux, nous semblons pénétrer jusqu'à l'âme et la tou- « cher. »

Digitized by Google

Inest et aliis partibus quædam religio : sicut dextra osculis aversa appetitur.... hos (oculos) cùm osculamur, animum ipsum videmur attingere. (C. Plin. Sec. Hist. nat. curis Harduini. Paris, MDCLXXXV; in-4°, tom. II, §§ 54, 103, pages 547, 595.)

(*Note de l'éditeur.*)

II.

(Page 200. Dieu est le lieu des esprits comme l'espace est le lieu des corps.)

Recherche de la vérité, in-4°.

Au reste, ce système de *la vision en Dieu* est clairement exprimé par saint Thomas, qui aurait été, quatre siècles plus tard, Mallebranche ou Bossuet, et peut-être l'un et l'autre. « *Videntes Deum, omnia simul* « *vident in ipso :* Ceux qui voient Dieu voient en même temps tout en « lui. » (*D. Thom. adversus gentes.* Lib. III, cap. LIX.) Puisqu'ils vivent dans le sein de celui *qui remplit tout, qui contient tout et qui entend tout.* (Eccli. I, 7.) Saint Augustin s'en approche encore infiniment lorsqu'il appelle Dieu avec tant d'élégance et non moins de justesse, SINUM COGITATIONIS MEÆ ; *le centre générateur de mes pensées.* (Confess., liv. XIII, 11.) Le P. Berthier a dit, en suivant les mêmes idées : Toutes « les créatures, l'ouvrage de vos mains, quoique très distinguées de « vous, puisqu'elles sont finies, sont toujours en vous, et vous êtes « toujours en elles. Le ciel et la terre ne vous contiennent pas, puisque « vous êtes infini ; mais vous les contenez dans votre immensité. *Vous « êtes le lieu de tout ce qui existe, et vous n'êtes que dans vous-même.* » (Réflex. spirit., tom. III, pag. 28.) Ce système est nécessairement vrai de quelque manière ; quant aux conclusions qu'on en voudra tirer, ce n'est point ici le lieu de s'en ocuper.

III.

(Page 205.... Un seul homme nous a perdus par un seul acte.) Rom. V, 17. seq.

« Tous les hommes doivent donc croître ensemble pour ne faire « qu'un seul corps par le Christ, qui en est la tête. Car nous ne sommes

Digitized by Google

« tous que les membres de ce corps unique qui se forme et *s'édifie* par « la charité, et ces membres reçoivent de leur chef l'esprit, la vie et « l'accroissement, par le moyen des jointures et des communications « qui les unissent, et suivant la mesure qui est propre à chacun d'eux.» (Eph. IV, 15, 16.)

Et cette grande unité est si fort le but de toute l'action divine par rapport à nous, « *que celui qui accomplit tout en tous ne se trouvera lui-même accompli que lorsqu'elle sera accomplie.* (Ibid. I, 23.)

Et alors, c'est-à-dire à la fin des choses, *Dieu sera tout en tous.* (I. Cor., XV, 28.)

C'est ainsi que saint Paul commentait son maître; et Origène, commentant saint Paul à son tour, se demande ce que signifient ces paroles : *Dieu sera tout en tous ;* et il répond : « Je crois qu'elles signi- « fient que Dieu sera aussi *tout dans chacun*, c'est-à-dire que chaque « substance intelligente, étant parfaitement purifiée, *toutes ses pen-* « *sées seront Dieu* ; elle ne pourra voir et comprendre que Dieu; elle « possédera Dieu, et Dieu sera le principe et la mesure de tous les « mouvements de cette intelligence: ainsi Dieu sera *tout en tous ;* car « la distinction du mal et du bien disparaîtra, puisque Dieu, en qui « le mal ne peut résider, sera *tout en tous ;* ainsi la fin des choses nous « ramènera au point dont nous étions partis...., lorsque la mort et le « mal seront détruits; alors Dieu sera véritablement TOUT EN TOUS. » (*Origène, au livre des Principes*, liv. III, ch. VI.)

IV.

(Page 208.... Ce pain et ce vin mystiques, qui nous sont présentés à la table sainte, brisent le MOI, et nous absorbent dans leur inconcevable unité.)

On pourrait citer plusieurs passages dans ce sens : un seul de saint Augustin peut suffire : « Mes frères, disait-il dans l'un de ses sermons, « si vous êtes le corps et les membres du Sauveur, c'est votre propre « mystère que vous recevez. Lorsqu'on prononce : *Voilà le corps de J.-C.*, vous répondez : *Amen :* vous répondez ainsi à ce que vous êtes « (*ad id quod estis respondetis*), et cette réponse est une confession de « foi.... Ecoutons l'Apôtre qui nous dit : *Etant plusieurs, nous ne*

Digitized by Google

« *sommes cependant qu'un seul pain et qu'un seul corps.* (I. Cor., x, 17.) « Rappelez-vous que le pain ne se fait pas d'un seul grain, mais de « plusieurs. L'exorcisme, qui précède le baptême, vous *broya* sous la « meule : l'eau du baptême vous fit fermenter ; et lorsque vous reçûtes « le feu du Saint-Esprit, vous fûtes pour ainsi dire *cuits* par ce feu... Il « en est de même du vin. Rappelez-vous, mes frères, comment on le « fait. Plusieurs grains pendent à la grappe ; mais la liqueur exprimée « de ces grains est une confusion dans l'unité. Ainsi le Seigneur J.-C. « a consacré dans sa table le mystère de paix et de notre unité. » (*Saint Augustin, Serm. inter opp. ult. edit. Ben.* Paris, 1683 ; 14 vol. in-fol., tom. V, part. I ; 1103, col. p. 2, litt. D, E, F.)

V.

(Page 210. *Le monde est un système de choses invisibles, manifestées visiblement.*)

ΕΙΣ ΤΟ ΜΗ ΕΚ ΦΑΙΝΟΜΕΝΩΝ ΤΑ ΒΛΕΠΟΜΕΝΑ ΓΕΓΟΝΕΝΑΙ.

(Heb. XI, 3.) La Vulgate a traduit : *Ut ex invisibilibus visibilia fierent.* — Erasme dans sa traduction dédiée à Léon X : *Ut ex his quæ non apparebant ea quæ videntur fierent.* — Le Gros : *Tout ce qui est visible est formé d'une manière ténébreuse.* — La Version de Mons : *Tout ce qui est visible a été formé, n'y ayant rien auparavant que d'invisible.* — Sacy comme la traduction de Mons. (Il y travailla avec Arnaud, etc. — La traduction protestante d'Osterwald : *De sorte que les choses qui se voient n'ont pas été faites des choses qui apparaissent.* — Celle de David Martin, in-fol., Genève, 1707 (Bible Synodale) : *En sorte que les choses qui se voient* n'ont point *été faites de choses qui paraissent.* — La traduction anglaise, reçue par l'église anglicane : *So that things wich are seen were not made of things wich do appear.* — La traduction esclavone, dont on ignore l'auteur, mais qui est fort ancienne, puisqu'on l'a attribuée, quoique faussement, à saint Jérôme : *Vo ege ot neyavliaemich vidimym byti* (ce qui revient absolument de la Vulgate). — LA traduction allemande de Luther : *Dass alless was man sehet ans nichts worden ist.*

Saint Jean Chrysostôme a entendu ce texte comme la Vulgate, dont

Digitized by Google

le sens est seulement un peu développé dans le dialogue. Ἐκ μὴ φαινομένων τὰ βλεπόμενα γέγονε. (Chrys. Hom. XXII, in epist. ad Hebr. cap. XI.)

VI.

(Page 212. Le physicien qui a fait l'expérience de Hales.)

Je crois devoir observer en passant, croyant la chose assez peu connue, que cette fameuse expérience de Hales sur les plantes, qui n'enlèvent pas le moindre poids à la terre qui les nourrit, se trouve mot à mot dans le livre appelé : *Actus Petri, seu Recognitiones*. Le fameux Whiston, qui faisait grand cas de ce livre, et qui l'a traduit du grec, a inséré le passage tout entier dans son livre intitulé : *Astronomical principles of religion*. London, 1725; in-8°, pag. 187. Sur ce livre des *Recognitions*, attribué à saint Clément, disciple de Saint Pierre, écrit dans le IIe siècle, et interpolé dans le IIIe, voy. *Joh Millii Prolegomena in N. T. græcum*; in-fol., pag. 1, n° 277, et l'ouvrage de Rufin, *De adulteratione libr. Origenis*, inter opp. Orig. Bâle, Episcopius, 1771 tom. I, pag. 778; 2 vol. in-fol.

VII.

(Page 215. Les lois du monde sont les *lois de Keppler*, etc.)

Il est plus que probable que Keppler n'aurait jamais pensé à la fameuse régle qui l'immortalise, si elle n'était sortie comme d'elle-même de son système harmonique des cieux, fondé.... sur je ne sais quelles perfections pythagoriques des nombres, des figures et consonnances; système mystérieux, dont il s'occupa dès sa première jeunesse jusqu'à la fin de ses jours, auquel il rapporta tous ses travaux, qui en fut l'âme, et qui nous a valu la plus grande partie de ses observations et de ses écrits. (Mairan, *Dissert. sur la glace*. Paris, 1749; in-12., præf., pag. 11.)

VIII.

(Page 216. On croyait, même après les découvertes de Galilée, que les verres caustiques devaient être concaves, etc., etc.)

Digitized by Google

La réunion des rayons du soleil augmente la chaleur, comme le prouvent les verres brûlants, *qui sont plus minces dans le milieu que vers les bords*, « à la différence des verres de lunettes, *comme je le « crois.* Pour s'en servir, on place d'abord le verre brûlant, *autant que « je me le rappelle*, entre le soleil et le corps qu'on veut enflammer; « ensuite on l'élève vers le soleil, *ce qui rend l'angle du cône plus aigu;* « mais je suis persuadé que, s'il avait d'abord été placé à la distance où « on le portait ensuite après l'avoir élevé, il n'aurait plus eu la même « force, et cependant l'angle n'aurait pas été moins aigu. » (*Inquisitio legitima de calore et frigore*, tom. II, pag. 181.) Ailleurs il y revient, et il nous dit : « Que si l'on place d'abord un miroir ardent à la « distance, par exemple, d'une palme, il ne brûle point autant que « si, après l'avoir placé à une distance moindre de moitié, on le retirait « lentement et graduellement à la première distance. *Le cône cependant « et la convergence sont les mêmes; mais c'est le mouvement qui aug- « mente la chaleur.* » (Ibid. tom. VIII, Nov. org., lib. II, n° 28, pag. 101.) Il n'y a rien au-delà. C'est dans ce genre le point culminant de l'ignorance.

IX.

(Page 216. Jamais on ne découvrira rien dans ce profond mystère de la nature qu'en suivant les idées de Gilbert et d'autres du même genre.)

Non-seulement je n'ai pas lu, mais je n'ai pu me procurer le livre de Guillaume Gilbert, dont Bacon parle si souvent (*Commentarii de magnete.*) Je puis cependant y suppléer d'une manière suffisante pour mon objet, en citant le passage suivant de la physique de Gassendi, abrégée par Bernier, in-12, tom. I, ch. XVI, pag. 170-171 : « Je suis « persuadé que la terre.... n'est autre chose qu'un grand aimant, et « que l'aimant.... n'est autre chose qu'une petite terre qui provient « de la véritable et légitime substance de la terre. Si, après avoir ob- « servé qu'un rejeton qu'on a planté pousse des racines, qu'il germe, « qu'il jette des branches, etc...., on ne fait aucune difficulté d'assurer « que ce rejeton a été retranché de l'olivier (par exemple) ou de la vé- « ritable substance de l'olivier; de même aussi, après avoir mis un ai- « mant en équilibre et ayant observé que non-seulement il a des pô-

Digitized by Google

« les, un axe, un équateur, des parallèles, des méridiens et toutes les « autres choses qu'à le corps même de la terre; mais aussi qu'il ap- « porte une conformation avec la terre même, en tournant ses pôles « vers les pôles de la terre et ses autres parties vers les parties sem- « blables de la terre, pourquoi ne peut-on pas assurer que l'aimant a « été retranché de la terre ou de la véritable substance de la terre ? »

X.

(Page 217. Lisez, si vous voulez, les médecins irréligieux, comme savants ou comme écrivains, mais ne les appelez jamais auprès de votre lit.)

Je trouve dans mes papiers l'observation suivante qui vient fort à l'appui de cette thèse. Je la tirai jadis d'un précis anonyme sur le docteur Cheyne, médecin anglais, inséré dans le 20e vol. du *Magasin européen*, pour l'année 1791, novembre, pag. 356.

« Il faut le dire à la gloire des professeurs en médecine, les plus « grands inventeurs dans cette science et les praticiens les plus célèbres « ne furent pas moins renommés par leur piété que par l'étendue de « leurs connaissances; et véritablement on ne doit point s'étonner que « des hommes appelés par leur profession à scruter les secrets les plus « cachés de la nature, soient les hommes les plus pénétrés de la sa- « gesse et de la bonté de son auteur.... Cette science a peut-être pro- « duit en Angleterre une plus grande *constellation* d'hommes fameux « par le génie, l'esprit et la science, qu'aucune autre branche de nos « connaissances. »

Citons encore l'illustre Morgagni. Il répétait souvent *que ses connaissances en médecine et en anatomie avaient mis sa foi à l'abri même de la tentation*. Il s'écriait un jour : *Oh ! si je pouvais aimer ce grand Dieu comme je le connais !* (Voy. *Elogio del dottore Giambattista Morgagni, Efemeridi di Roma*, 13 *giugno* 1772, n° 24.)

XI.

(Page 218. Ils manièrent avec une dextérité merveilleuse, et qu'on ne saurait trop admirer, les instruments remis entre leurs mains, mais ces instruments furent inventés, etc., etc.)

Digitized by Google

Le mot de *siècle* ne doit point être pris ici au pied de la lettre ; car l'ère moderne de l'invention, dans les sciences mathématiques, s'étend depuis le triumvirat de Cavalieri, du P. Grégoire de saint Vincent et de Viette, à la fin du XVIe siècle, jusqu'à Jacques et Jean Bernouilli, au commencement du XVIIIe; et il est très vrai que cette époque fut celle *de la foi et des factions religieuses*. Un homme de ce dernier siècle, qui paraît n'avoir eu aucun égal pour la variété et l'étendue des connaissances et des talents dégagés de tout alliage nuisible, le P. Boscowich, croyait en 1755, non-seulement qu'on ne pouvait rien opposer *alors* aux *géants* de l'époque qui venait de finir, mais que toutes les sciences étaient sur le point de rétrograder, et il le prouvait par une jolie courbe. (Voy. *Rog. Jos.* Boscowich S. J. *Vaticinium quoddam geometricum*, *in Supplem. ad* Bened. Stay, *philos. recent. versibus traditam. Romæ*, Palearini, 1755 ; in-8° tom. I, pag. 408.) Il ne m'appartient point de prononcer sur ces *Récréations mathématiques* ; mais je crois qu'en général, et en tenant compte de quelques exceptions qui peuvent aisément être ramenées à la règle, *l'étroite alliance du génie religieux et du génie inventeur* demeurera toujours démontrée pour tout bon esprit.

XII.

(Page 237. Ces atomes étaient faits comme des cages dont les barreaux, etc.)

« Cet excès de la longueur des barreaux sur la largeur doit être ex-
« primé, *au moins*, par le nombre 10 élevé à la 27e puissance. Quant
« à la largeur, elle est constamment la même, sans exception quelcon-
« que, et plus petite qu'un pouce d'une quantité qui est 10 élevée à
« la 13e puissance. » Ici il n'y a ni plus, ni moins, ni à peu près ; le compte est rond.

XIII.

(Pag. 238.... Que l'antiquité s'est accordée à reconnaître dans les oiseaux quelque chose de divin, etc.)

Aristophane, dans sa comédie *des Oiseaux*, fait allusion à cette tradition antique :

Οὗτος δὲ (ἔρως) χάει πτερόεντι μεγεὶς νυχίῳ κατὰ τάρταρον εὐρὺν

Ενεόττευσε γένος ἡμέτερον, καὶ πρῶτον ἀνήγαγεν ἐς φῶς.
Πρότερον δ' οὐκ ἦν γένος ἀθανάτων....

Ille verò alatus mistus chao et caliginoso, in tartaro fugente,
Edidit nostrum genus, et primum eduxit in lucem:
Neque enim deorum genus ante erat....

(*Aristoph.*, *Aves*, V, 699, 702.)

XIV.

(Page 239... Si au lieu de lire Lucrèce qu'il reçut à treize ans des mains d'un père assassin, etc.)

Ibid. pag. 23. Il appelle quelque part Lucrèce *son maître dans la physique*. Il ne doute pas d'avoir trouvé la solution *du plus grand problème que les physiciens se soient jamais proposé, et que la plupart d'entre eux avaient toujours regardé, ou comme absolument insoluble en soi, ou comme inaccessible à l'esprit humain*, pag. 244. Cependant il se garde bien de se livrer à l'orgueil : *Il n'a eu de plus que les autres hommes que le bonheur d'avoir été mené, encore écolier, à la bonne source, et d'y avoir puisé*. (Page 150.) Et pour faire honneur à son maître, il dit en annonçant la mort d'un Ecossais de ses amis : *Que le pauvre homme s'en est allé* QUO NON NATA JACENT. (Page 290.) Personne au moins ne saurait lui disputer le mérite de la clarté.

XV.

(Page 240. Lisez, par exemple, les vies et les procès de canonisation de saint François Xavier, de saint Philippe de Néri, de sainte Thérèse, etc., etc.)

Je crus devoir chercher et placer ici la narration où sainte Thérèse décrit cet état extraordinaire :

« Dans le ravissement, dit-elle, on ne peut presque jamais y résis-
« ter... Il arrive souvent sans que nous y pensions..., avec une impé-
« tuosité si prompte et si forte, que nous voyons et sentons tout d'un
« coup élever la nuée dans laquelle ce divin aigle nous cache sous
« l'ombre de ses ailes... Je résistais quelquefois un peu, mais je me
« trouvais après si lasse et si fatiguée, qu'il me semblait que j'avais le

Digitized by Google

« corps tout brisé... C'est un combat qu'on entreprendrait contre un « très puissant géant... En d'autres temps, il m'était impossible de ré- « sister à un mouvement si violent : *Je me sentais enlever l'âme et la « tête et ensuite tout le corps, en sorte qu'il ne touchait plus à la terre.* « Une chose aussi extraordinaire m'étant arrivée un jour que j'étais à « genoux au chœur, au milieu de toutes les religieuses, prête à com- « munier, j'usai du droit que me donnait ma qualité de supérieure pour « leur défendre d'en parler. Une autre fois, etc.»

(*Œuvres et vie de sainte Thérèse, écrite par elle-même et par l'ordre de ses supérieurs.* Traduction d'Arnaud d'Andilly, Paris, 1680 ; in-fol., cap. XX, pag. 104.) *Voy.* encore *les Vies des Saints*, trad. de l'anglais de Butler; 12 vol. in-8°.—*Vie de saint Thomas*, tom. II, pag. 572.—De saint Philippe de Néri, tom. IV, note D, pag. 541, seqq. — *Vie de saint François Xavier*, par le P. Bouhours, in-12, tom. II, pag. 572. — *Prediche di Francesco Masotti, della compagnia di Gesù.* Venezia, 1769, pag. 330, etc., etc.

Digitized by Google

ONZIÈME ENTRETIEN.

LE CHEVALIER.

Quoique vous n'aimiez pas trop les voyages dans les nues, mon cher comte, j'aurais envie cependant de vous y transporter de nouveau. Vous me coupâtes la parole l'autre jour en me comparant *à un homme plongé dans l'eau qui demande à boire*. C'est fort bien dit, je vous assure; mais votre épigramme laisse subsister tous mes doutes. L'homme semble de nos jours ne pouvoir plus respirer dans le cercle antique des facultés humaines. Il veut les franchir; il s'agite comme un aigle indigné contre les barreaux de sa cage. Voyez ce qu'il tente dans les sciences naturelles ! Voyez encore cette nouvelle alliance qu'il a opérée et qu'il avance avec tant de succès entre les théories physiques et les arts; qu'il force d'enfanter des

Digitized by Google

prodiges pour servir les sciences! comment voudriez-vous que cet esprit général du siècle ne s'étendît pas jusqu'aux questions de l'ordre spirituel? et pourquoi ne lui serait-il pas permis de s'exercer sur l'objet le plus important pour l'homme, pourvu qu'il sache se tenir dans les bornes d'une sage et respectueuse modération?

LE COMTE.

Premièrement, M. le chevalier, je ne croirais point être trop exigeant si je demandais que l'esprit humain, libre sur tous les autres sujets, un seul excepté, se défendît sur celui-là toute recherche téméraire. En second lieu, cette modération dont vous me parlez, et qui est une si belle chose en spéculation, est réellement impossible dans la pratique : du moins elle est si rare, qu'elle doit passer pour impossible. Or, vous m'avouerez que, lorsqu'une certaine recherche n'est pas nécessaire, et qu'elle est capable de produire des maux infinis, c'est un devoir de s'en abstenir. C'est ce qui m'a rendu toujours suspects et même odieux, je vous l'avoue, tous les élans spirituels des illuminés, et j'aimerais mieux mille fois....

Digitized by Google

LE SÉNATEUR.

Vous avez donc décidément peur des *illuminés*, mon cher ami! Mais je ne crois pas, à mon tour, être trop exigeant si je demande humblement que les mots soient définis, et qu'on ait enfin l'extrême bonté de nous dire ce que c'est qu'un *illuminé*, afin qu'on sache de qui et de quoi l'on parle, ce qui ne laisse pas que d'être utile dans une discussion. On donne ce nom d'*illuminés* à ces hommes coupables, qui osèrent de nos jours concevoir et même organiser en Allemagne, par la plus criminelle association, l'affreux projet d'éteindre en Europe le Christianisme et la souveraineté. On donne ce même nom au disciple vertueux de saint Martin, qui ne professe pas seulement le Christianisme, mais qui ne travaille qu'à s'élever aux plus sublimes hauteurs de cette loi divine. Vous m'avouerez, messieurs, qu'il n'est jamais arrivé aux hommes de tomber dans une plus grande confusion d'idées. Je vous confesse même que je ne puis entendre de sang-froid, dans le monde, des étourdis de l'un et de l'autre sexe crier à l'*illuminisme*, au moindre mot qui passe leur intelligence, avec une légèreté et

Digitized by Google

une ignorance qui pousseraient à bout la patience la plus exercée. Mais vous, mon cher ami le *Romain*, vous, si grand défenseur de l'autorité, parlez-moi franchement. Pouvez-vous lire l'Ecriture sainte sans être obligé d'y reconnaître une foule de passages qui oppriment votre intelligence, et qui l'invitent à se livrer aux tentatives d'une sage *exégèse* ? N'est-ce pas à vous comme aux autres qu'il a été dit : *scrutez les écritures*. Dites-moi, je vous prie, en conscience, comprenez-vous le premier chapitre de la Génèse? Comprenez-vous l'Apocalypse et le Cantique des Cantiques ? L'Ecclésiaste ne vous cause-t-il aucune peine? Quand vous lisez dans la Genèse qu'au moment où nos premiers parents s'aperçurent de leur nudité, *Dieu leur fit des habits de peau*, entendez-vous cela au pied de la lettre ? Croyez-vous que la Toute-Puissance se soit employée à tuer des animaux, à les écorcher, à taner leurs peaux, à créer enfin du fil et des aiguilles pour terminer ces nouvelles tuniques? Croyez-vous que les coupables révoltés de Babel aient réellement entrepris, pour se mettre l'esprit en repos, d'élever une tour dont la girouette atteignît la lune seulement (je dis peu, comme vous

Digitized by Google

voyez !); *et lorsque les étoiles tomberont sur la terre*, ne serez-vous point empêché pour les placer ? Mais puisqu'il est question du ciel et des étoiles, que dites-vous de la manière dont ce mot de *ciel* est souvent employé par les écrivains sacrés ! Lorsque vous lisez que *Dieu a créé le* ciel *et la terre; que le* ciel *est pour lui*, mais qu'il a donné *la terre aux enfants des hommes; que le Sauveur est monté au* ciel *et qu'il est descendu aux enfers*, etc., comment entendez-vous ces expressions ? Et quand vous lisez *que le Fils est assis à la droite du Père*, et que *saint Etienne en mourant le vit dans cette situation*, votre esprit n'éprouve-t-il pas un certain malaise, et je ne sais quel désir que d'autres paroles se fussent présentées à l'écrivain sacré ? Mille expressions de ce genre vous prouveront qu'il a plu à Dieu, tantôt de laisser parler l'homme comme il voulait, suivant les idées régnantes à telle ou telle époque, et tantôt de cacher, sous des formes en apparence simples et quelquefois grossières, de hauts mystères qui ne sont pas faits pour tous les yeux : or, dans les deux suppositions, quel mal y a-t-il donc à creuser ces abîmes de la grâce et de la bonté divine,

Digitized by Google

comme on creuse la terre pour en tirer de l'or ou des diamants? Plus que jamais, messieurs, nous devons nous occuper de ces hautes spéculations, car il faut nous tenir prêts pour un événement immense dans l'ordre divin, vers lequel nous marchons avec une vitesse accélérée qui doit frapper tous les observateurs. Il n'y a plus de religion sur la terre : le genre humain ne peut demeurer dans cet état. Des oracles redoutables annoncent d'ailleurs que *les temps sont arrivés*. Plusieurs théologiens, même catholiques, ont cru que des faits du premier ordre et peu éloignés étaient annoncés dans la révélation de saint Jean; et quoique les théologiens protestants n'aient débité en général que de tristes rêves sur ce même livre, où ils n'ont jamais su voir que ce qu'ils désiraient, cependant, après avoir payé ce malheureux tribut au fanatisme de secte, je vois que certains écrivains de ce parti adoptent déjà le principe : *Que plusieurs prophéties contenues dans l'Apocalypse se rapportaient à nos temps modernes*. Un de ces écrivains même est allé jusqu'à dire que l'évenement avait déjà commencé, et que la nation française devait être le grand instrument de la

Digitized by Google

plus grande des révolutions. Il n'y a peut-être pas un homme véritablement religieux en Europe (je parle de la classe instruite) qui n'attende dans ce moment quelque chose d'extraordinaire : Or, dites-moi, messieurs, croyez-vous que cet accord de tous les hommes puisse être méprisé? N'est-ce rien que ce cri général qui annonce de grandes choses? Remontez aux siècles passés, transportez-vous à la naissance du Sauveur : à cette époque, une voix haute et mystérieuse, partie des régions orientales, ne s'écriait-elle pas : *L'orient est sur le point de triompher ; le vainqueur partira de la Judée ; un enfant divin nous est donné, il va paraître, il descend du plus haut des cieux, il ramènera l'âge d'or sur la terre....?* Vous savez le reste. Ces idées étaient universellement répandues; et comme elles prêtaient infiniment à la poésie, le plus grand poète latin s'en empara et les revêtit des couleurs les plus brillantes dans son Pollion, qui fut depuis traduit en assez beaux vers grecs, et lu dans cette langue au concile de Nicée par l'ordre de l'empereur Constantin. Certes, il était bien digne de la providence d'ordonner que ce cri du genre humain retentît à jamais dans les

Digitized by Google

vers immortels de Virgile. Mais l'incurable incrédulité de notre siècle, au lieu de voir dans cette pièce ce qu'elle renferme réellement, c'est-à-dire un monument ineffable de l'esprit prophétique qui s'agitait alors dans l'univers, s'amuse à nous prouver doctement que Virgile n'était pas prophète, c'est-à-dire qu'une flûte ne sait pas la musique, et qu'il n'y a rien d'extraordinaire dans la onzième églogue de ce poète; et vous ne trouverez pas de nouvelle édition ou traduction de Virgile qui ne contienne quelque noble effort de raisonnement et d'érudition pour embrouiller la chose du monde la plus claire. Le matérialisme, qui souille la philosophie de notre siècle, l'empêche de voir que la doctrine des esprits, et en particulier celle de l'esprit prophétique, est tout à fait plausible en elle-même, et de plus la mieux soutenue par la tradition la plus universelle et la plus imposante qui fut jamais. Pensez-vous que les anciens se soient tous accordés à croire que la puissance divinatrice ou prophétique était un apanage inné de l'homme(1)? Cela n'est pas

(1) *Veteres....vim* μαντικὴν (divinatricem) *in naturâ quandoque homini inesse contendunt... nec desunt inter recentiores nostri sæculi scriptores qui veteribus hâc in re assensum præbent, etc.*

Digitized by Google

possible. Jamais un être et, à plus forte raison, jamais une classe entière d'êtres ne saurait manifester généralement et invariablement une inclination contraire à sa nature. Or, comme l'éternelle maladie de l'homme est de pénétrer l'avenir, c'est une preuve certaine qu'il a des droits sur cet avenir et qu'il a des moyens de l'atteindre, au moins dans de certaines circonstances.

Les oracles antiques tenaient à ce mouvement intérieur de l'homme qui l'avertit de sa nature et de ses droits. La pesante érudition de Van-Dale et les jolies phrases de Fontenelle furent employées vainement dans le siècle passé pour établir la nullité générale de ces oracles. Mais, quoi qu'il en soit, jamais l'homme n'aurait recouru aux oracles, jamais il n'aurait pu les imaginer, s'il n'était parti d'une idée primitive en vertu de laquelle il les regardait comme possibles, et même comme existants. L'homme est assujetti au temps; et néanmoins il est par nature étranger au temps; il l'est au point que l'idée même

---

Voy. Sam. Bochart, Epist. ad dom. de Segrais, Blondel, Reinesius, Fabricius et d'autres encore cités dans la dissestation de Mar. Barth. Christ. Richard, *De Româ ante Romulum conditâ* (*in Thess. dissert. ad. Joh. Christoph. Martini,* tom. II, part. 1; in-8°; pag. 241.)

Digitized by Google

du bonheur éternel, jointe à celle du temps, le fatigue et l'effraie. Que chacun se consulte, il se sentira écrasé par l'idée d'une félicité successive et sans terme : je dirais qu'*il a peur de s'ennuyer*, si cette expression n'était pas déplacée dans un sujet aussi grave ; mais ceci me conduit à une observation qui vous paraîtra peut-être de quelque valeur.

Le prophète jouissant du privilége de sortir du temps, ses idées n'étant plus distribuées dans la durée, se touchent en vertu de la simple analogie et se confondent, ce qui répand nécessairement une grande confusion dans ses discours. Le Sauveur lui-même se soumit à cet état lorsque, livré volontairement à l'esprit prophétique, les idées analogues de grands désastres, séparées du temps, le conduisirent à mêler la destruction de Jérusalem à celle du monde. C'est encore ainsi que David, conduit par ses propres souffrances à méditer sur *le juste persécuté*, sort tout à coup du temps et s'écrie, présent à l'avenir : *ils ont percé mes mains et mes pieds; ils ont compté mes os; ils se sont partagé mes habits; ils ont jeté le sort sur mon vêtement.* (Ps. XXI, 17-19.) Un autre exemple non moins remarquable de cette marche

Digitized by Google

prophétique se trouve dans le magnifique Ps. LXXI (1); David, en prenant la plume, ne pensait qu'à Salomon; mais bientôt l'idée du type se confondant dans son esprit avec celle du modèle, à peine est-il arrivé au cinquième verset que déjà il s'écrie : *Il durera autant que les astres;* et l'enthousiasme croissant d'un instant à l'autre, il enfante un morceau superbe, unique en chaleur, en rapidité, en mouvement poétique. On pourrait ajouter d'autres réflexions tirées de l'astrologie judiciaire, des oracles, des divinations de tous les genres, dont l'abus a sans doute déshonoré l'esprit humain, mais qui avait cependant une racine vraie comme toutes les croyances générales. L'esprit prophétique est naturel à l'homme, et ne cessera de s'agiter dans le monde. L'homme, en essayant, à toutes les époques et dans tous

(1) Le dernier verset de ce psaume porte dans la Vulgate : *Defecerunt laudes David filii Jesse.* Le Gros a traduit : *Ici finissent les louanges de David.*

La traduction protestante française dit : *Ici se terminent les requêtes de David;* et la traduction anglaise : *Les prières de David sont finies.* M. Genoude se tire de ses platitudes avec une aisance merveilleuse en disant : *Ici finit le premier recueil que David avait fait de ses Psaumes.* Pour moi, je serais tenté d'écrire intrépidement : *Ici David, oppressé par l'inspiration, jeta la plume*, et ce verset ne serait plus qu'une note qui appartiendrait aux éditeurs de David, ou peut-être à lui-même.

Digitized by Google

les lieux, de pénétrer dans l'avenir, déclare qu'il n'est pas fait pour le temps; car le temps est *quelque chose de forcé qui ne demande qu'à finir*. De là vient que, dans nos songes, jamais nous n'avons l'idée du temps, et que l'état du sommeil fut toujours jugé favorable aux communications divines. En attendant que cette grande énigme nous soit expliquée, célébrons dans le temps celui qui a dit à la nature :

Le temps sera pour vous; l'éternité sera pour moi (1); célébrons sa mystérieuse grandeur, *et maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles, et dans toute la suite des éternités* (2) *et par delà l'éternité* (3), *et lorsqu'enfin tout étant consommé, un ange criera au milieu de l'espace évanouissant :* IL N'Y A PLUS DE TEMPS (4)!

Si vous me demandez ensuite ce que c'est que cet *esprit prophétique* que je nommais tout à l'heure, je vous répondrai, que *jamais il n'y eut dans le monde de grands événements qui n'aient été prédits de quelque ma-*

(1) Thomas, Ode sur le temps.

(2) *Perpetuas æternitates*. Dan. XII, 3.

(3) *In æternum et ultrà*. Exod. XV, 18.

(4) Alors l'ange jura par celui qui vit dans les siècles des siècles.... qu'IL N'Y AURAIT PLUS DE TEMPS. *Apoc.* X, 6.

Digitized by Google

nière. Machiavel est le premier homme de ma connaissance qui ait avancé cette proposition; mais si vous y réfléchissez vous-mêmes, vous trouverez que l'assertion de ce *pieux* écrivain est justifiée par toute l'histoire. Vous en avez un dernier exemple dans la révolution française, prédite de tous côtés et de la manière la plus incontestable. Mais, pour en revenir au point d'où je suis parti, croyez-vous que le siècle de Virgile manquât de beaux esprits qui se moquaient, et *de la grande année, et du siècle d'or, et de la chaste Lucine, et de l'auguste mère, et du mystérieux enfant?* Cependant tout cela était vrai :

L'enfant du haut des cieux était prêt à descendre.

Et vous pouvez voir dans plusieurs écrits, nommément dans les notes que Pope a jointes à sa traduction en vers du *Pollion*, que cette pièce pourrait passer pour une version d'Isaïe. Pourquoi voulez-vous qu'il n'en soit pas de même aujourd'hui? l'univers est dans l'attente. Comment mépriserions-nous cette grande persuasion? et de quel droit condamnerions-nous les hommes qui, avertis par ces signes divins, se livrent à de saintes recherches?

Digitized by Google

Voulez-vous une nouvelle preuve de ce qui se prépare? cherchez-la dans les sciences : considérez bien la marche de la chimie, de l'astronomie même, et vous verrez où elles nous conduisent. Croiriez-vous, par exemple, si vous n'en étiez avertis, que Newton nous ramène à Pythagore, et qu'incessamment il sera démontré que les corps sont mus précisément comme le corps humain, par des intelligences qui leur sont unies, sans qu'on sache comment? C'est cependant ce qui est sur le point de se vérifier, sans qu'il y ait bientôt aucun moyen de disputer. Cette doctrine pourra sembler paradoxale sans doute, et même ridicule, parce que l'opinion environnante en impose; mais attendez que l'affinité naturelle de la religion et de la science les réunisse dans la tête d'un seul homme de génie : l'apparition de cet homme ne saurait être éloignée; et peut-être même existe-t-il déjà. Celui-là sera fameux, et mettra fin au XVIIIe siècle qui dure toujours; car les siècles intellectuels ne se règlent pas sur le calendrier comme les *siècles* proprement dits. Alors des opinions, qui nous paraissent aujourd'hui ou bizarres ou insensées, seront des axiomes dont il ne sera pas permis de douter; et l'on parlera de notre *stupidité* actuelle

Digitized by Google

comme nous parlons de la superstition du moyen âge. Déjà même, la force des choses a contraint quelques savants de l'école matérielle à faire des concessions qui les rapprochent de *l'esprit;* et d'autres, ne pouvant s'empêcher de pressentir cette tendance sourde d'une opinion puissante, prennent contre elle des précautions qui font peut-être, sur les véritables observateurs, plus d'impression qu'une résistance directe. De là leur attention scrupuleuse à n'employer que des expressions matérielles. Il ne s'agit jamais dans leurs écrits que de lois *mécaniques*, de *principes mécaniques*, d'astronomie *physique*, etc. Ce n'est pas qu'ils ne sentent à merveille que les théories matérielles ne contentent nullement l'intelligence : car, s'il y a quelque chose d'évident pour l'esprit humain non préoccupé, c'est que les mouvements de l'univers ne peuvent s'expliquer par des lois mécaniques; mais c'est précisément parce qu'ils le sentent qu'ils mettent, pour ainsi dire, des mots en garde contre des vérités. On ne veut pas l'avouer, mais on n'est plus retenu que par l'engagement et par le respect humain. Les savants européens sont dans ce moment des espèces de conjurés ou d'initiés, ou comme

Digitized by Google

il vous plaira de les appeler, qui ont fait de la science une sorte de monopole, et qui ne veulent pas absolument qu'on sache *plus* ou *autrement* qu'eux. Mais cette science sera incessamment honnie par une postérité *illuminée*, qui accusera justement les adeptes d'aujourd'hui de n'avoir pas su tirer des vérités que Dieu leur avait livrées les conséquences les plus précieuses pour l'homme. Alors, toute la science changera de face : l'esprit, longtemps détrôné et oublié, reprendra sa place. Il sera démontré que les traditions antiques sont toutes vraies; que le Paganisme entier n'est qu'un système de vérités corrompues et déplacées; qu'il suffit de les *nettoyer* pour ainsi dire et de les remettre à leur place pour les voir briller de tous leurs rayons. En un mot toutes les idées changeront: et puisque de tous côtés une foule d'élus s'écrient de concert : VENEZ, SEIGNEUR, VENEZ! pourquoi blâmeriez-vous les hommes qui s'élancent dans cet avenir majestueux et se glorifient de le deviner? Comme les poètes qui, jusque dans nos temps de faiblesse et de décrépitude, présentent encore quelques lueurs pâles de l'esprit prophétique qui se manifeste chez eux par la faculté de deviner les

Digitized by Google

langues et de les parler purement avant qu'elles soient formées, de même les hommes spirituels éprouvent quelquefois des moments d'enthousiasme et d'inspiration qui les transportent dans l'avenir, et leur permettent de pressentir les événements que le temps mûrit dans le lointain.

Rappelez-vous encore, M. le comte, le compliment que vous m'avez adressé sur mon érudition au sujet du nombre *trois*. Ce nombre en effet se montre de tous côtés, dans le monde physique comme dans le moral, et dans les choses divines. Dieu parla une première fois aux hommes sur le mont Sinaï, et cette révélation fut resserrée, par des raisons que nous ignorons, dans les limites étroites d'un seul peuple et d'un seul pays. Après quinze siècles, une seconde révélation s'adressa à tous les hommes sans distinction, et c'est celle dont nous jouissons; mais l'universalité de son action devait être encore infiniment restreinte par les circonstances de temps et de lieu. Quinze siècles de plus devaient s'écouler avant que l'Amérique vît la lumière; et ses vastes contrées recèlent encore une foule de hordes sauvages si étrangères au grand bienfait, qu'on serait porté à

Digitized by Google

croire qu'elles en sont exclues par nature en vertu de quelque anathème primitif et inexplicable. Le grand Lama seul a plus de sujets spirituels que le pape; le Bengale a soixante millions d'habitants, la Chine en a deux cents, le Japon vingt-cinq ou trente. Contemplez encore ces archipels immenses du grand Océan, qui forment aujourd'hui une cinquième partie du monde. Vos missionnaires ont fait sans doute des efforts merveilleux pour annoncer l'Evangile dans quelques-unes de ces contrées lointaines; mais vous voyez avec quels succès. Combien de myriades d'hommes que la *bonne nouvelle* n'atteindra jamais! Le cimeterre du fils d'Ismael n'a-t-il pas chassé presque entièrement le Christianisme de l'Afrique et de l'Asie? Et, dans notre Europe enfin, quel spectacle s'offre à l'œil religieux! le Christianisme est radicalement détruit dans tous les pays soumis à la réforme insensée du XVI siècle; et, dans vos pays catholiques mêmes, il semble n'exister plus que de nom. Je ne prétends point placer mon église au-dessus de la vôtre; nous ne sommes pas ici pour disputer. Hélas! je sais bien aussi ce qui nous manque; mais je vous prie, mes bons amis, de vous examiner avec la même

Digitized by Google

sincérité : quelle haine d'un côté, et de l'autre quelle prodigieuse indifférence parmi vous pour la religion et pour tout ce qui s'y rapporte ! quel déchaînement de tous les pouvoirs catholiques contre le chef de votre religion ! à quelle extrémité l'invasion générale de vos princes n'a-t-elle pas réduit chez vous l'ordre sacerdotal ! L'esprit public qui les inspire ou les imite s'est tourné entièrement contre cet ordre. C'est une conjuration, c'est une espèce de rage ; et pour moi je ne doute pas que le pape n'aimât mieux traiter une affaire ecclésiastique avec l'Angleterre qu'avec tel ou tel cabinet catholique que je pourrais vous nommer. Quel sera le résultat du tonnerre qui recommence à gronder dans ce moment ? Des millions de Catholiques passeront peut-être sous des sceptres hétérodoxes pour vous et même pour nous. S'il en était ainsi, j'espère bien que vous êtes trop éclairés pour compter sur ce qu'on appelle *tolérance ;* car vous savez de reste que le Catholicisme n'est jamais *toléré* dans la force du terme. Quand on vous permet d'entendre la messe et qu'on ne fusille pas vos prêtres, on appelle cela *tolérance ;* cependant ce n'est pas tout à fait votre compte. Examinez-vous

Digitized by Google

d'ailleurs vous-mêmes dans le silence des préjugés, et vous sentirez que votre pouvoir vous échappe; vous n'avez plus cette *conscience de la force* qui reparaît souvent sous la plume d'Homère, lorsqu'il veut nous rendre sensibles les hauteurs du courage. Vous n'avez plus de héros. Vous n'osez plus rien, et l'on ose tout contre vous. Contemplez ce lugubre tableau; joignez-y l'attente des hommes choisis, et vous verrez si les illuminés ont tort d'envisager comme plus ou moins prochaine une troisième explosion de la toute-puissante bonté en faveur du genre humain. Je ne finirais pas si je voulais rassembler toutes les preuves qui se réunissent pour justifier cette grande attente. Encore une fois, ne blâmez pas les gens qui s'en occupent et qui voient, dans la révélation même, des raisons de prévoir une révélation de la révélation. Appelez, si vous voulez, ces hommes *illuminés;* je serai tout à fait d'accord avec vous, pourvu que vous prononciez le nom sérieusement.

Vous, mon cher comte, vous, apôtre si sévère de l'unité et de l'autorité, vous n'avez pas oublié sans doute tout ce que vous nous avez dit au commencement de ces entre-

Digitized by Google

tiens, sur tout ce qui se passe d'extraordinaire dans ce moment. Tout annonce, et vos propres observations mêmes le démontrent, *je ne sais quelle grande unité vers laquelle nous marchons à grands pas*. Vous ne pouvez donc pas, sans vous mettre en contradiction avec vous-même, condamner ceux qui *saluent de loin cette unité*, comme vous le disiez, et qui essaient, suivant leurs forces, de pénétrer des mystères si redoutables sans doute, mais tout à la fois si consolants pour vous.

Et ne dites point que tout est dit, que tout est révélé, et qu'il ne nous est permis d'attendre rien de nouveau. Sans doute que rien ne nous manque pour le salut; mais du côté des connaissances divines, il nous manque beaucoup; et quant aux manifestations futures, j'ai, comme vous voyez, mille raisons pour m'y attendre, tandis que vous n'en avez pas une pour me prouver le contraire. L'Hébreu qui accomplissait la loi n'était-il pas en sûreté de conscience? Je vous citerais, s'il le fallait, je ne sais combien de passages de la Bible, qui promettent au sacrifice judaïque et au trône de David une durée égale à celle du soleil. Le Juif qui s'en tenait à l'é-

Digitized by Google

corce avait toute raison, *jusqu'à l'événement*, de croire au règne temporel du Messie ; il se trompait néanmoins, comme on le vit depuis : mais savons-nous ce qui nous attend nous-mêmes ? *Dieu sera avec nous jusqu'à la fin des siècles; les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre l'Eglise, etc.* Fort bien ! en résulte-t-il, je vous prie, que Dieu s'est interdit toute manifestation nouvelle, et qu'il ne nous est plus permis de nous apprendre rien au delà de ce que nous savons ? ce serait, il faut l'avouer, un étrange raisonnement.

Je veux, avant de finir, arrêter vos regards sur deux circonstances remarquables de notre époque. Je veux parler d'abord de l'état actuel du Protestantisme qui, de toutes parts, se déclare socinien : c'est ce qu'on pourrait appeler son *ultimatum*, *tant prédit à leurs pères*. C'est le mahométisme européen, inévitable conséquence de la réforme. Ce mot de *mahométisme* pourra sans doute vous surprendre au premier aspect ; cependant rien n'est plus simple. Abbadie, l'un des premiers docteurs de l'église protestante, a consacré, comme vous le savez, un volume entier de son admirable ouvrage *sur la vérité de la religion chrétienne*, à la preuve de la

Digitized by Google

divinité du Sauveur. Or, dans ce volume, il avance avec grande connaissance de cause, que si Jésus-Christ n'est pas Dieu, Mahomet doit être incontestablement considéré comme l'apôtre et le bienfaiteur du genre humain, puisqu'il l'aurait arraché à la plus coupable idolâtrie. Le chevalier Jones a remarqué quelque part *que le mahométisme est une secte chrétienne*, ce qui est incontestable et pas assez connu. La même idée avait été saisie par Leibnitz, et, avant ce dernier, par le ministre Jurieu (1). L'Islamisme admettant l'unité de Dieu et la mission divine de Jésus-Christ, dans lequel cependant il ne voit qu'une excellente créature, pourquoi n'appartiendrait-il pas au Christianisme autant que l'Arianisme, qui professe la même doctrine? Il y a plus; on pourrait, je crois, tirer de l'Al-

(1) « Les Mahométans, quoi qu'on puisse dire au contraire, sont « certainement *une secte de Chrétiens*, si cependant des hommes qui « suivent l'hérésie impie d'Arius méritent le nom de *Chrétiens*. »

(Wm Jone's a description of Asia. — Works, in-4°, tom. V, p. 388.)

Il faut avouer que les Sociniens approchent fort des Mahométans. (Leibnitz, dans ses œuvres in-4°, tom. V, pag. 481. Esprit et pensées du même, in-8°, tom. II, pag. 84.)

Les Mahométans sont, comme le dit M. Jurieu, une secte du Christianisme. (Nicole, dans le traité de l'unité de l'Eglise, in-12, liv. III, ch. 2, pag. 341.) On peut donc ajouter le témoignage de Nicole aux trois autres déjà cités.

Digitized by Google

coran une profession de foi qui embarasserait fort la conscience delicate des ministres protestants, s'ils devaient la signer. Le Protestantisme ayant donc, partout où il régnait, établi presque généralement le Socinianisme, il est censé avoir anéanti le Christianisme dans la même proportion.

Vous semble-t-il qu'un tel état de choses puisse durer, et que cette vaste apostasie ne soit pas à la fois et la cause et le présage d'un mémorable jugement?

L'autre circonstance que je veux vous faire remarquer, et qui est bien plus importante qu'elle ne paraît l'être au premier coup d'œil, c'est la société biblique. Sur ce point, M. le comte, je pourrais vous dire en style de Cicéron : *novi tuos sonitus* (1). Vous en voulez beaucoup à cette société biblique, et je vous avouerai franchement que vous dites d'assez bonnes raisons contre cette inconcevable institution; si vous le voulez même, j'ajouterai que, malgré ma qualité de Russe, je défère beaucoup à votre église sur cette matière : car, puisque, de l'aveu de tout le monde, vous êtes, en fait de prosélytisme, de si puis-

(1) *Nosti meos sonitus.* (Cic. ad Att.)

Digitized by Google

sants ouvriers, qu'en plus d'un lieu vous avez pu effrayer la politique, je ne vois pas pourquoi on ne se fierait pas à vous, sur la propagation du Christianisme que vous entendez si bien. Je ne dispute donc point sur tout cela, pourvu que vous me permettiez de révérer, autant que je le dois, certains membres et surtout certains protecteurs de la société, dont il n'est pas même permis de soupçonner les nobles et saintes intentions.

Cependant je crois avoir trouvé à cette institution une face qui n'a pas été observée et dont je vous fais les juges. Ecoutez-moi, je vous prie.

Lorsqu'un roi d'Egypte (on ne sait lequel ni dans quel temps) fit traduire la Bible en grec, il croyait satisfaire ou sa curiosité, ou sa bienfaisance, ou sa politique; et, sans contredit, les véritables Israélites ne virent pas, sans un extrême déplaisir, cette loi vénérable jetée pour ainsi dire aux nations, et cessant de parler exclusivement l'idiôme sacré qui l'avait transmise dans toute son intégrité de Moïse à Eléazar.

Mais le Christianisme s'avançait, et les traducteurs de la Bible travaillaient pour lui en faisant passer les saintes écritures dans la

Digitized by Google

langue universelle ; en sorte que les apôtres et leurs premiers successeurs trouvèrent l'ouvrage fait. La version des Septante monta subitement dans toutes les chaires et fut traduite dans toutes les langues alors vivantes, qui la prirent pour texte.

Il se passe dans ce moment quelque chose de semblable sous une forme différente. Je sais que Rome ne peut souffrir la société biblique, qu'elle regarde comme une des machines les plus puissantes qu'on ait jamais fait jouer contre le Christianisme. Cependant qu'elle ne s'alarme pas trop : quand même la société biblique ne saurait ce qu'elle fait, elle n'en serait pas moins pour l'époque future précisément ce que furent jadis les Septante, qui certes se doutaient fort peu du Christianisme et de la fortune que devait faire leur traduction. Une nouvelle effusion de l'Esprit saint étant désormais au rang des choses les plus raisonnablement attendues, il faut que les prédicateurs de ce don nouveau puissent citer l'Ecriture sainte à tous les peuples. Les apôtres ne sont pas des traducteurs ; ils ont bien d'autres occupations ; mais la société biblique, instrument aveugle de la providence, prépare ces différentes

Digitized by Google

versions que les véritables envoyés expliqueront un jour en vertu d'une mission légitime (nouvelle ou primitive, n'importe) *qui chassera le doute de la cité de Dieu* (1); et c'est ainsi que les terribles ennemis de l'unité travaillent à l'établir.

LE COMTE.

Je suis ravi, mon excellent ami, que vos brillantes explications me conduisent moi-même à m'expliquer à mon tour d'une manière à vous convaincre que je n'ai pas au moins le très grand malheur de parler de ce que je ne sais pas.

Vous voudriez donc *qu'on eût d'abord l'extrême bonté* de vous expliquer *ce que c'est qu'un illuminé*. Je ne nie point qu'on n'abuse souvent de ce nom et qu'on ne lui fasse dire ce qu'on veut : mais si, d'un côté, on doit mépriser certaines décisions légères trop communes dans le monde, il ne faut pas non plus, d'autre part, compter pour rien je ne sais quelle désapprobation vague, mais générale, attachée à certains noms. Si celui

(1) *Fides dubitationem eliminet è civitate Dei.* (Huet. *v. imbecill. mentis humanæ*, lib. III, n° 15.)

Digitized by Google

d'*illuminé* ne tenait à rien de condamnable, on ne conçoit pas aisément comment l'opinion, constamment trompée, ne pourrait l'entendre prononcer sans y joindre l'idée d'une exaltation ridicule ou de quelque chose de pire. Mais puisque vous m'interpellez formellement de vous dire ce que c'est qu'un *illuminé*, peu d'hommes peut-être sont plus que moi en état de vous satisfaire.

En premier lieu, je ne dis pas que tout *illuminé* soit franc-maçon : je dis seulement que tous ceux que j'ai connus, en France surtout, l'étaient ; leur dogme fondamental est que le Christianisme, tel que nous le connaissons aujourd'hui, n'est qu'une véritable *loge bleue* faite pour le vulgaire ; mais qu'il dépend de *l'homme de désir* de s'élever de grade en grade jusqu'aux connaissances sublimes, telles que les possédaient les premiers Chrétiens qui étaient de véritables initiés. C'est ce que certains Allemands ont appelé le *Christianisme transcendental*. Cette doctrine est un mélange de platonisme, d'origénianisme et de philosophie hermétique, sur une base chrétienne.

Les connaissances surnaturelles sont le grand but de leurs travaux et de leurs espé-

Digitized by Google

rances ; ils ne doutent point qu'il ne soit possible à l'homme de se mettre en communication avec le monde spirituel, d'avoir un commerce avec les esprits et de découvrir ainsi les plus rares mystères.

Leur coutume invariable est de donner des noms extraordinaires aux choses les plus connues sous des noms consacrés: ainsi un *homme* pour eux est un *mineur*, et sa naissance, *émancipation*. Le péché originel s'appelle le *crime primitif ;* les actes de la puissance divine ou de ses agents dans l'univers s'appellent des *bénédictions*, et les peines infligées aux coupables, des *pâtiments*. Souvent je les ai tenus moi-même en *pâtiment*, lorsqu'il m'arrivait de leur soutenir que tout ce qu'ils disaient de vrai n'était que le catéchisme couvert de mots étranges.

J'ai eu l'occasion de me convaincre, il y a plus de trente ans, dans une grande ville France, qu'une certaine classe de ces illuminés avait des grades supérieurs inconnus aux initiés admis à leurs assemblées ordinaires; qu'ils avaient même un culte et des prêtres qu'ils nommaient du nom hébreu *cohen*.

Ce n'est pas au reste qu'il ne puisse y avoir et qu'il n'y ait réellement dans leurs ouvrages

Digitized by Google

des choses vraies, raisonnables et touchantes, mais qui sont trop rachetées par ce qu'ils y ont mêlé de faux et de dangereux, surtout à cause de leur aversion pour toute autorité et hiérarchie sacerdotales. Ce caractère est général parmi eux : jamais je n'y ai rencontré d'exception parfaite parmi les nombreux adeptes que j'ai connus.

Le plus instruit, le plus sage et le plus élégant des théosophes modernes, Saint-Martin, dont les ouvrages furent le code des hommes dont je parle, participait cependant à ce caractère général. Il est mort sans avoir voulu recevoir un prêtre ; et ses ouvrages présentent la preuve la plus claire qu'il ne croyait point à la légitimité du sacerdoce chrétien (1).

En protestant qu'il n'avait jamais douté de la sincérité de La Harpe dans sa conversion (et quel honnête homme pourrait en douter!), il ajoutait cependant *que ce littérateur célèbre ne lui paraissait pas s'être dirigé par les véritables principes* (2).

---

(1) Saint-Martin mourut en effet le 13 octobre 1804, sans avoir voulu recevoir un prêtre. (Mercure de France, 18 mars 1809. N°408, pag. 499 et suiv.)

(2) Le journal que l'interlocuteur vient de citer ne s'explique pas tout à fait dans les mêmes termes. Il est moins laconique et rend

Digitized by Google

Mais il faut lire surtout la préface qu'il a placée à la tête de sa traduction du livre des *Trois Principes*, écrit en allemand par *Jacob Bohme* : c'est là qu'après avoir justifié jusqu'à un certain point les injures vomies par ce fanatique contre les prêtres catholiques, il accuse notre sacerdoce en corps d'avoir trompé sa destination (1), c'est-à-dire, en d'autres termes, que Dieu n'a pas su établir dans sa religion un sacerdoce tel qu'il aurait dû être pour remplir ses vues divines. Certes c'est grand dommage, car cet essai ayant manqué, il reste bien peu d'espérance. J'irai cependant mon train, messieurs, comme si le Tout-Puissant avait réussi, et tandis que les *pieux disciples* de Saint-Martin, *dirigés*, sui-

---

mieux les idées de Saint-Martin. « En protestant, dit le journaliste, de « la sincérité de la conversion de La Harpe, il ajoutait cependant *qu'il « ne la croyait point dirigée par les véritables voies lumineuses.* » Ibid.

(*Note de l'éditeur.*)

(1) Dans la préface de la traduction citée, Saint-Martin s'exprime de la manière suivante :

« C'est à ce sacerdoce *qu'aurait dû appartenir* la manifestation de « toutes les merveilles et de toutes les lumières dont le cœur et l'es- « prit de l'homme auraient un si pressant besoin. » (Paris, 1802, in-8°, préface, pag. 3.)

Ce passage, en effet, n'a pas besoin de commentaire. Il en résulte à l'évidence qu'il n'y a point de sacerdoce, et que l'Evangile ne suffit pas *au cœur et à l'esprit de l'homme.*

Digitized by Google

vant la doctrine de leur maître, *par les véritables principes*, entreprennent de traverser les flots à la nage, je dormirai en paix dans cette barque qui cingle heureusement à travers les écueils et les tempêtes depuis mille huit cent neuf ans.

J'espère, mon cher sénateur, que vous ne m'accuserez pas de parler des illuminés sans les connaître. Je les ai beaucoup vus ; j'ai copié leurs écrits de ma propre main. Ces hommes, parmi lesquels j'ai eu des amis, m'ont souvent édifié ; souvent ils m'ont amusé, et souvent aussi.... mais je ne veux point me rappeler certaines choses. Je cherche au contraire à ne voir que les côtés favorables. Je vous ai dit plus d'une fois que cette secte peut être utile dans les pays séparés de l'Eglise, parce qu'elle maintient le sentiment religieux, accoutume l'esprit au dogme, le soustrait à l'action délétère de la réforme, qui n'a plus de bornes, et le prépare pour la réunion. Je me rappelle même souvent avec la plus profonde satisfaction que, parmi les illuminés protestants que j'ai connus en assez grand nombre, je n'ai jamais rencontré une certaine aigreur qui devrait être exprimée par un nom particulier, parce qu'elle ne ressem-

Digitized by Google

ble à aucun autre sentiment de cet ordre : au contraire, je n'ai trouvé chez eux que bonté, douceur et piété même, j'entends à leur manière. Ce n'est pas en vain, je l'espère, qu'ils s'abreuvent de l'esprit de saint François de Sales, de Fénélon, de sainte Thérèse : madame Guyon même, qu'ils savent par cœur, ne leur sera pas inutile. Néanmoins, malgré ces avantages, ou pour mieux dire, malgré ces compensations, l'illuminisme n'est pas moins mortel sous l'empire de notre Eglise et de la vôtre même, en ce qu'il anéantit fondamentalement l'autorité qui est cependant la base de notre système.

Je vous l'avoue, messieurs, je ne comprends rien à un système qui ne veut croire qu'aux miracles, et qui exige absolument que les prêtres en opèrent, sous peine d'être déclarés nuls. Blair a fait un beau discours sur ces paroles si connues de saint Paul : « Nous ne « voyons maintenant *les choses* que comme « dans un miroir et sous des images obscures (1). » Il prouve à merveille que si nous avions connaissance de ce qui se passe dans l'autre monde, l'ordre de celui-ci serait trou-

(1) *Videmus nunc per speculum in ænigmate.* (Epist. ad Cor. cap. XIII, 12.)

Digitized by Google

blé et bientôt anéanti ; car l'homme, instruit de ce qui l'attend, n'aurait plus le désir ni la force d'agir. Songez seulement à la brièveté de notre vie. Moins de trente ans nous sont accordés en commun : qui peut croire qu'un tel être soit destiné pour converser avec les anges ? Si les prêtres sont faits pour les communications, les révélations, les manifestations, etc., l'extraordinaire deviendra donc notre état ordinaire. Ceci serait un grand prodige ; mais ceux qui veulent des miracles sont les maîtres d'en opérer tous les jours. Les véritables miracles sont les bonnes actions faites en dépit de notre caractère et de nos passions. Le jeune homme qui commande à ses regards et à ses désirs en présence de la beauté est un plus grand thaumaturge que Moïse, et quel prêtre ne recommande pas ces sortes de prodiges ? La simplicité de l'Evangile en cache souvent la profondeur : on y lit : *S'ils voyaient des miracles, ils ne croiraient pas;* rien n'est plus profondément vrai. Les clartés de l'intelligence n'ont rien de commun avec la rectitude de la volonté. Vous savez bien, mon vieil ami, que certains hommes, s'ils venaient à trouver ce qu'ils cherchent, pourraient fort

Digitized by Google

bien devenir coupables au lieu de se perfectionner. Que nous manque-t-il donc aujourd'hui, puisque nous sommes les maîtres de bien faire? et que manque-t-il aux prêtres, puisqu'ils ont reçu la puissance d'intimer la loi et de pardonner les transgressions?

Qu'il y ait des mystères dans la Bible, c'est ce qui n'est pas douteux; mais à vous dire la vérité, peu m'importe. Je me soucie fort peu de savoir ce que c'est qu'un *habit de peau*. Le savez-vous mieux que moi, vous, qui travaillez à le savoir? et serions-nous meilleurs si nous le savions? Encore une fois, cherchez tant qu'il vous plaira : prenez garde cependant de ne pas aller trop loin, et de ne pas vous tromper en vous livrant à votre imagination. Il a bien été dit, comme vous le rappelez : *Scrutez les Ecritures ;* mais comment et pourquoi? Lisez le texte : *Scrutez les Ecritures, et vous y verrez qu'elles rendent témoignage de moi.* (Jean. V, 39.) Il ne s'agit donc que de ce fait déjà certain, et non de recherches interminables pour l'avenir qui ne nous appartient pas. Et quant à cet autre texte, *les étoiles tomberont*, ou pour mieux dire, *seront tombantes ou défaillantes*, l'évangéliste ajoute immédiatement, que *les*

Digitized by Google

vertus du ciel sont ébranlées, expressions qui ne sont que la traduction rigoureuse des précédentes. Les étoiles tombantes que vous voyez dans les belles nuits d'été n'embarassent, je vous l'avoue, guère plus mon intelligence. Revenons maintenant....

LE CHEVALIER.

Non pas, s'il vous plaît, avant que j'aie fait une petite querelle à notre bon ami sur une proposition qui lui est échappée. Il nous a dit en propres termes : *Vous n'avez plus de héros ;* c'est ce que je ne puis passer. Que les autres nations se défendent comme elles l'entendront; moi je ne cède point sur l'honneur de la mienne. Le prêtre et le chevalier français sont parents, et l'un est comme l'autre *sans peur et sans reproche*. Il faut être juste, messieurs : je crois que, pour la gloire de l'intrépidité sacerdotale, la révolution a présenté des scènes qui ne le cèdent en rien à tout ce que l'histoire ecclésiastique offre de plus brillant dans ce genre. Le massacre des Carmes, celui de Quiberon, cent autres faits particuliers retentiront à jamais dans l'univers

Digitized by Google

LE SÉNATEUR.

Ne me grondez pas, mon cher chevalier; vous savez, et votre ami le sait aussi, que je suis à genoux devant les glorieuses actions qui ont illustré le clergé français pendant l'épouvantable période qui vient de s'écouler. Lorsque j'ai dit : *Vous n'avez plus de héros*, j'ai parlé en général et sans exclure aucune noble exception : j'entendais seulement indiquer un certain affaiblissement universel que vous sentez tout aussi bien que moi ; mais je ne veux point insister, et je vous rends la parole, M. le comte.

LE COMTE.

Je réponds donc, puisque vous le voulez l'un et l'autre. Vous attendez un grand événement : vous savez que, sur ce point, je suis totalement de votre avis, et je m'en suis expliqué assez clairement dans l'un de nos premiers entretiens. Je vous remercie de vos réflexions sur ce grand sujet, et je vous remercie en particulier de l'explication si simple, si naturelle, si ingénieuse du *Pollion* de Virgile, qui me semble tout à fait *acceptable* au tribunal du sens commun.

Digitized by Google

Je ne vous remercie pas moins de ce que vous me dites sur la société biblique. Vous êtes le premier penseur qui m'ayez un peu réconcilié avec une institution qui repose tout entière sur une erreur capitale; car ce n'est point la *lecture*, c'est l'enseignement de l'Ecriture sainte qui est utile : la douce colombe, avalant d'abord et triturant à demi le grain qu'elle distribue ensuite à sa couvée, est l'image naturelle de l'Eglise expliquant aux fidèles cette parole écrite, qu'elle a mise à leur portée. Lue sans notes et sans explication, l'Ecriture sainte est un poison. La société biblique est une œuvre protestante, et, comme telle, vous devriez la condamner ainsi que moi; d'ailleurs, mon cher ami, pouvez-vous nier qu'elle ne renferme, je ne dis pas seulement une foule d'indifférents, mais de sociniens même, de déistes achevés, je dis plus encore, d'ennemis mortels du Christianisme ?.. Vous ne répondez pas.... on ne saurait mieux répondre.... Voilà cependant, il faut l'avouer, de singuliers propagateurs de la foi ! Pouvez-vous nier de plus les alarmes de l'église anglicane, quoiqu'elle ne les ait point encore exprimées formellement ? Pouvez-vous ignorer que les *vues secrètes* de cette société ont

Digitized by Google

été discutées avec effroi dans une foule d'ouvrages composés par des docteurs anglais? Si l'église anglicane, qui renferme de si grandes lumières, a gardé le silence jusqu'à présent, c'est qu'elle se trouve placée dans la pénible alternative, ou d'approuver une société qui l'attaque dans ses fondements, ou d'abjurer le dogme insensé et cependant fondamental du Protestantisme, le *jugement particulier*. Il y aurait bien d'autres objections à faire contre la société biblique, et la meilleure c'est vous qui l'avez faite, M. le sénateur; *en fait de prosélytisme, ce qui déplaît à Rome ne vaut rien*. Attendons l'effet qui décidera la question. On ne cesse de nous parler du nombre des *éditions;* qu'on nous parle un peu de celui des *conversions*. Vous savez, au reste, si je rends justice à la bonne foi qui se trouve disséminée dans la société, et si je vénère surtout les grands noms de quelques protecteurs! Ce respect est tel, que souvent je me suis surpris argumentant contre moi-même sur le sujet qui nous occupe dans ce moment, pour voir s'il y aurait moyen de transiger avec l'intraitable logique. Jugez donc si j'embrasse avec transport le point de vue ravissant et tout nouveau sous lequel vous me

Digitized by Google

faites apercevoir dans un prophétique lointain l'effet d'une entreprise qui, séparée de cet espoir consolateur, épouvante la religion au lieu de la réjouir. . . . . .
. . . . . .

Cætera desiderantur.

FIN DU ONZIÈME ET DERNIER ENTRETIEN.

Digitized by Google

NOTES DU ONZIÈME ENTRETIEN.

N° I.

(Page 270... La nation française devait être le grand instrument de la plus grande des révolutions.)

On ne lira pas sans intérêt le passage suivant d'un livre allemand intitulé : *Die Siegesgeschichte der christlichen Religion in einer gemeinnützigen Erklarung der Offenbarung Johannis*. Nüremberg, 1799, in-8°. L'auteur anonyme est fort connu en Allemagne, mais nullement en France, que je sache du moins. Son ouvrage mérite d'être lu par tous ceux qui en auront la patience. A travers les flots d'un fanatisme qui fait peur, *erat quod tollere velles*. Voici donc le passage, qui est très analogue à ce que vient de dire l'interlocuteur.

« Le second ange qui crie : *Babylone est tombée*, est *Jacob Bohme*. « Personne n'a prophétisé plus clairement que lui sur ce qu'il appelle « *l'ère des lis* (LILIENZEIT). » Tous les chapitres de son livre crient : « Babylone est tombée ! sa prostitution est tombée ; *le temps des lis* « *est arrivé*. » (*Ibid.*, ch. XIV, v, VIII, pag. 421.)

« Le roi Louis XVI avait mûri dans sa longue captivité, et il était « devenu *une gerbe parfaite*. Lorsqu'il fut monté sur l'échafaud, il leva « les yeux au ciel et dit comme son rédempteur : *Seigneur, pardonnez à* « *mon peuple*. Dites, mon cher lecteur, si un homme peut parler ainsi « sans être pénétré (*durchgedrungen*) de l'esprit de Jésus-Christ ! Après « lui des millions d'innocents ont été moissonnés et rassemblés *dans la* « *grange* par l'épouvantable révolution. La moisson a commencé par le « champ français, et de là elle s'étendra sur tout le champ du Seigneur « dans la chrétienté. Tenez-vous donc près, priez et veillez. (Page 4..9.

Digitized by Google

« Cette nation (la française) était en Europe la première en tout : il « n'est pas étonnant que la première aussi elle ait été mûre dans tous « les sens. Les deux anges moissonneurs commencent par elle, et lorsque la moisson sera prête dans toute la chrétienté, alors le Seigneur « paraîtra et mettra fin à toute moisson et à tout pressurage sur la terre. » (*Ibid.*, pag. 431.)

Je ne saurais dire pourquoi les docteurs protestants ont en général un grand goût pour la fin du monde. Bengel, qui écrivait il y a soixante ans à peu près, en comptant, par les plus doctes calculs, les années de la *bête* depuis l'an 1150, trouvait qu'elle devait être anéantie précisément en l'année 1796. (*Ibid.*, pag. 433.)

L'anonyme que je cite nous dit d'une manière bien autrement péremptoire : « Il ne s'agit plus de bâtir des palais et d'acheter des terres « pour sa postérité ; *il ne nous reste plus de temps pour cela.* » (*Ibid.*, pag. 433.)

Toutes les fois qu'on a fait, depuis la naissance de leur secte, un peu trop de bruit dans le monde, ils ont toujours cru qu'il allait finir. Déjà, dans le XVIe siècle, un jurisconsulte allemand réformé, dédiant un livre de jurisprudence à l'électeur de Bavière, s'excusait sérieusement dans la préface, d'avoir entrepris un ouvrage profane *dans un temps où l'on touchait visiblement à la fin du monde*. Ce morceau mérite d'être cité dans la langue originale; une traduction n'aurait point de grâce.

In hoc imminente rerum humanarum occasu, circumactâque jam ferme præcipitantis ævi periodo, frustra tantum laboris impenditur in his politicis studiis paulò post desituris... Quum vel universa mundi machina suis jam fessa fractaque laboribus, et effecta senio, hâc hominum flagitiis velut morbis confecta lethalibus ad eamdem ἀπολύτρωσιν, si unquam aliàs, certe nunc imprimis *quadam ἀποκορδοκία feratur et anhelet. Accedit miserrima, quæ præ oculis est Reip. fortuna, et inenarrabiles ὀδύνας Ecclesiæ* hoc in extremo seculorum agone *durissimis angoribus et sævissimis doloribus laceratæ.*

(Matth. Wesembecii præf. in Paratitlas.)

II.

(Page 271.... Son *Pollion*, qui fut depuis traduit en assez beaux vers grecs, et lu dans cette langue au concile de Nicée.)

Digitized by Google

Il n'y a rien de plus curieux que ce que le célèbre Heyne a écrit sur le *Pollion*. Il cite de bonne foi une foule d'auteurs anciens et nouveaux qui ont vu quelque chose d'extraordinaire dans cette pièce, ce qui ne l'empêche pas néanmoins de dire : *Je ne vois rien de plus vain et de plus nul que cette opinion* (1). Mais quelle *opinion?* Il s'agit d'un *fait*. Si quelqu'un a cru que Virgile était immédiatement inspiré, voilà ce qu'on nomme une *opinion* dont on peut se moquer si l'on veut; mais ce n'est pas de quoi il s'agit : veut-on nier qu'à la naissance du Sauveur l'univers ne fût dans l'attente de quelque grand événement? Non, sans doute, la chose n'est pas possible, et le docte commentateur convient lui-même que *jamais la fureur des prophéties ne fut plus forte qu'à cette époque* (2), *et que, parmi ces prophéties, il en était une qui promettait une immense félicité;* il ajoute que Virgile *tira bon parti de ces oracles* (3). C'est en vain que Heyne, pour changer l'état de la question, nous répète les réflexions banales *sur le mépris des Romains* pour les superstitions judaïques (4); car, sans lui demander ce qu'il entend par les superstitions judaïques, ceux qui auront lu attentivement ces entretiens auront pu se convaincre que le système religieux des Juifs ne manquait à Rome ni de connaisseurs, ni d'approbateurs, ni de partisans déclarés, même dans les plus hautes classes. Nous tenons encore de Heyne qu'*Hérode était l'ami particulier et l'hôte de Pollion; et que Nicolas de Damas, très habile homme, qui avait fait les affaires de ce même Hérode et qui était un favori d'Auguste, avait bien pu instruire ce prince des opinions judaïques.* Il ne faut donc pas croire les Romains si étrangers à l'histoire et à la croyance des Hébreux; mais encore une fois ce n'est pas de quoi il s'agit. Croyait-on à l'époque marquée *qu'un grand événement allait éclore? Que l'Orient l'emporterait? Que des hommes partis de la Judée assujettiraient le monde?* Parlait-on de tous côtés *d'une femme auguste, d'un enfant miraculeux prêt à descendre du ciel,*

---

(1) *Nihil tamen istâ opinione esse potest levius, et certis rerum argumentis magis destitutum.* (Heyne, sur la IVe églogue, dans son édition de Virgile. Londres, 1793; in-8o, tom. I, pag. 72.

(2) *Nullo tamen tempore vaticiniorum insanius fuit studium.* (Ibid., pag. 73.)

(3) *Unum fuit aliquod* (Sibyllinum oraculum) *quod magnam aliquam futuram felicitatem promitteret.* (Ibid., pag. 74.) Hoc itaque oraculo et vaticinio seu commento ingenioso commodè *usus est Virgilius.* (Ibid., pag. 74.)

(4) Ibid., pag. 73.

Digitized by Google

pour ramener l'âge d'or sur la terre, etc.? Oui, il n'y a pas moyen de contester ces faits : Tacite, Suétone, leur rendent témoignage. *Toute la terre croyait toucher au moment d'une révolution heureuse; la prédiction d'un conquérant qui devait asservir l'univers à sa puissance, embellie par l'imagination des poètes, échauffait les esprits jusqu'à l'enthousiasme; avertis par les oracles du paganisme, tous les yeux étaient tournés vers l'Orient d'où l'on attendait ce libérateur. Jérusalem s'éveillait à des bruits si flatteurs*, etc. (1).

C'est en vain que l'irréligion obstinée interroge toutes les généalogies romaines pour leur demander en grâce de vouloir bien nommer l'enfant célébré dans le *Pollion*. Quand cet enfant se trouverait, il en résulterait seulement que Virgile, pour faire sa cour à quelque grand personnage de son temps, appliquait à un nouveau-né les prophéties de l'Orient; mais cet enfant n'existe pas, et quelques efforts qu'aient faits les commentateurs, jamais ils n'ont pu en nommer un auquel les vers de Virgile s'adaptent sans violence. Le docteur Lowth surtout (*De sacrâ poesi Hebræorum*) ne laisse rien à désirer sur ce point intéressant.

De quoi s'agit-il donc, et sur quoi dispute-t-on? Heyne a eu des successeurs qui ont beaucoup renchéri sur lui. Plaignons des hommes (je n'en nomme aucun) furieux contre la vérité, qui, sans foi et sans conscience, changent l'état d'une question toute claire pour chercher des difficultés où il n'y en a point, et s'amusent à réfuter doctement ce que nous ne disons pas, pour se consoler de ne pouvoir réfuter ce que nous disons.

III.

Page 275. Jamais l'homme n'aurait recouru aux oracles, jamais il n'aurait pu les imaginer, s'il n'était parti d'une idée primitive, etc.)

Il n'y a rien de si connu que le traité de Plutarque *De la cessation des oracles*. Il y a des vers de Lucain qui ne paraissent pas aussi connus, et qui méritent cependant de l'être. Ce sont de ces choses qu'il faut abandonner aux réflexions du lecteur accoutumé à faire le *départ* des vérités.

---

(1) Sermons du P. Elisée.

Digitized by Google

. . . . . Non ullo sæcula dono
Nostra carent majore Deûm, quàm Delphica sedes
Quòd siluit, postquàm reges timuêre futura
Et Superos vetuêre loqui. . . . . .
. . . . . Tandem conterrita virgo
Confugit ad tripodas. . . . . .
. . . . . Mentemque priorem
Expulit, atque hominem toto sibi cedere jussit
Pectore. . . . . .

Puis il ajoute sur l'esprit prophétique en général :

. . . . . Nec tantùm prodere vati
Quantùm scire licet : venit ætas omnis in unam
Congeriem, miseramque premunt tot sæcula pectus,
Tanta patet rerum series, atque omne futurum
Nititur in lucem. . . . . .

(*Luc.* Phars. V, 97, 189.)

IV.

(Page 277. Machiavel est le premier homme de ma connaissance qui ait avancé cette proposition.)

Le morceau de Machiavel sur les prophéties mérite en effet grande attention : « *D'onde ei si nasca io non sò*, etc., c'est-à-dire :

« Je ne saurais en donner la raison ; mais c'est un fait attesté par « toute l'histoire ancienne et moderne, que jamais il n'est arrivé de « grand malheur dans une ville ou dans une province qui n'ait été « prédit par quelques devins ou annoncé par des révélations, des pro- « diges ou autres signes célestes. Il serait fort à désirer que la cause « en fût discutée par des hommes instruits dans les choses naturelles et « surnaturelles, avantage que je n'ai point. Il peut se faire que notre at- « mosphère étant, comme l'ont cru certains philosophes (1), habitée par « une foule d'esprits qui prévoient les choses futures par les lois mêmes « de leur nature, ces intelligences, qui ont pitié des hommes, les avertis-

(1) C'était un dogme pythagoricien, *εἶναι πάντα τον ἀέρα ψύχων ἐμπλεων* (Laert. in Pyth.) *Il y a en l'air*, dit Plutarque, *des natures grandes et puissantes, au demeurant malignes et mal accointables.* (Plut. de Iside et Osiride, cap. XXIV, trad. d'Amyot.) Saint Paul, avant Plutarque, avait consacré cette antique croyance (Ephes. II, 2.)

Digitized by Google

« sent par ces sortes de signes, afin qu'ils puissent se tenir sur leurs « gardes. Quoi qu'il en soit, le fait est certain, et toujours après ces « annonces, on voit arriver des choses nouvelles et extraordinaires. » (Mach. Disc. sur Tite-Live, I, 56.)

Entre mille preuves de cette vérité, l'histoire d'Amérique en présente une remarquable : « Si l'on en croit les premiers historiens es- « pagnols et les plus estimés, il y avait parmi les Américains une opi- « nion presque universelle que quelque grande calamité les menac- « çait et leur serait apportée par une race de conquérants redouta- « bles, venant des régions de l'Est pour dévaster leur contrée, etc. » (Robertson, Hist. de l'Amérique, tom. III, in-12; liv. V, pag. 39.)

Ailleurs, le même historien rapporte le discours de Montézuma aux grands de son empire : « Il leur rappelle les traditions et les prophé- « ties qui annonçaient depuis longtemps l'arrivée d'un peuple *de la « même race qu'eux, et qui devait prendre possession du pouvoir su- « prême.* » (*Ibid.* p. 123, sur l'année 1520.)

On peut voir à la page 103, A. 1519, l'opinion de Montézuma sur les Espagnols. La lecture du célèbre Solis ne laisse aucun doute sur ce fait.

Les traditions chinoises tiennent absolument le même langage. On lit dans le Chouking ces paroles remarquables : *Quand une famille s'approche du trône par ses vertus, et qu'une autre est prête à en descendre en punition de ses crimes, l'homme parfait en est instruit par des signes avant-coureurs.* (Mémoires sur les Chinois, in-4°, tom. I, p. 482.)

Les missionnaires ont placé sous ce texte la note suivante.

« L'opinion que les prodiges et les phénomènes annoncent les gran- « des catastrophes, le changement des dynasties, les révolutions dans « le gouvernement, est générale parmi nos lettrés. Le *Tien*, disent-ils, « d'après le *Chouking* et autres anciens livres, ne frappe jamais de « grands coups sur une nation entière sans l'inviter à la pénitence par « des signes sensibles de sa colère. » *Ibid.*

Nous avons vu que le plus grand évènement du monde était universellement attendu. De nos jours, la révolution française a fourni un exemple des plus frappants de cet esprit prophétique qui annonce constamment les grandes catastrophes. Depuis l'épître dédicatoire de Nostradamus au roi de France (qui appartient au XVIe siècle), jusqu'au fameux sermon du père Beauregard ; depuis les vers d'un anonyme, destinés au fronton de Sainte-Geneviève, jusqu'à la chanson de M. de Lisle,

Digitized by Google

je ne crois pas qu'il y ait eu de grand évènement annoncé aussi clairement et de tant de côtés. Je pourrais accumuler une foule de citations : je les supprime, parce qu'elles sont assez connues et parce qu'elles allongeraient trop cette note.

Cicéron, examinant la question de savoir pourquoi nous sommes instruits dans nos songes de plusieurs évènements futurs (jamais l'antiquité n'a douté de ce fait), en rapporte trois raisons d'après le philosophe grec Posidonius : 1° L'esprit humain prévoit plusieurs choses sans aucun secours extérieur, en vertu de sa parenté avec la nature divine ; 2° l'air est plein d'esprits immortels qui connaissent ces choses et les font connaître ; 3° les dieux enfin les révèlent immédiatement (1). En faisant abstraction de la troisième explication, qui rentre pour nous dans la seconde, on retrouve ici la pure doctrine de Pythagore et de saint Paul.

V.

(Page 276... Et par delà l'éternité.

In æternum et ultrà.
(Exode, XV, 18. Miserè, IV, 5.)

Au-delà des temps et des âges,
Au-delà de l'éternité.
(RACINE, *Esther*, dern. vers.)

Un habile critique français n'aime pas trop cette expression : « On « ne conçoit pas, dit-il, qu'il y ait quelque chose au-delà de l'éter- « nité. Cette expression ne serait point à l'abri de la critique, si elle « n'était pas autorisée par l'Ecriture. *Dominus regnabit in æternum et* « *ultra.* » (Geoffroi, sur le texte de Racine qu'on vient de lire.)

Mais Bourdaloue est d'un autre avis : « Par delà l'éternité, dit-il, « *expression divine et mystérieuse.* » (Troisième sermon sur la Purification de la Vierge, troisième partie.) Et la bonne madame Guyon a dit aussi : *Dans les siècles des siècles* ET AU-DELA. (Disc. chrét. XLVI, n° 1.)

---

(1) Cic., de Div. I

Digitized by Google

VI.

(Page 279. S'il y a quelque chose d'évident pour l'esprit humain non préoccupé, c'est que les mouvements de l'univers ne peuvent s'expliquer par des lois mécaniques.)

A ces idées, je me permettrai d'en ajouter ici quelques-unes que je donne seulement comme de simples doutes ; car il n'est permis de se montrer dogmatique que lorsqu'on a le droit de ne pas douter : or, ce droit ne nous appartient que dans les choses qui ont fait l'objet principal de nos études. N'étant donc point mathématicien, j'exprimerai avec réserve et sans prétention des doutes qui ne sont pas toujours à mépriser, puisqu'il n'y a pas de science qui ne doive rendre compte à la métaphysique et répondre à ses questions.

Le mot d'*attraction* est évidemment faux pour exprimer le système du monde. Il eût fallu en trouver un qui exprimât la combinaison des deux forces : car j'ai autant et même plus de droit d'appeler un Newtonien *tangentiaire* qu'*attractionaire*. Si l'attraction seule existait, toute la matière de l'univers ne serait qu'une masse inerte et immobile. La force tangentielle, qu'on emploie pour expliquer les mouvements cosmiques, n'est qu'un mot mis à la place d'une chose. Cette question n'étant point une de celles qu'il est impossible de pénétrer, la réserve à cet égard serait un tort. Ce n'est pas que, dans une foule de livres, on ne nous dise : *Qu'il est superflu de se livrer à ces sortes de recherches ; que les premières causes sont inabordables ; qu'il suffit à notre faible intelligence d'interroger l'expérience et de connaître les faits, etc.* Mais il ne faut pas être la dupe de cette prétendue modestie. Toutes les fois qu'un savant du dernier siècle prend le ton humble et semble craindre de décider, on peut être sûr qu'il voit une vérité qu'il voudrait cacher. Il ne s'agit nullement ici d'un mystère qui nous impose le silence ; nous avons au contraire toutes les connaissances qu'exige la solution du problème. Nous avouons que *tout mouvement est un effet :* et nous savons de plus que l'origine du mouvement ne saurait se trouver que dans l'esprit ; ou, comme disaient les anciens si souvent cités dans cet ouvrage : *Que le principe de tout mobile ne doit être cherché que dans l'immobile.* Ceux qui ont dit que *le mouvement est essentiel à la matière* ont d'abord commis un grand crime, celui de parler

Digitized by Google

contre leur conscience ; car je ne crois pas qu'il y ait d'homme sensé qui ne soit persuadé du contraire, ce qui les rend absolument inexcusables : et de plus on peut les soupçonner légitimement de ne pas savoir ce qu'ils affirment. En effet, celui qui affirme d'une manière abstraite que le mouvement est essentiel à la matière n'affirme rien du tout ; car il n'y a point de mouvement abstrait et réel : tout mouvement est un mouvement particulier qui produit son effet. Il ne s'agit donc point de savoir *si le mouvement est essentiel à la matière ;* mais si le mouvement, ou la suite ou l'ensemble des mouvements qui doivent produire, par exemple un minéral, une plante, un animal, etc., sont essentiels à la matière ; si l'idée de la matière emporte *nécessairement* celle d'*une* émeraude, d'*un* rossignol, d'*un* rosier, et même de cette émeraude, de ce rosier, de ce rossignol individuel, etc. : ce qui devient l'excès du ridicule. Il n'y a point dans la nature de mouvement aveugle ou de *turbulence ;* tout mouvement a un but et un résultat de destruction ou d'organisation, en sorte qu'on ne peut soutenir le mouvement essentiel sans affirmer en même temps les *résultats* essentiels : or, le mouvement se trouvant ainsi évidemment et nécessairement joint à l'intention, il s'ensuit qu'en supposant le mouvement essentiel de la matière, on admet l'*intention essentielle et nécessaire ;* c'est-à-dire qu'on ramène l'*esprit* par l'argument même qui voudrait s'en débarrasser.

Lorsque le sytème newtonien parut dans l'univers, il plut au siècle, bien moins par sa vérité, qui était encore discutée, que par l'appui qu'il semblait donner aux opinions qui allaient distinguer à jamais ce siècle fatal. *Cotes*, dans la fameuse préface qu'il mit à la tête du livre des *Principes*, se hâta d'avancer *que l'attraction était essentielle à la matière ;* mais l'auteur du système fut le premier à désavouer son illustre élève. Il déclara publiquement qu'il n'avait jamais entendu soutenir cette proposition, et même il ajouta *qu'il n'avait jamais vu la préface de Cotes* (1).

Dans la préface même de son fameux livre, Newton déclare solen-

---

(1) La chose paraît incroyable ; et cependant rien n'est plus vrai, à moins qu'on ne suppose, ce qui n'est pas permis, que Newton en a imposé ; car dans ses lettres théologiques au docteur Bentley, il dit expressément, en parlant de la préface de *Cotes*, « qu'il ne l'a jamais lue ni même vue. (*Newton*, non vidit.) » C'est de ce *Cotes*, emporté à la fleur de son âge, que Newton fit cette superbe oraison funèbre : — *Si Cotes avait vécu, nous aurions su quelque chose.*

Digitized by Google

nellement et à diverses reprises *que son système ne touche point à la physique ; qu'il n'entend attribuer aucune force aux centres; en un mot, qu'il n'entend point sortir du cercle des mathématiques* (quoiqu'il semble assez difficile de comprendre cette sorte d'abstraction).

Les Newtoniens, ne cessant de parler de *physique celeste*, semblent se mettre ainsi en opposition directe avec leur maître, qui a toujours exclu de son système toute idée physique, ce qui m'a paru toujours très remarquable.

De là encore cette autre contradiction frappante parmi les Newtoniens; car ils ne cessent de dire que l'attraction n'est pas un système, mais un fait; et cependant quand ils en viennent à la pratique, c'est bien un *système* qu'ils défendent. Ils parlent *des deux forces* comme de quelque chose de réel, et véritablement, si l'attraction n'était pas un système, elle ne serait rien, puisque tout se réduirait au fait ou à l'observation.

Dernièrement encore (1819) l'Académie royale de Paris a demandé: *Si l'on pouvait fournir, par la théorie seule, des tables de la lune aussi parfaites que celles qui ont été construites par l'observation.*

Il y a donc encore un doute sur ce point, et le simple bon sens étranger aux profonds calculs serait tenté de croire que l'attraction n'est que l'*observation représentée par des formules;* ce que je n'affirme point cependant, car je n'entends point sortir de ce ton de réserve auquel j'ai protesté de m'astreindre rigoureusement.

Il y a cependant des choses certaines indépendamment de tout calcul : il est certain, par exemple, que les Newtoniens ne doivent point être écoutés lorsqu'ils disent : *Qu'ils ne sont point obligés de nommer la force qui agite les astres, et que cette force est un fait.* Je le répète, gardons-nous de la philosophie moderne toute les fois qu'elle s'incline respectueusement et qu'elle dit : *Je n'ose pas avancer :* c'est une marque certaine qu'elle voit devant elle une vérité qu'elle craint. Le mouvement des astres n'est pas plus mystérieux qu'un autre : tout mouvement naissant d'un mouvement antécédent jusqu'à ce qu'on arrive à une volonté, l'astre ne peut être mû que par une impulsion mécanique, s'il est au rang des mouvements secondaires, ou par une volonté, s'il est considéré comme mouvement primitif. Les Newtoniens sont donc obligés de nous dire quel est le moteur matériel qu'ils ont chargé de con-

Digitized by Google

duire les astres dans le vide; et en effet ils ont appelé à leur secours je ne sais quel *éther* ou fluide merveilleux, pour maintenir l'honneur du mécanisme, et l'on peut voir dans ce genre l'excès de la déraison humaine dans les ouvrages de Lesage, de Genève. De pareils systèmes ne sont pas même dignes d'une réfutation. Cependant ils sont précieux sous un certain rapport, en ce qu'ils montrent le désespoir de ces sortes de philosophes qui sauraient bien appuyer leurs opinions de quelque supposition un peu tolérable, si elle existait.

Nous voici donc nécessairement portés à la cause immatérielle, et il ne s'agit plus que de savoir si nous devons admettre une cause seconde ou remonter immédiatement à la première; mais dans l'un et l'autre cas, que deviennent *les forces* et leur combinaison, et tout le système mécanique? les astres tournent parce qu'une intelligence les fait tourner. Si l'on veut représenter tous les mouvements par des nombres, on y parviendra parfaitement, je le suppose; mais rien n'est plus indifférent à l'existence du principe nécessaire.

Si je tourne en rond dans une plaine, et que des observateurs lointains disent *que je suis agité par deux forces*, etc., ils sont bien les maîtres, et leurs calculs seront incontestables. Le fait est cependant que *je tourne parce que je veux tourner*.

Il faut encore se rappeler ici ce qu'a dit Newton (1) sur l'indispensable distinction des possibilités physiques ou simplement théoriques et métaphysiques.

Peut-on, disait-il, *imaginer dix mille aiguilles debout sur une glace polie?* Sans doute, il ne s'agit que de la simple théorie. Il suffit de les supposer toutes parfaitement d'aplomb; pourquoi tomberaient-elles d'un côté plus que d'un autre? mais si nous entrons dans le cercle physique, on ne sait plus imaginer rien d'aussi impossible.

Il en est absolument de même du système du monde : cette machine immense peut-elle être réglée par des forces aveugles? sans doute encore, sur le papier, avec des formules algébriques et des figures; mais dans la réalité, nullement. Nous sommes ramenés *aux aiguilles*. Sans une intelligence opérante ou coopérante, l'ordre n'est plus possible. En un mot, le système physique est physiquement impossible.

---

(1) *Voyez* encore ses *Lettres théologiques* au docteur Bentley.

Digitized by Google

Il ne nous reste donc qu'à choisir, comme je l'ai dit, entre l'intelligence première et l'intelligence créée.

Mais entre ces deux suppositions, il n'y a pas moyen de délibérer longtemps; la raison et les traditions antiques, qu'on néglige infiniment trop dans notre siècle, nous auront bientôt décidés.

En suivant ces idées, on comprendra comment le Sabéisme fut la plus ancienne des idolâtries;

Pourquoi on attribua une divinité à chaque planète, qui la présidait et semblait s'amalgamer avec elle en lui donnant son nom;

Pourquoi la planète, satellite de la terre (chose parfaitement ignorée des hommes qui vécurent depuis les temps primitifs), pourquoi, dis-je, cette planète, à la différence des autres, était présidée, suivant eux, par une divinité qui appartenait encore à la terre et *aux enfers* (1);

Pourquoi ils croyaient qu'il y avait autant de métaux que de planètes, chacune d'elles donnant son nom et son signe à l'un des métaux (2);

Pourquoi Job attestait le Seigneur qu'il n'avait jamais approché la main de sa bouche en regardant les astres (3);

Pourquoi les prophètes emploient si souvent l'expression d'*armée des cieux* (4);

Pourquoi Origène disait *que le soleil, la lune et les étoiles offrent des*

---

(1) Tergeminamque Hecaten, tria virginis ora Dianæ.
(*Virg.* Æn. IV, v. 511.)

(2) Il y avait jadis sept planètes et sept métaux : il est singulier que, de nos jours, le nombre des uns et des autres ait augmenté en même proportion, car nous connaissons 28 planètes ou satellites, et 28 métaux. (Journ. de phys. Travaux et progrès dans les sciences naturelles pendant l'année 1809, cités dans le *Journal de Paris*, du 4 avril 1810, pag. 672, 673, n. 4.)

Ce qui n'est pas moins singulier, c'est qu'il y a des demi-planètes comme il y a des demi-métaux, car les astéroïdes sont des demi-planètes.

Il reste aussi toujours sept planètes à *l'usage de l'homme* comme sept métaux.

(3) Job. XXXI, 26, 27, 28.

(4) *Exercitus cœli te adorat.* (II. Esdras IX, 6).... *Omnis militia cœlorum.* (Isaïe XXXIV, 4.) — *Militiam cœli.* (Jérém. VIII, 2.) — *Adoraverunt universam militiam cœli.* (Reg. lib. IV, XVII, 16.)

Digitized by Google

prières au Dieu suprême par son Fils unique....; qu'ils aiment mieux nous voir adresser directement nos prières à Dieu, que si nous les adressions à eux, en *divisant ainsi la puissance de la prière humaine* (1);

Pourquoi Bossuet se plaignait de l'aveuglement et de la grossièreté de ces hommes *qui ne veulent jamais comprendre* ces génies patrons des nations et moteurs de tout l'univers?

A cette masse imposante de traditions antiques, il faut ajouter toute la théorie de l'astrologie judiciaire, qui a déshonoré sans doute l'esprit humain comme l'idolâtrie, mais qui sans doute aussi tient comme l'idolâtrie à des vérités du premier ordre, qui nous ont été depuis soustraites comme inutiles ou dangereuses, ou que nous ne savons plus reconnaître sous des formes nouvelles.

Tout nous ramène donc à l'incontestable vérité que le système du monde est inexplicable et impossible par des moyens mécaniques. De savoir ensuite comment cette vérité peut s'accorder avec les théories mathématiques, c'est ce que je ne décide point, craignant par-dessus tout de sortir du cercle des connaissances qui m'appartiennent : mais la vérité que j'ai exposée étant incontestable, et nulle vérité ne pouvant être en contradiction avec une autre, c'est aux théoriciens en titre à se tirer de cette difficulté. — *Ipsi viderint.*

La première fois que l'esprit religieux s'emparera d'un grand mathématicien, il arrivera très-sûrement une révolution dans les théories astronomiques.

Je ne sais si je me trompe, mais cette espèce de despotisme, qui est le caractère distinctif des savants modernes, n'est propre qu'à retarder la science. Elle repose aujourd'hui tout entière sur de profonds calculs à la portée d'un très-petit nombre d'hommes. Ils n'ont qu'à

---

(1) Ἡμῶν τὴν εὐκτικὴν δυνάμιν. (Orig. adv. Cels. lib. V. — « Celse suppose que nous comptons pour rien le soleil, la lune et les étoiles, tandis que nous avouons : *Qu'ils attendent aussi la manifestation des enfants de Dieu, qui sont maintenant assujettis à la vanité des choses matérielles, à cause de celui qui les y a assujettis.* (Rom. VIII, 19, seqq.) Si, parmi les innombrables choses que nous disons sur ces astres, Celse avait seulement entendu : *Louez-le, ô vous, étoiles et lumière !* ou bien, *louez-le, cieux des cieux !* (Ps. CXLVIII, 3, 4.), il ne nous accuserait pas de compter pour rien de si grands panégyristes de Dieu. » (Orig., *ibid.* V.)

Digitized by Google

s'entendre pour imposer silence à la foule. Leurs théories sont devenues une espèce de religion ; le moindre doute est un sacrilége.

Le traducteur anglais de toutes les œuvres de Bacon, le docteur Schaw, a dit, dans une de ses notes dont il n'est plus en mon pouvoir d'assigner la place, mais dont j'assure l'authenticité : *Que le système de Copernic a bien encore ses difficultés.*

Certes, il faut être bien intrépide pour énoncer un tel doute. La personne du traducteur m'est absolument inconnue ; j'ignore même s'il existe : il est impossible d'apprécier ses raisons qu'il n'a pas jugé à propos de nous faire connaître ; mais sous le rapport du courage, c'est un héros.

Malheureusement ce courage n'est pas commun, et je ne puis douter qu'il y ait dans plusieurs têtes (allemandes surtout) des pensées de ce genre qui n'osent se montrer.

Pour moi, je me borne à demander qu'en partant de cette vérité incontestable : *Que tout mouvement suppose un moteur, et que le poussant est de nécessité absolue* ou *antérieur au poussé* (1), il soit fait une revue philosophique du système astronomique.

La demande me semble modeste, et je ne vois pas que personne ait droit de se fâcher.

On se fâchera encore moins, je l'espère, si je donne un exemple des doutes excités dans mon esprit par les théories mécaniques ; je le choisirai dans les notions élémentaires sur la figure de la terre.

On nous a dit à tous, en commençant nos instructions sur ce point, que notre planète est aplatie sur les pôles, et s'élève au contraire sous l'équateur ; en sorte que les deux axes sont inégaux dans une proportion qu'il s'agit d'assigner.

---

(1) Μῶν ἀρχὴ τις τῆς ἔσται κινήσεως ἁπάσης ἀλλὴ πλὴν ἢ τῆς αὐτῆς αὐτὴν κινήσασης μεταβολὴ ; c'est-à-dire : *Le mouvement peut-il avoir un autre principe que cette force qui se meut elle-même ?* Cette puissance est l'intelligence, et cette intelligence est Dieu ; et il faut nécessairement qu'elle soit antérieure à la nature physique, qui reçoit d'elle le mouvement : car comment le κινοῦν ne serait-il pas avant le κινούμενον ? (*Plat. de Leg.* X, 86, 87.)

Voyez encore Aristote (*Physicorum*, lib. III, 1, 23.) *Quòd cœlum movetur et aliquâ intellectuali substantiâ.*

Digitized by Google

Pour s'en assurer, nous a-t-on dit, il y a deux moyens, l'expérience ou les mesures géodésiques, et la théorie.

Celle-ci repose sur cette vérité physique, que si une sphère tourne sur son axe, elle s'élèvera sur son équateur en vertu de la force centrifuge, et prendra la forme d'un sphéroïde aplati.

Et l'on nous montrait dans le cabinet de physique une spère de cuir bouilli, tournant sur un axe au moyen d'une manivelle, et prenant en effet, en vertu de la rotation, la figure indiquée.

Et nous disions tous : *Voilà qui est clair !*

Mais voyez combien, pour l'âge de raison, s'élèvent d'arguments décisifs contre cette démonstratian *décisive*.

En premier lieu, la terre n'est point du tout de cuir bouilli : l'intérieur est *lettre close ;* mais quant à l'extérieur et à cette enveloppe de médiocre profondeur que Dieu nous a livrée, nous voyons de l'eau et de la terre, et d'immenses montagnes qui s'enfoncent jusqu'à une profondeur inconnue, et que nous pouvons regarder comme les ossements de la terre. Si cette masse, supposée immobile, venait tout à coup à recevoir le mouvement diurne, l'habitation de l'homme et des animaux serait détruite par les eaux qui accourraient sous l'équateur : *Ainsi la terre ne pouvait être ce qu'elle est, lorsqu'elle commença à tourner*, etc.

En second lieu, les physiciens que j'ai en vue n'admettent point de *création* proprement dite. Ce mot seul les met en colère, et plusieurs ont fait leur profession de foi à cet égard. Or, à partir de cette hypothèse, comment pouvaient-ils dire : *Que la terre a été soulevée sous l'équateur par un mouvement qui n'a jamais commencé ?* Cette supposition sera trouvée impossible, si l'on y pense.

Ce n'est pas tout : supposons en troisième lieu, et laissant même de côté la question de l'éternité de la matière, que le monde au moins ait commencé ; il faut que ces mécaniciens nous disent dans quelle révélation ils ont appris que, lorsque la terre commença de tourner, elle était molle et ronde : deux petites suppositions qui valent la peine d'être examinées. Si la terre devait être ronde (supposons-le un instant) alors elle eût été elliptique avant de tourner, et allongée sur l'axe autant précisément qu'il le fallait pour devenir parfaitement ronde par le mouvement de rotation.

Digitized by Google

Ainsi tout se réduit aux mesures géodésiques, et la prétendue théorie n'est rien.

Observons, en finissant, que plusieurs parties de la science, notamment celle dont il s'agit dans ce moment, reposent sur des observations infiniment délicates, et que toute observation délicate exige une conscience délicate. La probité la plus rigoureuse est la première qualité de tout observateur. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

FIN DES NOTES DU ONZIÈME ENTRETIEN.

Digitized by Google

ÉCLAIRCISSEMENT

SUR

LES SACRIFICES.

CHAPITRE PREMIER.

DES SACRIFICES EN GÉNÉRAL.

Je n'adopte point l'axiome impie :

La crainte dans le monde imagina les dieux (1).

Je me plais au contraire à remarquer que les hommes, en donnant à Dieu les noms qui expriment la grandeur, le pouvoir et la bonté, en l'appelant *le Seigneur*, *le Maître*, *le Père*, etc., montraient assez que l'idée de la divinité ne pouvait être fille de la crainte. On peut observer encore que la musique, la

(1) *Primus in orbe deos fecit timor.* Ce passage, dont on ignore le véritable auteur, se trouve parmi les fragments de Pétrone. Il est bien là.

Digitized by Google

poésie, la danse, en un mot tous les arts agréables, étaient appelés aux cérémonies du culte; et que l'idée d'allégresse se mêla toujours si intimement à celle de *fête*, que ce dernier devint partout synonyme du premier.

Loin de moi d'ailleurs de croire que l'idée de Dieu ait pu commencer pour le genre humain, c'est-à-dire, qu'elle puisse être moins ancienne que l'homme.

Il faut cependant avouer, après avoir assuré l'orthodoxie, que l'histoire nous montre l'homme persuadé dans tous les temps de cette effrayante vérité : *Qu'il vivait sous la main d'une puissance irritée, et que cette puissance ne pouvait être apaisée que par des sacrifices.*

Il n'est pas même aisé, au premier coup d'œil, d'accorder des idées en apparence aussi contradictoires; mais si l'on y réfléchit attentivement, on comprend très bien comment elles s'accordent, et pourquoi le sentiment de la terreur a toujours subsisté à côté de celui de la joie, sans que l'un ait jamais pu anéantir l'autre.

« Les Dieux sont bons, et nous tenons d'eux tous les biens dont nous jouissons : nous leur devons la louange et l'action de

Digitized by Google

grâce. Mais les dieux sont justes, et nous sommes coupables : il faut les apaiser, il faut expier nos crimes ; et, pour y parvenir, le moyen le plus puissant est le *sacrifice* (1). »

Telle fut la croyance antique, et telle est encore, sous différentes formes, celle de tout l'univers. Les hommes primitifs, dont le genre humain entier reçut ses opinions fondamentales, se crurent coupables : les institutions générales furent toutes fondées sur ce dogme, en sorte que les hommes de tous les siècles n'ont cessé d'avouer la dégradation primitive et universelle, et de dire comme nous, quoique d'une manière moins explicite : *Nos mères nous ont conçus dans le crime ;* car il n'y a pas un dogme chrétien qui n'ait sa racine dans la nature intime de l'homme, et dans une tradition aussi ancienne que le genre humain.

Mais la racine de cette dégradation, ou la *réité* de l'homme, s'il est permis de fabriquer ce mot, résidait dans le *principe sensible*, *dans la vie*, *dans l'âme* enfin, si soi-

(1) Ce n'était point seulement pour apaiser les mauvais génies ; ce n'était point seulement à l'occasion des grandes calamités que le sacrifice était offert : il fut toujours la base de toute espèce de culte, sans distinction de lieu, de temps, d'opinions ou de circonstances.

Digitized by Google

gneusement distinguée par les anciens, de *l'esprit* ou de l'intelligence.

L'animal n'a reçu qu'une *âme;* à nous furent donnés et *l'âme et l'esprit* (1).

L'antiquité ne croyait point qu'il pût y avoir, entre *l'esprit et le corps*, aucune sorte de lien ni de contact (2); de manière que *l'âme*, ou le principe sensible, était pour eux une espèce de *moyenne-proportionnelle*, ou de puissance intermédiaire en qui *l'esprit* reposait, comme elle reposait elle-même dans le corps.

En se représentant *l'âme* sous l'image d'un œil, suivant la comparaison ingénieuse de Lucrèce, *l'esprit* était la prunelle de cet œil (3). Ailleurs il l'appelle *l'âme de l'âme* (4),

---

(1) *Immisitque* (Deus) *in hominem* spiritum *et* animam. (Joseph. *Antiq. Jud.*, lib. I, cap. 1, § 2.)

Principio indulsit communis conditor illis
Tantùm animam; nobis, animam quoque...
JUVEN., *Sat. XV*, 148, 149.

(2) *Mentem autem reperiebat Deus ulli rei adjunctam esse sine animo nefas esse : quocirca intelligentiam in animo*, animam *concluxit in corpore.* (Tim. inter. frag. Cicer., Plat. in Tim. opp., tom. IX, p. 312. A. B., p. 386, 11.)

(3) Ut lacerato oculo circùm, si pupula mansit
Incolumis, etc.
(LUCR. de N. R. III, 409, seqq.)

(4) Atque anima 'st animæ proporrò totius ipsa.
Ibid.

Digitized by Google

et Platon, d'après Homère, le nomme *le cœur de l'âme* (1), expression que Philon renouvela depuis (2).

Lorsque Jupiter, dans Homère, se détermine à rendre un héros victorieux, le dieu a pesé la chose *dans son esprit* (3); il est *un* : il ne peut y avoir de combat en lui.

Lorsqu'un homme connaît son devoir et le remplit sans balancer, dans une occasion difficile, il a vu la chose comme un dieu, *dans son esprit* (4).

Mais si, longtemps agité entre son devoir et sa passion, ce même homme s'est vu sur le point de commettre une violence inexcusable, il a délibéré *dans son âme et dans son esprit* (5).

---

(1) In Theæt. opp., tom. II, p. 261. C.

N. B. Quelquefois les latins abusent du mot *animus*, mais toujours d'une manière à ne laisser aucun doute au lecteur. Cicéron, par exemple, l'emploie comme un synonyme *d'anima* et l'oppose à *mens*. Et Virgile a dit dans le même sens : *Mentem animumque*. Æn. VI, 11, etc. Juvénal, au contraire, l'oppose comme synonyme de *mens*, au mot *anima*, etc.

(2) Philo. *de Opif. mundi*, cité par Juste-Lipse. Phys. stoic. III, disser. XVI.

(3) Ἀλλ' ὄγε μαρμήριζε κατὰ φρένα.

(Iliad. II, 3.)

(4) Αὐτάρ ὁ ἔγνω ᾗσιν ἐνὶ φρεσί.

(*Ibid.* I, 333.)

(5) Ὡς ὁ ταῦθ' ὥρμαινε κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμόν.

(*Ibid.* 193.)

Digitized by Google

Quelquefois *l'esprit* gourmande *l'âme*, et la veut faire rougir de sa faiblesse : *Courage*, lui dit-il, *mon âme! tu as supporté de plus grands malheurs* (1).

Et un autre poète a fait de ce combat le sujet d'une conversation, en forme tout à fait plaisante. *Je ne puis*, dit-il, *ô mon âme! t'accorder tout ce que tu désires : songe que tu n'es pas la seule à vouloir ce que tu aimes* (2).

Que veut-on dire, demande Platon, *lorsqu'on dit qu'un homme s'est vaincu lui-même, qu'il s'est montré plus fort que lui-même*, etc.? On affirme évidemment qu'il est, tout à la fois, plus fort et plus faible que lui-même; car si c'est lui qui est le plus faible, c'est aussi *lui* qui est le plus fort; puisqu'on affirme l'un et l'autre du même sujet. La volonté supposée *une* ne saurait pas plus être en contradiction avec elle-même, qu'un corps ne peut être animé à la fois

---

(1) Τέτλαθι δὴ κραδίη, καὶ κύντερον ἄλλο πότ' ἔτλης.
(Odyss. XX, 18.)

Platon a cité ce vers dans le Phédon, (Opp. tom. I, p. 215, D.) et il y voit *une puissance qui parle à une autre.* — Ὡς ἄλλη οὐσία ἄλλῳ πράγματι διαλεγομένη. (*Ibid.* 261, B.)

(2) Οὐ δύναμαι σοί, Θυμὲ, παραστῆν ἄσμενα πάντα,
Τέτλαθι. Τῶν δὲ καλῶν οὔτι σύ μουνος ἐρᾷς.
(Theogn. inter. vers gnom. ex edit. Brunckii, v. 72-75.)

Digitized by Google

par deux mouvements actuels et opposés (1); car nul sujet ne peut réunir deux contraires simultanés (2). *Si l'homme était un*, a dit excellemment Hippocrate, *jamais il ne serait malade* (3); et la raison en est simple : *car*, ajoute-t-il, *on ne peut concevoir une cause de maladie dans ce qui est un* (4).

Cicéron écrivant donc *que, lorsqu'on nous ordonne de nous commander à nous-mêmes, cela signifie que la raison doit commander à la passion* (5), ou il entendait que la passion est une *personne*, ou il ne s'entendait pas lui-même.

Pascal avait en vue sans doute les idées de Platon, lorsqu'il disait : *Cette duplicité de l'homme est si visible, qu'il y en a qui ont pensé que nous avons deux âmes, un sujet*

---

(1) Plat., *de Rep. opp.* tom. V, p. 349. E. A.; et p. 360, C.

(2) Οὐδὲ (τῶν ὄντων) οὐδὲν ἅμα τὰ ἐναντία ἐπιδέχεται.
(Arist. catheg. de quantitate. Opp. tom. I.)

(3) Ἐγὼ δὲ φημὶ εἰ ἓν ἦν ὁ ἄνθρωπος, πότ' ἂν ἤλγεεν.
(Hipp. *de Nat. hum.* Rom. I, cit. edit., cap. 2, p. 265.)

(4) Οὐδὲ γὰρ ἂν ἦν ὑπὸ τοῦ ἀλγήσειν ἓν ΕΟΝ.
Cette maxime lumineuse n'a pas moins de valeur dans le monde moral.

(5) *Quum igitur præcipitur ut nobismetipsis imperemus, hoc præcipitur*, ut ratio *coerceat* temeritatem. (Tusc. quæst. II, 21.) Partout où il faut résister, il y a *action*; partout où il y a action, il y a *substance*; et jamais on ne comprendra comment une tenaille peut se saisir elle même.

Digitized by Google

simple leur paraissant incapable de telles et si soudaines variétés (1).

Mais avec tous les égards dus à un tel écrivain, on peut cependant convenir qu'il ne semble pas avoir vu la chose tout à fait à fond; car il ne s'agit pas seulement de savoir *comment un sujet simple est capable de telles et si soudaines variétés*, mais bien d'expliquer comment un sujet simple peut réunir des oppositions simultanées; comment il peut aimer à la fois le bien et le mal, aimer et haïr le même objet, vouloir et ne vouloir pas, etc.; comment un corps peut se mouvoir actuellement vers deux points opposés; en un mot, pour tout dire, comment un sujet simple peut n'être pas simple.

L'idée de deux puissances distinctes est bien *ancienne*, même dans l'Eglise. « Ceux « qui l'ont adoptée, disait Origène, ne pen- « sent pas que ces mots de l'apôtre : *La chair* « *a des désirs contraires à ceux de l'esprit*

(1) Pensées, III, 13. — On peut voir à l'endroit de Platon qu'on vient de citer la singulière histoire d'un certain Léontius, *qui voulait absolument voir des cadavres qu'absolument il ne voulait pas voir*; ce qui se passa dans cette occasion entre son *âme* et lui, et les injures qu'il crut devoir adresser à ses yeux. (Loc. cit., p. 360, A.)

Digitized by Google

« (Galat. V, 17.) doivent s'entendre *de la*
« *chair* proprement dite; mais de *cette âme*,
« qui est réellement *l'âme de la chair :* car,
« disent-ils, nous en avons deux, l'une bonne
« et céleste, l'autre inférieure et terrestre :
« c'est de celle-ci qu'il a été dit *que ses œu-*
« *vres sont évidentes* (Ibid., 19.), et nous
« croyons que cette âme de la chair réside
« dans le sang (1). »

Au reste, Origène, qui était à la fois le plus hardi et le plus modeste des hommes dans ses opinions, ne s'obstine point sur cette question. *Le lecteur*, dit-il, *en pensera ce qu'il voudra.* On voit cependant assez qu'il ne savait pas expliquer autrement ces deux mouvements diamétralement opposés dans un sujet simple.

Qu'est-ce en effet que cette puissance qui contrarie *l'homme*, ou, pour mieux dire, sa conscience? Qu'est-ce que cette puissance qui n'est pas *lui*, *ou tout lui?* Est-elle matérielle comme la pierre ou le bois? dans ce cas, elle ne pense ni ne sent, et, par conséquent, elle ne peut avoir la puissance de troubler l'esprit dans ses opérations. J'écoute

(1) Orig. *de Princ. III*, 4. *Opp.*, edit. Ruæi. Paris, 1733, in-fol., tom. I, p. 145, seqq.

Digitized by Google

avec respect et terreur toutes les menaces faites *à la chair;* mais je demande ce que c'est.

Descartes, qui ne doutait de rien, n'est nullement embarrassé de cette duplicité de l'homme. Il n'y a point, selon lui, dans nous de partie supérieure et inférieure, de puissance raisonnable et sensitive, comme on le croit vulgairement. L'âme de l'homme est une, et la même substance est tout à la fois *raisonnable et sensitive*. Ce qui trompe à cet égard, dit-il, *c'est que les volitions produites par l'âme et par les esprits vitaux envoyés par le corps, excitent des mouvements contraires dans la glande pinéale* (1).

Antoine Arnaud est bien moins amusant : il nous propose comme un système inconcevable, et cependant incontestable : « Que ce « corps, qui, n'étant qu'une matière, n'est « point un sujet capable de péché, peut ce- « pendant communiquer à l'âme ce qu'il n'a

(1) *Cartesii opp.* Amst., Blaen, 1785, in-4°; *de Passionibus*, art. XLVII, p. 22. Je ne dis rien de cette explication : les hommes tels que Descartes méritent autant d'égards qu'on en doit peu aux funestes usurpateurs de la renommée. Je prie seulement qu'on fasse attention au fond de la pensée, qui se réduit très clairement à ceci : *Ce qui fait croire communément qu'il y a une contradiction dans l'homme, c'est qu'il y a une contradiction dans l'homme.*

Digitized by Google

« pas et ne peut avoir; et que, de l'union de « ces deux choses exemptes de péché, il en « résulte un tout qui en est capable, et qui « est *très justement* l'objet de la colère de « Dieu (1).»

Il paraît que ce dur sectaire n'avait guère philosophé sur l'idée *du corps*, puisqu'il s'embarrasse ainsi volontairement, et qu'en nous donnant une bêtise pour un mystère, il expose l'inattention ou la malveillance à prendre un mystère pour une bêtise.

Un physiologiste moderne se croit en droit de déclarer expressément que le principe vital est un *être*. « Qu'on l'appelle, dit-il, « *puissance ou faculté*, cause immédiate de « tous nos mouvements et de tous nos sen- » timents, ce principe est UN: il est absolu- « ment indépendant de l'âme pensante, et « même du corps, suivant toutes les vraisem- « blances (2) : aucune cause ou loi mécani- « que n'est recevable dans les phénomènes « du corps vivant (3) »

(1) *Perpétuité de la foi*, in-4°, tom. III, liv. XI. c. VI.

(2) Il semble que ces mots, *suivant toutes les vraisemblances*, sont encore, comme je l'ai dit ailleurs, une pure complaisance pour le siècle : car comment ce qui est UN, et qui peut s'appeler *principe*, ne serait-il pas distingué de la matière ?

(3) *Nouveaux Eléments de la science de l'homme*, par M. Barthez, 2 vol. in-8° Paris, 1806.

Digitized by Google

Au fond, il paraît que l'Ecriture sainte est sur ce point tout a fait d'accord avec la philosophie antique et moderne, puisqu'elle nous apprend: « Que l'homme est double dans ses « voies (1), et que la parole de Dieu est « une épée vivante qui pénètre jusqu'à la di- « vision de l'âme et de l'esprit, et discerne « la pensée du sentiment (2). »

Et Saint Augustin, confessant à Dieu l'empire qu'avaient encore sur son âme d'anciens fantômes ramenés par les songes, s'écrie avec la plus aimable naïveté : Alors Seigneur! suis-je MOI (3)?

Non, sans doute, il n'était pas LUI, et personne ne le savait mieux que LUI, qui nous dit dans ce même endroit : *Tant il y a de différence entre* MOI-MÊME *et* MOI-MÊME (4); lui qui a si bien distingué les deux puissances de l'homme lorsqu'il s'écrie encore, en s'adressant à Dieu : *O toi! pain mystique*

---

(1) *Homo duplex in viis suis.* Jac. I, 8.

(2) *Pertingens usque ad divisionem animæ ac spiritûs* (Il ne dit pas *de l'esprit et du corps*), *et discretor cogitationum et intentionum cordis.* (Hebr. IV, 12.)

(3) Numquid tunc non eoo sum, Domine, Deus meus? (D. August. *Confess.* X, XXX, 1.)

(4) Tantùm interest inter ME IPSUM et ME IPSUM. (*Ibid.*)

Digitized by Google

de mon âme, époux de mon intelligence! quoi! je pouvais ne pas t'aimer (1)!

Milton a mis de beaux vers dans la bouche de Satan, qui rugit de son épouvantable dégradation (2). L'homme aussi pourrait les prononcer avec proportion et intelligence.

D'ou nous est venue l'idée de représenter les anges autour des objets de notre culte par des groupes de têtes ailées (3)?

Je n'ignore pas que la doctrine des *deux âmes* fut condamnée dans les temps anciens, mais je ne sais si elle le fut par un tribunal compétent : d'ailleurs il suffit de s'entendre. Que l'homme soit un être résultant de l'union de deux *âmes*, c'est-à-dire de deux principes intelligents de même nature, dont l'un

---

(1) Deus.... *panis oris intus* animæ *meæ*, *et virtus maritans* mentem *meam*.... *non te amabam!* (Ibid. l. XIII, 2.)

(2) O foul descent! That I who erst contend'd
With Gods the sit the high'st, am now constrain'd
Into a beast and mix'd with bestial slime
This essence to incarnate and imbrute
That to the hight of deity aspir'd.
(P. L. IX. 163, 599.

(3) Trop de gens savent malheureusement dans quel endroit de ses œuvres Voltaire a nommé ces figures des *Saints joufflus*. Il n'y a pas, dans les jardins de l'intelligence, une seule fleur que cette chenille n'ait souillée.

Digitized by Google

est bon et l'autre mauvais, c'est, je crois, l'opinion qui aurait été condamnée, et que je condamne aussi de tout mon cœur. Mais que l'intelligence soit la même chose que le principe sensible, ou que ce principe qu'on appelle aussi le *principe vital*, et qui est *la vie*, puisse être quelque chose de matériel, absolument dénué de connaissance et de conscience, c'est ce que je ne croirai jamais, à moins qu'il ne m'arrivât d'être averti que je me trompe par la seule puissance qui ait une autorité légitime sur la croyance humaine. Dans ce cas, je ne balancerais pas un instant, et au lieu que, dans ce moment, je n'ai que la *certitude* d'avoir raison, j'aurais alors la *foi* d'avoir tort. Si je professais d'autres sentiments, je contredirais de front les principes qui ont dicté l'ouvrage que je publie, et qui ne sont pas moins sacrés pour moi.

Quelque parti qu'on prenne sur la duplicité de l'homme, c'est sur la *puissance animale*, sur la *vie*, sur l'*âme* (car tous ces mots signifient la même chose dans le langage antique), que tombe la malédiction avouée par tout l'univers.

Les Egyptiens, que l'antiquité savante proclama *les seuls dépositaires des secrets di-*

Digitized by Google

vins (1), étaient bien persuadés de cette vérité, et tous les jours ils en renouvelaient la profession publique; car lorsqu'ils embaumaient les corps, après qu'ils avaient lavé dans le vin de palmier les intestins, les parties molles, en un mot tous les organes des fonctions animales, ils les plaçaient dans une espèce de coffre qu'ils élevaient vers le ciel, et l'un des opérateurs prononçait cette prière au nom du mort :

« Soleil, souverain maître de qui je tiens « la vie, daignez me recevoir auprès de vous. « J'ai pratiqué fidèlement le culte de mes « pères; j'ai toujours honoré ceux de qui je « tiens ce corps; jamais je n'ai nié un dépôt; « jamais je n'ai tué. *Si j'ai commis d'autres « fautes, je n'ai point agi par moi-même, « mais par ces choses* (2). » Et tout de suite on jetait *ces choses* dans le fleuve, *comme la cause de toutes les fautes que l'homme avait commises* (3) : après quoi on procédait à l'embaumement.

---

(1) *Ægyptios solos divinarum rerum conscios.* (Macrob. Sat. I, 12.) On peut dire que cet écrivain parle ici au nom de toute l'antiquité.

(2) Ἀλλὰ διὰ ταῦτα. Porphyr. (*De abstin. et usu anim.*, IV, 10.)

(3) Ὡς αἰτίαν ἁπάντων ὧν ὁ ἄνθρωπος ἡμάρτεν, διὰ ταῦτα,

Digitized by Google

Or il est certain que, dans cette cérémonie, les Egyptiens peuvent être regardés comme de véritables précurseurs de la révélation qui a dit anathème *à la chair*, qui l'a déclarée ennemie de l'intelligence, c'est-à-dire de Dieu, et nous a dit expressément que *tous ceux qui sont nés du sang ou de la volonté de la chair ne deviendront jamais enfants de Dieu* (1).

L'homme étant donc coupable par son *principe sensible*, par *sa chair*, par *sa vie*, l'anathème tombait sur le sang; car le sang était le principe de la vie, ou plutôt le sang était la vie (2). Et c'est une chose bien sin-

---

(Plut., *De usu carn.*, Orat. II,) cités par M. Larcher dans sa précieuse traduction d'Hérodote, liv. II, § 85. Je ne sais au reste pourquoi ce grand helléniste a traduit διὰ ταῦτα par *c'est pour ces choses;* au lieu de, *c'est par ces choses.*

Il y a un rapport singulier entre cette prière des prêtres égyptiens et celle que l'Eglise prononce à côté des agonisants. « Quoiqu'il ait « péché, il a cependant toujours cru; il a porté dans son sein le « zèle de Dieu; il n'a cessé d'adorer le Dieu qui a tout créé, etc. »

Licèt enim peccaverit, tamen.... credidit, et zelum Dei in se habuit, et eum qui fecit omnia fideliter adoravit, etc.

(1) Joh. I, 12, 13. Lorsque David disait : *Spiritum rectum innova in visceribus meis*, ce n'était point une expression vague ou une manière de parler : il énonçait un dogme précis et fondamental.

(2) Vous ne mangerez point le sang des animaux, *qui est leur vie.* (Gen. IX, 4, 5.) La vie de la chair est dans le sang; *c'est pourquoi* je vous l'ai donné, afin qu'il soit répandu sur l'autel pour l'expiation de vos péchés; car c'est par le sang que l'AME sera purifiée. (*Lev.* XIII,

Digitized by Google

gulière que ces vieilles traditions orientales, auxquelles on ne faisait plus d'attention, aient été ressuscitées de nos jours, et soutenues par les plus grands physiologistes.

Le chevalier Rosa avait dit, il y a longtemps, en Italie, *que le principe vital réside dans le sang* (1). Il a fait sur ce sujet de fort belles expériences, et il a dit des choses curieuses sur les connaissances des anciens à cet égard; mais je puis citer une autorité plus connue (2), celle du célèbre *Hunter*, le plus grand anatomiste du dernier siècle, qui a ressuscité et motivé le dogme oriental de la vitalité du sang.

« Nous attachons, dit-il, l'idée de la vie « à celle de l'organisation; en sorte que nous « avons de la peine à forcer notre imagina- « tion de concevoir un fluide vivant; *mais*

11.) Gardez-vous de manger leur sang (des animaux) *car leur sang est leur vie;* ainsi vous ne devez pas manger avec leur chair *ce qui est leur vie;* mais vous répandrez ce sang sur la terre comme l'eau (Deut. XII, 23, 24, etc., etc., etc.)

(1) On trouvera une belle analyse de ce système dans les œuvres du comte *Gian-Rinaldo Carli-Rubi*. Milan, 1790, 30 vol. in-8°, tom. IX.

(2) Je ne dit pas *plus décisive*, car les pièces ne sont plus sous mes yeux, et jamais je n'ai pu les comparer. D'ailleurs, quand *Rosa* aurait tout dit, qu'importe? l'honneur de la priorité pour le système de la vitalité du sang ne lui serait point accordé. Sa patrie n'a ni flottes, ni armées, ni colonies : tant pis pour elle et tant pis pour lui.

Digitized by Google

« *l'organisation n'a rien de commun avec* « *la vie* (1). Elle n'est jamais qu'un instru- « ment, une machine qui ne produit rien, « même en mécanique, sans quelque chose « qui réponde à un principe vital, savoir « *une force*.

« Si l'on réfléchit bien attentivement sur « la nature du sang, on se prête aisément « à l'hypothèse qui le suppose vivant. On « ne conçoit pas même qu'il soit possible « d'en faire une autre, lorsqu'on considère « qu'il n'y a pas une partie de l'animal qui « ne soit formée du sang, que nous venons « de lui (*wee grow out of it*), et que, s'il « n'a pas la vie antérieurement à cette opé- « ration, il faut au moins qu'il l'acquière « dans l'acte de la formation, puisque nous « ne pouvons nous dispenser de croire à « l'existence de la vie dans les membres « ou différentes parties, dès qu'elles sont « formées (2).

Il paraît que cette opinion du célèbre Hunter a fait fortune en Angleterre. Voici ce qu'on lit dans les *Recherches asiatiques* :

---

(1) Vérité du premier ordre et de la plus grande évidence.

(2) Voy. *John. Hunter's a Treatise on the blood, inflammation and Gun-shot wounds*. London, 1794, in-4°.

Digitized by Google

« C'est une opinion, du moins aussi an-
« cienne que Pline, que le sang est un fluide
« vivant; mais il était réservé au célèbre
« physiologiste Jean Hunter de placer cette
« opinion au rang de ces vérités dont il n'est
« plus possible de disputer (1). »

La vitalité du sang, ou plutôt l'identité du sang et de la vie étant posée comme un fait dont l'antiquité ne doutait nullement, et qui a été renouvelé de nos jours, c'était aussi une opinion aussi ancienne que le monde, *que le ciel irrité contre* la chair et le sang, *ne pouvait être apaisé que par le sang;* et aucune nation n'a douté qu'il n'y eût dans l'effusion du sang une vertu expiatoire! Or, ni la raison ni la folie n'ont pu inventer cette idée, encore moins la faire adopter généralement. Elle a sa racine dans les dernières profon-

---

(1) *Voy.* le mémoire de M. William Boag *sur le venin des serpents*, dans les *Recherches asiatiques*, tom. VI, in-4°, p. 108.

On a vu que Pline est bien jeune comparé à l'opinion de la vitalité du sang; voici au reste ce qu'il dit sur ce sujet : *Duæ grandes venæ... per alias minores omnibus membris vitalitatem rigant.... magna est in eo vitalitatis portio.*

(C. Plinii Sec. Hist. nat. curis Harduini. Paris, 1685; in-4°, t. II, lib. XII, cap. 69-70, pag. 364, 365, 583.)

Hinc sedem animæ sanguinem esse veterum plerique dixerunt. (Not. Hard., ibid., p. 583.)

Digitized by Google

deurs de la nature humaine, et l'histoire, sur ce point, ne présente pas une seule dissonnance dans l'univers (1). La théorie entière reposait sur le dogme de la réversibilité. On croyait (comme on a cru, comme on croira toujours) *que l'innocent pouvait payer pour le coupable*; d'où l'on concluait que la vie étant coupable, *une vie moins précieuse pouvait être offerte et acceptée pour une autre*. On offrit donc le sang des animaux; et cette *âme*, offerte pour une *âme*, les anciens l'appelèrent *antipsychon* (ἀντίψυχον), *vicariam animam*; comme qui dirait *âme pour âme* ou *âme substituée* (2).

Le docte *Goguet* a fort bien expliqué, par ce dogme de la substitution, ces prosti-

---

(1) C'était une opinion uniforme, et qui avait prévalu de toute part, que la rémission ne pouvait s'obtenir que par le sang, et que quelqu'un devait mourir pour le bonheur d'un autre. (*Bryant's Mythology explaned.* tom. II, in-4°, p. 455.)

Les Thalmudistes décident de plus que les péchés ne peuvent être effacés que par le sang. (*Huet. Dém. Evang. prop. IX, cap.* 145.)

Ainsi le dogme du salut par le sang se retrouve partout. Il brave le temps et l'espace; il est indestructible, et cependant il ne découle d'aucune raison antécédente ni d'aucune erreur assignable.

(2) Lami, *Appar : Ad Bibl. I*, 7.

Cor pro corde, precor, pro fibris accipe fibras,
Hanc animam vobis pro meliore damus.

(Ovid. Fast. 1, 1 [illegible].)

Digitized by Google

tutions légales très connues dans l'antiquité, et si ridiculement niées par Voltaire. Les anciens, persuadés qu'une divinité courroucée ou malfaisante en voulait à la chasteté de leurs femmes, avaient imaginé de lui livrer des victimes volontaires, espérant ainsi *que Vénus, tout entière à sa proie attachée*, ne troublerait point les unions légitimes : semblable à un animal féroce auquel on jetterait un agneau pour le détourner d'un homme (1).

Il faut remarquer que, dans les sacrifices proprement dits, les animaux carnassiers, ou stupides, ou étrangers à l'homme, comme les bêtes fauves, les serpents, les poissons, les oiseaux de proie, etc., n'étaient point immolés (2). On choisissait toujours, parmi les animaux, les plus précieux par leur utilité, les plus doux, les plus innocents, les plus en rapport avec l'homme par leur instinct et leurs habitudes. Ne pouvant enfin immoler l'homme pour sauver l'homme, on choisissait dans l'espèce animale les victimes les plus

(1) Voy. la *Nouvelle démonstration évangélique de Leland*. Liége, 1768. 4 vol. in-12, tom. I, part. I, chap. VII, p. 352.

(2) A quelques exceptions près qui tiennent à d'autres principes.

Digitized by Google

humaines, s'il est permis de s'exprimer ainsi; et toujours la victime était brûlée en tout ou en partie, pour attester que la peine naturelle du crime est le feu, et que la *chair substituée* était brûlée à la place de *la chair coupable* (1).

Il n'y a rien de plus connu dans l'antiquité que les *tauroboles* et les *crioboles* qui tenaient au culte oriental de Mithra. Ces sortes de sacrifices devaient opérer une purification parfaite, effacer tous les crimes et procurer à l'homme une véritable renaissance spirituelle : on creusait une fosse au fond de laquelle était placé l'initié : on étendait au-dessus de lui une espèce de plancher percé d'une infinité de petites ouvertures, sur lequel on immolait la victime. Le sang coulait en forme de pluie sur le *pénitent*, qui le recevait sur toutes les parties de son corps (2),

---

(1) Car tout ainsi que les humeurs viciés produisent dans les corps *le feu de la fièvre*, qui les purifie ou les consume sans les brûler, de même les vices produisent dans les âmes *la fièvre du feu*, qui les purifie ou les brûle sans les consumer. (Vid. *Orig., De Princip. II*, 10, *opp. tom. I, p.* 102.)

(2) Prudence nous a transmis une description détaillée de cette dégoûtante cérémonie :

Tum per frequentes mille rimarum vias,
Illapsus imber tabidum rorem pluit;

Digitized by Google

et l'on croyait que cet étrange baptême opérait une régénération spirituelle. Une foule de bas-reliefs et d'inscriptions (1) rappellent cette cérémonie et le dogme universel qui l'avait fait imaginer.

Rien n'est plus frappant dans toute la loi de Moïse que l'affectation constante de contredire les cérémonies païennes, et de séparer le peuple hébreu de tous les autres par des rites particuliers; mais, sur l'article des sacrifices, il abandonne son système général; il se conforme au rite fondamental *des nations;* et non-seulement il se conforme, mais

---

Defossus intus quem sacerdos excipit
Guttas ad omnes turpe subjectum caput,
Et veste et omni putrefactus corpore;
Quin os supinat; obvias offert genas;
Supponit aures; labra, nares objicit;
Oculos et ipsos proluit liquoribus;
Nec jam palato parcit, et linguam rigat,
Donec cruorem totus atrum combibat.

(1) Gruter nous en a conservé une qui est très singulière, et que Van Dale a citée à la suite du passage de Prudence :

DIS MAGNIS
MATRI DEUM ET ATTIDI
SEXTUS AGESILAUS ÆSIDIUS....
. . . . . TAUROBOLIO
CRIOBOLIOQUE IN ÆTERNUM
RENATUS ARAM SACRAVIT.

(*Ant. Van Dale*, *Dissert. de orac. ethnicorum.* Amst., 1683, in-8°, p. 223.)

Digitized by Google

il le renforce au risque de donner au caractère national une dureté dont il n'avait nul besoin. Il n'y a pas une des cérémonies prescrites par ce fameux législateur, et surtout il n'y a pas une purification, même physique, qui n'exige du sang.

La racine d'une croyance aussi extraordinaire et aussi générale doit être bien profonde. Si elle n'avait rien de réel ni de mystérieux, pourquoi Dieu lui-même l'aurait-il conservée dans la loi mosaïque? où les anciens auraient-ils pris cette idée d'une renaissance spirituelle par le sang? et pourquoi aurait-on choisi, *toujours* et *partout*, pour honorer la Divinité, pour obtenir ses faveurs, pour détourner sa colère, une cérémonie que la raison indique mutuellement et que le sentiment repousse? Il faut nécessairement recourir à quelque cause secrète, et cette cause était bien puissante.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

DES SACRIFICES HUMAINS.

La doctrine de la substitution étant universellement reçue, il ne restait plus de doute sur l'efficacité des sacrifices proportionnée à l'importance des victimes; et cette double croyance, juste dans ses racines, mais corrompue par cette force qui avait tout corrompu, enfanta de toute part l'horrible superstition des sacrifices humains. En vain la raison disait à l'homme qu'il n'avait point de droit sur son semblable, et que même il l'attestait tous les jours en offrant le sang des animaux pour racheter celui de l'homme; en vain la douce humanité et la compassion naturelle prêtaient une nouvelle force aux arguments de la raison : devant ce dogme entraînant, la raison demeurait aussi impuissante que le sentiment.

Digitized by Google

On voudrait pouvoir contredire l'histoire lorsqu'elle nous montre cet abominable usage pratiqué dans tout l'univers ; mais à la honte de l'espèce humaine, il n'y a rien de si incontestable ; et les fictions mêmes de la poésie attestent le préjugé universel.

A peine son sang coule et fait rougir la terre,
Les dieux font sur l'autel entendre le tonnerre;
Les vents agitent l'air d'heureux frémissements,
Et la mer lui répond par des mugissements;
La rive au loin gémit blanchissante d'écume;
La flamme du bûcher d'elle-même s'allume :
Le ciel brille d'éclairs, s'entr'ouve, et parmi nous
Jette une sainte horreur qui nous rassure tous.

Quoi! le sang d'une fille innocente était nécessaire au départ d'une flotte et au succès d'une guerre! Encore une fois, où donc les hommes avaient-ils pris cette opinion? et quelle vérité avaient-ils corrompue pour arriver à cette épouvantable erreur? Il est bien démontré, je crois, que tout tenait au dogme de la substitution dont la vérité est incontestable, et même innée dans l'homme (car comment l'aurait-il acquise ?), mais dont il abusa d'une manière déplorable : car l'homme, à parler exactement, n'adopte point l'erreur. Il peut seulement ignorer la vérité, ou en abuser ; c'est-à-dire l'étendre, par

Digitized by Google

une fausse induction, à un cas qui lui est étranger.

Deux sophismes, ce semble, égarèrent les hommes : d'abord l'importance des sujets dont il s'agissait d'écarter l'anathème. On dit : *Pour sauver une armée, une ville, un grand souverain même, qu'est-ce qu'un homme ?* On considéra aussi le caractère particulier de deux espèces de victimes humaines déjà dévouées par la loi civile politique ; et l'on dit : *qu'est-ce que la vie d'un coupable ou d'un ennemi ?*

Il y a grande apparence que les premières victimes humaines furent des coupables condamnés par les lois ; car toutes les nations ont cru ce que croyaient les Druides au rapport de César (1) : *que le supplice des coupables était quelque chose de fort agréable à la divinité.* Les anciens croyaient que tout crime capital, commis dans l'état, *liait* la nation, et que le coupable était *sacré* ou voué aux dieux, jusqu'à ce que, par l'effusion de son sang, il eût *délié* et lui-même et la nation (2).

On voit ici pourquoi le mot de *sacré* (SA-

(1) *De Bello gallico*, VI, 16.

(2) Ces mots de *lier* et de *délier* sont si naturels, qu'ils se trouvent adoptés et fixés pour toujours dans notre langue théologique.

Digitized by Google

CER) était pris dans la langue latine en bonne et en mauvaise part, pourquoi le même mot dans la langue grecque (ΟΣΙΟΣ) signifie également ce qui est saint et ce qui est profane; pourquoi le mot *anathème* signifiait de même tout à la fois ce qui est offert à Dieu à titre de don, et ce qui est livré à sa vengeance; pourquoi enfin on dit en grec comme en latin qu'un homme ou une chose ont été *dé-sacrés* (expiés), pour exprimer qu'on les a lavés d'une souillure qu'ils avaient contractée. Ce mot de *dé-sacrer* (ἀποσιοῦν *expiare*) semble contraire à l'analogie : l'oreille non instruite demanderait *ré-sacrer* ou *ré-sanctifier;* mais l'erreur n'est qu'apparente, et l'expression est très exacte. *Sacré* signifie, dans les langues anciennes, ce qui est *livré à la Divinité*, n'importe à quel titre, et qui se trouve ainsi *lié;* de manière que le supplice *dé-sacre*, *expie*, ou *délie*, tout comme l'*ab-solution* religieuse.

Lorsque les lois des XII tables prononcent la mort, elles disent : SACER ESTO (*qu'il soit sacré*)! c'est-à-dire *dévoué :* ou, pour s'exprimer plus correctement, *voué;* car le coupable n'était, rigoureusement parlant, *dé-voué* que par par l'exécution.

Digitized by Google

Et lorsque l'Eglise prie *pour les femmes* dévouées (*pro* devoto *femineo sexu*), c'est-à-dire *pour les religieuses* qui sont réellement *dévouées* dans un sens très juste (1), c'est toujours la même idée. D'un côté est le crime, et de l'autre l'innocence; mais l'un et l'autre sont SACRÉS.

Dans le dialogue de Platon, appelé l'*Enthyphron*, un homme sur le point de porter devant les tribunaux une accusation horrible, puisqu'il s'agissait de dénoncer son père, s'excuse en disant : « Qu'on est également « souillé en commettant un crime, ou en « laissant vivre tranquillement celui qui l'a « commis, et qu'il veut absolument pour- « suivre son accusation, *pour* absoudre *tout* « *à la fois et sa propre personne et celle du* « *coupable* (2).

Ce passage exprime fort bien le système

---

(1) Un journaliste français, en plaisantant sur ce texte, *Pro devoto femineo sexu*, n'a pas manqué de dire : que *l'Eglise a décerné aux femmes le titre de* SEXE DÉVOT (*Journal de l'Empire*, 26 février 1812.) Il ne faut pas quereller les gens d'esprit qui apprennent le latin; bientôt sans doute ils le sauront. Il est vrai cependant qu'il serait bon de l'avoir appris avant de se jouer à l'Eglise romaine qui le sait passablement.

(2) Ἀφοσιοῖς σεαυτὸν καὶ ἐκεῖνον. Plat. *Enthyph.* Opp. tom. 1, p. 8.

Digitized by Google

antique, qui, sous un certain point de vue, fait honneur au bon sens des anciens.

Malheureusement, les hommes étant pénétrés du principe *de l'efficacité des sacrifices proportionnée à l'importance des victimes*, du coupable à l'ennemi il n'y eut qu'un pas; tout *ennemi* fut *coupable;* et malheureusement encore tout *étranger* fut *ennemi* lorsqu'on eut besoin de victimes. Cet horrible droit public n'est que trop connu; voilà pourquoi HOSTIS (1), en latin, signifia d'abord également *ennemi* et *étranger*. Le plus élégant des écrivains latins s'est plu à rappeler cette synonymie (2); et je remarque encore qu'Homère, dans un endroit de l'Iliade, rend l'idée d'ennemi par celle d'*étranger* (3), et que son commentateur nous avertit de faire attention à cette expression.

---

(1) *Eusth. ad Loc.* Le mot latin HOSTIS est le même que celui de ΧΟΣΤΙΣ (*hoste*) en français; et l'un et l'autre se trouvent dans l'allemand *hast*, quoiqu'ils y soient moins visibles. L'*hostis* étant donc un *ennemi* ou un *étranger*, et sous ce double rapport, sujet au sacrifice, l'homme, et ensuite par analogie l'animal immolé, s'appelèrent *hostie*. On sait combien ce mot a été dénaturé et ennobli dans nos langues chrétiennes.

(2) *I, soror, atque* hostem *supplex affare superbum*. (Virg. *Æn.* IV, 424.) Ubi Servius : — *Nonnulli juxta veteres* hostem *pro hospite dictum accipiunt*. (Forcellini in *hostis*.)

(3) Ἀλλότριος φώς. Iliad. V, 214.

Digitized by Google

Il paraît que cette fatale induction explique parfaitement l'universalité d'une pratique aussi détestable; qu'elle l'explique, dis-je, fort bien *humainement :* car je n'entends nullement nier (et comment le bon sens, légèrement éclairé, pourrait-il le nier?) l'action du mal qui avait tout corrompu.

Cette action n'aurait point de force sur l'homme, si elle lui présentait l'erreur isolée. La chose n'est pas même possible, puisque l'erreur n'est rien. En faisant abstraction de toute idée antécédente, l'homme qui aurait proposé d'en immoler un autre, pour se rendre les dieux propices, eût été mis à mort pour toute réponse, ou enfermé comme fou : il faut donc toujours partir d'une vérité pour enseigner une erreur. On s'en apercevra surtout en méditant sur le Paganisme qui étincelle de vérités, mais toutes altérées et déplacées; de manière que je suis entièrement de l'avis de ce théosophe qui a dit de nos jours que *l'idolâtrie était une putréfaction.* Qu'on y regarde de près : on y verra que, parmi les opinions les plus folles, les plus indécentes, les plus atroces; parmi les pratiques les plus monstrueuses et qui ont le plus déshonoré le genre humain, il n'en est

Digitized by Google

pas une que nous ne puissions *délivrer du mal* (depuis qu'il nous a été donné de savoir demander cette grâce), pour montrer ensuite le résidu vrai, qui est divin.

Ce fut donc de ces vérités incontestables de la dégradation de l'homme et de sa *réité* originelle, de la nécessité d'une satisfaction, de la réversibilité des mérites et de la substitution des souffrances expiatoires, que les hommes furent conduits à cette épouvantable erreur des sacrifices humains.

France ! dans tes forêts elle habita longtemps.

« Tout Gaulois attaqué d'une maladie grave, « ou soumis aux dangers de la guerre (1), « immolait des hommes ou promettait d'en « immoler, ne croyant pas que les dieux « pussent être apaisés, ni que la vie d'un « homme pût être rachetée autrement que « par celle d'un autre. Ces sacrifices, exé- « cutés par la main des Druides, s'étaient « tournés en institutions publiques et légales; « et lorsque les coupables manquaient, on « en venait au supplice des innocents. Quel-

(1) Mais l'état de guerre était l'état naturel de ce pays. *Ante Cæsaris adventum ferè quotannis* (bellum) *accidere solebat; ut, aut ipsi injurias inferrent, aut illas propulsarent.* (*De Bello gallico*, VI, 13.)

Digitized by Google

« ques-uns remplissaient d'hommes vivants « certaines statues colossales de leurs dieux : « ils les couvraient de branches flexibles : « ils y mettaient le feu, et les hommes pé- « rissaient ainsi environnés de flammes (1). » Ces sacrifices subsistèrent dans les Gaules, comme ailleurs, jusqu'au moment où le Christianisme s'y établit : car nulle part ils ne cessèrent sans lui, et jamais ils ne tinrent devant lui.

On en était venu au point de croire *qu'on ne pouvait supplier* pour une tête qu'au prix d'une tête (2). Ce n'est pas tout ; comme toute vérité se trouve et doit se trouver dans le Paganisme, mais, comme je le disais tout à l'heure, dans un état de *putréfaction*, la théorie également consolante et incontestable du *suffrage* catholique se montre au milieu des ténèbres antiques sous la forme d'une superstition sanguinaire ; et comme tout sacrifice réel, toute action méritoire, toute macération, toute souffrance volontaire peut être véritablement *cédée* aux

(1) *De Bello gallico*, VI, 16.

(2) *Præceptum est ut pro capitibus capitibus supplicarentur ; idque aliquandiu observatum ut pro familiarium sospitate pueri mactarentur Mania dea, matri Larum.* (Macrob. Sat. I, 7.)

Digitized by Google

morts, le Polythéisme, brutalement égaré par quelques réminiscences vagues et corrompues, versait le sang humain *pour apaiser les morts*. On égorgeait des prisonniers autour des tombeaux. Si les prisonniers manquaient, des gladiateurs venaient répandre leur sang, et cette cruelle extravagance devint un métier, en sorte que ces gladiateurs eurent un nom (*Bustiarii*) qu'on pourrait représenter par celui de *Bûchériens*, parce qu'ils étaient destinés à verser leur sang autour des bûchers. Enfin, si le sang de ces malheureux et celui des prisonniers manquaient également, des femmes venaient, en dépit des XII tables (1), se déchirer les joues, *afin de rendre aux bûchers au moins une image des sacrifices, et de satisfaire les dieux infernaux, comme disait Varron, en leur montrant du sang* (2).

Est-il nécessaire de citer les Tyriens, les Phéniciens, les Carthaginois, les Chananéens? Faut-il rappeler qu'Athènes, dans ses

---

(1) *Mulieres genas ne radunto*. XII Tab.

(2) *Ut rogis illa imago restitueretur, vel, quemadmodum Varro loquitur*, ut sanguine ostenso inferis satisfiat. (*Joh. Ros. Rom. Antiquit. corp. absolutiss. cum notis Th. Demsteri à Murreck*. Amst., Blaeu, 1683, in 4°, *V.* 39, p. 442.)

Digitized by Google

plus beaux jours, pratiquait ces sacrifices tous les ans? que Rome, dans les dangers pressants, immolait des Gaulois (1)? Qui donc pourrait ignorer ces choses? il ne serait pas moins inutile de rappeler l'usage d'immoler des ennemis, et même des officiers et des domestiques sur la tombe des rois et des grands capitaines.

Lorsque nous arrivâmes en Amérique, à la fin du XVe siècle, nous y trouvâmes cette même croyance, mais bien autrement féroce. Il fallait amener aux prêtres mexicains jusqu'à vingt mille victimes humaines par ans; et, pour se les procurer, il fallait déclarer la guerre à quelque peuple: mais au besoin les Mexicains sacrifiaient leurs propres enfants. Le sacrificateur ouvrait la poitrine des victimes, et se hâtait d'en arracher le cœur tout vivant. Le grand prêtre en exprimait le sang qu'il faisait couler sur la bouche de l'idole, et tous les prêtres mangeaient la chair des victimes.

. . . . . ô Pater orbis!
Unde nefas tantum? . . . . . .

(1) Car le Gaulois était pour le Romain l'HOSTIS, et par conséquent l'HOSTIS naturelle. *Avec les autres peuples*, dit Cicéron, *nous combattons pour la gloire, avec le Gaulois pour le salut.* — *Dès qu'il menace Rome*

Digitized by Google

Solis nous a conservé un monument de l'horrible bonne foi de ces peuples, en nous transmettant le discours de Magiscatzin à Cortez pendant le séjour de ce fameux Espagnol à Tlascala. *Ils ne pouvaient pas*, lui dit-il, *se former l'idée d'un véritable sacrifice à moins qu'un homme ne mourût pour le salut des autres* (1).

Au Pérou les pères sacrifiaient de même leurs propres enfants (2). Enfin cette fureur, et même celle de l'anthropophagie, ont fait le tour du globe et déshonoré les deux continents (3).

---

les lois et les coutumes que nous tenons de nos ancêtres veulent que l'enrôlement ne connaisse plus d'exceptions.—Et en effet, les esclaves mêmes marchaient. (*Cic. pro M. Fonteio.*)

(1) *Ni sabian que pudiese hacer sacrificio, sin que muriese alguno por la salud de los demas.* (Ant. Solis. *Conq. de la Nueva Esp.* lib. III, c. 3.)

(2) On trouvera un détail exact de ces atrocités dans les lettres américaines du comte *Carli-Rubi*, et dans les notes d'un traducteur fanatique qui a malheureusement souillé des recherches intéressantes par tous les excès de l'impiété moderne. (Voy. *Lettres américaines, traduct. de l'italien de M. le comte Gian Rinaldo Carli.* Paris, 1788 ; 2 vol. in-8°, lettre VIIIe, p. 116 ; et lettre XXVIIe, p. 407 et suiv.) En réfléchissant sur quelques notes très sages, je serais tenté de croire que la traduction, originairement partie d'une main pure, a été gâtée dans une nouvelle édition par une main bien différente : c'est une manœuvre moderne et très connue.

(3) L'éditeur français de Carli se demande *pourquoi?* et il répond doctement : *Parce que l'homme du peuple est toujours dupe de l'opinion.* (Tom. I, lettre XIIIe, p. 416.) Belle et profonde solution !

Digitized by Google

Aujourd'hui même, malgré l'influence de nos armes et de nos sciences, avons-nous pu déraciner de l'Inde ce funeste préjugé des sacrifices humains?

Que dit la loi antique de ce pays, l'évangile de l'Indostan? *Le sacrifice d'un homme réjouit la divinité pendant mille ans; et celui de trois hommes pendant trois mille ans* (1).

Je sais que, dans des temps plus ou moins postérieurs à la loi, l'humanité, parfois plus forte que le préjugé, a permis de substituer à la victime humaine la figure d'un homme formée en beurre ou en pâte; mais les sacrifice réels ont duré pendant des siècles, et celui des femmes à la mort de leurs maris subsiste toujours.

Cet étrange sacrifice s'appelle le *Pitrimedha-Yaga* (2) : la prière que la femme récite avant de se jeter dans les flammes se nomme

---

(1) Voy. le *Rudhiradhyaya*, ou le *chapitre sanglant*, traduit du *Calica-Puran*, par M. Blaquière. (*Asiat. Research. Sir Will. Jones's works* in-4°, tom. II, p. 1058.)

(2) Cette coutume qui ordonne aux femmes de se donner la mort ou de se brûler sur le tombeau de leurs maris, n'est point particulière à l'Inde. On la retrouve chez des nations du Nord. (Hérod. liv. V, ch. I, § 11.) Voy. Brottier sur Tacite, *de Mor. Germ.* c. XIX, note 6. — Et en Amérique. (Carli, Lettres citées, tom. I, lettre X.)

Digitized by Google

la *Sancalpa*. Avant de s'y précipiter, elle invoque les dieux, les éléments, son âme et *sa conscience* (1); elle s'écrie : *et toi, ma conscience! sois témoin que je vais suivre mon époux*, et, en embrassant le corps au milieu des flammes, elle s'écrie *satya! satya! satya!* (ce mot signifie *vérité*).

C'est le fils ou le plus proche parent qui met le feu au bûcher (2). Ces horreurs ont lieu dans un pays où c'est un crime horrible de tuer une vache; où le superstitieux bramine n'ose pas tuer la vermine qui le dévore.

Le gouvernement du Bengale ayant voulu connaître, en 1803, le nombre des femmes qu'un préjugé barbare conduisait sur le bûcher de leurs maris, trouva qu'il n'était pas moindre de trente mille par ans (3).

---

(1) *La conscience!* — Qui sait ce que vaut cette persuasion au tribunal du juge infaillible *qui est si doux pour tous les hommes, et qui verse sa miséricorde sur toutes ses créatures*, comme sa pluie sur toutes les plantes? (Ps. CXLIV, 9.)

(2) *Asiat. Research.*, tom. VII, p. 222.

(3) Extraits des papiers anglais traduits dans la *Gazette de France* du 19 juin 1804, n° 2369. — *Annales littéraires et morales*, tom. II, Paris, 1804; in-8°, p. 145.—M. Colebrooke, de la société de Calcutta, assure, à la vérité, dans les *Recherches asiatiques* (Sir William Jones's works, Supplém., tom. II, p. 722.), *que le nombre de ces martyres de la superstition n'a jamais été bien considérable, et que les exemples en sont devenus rares*. Mais d'abord ce mot de *rare* ne pré-

Digitized by Google

Au mois d'avril 1802, les deux femmes d'Ameer-Jung, régent de Tanjore, se brûlèrent encore sur le corps de leur mari. Le détail de ce sacrifice fait horreur : tout ce que la tendresse maternelle et filiale a de plus puissant, tout ce que peut faire un gouvernement qui ne veut pas user d'autorité, fut employé en vain pour empêcher cette atrocité : les deux femmes furent inébranlables (1).

Dans quelques provinces de ce vaste continent, et parmi les classes inférieures du peuple, on fait assez communément le vœu de se tuer volontairement, si l'on obtient telle ou telle grâce des idoles du lieu. Ceux qui ont fait ces vœux et qui ont obtenu ce qu'ils désiraient, se précipitent d'un lieu nommé *Calabhairava*, situé dans les montagnes entre les rivières *Tapti* et *Nermada*. La foire annuelle qui se tient là est communément témoin de huit ou dix de ces sacrifices commandés par la superstition (2).

---

sente rien de précis ; et j'observe d'ailleurs que le préjugé étant incontestable, et régnant sur une population de plus de soixante millions d'hommes peut-être, il semble devoir produire nécessairement un très grand nombre de ces atroces sacrifices.

(1) Voy. *The asiatic. annual Register*, 1802, in-8°. On voit dans la relation que, suivant l'observation des chefs marattes, ces sortes de sacrifices n'étaient point rares dans le Tanjore.

(2) *Asiat. Research.* tom. VII, p. 267.

Digitized by Google

Toutes les fois qu'une femme indienne accouche de deux jumeaux, elle doit en sacrifier un à la déesse *Gonza*, en le jetant dans le Gange : quelques femmes même sont encore sacrifiées de temps en temps à cette déesse (1).

Dans cette Inde si vantée, « la loi permet « au fils de jeter à l'eau son père vieux et in- « capable de travailler pour se procurer sa « subsistance. La jeune veuve est obligée de « se brûler sur le bûcher de son mari; on « offre des sacrifices humains pour apaiser « le génie de la destruction, et la femme qui « a été stérile pendant longtemps offre à « son dieu l'enfant qu'elle vient de mettre « au monde, en l'exposant aux oiseaux de « proie ou aux bêtes féroces, ou en le lais- « sant entraîner par les eaux du Gange. *La « plupart de ces cruautés furent encore com- « mises solennellement, en présence des Eu- « ropéens ; à la dernière fête indostane don- « née dans l'île de Sangor, au mois de « décembre* 1801 (2). »

On sera peut-être tenté de dire : *Comment*

(1) *Gazette de France*, à l'endroit cité.

(2) Voy. *Essais by the students of Fort William Bengal, etc. Calcutta*, 1802.

Digitized by Google

l'Anglais, maître absolu de ces contrées, peut-il voir toutes ces horreurs sans y mettre ordre? Il pleure peut-être sur les bûchers, mais pourquoi ne les éteint-il pas? Les ordres sévères, les mesures de rigueur, les exécutions terribles, ont été employés par le gouvernement; mais pourquoi? toujours pour augmenter ou défendre le pouvoir, jamais pour étouffer ces horribles coutumes. On dirait que les glaces de la philosophie ont éteint dans son cœur cette soif de l'ordre qui opère les plus grands changements, en dépit des plus grands obstacles; ou que le despotisme des nations libres, le plus terrible de tous, méprise trop ses esclaves pour se donner la peine de les rendre meilleurs.

Mais d'abord il me semble qu'on peut faire une supposition plus honorable, et par cela seul plus vraisemblable : *C'est qu'il est absolument impossible de vaincre sur ce point le préjugé obstiné des Indous, et qu'en voulant abolir par l'autorité ces usages atroces, on n'aboutirait qu'à la compromettre, sans fruit pour l'humanité* (1),

(1) Il serait injuste néanmoins de ne pas observer que, dans les parties de l'Inde soumises à un sceptre catholique, le bûcher des veuves a disparu. Telle est la force cachée et admirable de la véritable

Digitized by Google

Je vois d'ailleurs un grand problème à résoudre : ces sacrifices atroces qui nous révoltent si justement ne seraient-ils point *bons*, ou du moins nécessaires dans l'Inde ? Au moyen de cette institution terrible, la vie d'un époux se trouve sous la garde incorruptible de ses femmes et de tout ce qui s'intéresse à elles. Dans le pays des révolutions, des vengeances, des crimes vils et ténébreux, qu'arriverait-il si les femmes n'avaient matériellement rien à perdre par la mort de leurs époux, et si elles n'y voyaient que le droit d'en acquérir un autre ? Croirons-nous que les législateurs antiques, qui furent tous des hommes prodigieux, n'aient pas eu dans ces contrées des raisons particulières et puissantes pour établir de tels usages ? Croirons-nous même que ces usages aient pu s'établir par des moyens purement humains ? Toutes les législations antiques méprisent les femmes, les dégradent, les gênent, les maltraitent plus ou moins.

La femme, dit la loi de Menu, *est pro-*

---

loi de grâce. Mais l'Angleterre qui laisse brûler par milliers des femmes innocentes sous un empire certainement très doux et très humain, reproche cependant très sérieusement au Portugal les arrêts de son inquisition, c'est-à-dire quelques gouttes de sang coupable versées de loin en loin *par la loi*. — EHCE PRIMÒ TRABEM, etc.

Digitized by Google

tégée par son père dans l'enfance, par son mari dans la jeunesse, et par son fils dans la vieillesse; jamais elle n'est propre à l'état d'indépendance. La fougue indomptable du tempérament, l'inconstance du caractère, l'absence de toute affection permanente, et la perversité naturelle qui distingue les femmes, ne manqueront jamais, malgré toutes les précautions imaginables, de les détacher en peu de temps de leurs maris (1).

Platon veut que les lois ne perdent pas les femmes de vue, même un instant : « Car, « dit-il, si cet article est mal ordonné, « elles ne sont plus la moitié du genre hu- « main; elles sont plus de la moitié, *et* « *autant de fois plus de la moitié, qu'elles* « *ont de fois moins de vertu que nous* (2). »

Qui ne connaît l'incroyable esclavage des femmes à Athènes, où elles étaient assujetties à une interminable tutelle; où, à la mort d'un père qui ne laissait qu'une fille mariée, le plus proche parent du mort avait

---

(1) Lois de Menu fils de Brahma, trad. par le chev. William Jones. Works, *tom. III, chap.* XI, *n°* 3, *p.* 335, 337.

(2) *Plat. de Leg. VI, opp. tom. VIII, p.* 310, —*ibi* —

Οσῳ δὲ ἡ θήλεια ἡμῖν φύσις πρὸς ἀρετὴν χείρων τῆς ἄρρενος, τοσούτῳ διαφέρει πρὸς τὸ πλέον ἢ διαπλάσιον εἶναι.

Digitized by Google

droit de l'enlever à son mari et d'en faire sa femme; où un mari pouvait léguer la sienne, comme une portion de sa propriété, à tout individu qu'il lui plaisait de choisir pour son successeur, etc. (1)?

Qui ne connaît encore les duretés de la loi romaine envers les femmes? On dirait que, par rapport au *second sexe*, les instituteurs des nations avaient tous été à l'école d'Hippocrate, qui le croyait mauvais dans son essence même. *La femme*, dit-il, *est perverse par nature : son penchant doit être journellement réprimé, autrement il pousse en tout sens, comme les branches d'un arbre. Si le mari est absent, des parents ne suffisent point pour la garder : il faut un ami dont le zèle ne soit point aveuglé par l'affection* (2).

Toutes les législations en un mot ont pris des précautions plus ou moins sévères contre les femmes; de nos jours encore elles sont esclaves sous l'Alcoran, et bêtes de somme

---

(1) La mère de Démosthènes avait été léguée ainsi, et la formule de cette disposition nous a été conservée dans le discours contre Stéphanus. (*Voy.* les Commentaires sur les plaidoyers d'Isœus, par le chev. Jones dans ses œuvres, tom. III, in-4°, pag. 210—211.)

(2) *Hippocr. opp. cit.* Van der Linden, in-8°, tom. II, p. 911. —ibi—

Ἔχει γὰρ φυσει τὸ ἀκόλαστον ἐν ἑαυτῇ.

Digitized by Google

chez le Sauvage : l'Evangile seul a pu les élever au niveau de l'homme en les rendant meilleures ; lui seul a pu proclamer *les droits de la femme* après les avoir fait naître, et les faire naître en s'établissant dans le cœur de la femme, instrument le plus actif et le plus puissant pour le bien comme pour le mal. Eteignez, affaiblissez seulement jusqu'à un certain point, dans un pays chretien, l'influence de la loi divine, en laissant subsister la liberté qui en était la suite pour les femmes, bientôt vous verrez cette noble et touchante liberté dégénérer en une licence honteuse. Elles deviendront les instruments funestes d'une corruption universelle qui atteindra en peu de temps les parties vitales de l'état. Il tombera en pourriture, et sa gangreneuse décrépitude fera à la fois honte et horreur.

Un Turc, un Persan, qui assistent à un bal européen, croient rêver : ils ne comprennent rien à ces femmes,

> Compagnes d'un époux et reines en tous lieux,
> Libres sans déshonneur, fidèles sans contrainte,
> Et ne devant jamais leurs vertus à la crainte.

C'est qu'ils ignorent la loi qui rend ce tumulte et ce mélange possibles. Celle même

Digitized by Google

qui s'en écarte lui doit sa liberté. S'il pouvait y avoir sur ce point du *plus* et du *moins*, je dirais que les femmes sont plus redevables que nous au Christianisme. L'antipathie qu'il a pour l'esclavage (qu'il éteindra toujours doucement et infailliblement partout où il agira librement) tient surtout à elles : sachant trop combien il est aisé d'inspirer le vice, il veut au moins que personne n'ait droit de le commander (1).

Enfin aucun législateur ne doit oublier cette maxime : *Avant d'effacer l'Evangile, il faut enfermer les femmes*, ou les accabler par des lois épouvantables, telles que celles de l'Inde. On a souvent célébré *la douceur* des Indous; mais qu'on ne s'y trompe pas : hors de la loi qui a dit, BEATI MITES ! il n'y a point d'hommes *doux*. Ils pourront être *faibles*, *timides*, *poltrons*, jamais *doux*. Le poltron

(1) Il faut remarquer aussi que si le Christianisme protége la femme, elle, à son tour, a le privilége de protéger la loi protectrice à un point qui mérite beaucoup d'attention. On serait même tenté de croire que cette influence tient à quelque affinité secrète, à quelque loi *naturelle*. Nous voyons le salut commencer par une femme annoncée depuis l'origine des choses : dans toute l'histoire évangélique, les femmes jouent un rôle très remarquable; et dans toutes les conquêtes célèbres du Christianisme, faites tant sur les individus que sur les nations, toujours on voit figurer une femme. Cela doit être, puisque... Mais j'ai peur que cette note devienne trop longue.

Digitized by Google

peut être cruel; il l'est même assez souvent: l'homme *doux* ne l'est jamais. L'Inde en fournit un bel exemple. Sans parler des atrocités superstitieuses que je viens de citer, qu'elle terre sur le globe a vu plus de cruautés?

Mais nous, qui pâlissons d'horreur à la seule idée des sacrifices humains et de l'anthropophagie, comment pourrions-nous être tout à la fois assez aveugles et assez ingrats pour ne pas reconaître que nous ne devons ces sentiments qu'à la *loi d'amour* qui a veillé sur notre berceau? Une illustre nation, parvenue au dernier degré de la civilisation et de l'urbanité, osa naguère, dans un accès de délire dont l'histoire ne présente pas un autre exemple, suspendre formellement cette loi: que vîmes-nous? en un clin d'œil, les mœurs des Iroquois et des Algonquins; les saintes lois de l'humanité foulées aux pieds; le sang innocent couvrant les échafauds qui couvraient la France; des hommes frisant et poudrant des têtes sanglantes, et la bouche même des femmes souillées de sang humain.

Voilà l'homme *naturel!* ce n'est pas qu'il ne porte en lui-même les germes inextinguibles de la vérité et de la vertu: les droits de sa naissance sont imprescriptibles; mais sans

Digitized by Google

une fécondation divine, ces germes n'écloront jamais, ou ne produiront que des êtres équivoques et malsains.

Il est temps de tirer des faits historiques les plus incontestables une conclusion qui ne l'est pas moins.

Nous savons par une expérience de quatre siècles : *Que partout où le vrai Dieu ne sera pas connu et servi, en vertu d'une révélation expresse, l'homme immolera toujours l'homme, et souvent le dévorera.*

Lucrèce, après nous avoir raconté le sacrifice d'Iphigénie (comme une histoire authentique, cela s'entend, puisqu'il en avait besoin), s'écriait d'un air triomphant :

Tant la religion peut enfanter de maux !

Hélas ! il ne voyait que les abus, ainsi que tous ses successeurs, infiniment moins excusables que lui. Il ignorait que celui des sacrifices humains, tout énorme qu'il était, disparaissait devant les maux que produit l'impiété absolue. Il ignorait, ou il ne voulait pas voir qu'il n'y a, qu'il ne peut y avoir même de religion entièrement fausse ; que celle de toutes les nations policées, telle qu'elle était à l'époque où il écrivait, n'en était

Digitized by Google

pas moins le ciment de l'édifice politique, et que les dogmes d'Epicure étaient précisément sur le point, en la sapant, de saper du même coup l'ancienne constitution de Rome, pour lui substituer une atroce et interminable tyrannie.

Pour nous, heureux possesseurs de la vérité, ne commettons pas le crime de la méconnaître. Dieu a bien voulu *dissimuler quarante siècles* (1); mais depuis que de nouveaux siècles ont commencé pour l'homme, ce crime n'aurait plus d'excuse. En réfléchissant sur les maux produits par les fausses religions, bénissons, embrassons avec transport la vraie, qui a expliqué et justifié l'instinct religieux du genre humain, qui a dégagé ce sentiment universel des erreurs et des crimes qui le déshonoraient, et qui a *renouvelé la face de la terre.*

TANT LA RELIGION PEUT CORRIGER DE MAUX!

---

(1) Actes XVII, 30. *Et tempora quidem hujus ignorantiæ* despiciens *Deus*, etc. ὑπεριδὼν. Arnaud, dans le nouveau Testament de Mons, traduit : *Dieu* étant en colère contre *ces temps d'ignorance*, etc. Et dans une note au bas de la page, il écrit : *Autrement, Dieu ayant laissé passer et comme dissimulé; et*, suivant la lettre, *méprisé ces temps*, etc. — En effet, c'est tout à fait *autrement.*

Digitized by Google

C'est à peu près, si je ne me trompe, ce qu'on peut dire, sans trop s'avancer, sur le principe caché des sacrifices, et surtout des sacrifices humains qui ont déshonoré toute la famille humaine. Je ne crois pas inutile maintenant de montrer, en finissant ce chapitre, de quelle manière la philosophie moderne a considéré le même sujet.

L'idée vulgaire qui se présente la première à l'esprit, et qui précède visiblement la réflexion, c'est celle d'un hommage ou d'une espèce de *présent* fait à la Divinité. *Les Dieux sont nos bienfaiteurs* (datores bonorum); *il est tout simple de leur offrir les prémices de ces mêmes biens que nous tenons d'eux*. de là les libations antiques et cette offrande des prémices qui ouvrait les repas (1).

Heyne, en expliquant ce vers d'Homère,

Du repas dans la flamme il jette les prémices (2),

trouve dans cette coutume l'origine des sacrifices : « Les anciens, dit-il, offrant aux

(1) Cette portion de la nourriture, qui était séparée et brûlée en l'honneur des dieux, se nommait chez les Grecs Aparque (ἀπαρχὴ) et l'action même d'offrir ces sortes de prémices était exprimée par un verbe (ἀπάρχεσθαι) *aparquer* ou COMMENCER (par excellence).

(2) Ὁ δ' ἐν πυρὶ βάλλε θυηλάς. (Iliad. IX, 220.) Odyss. XIV, 456, 446.

Digitized by Google

« dieux une partie de leur nourriture, la « chair des animaux dut s'y trouver com- « prise, *et le sacrifice*, ajoute-t-il, *envisagé de « cette manière, n'a rien de choquant* (1). » Ces derniers mots, pour l'observer en passant, prouvent que cet habile homme voyait confusément dans l'idée générale du sacrifice quelque chose de plus profond que la simple offrande, et que cet autre point de vue le *choquait*.

Il ne s'agit point en effet uniquement de *présent*, d'*offrande*, de *prémices*, en un mot, d'un acte simple d'hommage et de reconnaissance, rendu, s'il est permis de s'exprimer

---

(1) *Apparet (religiosum hunc ritum) peperisse sacrificiorum morem; quippe quæ ex epulis domesticis ortum duxerunt, quam cibi vescendi pars resecta pro primitiis offerretur diis in focum conjicienda : hoc est τὸ ἀπαρχεσθαι nec est quod nos religiosus discipliceat.* (Heyne, ad loc.)

Cette explication de Heyne ne me surprend pas ; car l'école protestante en général n'aime point les idées qui sortent du cercle matériel : elle s'en défie sans distinction, et semble les condamner en masse comme vaines et superstitieuses. J'avoue sans difficulté que sa doctrine peut nous être utile à nous-mêmes, jamais à la vérité comme aliment, mais quelquefois comme remède. Dans ce cas, néanmoins, je la crois certainement fausse, et je m'étonne que Bergier l'ait adoptée. (*Traité hist. et dogm. de la vraie Relig.*, in-8°, tom. II, p. 303. 304 ; tom. VI, p. 296, 297, d'après Porphyre, *de Abstin.*, lib. II, cité, *ibid.*) Ce savant apologiste *voyait* très bien : il semble seulement qu'ici il n'a pas *regardé*.

Digitized by Google

ainsi, à la *suzeraineté* divine; car les hommes, dans cette supposition, auraient envoyé chercher à la boucherie les chairs qui devaient être offertes sur les autels : ils se seraient bornés à répéter en public, et avec la pompe convenable, cette même cérémonie qui ouvrait leurs repas domestiques.

Il s'agit de *sang;* il s'agit de l'*immolation* proprement dite; il s'agit d'expliquer comment les hommes de tous les temps et de tous les lieux avaient pu s'accorder à croire qu'il y avait, non pas dans l'offrande des chairs (il faut bien observer ceci), mais dans l'*effusion du sang*, une vertu expiatrice utile à l'homme : voilà le problème, et il ne cède pas au premier coup d'œil (1).

Non-seulement les sacrifices ne furent point une simple extension des *aparques*, ou de

---

(1) Les Perses, au rapport de Strabon, se divisaient la chair des victimes, *et n'en réservaient rien pour les dieux.* (Τοῖς θεοῖς οὐδὲν ἀπονείμαντες μερος.) *Car*, disaient-ils, *Dieu n'a besoin que de l'âme de la victime* (c'est-à-dire du sang). Τῆς γὰρ ΨΥΧΗΣ, φασὶ, τοῦ ἱερείου δεῖσθαι τὸν θεὸν, ἄλλου δὲ οὐδενός. *Strabo, lib. XV, p.* 695, cité dans la dissertation de Cudwort, *de verâ notione cœnæ Domini*, cap. I, n° VII, à la fin de son livre célèbre : *Systema intellectuale universum.* Ce texte curieux réfute directement les idées de Heyne, et se trouve parfaitement d'accord avec les théories hébraïques, suivant lesquelles *l'effusion du sang constitue l'essence du sacrifice.* (Ibid. cap. II, n° IV.)

Digitized by Google

l'offrande des prémices brûlées en commençant le repas; mais ces *aparques* elles-mêmes ne furent très-évidemment que des espèces de *sacrifices diminués;* comme nous pourrions transporter dans nos maisons certaines cérémonies religieuses, exécutées avec une pompe publique dans nos églises. On en demeurera d'accord pour peu qu'on se donne la peine d'y réfléchir.

Hume, dans sa vilaine *Histoire naturelle de la Religion*, adopte cette même idee de Heyne, et il l'envenime à sa manière : « Un « sacrifice, dit-il, est considéré comme un « présent : or, pour donner une chose à « Dieu, il faut la détruire pour l'homme. « S'agit-il d'un solide, on le brûle ; d'un « liquide, on le répand ; d'un animal, on le « tue. L'homme, faute d'un meilleur moyen, « rêve qu'en se faisant du tort il fait du bien « à Dieu ; il croit au moins prouver de cette « manière la sincérité des sentiments d'a- « mour et d'adoration dont il est animé ; « et c'est ainsi que notre dévotion mercenaire « se flatte de tromper Dieu après s'être trom- « pée elle-même (1). »

(1) *Hume's* Essays and Treatises on several subjects. — The natural

Mais toute cette acrimonie n'explique rien : elle rend même le problème plus difficile. Voltaire n'a pas manqué de s'exercer aussi sur le même sujet ; en prenant seulement l'idée générale du sacrifice comme une *donnée*, il s'occupe en particulier des sacrifices humains.

« On ne voyait, dit-il, dans les temples « que des étaux, des broches, des grils, « des couteaux de cuisine, de longues « fourchettes de fer, des *cuillers*, ou des « *cuillères* à pot (1), de grandes jarres pour « mettre la graisse, et tout ce qui peut in- « spirer le mépris et l'horreur. Rien ne con- « tribua plus à perpétuer cette dureté et cette « atrocité de mœurs, qui porta enfin les « hommes à sacrifier d'autres hommes, et

---

Hystory of religion. Sect. IX ; London, 1758, in-4°, p. 511.

On peut remarquer dans ce morceau, considéré comme une formule générale, l'un des caractères les plus frappants de l'impiété : c'est le mépris de l'homme. Fille de l'orgueil, mère de l'orgueil, toujours ivre d'orgueil, et ne respirant que l'orgueil, l'impiété ne cesse cependant d'outrager la nature humaine, de la décourager, de la dégrader, d'envisager tout ce que l'homme a jamais fait et pensé, de l'envisager, dis-je, de la manière la plus humiliante pour lui, la plus propre à l'avilir et à le désespérer : et c'est ainsi que, sans y faire attention, elle met dans le jour le plus resplendissant le caractère opposé de la religion, qui emploie sans relâche l'humilité pour élever l'homme jusqu'à Dieu.

(1) Superbe observation, et précieuse surtout par l'à-propos.

Digitized by Google

« jusqu'à leurs propres enfants. Mais les « sacrifices de l'inquisition dont nous avons « tant parlé ont été cent fois plus abomina- « bles : nous avons substitué des bourreaux « aux bouchers (1). »

Voltaire sans doute n'avait jamais mis le pied dans un temple antique; la gravure même ne lui avait jamais fait connaître ces sortes d'édifices, s'il croyait que le temple, proprement dit, présentait le spectacle d'une boucherie et d'une cuisine. D'ailleurs, il ne faisait pas attention que ces grils, ces broches, ces longues fourchettes, ces *cuillers* ou ces *cuillères*, et tant d'autres instruments aussi terribles, sont tout aussi à la mode qu'autrefois; sans que jamais aucune mère de famille, et pas même les femmes des bouchers et des cuisiniers, soient le moins du monde tentées de mettre leurs enfants à la broche ou de les jeter dans la marmite. Chacun sent que cette espèce de dureté qui résulte de l'habitude de verser le sang des animaux, et qui peut tout au plus faciliter tel ou tel crime particulier, ne conduira jamais à l'immolation systématique de l'homme.

---

(1) Voyez la note xu^e sur la tragédie décrépite de *Minos*.

Digitized by Google

On ne peut lire d'ailleurs sans étonnement ce mot d'ENFIN employé par Voltaire, comme si les sacrifices humains n'avaient été que le résultat tardif des sacrifices d'animaux, antérieurement usités depuis des siècles : rien n'est plus faux. *Toujours* et *partout* où le vrai Dieu n'a pas été connu et adoré, on a immolé l'homme; les plus anciens monuments de l'histoire l'attestent, et la fable même y joint son témoignage, qui ne doit pas, à beaucoup près, être toujours rejeté. Or, pour expliquer ce grand phénomène, il ne suffit pas tout à fait de recourir *aux couteaux de cuisine et aux grandes fourchettes*.

Le morceau sur l'inquisition, qui termine la note, semble écrit dans un accès de délire. Quoi donc ! l'exécution légale d'un petit nombre d'hommes, ordonnée par un tribunal légitime, en vertu d'une loi antérieure solennellement promulguée, et dont chaque victime était parfaitement libre d'éviter les dispositions, cette exécution, dis-je, est *cent fois plus abominable* que le forfait horrible d'un père et d'une mère qui portaient leur enfant sur les bras enflammés de Moloch ! Quel atroce délire ! quel oubli de toute raison, de toute justice, de toute pudeur ! La

Digitized by Google

rage anti-religieuse le transporte au point qu'à la fin de cette belle tirade il ne sait exactement plus ce qu'il dit. *Nous avons* dit-il, *substitué les bourreaux aux bouchers.* Il croyait donc n'avoir parlé que des sacrifices d'animaux, et il oubliait la phrase qu'il venait d'écrire sur les sacrifices d'hommes : autrement, que signifie cette opposition des *bouchers* aux bourreaux? Les prêtres de l'antiquité, qui égorgeaient leurs semblables *avec un fer sacré*, étaient-ils donc moins *bourreaux* que les juges modernes qui les envoient à la mort en vertu d'une loi ?

Mais revenons au sujet principal : il n'y a rien de plus faible, comme on voit, que la raison alléguée par Voltaire pour expliquer l'origine des sacrifices humains. Cette simple conscience qu'on appelle *bon sens* suffit pour démontrer qu'il n'y a, dans cette explication, pas l'ombre de sagacité, ni de véritable connaissance de l'homme et de l'antiquité.

Ecoutons enfin Condillac, et voyons comment il s'y est pris pour expliquer l'origine des sacrifices humains à son prétendu ÉLÈVE, qui, pour le bonheur d'un peuple, ne voulut jamais se laisser *élever*.

« *On ne se contenta pas*, dit-il, *d'adres-*

Digitized by Google

« *ser aux dieux ses prières et ses vœux;*
« *on crut devoir leur offrir les choses qu'on*
« *imagina leur être agréables...* des fruits,
« des animaux, et DES HOMMES..... (1). »

Je me garderai bien de dire que ce morceau est digne d'un enfant; car il n'y a, Dieu merci, aucun enfant assez mauvais pour l'écrire. Quelle exécrable légèreté! Quel mépris de notre malheureuse espèce! Quelle rancune accusatrice contre son instinct le plus naturel et le plus sacré! Il m'est impossible d'exprimer à quel point Condillac révolte ici dans moi la conscience et le sentiment : c'est un des traits les plus odieux de cet odieux écrivain.

---

(1) Œuvres de Condillac; Paris, 1798, in-8°, tom. I, Hist. anc., ch. XII, p. 98—99.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

THÉORIE CHRÉTIENNE DES SACRIFICES.

Quelle vérité ne se trouve pas dans le Paganisme?

Il est bien vrai qu'il y a plusieurs *dieux* et plusieurs *seigneurs*, tant dans le ciel que sur la terre (1), et que nous devons aspirer à l'amitié et à la faveur de ces *dieux* (2).

Mais il est vrai aussi qu'il n'y a qu'un seul Jupiter, qui est le dieu suprême, le dieu qui est le premier (3), qui est le très grand (4); *la nature meilleure* qui surpasse toutes les

(1) *Car, encore qu'il y en ait qui soient appelés dieux, tant dans le ciel que sur la terre, et qu'ainsi il y ait plusieurs dieux et plusieurs seigneurs, cependant*, etc., etc. (Saint Paul aux Corinthiens, I. c. VIII, 5, 6; II. Thess. II, 4.)

(2) Saint Augustin, De Civ. Dei, VIII, 25.

(3) *Ad cultum divinitatis obeundum, satis est nobis Deus primus.* (Arnob., adv. gent., III.)

(4) *Deo qui est maximus.* (Inscript. sur une lampe antique du Musée de Passeri. *Antichità di Ercolano*. Napoli, 17 vol. in-fol., t. VIII p. 264.)

Digitized by Google

autres natures, même divines (1); *le quoi que ce soit* qui n'a rien au-dessus de lui (2); le dieu non-seulement *Dieu*, mais TOUT A FAIT DIEU (3); le moteur de l'univers (4); le père, le roi, l'*empereur* (5); le dieu des dieux et des hommes (6); le père tout-puissant (7).

Il est bien vrai encore que *Jupiter* ne saurait être adoré convenablement qu'avec *Pallas* et *Junon;* le culte de ces trois puissances étant de sa nature indivisible (8).

Il est bien vrai *que si nous raisonnons sagement sur le Dieu, chef des choses présentes*

---

(1) *Melior naturâ.* (Ovid., Métam. I, 21.) *Numen ubi est, ubi Di?*) (*Id.* Her. XII, 119.) Πρὸς Διὸς καὶ Θεῶν. (*Demost., pro Cor.* Οἱ Θεοὶ δέ εἰσονται καὶ τὸ Δικαιόνιον (*Id. de falsâ leg.* 68.)

(2) *Deum summum, illud quidquid est summum.* (Plin. Hist. nat. II, 4.)

(3) *Principem et* MAXIMÈ DEUM. (Lact. ethn. ad Stat. Theb., IV, 516, cité dans la Biblioth. lat. de Fabricius.)

(4) *Rector orbis terrarum.* (Sen. ap. Lact., div. just. 1, 4.)

(5) *Imperator divûm atque hominum.* (Plaut., in Rud., prol., v., 11.)

(6) *Deorum omnium Deus.* (Sen., ubi suprà.) Θεός ὁ Θεῶν Ζεύς. *Deus deorum Jupiter.* (Plat. in Crit., opp., tom. X, pag. 66.) *Deus deorum.* (Ps. LXXXIII, 7.) *Deus noster præ omnibus diis.* (*Ibid.* CXXXIV, 5.) *Deus magnus super omnes deos.* (*Ibid.* XCIV, 3.) Ἐπὶ πᾶσι Θεός (*Plat.. Orig., passim.*)

(7) *Pater omnipotens.* (Virg., Æn., I, 65, X, 2, etc.)

(8) *Jupiter sine contubernio conjugis filiæque coli non solet.* (Lact., div. instit.)

Digitized by Google

et futures, et sur le Seigneur, père du chef et de la cause, nous y verrons clair autant qu'il est donné à l'homme le plus heureusement doué (1).

Il est bien vrai que Platon, qui a dit ce qui précède, ne saurait être corrigé qu'avec respect lorsqu'il dit ailleurs : *Que le grand roi étant au milieu des choses, et toutes choses ayant été faites pour lui, puisqu'il est l'auteur de tout bien, le second roi est cependant au milieu des secondes choses, et le troisième au milieu des troisièmes* (2), *ce*

---

(1) Τόν τῶν πάντων Θεὸν ηγεμόνα τῶν τε ὄντων καὶ τῶν μελλόντων, τοῦ τε ἡγεμόνος καὶ αἰτίου πατέρα κύριον ... ἂν ὀρθῶς ὄντως φιλοσοφῶμεν, εἰσόμεθα πάντες σαφῶς, εἰς δύναμιν ἀνθρώπων εὐδαιμόνων. (*Plat.*, *epist. VI, ad Herm. Erast. et Coriscc.*, *Opp.*, tom. XI, p. 92.) — En effet, comment connaître l'un sans l'autre? (*Tertull.*, *De an.*, *cap.* 1.)

(2) Περὶ τὸν πάντων βασιλέα πάντ' ἐστ, καὶ ἐκείνου ἕνεκα πάντα, καὶ ἐκείνος αἴτιον ἁπάντων τῶν καλῶν, δεύτερονδε περὶ δεύτερα, καὶ τρίτον περὶ τὰ τρίτα. *Ejusd. epist. VI*, *ad Dyonis.*, ibid., tom. XI, p. 69 ; *et apud Euseb. Præp. evang.*, XI.)

Celui qui serait curieux de savoir ce qui a été dit sur ce texte pourra consulter *Orig.*, *de princ.*, lib. I, cap. 3, n. 5, opp. edit. Ruæi, in-fol., tom. IV, p. 62. — *Huet*, *in Origen.*, ibid., lib. II, cap. 2, n. 27-28; et les notes de La Rue, p. 63, 135τ — *Clem. Alex.* tom. V, p. 598, edit. Paris. — *Athenag. leg. pro Christ. Oxoniæ*, *ex theatro Seldon*, in-8°, 1706, *curis* Dechair, p. 93, n. XXI, in not. Il est bien singulier que Huet ni son savant commentateur n'aient point cité le passage de Platon, dont celui d'Origène est un commentaire remarquable. Voici ce dernier texte tel que Photius nous l'a conservé en original. (Cod. VIII.)

Digitized by Google

qui toutefois ne devait point s'écrire d'une manière plus claire, afin que l'écrit venant à se perdre, par quelque cas de mer ou de terre, celui qui l'aurait trouvé n'y comprît rien (1).

Il est bien vrai que *Minerve* est sortie du cerveau de *Jupiter* (2). Il est bien vrai que *Vénus* était sortie primitivement *de l'eau* (3); qu'elle y rentra à l'époque de ce déluge durant lequel *tout devint mer et la mer fut sans rives* (4), et qu'elle s'endormit alors au fond

---

Διήκειν μὲν τὸν πατέρα διὰ πάντων τῶν ὄντων · τὸν δὲ υἱὸν μεχρὶ τῶν λόγικων μόνων, τὸ δὲ πνεῦμα μεχρὶ μόνων τῶν σεσωσμένων, c'est-à-dire, *le Père embrasse tout ce qui existe; le Fils est borné aux seuls êtres intelligents, et l'Esprit aux seuls élus.*

(1) Φραστέον δὲ σοὶ δι' αἰνιγμῶν, ἵν' ἂν τι ἡ δέλτος ἢ πόντου ἢ γῆς ἐν τυχαις πάθη, ὁ ἀνάγνους μὴ γνῷ. (*Plat. ubi sup.*)

(2) Télémaque, liv. VIII. *Il chanta d'abord*, etc.

(3) En mémoire de cette naissance, les anciens avaient établi une cérémonie pour attester à perpétuité *que tout accroissement dans les êtres organisés vient de l'eau.* — ἐξ ὕδατος πάντων αὔξησις. *Voy.* le Scoliaste sur le cent quarante-cinquième vers de la quatrième Pythique de Pindare. Suivant l'antique doctrine des *Vedas*, Brahma (*qui est l'esprit de Dieu*) *était porté sur les eaux* au commencement des choses, dans une feuille de lotus; et la puissance sensible prit son origine dans l'eau. (*Williams Jones, dans les* Recherches asiatiques, *Diss. sur les dieux de Grèce et d'Italie*, tom. I.) — *M. Colebroke, ibid.*, tom. VIII, p. 403, note. — La physique moderne est d'accord. Voy. *Black's Lectures on Chemistry*, in-4°, tom. I, p. 245. — *Lettres physiques et morales*, etc., par M. de Luc; in-8°, tom, I, p. 112, etc., etc.

(4) Omnia pontus erant, deerant quoque littora ponto.
(Ovid., Metam.)

Digitized by Google

des eaux (1); si l'on ajoute qu'elle en ressortit ensuite sous la forme d'une colombe, devenue fameuse dans tout l'Orient (2), ce n'est pas une grande erreur.

Il est bien bien vrai que chaque homme a son *génie conducteur* et *initiateur*, qui le guide à travers les mystères de la vie (3).

Il est bien vrai qu'*Hercule* ne peut monter sur l'*Olympe* et y épouser *Hébé*, qu'après avoir consumé par le feu sur le mont *Æta* tout ce qu'il avait d'*humain* (4).

---

(1) *Voyez* la dissertation sur le mont Caucase, par F. R. Wilford (*dans les Rech. Asiat.* tom. VII, p. 322-23.)

(2) Ainsi l'on ne peut être surpris que les hommes se fussent accordés à reconnaître la colombe pour *l'oiseau de Vénus;* rien n'est faux dans le Paganisme, mais tout est corrompu.

(3) Μυταγωγὸς τοῦ βίου ἀγαθὸς. (Men. ap. Plut., *De tranq. an.*) *Ces génies habitent la terre par l'ordre de Jupiter, pour y être les bienfaisants gardiens des malheureux mortels* (Hesiod.); mais sans cesser néanmoins de voir celui qui les a envoyés. (Matth. XVIII, 10.) *Lors donc que nous avons fermé la porte et amené l'obscurité dans nos appartements, souvenons-nous de ne jamais dire* (qu'il est nuit et) *que nous sommes seuls; car* DIEU ET NOTRE ANGE *sont avec nous; et pour nous voir ils n'ont pas besoin de lumière.* (Epist., Arr., dissert. I, 14.) Bacon, dans un ouvrage passablement suspect, met au nombre des *paradoxes* ou des contradictions *apparentes* du Christianisme : *Que nous ne demandions rien aux anges et que nous ne leur rendions grâce de rien, tout en croyant que nous leur devons beaucoup.* (*Christian paradoxes*, etc., etc. *Works*, tom. II, p. 494.) Cette contradiction, qui n'est pas du tout *apparente*, ne se trouve pas dans le Christianisme *total*.

(4) . . . . Quodcumque fuit populabile flammæ
Mulciber abstulerat; nec cognoscenda remansit

Il est bien vrai que *Neptune* commande aux *vents* et à la *mer*, et qu'il leur fait peur (1).

Il est bien vrai que *les dieux* se nourrissent de *nectar* et d'ambroisie (2).

Il est bien vrai que les *héros* qui ont bien mérité de l'humanité, les *fondateurs* surtout

---

Herculis effigies; nec quidquam ab origine ductum
Matris habet; tantumque Jovis vestigia servat.
(Ovid., Mét., IX, 262, seqq.)

(1) « Des deux points opposés du ciel il appelle à lui les vents : « Comment donc, leur dit-il, avez-vous pu vous confier en ce que vous « êtes, assez pour oser ainsi troubler la terre et les mers, et soulever « ces vagues énormes, sans vous rappeler ma puissance? pour prix « d'une telle audace, je devrais vous... Mais il faut avant tout tran- « quilliser les flots; une autre fois vous ne me braverez point impuné- « ment. Partez sans délai; allez dire à votre maître que l'empire des « mers n'est point à lui : le sort a mis dans mes mains le trident redou- « table. Eole habite le palais des vents, au milieu des rochers sour- « cilleux : qu'il s'agite dans ces retraites! qu'il règne dans ces vastes « prisons! » Il dit, et déjà la tempête a cessé : Neptune dissipe les nuages amoncelés, laisse briller le soleil, et promène son char léger sur la surface aplanie des eaux. (Virg., Æn. I, 136, seqq.)

Alors il menaça les vents et dit à la mer : Tais-toi!... *et tout de suite il se fit un calme profond.* (Marc, IV, 39. — Luc, VIII, 24. — Matth. VIII, 26.)

On voit ici la différence de la vérité et de la fable : la première fait *parler* Dieu; la seconde le fait *discourir;* mais c'est toujours, comme on le verra plus bas, quelque chose de *différemment semblable*.

(2) « Je suis l'ange Raphael....; il vous a paru que je buvais et que « je mangeais avec vous; mais pour moi, je me nourris d'une viande « invisible et d'un breuvage qui ne peut être vu des hommes. » (Tobie, XII. 15, 19.)

Digitized by Google

et les *législateurs*, ont droit d'être déclarés *dieux* par la puissance légitime (1).

Il est bien vrai que, lorsqu'un homme est malade, il faut tâcher d'*enchanter* doucement le mal par des *paroles puissantes*, sans négliger néanmoins aucun moyen de la médecine matérielle (2).

---

(1) La *canonisation* d'un souverain dans l'antiquité païenne et l'*apothéose* d'un *héros* du Christianisme dans l'Eglise ne diffèrent, suivant l'expression déjà employée, que comme des puissances négatives et positives. D'un côté sont l'erreur et la corruption ; de l'autre, la vérité et la sainteté : mais tout part du même principe ; car l'erreur, encore une fois, ne peut être que la vérité corrompue, c'est-à-dire une pensée procédant d'un principe intelligent plus ou moins dégradé, mais qui ne saurait cependant agir que suivant son essence, ou, si l'on veut, suivant ses idées naturelles ou innées. *Totum propè cœlum nomine humano genere completum est ?* Cic. *Tusc. Quæst.* I, 15. — Oui, vraiment ; c'est sa destinée. La chose n'est plus susceptible de doute ni de plaisanteries. Mais pourquoi n'y aurait-il pas de distinction pour les *héros ?*

Quant à ceux qui s'obstineraient à voir ici comme ailleurs des imitations raisonnées, il n'y a plus rien à leur dire : Attendons le réveil !

(2) . . . . . Τοὺς μὲν μαλακαῖς
Ἐποιδαῖς ἀμφέπων ;
Τοὺς δὲ προσανία πί —
Νοντας, ἢ γυίοις περιάπτων πάντοθεν
Φαρμακα, τοὺς δὲ τομαῖς ἔστασεν ὀρθους.
(Pind., Pyth. III, 91—95.)

Locus classicus de medicinâ veterum. (Heyne, ad loc. v. *Pindari carm.*, Gottingæ, 1798, tom. I, p. 241.)

Serait-il permis, sans manquer de respect à la mémoire d'un aussi savant homme, d'observer qu'il semble s'être trompé en voyant dans les vers 94 et 95, les *amulettes ;* car il paraît évident que Pindare, dans cet endroit, parle tout simplement des applications, des fomentations, des *topiques*, en un mot : mais j'ose à peine avoir raison contre Heyne.

Digitized by Google

Il est bien vrai que la médecine et la *divination* sont très proches parentes (1).

Il est bien vrai que *les dieux* sont venus quelquefois s'asseoir à la table des hommes justes, et que d'autres fois ils sont venus sur la terre pour explorer les crimes de ces mêmes hommes (2).

---

(1) Ἰητρικὴ δὲ καὶ μαντικὴ καὶ πάνυ συγγενές ἐστι.

(*Hippocr. Epist. ad Philop.*, opp. tom. II, p. 896.) « Car sans le « secours d'Esculape, qui tenait ces secrets de son père, jamais les « hommes n'auraient pu inventer les remèdes. » (*Ibid.* p. 966.) La mé« decine a placé ses premiers inventeurs dans le ciel, et aujourd'hui encore on demande de tous côtés des remèdes aux oracles. (Plin. *Hist. nat.*, XXIX, 1.) Ce qui ne doit point étonner, puisque « c'est le « Très-Haut qui a créé le médecin, et c'est lui qui guérit par les mé« decins.... C'est lui qui a produit de la terre tout ce qui guérit....; « qui a fait connaître aux hommes les remèdes et qui s'en sert pour « apaiser les douleurs.... Priez le Seigneur,...; détournez-vous du « péché...; purifiez votre cœur... Ensuite appelez le médecin; car « c'est le Seigneur qui l'a créé. » (*Eccli.*, XXXVIII, 1, 2, 4, 6, 7, 10, 12.)

(2) Ils sont finis ces jours où les esprits célestes
Remplissaient ici-bas leurs messages divins;
Où l'ange, hôte indulgent du premier des humains,
L'entretenait du ciel, des grandeurs de son Maître;
Quelquefois s'asseyait à sa table champêtre,
Oubliant pour ses fruits le doux nectar des cieux.
(MILTON, trad. par M. Delille. P. P. IX, 1. seqq.)

C'est une élégante paraphrase d'Hésiode, cité lui-même par Origène comme rendant témoignage à la vérité. (*Adv. Cels.* tom. I, opp. IV, n° 76, p. 563.)

Ξυναὶ γὰρ τότε δαῖτες ἔσαν, ξυνοὶ δὲ θόωνται
Ἀθανάτοισι θεοῖσι κατὰ θνητοί τ' ἀνθρώποις.
(Gen. XVIII, XIX. Ovid. Metam. I, 219, seqq.)

Digitized by Google

Il est bien vrai que les nations et les villes ont des *patrons*, et, qu'en général, *Jupiter* exécute une infinité de choses dans ce monde par le ministère des *génies* (1).

Il est bien vrai que les éléments mêmes, qui sont des empires, sont présidés, comme les empires, par certaines *divinités* (2).

Il est bien vrai que les *princes des peu-*

---

(1) *Constat omnes urbes in alicujus Dei esse tutelâ*, etc. (Macrob., Sat. III, 9.) *Quemadmodum veteres Pagani tutelaria sua numina tribuerunt regnorum, provinciarum et civitatum* (Di quibus imperium steterat), *ita romana Ecclesia suos habet tutelares sanctos*, etc. (Henr. Morus, opp. theol., p. 665.)

Exod. XIII; Dan. X, 13, 20, 21; XII, 1. Apoc. VIII, 3; XIV, 18 XVI, 5. Huet, *Dem. evang.* prop. VII, n° 9. Saint Aug., *De Civ. Dei*, VII, 30.

Saint Augustin dit que Dieu exerçait sa juridiction sur les Gentils par le ministère des anges, et ce sentiment est fondé sur plusieurs textes de l'Ecriture. (*Berthier sur les Psaumes*, Ps. CXXXIV, 4, tom. V, p. 363.) — « Mais ceux qui, par une grossière imagination (*en effet, « il n'y en a pas de plus grossière*), croient toujours ôter à Dieu tout ce « qu'ils donnent à ses anges et à ses saints..., ne prendront-ils jamais « le droit esprit de l'Ecriture, etc.? « (Bossuet, *Préf. sur l'expl. de l'Apoc.*, n° XXVII.) *Voy.* les *Pensées de Leibnitz*, tom. II, p. 54, 66.

(2) Quand je vois dans les prophètes, dans l'Apocalypse et dans l'Evangile même, *cet ange des Perses*, *cet ange des Grecs*, *cet ange des Juifs*, *l'ange des petits enfants*, *qui en prend la défense...*; *l'ange des eaux*, *l'ange du feu*, etc. je reconnais dans ces paroles une espèce de médiation des saints anges : je vois même le fondement qui peut avoir donné occasion aux Païens de distribuer leurs divinités dans les éléments et dans les royaumes pour y présider : *car toute erreur est fondée sur une vérité dont on abuse* (Bossuet, *ibid.*) *et dont elle n'est qu'une vicieuse imitation.* (Massillon, *Vér. de la Rel.*, Ier point.)

Digitized by Google

ples sont appelés au conseil du Dieu d'Abraham, parce que *les puissants* dieux *de la terre* sont bien plus importants qu'on ne le croit (1).

Mais il est vrai aussi que « parmi tous ces « *dieux*, il n'en est pas un qui puisse se com- « parer au SEIGNEUR, et dont les œuvres ap- « prochent des siennes.

« Puisque le ciel ne renferme rien de « semblable à lui, *que parmi les fils de Dieu,* « *Dieu même n'a point d'égal;* et que, d'ail- « leurs, il est le seul qui opère des mi- « racles (2).

Comment donc ne pas croire que le Paganisme n'a pu se tromper sur une idée aussi universelle et aussi fondamentale que

---

(1) Quem *Pater* ut summâ vidit Saturnius arce,
Ingemit, et referens fœdæ convivia mensæ,
Ingentes animo et dignas Jove concipit iras,
Concilioque vocat : tenuit mora nulla vocantes....
Dextrâ lævâque deorum
Atria nobilium valvis celebrantur apertis....
Ergo ubi marmoreo Superi sedêre recessu,
Celsior ipso loco, etc.

(OVID., Métam. II.

Principes populorum congregati sunt cum Deo Abraham : quoniam dii fortes terræ vehementer elevati sunt. (Ps. XLVI, 10.)

(2) *Non est similis tui in diis,* DOMINE; *et non est secundùm opera tua.* (Ps LXXXV, 8.)

Quis in nubibus (sur l'Olympe) *æquabitur Domino; similis erit Deo in filiis Dei?* (Ps. LXXXVIII, 7.)

Qui facit mirabilia solus. (Ps. LXXI, 18.)

Digitized by Google

celle des sacrifices, c'est-à-dire *de la rédemption par le sang*? Le genre humain ne pouvait deviner le sang dont il avait besoin. Quel homme livré à lui-même pouvait soupçonner l'immensité de la chute et l'immensité de l'amour réparateur? Cependant tout peuple, en confessant plus ou moins clairement cette chute, confessait aussi le besoin et la nature du remède.

Telle a été constamment la croyance de tous les hommes. Elle s'est modifiée dans la pratique, suivant le caractère des peuples et des cultes; mais le principe paraît toujours. On trouve spécialement toutes les nations d'accord sur l'efficacité merveilleuse du sacrifice volontaire de l'innocence qui se dévoue elle-même à la divinité comme une victime propitiatoire. Toujours les hommes ont attaché un prix infini à cette soumission du juste qui accepte les souffrances; c'est par ce motif que Sénèque, après avoir prononcé son fameux mot : *Ecce par Deo dignum! vir fortis cum malâ fortunâ compositus* (1), ajoute tout de suite : UTIQUE SI ET PROVOCAVIT (2).

(1) *Voyez le grand homme aux prises avec l'infortune! ces deux lutteurs sont dignes d'occuper les regards de Dieu.* (Sen. *De Provid.*, 11.)

(2) *Du moins si le grand homme a provoqué le combat.* (Ibid.)

Digitized by Google

Lorsque les féroces geôliers de Louis XVI, prisonnier au temple, lui refusèrent un rasoir, le fidèle serviteur qui nous a transmis l'histoire intéressante de cette longue et affreuse captivité lui dit : *Sire, présentez-vous à la convention nationale avec cette longue barbe, afin que le peuple voie comment vous êtes traité.*

Le roi répondit : JE NE DOIS POINT CHERCHER A INTÉRESSER SUR MON SORT (1).

Qu'est-ce donc qui se passait dans ce cœur si pur, si soumis, si préparé ? L'auguste martyr semble craindre d'échapper au sacrifice, ou de rendre la victime moins parfaite : quelle acceptation ! et que n'aurait-elle pas mérité !

On pourrait sur ce point invoquer l'expérience à l'appui de la théorie et de la tradition ; car les changements les plus heureux qui s'opèrent parmi les nations sont presque toujours achetés par de sanglantes catastrophes dont l'innocence est la victime. Le sang de Lucrèce chassa les Tarquins, et celui de Virginie chassa les Décemvirs. Lorsque

(1) *Voy.* la Relation de M. Cléri. Londres, Baylis, 1795; in-8°, pag. 175.

Digitized by Google

deux partis se heurtent dans une révolution, si l'on voit tomber d'un côté des victimes précieuses, on peut gager que ce parti finira par l'emporter, malgré toutes les apparences contraires.

Si l'histoire des familles était connue comme celle des nations, elle fournirait une foule d'observations du même genre : on pourrait fort bien découvrir, par exemple, que les familles les plus durables sont celles qui ont perdu le plus d'individus à la guerre. Un ancien aurait dit : « A la terre, à l'enfer, ces « victimes suffisent (1). » Des hommes plus instruits pourraient dire : *Le juste qui donne sa vie en sacrifice verra une longue postérité* (2).

Et la guerre, sujet inépuisable de réflexions, montrerait encore la même vérité, sous une autre face ; les annales de tous les peuples n'ayant qu'un cri pour nous montrer comment ce fléau terrible sévit toujours avec une violence rigoureusement proportionnelle aux vices des nations, de manière que, lorsqu'il

---

(1) *Sufficiunt Dis infernis terræque parenti.* (Juv. Sat. VIII, 257.)

(2) *Qui iniquitatem non fecerit.... si posuerit pro peccato animam suam, videbit semen longævum.* (Is. LIII, 9, 10.)

Digitized by Google

y a *débordement de crimes*, il y a toujours *débordement de sang*. — *Sine sanguine non fit remissio* (1).

La rédemption, comme on l'a dit dans les *Entretiens*, est une idée universelle. Toujours et partout on a cru que l'innocent pouvait payer pour le coupable (*utique si et provocavit*); mais le Christianisme a rectifié cette idée et mille autres qui, même dans leur état négatif, lui avaient rendu d'avance le témoignage le plus décisif. Sous l'empire de cette loi divine, le juste (qui ne croit jamais l'être) essaie cependant de s'approcher de son modèle par le côté douloureux. Il s'examine, il se purifie, il fait sur lui-même des efforts qui semblent passer l'humanité, pour obtenir enfin la grâce de pouvoir *restituer ce qu'il n'a pas volé* (2).

Mais le Christianisme, en certifiant le dogme, ne l'explique point, du moins publiquement, et nous voyons que les racines secrètes de cette théorie occupèrent beaucoup les premiers *initiés* du Christianisme.

Origène surtout doit être entendu sur ce

(1) *Sans effusion de sang, nulle rémission de péchés.* (Hebr. IX, 22.)
(2) *Quæ non rapui, tunc exsolvebam.* (Ps. LXVIII, 8.)

Digitized by Google

sujet intéressant, qu'il avait beaucoup médité. C'était son opinion bien connue : « Que le « sang répandu sur le Calvaire n'avait pas « été seulement utile aux hommes, mais « aux anges, aux astres, et à tous les êtres « créés (1); ce qui ne paraîtra pas surpre- « nant à celui qui se rappellera ce que saint « Paul a dit : *Qu'il a plu à Dieu de récon- « cilier toutes choses par celui qui est le « principe de la vie, et le premier-né entre « les morts, ayant pacifié par le sang qu'il « a répandu sur la croix, tant ce qui est en « la terre que ce qui est au ciel* (2). » Et si toutes les créatures *gémissent* (3), suivant la profonde doctrine du même apôtre, pour-

---

(1) *Sequitur placitum aliud Origenis de morte Christi non hominibus solùm utili, sed angelis etiam et sideribus ac rebus creatis quibuscumque.* (P. D. Huetii Origen., lib. II, cap. II, quæst. 3, n° 20. — *Orig. opp. tom. IV, p.* 149.)

(2) Coloss. I, 20. Eqhes. I, 10.—Paley, dans ses *Horæ Paulinæ* (London, 1790, in-8°, p. 212.), observe que ces deux textes sont très remarquables, vu que cette réunion des choses divines et humaines est un sentiment très singulier et qu'on ne trouvera point ailleurs que dans ces deux épîtres : *A very singular sentiment and found no where else but in these two epistles.* Si ce mot *ailleurs* se rapporte aux épîtres canoniques, l'assertion n'est pas exacte, *puisque ce sentiment très singulier* se retrouve expressément dans l'épître aux Hébreux, IX, 23. Si le mot a toute sa latitude, on voit que Paley s'est trompé encore davantage.

(3) Rom., VIII, 22.

Digitized by Google

quoi ne devaient-elles pas être toutes *consolées?* Le grand et saint adversaire d'Origène nous atteste qu'au commencement du Ve siècle de l'Eglise, c'était encore une opinion reçue *que la rédemption appartenait au ciel autant qu'à la terre* (1), et saint Chrysostôme ne doutait pas que le même sacrifice, continué jusqu'à la fin des temps, et célébré chaque jour par les ministres légitimes, n'opérât de même *pour tout l'univers* (2).

C'est dans cette immense latitude qu'Origène envisageait l'effet du grand sacrifice. « Mais que cette théorie, dit-il, tienne à des « mystères célestes, c'est ce que l'apôtre « nous déclare lui-même lorsqu'il nous dit: « *Qu'il était nécessaire que ce qui n'était que* « *figure des choses célestes, fût purifié par* « *le sang des animaux; mais que* les céles-

---

(1) *Crux Salvatoris non solùm ea quæ in terrâ, sed etiam ea quæ in cœlis erant pacasse* PERHIBENTUR. (D. Hieron. Epist. LIX, ad Avitum, c. I, v. 22.)

(2) Nous sacrifions pour le bien de la terre, de la mer et de tout l'univers. (Saint Chrysost. *Hom. LXX, in Joh.*) Et saint François de Sales ayant dit « que Jésus-Christ avait souffert principalement pour les « hommes, *et en partie pour les anges*; » on voit (sans examiner précisément ce qu'il a voulu dire) qu'il ne bornait point l'effet de la rédemption aux limites de notre planète. (Voy. les *Lettres de saint François de Sales*, liv. V, p. 58-59.)

Digitized by Google

« tes mêmes *le fussent par des victimes plus* « *excellentes que les premières* (1). Con- « templez l'expiation *de tout le monde*, c'est- « à-dire des régions célestes, terrestres et « inférieures, et voyez de combien de vic- « times elles avaient besoin !... Mais *l'agneau* « seul a pu ôter les péchés de tout le monde « etc., etc. (2). »

Au reste quoique Origène ait été un *grand auteur*, un *grand homme*, *et l'un des plus sublimes théologiens* (3) qui aient jamais illustré l'Eglise, je n'entends pas cependant défendre chaque ligne de ses écrits; c'est assez pour moi de chanter avec l'Eglise romaine :

> Et la terre, et la mer, et les astres eux-mêmes,
> Tous les êtres enfin sont lavés par ce sang (4).

Sur quoi je ne puis assez m'étonner des scrupules étranges de certains théologiens qui se refusent à l'hypothèse de la pluralité des mondes, de peur qu'elle n'ébranle le

---

(1) Hebr. IX, 23.

(2) Orig. *Hom. XXIX, in Num.*

(3) Bossuet, *Préf. sur l'explication de l'Apoc.*, num. XXVII, XXIX.

(4) Terra, pontus, astra, mundus,
Hoc lavantur sanguine (flumine.)
(*Hymne des Laudes du dimanche de la Passion.*)

Digitized by Google

dogme de la rédemption (1) ; c'est-à-dire que suivant eux, nous devons croire que l'homme voyageant dans l'espace sur sa triste planète, misérablement *gênée* entre *Mars* et *Vénus* (2), est le seul être intelligent du système, et que les autres planètes ne sont que des globes *sans vie et sans beauté* (3) que le Créateur a lancés dans l'espace pour s'amuser apparemment comme un joueur de boules. Non, jamais une pensée plus mesquine ne s'est présentée à l'esprit humain ! Démocrite disait jadis dans une conversation célèbre : *O mon cher ami ! gardez-vous bien de rapetisser bassement dans votre esprit la nature, qui est si grande* (4). Nous serions bien inexcusables si nous ne profitions pas de cet avis, nous qui vivons au sein de la lumière, et qui pouvons contempler à sa clarté

---

(1) On en trouvera un exemple remarquable dans les notes dont l'illustre cardinal Gerdil crut devoir honorer le dernier poëme de son collégue, le cardinal de Bernis.

(2) Nam Venerem Martemque inter natura locavit,
Et nimium, ah ! miseroc, spatiis conclusit iniquis.
(*Boscowitch, De Sol. et lun. defect.* lib. 2.)

(3) *Inanes et vacuæ*, (Gen. I, 2.)

(4) Μηδαμῶς ὦ ἑταῖρε κατασμικρολογεῖ ἀλουσίην τὴν φύσιν ἐοῦσαν. (*Voy.* la lettre d'Hippocrate à Damagete ; Hipp. opp. t. II, p. 918-19. (Il ne s'agit point ici de l'authenticité de ces lettres.)

Digitized by Google

la suprême intelligence, à la place de ce vain fantôme de *nature*. Ne rapetissons pas misérablement l'Etre infini en posant des bornes ridicules à sa puissance et à son amour. Y a-t-il quelque chose de plus certain que cette proposition : *tout a été fait* par et pour *l'intelligence*? Un système planétaire peut-il être autre chose qu'un système d'intelligences, et chaque planète en particulier peut-elle être autre chose que le séjour d'une de ces familles? Qu'y a-t-il donc de commun entre la matière et Dieu? *la poussière le connaît-elle* (1)? Si les habitants des autres planètes ne sont pas coupables ainsi que nous, ils n'ont pas besoin du même remède; et si, au contraire, le même remède leur est nécessaire, ces théologiens dont je parlais tout à l'heure ont-ils donc peur que la vertu du sacrifice qui nous a sauvés ne puisse s'élever jusqu'à la lune? Le coup d'œil d'Origène est bien plus pénétrant et plus *compréhensif*, lorsqu'il dit : *L'autel était à Jérusalem, mais le sang de la victime baigna l'univers* (2).

Il ne se croit point permis cependant de

(1) *Numquid confitebitur tibi pulvis?* (Ps. XXIX, 10.)
(2) Orig., Hom. I, in Levit. n° 3.

Digitized by Google

publier tout ce qu'il savait sur ce point : « Pour parler, dit-il, de cette victime de la « loi de grâce offerte par Jésus-Christ, et « pour faire comprendre une vérité qui passe « l'intelligence humaine, il ne faudrait rien « moins qu'un homme *parfait*, exercé à ju- « ger le bien et le mal, et qui fût en droit de « dire par un pur mouvement de la vérité : « Nous prêchons la sagesse aux PARFAITS (1). « Celui dont saint Jean a dit : *Voilà l'agneau « de Dieu qui ôte les péchés du monde....* « a servi d'expiation, selon certaines lois « mystérieuses de l'univers, ayant bien voulu « se soumettre à la mort en vertu de l'a- « mour qu'il a pour les hommes, et nous « racheter un jour par son sang des mains « de celui qui nous avaient séduits, et au- « quel nous nous étions *vendus par le pé- « ché* (2). »

De cette rédemption générale, opérée par le grand sacrifice, Origène passe à ces rédemptions particulières qu'on pourrait appeler *diminuées*, mais qui tiennent toujours au même principe. « D'autres victimes, dit-il,

(1) I, Cor. II, 6.

(2) *Rom. VII*, 14.—*Orig. opp., tom. IV. Comment. in Evang. Joh.* Tom. VI, cap. XXXII, XXXVI, p. 151, 155.

Digitized by Google

« se rapprochent de celle-là.... je veux par-
« ler des généreux martyrs qui ont aussi
« donné leur sang : *mais où est le sage pour*
« *comprendre ces merveilles; et qui a de*
« *l'intelligence pour les pénétrer* (1)? Il faut
« des recherches profondes pour se former
« une idée, même très imparfaite, de la loi
« en vertu de laquelle ces sortes de victimes
« purifient ceux pour qui elles sont offer-
« tes (2).... Un vain simulacre de cruauté
« voudrait s'attacher à l'Etre auquel on les
« offre pour le salut des hommes; mais un
« esprit élevé et vigoureux sait repousser les
« objections qu'on élève contre la Providen-
« ce, *sans exposer néanmoins les derniers*
« *secrets* (3) : car les jugements de Dieu sont
« bien profonds; il est bien difficile de les
« expliquer; et nombre d'âmes faibles y ont
« trouvé une occasion de chute : mais enfin

---

(1) Osée, XIV, 10.

(2) *Les martyrs administrent la rémission des péchés; leur martyre, à l'exemple de celui de Jésus-Christ, est un baptême où les péchés de plusieurs sont expiés; et nous pouvons en quelque sorte être rachetés par le sang précieux des martyrs comme par le sang précieux de Jésus-Christ.* (Bossuet, *Médit. pour le temps du jubilé, cinquième point;* d'après ce même Origène dans *l'Exhortation au martyre.*)

(3) Ὡς ἀπορρητοτέρων ὄντων καὶ ὑπερ ἀνθρωπίνην φύσιν. (*Ibid.*)

Digitized by Google

« comme il passe pour constant parmi les « nations qu'un grand nombre d'hommes se « sont livrés volontairement à la mort pour « le salut commun, dans les cas, par exem- « ple, d'épidémies pestilentielles (1), et que « l'efficacité de ces dévouements a été recon- « nue sur la foi même des Ecritures par ce « fidèle Clément, à qui saint Paul a rendu « un si beau témoignage (*Phil.*, IV, 13.), « il faut que celui qui serait tenté de blas- « phémer des mystères qui passent la portée « ordinaire de l'esprit humain, se détermine « à reconnaître dans les martyrs quelque « chose de *différemment semblable*.... »

« Celui qui tue... un animal venimeux... « a bien mérité sans doute de tous ceux aux- « quels cette bête aurait pu nuire si elle n'a- « vait pas été tuée.... ; croyons qu'il arrive « quelque chose de semblable par la mort « des très saints martyrs...., qu'elle détruit « des puissances malfaisantes..., et qu'elle « procure à un grand nombre d'hommes des

(1) Si l'on parcourt l'échelle de l'esprit humain, depuis Origène jusqu'à La Fontaine, on verra combien ces idées sont naturelles à l'homme.

L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévouements.

(*Animaux malades de la peste.*)

Digitized by Google

« secours merveilleux, en vertu d'une cer-
« taine force qui ne peut être nommée (1).»

Les deux rédemptions ne diffèrent donc point en nature, mais seulement en excellence et en résultats, suivant le mérite et la puissance des agens. Je rappellerai à cet égard, ce qui a été dit dans les *Entretiens*, au sujet de l'intelligence divine et de l'intelligence humaine. Elles ne peuvent différer que comme des figures semblables qui sont toujours telles, quelles que soient leurs différences de dimension.

Contemplons en finissant la plus belle des analogies. L'homme coupable ne pouvait être absous que par le sang des victimes : ce sang étant donc le lien de la réconciliation, l'erreur antique s'était imaginé que *les dieux* accouraient partout où le sang coulait sur les autels (2); ce que nos premiers docteurs mêmes ne refusaient point de croire en croyant à leur tour *que les anges accouraient partout où coulait le véritable sang de la véritable victime* (3).

---

(1) Orig., *ubi sup.*

(2) Porphyr., *de Abst.*, *lib. II*, dans la *Dem. evang.* de Leland, tom. I, ch. v, § 7. (Saint August. *de Civit. Dei*, *X*, 11. *Orig.*, *adv.*, *Cels.* lib. III.)

(3) Chrysost., *Hom. III*, *in Ep. ad Ephes.*, *orat. de Nat. Chr.*;

Digitized by Google

Par une suite des mêmes idées sur la nature et l'efficacité des sacrifices, les anciens voyaient encore quelque chose de mystérieux *dans la communion du corps et du sang des victimes*. Elle emportait, suivant eux, le complément du sacrifice et celui de l'unité religieuse; en sorte que, pendant longtemps, les Chrétiens refusèrent de goûter aux viandes immolées, *de peur de communier* (1).

Mais cette idée universelle de la *communion par le sang*, quoique viciée dans son application, était néanmoins juste et prophétique dans sa racine, tout comme celle dont elle dérivait.

Il est entré dans les incompréhensibles desseins de l'amour tout-puissant de perpétuer jusqu'à la fin du monde, et par des moyens bien au-dessus de notre faible intelligence, ce même sacrifice, matériellement offert une seule fois pour le salut du genre humain. *La chair* ayant séparé l'homme du ciel, Dieu

---

Hom. III, de Incomp. Nat. Dei. — Perpét. de la foi, etc., in-4°, t. I, iv. II, chap. vii, n° 1. Tous ces docteurs ont parlé de la *réalité* du sacrifice, mais nul d'eux plus *réellement* que saint Augustin lorsqu'il dit: *que le Juif, converti au Christianisme, buvait le même sang qu'il avait versé* (sur le Calvaire). Aug. Serm. LXXVII.

(1) *Car tous ceux qui participent à une même victime sont un même corps.* (I. Cor. X, 17.)

Digitized by Google

s'était revêtu de la chair pour s'unir à l'homme par ce qui l'en séparait : mais c'était encore trop peu pour une immense bonté attaquant une immense dégradation. Cette chair divinisée et perpétuellement immolée est présentée à l'homme sous la forme extérieure de sa nourriture privilégiée : *et celui qui refusera d'en manger ne vivra point* (1). Comme la parole, qui n'est dans l'ordre matériel qu'une suite d'ondulations circulaires excitées dans l'air, et semblables dans tous les plans imaginables à celles que nous apercevons sur la surface de l'eau frappée dans un point; comme cette parole, dis-je, arrive cependant dans toute sa mystérieuse intégrité, à toute oreille touchée dans tout point du fluide agité, de même l'essence corporelle (2) de celui qui s'appelle *parole*, rayonnant du centre de la toute-puissance, qui est partout, entre tout entière dans chaque bouche, et se multiplie à l'infini sans se diviser. Plus rapide que l'éclair, plus actif que la foudre, le sang *théandrique* pénètre *les entrailles coupables* pour

(1) Joh. VI, 34.

(2) Σῶμα ἅγιον τι. (*Orig. adv. Cels.*, lib. VIII, n° 33, cité dans la *Perpét. de la foi*, in-4°, tom. II, liv. VII, ch. I.)

Digitized by Google

en dévorer les souillures (1). Il arrive jusqu'aux confins inconnus de ces deux puissances irréconciliablement unies (2) où *les élans du cœur* (3) heurtent l'intelligence et la troublent. Par une véritable affinité divine, il s'empare des éléments de l'homme et les transforme sans les détruire. « On a droit de « s'étonner, sans doute, que l'homme puisse « s'élever jusqu'à Dieu : mais voici bien un « autre prodige ! c'est Dieu qui descend jus- « qu'à l'homme. Ce n'est point assez : pour « appartenir de plus près à sa créature ché- « rie, *il entre dans l'homme*, et tout juste « est un temple habité par la Divinité (4). » C'est une merveille inconcevable, sans doute, mais en même temps infiniment plausible, qui satisfait la raison en l'écrasant. Il n'y a

---

(1) *Adhæreat visceribus meis... ut in me non remaneat scelerum macula.* (Liturgie de la messe.)

(2) *Usque ad divisionem animæ et spiritûs.* (Hebr. IV, 12.)

(3) *Intentiones cordis.* (Ibid.)

(4) *Miraris homines ad Deos ire ? Deus ad homines venit; imò* (*quod proprius est*) IN HOMINES VENIT. (Sen., Epist. LXXIV. *In unoquoque virorum bonorum.* (QUIS DEUS INCERTUM EST) *habitat Deus.* (Id., Epist. XLI.)

Beau mouvement de l'instinct humain, qui cherchait ce que la foi possède !

INTUS CHRISTUS INEST ET INOBSERVABILE NUMEN.

(Vida, *Hymn. in Euchar.*)

QUIS DEUS CERTUM EST.

Digitized by Google

pas dans tout le monde spirituel une plus magnifique analogie, une proportion plus frappante d'intentions et de moyens, d'effet et de cause, de mal et de remède. Il n'y a rien qui démontre d'une manière plus digne de Dieu ce que le genre humain a toujours confessé, même avant qu'on le lui eût appris : sa dégradation radicale, la réversibilité des mérites de l'innocence payant pour le coupable, et LE SALUT PAR LE SANG.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

Septième entretien. . . . . *Pag.* 1
Notes du septième entretien. 81
Huitième entretien. 89
Notes du huitième entretien. 134
Neuvième entretien. 137
Notes du neuvième entretien. 181
Dixième entretien. 189
Notes du dixième entretien. 256
Onzième entretien. 265
Notes du onzième entretien. 305

ÉCLAIRCISSEMENT SUR LES SACRIFICES.

— Chap. I. 321
— Chap. II. 345
— Chap. III. 373

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE ANALYTIQUE
DES SOIRÉES DE SAINT-PÉTERSBOURG.

TOME SECOND.

SEPTIÈME ENTRETIEN.

La guerre est mystérieuse ; on ne peut l'expliquer humainement. 2
Parallèle du *soldat* et du Bourreau. 4
Éloge du militaire : il est facilement religieux. 19
Au milieu du sang qu'il verse il est humain. 22
Pourquoi Dieu est appelé *le Dieu des armées?* 27
Comment s'accomplit sans cesse la destruction violente des êtres vivants. 28
La guerre est divine ; c'est une loi du monde. 53
Ce que c'est qu'une bataille perdue. — La Peur. 59
Le *Te Deum*. 48
La prière de chaque nation indique l'état moral de cette nation. 50
Anciennement on ne prioit pas Dieu comme *père;* on ne savait pas lui exprimer le *repentir*. 52
Beautés des Psaumes. — David et Pindare comparés. 54
La nuit, nous valons moins que *le jour*. — Des longues veillées. 72
Le Christianisme a sanctifié *la nuit* par la prière. 76
Le sommeil est un des grands mystères de l'homme. 78
Des songes. Dieu visite les cœurs purs pendant la nuit. 70

HUITIÈME ENTRETIEN.

Résumé des Entretiens précédents. 96
Malheur de l'homme qui n'aurait jamais été malheureux ni souffrant. — Utilité et gloire *des souffrances*. 100
Du Purgatoire; la raison le comprend. 102
Les novateurs du seizième siècle n'ont disputé que sur le mot. 107
L'idée seule de Dieu prouve son existence. 110
L'intelligence se prouve à l'intelligence par *le nombre*. 111
Du nombre dans les arts, les sciences, la parole. 115
Comment le *nombre*, la symétrie, l'ordre du monde prouvent Dieu. 113
Ce qu'on appelle *le désordre* du monde physique en prouve l'ordre et *l'ordonnateur*. 123
Ce qu'on appelle le désordre du monde moral ou *l'injustice* de Dieu, prouve un Dieu *juste*. 126
Des savants. Ce n'est pas à eux de conduire les hommes. 131

NEUVIÈME ENTRETIEN.

Croyance constante à la réversibilité des douleurs de l'innocence au profit des coupables. 143

Digitized by Google

Cette croyance à la vertu du *sacrifice* ne peut venir que de Dieu qui annonçait ainsi de loin le grand *sacrifice de la Rédemption*. 149
Nécessité du *sens religieux* pour comprendre les choses divines. 153
Admirable providence de Dieu dans les souffrances *du juste*. 155
Beautés de Sénèque. Il a dû entendre saint Paul. 160
Effet que le Christianisme a dû produire sur les bons esprits de cette époque. 163
Discours de saint Paul à Agrippa. 164
Sénèque parle *d'aimer Dieu;* langage inconnu au paganisme. 166
Supériorité intellectuelle du Judaïsme; son influence probable sur Sénèque. 170
La raison qui veut se passer de la révélation est *un enfant qui bat sa nourrice*. 178

DIXIÈME ENTRETIEN.

Toujours et partout on a cru à l'hérédité de la gloire et de l'infamie. 190
Parce que le mal venant d'une certaine *division* inexplicable, l'univers tend vers une certaine *unité* aussi inconcevable. 191
A ses yeux, toute famille est *une* et solidaire. 194
Cette *unité* brille surtout dans les familles souveraines. 195
Cette *division* et cette *unité* se trouvent encore dans *la parole :* Babel, *division* des langues; La Pentecôte, *réunion des langues*. 198
Mots et usages par lesquels l'homme exprime cette tendance à *l'unité*. 199
Dieu est le lien des esprits: Nos âmes tendent à s'y réunir. 200
Là nous ne serons plus *qu'un*, sans perdre notre personnalité. 202
La dégradation de l'homme prouve *l'unité* humaine. 205
La table a toujours été l'*entremetteuse de l'amitié, de l'union*. — La Sainte-Table. — La Communion. 206
Ce monde est un système de choses invisibles manifestées visiblement. 210
Toutes les sciences commencent par un mystère. 211
Utilité de la *bonne métaphysique*. Tous les inventeurs ont été des hommes religieux, et même exaltés. 215
La religion est la mère de la science. L'Europe est la reine de la science, parce qu'elle a commencé par la *Théologie*. 219
Mais la religion recommande avant tout la simplicité et l'obéissance, ce que nous devons ignorer étant plus important pour nous que ce que nous devons savoir. 222
Plus l'intelligence connaît, et plus elle peut être coupable. — L'idolâtrie vient de l'abus de la science. 225
Celui qui croit simplement est sûr d'être dans la vérité. 227
Comment la trop grande curiosité peut mener à la *superstition*. Qu'est-ce que la superstition? Y en a-t-il une de bonne? 231
Questions sur les lois de la pesanteur, par rapport aux oiseaux et par rapport à l'homme. Ravissements de quelques Saints. 238
DES INDULGENCES. Combien ce dogme est naturel et universellement pratiqué. 247
La Rédemption, adorée par les protestants, n'est qu'une *grande indulgence*. 250

Digitized by Google

Ce dogme des *Indulgences* tend à purifier l'homme, par les efforts qu'il exige. 252

ONZIÈME ENTRETIEN.

De l'*illuminisme*. Qu'est-ce qu'un *illuminé!* 267
Faut-il entendre tout, dans l'Ecriture sainte, au pied de la lettre, ou bien peut-on creuser les abîmes où Dieu cache de hauts mystères? 268
Ne touchons-nous pas à quelque événement immense, indiqué dans les saints Livres? Attente générale à cet égard. — Le *Pollion* de Virgile. 270
On a toujours cru à l'esprit prophétique dans l'homme. — Les Oracles. 272
L'*Avenir*. — L'homme est, par nature, étranger au temps. 273
Comment le prophète sort du temps. 274
Tous les grands événements ont été prédits de quelque manière. 276
La science tend à redevenir religieuse. — La matière est mue par l'intelligence, comme le corps humain. 278
Le Paganisme n'est qu'un système de vérités corrompues : il suffit de les *nettoyer*. 280
Raisons de prévoir une nouvelle et *troisième révélation*. 281
Tableau de l'affaiblissement de la Foi. 282
Le protestantisme finit par le socinianisme. C'est le mahométisme européen. 286
La société biblique travaille, sans s'en douter, à établir l'unité religieuse. 288
Du sacerdoce chrétien. Doit-il faire des miracles pour remplir sa mission? 297
Le prêtre et le chevalier français sont parents. Héroïsme du clergé français. 300
Ce n'est pas la *lecture*, c'est l'enseignement de l'Ecriture sainte qui est utile. 302

ECLAIRCISSEMENTS

SUR LES SACRIFICES.

CHAPITRE I.

DES SACRIFICES EN GÉNÉRAL.

L'homme s'est toujours cru dégradé et coupable envers *les dieux*. 522
La racine de cette dégradation résidait dans *le principe sensible*, dans *la vie*, ou *l'âme* distinguée de *l'esprit*. 523

Digitized by Google

C'e[illegible] ainsi entendue que tombait la malédiction primitive, [illegible] par l'univers. 336
L'âme ou *la vie*, c'est *le sang*. Vitalité *du sang*. 336
On a toujours cru qu'il y a dans l'effusion du sang une vertu expiatoire. 339
Et qu'une *vie* pouvait être offerte pour une autre plus précieuse. 340

CHAPITRE II.

DES SACRIFICES HUMAINS.

Comment le dogme de la substitution enfanta les sacrifices humains. 343
Les premières victimes humaines durent être des *coupables* et des *ennemis*. 347
Quelques aperçus sur les mots *coupable*, *sacré*, *lié*, *dévoué*, *délié*, *absous*; — et sur les mots *étranger* (hospes), *ennemi* (hostis), *victime* (hostia). 348
On verrait le sang humain *pour les morts* aussi; Purgatoire. 353
Sacrifices des veuves indiennes; d'où ont-ils pu venir? 357
Dureté de la loi antique envers les femmes. 362
Ce qu'elles doivent au Christianisme. 365
Il n'y a pas de religion entièrement fausse; l'erreur religieuse vaut encore mieux que l'impiété absolue. 368
De quelle manière la philosophie moderne a considéré les sacrifices humains. 370
Elle n'a pu expliquer la croyance universelle *à la vertu du sang répandu*. 372

CHAPITRE III.

THÉORIE CHRÉTIENNE DES SACRIFICES.

Le paganisme ne s'est trompé complètement dans aucun de ses dogmes. 379
Il n'a donc pu se tromper sur une idée aussi universelle que celle des sacrifices, de *la rédemption par le sang*. 388
Croyance constante à la vertu du sacrifice volontaire de l'innocence. 389
Sacrifice volontaire de Louis XVI, utile à la nation. 390
Durée des familles qui ont perdu le plus d'individus à la guerre. 391
Vertu du sang répandu au Calvaire. Il a purifié *le ciel et la terre*. 393
La pluralité des mondes n'ébranle point le dogme de la rédemption. 399
Les anciens, en communiant au corps et au sang des victimes, prophétisaient ainsi le sacrifice et la communion chrétienne. 402
Merveilles de cette communion. 404

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google